LA PRATIQUE
DE
L'ENSEIGNEMENT CHRÉTIEN
D'APRÈS LES VRAIS PRINCIPES

FAISANT SUITE

A LA PRATIQUE DE L'ÉDUCATION CHRÉTIENNE

Ouvrage dédié aux maisons d'éducation et aux familles chrétiennes

PAR

LE P. A. MONFAT, S. M.

(GRAMMAIRE ET LITTÉRATURE)

> Maxime intendendum circa disciplinam juventutis : nam id neglectum affert Reipublicæ ruinam.
>
> *Arist. Polit.* Chap. I.



PARIS
BRAY ET RETAUX, LIBRAIRES-ÉDITEURS
82, RUE BONAPARTE, 82

1883



LA PRATIQUE

DE

L'ENSEIGNEMENT CHRÉTIEN

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Les vrais Principes de l'Éducation, rappelés aux maîtres et aux familles, dispositions requises pour en faire une heureuse application, et devoirs qui en découlent. 2e édition, revue et augmentée, 1 fort vol. in-18 jésus. . . . . 3 fr. 50

La Pratique de l'Éducation chrétienne d'après les vrais principes. 1 fort vol. in-18 jésus . . . 3 fr. 50

2483. — ABBEVILLE. — TYP. ET STÉR. GUSTAVE RETAUX.

APPROBATION

Vu le témoignage favorable qui m'a été rendu par les hommes compétents, chargés d'examiner l'ouvrage d'un Religieux de notre Société, ayant pour titre : LA PRATIQUE DE L'ENSEIGNEMENT CHRÉTIEN, j'en autorise l'impression.

Sainte-Foy-lès-Lyon, le saint jour de l'Assomption de Notre-Dame
15 août 1882.

JULIEN FAVRE,

Supérieur Général de la Société de Marie.

PRÉFACE

L'auteur avait la plume en main pour écrire quelques lignes de préparation à la lecture de ce livre, lorsqu'il a reçu la lettre suivante. Sous une forme originale, elle en rend au vif la pensée ; et, par conséquent, elle tiendra lieu de préface.

Mon Révérend Père,

« Je vous remercie de m'avoir envoyé votre manuscrit. Vous savez quel était mon désir de connaître ce volume, que les deux précédents (1) avaient annoncé.

. . . .

« Je viens de vous signaler d'assez nombreuses qualités de votre livre, et d'assez belles, je crois, pour avoir droit d'ajouter, mon R. P., qu'il manque totalement de celles qui feraient de vous un auteur *opportuniste* !...

« Depuis qu'il se publie des livres, en est-il un qui ait si bien choisi, au rebours des choses, son heure et son pays ? Kepler disait : « Mon livre attendra son lecteur !... »

(1) *Les vrais principes de l'éduc. chrét. — La pratique de l'éduc. chrét.*

Ne vous condamnez-vous pas, mon cher Père, à même patience ? C'est au plus fort de l'effervescence des méthodes universitaires, de l'université telle que l'a créée la Révolution, que vous osez jeter la vôtre, qui en est la contradiction éclatante, j'allais presque dire, la condamnation.

« Quel peu de souci vous avez des programmes. dans le moule desquels se coulent nos bacheliers, l'espoir de l'avenir ! Comme vous traitez de haut ces fameuses *Leçons de choses*, d'où nombre de gens attendent cependant le relèvement de la France ; d'aucuns même, la revanche !

« On voit bien que ces épaisses illusions ne vous ont pas séduit. Dans *l'Introduction*, pièce magistrale, qui prépare et résume tout le livre, on voit déjà que vous êtes en plein de l'avis de Mgr Dupanloup : « Autant de bacheliers, — issus de ces efforts d'une mémoire surmenée, — autant d'hommes de moins ! » On voit que, pour vous, on est homme surtout par le bon sens, « ce maître de la vie humaine, » et on n'est rendu tel que par la méthode, séculaire et universelle avant d'être la vôtre, qui s'attache par dessus tout à former la Raison, la raison pour et par la Foi. Cette méthode, d'ailleurs, n'est vraiment qu'une *leçon continue de choses*, et surtout des choses que l'on oublie le plus, des choses de Dieu, de l'âme et de l'infini, qu'on doit cependant le plus connaître parce qu'elles sont le fondement, la raison d'être, et la clef de l'usage, de toutes les choses existantes et possibles.

« Quant à l'heure et au pays, vous êtes le disciple de saint Paul, qui prescrit de parler, non pas à tort et à travers, mais à temps et à contre-temps ; et vous pourriez

dire que, pour la première, le choix vient de Dieu ; et pour le second, de votre cœur !

« On sent partout combien, après Dieu, après la vérité et la justice, après les âmes de la jeunesse, vous aimez notre France, mais surtout en tant de pages émues, plus nombreuses et plus éloquentes, à mon avis, que dans vos premiers volumes, dans celles, par exemple, où vous empruntez les paroles de Jérémie pour pleurer la ruine honteuse et inévitable que les *scribes* préparent à notre pays, si la raison ne reprend pas au plus tôt sa place éminente dans l'éducation !

« Puisse donc, mon R. P., votre livre ne pas trop attendre ses lecteurs ! En ce moment, nos chefs de famille se soulèvent enfin, sous le coup de la plus violente oppression qui puisse meurtrir une conscience de père : qu'ils s'aident de votre livre, pour obliger les gouvernements à leur rendre la liberté de faire de leurs enfants des hommes de bon sens et de foi !

« Si l'on tarde trop, le désastre pourrait être irréparable ; et, ce serait une impuissante et bien amère consolation, que de voir, du fond de l'abîme où aurait croulé notre génération, rayonner ces principes que vous mettez en belle lumière, et de dire en pleurant : Voilà d'où nous serait venu le salut !

Veuillez agréer...

PRATIQUE

DE

L'ENSEIGNEMENT CHRÉTIEN

INTRODUCTION

DESSEIN ET PLAN DE L'OUVRAGE.

Dès le début de ce volume, l'auteur s'empresse de déclarer qu'il ne songe point, en l'écrivant, à prendre la place d'aucun des livres qui ont été composés sur ce sujet. Un grand nombre de maîtres expérimentés, sages, bien inspirés, ont traité des règles et des méthodes d'enseignement ; ils ont développé les meilleurs procédés pour réussir dans toutes les branches, soit grammaticales, soit littéraires, ou scientifiques ; et ils ont donné des conseils pratiques que les élèves n'ont qu'à bien suivre pour savoir écrire correctement, traduire, composer, raisonner, manier les chiffres avec aisance, avancer enfin dans la connaissance des phénomènes de la nature et dans l'intuition de leurs lois. A ce point de vue didactique, le nouveau n'est plus possible et la redite serai- oiseuse.

Mais peut-être est-il opportun, peut-être serait-il avantageux à la cause de l'enseignement, de s'occuper du but final qu'il doit viser à atteindre et de la haute portée que les meilleurs génies lui ont reconnue et attribuée. Ce

but, cette portée lui viennent de l'ordre même de Dieu ; de Dieu, qui est le premier, et à proprement parler, le seul Maître (1). Il est donc indispensable de les bien déterminer et de les garder toujours en vue ; car c'est de là que se déduira la direction légitime à suivre, l'importance relative et la sage ordonnance des détails. L'auteur croit fermement que les succès sérieux et durables de l'enseignement ont toujours été attachés à l'intelligence et à la poursuite heureuse de ce but ; il croit surtout que, dans l'état actuel d'amoindrissement des caractères et de déclin de la foi, un devoir urgent s'impose à tous les éducateurs consciencieux d'envisager l'enseignement à la hauteur et dans la plénitude de sa destination providentielle, et d'éclairer, d'animer, à cette lumière toute méthode et tout procédé.

Tel a été le point de départ de la PRATIQUE DE L'ÉDUCATION CHRÉTIENNE. Dans cet ouvrage, on a cherché avant tout à bien établir le but final de l'éducation ; on a ensuite déterminé, en conséquence de ce but, d'abord la discipline la plus capable de disposer l'âme à recevoir l'éducation, puis les vertus qui en doivent être la principale culture. Ainsi allons-nous procéder pour la PRATIQUE DE L'ENSEIGNEMENT CHRÉTIEN. Déterminons en premier lieu l'idée qu'on doit s'en faire d'après le but qu'il se propose et la haute et vaste portée qu'il s'attribue ; de cette idée naîtra la juste appréciation de ses objets et de ses moyens, de leurs rapports et de leur proportion, et de l'ordre qui les coordonnera le mieux au profit de la dernière fin.

Cette idée, quelle est-elle ? On l'a indiquée nettement, quand on a donné, dans le précédent volume, le plan de toute cette étude. L'enseignement, a-t-on dit, c'est l'éducation s'adressant à l'esprit pour le former, comme l'éducation proprement dite a pour objet de former le

(1) Unus est Magister, Deus ! MATTH. XXIII, 8.

cœur et la volonté (1). L'enseignement a pour objet de son action les diverses facultés qui relèvent de l'esprit, ou par l'intermédiaire des sens, ou immédiatement : la mémoire, l'imagination, la raison, etc.; il a pour matière, disons mieux, pour moyens, les diverses sciences grammaticales, littéraires, philosophiques, exactes, naturelles, etc. L'œuvre est donc aussi complexe que majeure; et il y faut de l'ordre pour en assurer le succès. Eh bien ! l'ordre viendra nécessairement de cette idée qui exprime l'œuvre, de ce but qu'elle doit atteindre.

Le maître qui en sera bien pénétré réglera en conséquence toute la marche de son enseignement : insistant sur les objets qui ont de l'importance par rapport à ce terme dernier, passant plus rapidement sur les autres ; mais surtout donnant à chaque chose la proportion et la tendance réclamées pour le concert final. Il ne prendra donc pas pour mobile de ses efforts l'attrait ni le goût personnel. Il ne cultivera pas de préférence telle faculté de l'enfant, parce qu'elle est brillante et rend mieux sous son appel ; il ne s'attachera pas à telle matière de l'enseignement spécial qui lui est dévolu, parce qu'il y excelle. Surtout, il ne tiendra pas l'intelligence de l'élève asservie à des programmes arbitraires, ni aux caprices de l'opinion régnante. Sans se roidir contre les exigences des examens, il se souviendra toujours que cette jeune intelligence a reçu de Dieu des puissances qui doivent être développées, non point au hasard, ni selon les politiques et les temps, mais d'après une harmonie déterminée par le Créateur lui-même, qui en demandera compte un jour; qu'il en est une destinée à régner et dont les autres sont tributaires, la Raison. En conséquence la raison de l'enfant est le grand objet de ses soins, comme de ses respects ; et c'est par rapport à la raison qu'il s'occupe de

(1) *Prat. de l'Education chrétienne.* Introduction, *passim.*

donner la juste mesure, toute la mesure légitime possible, de développement aux facultés qui ont pour mission de la pourvoir, mais à condition de la servir.

Est-ce tout ? La formation de la raison dans sa nature propre épuisera-t-elle l'action du maître ? Non : sous peine de forfaire à la meilleure partie de sa mission et de trahir son sacerdoce, l'éducateur ne s'enfermera pas en des espaces qui, si vastes qu'ils apparaissent, restent encore relativement étroits. La pleine possession de sa raison n'est pas le dernier mot des droits d'une intelligence naissante qui s'élance vers l'avenir, ni des devoirs de l'enseignement appelé à diriger son essor.

Elle pressent une atmosphère plus large et un soleil plus fécond, plus fidèle, sans décroissance ni coucher ; elle aspire après la Foi, qui s'abaisse elle-même pour se faire trouver : *Intellectus quærens fidem... Fides quærens intellectum !* Le Maître qui, de parti pris, gênerait cette ineffable rencontre, qui obstruerait les avenues de la lumière divine, ou, à plus forte raison, qui en détournerait les affluences, se rendrait coupable d'une sacrilége prévarication. Négliger seulement d'élever, quand il le doit, les puissances de l'esprit vers cet horizon, qui peut seul leur permettre de s'épanouir à l'aise et de donner leurs fruits immortels, c'est contracter une grave responsabilité en face de Celui qui a fait à l'âme ces destinées glorieuses. Est-on mieux maître d'étouffer dans les autres les dons surnaturels que de les repousser loin de soi-même ?

Tel est le résumé des considérations générales qu'on a exposées en tête de la PRATIQUE DE L'EDUCATION CHRÉTIENNE ; et tel est aussi le point de départ des principes qui règlent l'enseignement chrétien et des conclusions qui en découlent. Puisque nous entendons en faire la base et la substance de tout le développement de ce volume, il importe d'en fournir une plus complète démonstration.

Après avoir d'abord établi qu'un ordre à suivre est indispensable dans le ministère de l'enseignement et que cet ordre se détermine d'après la fin, nous nous efforcerons de nous convaincre que cette fin est la formation de la raison, mais dans le sens et au profit de la foi.

I

« Toutes les choses ont un ordre entre elles, et cet ordre fait que l'univers ressemble à Dieu (1). » Telles sont les paroles qu'adresse à Dante la douce et sublime Béatrix, donnant ainsi de la puissance de l'ordre l'idée la plus haute, la plus décisive et la plus persuasive en même temps.

C'est que, en effet, Dieu est tout ordre ; et, comme dit Leibniz, « il fait l'harmonie universelle (2). » L'ordre et l'harmonie supposent la distinction : elle existe en Dieu par la diversité des Personnes ; et les relations qui les unissent réalisent l'ordre idéal et l'harmonie souveraine de la Trinité dans l'unité, objet de l'adoration bienheureuse et du ravissement toujours nouveau des élus dans l'éternité.

Or Dieu a tout fait pour lui-même (3) ; et, d'après le bel enseignement de saint Thomas, il a mis sur chacune de ses créatures, selon que leur nature le comporte, ou son empreinte, ou son image (4). Cette destination, et cette ressemblance qui en est le résultat, se manifestent donc par l'ordre et l'harmonie qui règnent en elles et

(1) *Divine Comédie*, le Paradis, chant I.
(2) *Théodicée*, Préface.
(3) PROV. XVI, 4.
(4) In creaturis rationalibus invenitur repræsentatio Trinitatis per modum imaginis... In creaturis autem aliis..., per modum vestigii. I, quæst. XLV, art. 7 — Quæst. XCIII, art. 6.

entre elles, et qui éclatent surtout dans l'ensemble total, qu'on appelle l'Univers. Les éléments qui constituent l'univers ne sont pas en effet juxtaposés, mais coordonnés par rapport à une fin qui en fait l'harmonie. En allant du plus infime au plus parfait, ils montent une échelle croissante dont les degrés d'en bas sont tributaires des êtres supérieurs ; point de rupture, point de bonds (1), point de dissonnances (2) ; la hiérarchie continue réduit à l'unité toutes les parties qui sont de nombre et de variété incalculables, et lui mérite, comme signe et gage de sa beauté, son nom qu'a seule pu découvrir la sagesse inspirée des nations (3).

S'il en est ainsi de l'ensemble des choses qui se gouvernent, sans conscience, par des lois absolues, que sera-ce de l'âme intelligente et libre ? C'est elle, elle seule, que Dieu a proprement marquée du sceau de son image. Mais cette image, il en fournit seulement l'ébauche, et il veut qu'elle l'achève ; ce sera le grand effort de la vie humaine : « Soyez parfaits, a dit le Sau« veur, comme votre Père céleste est parfait » Les yeux toujours levés vers l'auguste modèle, nous devons donc tourner à l'unité les éléments divers dont nous sentons que se constitue notre nature. Plus d'une fois ils s'entremêlent dans le tumulte ; ils empiètent les uns sur les autres et se livrent une guerre douloureuse, implacable : qu'il importe de les coordonner harmonieusement dans la paix ! Alors seulement éclatera sur notre âme le

(1) Natura non facit saltum.

(2) Deus, a quo dissonantia usque ad extremum nulla est, cum deteriora melioribus concinnunt... Per quem universitas, etiam sinistra parte. perfecta est. S. AUG. *Soliloq.* lib. I, 2.

(3) Le mot *univers* a pour racines *unum* et *vertere*, tourner, réduire à l'unité (LITTRÉ) — En grec, le mot κόσμος, qui exprime l'univers, signifie primitivement *ordre* ; de là est venu *ordre de l'univers*, enfin *univers*. Ainsi, dans les deux langues classiques, c'est l'idée de l'ordre qu'impliquent l'un et l'autre mot ; d'un côté, c'est la tendance à l'unité, résultat de l'ordre ; de l'autre, c'est l'ordre imprimé sur l'œuvre et que l'on confond avec elle.

reflet de ressemblance à l'ineffable Trinité, et, dans la mesure où elle en est capable, le cachet de sa beauté suprême!

Les lois fondamentales des choses créées étant telles, la science qui a pour but de reconnaître et de proclamer ces lois, si elle est purement spéculative; de les appliquer, si elle est pratique et chargée de donner l'impulsion à l'art; la science ne saurait se borner à entasser des notions incohérentes ou à enregistrer des faits épars. Son grand objet, c'est l'étude des relations mutuelles des choses, d'où provient l'ordre et l'harmonie finale. « Les choses qui existent, a dit Donoso Cortès, et les rapports qui existent entre elles, doivent en être simultanément l'objet..... Il ne faut jamais oublier la hiérarchie; car la hiérarchie, c'est l'organisation harmonique, c'est l'ordre. La coexistence des choses sans la hiérarchie, c'est le chaos (1) »

Que sera-ce donc de l'éducation? Elle tient de la science et de l'art : science spéculative des facultés de l'âme, de leurs lois d'équilibre et de progrès; science pratique et art sublime de leur développement, de leur coordination, de leur perfectionnement définitif. Comment savoir ce qu'est l'âme, et surtout ce qu'elle doit être, et comment le lui apprendre et l'y amener, si l'on perd de vue l'ébauche divine et l'obligation glorieuse d'achever la ressemblance? C'est ici que la hiérarchie s'impose, et le devoir de tout coordonner par rapport à la fin que le Créateur a daigné nous marquer en lui-même. La copie de Celui qui est essentiellement, et à une perfection suréminente, ordre et harmonie, peut-elle se faire en l'oubliant?

De cette hauteur, qui est la pure et simple vérité, avec quelle tristesse on voit l'enseignement se traîner dans

(1) *Lettre* du 20 octobre 1842. Œuvres, tome I, p. 193.

une routine dénuée d'intelligence et de cœur ! Des notions à acquérir, un tour de force à opérer en vue de quelque examen : voilà trop souvent ce que se propose le calcul intéressé des maîtres. Sans nul souci de la subordination des facultés, ils les isolent, les fractionnent même et les déforment, en développant outre mesure la mémoire, par exemple, en forçant telle aptitude, telle spécialité, au grave détriment de leurs relations nécessaires, de la vigueur propre et de la prépondérance de celles qui doivent dominer et régir. Mais quelle indignation bouillonne dans l'âme, lorsqu'on voit cette profanation, ce détournement sacrilége des desseins de Dieu, s'accomplir sous la pression des passions politiques, au gré de l'esprit révolutionnaire qui trouve surtout son compte à mutiler les jeunes âmes et à les déraciner en même temps de la raison et de la foi !

C'est donc l'ordre que les maîtres sensés et consciencieux doivent chérir et s'attacher avant tout à réaliser dans l'éducation. Le penseur dont nous aimons à citer le témoignage, Joubert, a dit : « L'idée de l'ordre en toutes choses, c'est-à-dire de l'ordre littéraire, moral, politique et religieux, est la base même de l'éducation (1). » Mais, s'il en est ainsi des objets qu'elle embrasse, ou sur qui elle s'exerce, que sera-ce du sujet qu'elle veut former ? et combien il faut qu'elle s'attache, comme au fondement qui doit donner à l'œuvre toute sa solidité, à coordonner dans un juste équilibre et une sage proportion toutes les facultés qu'elle a mission de développer !

De toutes les choses créées, qu'est-ce qui mérite mieux que l'âme de l'enfant qu'on établisse en elle l'ordre ? Qu'est-ce qui aspire plus à ressembler à Dieu ?

(1) *Pensées*, titre XIX. 1.

II

L'ordre est donc chose capitale dans l'éducation. Mais comment déterminer celui qu'on y doit suivre? Qui dit ordre, dit prééminence et subordination, commandement et obéissance ; dit relations hiérarchiques, où tout se distribue d'après les dispositions d'un chef qui est reconnu par tous et qui gouverne pour le bien de tous. Si donc nous voulons mettre dans l'éducation de l'esprit, dans l'enseignement, l'ordre nécessaire, il faut reconnaître dans l'esprit une faculté maîtresse qui exercera la domination ; qui, du haut de son trône, respectée et servie, assignera à chacune des facultés secondaires son degré légitime de développement, et le moment, la mesure, la tendance et la limite de son action ; qui pourvoira à ce qu'elles acquièrent tout ce qu'il leur faut pour agir pleinement sous sa direction et son influence, sans permettre que jamais elles usurpent le premier rang.

Cette faculté maîtresse, qui est le terme de l'ordre à établir dans l'esprit, et comme la note dominante de son harmonie, quelle est-elle enfin, et comment la déterminer? Il s'agit ici d'un but à poursuivre ; car si l'ordre en général implique l'idée de mouvement (1), nulle part il ne justifie mieux ce sens que lorsqu'il met l'âme en état d'atteindre la perfection que lui vaudra l'achèvement en elle-même de la divine ressemblance. Ainsi la faculté au profit et sous l'influence de laquelle toutes les autres doivent être développées sera celle que Dieu a chargée

(1) D'après un témoignage cité par M. Littré, le mot ordre (*ordinem*) a pour racine ορ ὄρνυμι, qui signifie essor pour aller et s'élever. Cf. M. Chassang, *dict des racines*.

de discerner le but, et de donner aux autres, par rapport à cette fin, la direction et l'impulsion. C'est le but qui commande la route ; c'est la fin qui est, dans les mouvements, le premier mobile de l'action (1).

S'entend-on généralement sur la détermination de cette fin ? Hélas ! il faudrait demander au préalable si l'on songe même à s'entendre. La plupart des hommes ne se proposent en agissant que le but immédiat et sensible de l'action du moment : l'apaisement d'un besoin, un succès d'honneur ou de fortune pour aujourd'hui ou pour demain. Étant donnée cette fin mesquine, c'est la faculté ou l'aptitude restreinte, par laquelle on sait qu'on l'obtiendra, qu'on s'attache à cultiver et qui absorbe l'activité de l'âme. Que l'on transporte à l'éducation cet oubli du premier des devoirs, on aura ce triste empirisme, qui vient d'être déploré et qui fournit aux sectaires, lorsqu'ils sont au pouvoir, un champ et un prétexte pour ravager l'intelligence de la jeunesse française, par le radicalisme des programmes qu'ils imposent. Un examen à subir, une carrière à se frayer, de la mémoire, du calcul, de l'esprit prompt et hardi, voilà, pour le répéter encore, voilà la fin qu'on se propose le plus généralement dans l'œuvre si vaste, si sublime, si prépondérante pour la vie tout entière, de la première éducation !

La diffusion de cette erreur, loin d'en atténuer la gravité, ne fait que la rendre plus désastreuse. La plupart du temps, tout se forme à rebours dans les jeunes âmes : faut-il s'étonner qu'il y ait dans le monde si peu de sens commun ? Ne nous décourageons pas, et faisons fortement notre devoir. Accoutumons nos élèves à se préserver de « La désolation dont est désolée la terre, en réflé- « chissant dans leur cœur (2). » Sans parler encore des

(1) S. TH. Ia IIæ, quæst. I, art VI.
(2) JER. Ia IIæ, 11.

sublimités de la Foi, qu'ils sachent que, au-dessus des intérêts temporels, au-dessus de la portée des sens qui se contentent et s'accommodent d'un jour et d'un moment, des horizons plus élevés et plus vastes, éclairés d'une lumière plus radieuse et plus fidèle, se déploient sur leurs têtes et ouvrent carrière à une plus généreuse ambition. Qu'ils sentent le besoin, l'existence, la domination d'une faculté ayant mission de sonder ce ciel invisible, d'y orienter l'essor de l'âme, de tout coordonner en elle pour qu'il soit libre et puissant ; qu'ils l'estiment, la cultivent de préférence pour lui assurer sa domination salutaire, pour que son sceptre levé rappelle à l'ordre les facultés sensibles trop souvent révoltées et apaise leurs tumultes désordonnés et leurs orages où tant de vies sombrent...

...... Si forte virum quem
Conspexere, silent !......

Nous avons nommé la RAISON.

III

La culture de la raison est donc le grand objet et le terme de l'enseignement, parce que c'est elle qui met tout en ordre dans l'esprit par rapport à sa formation finale : telle est la conclusion que nous allons successivement déduire, d'abord de l'idée même et de la définition de la raison, puis de la portée souveraine que Dieu a assignée à cette faculté sur la vie tout entière. On sera ensuite amené à dire quelque chose de l'ATTENTION ; car c'est une puissance dont la docilité et la vigueur sont indispensables à la formation de la raison et à l'exercice de ses fonctions magistrales.

I. Fixons-nous d'abord sur les termes. Il y a ici des synonymes que l'usage, sinon l'exactitude scientique,

autorise à employer l'un pour l'autre: entendement, jugement, intelligence, esprit, raison. « L'entendement, dit Bossuet, est la lumière que Dieu nous a donnée pour nous conduire. On lui donne divers noms : en tant qu'il invente et qu'il pénètre, il s'appelle esprit ; en tant qu'il juge et qu'il dirige au vrai et au bien, il s'appelle raison et jugement (1). » Et ailleurs : « L'esprit s'étend quelquefois tant à l'imagination qu'à l'entendement et, en un mot, à tout ce qui agit au dedans de nous..... Mais la signification la plus ordinaire du mot d'esprit est de le prendre pour entendement. Ainsi un homme d'esprit et un homme d'entendement est à peu près la même chose, quoique le mot d'entendement marque plus le bon jugement (2). »

Aujourd'hui, à cause de la diffusion de l'enseignement scolastique, une terminologie plus exacte a pris cours. Le mot *Esprit* signifie surtout le plus ou le moins de facilité ou de promptitude à saisir ou à comprendre (3). On a réservé ceux d'*Intelligence*, ou d'entendement, et de *Raison*, pour désigner la faculté radicale de percevoir la vérité : « J'appelle raison, dit encore Bossuet, l'appréhension ou la perception de quelque chose de vrai (4). » L'école met entre intelligence et raison cette différence, moins spécifique que fonctionnelle, que l'intelligence a pour objet les vérités évidentes par elles-mêmes, qu'elle voit d'intuition ; tandis que la raison s'exerce sur les vérités déduites par les opérations qui lui sont propres et qui constituent le raisonnement (5). Comme le nombre des vérités évidentes par elles-mêmes est, relativement à l'homme, très-restreint, c'est à l'aide

(1) *Connaissance de Dieu*, chap. I, VII.
(2) *Ibid.* XI.
(3) M. LITTRÉ au mot *Esprit*.
(4) *loc. cit.*
(5) S. TH. Iª. quæst. LXXIX, art. 7.

de la raison qu'il atteint le plus souvent celles qui sont nécessaires à son activité intellectuelle. De là la notion caractéristique de l'homme : Animal doué de raison.

De là aussi l'importance incomparable de cette faculté, par laquelle il est constitué dans sa nature propre et mis en état d'atteindre sa fin. Car c'est uniquement pour arriver à connaître, à posséder la vérité, la vérité absolue, infinie, éternelle, que l'homme est au monde. Et parce qu'il ne peut, comme l'ange, l'embrasser d'une vue et d'une étreinte immédiates, toute son ambition doit être d'en rechercher les lueurs qui étincellent partout aux yeux attentifs, de les réunir en faisceaux de lumière pour augmenter le plus précieux de ses trésors, et surtout pour mettre toute sa vie hors des ténèbres et assurer à chacune de ses actions « La vérité qui délivre (1) » du mal.

C'est la fonction de la raison ; et de ce simple coup d'œil jeté sur sa nature, on trouve aussi juste et vraie que magnifique cette belle affirmation de saint Augustin, qui a appelé la raison « ce qu'il y a dans l'homme de principal et d'excellent : .....Ce qui tient le haut rang dans l'homme. » *Id quod est in homine præcipuum et excellens...., id quod excellit in homine, id est, mens et ratio* (2).

On aimera à lire, à côté de ce témoignage, qui résume toute la tradition chrétienne, celui de Sénèque, où est appréciée la raison en des termes que la philosophie païenne n'a jamais dépassés : « Dans l'homme qu'y a-t-il de meilleur ? la raison. C'est par la raison qu'il outrepasse tous les animaux et s'approche de la Divinité. La raison parfaite est le bien propre de l'homme ; les autres, il les partage avec les animaux et les plantes (3). »

(1) JOAN, VIII, 32.
(2) *De Serm. Domini in monte*, lib. I, 2.
(3) In homine optimum quid est ? Ratio : hoc antecedit omnia ani-

Quelle fin plus élevée et plus pressante peut donc se proposer l'enseignement, si ce n'est de donner à la raison toute la perfection à laquelle cette faculté peut prétendre? « Les lettres, disait l'illustre cardinal Sadolet, et les règles de ce qu'on appelle les beaux-arts, n'ont de puissance et de motif d'exister que pour perfectionner en nous ce qu'il y a de principal, ce que nous sommes réellement et proprement. La nature nous le livre à l'état d'ébauche et de friche; c'est à l'enseignement d'achever, d'élever la raison à sa dignité souveraine jusqu'à ce qu'elle exprime en elle la lumière de Dieu (1). »

II. Une faculté si sublime et si puissante doit, en raison de sa valeur, exercer sur l'âme et sur toute l'activité qui en est la vie, une influence souveraine. Telle est sa destination providentielle, et telle est sa portée. Mgr Dupanloup l'a décrite en des termes dignes de cet admirable sujet. « Rien, dit-il, n'est plus grand dans l'ordre naturel. C'est par cette grande faculté que l'homme est capable de chercher, de découvrir, de posséder la vérité avec certitude, capable de pénétration et de discernement, de bon sens et de bon goût, capable de sérieux, d'attention, capable de conseil, de prévoyance et de souvenir, capable, en un mot, d'apprendre, de savoir, et enfin de gouverner sa vie (2). »

malia, Deos sequitur. Ratio perfecta proprium hominis bonum est; cætera illi cum animalibus satisque communia. Ep. LXXVI.

(1) Litterarum vero et artium, quas vocamus optimas, ea vis est atque natura ut, quod caput in nobis est, atque adeo quod vere et proprie sumus ipsi, id, tanquam inchoatum et rude, acceptum à naturâ, ad summam ipsæ dignitatem perpoliant, exprimantque in eo formam divinæ illi similem. *De liber. recte instit.* ad init.

(2) Jean Pic, dans les *Maximes sur l'éducation* (livre III, chap. IV), décrit les mêmes avantages de la raison en des termes qu'il y aura intérêt à rapprocher du texte cité ci-dessus : « Ce que nous appelons jugement, dit-il, (ou raison), consiste principalement à connaître clairement les choses, à savoir leur juste valeur, à voir ce que les

« C'est par cette faculté puissante que toutes ces grandes choses qui se nomment la sagesse, la prudence, la doctrine, la science, l'érudition, ne sont pas des mots vides de sens ; mais demeurent ici-bas la lumière, l'honneur, la force et la consolation de l'humanité.

« L'idée du vrai, du bien, du juste, de l'honnête, du beau, du grand ; tous ces noms, toutes ces lumières sublimes, sans la raison, l'homme ne les connaîtrait pas.

« C'est par sa raison qu'il connaît l'ordre, la beauté, l'arrangement, la dignité et la juste proportion des choses ; par elle qu'il juge la nature même de chaque chose et prononce sur les qualités et les propriétés qui distinguent les choses entre elles ; par elle qu'il compare ensemble plusieurs objets, tire les conséquences des principes, se sert d'une vérité pour s'élever à une autre ; enfin par elle qu'il met dans ses connaissances et dans ses raisonnements un ordre et une suite qui y répandent la lumière, qui les rendent tout autrement intelligibles, et qui en font sentir toute la force et la vérité.

« De quelle importance n'est-il donc pas de cultiver une telle faculté, de l'élever, de l'éclairer, de l'affermir, de la fortifier, de la perfectionner en toute façon (1) ! »

De ces considérations générales, qui en prouvent si bien la haute et vaste portée, le prélat descend aux principales fonctions de la raison. Sans citer Bossuet, on voit cependant, dans ce qui suit comme dans les citations précédentes, qu'il se borne à développer avec élo-

unes ont de commun avec les autres et à démêler les caractères différents qui les distinguent ; à s'appliquer aux choses qui ont de l'étendue, sans se perdre ; aux grandes et aux magnifiques, sans en être ébloui, et aux petites, sans s'abaisser et sans rien perdre du sien ; à savoir considérer les choses à toutes sortes d'égards ; à prendre les voies naturelles pour arriver à la fin qu'on se propose ; à bien placer ce qu'on dit et ce qu'on fait, et à préférer un repos judicieux à une action et à un mouvement inutiles. »

(1) *De la haute éducation intellectuelle*, tome XI, p. 177.

quence l'éloge substantiel que fait de la raison, avec son tact si sûr et sa grande autorité, l'auteur du *Traité de la connaissance de Dieu et de soi-même*. Nous nous contentons de résumer.

La conceptiou ou l'idée, le jugement, le raisonnement: voilà les trois puissances et les trois actes fondamentaux de la raison. Or quelle n'est pas l'importance de les exercer avec toute la perfection possible? En toutes choses, combien il importe que les idées soient juste ce qu'elles doivent être: claires, distinctes, vraies, lumineuses! Tout est troublé dans une intelligence, quand les idées y sont vagues, obscures, fausses. Tout est incertain, confus dans les déductions, ténébreux dans la science, quand les idées primordiales et les principes fondamentaux ne sont pas nets, fermes, précis.

Le jugement, c'est la comparaison des idées entre elles. C'est ce grand acte de l'âme, par lequel la raison décide, affirme ou nie, qu'il y a, ou qu'il n'y a pas, convenance entre deux idées. La raison compare une chose avec une autre, et en découvre, en constate, les rapports ou les différences; et, démêlant le vrai du faux, juge définitivement et prononce.

De quelle importance il est que le jugement, comme *faculté*, soit bon, solide, sain, ferme, net! La pénétration, la sagacité, sont les grandes et rares qualités du jugement; mais la justesse et la solidité en sont les qualités nécessaires. Comme *sentence prononcée*, le jugement doit être juste, vrai, certain, évident. Suspendre son jugement, quand l'évidence et la certitude manquent; proportionner ses jugements à la valeur des motifs; juger certain ce qui est certain, probable ce qui n'est que probable, douteux ce qui est douteux, c'est le meilleur usage que la raison puisse faire de sa force. Qui ne sait que la grande faiblesse d'une foule d'hommes, c'est de mal juger, de prononcer trop vite, précipitamment,

sans préalable et suffisant examen des idées, de ne pas savoir au besoin suspendre une décision, de juger à faux et sans motifs ?

Le raisonnement, c'est la déduction des idées et des jugements. « Raisonner, dit Bossuet, c'est se servir d'une chose claire pour chercher à en découvrir une obscure ; c'est prouver, démontrer une chose par une autre. » Par où l'on voit combien le raisonnement est une grande puissance. Il y a peu d'esprits qui aient *l'idée* claire ; il y en a moins encore qui aient *le jugement* solide ; encore moins qui *raisonnent* fortement, qui aient naturellement cette grande puissance de la déduction et de l'induction. Non, un puissant *raisonnement*, qui discerne et saisisse la conclusion dans les prémisses, qui se produise avec certitude et fermeté, dans des termes propres et précis; ce n'est pas chose commune. De quel prix ne sont pas les raisonnements certains et démonstratifs ! car le fruit de la démonstration, c'est la science, et c'est aussi, c'est surtout la sagesse ! Voilà pourquoi raisonner exactement, conséquemment, démonstrativement, est d'un si grand prix, d'une si haute importance.

« Voilà pourquoi aussi, dans toutes les langues humaines, *or*, *donc*, *car*, *parce que*, *puisque* (1), sont des particules d'une si grande valeur ; elles expriment toute la force du raisonnement : les mal employer, c'est donc le renversement du bon sens. *Votre Donc est un sot*, dit quelque part J. de Maistre, répondant au faux raisonnement de je ne sais quel interlocuteur. Que de *Donc*, dans la conversation et dans les livres, qui ne peuvent être autrement qualifiés ! (2) »

(1) « Toutes les fois que nous trouvons dans le discours ces particules : *parce que*, *car*, *puisque*, *donc*, et les autres qu'on nomme causales, c'est la marque indubitable du raisonnement. *Connaissance de Dieu*, chap. I, XIII.

(2) MGR DUPANLOUP : loc... cit. — Comme c'est le plus souvent au

A la suite de ce beau témoignage nous en citerons un autre qui entre mieux encore dans le vif, en montrant sur la vie elle-même, la portée de la raison, que précédemment on a surtout envisagée au point de vue de l'équilibre et de la valeur intrinsèque de l'esprit. Partons

profit de la mémoire qu'on néglige la culture de la raison, parce qu'on veut surtout entasser dans la tête de l'enfant la masse des choses dont il doit rendre compte aux examens, nous citerons ici un parallèle fort piquant du jugement et de la mémoire que Mgr Camus attribue à saint François de Sales et qu'il expose à sa manière :

« Le Bienheureux se plaignait un jour à moi de son peu de mémoire. Ce défaut, lui dis-je, est bien récompensé par le jugement. Celui-ci est le maître ; l'autre n'est qu'un serviteur qui fait assez de bruit, mais peu de fruit, si le jugement n'accompagne ses démarches.

« Il est vrai, me répondit-il, que les grandes mémoires et les grands jugements ne font pas d'ordinaire leur résidence en une même maison ; et que ce sont comme deux bénéfices incompatibles, et dont on donne peu de dispenses pour les tenir ensemble. Ces deux qualités subsistent en une même personne en un degré médiocre ; mais dans un éminent et sublime cela arrive fort rarement.

« Je lui nommai, pour exemple, le grand cardinal du Perron, ce prodige de mémoire et de savoir, lequel aussi abondait en jugement. Il avoua cet exemple avec un éloge qui témoignait la grande estime qu'il faisait de ce grand personnage. Et, à dire vrai, ces deux qualités sont de tempéraments si divers qu'il est mal aisé que l'une ne chasse pas l'autre : l'une vient de la vivacité, l'autre ne va qu'à pas de plomb. C'est pourquoi, lui disais-je, vous n'avez pas à vous plaindre de votre partage, puisque vous avez la bonne part qui est le jugement. Plût à Dieu que je pusse vous donner de la mémoire, qui m'afflige souvent de sa facilité, car elle me remplit de tant d'idées que j'en suis suffoqué en prêchant et même en écrivant; et que j'eusse un peu de votre jugement, car de celui-ci je vous assure que je suis fort court.

« A ce mot, il se prit à rire, et en m'embrassant tendrement : En vérité, me dit-il, je connais maintenant que vous y allez tout à la bonne foi. Je n'ai jamais trouvé qu'un homme avec vous qui m'ait dit qu'il n'avait guère de jugement ; car c'est une pièce de laquelle ceux qui en manquent davantage pensent en être les mieux fournis ; et je n'en trouve pas de plus courts que ceux qui pensent y abonder. Se plaindre de son défaut de mémoire, et même de la malice de sa volonté, c'est une chose assez commune; peu de gens en font la petite bouche. Mais de cette béatitude de pauvreté d'esprit ou de jugement, personne n'en veut tâter; chacun la repousse comme une infamie. Mais ayez bon courage, l'âge vous en apportera assez, c'est un des fruits de l'expérience et de la vieillesse. On ne peut pas dire cela de la mémoire : c'est un des indubitables défauts des vieillards. C'est pourquoi j'espère peu d'amendement de la mienne ; mais pourvu que j'en aie assez pour me souvenir de Dieu, c'est assez ! »

Esprit de saint François de Sales, Ire partie, chap. XXX.

d'abord de ce principe dont Sénèque a donné, avec sagesse et précision, la formule : « C'est pour la vie, dit-il, et non pour l'école que nous étudions (1). » Plus que le païen nous devons tenir à ce principe et tourner les études à préparer nos élèves à la vie. Or, on va nous le rappeler, c'est la raison qui est la lumière et la maîtresse de la vie. La logique de Port-Royal, à laquelle nous empruntons ce fragment, est ici d'autant plus digne de notre confiance, que l'auteur est l'adhérent d'une secte peu suspecte de surfaire le mérite de la raison.

« Il n'y a rien, dit l'auteur de *l'Art de bien penser*, il n'y a rien de plus estimable que le bon sens et la justesse de l'esprit dans le discernement du vrai et du faux. Toutes les autres qualités de l'esprit ont des usages bornés, mais l'exactitude de la raison est généralement utile dans toutes les parties et dans tous les emplois de la vie. Ce n'est pas seulement dans les sciences qu'il est difficile de distinguer la vérité de l'erreur, mais aussi dans la plupart des sujets dont les hommes parlent et des affaires qu'ils traitent. Il y a presque partout des routes différentes, les unes vraies, les autres fausses, et c'est à la raison d'en faire le choix. Ceux qui choisissent bien sont ceux qui ont l'esprit juste ; ceux qui prennent le mauvais parti sont ceux qui ont l'esprit faux ; et c'est *la première et la plus importante différence* qu'on peut mettre entre les qualités de l'esprit des hommes.

« Ainsi la principale application qu'on devrait avoir serait de former son jugement, et de le rendre aussi exact qu'il le peut être ; et C'EST A QUOI DEVRAIT TENDRE LA PLUS GRANDE PARTIE DE NOS ÉTUDES. On se sert de la raison comme d'un instrument pour acquérir les sciences ; et on devrait se servir au contraire des sciences comme d'un instrument pour perfectionner la raison : la justesse

(1) Non scholæ, sed vitæ discimus. Epist. 106.

de l'esprit étant un bien infiniment plus considérable que toutes les connaissances spéculatives, auxquelles on peut arriver par le moyen des sciences les plus véritables et les plus solides. Ce qui doit porter les personnes sages à ne s'y engager qu'autant qu'elles peuvent servir à cette fin et à ne faire d'elles que L'ESSAI, non L'EMPLOI, de leur esprit.

« Si l'on ne s'y applique dans ce dessein, on ne voit pas que l'étude de ces sciences spéculatives, comme de la géométrie, de l'astronomie et de la physique, soit autre chose qu'un amusement assez vain, ni qu'elles soient beaucoup plus estimables que l'ignorance de toutes ces choses, qui a au moins cet avantage qu'elle est moins pénible et qu'elle ne donne pas lieu à la sotte vanité que l'on tire souvent de ces connaissances stériles et infructueuses (1)....

« Ce soin et cette étude sont d'autant plus nécessaires qu'il est étrange combien c'est une qualité rare que cette exactitude de jugement. On ne rencontre presque partout que des esprits faux, qui n'ont presque aucun discernement de la vérité, qui prennent toutes choses d'un mauvais biais, qui se paient des plus mauvaises raisons et qui veulent en payer les autres ; qui sont toujours dans l'excès et dans les extrémités ; qui n'ont point de serres pour se tenir fermes dans les vérités qu'ils savent, parce

(1) L'auteur n'est pas exempt, dans ce passage, de cette tendance à exagérer qui est, d'un côté ou d'un autre, une sorte de nécessité pour les esprits révoltés contre l'Eglise, seule capable de « soutenir la vérité. » Les sciences précitées ont leur vanité et leurs dangers ; mais elles ont aussi leur lumière d'en haut, d'où vient qu'elles peuvent admirablement servir à exciter en nous celle de la raison. Elles ont leur utilité, dont il serait difficile de se passer aujourd'hui. Il est vrai, de là vient leur danger. Ebloui par l'usage étendu et si fort apprécié qu'on en fait au profit de la vie sensible, l'esprit s'y concentre, il y éteint son élan. La possession et la jouissance des choses matérielles deviennent l'objet presque exclusif de toute son activité. Voilà pourquoi on ne se hâtera jamais assez de donner à la raison tout son essor et toute sa fermeté, afin qu'elle tienne l'âme élevée dans sa sphère propre d'où elle fera à la science de la terre, sans que l'esprit s'y asservisse, toute la part, rien que la part, qui lui revient.

que c'est plutôt le hasard qui les y attache qu'une solide lumière ; ou qui s'arrêtent au contraire à leur sens avec tant d'opiniâtreté, qu'ils n'écoutent rien de ce qui pourrait les détromper ; qui décident hardiment ce qu'ils ignorent, ce qu'ils n'entendent pas et ce que personne n'a peut-être entendu ; qui ne font point de différence entre parler et parler, ou qui ne jugent de la vérité des choses que par le ton de la voix : celui qui parle facilement et gravement a raison ; celui qui a quelque peine à s'expliquer, ou qui fait paraître quelque chaleur, a tort. Ils n'en savent pas davantage.

« C'est pourquoi il n'y a point d'absurdités si insupportables qui ne trouvent des approbateurs. Quiconque a dessein de piper le monde est assuré de trouver des personnes qui seront bien aise d'être pipées, et les plus ridicules sottises rencontrent toujours des esprits auxquelles elles sont proportionnées (1). »

C'est à peu près vingt ou trente ans avant la fin du dix-septième siècle que Nicole écrivait ces lignes vraiment mémorables et que, à part les réserves qu'on a cru devoir faire, le bon sens semble avoir dictées. Depuis cette époque, « l'application à former le jugement » est-elle devenue plus sérieuse et plus générale ? « La grande partie des études tend-elle à ce dessein ? »

Nous avons entendu déjà Joubert se plaindre d'un déclin déplorable : « Le soin du corps et l'apprentissage des arts, disait-il, la *négligence de l'esprit* et l'ignorance des devoirs, est le caractère de l'éducation moderne (2). »

(1) *Logique, ou Art de penser* : premier Discours préliminaire... Ces dernières lignes remettent en mémoire le vers du Satirique, qui est hélas ! plus que jamais, d'une rigoureuse vérité :

« Un sot trouve toujours un plus sot qui l'admire ! »

Que de succès dans les salons, dans la politique, dans les affaires s'expliquent ainsi ! et combien ils nous ont coûté cher !

(2) *La pratique de l'Education chrétienne*, p. 43 — Joubert, *Pensées*, titre XIX, 31.

Or, il y a quarante ans qu'il poussait ce cri d'alarmes; aujourd'hui remontons-nous ces pentes lamentables? Il n'y a qu'à interroger les programmes *officiels*. On y trouve condensée la substance totale de l'enseignement pratiqué dans les lycées, imposé de force aux colléges « libres. » Un examen heureux sur la vaste encyclopédie qu'ils embrassent ferme la carrière de l'éducation et ouvre celle du monde, où l'élève, couronné de « ses baies de lauriers, » a droit de tout dire et de tout entreprendre. Eh! bien, qu'on presse ces programmes et qu'on essaye d'y trouver la préoccupation d'un désir véritable de former en lui le jugement, la raison?...

Aussi où en sommes-nous par rapport à « l'exactitude du *jugement?* » Rencontre-t-on moins qu'il y a deux siècles « de ces esprits faux, qui n'ont pas de discernement de la vérité, qui prennent toutes choses de mauvais biais, qui se payent des plus mauvaises raisons, qui sont bien aises d'être pipés? » Hélas! la frivolité de l'opinion, l'énervement des caractères, le servilisme ou l'indifférence en face du déchaînement du sophisme qui renverse les uns sur les autres tous les principes de l'ordre religieux, moral, social, politique, « la diminution des vérités (1) » et l'accroissement de l'égoïsme; et de là nos abaissements et nos malheurs, l'incohérence des résistances et l'instabilité, l'inefficacité des efforts : telle est la triste et trop véridique réponse.

« Des serres pour tenir fermes dans les vérités! » elles manquent même aux aigles; et ceux qui ont un peu d'ongle s'accrochent après bien d'autres objets!

Quant aux hommes qui « veulent payer les autres de mauvaises raisons...... ; qui décident hardiment ce qu'ils ignorent.... ; qui ne font point de différence entre parler et parler..... ; qui ont dessein de piper le monde, etc., etc...., », grâce à la diffusion de la presse, on peut dire,

(1) Ps. IX.

en prêtant l'oreille aux mille échos bruyants qui répètent les audacieuses assertions de l'erreur, que le mal a augmenté, de Nicole à notre époque, dans la proportion de un à dix mille. Depuis ces dernières années, et à partir du moment où l'autorité, désarmée ou trahie par les derniers tenants du libéralisme soi-disant catholique, a lâché les rênes à l'espèce *Petit Journal*, le mal fait d'heure en heure des ruines plus vastes et plus irréparables. Il faut insister sur ce danger qui est propre à nos tristes temps.

Dans son allocution aux représentants de la presse catholique, du 22 février 1879, Léon XIII a signalé cette cause de la propagation du mal et de son accroissement : « On ne s'écarterait pas de la vérité, dit-il, en imputant le déluge des maux, et la misérable condition des choses et des temps où nous sommes, à la charge de la presse quotidienne en très grande partie (1). »

Le mal n'en était pas venu au degré de violence qu'il atteint aujourd'hui quand un écrivain, qui a eu ses jours de grand zèle apostolique, exprimait déjà son indignation et son épouvante en ces éloquentes paroles : « La presse est, dans le monde, une force nouvelle. Elle est née il y a trois siècles. Depuis un siècle elle a, pour le moins, centuplé sa puissance. Depuis un demi-siècle, la liberté d'imprimer tout est établie par toute la terre. A peu près tous les hommes savent lire, et, en même temps, presque aucun homme n'est en état de juger ce qu'il lit. Nul ne sait se défendre contre aucun livre. Dans la classe moyenne des esprits, chacun se laisse former en peu de temps, parfois en quelques jours, à l'image du journal qui lui vient. Ce qui est écrit est écrit, ce qui est imprimé

(1) A vero non admodum videtur abesse quisquis malorum colluviem et miserrimam, ad quam devenimus, rerum temporumque conditionem, in ephemeridum vitium, magna ex parte, refundat. *Alloc. aux journalistes* du 22 février 1879.

gouverne. Les masses sont absolument écrasées et broyées par l'irrésistible puissance de la presse quotidienne. Les esprits les plus cultivés eux-mêmes ne savent pas se défendre. J'ai vu de grandes intelligences absolument trompées par les écrits les plus absurdes.

« Qui peut, sous l'énorme et croissante quantité de matière imprimée, conserver l'attention, la lucidité, la liberté, le mouvement propre ? L'esprit parmi nous est perdu ; sa liberté individuelle est détruite, l'individu pensant demeure absorbé dans la masse, si de saines, régulières, vigoureuses habitudes de critique ne viennent apprendre à chaque esprit à se défendre et à se dégager. Tout homme libre autrefois portait l'épée. Cela redevient nécessaire, si l'on veut qu'il y ait parmi nous des esprits libres (1). »

L'auteur ne pouvait se borner à des plaintes ; sur la fin du volume, il formule, avec la même ardeur, des conclusions qu'on ne pourra s'empêcher de trouver très vigoureuses et de très urgente application : « Il est temps que tous les esprits qui prétendent à quelque usage de la pensée se recueillent dans l'attention et s'exercent à la critique, c'est-à-dire au discernement des doctrines. Pour cela il ne suffit pas de lire. O lecture, paresse déguisée ! Il faut travailler, réfléchir, comparer et juger. Il faut voir de ses propres yeux ; il faut penser soi-même, de sa personne ; il faut que la raison, en chacun de nous, ait acquis l'habitude d'exercer son légitime et nécessaire office de juge. Il faut introduire dans l'éducation quelques exercices méthodiques touchant l'art de juger. Il faut que, dans les classes de rhétorique et de philosophie, et dans les catéchismes de persévérance, et jusque dans les pensionnats de filles et les couvents, chaque être doué de raison apprenne à se défendre contre le mensonge

(1) P. Gratry, *petit manuel de critique*, chap. I.

imprimé, et à maintenir fermement sa raison en présence de l'absurde. Il faut que chaque esprit sache se protéger contre les malfaiteurs littéraires et repousser leurs attentats contre Dieu, contre l'âme, la vertu, la pudeur, la raison, la conscience et la foi. »

On ne rapprochera pas sans intérêt du cri de détresse du P. Gratry les graves observations d'un homme haut placé dans l'enseignement de l'État. Il signale une des conséquences les plus humiliantes et les plus douloureuses du déchaînement de la presse; et il en attribue la funeste puissance à la négligence de l'éducation publique pour la formation de la raison : « Il faudrait, dit-il, mal connaître l'enseignement pour regarder comme superflues des leçons de critique en ce sens. Nous venons d'assister au plus grand débordement d'erreurs et de mensonges qu'aucun temps ait peut-être jamais vu. Le pays a traversé les alternatives les plus surprenantes de confiance sans limite et de défiance égarée. Les bruits les plus insensés, les fables les plus grossières, ont été accueillis avec une telle foi, qu'il était dangereux de les révoquer en doute. Les mêmes hommes, à quelques semaines de distance, ont été considérés comme des sauveurs et comme des traîtres, sans que rien justifiât la confiance anticipée qu'on avait de leur réussite, ou l'outrage qu'on jetait à leur insuccès. De tels égarements ne démontrent-ils pas qu'il y a *une lacune dans le système d'éducation nationale?...* S'il était vrai que quelques-uns de nos défauts eussent leur racine dans le tempérament de la nation, ce serait une raison de plus de demander que l'école y apportât un contrepoids et un correctif. Jusqu'à présent, il semble que l'instruction publique, en France, *ait pris à tâche de nourrir nos travers et de cultiver nos faiblesses...* L'école qui jette dans la vie des enfants

(1) *Ibid*, chap. VI.

munis *d'une instruction banale et superficielle* ne mérite pas le nom d'instruction nationale... Seul, l'enseignement de notre pays se réduit spontanément à une sorte de minimums, et croit avoir tout fait quand il a *fourni quelques connaissances qu'on pourrait appeler neutres,* tant elles agissent peu sur le fond de l'intelligence (1). »

Ces conclusions ne font que développer, avec autant d'autorité que d'énergie, la maxime pratique qui est l'objet de nos présentes affirmations. « Travailler, réfléchir, comparer et juger ; voir de ses propres yeux, penser soi-même etc..., » tout cela n'est autre chose que l'exercice de la raison dans le but d'atteindre sa plus haute perfection possible. Il en est de même de tous les textes empruntés aux auteurs dont nous avons cité de si remarquables fragments.

Si quelques uns semblent avdir seulement en vue, dans ces recommandations, l'enseignement spécial de la philosophie, leur pensée cependant va au delà. Tous, aussi bien que ceux qui ont été cités en dernier lieu, entendent que la formation de la raison soit la préoccupation première et constante des éducateurs, qu'elle donne le ton et qu'elle dirige le chemin en tout. Attendre, pour songer à la raison, pour lui donner conscience de sa destinée souveraine et lui mettre en main les rênes de l'étude et de la vie, attendre l'année qui termine les études secondaires, ce serait renouveler, dans la sphère propre de l'intelligence, le fatal sophisme de l'*Émile* sur l'éducation religieuse de l'enfant.

Il faut donc s'adresser à la raison, dès son premier éveil ; il faut coordonner tout enseignement et tout exercice intellectuel dans un plan dont sa pleine formation sera le but, tout : la grammaire aussi bien que la littérature, l'histoire, les sciences ; la philosophie proprement dite

(1) *Quelques mots sur l'instruction publique en France* ; p. 11. C'est à nos désastres de 1870 que l'auteur fait allusion.

n'aura qu'à couronner le système, à y mettre sa haute et définitive sanction.

Il faut qu'il en soit ainsi, non seulement dans les collèges d'instruction secondaire, mais dans les écoles primaires, « dans les pensionnats de jeunes filles et dans les catéchismes de persévérance. » Plus l'oubli de ce devoir s'étend, comme l'ombre de la mort, plus il faut réagir et rappeler « l'ordre lumineux, » le règne tutélaire de la raison. Il faut façonner à son joug l'imagination et toutes les facultés sensibles ; sous peine de les voir prendre les habitudes de l'insubordination, puis de la licence, d'où résulte nécessairement, et à bref délai, l'usurpation de l'empire par les sens et par le cœur émancipé :

...... Animum rege, qui, nisi paret,
Imperat (1)......

III Mais assurer cette domination et cette prépondérance à la raison n'est pas chose facile. Nous vivons tout d'abord par les sens dont nous ne secouons jamais assez l'empire ; l'imagination, qui a les choses sensibles pour objet, a donc sur eux promptement prise et y adhère volontiers. La raison, au contraire, doit creuser sous les surfaces et chercher dans les profondeurs invisibles son objet propre, la vérité. Il faut de la patience et de l'énergie « pour arrêter l'esprit, dit Bossuet, à regarder la vérité en elle-même, à en peser tous les motifs, toutes les difficultés et tous les inconvénients. Ces efforts constituent ce qu'on appelle *Attention*. (2) »

L'attention est donc nécessaire pour arriver à donner à la raison tout le développement auquel elle doit prétendre pour régner ; et nous sommes naturellement amenés à dire un mot de cette faculté précieuse. Ce qui accroît encore la nécessité qui vient de s'accuser, c'est que, même dans le travail de la raison à la poursuite de

(1) Hor. *Epist.* I, 11.
(2) *Connaissance de Dieu*, etc., Chap. I, 16.

la vérité, elle ne peut se passer de l'aide de l'imagination. « Dans cette recherche, dit ailleurs Bossuet, où nous procédons par comparaisons, par oppositions, par proportions, par autres choses semblables pour lesquelles il faut appeler beaucoup d'images sensibles, l'imagination agit beaucoup. (1) » La voilà donc introduite, cette puissance du dehors, avec son cortège, si souvent tumultueux, de formes et d'ombres captivantes, dans le sanctuaire serein de la raison. Il y a danger qu'elle n'intervienne que pour amuser l'esprit aux apparences, en l'arrêtant avant le terme. Il faut donc qu'elle se sente en bride, contenue et dirigée par une âme devenue maîtresse chez elle en vertu de l'habitude prise de l'attention. Ainsi disciplinée, l'imagination, si elle a acquis l'agilité et le flair du limier, en aura plus encore l'obéissance. Prompte et déliée à découvrir les traces de la vérité dans les choses sensibles, elle saura s'arrêter et s'oublier au commandement de la raison, « qui n'a plus, quand la chose est trouvée, qu'à tourner vers la vérité un simple regard, en quoi consiste l'acte d'entendre. »

Ainsi l'habitude de l'attention est doublement nécessaire : d'abord à cause des difficultés que l'esprit ressent à s'appliquer aux objets propres de la raison ; en second lieu, pour obtenir que la raison maîtrise aisément l'imagination, et profite ainsi de toutes les ressources de cet aide nécessaire, mais capricieux et insubordonné.

L'objet de la raison, la vérité, s'offre à son exercice, soit dans la science, soit dans la pratique de la vie : quel besoin de l'attention dans l'une et l'autre sphère ?

Si nous interrogeons le mot *science* dans son étymologie, on y trouve empreinte la nécessité même de l'attention. La racine du mot *scire*, savoir, est la même que celle du mot *scindere*, fendre ; c'est la particule *ski*, laquelle

(1) *Ibid.* Chap. III, 18.

exprime l'idée de séparation, de discernement (1). L'idée de science implique donc une sorte de bluteau intellectuel, qui sépare l'écorce grossière des phénomènes et des faits de la substance pure et nutritive de la vérité qu'ils recouvrent. Opération délicate et difficile, autant qu'importante ! La foule y échoue le plus souvent, et lâche la proie pour l'ombre ! quelle sérieuse application de l'esprit, quelle attention profonde elle suppose !

Or, c'est précisément cette application qu'exprime le mot grec ἐπιστήμη, qui, en cette langue, signifie science. Clément d'Alexandrie explique ainsi cette étymologie : « Elle vient, dit-il, de la halte et du repos, que nous appelons stase (στάσις) ; et on l'interprète en ce sens qu'elle arrête et repose l'esprit sur les choses (2). » Nous trouvons donc exprimée, dans les deux langues classiques, cette nécessité de l'attention pour arriver à posséder la vérité dans les sciences. D'un côté, c'est l'opération qui la suppose ; de l'autre, c'est le calme qui la favorise.

Du mot passons à la chose. Ecoutons ici un homme dont son habitude précoce de commander en lui l'attention a fait, bien avant l'âge, un génie étonnant par la justesse et la profondeur de sa pénétration. Balmès va nous dire pourquoi l'attention est la condition rigoureuse de savoir, et quelle riche moisson elle fournit l'occasion de recueillir de tous côtés. « La hache, dit-il, ne coupe point, si elle n'est appliquée à l'arbre ; la faucille est inutile aux mains du moissonneur, si elle n'atteint les épis. Quelquefois les objets se présentent à l'esprit, sans fixer l'esprit. C'est ainsi que l'on voit sans regarder, que l'on entend sans écouter : une connaissance acquise de cette façon est toujours légère, superficielle, souvent inexacte ou complètement erronée (3). L'esprit inattentif demeure,

(1) Cf. M. LITTRÉ, au mot *science*.
(2) *Stromat.* lib IV, prop. fin.
(3) Dans sa belle étude sur le beau, à la fois psycologique, ration-

pour ainsi parler, hors de chez lui.... Aussi bien avons-nous pu le remarquer souvent : ce qui nous manque pour comprendre, c'est moins l'intelligence suffisante qu'une suffisante application de l'esprit, l'attention.....

« L'attention multiplie les forces de l'esprit d'une manière incroyable ; elle allonge les heures. Par l'attention, l'homme s'enrichit sans cesse ; c'est à l'attention qu'il doit la clarté, la précision de ses idées. Il lui doit même les merveilles de la mémoire ; car c'est en vertu de la permanence de l'attention que les idées se classent d'elles-mêmes dans le cerveau avec ordre et méthode (1). »

Malebranche est entré plus au vif et s'est élevé plus haut. Il ne se contente pas de dire à quel point l'attention éclaire et enrichit l'âme ; il explique pourquoi et comment ; sa réponse touche à ce que la philosophie chrétienne peut affirmer de plus vrai et de plus nécessaire, de plus sûr et de plus doux, en même temps : « C'est par l'attention de l'esprit, dit-il, que toutes les vérités se découvrent et que toutes les sciences s'apprennent ; parce qu'en effet *l'attention de l'esprit n'est que sa conversion vers Dieu*, qui est notre seul maître et qui peut seul nous instruire de toute vérité (2). » Ailleurs il met encore plus d'âme et de foi à rendre l'attention attrayante : « L'attention, dit-il, est une prière naturelle, par laquelle nous obtenons que la raison nous éclaire (1). »

Voilà pourquoi cette vertu de l'esprit a tant de puissance sur la sagesse de la vie, ce qui la rend bien plus digne encore de nos désirs et de nos efforts. La sagesse

nelle et expérimentale, M. Ch. Levêque a écrit : « La connaissance la plus étendue est superficielle et vaine, quand une application intense, quand une réflexion énergique, ne lui ont pas communiqué en même temps la profondeur et la solidité. *Science du Beau*, 1[er] vol. p. 152.

(1) *Art d'arriver au vrai*, chap. II.
(2) *Recherche de la vérité*, préface.
(3) *Tr. de morale*, chap. V, 4.

de la vie est menacée *également* par nos erreurs et nos passions. Or, en premier lieu, quelle garantie contre l'erreur que cette « conversion » persévérante de l'esprit vers Dieu, et que cette « prière naturelle, » qui appelle la lumière, toujours si empressée à descendre sur qui se rend digne de l'obtenir ? « Une grande partie des faux jugements des hommes, dit l'auteur de *l'Art de penser*, vient moins du défaut naturel d'intelligence que de la précipitation de l'esprit et du défaut d'attention, qui fait que l'on juge téméraírement de ce que l'on ne connaît que confusément et obscurément. . . . . .

. . . .

L'unique moyen de s'en garantir est d'apporter une attention exacte à nos jugements et à nos pensées. C'est la seule chose qui soit absolument nécessaire (1). »

Puissante contre l'erreur, l'habitude de l'attention est aussi un grand préservatif naturel contre les passions. C'est l'enseignement de tous les moralistes. On ne s'étonnera pas de le trouver ici, puisque nous l'empruntons encore au traité de *la Connaissance de Dieu, etc.* On sait que Bossuet ne se contente jamais du spéculatif pur ; de ces sommets où il a le droit de planer, il aime à déduire des conclusions pratiques, auxquelles la hauteur d'où elles descendent attache encore plus d'autorité. « Dans les passions, dit-il, il faut calmer les esprits par une espèce de diversion, et se jeter, pour ainsi dire, à côté, plutôt que de combattre de front ; c'est-à-dire, qu'il n'est plus temps d'opposer des raisons à une passion déjà émue ; car en raisonnant sur sa passion, même pour l'attaquer, on en rappelle l'objet, on en imprime plus

(1) Premier discours préliminaire. C'est en ce sens que Pope a signalé le danger de la science superficielle :

A little Knowledge is a dangerons thing;
Drink deep, or taste not, to the castalian spring.

fortement les traces, et on irrite plutôt les esprits qu'on ne les calme. Où les sages réflexions sont d'un grand effet, c'est à prévenir les passions. Il faut donc nourrir son esprit de considérations sensées, afin que les objets des passions trouvent la place déjà prise, les esprits déterminés à un certain cours, et le cerveau affermi..... Si donc l'âme s'accoutume de bonne heure à être maîtresse de son attention, et qu'elle l'attache à de bons objets, elle sera par ce moyen maîtresse du cours des esprits et des émotions que les passions excitent (1). »

L'attention n'a pas seulement ces deux résultats si salutaires, mais négatifs ; on lui doit positivement les qualités les plus précieuses pour la conduite de la vie. « C'est l'attention, dit encore Bossuet, qui rend les hommes graves, sérieux, prudents, capables de hautes affaires et de hautes spéculations. » Elle a même une heureuse influence sur les relations de civilité et de courtoisie : l'inattention est une impolitesse. « Il est à remarquer, dit Balmès, qu'un acte d'urbanité, ou un acte contraire, se nomment *attention*, ou *manque d'attention* (2). »

Ainsi les génies larges et élévés savent s'attacher à la question de vertu, qui est la première et la dernière, la grande préoccupation des âmes bien faites, et le dernier mot de toute psycologie et de toute philosophie ! Que ces belles vues doivent charmer les éducateurs consciencieux ! La formation définitive de la vertu dans les chères âmes de l'adolescence ne donne-t-elle pas l'unité à leur œuvre et l'achèvement à leur mission ?

Ces beaux résultats de l'attention en faveur de la raison pour lui assurer toute son énergie et sa portée, sont d'autant plus nécessaires à obtenir que la raison ne peut

(1) Chap. III, 19.
(2) *Ibid.*

agir seule ; il lui faut le concours de l'imagination. On l'a dit plus haut, en citant l'autorité de Bossuet qui ailleurs, pour montrer à quel point ce concours est nécessaire, ajoute : « L'entendement ne définit pas le triangle, ni le cercle, que l'imagination ne lui en figure un. Même il se mêle des choses sensibles dans la considération des choses les plus spirituelles, par exemple, de Dieu et des âmes ; et, quoique nous les rejetions de notre pensée comme choses fort éloignées de l'objet que nous contemplons, elles ne laissent pas de le suivre (1). »

Condamné à se servir d'une faculté dont la nature est si différente de celle de la raison, aux tendances discordantes et aux allures insoumises, que doit faire l'esprit sinon la tenir en bride et la forcer à tourner elle-même à l'avantage de l'attention. « C'est le bon usage de l'imagination, dit encore Bossuet, de s'en servir pour rendre l'esprit attentif. Par exemple, quand, en discourant de la nature du cercle et du carré, et des proportions de l'un avec l'autre, je m'en figure un dans l'esprit, cette image me sert beaucoup à empêcher les distractions et à fixer ma pensée sur cet objet. » C'est alors vraiment le triomphe de la raison.

Il peut être plus glorieux encore et plus fécond en résultats. Ces images que la raison, qui les tient une fois dans ses serres, sonde jusqu'aux réalités dont elles sont le voile ou l'ombre, ces images nécessaires dont sait bénéficier l'attention qui les évoque et les maîtrise, ne peut-on en tirer un riche, même un sublime parti ?

Quand on examine d'ensemble les mondes divers de la matière, de l'esprit et de la grâce, on trouve entre eux des analogies frappantes, que bientôt on juge nécessaires, puisque ces mondes émanent du même Créateur

(1) *Aper. cit.* Chap. I, 9.

qui les a conçus dans son unité. Pourquoi donc le premier, qui seul s'offre aux sens, ne servirait-il pas à pressentir les deux autres? Ne sont-ils pas ensemble comme des sphères concentriques ou des plans superposés? Dès lors l'image peut être la clef qui introduira dans les profondeurs de la raison et même, en quelque mesure, dans les mystères de la foi; et la faculté qui les produit donnera au génie un essor transcendant, de l'aile et du feu pour « sortir du temps et du changement », et atteindre, palper en quelque sorte et révéler avec éclat, ce que la raison froide ne faisait qu'entrevoir. C'est le rôle de la métaphore, dont on aura plus tard à dire la puissance, et sans laquelle il n'est point de poète, point d'orateur.

Disciplinée par la raison, à ce point qu'elle lui obéisse sans écarts, l'imagination fait merveille. Elle pourrait se peindre elle-même sous la figure d'un coursier qui, conservant sous le mors qu'il ronge, mais qu'il respecte, sa rapidité vertigineuse, emporte comme le vent, sur la terre foulée aux pieds, à travers l'air libre et le joyeux soleil, son maître devenu son roi!

Pour en revenir à la morale chrétienne, que nous trouvons au bout de toutes nos issues, on peut dire que la domination de la raison sur les facultés sensibles tient de la mortification qui « asservit la loi des sens à la loi de l'esprit ». Elle contribue à rapprocher l'homme de l'état idéal qui est décrit dans la célèbre définition: « Une intelligence servie par les organes. » Ne négligeons jamais de remarquer ces sortes d'analogies aussi intéressantes qu'instructives. Elles aident à comprendre que science et vertu sont de même famille: leurs procédés sont en partie les mêmes; et la science ne mérite son nom que si elle reste la sœur de la vertu et tend avec elle à même fin.

Ne terminons pas ce paragraphe, sans citer un beau

et très utile parallèle que fait Bossuet entre les hommes d'imagination et les hommes de raison, au point de vue de la conduite de la vie. « Ceux-là, dit-il, sont propres à retenir et à se représenter vivement les choses qui frappent les sens. Ceux-ci savent démêler le vrai d'avec le faux, et juger de l'un et de l'autre.

« Ces deux qualités des hommes se remarquent dans leurs discours et dans leur conduite. Les premiers sont féconds en descriptions, en peintures vives, en comparaisons et autres choses semblables que les sens fournissent. Le bon esprit donne aux autres un fort raisonnement avec un discernement exact et juste qui produit des paroles propres et précises.

« Les premiers sont passionnés et emportés, parce que l'imagination, qui prévaut en eux, excite naturellement et nourrit les passions. Les autres sont réglés et modérés, parce qu'ils sont plus disposés à écouter la raison et à la suivre.

« Un homme d'imagination est fécond en expédients, parce que la mémoire qu'il a fort vive, et les passions fort ardentes, donnent beaucoup de mouvement à son esprit. Un homme d'entendement sait mieux prendre son parti, et agit avec plus de suite. Ainsi l'un trouve ordinairement plus de moyens pour arriver à une fin, l'autre en fait un meilleur choix et se soutient mieux.

« Comme nous avons remarqué que l'imagination aide beaucoup l'intelligence, il est clair que pour faire un habile homme il faut de l'un et de l'autre. Mais, dans ce tempérament, il faut que L'INTELLIGENCE ET LE RAISONNEMENT PRÉVALENT.

« Et quand nous avons distingué les gens d'imagination d'avec les gens d'esprit, ce n'est pas que les premiers soient tout à fait destitués de raisonnement, ni les autres d'imagination. Ces deux choses vont toujours ensemble; mais on définit les hommes par la partie qui domine en

eux (1). » La préférence est-elle difficile à déterminer ?

Pour être moins incomplet dans cette étude des rapports de la raison avec les sens, il faudrait joindre à l'imagination la mémoire. Mais, outre la nécessité de raccourcir des considérations qui ne sont que préliminaires, la mémoire ferait ici double emploi. Cette faculté se subdivise d'après son objet. En tant qu'elle conserve les notions intellectuelles perçues par la raison, elle relève de la raison ; quand il s'agit des images sensibles que la mémoire conserve après que l'imagination les a imprimées, elle est de même nature que cette dernière faculté. Elle participe à ses écarts, elle en augmente les bons services, selon que la raison en tient, ou non, les rênes avec fermeté.

Bornons-nous à protester avec Malebranche contre l'usage déréglé qui se fait de la mémoire aujourd'hui plus que jamais, et à nous couvrir de son autorité en faveur de notre thèse.

« Les savants, dit-il, étudient plutôt pour acquérir une grandeur chimérique dans l'imagination des autres hommes, que pour donner à leur esprit plus de force et plus d'étendue. Ils font de leur tête une espèce de garde-meuble, dans lequel ils entassent, sans discernement et sans ordre, tout ce qui porte un certain caractère d'érudition, je veux dire tout ce qui peut paraître rare et extraordinaire et exciter l'admiration des autres hommes ; ils se font gloire de ressembler à ces cabinets de curiosités et d'antiquités, qui n'ont rien de riche ni de solide, et dont le prix ne dépend que de la fantaisie, de la passion, et du hasard ; et ils ne travaillent presque jamais à se rendre l'esprit juste, et à se faire le cœur droit (2). »

(1) *Ibid.* II.
(2) *Recherche de la vérité,* préface.

Il n'y a rien à ajouter. On ne saurait d'ailleurs manquer de revenir à la mémoire dans le cours de l'ouvrage, et de dire comment on peut développer cette puissante faculté, non-seulement sans nuire à la raison, mais encore à son profit (1).

IV

Saint Thomas, interrogé par un jeune homme sur le meilleur moyen de bien étudier, lui répondit par quelques lignes dont le mot final n'est autre que l'affirmation dont nous achevons ici le développement. Il débute par des conseils qui ne pouvaient manquer de tomber les premiers des lèvres du *Docteur angélique :* « Attachez-vous, dit-il, à garder votre conscience bien pure ; n'oubliez pas les exercices de la prière..... ; montrez-vous aimable envers tous..... ; fuyez la dissipation. » Puis vient la recommandation capitale : « *Ce que vous étudiez*, FAITES EN SORTE DE LE COMPRENDRE, et, autant que possible, de le conserver dans la petite bibliothèque de votre mémoire. En suivant cette voie, votre vie se couvrira de feuilles et de fruits dont profitera la vigne du Seigneur des armées (2). »

Bien comprendre (3), qu'est-ce autre chose que le but même de l'exercice de la raison, dont nous affirmons que le perfectionnement est la fin suprême de l'ensei-

(1) Cf. infrà, Chap. I, art IV.
(2) *Quod audis fac ut intelligas......; et quidquid poteris in armariolo mentis reponere satage.* OPUSC. LXVIII. Ainsi faisait le grand docteur avec un succès tel, aux termes du Pape Jean XXII, que *ses paroles sont autant de miracles.* Un de ses biographes a dit de lui : *Quidquid legebat* INTELLIGEBAT, *et memoria retinebat.*
(3) On aura plus loin occasion de revenir sur l'étymologie et le sens de ce mot de *comprendre*, si capital comme fonction de la raison. Cf. chap. I, art. 1, § 1.

gnement? On trouverait mille textes semblables dans l'inépuisable trésor de ses œuvres, qui sont elles-mêmes le trésor de la raison, parvenue au degré le plus haut peut-être de précision, de profondeur et de sublimité. Il aimait d'ailleurs à citer, parmi les anciens, des témoignages authentiques concordant avec le sien. « Comme on demandait à Socrate, dit-il dans son magnifique opuscule *De Eruditione Principum*, le moyen de bien profiter en étudiant, il répondit : Ne parler jamais avant d'avoir bien compris (1). » Saint Hilaire avait dit déjà, il est vrai en parlant des choses de la religion : « Lire ce qui est écrit ; *comprendre ce qui a été lu :* voilà la perfection de l'exercice de la foi (2). » Mais la perfection de la raison exige d'autant plus rigoureusement la même sollicitude, que la vérité qui est de son domaine relève, plus immmédiatement que la foi, des propres efforts de l'esprit.

Saint Augustin ajoute en faveur de nos conclusions, outre le poids de son autorité, une comparaison qui va les mettre en belle lumière. Il entend que l'étude s'attache avec la plus vive ardeur à *nourrir* l'esprit, sans quoi elle ne serait qu'une curiosité condamnable (3) ; et que l'enseignement le fasse profiter en croissance : *Recte dicitur animus discendo quasi crescere* (4). Mais tout aussitôt il explique quelle doit être cette croissance.

« Il y a, pour le corps, dit-il, trois manières de grandir : l'une est le développement normal de ses membres et de ses organes ; l'autre, la croissance d'un organe dans un sens excessif et disproportionné, contre nature, par

(1) *Si nihil dixeris, nisi quod bene intellexeris.* Lib. V. cap. IX, *ante med.*

(2) Quæ scripta sunt legamus ; quæ legerimus, intelligamus ; et tunc perfectæ fidei officio fungemur. *De Trinit.* lib VIII, *ante med.*

(3) Studiosus ille est qui ea, quæ ad animum nutriendum liberaliter pertinent, impensissimè requirit. *De utilit. cred.* cap IX, 22. On peut rapprocher de ce texte S. TH. 2ᵃ 2ᵃᵉ. quæst. CLXVII.

(4) *De quantitate animæ.* XIX, 33.

conséquent, et monstrueux ; la troisième, une enflure maladive et funeste..... De même, *la vraie et légitime croissance de l'esprit ne peut venir que d'un enseignement solide et honnête, capable d'augmenter, en la nourrissant,* LA RECTITUDE DE LA RAISON ET AUSSI LA SAGESSE DE LA VIE. Savoir les choses qui excitent plus la curiosité qu'elles ne donnent de profit, quoique certaine utilité en puisse provenir, c'est la croissance de la seconde espèce (1). Quant à étudier ce qui accuse, ou ce qui rend, une âme malade, rien de plus misérable : c'est de la tumeur et de la corruption (2). »

Nous sommes donc mille fois autorisés à le répéter : la formation de la raison est le grand but de l'enseignement. C'est à son avantage, et sous sa suzeraineté, que les autres puissances de l'esprit et des sens doivent être cultivées. Rejetons « ces méthodes, inventées par les hommes, lesquelles se proposent, non pas la raison, non pas la vertu, mais de vains arrangements de parole (3) ; » « cette science qui remplit sans nourrir ; qui enfle, au lieu de profiter, qui engouffre sans fortifier (4). »

A quoi bon l'étalage de notions inutiles, de faits sans

(1) Parce que, au témoignage de Varron, ajoute le saint docteur, un joueur de flûte charma un jour le peuple au point d'être proclamé roi, voudrons-nous essayer d'*accroître* notre esprit de ce talent ? Et parce qu'on viendra nous dire que tel homme, pourvu de dents monstrueuses, s'en est servi pour tuer son ennemi, en désirerons-nous de pareilles ?

(2) *Loc. cit.*

(3) Disciplinæ ab hominibus inventæ, in quibus, non ratio, non virtus, sed verborum vana quæritur compositio. S. AMBR. *in Epist.* I ad Cor. cap. I.

(4) Implens, non nutriens ; inflans, non ædificans ; ingurgitans, non confortans. S. BERN. sermo IX, in cant.

On trouve cette idée bien nettement formulée dans un remarquable opuscule destiné à défendre le système d'enseignement des PP. Jésuites à Brugelette. (Toulouse, chez Regnault). « On ne saurait trop insister, dit l'auteur, sur cette triple considération : qu'au jugement (ou à la raison) d'abord doit s'adresser l'enseignement ; que c'est surtout par le progrès du jugement que l'enseignement doit s'accomplir ; que, par l'avantage qu'en retire le jugement, il acquiert sa principale valeur. »

portée (1)? des assauts de dates minutieuses? une étendue sans profondeur, ni fermeté? Qu'en revient-il pour la maturité et la vigueur de l'esprit? pour la correction des mœurs et le sage apprentissage de bien vivre? « De quoi est-ce que tout cela guérit? » L'esprit se gonfle, la mémoire s'encombre, l'imagination s'enivre. Une sorte de pléthore envahit ces facultés, et elle épaissit l'âme, tout en l'appauvrissant. Ce résultat rappelle même, sans qu'on le veuille, ce qui se produit dans les pâturages sur les animaux destinés à l'engrais; on leur fait perdre, au profit de lourdes masses de chair, la beauté de leurs formes natives, leur agilité et leur véritable vigueur.

Efforçons-nous, pendant tout le cours de nos leçons et dès l'âge le plus tendre, d'apprendre à nos élèves à être attentifs, à réfléchir, à se rendre compte des choses. Que nul texte ne soit confié à leur mémoire avant qu'ils en aient saisi la pensée et pressenti, s'il y a lieu, l'utilité morale. Si l'on appelle leur admiration sur un procédé de style, une figure, un effet d'harmonie, qu'ils en voient la justesse, la convenance par rapport au fond des choses et au terme final. Les dates auront pour but de mettre de l'ordre dans les faits; les faits, d'exprimer le caractère des hommes et des institutions, et, sous leur libre déploiement, la *volonté* de la Providence, sa sagesse, sa justice. Les phénomènes physiques élèveront l'esprit à la science des causes, et, des causes secondes à la cause suprême, qui, « en nombre, poids et mesure, a tout dis- « posé dans l'Univers. »

La raison ainsi affermie, et mise sur le chemin de ses grandeurs, ne tardera pas à désirer, bien plus haut en-

(1) Milton disait des guerres de l'Heptarchie saxonne : « Autant vaudrait étudier des combats de coqs! » Que de fois on trouverait à appliquer cette ironie dans l'enseignement des programmes officiels et dans les examens dont ils fournissent la matière!

core, un achèvement et une élévation que sa nature seule ne pouvait mériter. En cet état, en effet, où, selon la belle parole de Tertullien, elle se sent « naturellement chrétienne », s'éveillent d'elles-mêmes les sympathies dont le baptême l'a douée pour les communications personnelles de Dieu, et les mystérieux tressaillements qui pressentent les approches de la grâce (1). La Cause suprême veut lui découvrir, non plus seulement les effets de sa puissance et les reflets extérieurs de sa beauté, mais « l'inaccessible lumière » qui est son sanctuaire et sa substance. Et ce n'est plus seulement à la pleine possession d'une raison forte et sereine, c'est à goûter et à acquérir la foi que devront tendre les derniers efforts d'une sage éducation.

V

La Raison est le caractère, elle est le sommet des royales prérogatives de notre nature. Mais pour l'homme, c'est peu d'être le roi du monde ; il a la tâche de devenir « le fils et l'héritier de Dieu ! » C'est peu de « posséder « toute science », et de mener une vie que la sagesse enrichira d'œuvres et de considération ; il faut parvenir à « voir Dieu face à face, et à le connaître comme il nous « connaît. (2) » Or, devant cette fin, la raison est radicalement impuissante : « L'œil ne peut voir, ni l'oreille

(1) Ce pressentiment d'un ordre supérieur aux destinées naturelles de l'homme n'est point demeuré absolument inconnu aux sages du paganisme. Platon a parlé des abaissements de la raison impersonnelle, c'est-à-dire, de Dieu, à la portée et à la rencontre de l'âme élevée de la manière qu'on l'a dit ; de la parenté et de la sympathie que cette âme éprouve pour elle, d'où résulte le goût qui la lui fait rechercher, et l'intuition qui la fait découvrir. *Adventantem Rationem*, qui ita nutritus fuerit, *libenter amplectitur*; Eam, ex ipsa propinquitate et familiaritate, prorsus agnoscens. *De Rep.* lib. III.

(2) I. *Cor*. XIII, 12.

« entendre, ni même le cœur pressentir par ses vœux,
« cette destinée que Dieu a faite à ceux qui l'aiment, et
« que l'Esprit nous a révélée, l'Esprit qui seul scrute les
« profondeurs de Dieu (1) ! » Il y a donc pour la raison un complément à réaliser, une *sur-nature* à atteindre; et il est juste, il est rigoureux d'affirmer que l'éducation doit diriger en ce sens, dès son premier éveil, la raison qu'elle a mission de former.

Nous allons résumer sommairement ce que la philosophie chrétienne et le catéchisme enseignent sur la nécessité d'achever la raison par la foi, en insistant sur la ruine et les désastres que cette faculté encourt quand elle se dérobe à ce devoir. En second lieu, nous dirons combien et pourquoi, aujourd'hui surtout, il importe de diriger vers la foi la raison des élèves dès le début et pendant tout le travail de son développement.

I. Tous ceux à qui ce livre s'adresse savent avec quelle rigueur théologique s'impose la nécessité de la foi. Ils savent que, d'abord, dans l'état de déchéance que le péché originel a fait à l'homme, la raison ne peut même pas atteindre sa perfection propre, son achèvement naturel, sans un nouveau secours d'en haut. Elle a perdu son privilège natif de découvrir avec certitude la vérité morale, d'y adhérer avec fermeté ; et, au milieu des ténèbres qui l'enveloppent, il faut qu'un rayon de la clarté de Dieu vienne suppléer aux intermittences et à l'éclat vacillant, souvent trompeur, de sa lumière compromise. Il est inutile d'insister.

Et nous croyons aussi, nous faisons profession de croire, que la foi nous est absolument nécessaire pour entrer avec Dieu en rapports immédiats, en communications personnelles et intimes. Il nous est donné, il nous est imposé, de franchir les bornes de notre étroite nature,

(1) I. *Cor.* II.

pour répondre aux embrassements paternels de Dieu qui descend et nous réclame. Et de même que les eaux de l'Océan, selon la belle comparaison de saint Thomas, semblent surmonter leur pesanteur pour obéir aux appels mystérieux des astres qui les soulèvent vers le ciel ; de même la raison, attirée par la foi, triomphe de son impuissance et aspire à se rassasier « du Tout-Bien qui veut « l'élever jusqu'à lui. (1). »

Ajoutons encore un mot que les erreurs du temps rendent ici très-opportun. Ce couronnement, cette transfiguration de la raison par la foi, n'est pas pour nous seulement un privilège gratuit et glorieux, mais d'acquisition facultative ; il nous est commandé, de la façon la plus impérieuse et sous la sanction la plus redoutable, de travailler, de parvenir à l'atteindre. La foi fait le chrétien, comme la raison fait l'homme ; mais il n'est pas loisible à l'homme de refuser de s'achever en devenant chrétien. « C'est le thème du Naturalisme, a dit Mgr Pie, dans une mémorable Instruction synodale déjà citée en son lieu (2), c'est le thème du Naturalisme qu'il est permis à chacun d'accepter ou de refuser sa part dans les lumières de l'Évangile. Pour lui, Notre-Seigneur Jésus-Christ n'a été ni un révélateur d'idées qu'on est tenu de croire, ni un législateur sévère auquel on est tenu d'obéir, ni un Rédempteur nécessaire sans lequel il n'y a point de salut. L'Évangile devient une théorie dont on peut faire impunément abstraction..... Or, c'est là une supposition pleine d'injure pour sa divinité, une assertion contre laquelle le bon sens réclame, que toutes les paroles de Jésus-Christ combattent, que toute la tradition chrétienne renverse (3). »

(1) 2ª 2æ, quæst. II, art 3. — Ego ostendam omne bonum tibi. *Ex.* XXXIII.
(2) *La pratiq. de l'éduc. chr.* p. 34¹
(3) *Instr. synod.* du 7 juillet 1855.

Il est raconté, dans les chroniques des Wisigoths d'Espagne, que, pendant un interrègne qui devenait désastreux, les seigneurs convinrent d'aller offrir la couronne à un solitaire célèbre par son génie, comme par sa sainteté; il s'appelait Wamba. On le presse, il refuse ; on s'agenouille, il cherche à se dérober. Enfin un des députés se lève, et, brandissant l'épée sur la tête de l'homme de Dieu : « Moine, lui crie-t-il, sois notre roi ou meurs ! » Sois mon disciple et mon frère, dit le Fils de Dieu à quiconque est né sous l'empire du baptême, sois mon disciple et mon frère, ou je te maudirai !

Tels sont en résumé les principes qui règlent les rapports de la raison avec la foi. Sans les développer davantage, jetons un coup d'œil sur l'état des esprits, parmi les catholiques, au point de vue de l'adhésion à ces principes et de leur application pratique. Ce point de vue entre dans notre plan ; car nous traitons en ce moment du besoin que la raison doit sentir, et du devoir qui lui incombe, de se restaurer, de se suppléer à elle-même, et de s'achever ensuite par la foi. Or, nous allons faire cette observation douloureuse que, faute de croire ainsi et d'agir selon cette salutaire croyance, la raison est en souffrance et l'état social gravement menacé. Et il ne saurait en être autrement : des principes imposés de Dieu, dans une pensée d'amour ineffable dont le dédain ne peut plus se qualifier, des principes absolus, d'amplitude universelle, ne sont pas de ceux qu'on esquive ou qu'on éloigne sans encourir des conséquences aussi ruineuses qu'inévitables.

Dans le dessein de Dieu, en saisissant la raison pour lui assurer la lumière dont la chute l'a dépouillée, et pour la mettre sur le chemin de ses destinées dernières, la foi ne peut manquer d'étendre son empire sur toute l'âme, toute la vie, toutes les relations, celles de la société et celles de la science. Tout relève de la foi dans l'homme

et dans les hommes ; soit directement, quand il s'agit du salut et de tout ce qu'il implique ; soit indirectement, en ce sens que toute science qui s'éloigne de la foi aboutit plus ou moins vite à l'erreur, que toute intelligence qui s'abstrait de la foi se coupe l'aile et se mutile en la meilleure partie d'elle-même; enfin que le respect pour les enseignements de la foi donne à la marche de toute science la sécurité et l'élan qui sont pour elle une garantie de succès (1).

D'ailleurs l'âme n'est-elle pas parfaitement une, et la conscience peut-elle se dédoubler ? Donc la loi qui s'impose à elle dès qu'elle se sent exister, à titre primordial et imprescriptible, ce ressort que Dieu a posé à la racine de sa vie pour donner impulsion à toute son activité, cette étoile qu'il a allumée et mise en vue pour diriger incessamment sa course, ces doux et puissants agents de la grâce gouvernent tout ce que l'âme sent, ce qu'elle pense, ce qu'elle dit, ce qu'elle fait.

Pourquoi donc des réserves ? Et de quel droit, au sein des catholiques dont le caractère distinctif est d'obéir, une école s'est-elle formée qui prétend, en vertu de la liberté dont elle a tiré son nom, soustraire du terrain au domaine de la foi ? Qu'est-ce qui inspire cet empiètement plus ou moins grave, plus ou moins obstiné, plus ou moins conscient ? Les uns craignent de fermer les approches de la religion aux hommes qui déclarent relever de la civilisation contemporaine, des principes modernes, de la science, de la liberté. Les autres, sans s'en rendre compte peut-être, obéissent à une secrète et maladive inquiétude d'indépendance, à un besoin peu avouable d'échapper, au moins en quelque chose, à une foi dont l'empire universel et continu impose un frein trop pénible à l'orgueil et à toutes les passions.

(1) Ces affirmations ont été développées dans *les Vrais Principes de l'éd. chrét.* 1 Consid. II.

Toujours est-il que la tendance générale de ces prétentions est de créer une sorte de territoire neutre où la raison puisse évoluer librement, sans avoir à compter avec la foi ; ce territoire implique plus ou moins les sciences, les lettres, les arts, la politique, la jurisprudence ; on va jusqu'à la bienfaisance publique ; de plus audacieux affranchissent la morale elle-même. C'est ce qu'on appelle *séculariser*.

Voilà pour la dogmatique libérale. En pratique, c'est l'indépendance du salon. Une fois sortis de l'église, du foyer domestique, où l'on est croyant sincère, faisant les actes et déployant les insignes de la religion, une fois réunis pour se voir, les hommes descendent du terrain du dogme et plient le drapeau. L'urbanité, le bon ton l'exige : il faut de la conciliation. Les principes y passent comme les personnes ; les couleurs se mélangent ; l'homme du monde a absorbé le chrétien. Comme pendant du mot qui dénomme spéculativement le système, il faudrait appeler *mondanisme* cette application aux mœurs publiques de l'erreur que le doux, mais vigilant et inexorable, Pie IX a si souvent signalée et proscrite.

Or, les résultats peuvent-ils se faire attendre? les résultats que nous avons indiqués plus haut, et qui intéressent au vif notre sujet, puisque c'est à la raison que fait d'abord une plaie vive cet arrachement partiel de la foi? En restreignant, avec une audace sacrilège, la portée de la vérité divine, on atténue sa lumière : *Diminutæ sunt veritates !* Tel est d'ailleurs le but que se proposent les hommes pervers, ceux qui ont donné cours à ces idées qu'adoptent si promptement les chrétiens abusés ; et, comme a dit J. de Maistre, « les scélérats qui frappent la fausse monnaie que font circuler ensuite les honnêtes gens sans la connaître. »

De la diminution des vérités résulte à son tour l'affaiblissement des caractères. La foi en est exclusivement la

trempe : la foi humaine, surtout la foi religieuse. Qui sait aimer ? qui sait se dévouer et faire de grandes choses, mourir au besoin, s'il ne croit pas ? La foi religieuse surtout est la condition de toute vigueur morale, de toute vertu solide et intrépide, de tout ce qui fait la conscience invincible et le véritable honneur. C'est parce que la foi catholique, à l'aide des sacrements, fait circuler en quelque sorte les croyances dans le sang, c'est pour cela qu'elle inspire à ses disciples les œuvres de charité héroïque qui sont leur caractère distinctif (1), et à la foule innombrable des martyrs le dédain magnifique des tortures et de la mort.

Hélas ! dans les âmes que le libéralisme a soustraites aux influences toujours présentes, toujours ardentes, de la foi, on voit baisser les énergies du bien et les répugnances du mal. L'amour du bien-être, l'égoïsme envahit et dessèche tout ce qui restait encore de désintéressement. Les principes de l'ordre social se dissolvent dans ce milieu délétère que l'éloignement systématique des croyances religieuses livre au mal. La notion même de la vérité et de la justice, de leurs droits supérieurs à tout intérêt, qui réclament pour les défendre « le combat jusqu'à la mort (2), » cette notion s'efface ; et l'inspiration du sacrifice cesse d'animer les esprits. Désagrégés comme la poussière, ils ne peuvent plus associer leurs efforts contre l'assaut compact de l'impiété.

Ainsi le libéralisme a livré à l'erreur la raison ; et le caractère, que la raison seule, la raison saine et vigou-

(1) M. Taine a fait cet aveu, dont ses précédents et sa consciencieuse observation, sa haute notoriété, font une grande preuve : « Devant de tels instituts (les religieuses hospitalières et éducatrices) il faut s'arrêter. D'autant plus qu'il est inutile de sévir, en vain la main rude du législateur essaiera de les écraser : ils repousseront d'eux-mêmes, parce *qu'ils sont dans le sang de toute nation catholique*. Au lieu de 37,000 religieuses, il y en a aujourd'hui 86,000. » *La Révolution*, I vol, p. 218.

(2) *Hæbr.* XII, 4.

reuse, trempée dans la vérité, peut rendre ferme et généreux, le caractère s'est évanoui. C'était par là même livrer la société; car ce sont les caractères qui la constituent ou qui la régénèrent et la sauvent. Mais le libéralisme a de plus ici à sa charge d'avoir ouvert la citadelle et fourni le prétexte de l'invasion.

Au lieu et place de la justice, il a accepté pour devise la LIBERTÉ ! Et c'est pour la liberté qu'on est convenu de combattre, en poésie du moins et en éloquence ! L'ennemi n'attendait que cette concession pour pénétrer. Les deux camps, ayant même bannière, sauf à interpréter la devise — les uns timidement et avec restriction, les autres à outrance —, le nombre, l'habileté, la déloyauté plutôt et l'astuce, la violence, assureront bientôt le triomphe à l'erreur.

En admettant la liberté de conscience, on a donné à l'opinion, à l'opinion incertaine et changeante, à l'opinion perverse et scélérate, des droits égaux à ceux de la vérité. En admettant la liberté de la presse, on a assuré au sophisme le moyen de s'imposer par les ressources puissantes dont il dispose, par son audace et ses clameurs, par les mille échos qu'il a le triste privilège d'éveiller dans les âmes. Il devait en résulter, à bref délai, l'oppression de la vérité, de la vérité confiante et modeste, ennemie des calculs et du bruit. Mais de quoi pourraient se plaindre ceux qui ont admis, qui ont proclamé, des maximes dont on les accable en les retournant contre eux ? Comme Satan dans le *Paradis perdu*, le sectaire peut lancer ce sarcasme au « catholique libéral, » battu par ses propres armes et muet : « Tu ne savais donc pas que je suis logicien ! »

Et les droits de « l'État libre » en face ou autour de « l'Église libre ! » On les admet à titre égal, sans dire où sera la limite et le contrôle, dans les cas, si peu rares cependant, de heurt, d'enchevêtrement, d'empiétement ?

L'occasion fut belle lorsque, en mars 1880, l'État jeta les Religieux à la rue, en vertu « des lois existantes ! » La défense, admirable d'ailleurs, intrépide et généreuse, prouva que les lois n'existaient pas. Qui osa dire qu'elles n'avaient pas le droit d'exister ?

En même temps que l'on a ouvert l'entrée, on a fourni le prétexte d'invasion et jusqu'au cri de guerre. Qu'est-ce que « le cléricalisme, » dont on fait un objet de terreur pour se donner prétexte d'envahir et de détruire la religion ? Sous un mot nouveau et barbare, c'est une chose aussi ancienne que la société chrétienne ; une chose à laquelle la société chrétienne a dû en naissant sa création, et, dans mille dangers, son salut. C'est la religion de Jésus-Christ envoyant hors du sanctuaire ses *clercs*, ses pontifes, ses prêtres, ses religieux et ses vierges, pour faire l'œuvre sociale, former la conscience publique, délivrer l'esclave, sauver le faible, mettre dans la famille et la cité, entre les nations, l'ordre de sa propre hiérarchie, façonner ainsi la France, « comme les abeilles font de leur ruche. »

Or aujourd'hui les périls sont les mêmes ; l'Église a les mêmes ressources à offrir : ressources infaillibles et nécessaires, ressources d'urgente application. Elle a dans les mains « les feuilles du bois de vie, cueillies sur « les rives du fleuve de vie, seules capables de guérir les « nations (1), » à l'heure où une crise fatale va peut-être décider pour elles, sans retour, de la vie ou de la mort. On l'a persécutée, elle s'obstine à vouloir sauver ; on l'a exilée des lois, dont le frontispice proclamait cependant la reconnaissance d'une nation qui savait devoir son existence au Christ, le fondateur et l'époux de l'Église (2) ; on l'a bannie de l'administration, des con-

(1) Apoc. xxii, 1, 2. Fluvium aquæ vitæ...., et, ex utraque parte fluminis lignum vitæ ;.... et folia ligni ad sanitatem gentium !

(2) On sait que la loi salique s'ouvre par ces belles paroles : *Vivat Christus qui diligit Francos !*

seils publics, des relations sociales (1), de l'opinion régnante. Elle, sachant que seule elle peut ramener dans les institutions et les mœurs qui s'écroulent la justice, l'honneur, le respect, l'obéissance, elle frappe à la porte et demande à rentrer : « Ouvrez, dit-elle, comme ce roi fugitif, le soir du désastre de Crécy, ouvrez, c'est la fortune de la France ! »

Mais, pour apporter le salut, elle sort du sanctuaire ; elle marche sur ce territoire que ses fils abusés ont consenti à tenir pour neutre : — Elle envahit ! Elle réclame contre des libertés qu'ils ont imprudemment adoptées, des libertés qui furent toujours sans droits et qui aujourd'hui nous ont jetés et nous retiennent au fond de l'abîme : — On se récrie avec indignation, au nom de « la civilisation moderne et des principes » qui, en 1789, proclamèrent les droits de l'homme, comme Satan au Paradis ; c'est le cléricalisme, c'est l'ennemi ! Et ses fils, que l'enseignement de l'histoire et de la philosophie libérales, de la jurisprudence gallicane, ont rendus inintelligents, ou méfiants, ou pusillanimes, en face des droits, des devoirs de l'Église sur la direction des sociétés humaines, ses fils débilités dans leur tempérament de chrétien et de catholique, osent à peine protester !

Oh ! qu'il est temps d'abdiquer, en les déplorant, des illusions, excusables peut-être quand la parole infaillible les tolérait et que l'expérience n'en avait pas totalement démontré les désastreux résultats ; mais dont la condamnation une fois prononcée fait un crime, et dont nos malheurs, encore un peu désespérés, ont écrit les dangers par nos larmes et notre sang !

(1) Avant la Révolution, non seulement le clergé avait à l'administration une part, dont l'histoire établit si parfaitement la légitimité et les avantages (cf. l'ancien régime par M. Taine, *vers. init.*), mais les transactions civiles se faisaient toujours au nom de la très-sainte Trinité ; les enseignes des magasins, des fabriques, des hôtelleries rappelaient les choses de la foi ; les insignes de la religion se voyaient au salon aussi bien que dans les appartements intimes.

Par un juste châtiment de Dieu, devenus le jouet de la liberté, irrespectueux et froidement réservés envers l'Église, nous restons divisés en politique ; et nul drapeau ne rallie la résistance d'où viendrait le salut social. Que reste-t-il sinon de nous élever au-dessus des goûts et des préférences de régime, et de monter jusqu'aux cîmes où l'Église, supérieure aux temps et désintéressée des gouvernements et des dynasties, déploie l'étendard des principes de la foi pure, qui porte dans ses plis ceux dont résultent les hommes d'honneur et les sociétés florissantes.

Ils étaient moins troublés que les nôtres, ces temps du « long interrègne » qui mirent au bord de l'abîme l'empire de Charlemagne et de saint Henri. Le salut vint d'un grand acte d'intelligence, de courage et de foi, quand Rodolphe de Habsbourg, déjouant la perfidie d'Ottocar, détacha le crucifix de la muraille et jura que c'était le spectre auquel tous, lui le premier, devaient obéir (1).

A ce point de vue élevé, le seul qui laisse descendre un rayon d'espérance sur l'abîme de nos abaissements, il est impossible, quelque opinion politique qu'on professe, de ne pas se rallier aux graves et pressantes conclusions de cet Exilé auguste, qui tient à l'abri de tout mélange de couleurs le drapeau de sa foi, comme celui de ses ancêtres. Qu'il soit, ou non, l'homme que la Providence destine à appliquer ces conclusions à la restauration de

(1) On connaît l'ingénieuse allusion par laquelle J. de Maistre, en voyant les ravages de la Révolution sur les âmes et sur les nations, appliquait au Christ une strophe célèbre d'Horace, cherchant luimême en haut le salut contre les sanglantes divisions qui marquèrent les derniers temps de la République :

Cui dabit partes scelus expiandi
JEHOVAH ? Tandem venias, precamur,
Nube candentes humeros amictus,
CHRISTE REDEMPTOR !
Od. lib I, II.

l'ordre en France, il faut avouer qu'il a raison quand il dit :

« La vérité nous sauvera, mais la vérité tout entière... Oui l'avenir est aux hommes de foi, mais à condition d'être en même temps des hommes de courage, ne craignant pas de dire à la Révolution triomphante ce qu'elle est dans son essence et dans son esprit, et à la contre-révolution, ce qu'elle doit être dans son œuvre de réparation et d'apaisement ;...... d'insister en toute occasion sur les vérités éternelles et les principes nécessaires pour toute société qui veut vivre dans la paix et s'assurer le lendemain (1). »

II. Telle est la nécessité de la foi pour la raison ; tels deviennent la raison, le caractère, la justice et la paix sociales, quand on proscrit la foi sous prétexte d'affranchir la raison. Ce serait avoir assez prouvé combien il importe d'enraciner de bonne heure la raison de l'enfant dans la foi, en dirigeant en ce sens tout son développement ; car on sait que l'âge mûr n'est le plus souvent que ce qu'il a été fait par l'éducation de l'enfance : la sagesse antique s'accorde pour le proclamer avec la sagesse chrétienne (2).

Mais cette nécessité apparaît sous un aspect et dans une évidence nouvelle et plus pressante, si l on considère les attaques dont la foi est spécialement l'objet de la part des sectaires dans l'éducation de la jeunesse. En exclure absolument Jésus-Christ, c'est leur programme ; et ainsi parvenir à détruire dans les jeunes âmes son idée, son amour et son culte, c'est le but, autrefois dissimulé, aujourd'hui clairement avoué, de leurs efforts.

(1) Lettre du comte de Chambord à M. Albert de Mun, 20 septembre 1878.
(2) Cf. *Les vrais principes*, II considér. prélimin.

Dans le violent assaut qu'ils livrent à la société chrétienne, l'éducation est le point culminant qu'ils veulent enlever pour décider définitivement du sort de la guerre.

Comme son perspicace et intrépide prédécesseur, Léon XIII a déjà plusieurs fois signalé ce dessein ; tout dernièrement encore, dans un document solennel : « Ils ont combattu, dit-il, et rejeté, comme hostiles à la raison, les vérités surnaturelles. Lui-même, l'Auteur du genre humain, le Rédempteur, est peu à peu contraint de s'exiler des centres d'études, des Universités, des Lycées, des colléges, comme de toutes les habitudes de la vie publique (1). »

C'est une leçon que nous donnent nos adversaires : profitons-en ; et travaillons au salut de l'avenir en multipliant notre dévouement au service de l'éducation religieuse de la jeunesse :

.... Fas est et ab hoste doceri !

Quand même l'attaque, aujourd'hui si audacieuse et cynique, viendrait à mollir et à se dissimuler, nous avons vu tomber la peau de brebis et l'oreille du loup paraître : tenons-nous pour avertis. Avions-nous d'ailleurs besoin qu'ils fissent l'aveu de leurs desseins sinistres ? La simple omission de Jésus-Christ est aussi pernicieuse à l'âme des enfants qu'elle lui est injurieuse à lui-même. Et c'est ici surtout que la conscience sacerdotale se soulève d'indignation contre ces perfides, et de compassion pour ces âmes si dignes de tout intérêt dont ils ont juré de faire leur proie ; car c'est ici que s'applique le plus rigoureusement la parole du Maître : « Qui n'est pas avec moi « est contre moi (2) ! »

(1) Supernaturalibus fidei veritatibus, tanquam rationi inimicis, impugnatis et rejectis, ipse humani generis Auctor et Redemptor a studiorum universitatibus, lycæis et gymnasiis, atque ab omni publica humanæ vitæ consuetudine sensim ac paulatim exulare cogitur. *Encyc. Quod apostolici muneris* : 28 décembre 1878.

(2) *Matth.* XII, 30.

Non : il n'est pas nécessaire, pour livrer l'enfance à l'impiété, de remplir ses oreilles de blasphèmes contre Jésus-Christ. Peut-être même l'attaque de front produirait-elle une salutaire épouvante et une réaction généreuse ; mais, en se bornant à éloigner les enseignements de la foi, on obscurcit, on arrive à éteindre, le sens religieux et d'elle-même l'impiété ensuite envahit.

La foi est comme un sens surnaturel. Par ce sens l'âme s'élève jusqu'à Dieu, jusqu'à la vérité éternelle dont Dieu lui a communiqué le germe, jusqu'à ce trésor dont la révélation et la pleine jouissance seront la félicité même du ciel, et dont elle a, dans la foi, une possession initiale, insensible mais certaine : *Fides sperandarum substantia rerum* (1). Par la foi, l'âme s'est fait, ou plutôt, a reçu une évidence infaillible, quoique lointaine, une conviction inébranlable des choses invisibles : *Argumentum non apparentium* (2). Ce sens, il a besoin d'être exercé ; autrement il deviendra obtus et lourd, il finira par refuser son usage : n'est-ce pas la loi fatale des facultés de l'âme, comme des organes corporels, de s'amoindrir et de disparaître, quand on néglige de les mettre en activité ? Il faut donc appliquer, et souvent à cause de l'importance, le sens religieux à son objet ; il faut réveiller le germe, et le poser comme sous le tact de la conscience ; il faut jeter, au sein du trésor, dans la profondeur des choses surnaturelles, cette sonde de la méditation, qui en accuse la réalité et la valeur par cela même qu'elle y perd fond.

Mais, s'il en est ainsi de la foi adulte et affermie, que sera-ce de la foi naissante ? Faut-il moins de sollicitude, de délicatesse et d'esprit de suite pour préserver, épanouir et développer l'œil qui plonge dans le ciel et l'ouïe qui perçoit les sons divins qu'à l'égard des sens qui ont pour

(1) *Hœbr.* xi.
(2) *S. Th.* 2æ 2æ, quæst. iv, art. I.

objet le monde des apparences si souvent trompeuses et toujours vaines et des bruits sitôt évanouis ?

Il en faut bien davantage, parce que tout dans l'âme déchue, tout autour d'elle dans le monde, conspire contre la foi. Quand les passions, qui naissent d'elles-mêmes et qui croissent si rapidement dans les cœurs où se néglige la culture de la foi, quand les passions auront envahi, comment ce germe ne sera-t-il pas ruiné ? comment pourra-t-il plus tard reprendre sa poussée et regagner son terrain ? Même quand il a grandi sous les efforts d'une haute et constante sollicitude, la maturité est chose si délicate, et la moisson toujours si exposée !

Ce sera donc là notre grande préoccupation, accusée ou tenue en demi-jour, suivant que la prudence le réclamera, mais toujours dominante : mettre l'enfant, dès qu'il est entre nos mains, dans la lumière de la foi. Nous nous efforcerons de ramener, dans son esprit, toutes les études à Dieu, de lui « montrer Dieu partout : le montrer dans la succession des empires et dans les œuvres du génie ; le montrer dans l'histoire des peuples et dans l'égarement des superstitions ; le montrer dans les sciences et dans les arts (1). » Nous ne nous lasserons pas de tenir les yeux de la raison, dès le début et pendant l'œuvre entière de sa formation, élevés vers le but qui, du même coup, affermit ses forces natives et l'élève au faîte de sa surnaturelle grandeur.

De même que le navire qui fait voile vers un port déterminé et désiré y tend sans cesse, même quand il louvoie, de toute la puissance de ses agrès, de toutes les ressources dont il dispose, de tous les efforts du pilote et des matelots ; de même, l'esquif précieux, qui porte sur les flots de la vie la destinée de l'enfant, ayant reçu

(1) M. Laurentie. *De l'esprit chrétien dans les études*, p. 220.
Cf. *La pratique de l'éduc. chrét.*, II partie, chap. I, art. II.

de Dieu sa propre lumière pour étoile, et, en vertu de son ineffable bon plaisir, mis le cap sur l'infini, que tout le seconde et le pousse : que l'imagination et la mémoire prêtent, dans cette orientation sublime, leurs ailes à la raison ! que les lettres et les sciences, les beaux arts et tout ce qui aide à fortifier, à polir, à élever la raison, conspirent à rendre son essor plus libre vers le pôle divin où elle trouvera son repos et son glorieux achèvement !

C'est bien là, répétons-le en terminant avec le Docteur Séraphique, « c'est bien le dernier fruit de tout enseignement d'édifier la foi, afin que, dans cette édification, Dieu ait sa gloire ; nos mœurs, leur réglement ; notre vie, ses consolations (1). » En d'autres termes, avec saint Augustin, cette grande âme successivement éprise de l'enseignement sans la foi et de l'enseignement conduisant à la foi : « Infortuné l'homme qui connaît toutes les sciences, si vous, Seigneur, il vous ignore ! Bienheureux qui vous connaît, quand même il ne les connaît pas ! Et celui qui vous connaît et qui connaît les sciences, à cause d'elles n'en est pas plus heureux ; il est heureux à cause de vous seul (2) ! »

Ailleurs, prenant à partie ces maîtres qui se glorifient de donner, en dehors de la foi, l'enseignement qu'ils parent du nom de *libéral*, il leur montre que sans la foi ce mot est un mensonge. « A ces hommes, dit-il, qui, restant dans l'injustice et loin de Dieu, prétendent enseigner ce qui fait l'âme libre et généreuse, que dire sinon les paroles que nous lisons dans les seules lettres qui

(1) Fructus omnium scientiarum est ut, in omnibus, ædificetur fides, honorificetur Deus, componantur mores, hauriantur consolationes. S. BONAV. *De reductione artium ad Theol.* in fine.

(2) Infelix homo qui scit illa omnia, Te autem nescit ! Beatus autem qui Te scit, etiamsi illa nesciat ! Qui vero et Te, et illa, novit, non propter illa beatior, sed propter Te solum, beatus est. *Conf.* lib. v, 4.

sont vraiment dignes du nom de libérales : « Quand le « Fils vous aura délivrés, alors vraiment vous serez « libres (1) ! » Cet enseignement qu'ils nomment *libéral*, eux qui n'entendent pas l'appel de la liberté, s'il peut avoir cependant quelque chose de libre, c'est le Fils qui le leur appris. Car l'enseignement n'a de rapports avec la liberté qu'autant qu'il dépend de la vérité, et c'est pourquoi le Fils lui-même a dit : « C'est la vérité qui « vous rendra libres (2) ! »

L'expérience des siècles a mille fois donné raison au grand docteur. Que souvent l'on a vu hélas ! l'enseignement, pour s'être isolé de la foi, livrer les âmes à l'indifférence d'abord, puis à l'incrédulité et enfin à tous les vices qui peu à peu la dépravent et l'asservissent, ne lui laissant que les noms mensongers et les dehors orgueilleux de la fausse liberté. Dans les temps ordinaires, ces résultats se produisent lentement ; il reste encore assez d'honneur chrétien dans l'opinion pour contenir les mœurs et prévenir les derniers entraînements. Mais dans les époques troublées, les principes de l'erreur donnent vite leurs fruits logiques de mort. Sur un sol agité par de terribles secousses, on ne peut tenir sur les pentes ; il faut aller au fond de l'abîme, si l'on ne veut, si l'on ne peut plus, remonter sur les sommets de la justice.

Ainsi ont jugé nos pères, après dix ans de la sanglante expérience de toutes les erreurs déchaînées, morales et sociales aussi bien que politiques, qu'on appelle la Révolution. Quand le premier Consul entreprit de rendre la paix à la nation, il comprit que l'éducation devait être en premier lieu l'objet de ses urgentes réformes. Il fit demander à tous les Conseils généraux un rapport sur « l'état de l'instruction, de l'éducation et de la moralité publiques. » Les plaintes, on pourrait dire les lamenta-

(1) JOAN. VIII, 26.
(2) Epist. CI, *Memorio* episc.

tions douloureuses, et les réclamations en faveur d'un prompt retour à l'éducation sanctionnée et couronnée par la foi, furent véhémentes et unanimes. Portalis s'en rendit l'éloquent interprète :

« Écoutons, s'écria-t-il, la voix de tous les citoyens honnêtes qui, dans les assemblées départementales, ont exprimé leurs vœux sur ce qui se passe sous leurs yeux depuis dix ans.

« Il est temps que les théories se taisent devant les faits (1). Point d'instruction sans éducation ; et *point d'Éducation sans morale et* SANS RELIGION (2).

« Les professeurs ont enseigné dans le désert, parce qu'on a proclamé imprudemment qu'il ne fallait pas parler de religion dans les écoles.

« L'instruction est nulle depuis dix ans.

« Les enfants sont livrés à l'oisiveté la plus dangereuse, au vagabondage le plus alarmant. Ils sont sans idée de la divinité, sans notion du juste et de l'injuste.

« De là des mœurs farouches et barbares ; de là un peuple féroce.

« Si l'on compare l'instruction telle qu'elle est avec ce qu'elle devrait être, on ne peut s'empêcher de gémir sur le sort qui menace les générations présentes et futures.

« Aussi toute la France appelle la religion au secours de la morale et de la société (3). »

(1) On sait que toute la Révolution repose, dans la pensée des sectaires, sur le *Contrat social*; qu'ils l'ont commencée et continuée d'après cette base absolument *a priori*, repoussant de parti pris tout contrôle de l'expérience et de l'histoire, visant, avec une folle et désastreuse assurance, l'état idéal, absolument chimérique, d'une humanité sans déchéance, comme sans origine divine, qui dispose d'elle-même en tout : intelligence, liberté et justice, qui crée sa langue, ses droits, ses institutions, etc.... Voir le remarquable livre de M. TAINE : la *Révolution*. Cet ouvrage est le développement saisissant de cette affirmation.

(2) Il serait plus exact de continuer la période sous la même forme en disant : *point de morale sans religion*. C'est du reste ce qu'impliquent les dernières lignes de cette importante et décisive citation.

(3) M. PORTALIS. Séance au Corps législatif du 15 germinal, an X

Hélas ! au bout de soixante-dix ans les mêmes erreurs, propagées par la même impiété, ont amené çà et là, à Paris surtout, pendant les jours de la Commune, des scènes attestant encore « des mœurs farouches et barbares, un peuple féroce. » M. Albert de Mun, dans une de ces assemblées convoquées pour éclairer les masses et concerter le remède au mal social, a décrit, avec une émotion qu'ont partagée ses auditeurs, l'impression qui le saisit lorsqu'au moment où, la sanglante sédition, à bout de ressources et de forfaits, ayant déposé les armes, il arriva sur la colline de Montmartre. Les dernières lueurs des sinistres incendies, qui avaient consumé les monuments du passé, s'éteignaient lentement, et l'on entendait encore au loin la fusillade expirante. Au milieu des cadavres, nos soldats étaient couchés épuisés de forces. Des femmes ouvraient leurs portes et s'entretenaient en riant; des enfants de dix ans jouaient à retourner les pieds et les mains des morts, peut-être de leurs pères. « Nous nous regardions, ajoute-t-il, mon camarade et moi avec stupeur, en nous demandant quelle génération une éducation pareille nous réservait pour l'avenir (1) ! »

Ainsi, sous le poids des calamités inouïes dont la France a souffert, soit à la fin du siècle dernier, soit en nos tristes jours, la pensée des hommes de raison et de cœur se tourne d'elle-même vers l'éducation de la jeunesse. On attribue, dans le passé, à ses écarts la responsabilité de nos malheurs ; on attend d'elle, si elle est ce qu'elle doit être, notre relèvement pour l'avenir. A nous de réaliser cette espérance. La croix à la main, la croix dont la vue et l'amour peuvent seuls réparer et affermir la raison et l'attirer, la soulever vers sa transfiguration glorieuse, jetons-nous dans la lice ; travaillons et à son bien propre

(1) Disc. au cercle des Brotteaux (Lyon), le 1er décembre 1872.

et au salut de tous en faisant de l'enfant un homme de bon sens et un vrai chrétien.

Ces considérations préliminaires nous paraissent indiquer en même temps et justifier notre plan. Nous allons parcourir les divers objets de l'enseignement secondaire, savoir : la grammaire, les belles-lettres, l'histoire, la philosophie, les sciences ; et, sur chacun de ces objets, nous essaierons de dire comment il faut s'y prendre afin d'en faire un moyen de développement pour la raison, d'abord, puis d'affermissement pour la foi.

CHAPITRE PREMIER

DE LA GRAMMAIRE.

D'après le plan que nous nous sommes tracé, ce chapitre se divisera en deux sections : dans la première nous examinerons la méthode à suivre pour que l'enseignement de la grammaire serve à former la raison ; dans la seconde, les moyens à prendre pour tourner cette formation au profit de la foi et des vertus chrétiennes. Il en sera de même des autres objets de l'enseignement que nous aurons à parcourir les uns après les autres.

SECTION PREMIÈRE.

DE L'ENSEIGNEMENT DE LA GRAMMAIRE COMME MOYEN DE FORMER LA RAISON.

La Grammaire est le grand objet et la base de l'enseignement élémentaire ; on dira dans l'article suivant pour quelle raison. Elle n'en est pas cependant l'objet exclusif. En même temps qu'on enseigne la grammaire, on cultive le goût par des lectures ou des récits dignes d'intérêt ; on donne des notions d'histoire, de géographie ; on développe et l'on fournit la mémoire à l'aide de passages

choisis avec soin dans les bons auteurs. Pour tourner au profit de la raison ces objets divers du premier enseignement, il est des règles communes, qui feront l'objet du premier article. Le second sera consacré spécialement à l'enseignement de la grammaire. Dans le troisième, nous traiterons de l'intéressant et salutaire exercice de la traduction, qui a surtout pour matière les langues classiques anciennes, et dont l'effet sur le développement normal de la raison est vraiment de premier ordre. Enfin nous nous occuperons de la mémoire, des meilleurs moyens de la développer, sans surcharge pour l'esprit et toujours pour le meilleur avantage de la raison.

ARTICLE PREMIER.

DE L'ENSEIGNEMENT ÉLÉMENTAIRE EN GÉNÉRAL.

On a dit plus haut que le soin de former la raison doit être en éveil et en application dès le début de l'enseignement ; que tous les exercices intellectuels doivent être, même les tout premiers, coordonnés dans un plan dont cette formation sera le but (1). Les règles suivantes nous semblent tracer d'une manière suffisante les lignes principales de ce plan ; de telle sorte que, en observant ces règles, tout l'essor des facultés de l'enfant se fera en faveur de la raison, de sa rectitude, de sa fermeté, de son plus haut et meilleur possible développement. La première règle est de faire en sorte que l'enfant comprenne bien ce qu'il lit, ce qu'il entend, ce qu'il dit. — La seconde, d'obtenir et de s'assurer qu'il lie toujours le fragment

(1) *Introd.* III, III, vers. finem.

qui est l'objet de l'étude présente avec ceux qui ont été précédemment étudiés. — La troisième, de faire un choix sage dans les objets de son étude... On ne veut pas parler ici du choix qu'exige le souci de sa vertu et de sa foi religieuse : ce sera l'objet de la seconde Section. On se borne au point de vue intellectuel pur, et l'on entend un choix judicieux, d'abord, qui éloignera les choses dont la connaissance serait, ou inutile, ou de nature à développer la vanité ; puis mesuré, de manière à prévenir la surcharge qui est funeste en tout temps à l'esprit, et qui peut lui être désastreuse quand cette faculté commence à croître. — Enfin, la quatrième règle a pour but d'exercer l'enfant à se rendre bien compte de tous les mots, des tournures, des règles quelles qu'elles soient ; de tenir son esprit en haleine pour qu'il parvienne ainsi à bien comprendre tout.

On pourrait dire que l'objet de la première règle est le terme des objets des trois autres. En effet, pour bien comprendre, ce n'est pas assez d'observer ce qui est pour le moment en vue, il faut retenir ce qui a précédé et connaître les relations qui font des parties un tout complet, car les choses n'ont leur valeur totale et vraie que par la place qu'elles occupent, les unes à l'égard des autres. Mais l'esprit est bien petit en face des objets de la science, surtout l'esprit naissant de l'enfant ; *qui dono embrasse trop étreindra mal ;* c'est-à-dire qu'il ne comprendra pas. Enfin, l'acte magistral et salutaire de comprendre suppose un esprit observateur, éveillé, attentif, qui ne laisse rien passer sans interroger et attendre la réponse.

§ I. — *Faire en sorte que l'enfant comprenne ce qu'il entend, ce qu'il lit, ce qu'il dit.*

Ce sont les termes mêmes de la recommandation de saint Thomas (1). Il est bien temps de la rappeler à la mémoire et de la remettre en honneur ; car hélas ! notre expérience propre en a-t-elle souvent constaté la pratique autour de nous? l'esprit de l'éducation en France y reste presque entièrement fermé. Il n'y a pas trente ans qu'un savant étranger disait, à la suite d'une visite qu'il avait faite dans les principaux collèges de l'Université : « Tout s'y réduit à une affaire de mémoire, règles de grammaire explications des auteurs, etc. Il en est ainsi dans les classes élémentaires ; et, dans les classes supérieures, les choses ne se passent pas autrement. L'explication du texte, à cause du *mot-à-mot*, est ce qu'on peut imaginer de plus capable de produire la fatigue et le dégoût (2). »

Or, depuis trente ans, le mal, loin de diminuer, s'est accru. Citons le témoignage d'un homme en position de voir et d'affirmer : « Tous ceux, dit-il, qui connaissent notre instruction publique avoueront que la plaie dont nous souffrons le plus, à tous les degrés de l'enseignement, c'est le *Verbalisme* (3). Trop de mots, pas assez de choses : sous les mots nous ne voyons pas les choses qu'ils recouvrent ; et le langage, au lieu de nous servir à découvrir la réalité, le plus souvent nous la dérobea Tandis que le petit citadin nomme, dans ses compositions écrites, des instruments d'agriculture dont il n'a aucune

(1) Cf supra : *Introd.* III, ad fin.
(2) M. Tiersch. *L'enseignement des langues anciennes*, par M. Lenormant, p. 14 et 15.
(3) Ce mot est très heureux ; Il exprime avec justesse ce grave défaut de se payer des mots, dont on néglige de comprendre la signification.

idée précise, son camarade de la campagne, avec non moins d'ignorance, parle commerce et industrie. La suite des études répond à ce commencement ; avec les années, et sans avoir davantage été mis en contact avec la réalité, l'écolier de tout à l'heure devient le rhétoricien qui, dans ses discours, agite les questions politiques et littéraires, et l'élève de philosophie qui résout les problèmes de métaphysique et de théodicée. On arrive à *élever* une nation qui s'attribue volontiers, à ses heures de satisfaction, le don de la netteté et de la précision. Malheureusement, il est plus exact de dire qu'elle a le goût des généralités et d'une logique purement formelle.

« Sur tous les sujets du monde, nous avons une quantité de phrases faites par avance, et qui passent de bouche en bouche, comme étoffe et comme aliment de la conversation. On les retrouve dans les journaux, dans les livres, à la tribune. Elles viennent s'interposer, à la façon des idées représentatives de Malebranche, entre la réalité et notre esprit. Bien des gens sont si peu habitués à se servir de leur intelligence, ont la tête si remplie *d'expressions*, qu'on les voit ordinairement occupés, non à penser, ni à chercher des mots pour leurs pensées, mais à attendre les pensées d'autrui pour y fixer une des nombreuses phrases qu'ils tiennent en réserve... Nous voyons clairement ici l'effet d'un *enseignement tout verbal*, qui s'est borné à nourrir les esprits de phrases et d'expressions (1). »

Ne prenons pas notre parti de ce triste état de l'enseignement ainsi photographié, avec autant d'autorité que d'exactitude. En ce qui nous concerne, nous ferons des

(1) M. MICHEL BRÉAL : *Quelques mots sur l'instruction publique en France*; p. 106 et suiv. — Il est juste d'ajouter que, depuis quelques années, depuis l'invasion allemande surtout, on a reconnu cette lacune, et l'on s'occupe activement, dans les sphères officielles, à la combler. Mais on aura bientôt l'occasion de dire ce que tous ces efforts laissent encore à désirer, au point de vue de l'éducation vraiment chrétienne.

efforts intelligents, soutenus, dévoués, pour que nos enfants, dès le moment où ils le peuvent, s'occupent de *comprendre*. Ce qui se fait, le mal qui vient d'être déploré, c'est qu'on se borne à leur faire *apprendre*. Une étude sommaire de ces deux mots, dont on va exposer clairement le sens, montrera l'insuffisance, dangereuse pour l'enseignement, du résultat désigné par le second ; la nécessité et les excellents fruits de la pratique qu'exprime le premier.

Demandons d'abord sa lumière à l'étymologie latine. Dans l'un et l'autre mot, nous voyons la même racine : *prehendere*, *saisir* ; mais un préfixe différent, *ad* et *cum*. Or, d'après les auteurs les plus autorisés, le préfixe *ad*, dans les composés, exprime, entre autres sens, le retour de l'action au sujet : *Accipio, assumo, etc.* Dans l'espèce, *apprehendo*, *j'apprends*, signifie donc : je sais pour moi. Mais rien n'indique l'opération intime et féconde que l'esprit est obligé de faire sur l'objet qu'il saisit, pour que cet objet profite à son accroissement. Le préfixe *cum* (1), au contraire, signifie communauté, participation, commerce intime et soutenu : *cogito, cognosco...* ; d'où résulte une sorte de renforcement, ou d'accroissement, au profit du sujet qui participe, qui entre en commerce avec la chose en question. Il suit de là que *comprehendo*, *je comprends*, exprime l'idée de pénétrer l'objet de l'étude, pour se l'approprier, et en tirer ainsi tout l'avantage qu'il est de nature à fournir par son assimilation avec l'esprit.

Un auteur très consciencieux et très compétent développe ces deux sens en termes que nous n'avons qu'à grouper, pour en tirer l'enseignement complet que nous cherchons : « *Apprendre*, dit-il, c'est simplement *prendre*, saisir rece-

(1) Le dictionnaire de M. Lebaigue, un des meilleurs, auquel cette exposition est empruntée, attribue l'origine de *cum* au grec *κοινος*.

voir, (c'est-à-dire prendre pour soi). On apprend d'un maître qui donne des leçons, ou dans un livre qui donne des résultats, des solutions toutes faites. Pour apprendre, il n'y a qu'à écouter et à être docile. Il n'est pas toujours besoin d'efforts : n'arrive-t-il pas quelquefois qu'on apprend ce qu'on ne voudrait pas savoir ?

« *Comprendre*, c'est prendre plusieurs choses ensemble, ou une seule tout à fait, entièrement, dans tous ses détails, s'en rendre raison, la pénétrer par son esprit, en apercevoir le comment et le pourquoi, les principes, les causes, les motifs. Ce mot a rapport à la nature des choses qu'on s'explique ou qu'on explique... Quand on dit d'un livre qu'on l'a compris, on affirme qu'on en a saisi les idées et leur enchaînement, le sens logique. Si l'on s'était borné aux mots, au sens purement grammatical, c'est *entendre* qu'il faudrait dire ; apprendre, dirait encore moins, en signifiant simplement les mots *dans leur sonorité.*

« Comprendre suppose *s'instruire*, c'est-à-dire, l'application à se former des idées au prix d'un effort sérieux, à l'aide de la méditation, des comparaisons, ou inductions, à force de rechercher, d'interroger de réfléchir (1). »

De là vient que la philosophie scolastique, qui s'applique avec tant de soin à donner ces définitions exactes d'où jaillissent les plus précieuses lumières, a appelé *compréhension* d'un mot la totalité des idées que le mot renferme, ses attributs, ses propriétés, ses principes, ses caractères ; tandis qu'on appelle son *extension* les individus auxquels ces idées peuvent convenir. On arrive à connaître l'extension en apprenant de mémoire, par une étude superficielle ; on ne peut parvenir à connaître vraiment la compréhension qu'en ouvrant le mot et en s'appliquant avec diligence à observer la nature de la chose qu'il désigne.

(1) M. Lafaye : *Dictionnaire des synonymes.*

De ces principes il est facile de déduire la conclusion que nous avons en vue, savoir, d'un côté, la nécessité de faire comprendre, et de l'autre, ce que nous avons appelé la dangereuse insuffisance de se borner à faire apprendre. Nous avons entendu saint Augustin nous dire que l'enseignement doit faire croître l'esprit : *Recte dicitur animus discendo quasi crescere* (1). Il nous a expliqué ce qu'il entend par cette croissance ; et il l'a fait comprendre, en choisissant son point de comparaison dans la croissance normale et bien proportionnée des membres et des organes corporels. Reprenons cette comparaison, et appliquons à l'esprit le procédé qui produit le développement du corps selon ces heureuses conditions.

Le corps se développe, il obtient sa croissance de santé et de vigueur, par l'alimentation. Cette opération consiste à saisir l'aliment, à le livrer ensuite aux organes dont la fonction est de le broyer et de l'assimiler, c'est-à-dire, de le changer en la substance du corps, qui en obtient ainsi son accroissement. Or, l'aliment de l'esprit est la vérité ; l'organe qui le saisit et l'élabore, c'est la raison. Les sens lui livrent les choses du dehors, les *phénomènes* ; elle se fixe sur ces données, en discernant ce qu'elles ont de grossier, de fugitif, de périssable ; elle dégage cette écorce, comme le bluteau, avons-nous dit, le fait pour la substance précieuse qui va devenir le pain. Une fois parvenue à l'intérieur, à ce que les choses ont d'essentiel et de vivant, la raison a saisi la vérité. C'est là ce que la scolastique appelle du nom général de *causes*, et qui renferme et explique l'origine des choses, leurs éléments, leur nature, leur distinction spécifique, leurs relations, leurs propriétés ; tout ce qu'il faut absolument connaître, dit saint Thomas, sous peine de ne pas connaître les choses (2) ; ce qui assigne leur raison d'être,

(1) Cf. supra *Introd*, III, ad fin.
(2) Causæ cujuslibet rei *per se* sunt quatuor : efficiens, materialis,

leur place dans la pensée éternelle de Dieu et dans le plan du monde, leur destination providentielle. Voilà donc la vérité, si l'on ose ainsi dire « mise en menus morceaux, rendue friande » et assimilable, à la portée des faibles étreintes de notre esprit, le fortifiant de sa propre substance qui le pénètre, le dilate, l'élève, le transfigure.

Il est vrai, il y faut procéder sagement. Comme l'a dit et pratiqué Bossuet, il faut prendre son temps : « Tout notre enseignement, dit-il en parlant du Dauphin, nous le donnions peu à peu, comme goutte à goutte, en son lieu et en son ordre ; nous prenions un soin extrême à le distribuer avec mesure, pour qu'il fût digéré et assimilé heureusement (1). » Et en effet, si de telles précautions sont nécessaires à la raison déjà fortifiée par l'âge et l'étude, que sera-ce de celle de l'enfant ? Mais enfin, nul ne parvient à la croissance corporelle sans s'adjoindre une nourriture solide ; de même, nul ne fera de progrès dans son esprit, s'il ne s'assimile la vérité. En exerçant sur elle la raison de l'enfant, si faible dans sa prise, si bornée dans sa portée, en appliquant à elle son attention, organe d'étroite embouchure, — le mot est de Joubert, — mettons-y de la prudence ; allons « goutte à goutte ! » Mais, faute de le pourvoir ainsi et de lui donner son aliment, son esprit dépérira.

Or, cette belle opération est justement celle que nomme le mot simple et profond de *comprendre* : nous n'avons qu'à rapprocher notre présente analyse de l'explication de ce mot qui l'a précédée. Dès lors, il est impossible

formalis et finalis. Ad perfecte cognoscendam rem, oportet has quatuor causas cognoscere. *Opusc.* XLVII : *de natura syllog.* — « *Je, d'où, où, pour, comment?* C'est toute la philosophie : l'existence, l'origine, le lien, la fin, les moyens. » JOUBERT, *pensées*, tit. XII, I.

(1) Hæc quidem omnia, suo ordine locoque, sensim instillata ; ac præcipua cura fuit, ut adtemperate omnia præberentur, quo facilius incoquerentur et coalescerent. *De instit. Delph.* XI.

que nous ne consacrions pas tous nos efforts à faire de ce mot, de la réalisation de l'idée qu'il exprime, le terme de nos efforts dans l'enseignement. Car enfin que voulons-nous, nous prêtres, avides uniquement de ce qui profite substantiellement et qui dure, que voulons-nous pour les enfants auxquels nous nous dévouons, dans une mission ingrate, obscure, lente à opérer, sinon « de les « faire marcher, eux, les enfants de la lumière, dans « toute bonté, toute justice, dans toute VÉRITÉ (1)? » et que demandons-nous, pour nous consoler de nos peines et prévenir nos désenchantements, sinon « la « grâce de voir nos enfants progresser dans la VÉRITÉ (2)? »

Oh! que *apprendre* nous laisse loin de ces résultats, aussi indispensables qu'ils sont sublimes! Des notions superposées dans la mémoire, tout au plus emmagasinées comme en un casier; peut-être des idées rapprochées et côtoyées, non ouvertes ni pénétrées, pour en prendre le suc *nutritif*; « des résultats, des solutions toutes faites; » toutes choses qui surchargent, comme l'aliment que les organes n'ont pas digéré, qui « enflent, » donnent un embonpoint de mauvais aloi, souvent de la tumeur! Rappelons-nous la comparaison de saint Augustin!

Que ne faudrait-il pas dire encore des périls que court, pour la vertu et pour la foi, un esprit ainsi gonflé, non alimenté ni accru? Ce qu'il sait, il le jure sur la parole du maître, lui qu'on n'a pas formé à discerner par lui-même, dont le jugement négligé et atrophié est incapable de critiquer sagement. Voilà donc un esprit livré sans défense « à tout vent de doctrine, » inclinant de préférence vers l'erreur; car l'erreur est plus séduisante, plus audacieuse, plus sympathique aux mauvais instincts du cœur, lesquels se développent dans la

(1) EPH, V, 9.
(2) Majorem non habeo gratiam, quam ut audiam filios meos in veritate ambulare. III JOAN, 4.

proportion même où s'augmente l'enflure de l'orgueil et se néglige la salutaire élaboration de la vérité. Il faudrait des miracles pour empêcher le naufrage. Ah ! la docilité est une vertu tutélaire, mais à condition de s'exercer envers un maître sage ; s'il est léger et pervers, — et manquent-ils aujourd'hui les maîtres de cette sorte dans les chaires, dans la presse, dans les salons ? — malheur à qui ne s'est pas formé au dedans de lui-même un tribunal incorruptible dans sa raison et sa conscience ! Il est sur les pentes de la perdition !

§ II. — *Obliger l'enfant à lier le fragment qui est l'objet de l'étude présente avec ceux qui ont été déjà étudiés.*

Nous nous efforcerons donc d'obtenir que l'enfant comprenne ce qu'il entend, ce qu'il lit, ce qu'il dit ; et il faut maintenant chercher, ou plutôt démontrer, les moyens de le conduire à cet important résultat, ce résultat auquel la raison devra, en grande partie, sa fermeté ; le bon sens, sa perfection.

Le premier moyen, ainsi qu'il a été dit, c'est de tout lier dans les études, sans jamais laisser dans son isolement le morceau qui est l'objet de l'étude actuelle. Essayons de comprendre d'abord l'importance, la nécessité de cette règle ; ensuite nous dirons dans quelle mesure elle peut et doit s'appliquer dans l'enseignement élémentaire.

I. Dans la nature tout est lié. Les choses matérielles, étant composées d'éléments divers, ne peuvent avoir d'existence qu'en vertu des lois d'affinité et de cohésion qui, des parties, en les attirant et en les retenant, font un tout compact. Tel est le rocher, telle est la fleur, tel est

le corps humain. Or, comme le tout est évidemment ce que veut l'Auteur de la *nature*, que c'est le terme de son opération créatrice, les parties qui le composent ne sauraient avoir leur raison d'être, leur valeur véritable, leur beauté complète, qu'en proportion de leur aptitude à tenir dans l'ensemble la place, à remplir la fonction, qui leur sont dévolues. De là vient véritablement leur achèvement et leur mérite; au point que, dans les détails, trop de richesse, de développement, de vigueur, deviendrait regrettable si l'effet final en était contrarié ou amoindri.

Ainsi, ce fragment de pierre tire son nom, comme son prix, de tel terrain géologique auquel il a appartenu ; ou encore des éléments constitutifs qui lui assignent tel rang dans le règne minéral. Sa beauté consiste à porter éminemment ce cachet d'origine et de distinction, qui le rapporte et le relie aux blocs dont la main de l'homme ou le temps l'ont arraché. — La raison d'être du feuillage, c'est d'aider à la nutrition et au développement de la plante, de protéger la fleur qui prépare le fruit ; sa beauté est dans la juste mesure où sa grâce propre se concilie avec cette destination ; s'il dépasse, il nuit, et ce serait folie d'admirer sa végétation luxuriante. — Les organes du corps humain se développent dans une proportion de force, de volume, de souplesse, de fermeté, qui leur permet d'agir le mieux possible pour le progrès de la vie générale. Assurément, dans l'état sain, tout en eux attire l'attention et plaît : la délicatesse des tissus, l'entrelacement des vaisseaux et des muscles, la courbe gracieuse des formes, le coloris des chairs. Mais jamais le vrai naturaliste ne s'arrête à ces surfaces de la science; il recherche la cause dernière, et il explique comment ces conditions sont nécessaires et contribuent à faire circuler la vie dans les parties les plus intimes et les plus ténues ; comment elles l'entretiennent, en ménageant à

l'homme des relations faciles et sûres avec les choses extérieures ; comment elles en accusent la vigueur intérieure par l'éclat de la santé. L'essentiel, c'est que chaque organe, chaque membre, contribue à ces résultats ; la perfection de leur beauté, c'est qu'ils les atteignent avec facilité et puissance, tout en dissimulant, sous des apparences harmonieuses qui charment le regard, ce que leur travail a de mécanique et de lourd.

La science, on l'a dit (1), étudie donc toujours, dans les choses, la proportion des parties, leur liaison dans l'ensemble, en vue de la destination finale. Elle est complète, quand elle les a reconnues exactement et clairement décrites. Car cette proportion, cette liaison, est la marque, sur les objets créés, de la Sagesse, qui « a « tout fait en nombre, poids et mesure, et qui va d'une « fin à une autre fin avec autant de force que de sua- « vité (2). » Cette marque est si constante, si absolue, qu'elle a fourni un point de départ infaillible aux plus hardies inductions. De l'observation d'un fragment d'ossements fossiles, Cuvier a reconstruit les animaux gigantesques d'avant le déluge avec leur organisation précise et complète.

Ce qu'observe la science, l'art entreprend de l'imiter. Il opère sur des parties, à l'effet d'en composer un tout. Ce terme même de *composer* indique la nature de ce travail et la loi qui le régit pour le rendre fructueux. La première préoccupation de celui qui compose est de se faire une idée exacte du tout qu'il entend créer ; de voir ensuite de quelles parties ce tout a besoin pour être complet ; de quels organes, pour être vivant, pour donner des fruits ; enfin d'assigner à chacun de ces détails une juste mesure d'étendue, de profondeur et d'éclat, pour

(1) Cf. supra : *Introd.* I.
(2) SAP. XI, 21, — VIII, I.

fournir tout leur tribut à l'effet général, sans détourner maladroitement l'attention : *Nihil neque desit, neque superfluat*, a dit Quintilien.

En ces conditions, la liaison s'opère aisément :

> ..... Le début, la fin, répondent au milieu ;
> Et d'un art délicat les pièces assorties
> N'y font plus qu'un seul tout des diverses parties.

Ce ne sont pas des lambeaux plus ou moins éclatants qu'une couture grossière rapproche sans les unir (1). C'est une œuvre fondue d'un seul jet ; un arbre dont le tronc laisse, sans rupture, sans effort, jaillir les branches ; un courant limpide qui se grossit peu à peu de tous ses affluents. Voilà « la vertu et la beauté de l'ordre ; » de l'ordre, source de la lumière : *Lucidus ordo !* Voilà l'imitation heureuse de la nature, dont la beauté essentielle est de réduire la variété à l'unité :

> FELIX operis summa !.....

Tel est le procédé de composition, tel sera donc le procédé d'étude. Obligé d'embrasser peu à la fois, pour pouvoir étreindre et comprendre, l'élève doit procéder par fragments. On décompose pour lui le majestueux édifice ; et l'on met devant son œil, suivant la puissance de sa portée, une pierre, une colonne, un portique, une aile entière. Qu'il apprenne de mémoire ; qu'il observe, en chaque détail, la pensée, le sentiment, le son, l'image ; mais faisons-le définitivement songer à l'ensemble, chercher et indiquer la liaison. Car « chaque détail, comme l'a si bien dit Bossuet, ne sera constitué dans sa lumière et sa beauté, qu'autant que la raison d'être et l'idée de

(1) Purpureus, late qui splendeat, unus et alter
Assuitur pannus......
Sed nunc non erat his locus. HOR. *art poet.*, 15.

tout l'ouvrage, sera bien possédée par l'esprit (1). » Plus ce travail de reconstitution est sûr, plus il devient facile et prompt, plus aussi l'esprit peut avoir conscience de ses progrès : qui a l'intuition des procédés du génie est de même famille que lui et se sent pousser des ailes.

Voilà pourquoi ce même Bossuet s'attachait, dès le début de l'éducation du Dauphin, à lui mettre sous les yeux, non pas des fragments d'auteurs, un chant de l'Énéide, par exemple, ou un livre de César, « brisé violemment et arraché au reste (2) ; » mais l'ouvrage tout entier, pour en faire l'objet d'une étude continue et comme d'une seule haleine. Il voulait élargir ainsi la vue de son élève, l'accoutumer à la porter sur l'enchaînement des choses et l'ensemble de l'ouvrage, au lieu de l'étouffer dans le menu des détails. Ce travail sera fortement recommandé dans le chapitre destiné à la littérature, en ce moment où, les études grammaticales ayant ouvert l'esprit, il sera capable de voir de haut et au loin et d'embrasser plus d'espace. Mais il faut aussi l'exercer, dans la mesure de ses forces, au moment où il ouvre les yeux. Voilà pourquoi, dans les classes élémentaires, nous exigerons tout ce qui se peut : d'abord, et surtout, que l'enfant observe et exprime les liaisons essentielles, qu'il s'efforce de se rappeler où il en est par rapport à ce qu'il a vu précédemment.

II. Ainsi, sauf la récitation des vers qui impose la loi de la mesure, on ne souffrira absolument jamais que l'élève commence une leçon à réciter, une copie à écrire, une lecture à haute voix, par un pronom ; on exigera

(1) Cum nec singulis sua lux, aut pulchritudo constet, nisi universi operis, velut ædificii, rationem atque ideam animo informaris. *De instit. Delph.* III.

(2) Non minutatim incisa.....; non unum Æneidos, aut Cæsaris librum, à reliquis avulsum et abruptum, sed integrum opus, continenter, et quasi uno spiritu, legere.

qu'il mette le nom dont ce substitut tient la place.

Le plus souvent, avant de faire réciter un fragment d'auteur, une analyse d'histoire, on demandera un compte-rendu sommaire des fragments qui ont précédé, des circonstances nécessaires à la pleine intelligence de ce qui doit être récité. On fera en sorte que l'élève ait devant les yeux la scène du tableau décrit par l'auteur, le théâtre sur lequel évoluent ses personnages. A mesure que l'enfant grandit, on élargira l'horizon ; on l'obligera à indiquer les dates, les données géographiques, qui peuvent mettre le fragment dans tout son jour, etc... Il est des maîtres qui obligent l'élève à répéter intégralement la question qu'ils lui ont posée, quand ils interrogent sur le catéchisme, sur la grammaire, ou sur les autres facultés qui relèvent plus du jugement que de la mémoire pure. Rien ne semble plus propre à empêcher que l'enfant ne se paie de mots, à l'accoutumer à notre précieux esprit de suite, au discernement des relations de la chose avec l'ensemble dont elle est détachée.

De temps en temps, il importe de revenir sur tout ce qui a été parcouru; par exemple, à la fin de la semaine, ou même quand on a achevé une période qui constitue d'elle-même un ensemble important. On s'assurera alors, non pas seulement que l'élève sait par cœur, en exigeant une récitation littérale, exacte, correcte, accentuée, mais surtout qu'il comprend, en le questionnant sur les choses, leurs circonstances, leurs relations mutuelles.

Qu'on ait soin de relever énergiquement, et, sauf les ménagements de la charité et du respect dont on ne doit jamais se départir envers les élèves, de tourner en ridicule, dans ce que l'enfant dit, surtout dans ce qu'il écrit, ce qu'on appelle un *contre-bon sens ;* c'est-à-dire ce qui établit contradiction entre la phrase présente et celle qui a précédé à plus ou moins de distance; ce qui

implique impossibilité et qui est absurde, ou qu'il est aisé de démontrer tel au prix d'une simple substitution de termes. Toutes ces fautes supposent nécessairement que l'enfant procède par mots incompris et par phrases incohérentes, qui ne sont pour lui que des sons.

Mais, de notre côté, nous nous imposerons rigoureusement la loi de mettre toujours dans leur cadre les fragments que nous aurons occasion de donner : poésies à apprendre, sujets de dictée, d'orthographe, de version, canevas de compositions, etc.; de développer les circonstances historiques, de fournir enfin toutes les explications, de quelque nature que ce soit, que nous jugerons nécessaires, ou seulement avantageuses, à l'intelligence du fragment, en indiquant sa liaison avec le tout dont il a été détaché.

Quant aux études d'histoire, il sera, pour la même raison, très avantageux à la raison d'appeler l'attention sur les synchronismes, sur les faits qui se sont passés chez les peuples contemporains simultanément avec ceux qui sont l'objet de l'étude actuelle. On se montrera aussi impitoyable pour les fautes qui accusent des inconséquences graves et qu'un peu d'esprit de liaison devrait suffire à empêcher. Telle serait, par exemple, la bévue qui placerait Cyrus avant David ; qui ferait d'Aristote le contemporain de Solon ; qui donnerait le titre de Dauphin à l'héritier de Philippe-Auguste, ou enfin qui attribuerait le désastre de la Mansourah à la supériorité de l'artillerie des ennemis !...

§ III. — *Du choix judicieux et mesuré à faire dans les objets d'étude.*

On a dit plus haut qu'il n'est pas question ici du point de vue moral et religieux. On se propose seulement de

mettre en garde contre le bagage inutile, qui alimente la vanité et qui peut écraser l'intelligence naissante, destinée à des occupations plus fructueuses : ce sont les sages paroles de Quintilien (1). L'amour-propre des maîtres, quelquefois celui des familles, est un fort mauvais conseiller ; comme madame de Sévigné, méfions-nous « des petits prodiges de dix ans qui restent de vrais sots toute leur vie ! » Quintilien lui-même n'est pas toujours fidèle aux conseils qu'il sait si bien donner. Plus tard il ne laissera pas de faire étalage de cette longue et barbare nomenclature des figures du style, dont les rhéteurs grecs et latins étaient si fiers, et dont nous dirons, en son lieu, qu'une classification limitée doit simplifier l'étude et éclairer l'usage. Déjà même aux petits enfants il veut qu'on enseigne les *éthologies*, les *chries* avec leurs trois espèces, les *chrioses*, etc.... ; tout cela, pour indiquer des procédés de langage qui viennent d'eux-mêmes dans l'esprit et sur les lèvres des enfants, comme venait la prose à M. Jourdain ; de sorte que ces mots savants ne servent à autre chose qu'à encombrer leur mémoire, et à les porter à trancher du pédant.

Ne faire apprendre que de beaux textes, des règles simples, des époques ou des faits d'histoire authentiques et instructifs, c'est d'abord se servir de la mémoire au profit de la vérité et de la vertu, comme il sera recommandé plus tard ; c'est aussi favoriser le développement de cette faculté elle-même qui, selon la remarque d'Aristote, accepte et retient plus volontiers les choses que nous estimons de grande valeur : *Quæ magna æstimamus, magis memoriæ infigimus* (2). On

(1) His accedet enarratio historiarum, diligens quidem illa, non tamen usque ad supervacuum laborem occupata : nam receptas, aut certe claris auctoribus memoratas, exposuisse satis est. Persequi ultra.,..., aut nimis miseriæ, aut inanis jactantiæ est, et detinet atque obruit ingenia melius aliis vacatura. *Lib.* I, VIII, ad fin.
(2) Cité par S. TH., 1æ 2æ, quæst. L, art. III, ad fin.

se forme ainsi, de bonne heure et pour longtemps, un répertoire de choses dont, en mille occasions, on tirera avantage pour le progrès dans la science, pour la sagesse et aussi l'agrément de la vie. Or c'est là toute la destination de la mémoire : entasser des faits et des notions pour le plaisir de les entasser, c'est prendre le moyen pour la fin et se rendre coupable, dans l'ordre intellectuel, de la laide et stérile passion de l'avarice.

Un auteur anglais, qui s'est fait sur l'éducation un renom légitime, décrit ce désordre en des termes qui méritent d'être cités : « On se représente quelquefois, dit-il, que la mémoire est comme un magasin et qu'il faut viser à y entasser les faits le plus tôt possible, pour que les faits se retrouvent ensuite à l'usage de l'enfant devenu homme. Mais il arrive souvent, dans cette opération de la mémoire, ce qu'on observe dans la carrière de certaines gens qui travaillent à devenir riches. Tant qu'ils amassent, ils se représentent bien que l'argent qu'ils entassent n'a de valeur que par l'emploi qu'on en fait, et ils thésaurisent avec le projet de dépenser ; mais, en devenant riches, ils deviennent avares. Ils s'attachent au signe de la richesse comme à un bien réel, et ils perdent de vue l'emploi qu'ils comptaient en faire. On voit de même des gens érudits, qui ont accumulé dans leur mémoire des noms, des dates et des faits, avec le projet de rendre tout cela utile ; mais ils perdent de vue ce premier dessein, et se contentent du triste avantage d'étaler des richesses nominales (1). »

Ces paroles rappellent les vers d'Horace qui réduisent très-poétiquement la valeur de l'argent à l'usage qu'on en sait faire ; nous pouvons les appliquer à la mémoire et dire qu'elle n'a de légitime éclat qu'autant que les

(1) *Practical education*, by RICH. LOWEL EDGEWORTH : Chap. XII.

choses qu'elle garde dans ses profondeurs brillent par un sage emploi (1).

Mais quel que soit l'emploi que nos enfants pourront faire un jour des richesses de leur mémoire, l'emploi de cette faculté elle-même, le but de son exercice, au moment délicat où elle se forme, c'est de mettre et de tenir à la disposition de la raison les données d'après lesquelles la grande faculté doit s'exercer elle-même et acquérir sa propre perfection. Que la mémoire donc se développe avec aisance ; qu'elle s'enrichisse avec choix, pour qu'elle fournisse, dans les conditions les plus avantageuses, son tribut aux opérations de la raison ; comme dans le plein équilibre de la santé, les organes vitaux apportent avec mesure, et préparent heureusement, l'aliment de bonne nature que l'intestin doit élaborer, pour le transformer en la substance même du corps humain.

§ IV. — *Habituer l'enfant à observer, à se rendre compte de tout.*

C'est le moyen absolument indispensable pour parvenir à bien comprendre ; car cette manière d'agir domine les choses, les pénètre et les dissèque pour en livrer la substance à l'esprit. Mais elle exige des recherches et des efforts. La terre livre-t-elle d'elle-même aux organes les éléments de la nourriture qu'ils préparent à notre vie ? Le gibier vient-il s'exposer de soi aux traits du chasseur ? Il faut donc un œil observateur, un esprit alerte, tenu en haleine du vrai savoir et toujours sur les traces de la proie intellectuelle qui satisfera sa noble faim.

(1) Nullus argento color est, avaris
Abdito terris,.......
.... nisi temperato
Splendeat usu.

Od. lib. III, II.

A part certains enfants doués d'une manière exceptionnelle, cette tendance à observer, ce besoin de savoir, existe rarement ; quand on le trouve, c'est à l'état d'une curiosité superficielle et changeante qui se borne à exprimer un désir vite oublié, et à poser une question, sans avoir la patience d'attendre, surtout de comprendre, la réponse. Mais il est au pouvoir du maître de faire naître, d'exciter, de mettre en habitude, cette généreuse et salutaire passion. Qu'il ne cesse d'appeler l'attention et d'interroger, qu'il multiplie les attraits de savoir ; qu'il encourage les réponses intelligentes et qu'il tienne lui-même prêtes celles qui doivent donner satisfaction au désir et mettre la vérité dans les serres de la raison.

Cette manière d'enseigner, qui tient l'esprit en éveil, a toujours été celle des maîtres de conscience et de cœur. Elle touche de près à la célèbre *maïeutique* de Socrate, que saint Augustin emploie volontiers dans ses traités philosophiques. « Ce n'est pas assez, dit Quintilien, d'enseigner ; le maître doit s'imposer le devoir d'interroger fréquemment pour éprouver le jugement de ses élèves. Son jeune auditoire sera ainsi tenu hors d'une dangereuse sécurité ; les choses dites ne se borneront pas à traverser les oreilles ; et on amènera les élèves au but qu'on se propose, c'est-à-dire à les faire trouver eux-mêmes et comprendre (1). »

Montaigne, qui n'a pas toujours fait un emploi aussi sage de son bon sens, se plaint, à diverses reprises, de ce que les maîtres de son temps négligeaient cette utile pratique. Il n'est pas possible de trouver des lignes mieux inspirées que les suivantes : « Qui demanda jamais à son disciple, s'écrie-t il, ce qu'il lui semble de la rhétorique, ou de la grammaire, ou de telle sentence de Ciceron ? On nous

(1) Lib. II, cap. v, vers. med.

les placque toutes empennées en la mémoire, comme des oracles où les lettres et les syllabes sont de la substance de la chose..... Je vouldrais qu'on fust soingneux de luy trouver un conducteur qui eust plustost la teste bien faite que bien pleine; qu'on y requist tous les deux, mais plus les mœurs et l'entendement que la science, et qu'il se conduisist en sa charge d'une nouvelle manière. On ne cesse de criailler à nos aureilles, comme qui verserait dans un entonnoir; et nostre charge, ce n'est que de redire ce qu'on a dict. Je vouldrais qu'il corrigeast cette partie et que, de belle arrivée, selon la portée de l'âme qu'il a en main, il commenceast à la mettre sur la monstre, lui faisant gouster les choses, les choisir et discerner d'elle-mesme; quelques fois luy ouvrant chemin, quelques fois le lui laissant ouvrir; je ne veulx pas qu'il invente et parle seul; je veulx qu'il écoute son disciple parler à son tour.... Il est bon qu'il le fasse trotter devant luy, pour judger de son train, et judger jusqu'à quel point il se doibt ravaller pour s'acccommoder à sa force. A faulte de cette proportion, nous gastons tout; de la sçavoir choisir et s'y conduire bien mesurément, c'est une des plus hardies besongnes que je sache; c'est l'effect d'une haute âme et bien forte de sçavoir condescendre à ces allures puériles et les guider (1). »

C'est le moins qu'un cœur d'apôtre ait, au degré du sceptique, l'intelligence et le zèle de ce qui est nécessaire aux jeunes esprits pour leur heureux développement. Il y faut de la peine (2). Assurément il est plus commode de parler soi-même beaucoup ou d'écouter la récitation

(1) *Essays*. Liv. I, chap. XXV. Edit. Lecoffre.

(2) « L'enseignement ainsi pratiqué exige, chez les maîtres, un effort soutenu et une constante surveillance. Le seul fait qu'il a été tant de fois réclamé nous prouve qu'il est difficile. On a vu des réformateurs qui l'avaient inscrit sur leur programme tomber après quelque temps dans le plus creux nébulisme et susciter à leur tour les protestations de nouveaux réformateurs.... Il en est donc de cette réforme comme

de la leçon en marquant les fautes avec un mécanique crayon. Mais on a dit déjà bien souvent qu'il est besoin, aujourd'hui surtout, dans l'éducation d'hommes plus désintéressés et plus courageux ; ceux qui regardent tant à leurs goûts et à leurs peines « ne sont pas de la race des hommes d'élite qui », par la formation virile de la jeunesse, « procureront le salut » de l'avenir !

Sur quoi doit porter cette activité du maître, appliquée à éveiller l'activité d'attention de l'enfant ? On n'a ici qu'à répéter les termes employés dans les considérations qui ouvrent LA PRATIQUE DE L'ÉDUCATION CHRÉTIENNE, savoir : « Le maître doit veiller à ce que l'élève s'attache à discerner le sens des mots, à en juger la vérité, à comparer les idées avec justesse et à les déduire avec logique (1). » Quintilien exprime la même recommandation en termes plus précis. Il veut qu'on exerce l'attention des tout jeunes enfants à remarquer la force qui provient au discours de la sage distribution du plan et de la vivacité des idées ; à comprendre les bienséances relatives aux personnes, la beauté des sentiments et la valeur des termes ; pourquoi en telles circonstances il était bon de s'étendre, et, en telles autres, de se resserrer (2).

C'est évidemment ce passage qui a inspiré à Rollin les lignes suivantes : « Dans la lecture des livres français, on ne se contentera pas d'examiner les règles de la grammaire, que l'on ne perdra pourtant jamais de vue, on aura soin de remarquer la propriété, la justesse, la force, la délicatesse des expressions et des tours. On sera encore

de toutes celles qui vont au fond des choses et qui veulent atteindre l'homme intérieur : elles ont besoin d'être continuellement recommencées...... Il faut que le maître ne cesse de tenir ses enfants en haleine, de réveiller l'intérêt toujours prêt à s'affaiblir, de déjouer les inventions de la paresse... » M. BRÉAL : *Quelques mots sur l'éducation publique en France*, p. 112.

(1). Op. cit. p. 49.

(2) Lit I, cap. VIII. vers. fin.

plus attentif à la solidité et à la vérité des pensées et des choses. On fera observer la suite et l'économie des différentes parties (1). » Plus loin, l'auteur donne un modèle qui mérite d'être médité et que nous citons, en appendice, à la fin du présent article.

Un homme d'autant de raison que d'orgueil, au début d'une longue série de lettres adressées à son fils, lui multiplie des conseils qui sont une trop heureuse application de ces principes pour que nous n'en fassions pas notre profit. Notons bien que l'enfant avait alors de six à huit ans; et ajoutons, pour l'acquit de notre conscience, que les lettres qu'il recevra plus tard de son père sont loin de mériter la même admiration.

« J'espère, lui dit-il, que votre esprit ne s'exerce pas seulement sur des mots, mais aussi sur le sens et la signification des mots; c'est-à dire que, lorsque vous lisez ou que vous apprenez quelque chose par cœur, vous remarquez les pensées et les réflexions de l'auteur, aussi bien que les mots qu'il emploie.... Par exemple, quand vous lisez quelque chose sur la colère, sur l'envie, sur la haine, l'amour, ou sur quelque autre passion, observez ce que l'auteur en dit et quels sont les bons et les mauvais effets qu'il leur attribue.

« Observez aussi la grande différence qu'il y a à traiter les mêmes sujets en prose ou en vers. Dans les vers, les figures sont plus fortes et plus hardies ; et la diction ou expression y est plus élevée que dans la prose. De plus, il est rare que, dans les vers, l'arrangement des mots soit le même que dans la prose. Les vers sont remplis de métaphores, de comparaisons et d'épithètes. Remarquez, par occasion, que les épithètes sont des adjectifs qui expriment quelques qualités particulières de la chose ou de la personne à laquelle on les joint. Par exemple : *Pius Æneas*, le pieux Énée, *fama mendax*, la renommée mensongère. Il en est de même dans toutes les langues ; par exemple, on dit en français : *l'envie pâle et blême, l'amour aveugle*. Les poètes représentent toujours l'envie comme pâle et maigre, parce qu'elle se consume du bonheur d'autrui. Ovide a dit de l'envie :

Vixque tenet lacrymas, quod nil lacrymabile cernit ;

ce qui signifie qu'elle a de la peine à retenir ses larmes, par cela même qu'elle n'en voit pas couler autour d'elle ; elle pleure

(1) Traité des études. Liv. chap. I, art. 2.

précisément de ce qu'elle voit les autres heureux. L'envie est certainement la plus basse et la plus cruelle des passions, puisqu'il n'y a assurément personne qui n'ait quelque côté capable d'exciter la passion d'un envieux ; en sorte qu'il ne peut jamais être heureux parce qu'il voit toujours d'autres hommes l'être eux-mêmes (1).

« Le midi est ainsi décrit par Ovide :

Fecerat exiguas jam sol altissimus umbras ;

« Le soleil, au plus haut point de sa course, avait déjà raccourci les ombres ; » et, dans un autre endroit :

Jamque dies rerum medias contraxerat umbras,
Et sol ex æquo meta distabat utraque ;

« Déjà le jour à midi resserrait les ombres des objets, et le soleil arrivait à distance égale des deux limites de sa course. » Cela veut dire que le soleil à midi, étant exactement au milieu de son cours, se trouve ainsi perpendiculaire sur nos têtes et rend les ombres très courtes ; *au lieu que, dès le moment où il* donne à droite ou à gauche de nous, comme il arrive le matin et le soir, les ombres sont très longues. Vous pouvez en faire l'expérience tel jour qu'il vous plaira, quand il fera du soleil (2). »

L'auteur s'attache ensuite à rendre raison de cette analyse, dont il joint encore quelques exemples, du but qu'il se propose et pour lequel il est indispensable de recourir souvent à ce procédé. Qui ne reconnaîtra qu'il faut faire comme lui, si l'on vise au même résultat :

« Ce que je veux, dit-il, en vous *envoyant et en vous expliquant* ces choses, c'est de vous accoutumer à penser et à réfléchir par vous-même, afin que vous ne répétiez pas des mots, comme un perroquet, sans en comprendre le sens, ni la portée. Observez donc et réfléchissez. Quand vous lisez la description de quelque objet, comparez-la avec vos propres observations ; demandez-vous à vous-même : *La chose est-elle bien ainsi ? L'ai-je bien remarquée de cette manière ?* Sinon, faites-le à la première occasion. Par exemple, si vous n'avez pas déjà observé la différence qu'il y a entre les ombres du matin et du soir et celles de midi, examinez-les, et jugez si le poète a, *ou non, raison.* »

« Quand un autre poète vous parlera du *matin rose*, demandez-vous en vous-même la raison de cette épithète. Observez les teintes du matin, au lever de l'aurore, et voyez si elles ne sont

(1) Lettres de LORD CHESTERFIELD à son fils, XXIV. (Trad. d'AMÉDÉE RENÉE.)
(2) Lettre XLVII.

pas de couleur rougeâtre, ou rosée. Quand vous entendez dire que « la nuit étend ses ailes noires sur le monde, » observez si l'obscurité, quand elle commence à se répandre, ne semble pas s'allonger dans le ciel, comme le feraient des ailes noires en se déployant.

« En un mot, *accoutumez-vous à penser, et à réfléchir sur tout ce que vous entendez et voyez* (1) ; *examinez tout ;* discernez ce qui est vrai ou non, et ne parlez pas sur un simple ouï dire. Je suppose que vous lisiez, dans quelque livre, *le soleil d'azur :* ne seriez-vous pas choqué ? car le soleil n'a jamais cette couleur ; et l'auteur qui lui donne cette épithète ne peut être qu'un aveugle ou un fou.

Voilà ce que pratiquait un père éclairé sur les vrais intérêts de son jeune enfant et soucieux de les bien servir. Outre le grand avantage qui en revient à la raison, il faut ajouter, avec Bossuet, que ce procédé, qui ouvre à tout instant les choses et les mots pour en exprimer le suc et en faire jaillir la vérité, répand des charmes sur des études que l'enfance est exposée à trouver rebutantes (2). N'est-ce pas en grande partie à l'oubli de ce stimulant, trop négligé par leurs maîtres, que les jeunes gens doivent le dégoût du travail intellectuel qui les atteint, les annulle et les livre au vice quand ils sont sortis du collège ?

« L'antiquité, a dit un homme compétent, ne se présente à leur imagination que sous la forme de ces abominables livres de classe, source d'ennuis et de *pensums*, qu'ils ont labourés à contre cœur pour parvenir au grade de bachelier. On prétend que le grand Dauphin, le jour où il quitta son précepteur, — c'était Bossuet, ni plus, ni moins, — ferma le dernier livre qu'il avait encore sur sa table, en jurant qu'il n'en ouvrirait pas un seul dans sa vie; et l'on assure qu'il tint parole. C'est là l'histoire du plus grand nombre des jeunes gens qui sortent du collège. Quand on a passé son examen, on fait mieux que

(1) Nous avons ici la traduction presque rigoureuse du grand précepte de saint Thomas, cité au paragraphe IV de l'*Introduction*.

(2) Hujus disciplinæ tædia temperavimus, demonstrata utilitate, rerumque ac verborum, quoad ferebat ætas, cognitione conjuncta *De instit Delph.* loc. cit.

de fermer, pour la dernière fois, ses livres de classe : on en compose un feu de joie (1) ! »

Nos soins attentifs à exciter dans nos élèves l'esprit d'observation et de réflexion, en fortifiant leur raison, éveilleront le désir de savoir toujours plus et toujours mieux, et les disposeront au précieux amour du travail, qui sera pour eux un préservatif des plus puissants contre le vice.

Réussirons-nous toujours ? Il est sage de ne pas trop l'espérer ; et c'est à dessein qu'après avoir invoqué souvent l'exemple de Bossuet dans cet article, nous le terminons en rappelant son insuccès total. Mais à qui en revient la responsabilité, au maître, ou à l'élève et à son caractère ingrat ? Les natures de ce triste genre se trouvent donc jusque dans les plus grandes familles, où cependant elles sont l'objet des plus riches dévouements, où elles grandissent, pour l'avenir le plus glorieux, sous l'œil du génie se rabaissant pour les mieux élever. Au point de vue de l'intelligence, Aristote fut mieux récompensé des peines qu'il prit pour son élève : en fin de compte en tira-t-il plus d'honneur ? Les dernières années, les honteuses violences, la fin lamentable d'Alexandre donnent assez la réponse. Le duc de Bourgogne rendait mieux sous l'éducation de Fénelon ; son esprit prenait un admirable essor ; son cœur acceptait peu à peu la discipline des vertus, quand la mort vint l'enlever aux espérances de son gouverneur et de la France.

Oh ! qu'il faut donc s'accoutumer à accomplir sa tâche, à faire tout ce qu'elle réclame, sous l'œil de Dieu qui l'impose, en se désintéressant du succès ! « Fais ce que dois, disaient nos aïeux, advienne que pourra ! » Ce qui adviendra certainement, c'est la récompense du ciel d'autant plus glorieuse que celle de la terre aura manqué davantage.

(1) M. Lenormant : *L'enseignement des langues anciennes*, p. 28.

APPENDICE

UN EXEMPLE TIRÉ DU TRAITÉ DES ÉTUDES DE ROLLIN.

(Livre I, chap. I, art. II.)

Le fait qui est ici rapporté est tiré de l'histoire de Théodose par Fléchier. Il renferme l'élection de saint Ambroise à l'archevêché de Milan, et marque la part qu'y eut l'empereur Valentinien.

« Auxence arien étant mort après avoir obtenu plusieurs années le siège de Milan, Valentinien pria les Evêques de s'assembler pour élire un nouveau pasteur. Il leur demanda un homme d'un profond savoir et d'une vie irréprochable ; afin, disait-il, que la ville impériale se sanctifiât par ses instructions et par ses exemples, et que les empereurs, qui sont les maîtres du monde, *et qui ne laissent pas d'être de grands pécheurs*, puissent recevoir ses avis avec confiance et ses corrections avec respect. Les Evêques le supplièrent d'en nommer un lui-même, tel qu'il le souhaitait ; mais il leur répondit que c'était une affaire au-dessus de ses forces, et qu'il n'avait ni assez de sagesse, ni assez de piété pour s'en mêler ; que ce choix leur appartenait, parce qu'ils avaient une parfaite connaissance des lois de l'Eglise et qu'ils étaient remplis des lumières de l'Esprit de Dieu.

« Les Evêques s'assemblèrent donc avec le reste du clergé ; et le peuple, dont le consentement était requis, y fut appelé. Les Ariens nommaient un homme de leur secte. Les catholiques en voulaient un de leur communion. Les deux partis s'échauffèrent, et cette dispute allait devenir une sédition et une guerre ouverte. Ambroise, gouverneur de la province et de la ville, homme d'esprit et de probité, fut averti de ce désordre, et vint à l'église pour l'empêcher. Sa présence fit cesser tous les différends, et l'assemblée, s'étant réunie tout d'un coup, comme par une inspiration divine, demanda qu'on lui donnât Ambroise pour son pasteur. Cette pensée lui parut bizarre; mais comme on persistait de le demander, il remontra à l'assemblée qu'il avait toujours vécu dans les emplois séculiers, et qu'il n'était pas même encore baptisé; que les lois de l'empire défendaient à ceux qui exerçaient des charges publiques d'entrer dans le clergé sans la permission des empereurs, et que le choix d'un Evêque devait se faire par un mouvement du Saint-Esprit, et non pas par un caprice popu-

laire. Quelque raison qu'il *alléguât*, quelque remontrance qu'il fît, le peuple voulut le porter sur le trône épiscopal, auquel Dieu l'avait destiné. On lui donna des gardes de peur qu'il ne s'enfuît; et l'on présenta une requête à l'empereur pour lui faire agréer cette élection.

« L'Empereur y consentit très volontiers, et donna ordre qu'on le *fît baptiser* promptement et qu'on le consacrât huit jours après. On rapporte (1) que ce prince voulut assister lui-même à son sacre, et qu'à la fin de la cérémonie, levant les yeux et les mains au ciel, il s'écria, transporté de joie : Je vous rends grâce, mon Dieu, de ce que vous avez confirmé mon choix par le vôtre, en commettant la conduite de nos âmes à celui à qui j'avais commis le gouvernement de cette province. Le saint Archevêque s'appliqua tout entier à l'étude des *saintes écritures*, et au rétablissement de la foi et de la discipline dans son diocèse. »

On fera lire cette histoire tout de suite par un ou deux écoliers, les autres ayant leurs livres devant les yeux, afin de leur donner une idée du fait dont il s'agit. On aura soin qu'ils observent les règles dans cette lecture ; qu'ils s'arrêtent plus ou moins selon la différente ponctuation ; qu'ils prononcent comme il faut chaque mot et chaque syllabe ; qu'ils prennent un ton naturel, et qu'ils le varient, mais sans affectation.

Après cette première lecture, s'il y a quelques remarques à faire pour l'*orthographe* ou pour *la langue*, le *maître* le fera en peu de mots.

Bizarre. On expliquera la force de cet adjectif, qui marque qu'il y a dans la personne, ou dans la chose à laquelle on l'applique, quelque chose d'extraordinaire et de choquant. Il signifie fantasque, capricieux, fâcheux, désagréable : esprit bizarre, conduite bizarre, voix bizarre.

Caprice. Ce mot mérite aussi d'être expliqué. Il marque le caractère d'un homme qui se conduit par fantaisie et par humeur, non par raison et par principes. Il faudra en passant faire sentir le ridicule de ces deux défauts d'agir bizarrement et par caprice.

Procéder a l'élection. Ce terme de proceder est propre à cette phrase. Il a d'autres significations qu'on pourra faire observer. Commettre la conduite des ames ou le gouvernement d'une province a quelqu'un. Commettre, signifie ici confier, donner un emploi dont on doit rendre compte. Il vient du mot latin *committere* qui a le même sens. *Quos adhuc mihi magistratus populus Romanus mandavit, sic eos accepi, ut me omnium officiorum obstringi religione arbitrarer. Ita quæstor sum factus, ut mihi honorem illum non tam datum, quam creditum ac* COMMISSUM, *putarem* (2). En expliquant ainsi la force de ce mot par le passage

(1) Théodoret, Lib. IV, chap. VII.
(2) Verr. VII. 35.

de Cicéron, on donne une instruction importante mais qui n'a point l'air de leçon, sur la nature et les engagements des emplois dont on est chargé, soit dans le monde, soit dans l'Eglise. Commettre a encore d'autres significations. Commettre quelqu'un pour veiller sur d'autres ; commettre une faute ; se commettre avec quelqu'un ; *commettre l'autorité du prince. On les explique* toutes.

Afin que la ville impériale se sanctifiat par ses instructions et par ses exemples. Ce sera ici une occasion de leur expliquer une règle qu'on trouve dans les remarques de M. de Vaugelas :

« La répétition des prépositions n'est nécessaire aux noms que quand les deux substantifs ne sont pas synonymes ou équipollents. Exemple : *par les ruses et les artifices de mes ennemis.* Ruses et artifices sont synonymes, c'est pourquoi il ne faut point répéter la préposition *par*. Mais, si au lieu d'artifices il y avait armes, alors il faudrait dire : *par les ruses et par les armes de mes ennemis ;* parce que ruses et armes ne sont ni synonymes ni équipollents, ou approchants. Voici un exemple des équipollents : *pour le bien et l'honneur de son maître.* Bien et honneur ne sont pas synonymes, mais ils sont équipollents, à cause que bien est le genre, qui comprend sous soi honneur comme son espèce. Que si au lieu d'honneur il y avait mal, alors il faudrait répéter la préposition pour, et dire : *pour le bien et pour le mal de son maître.* Il en est ainsi de plusieurs autres prépositions, comme, par, contre, avec, sur, sous et leurs semblables. »

Après ces observations grammaticales, on fera une seconde lecture du même récit ; et, à chaque période, on demandera aux jeunes gens ce qu'ils trouvent de remarquable, soit pour l'expression, soit pour les pensées, soit pour la conduite des mœurs. Cette sorte d'interrogation les rend plus attentifs, les oblige de faire usage de leur esprit, donne lieu de leur former le goût et le jugement, les intéresse plus vivement à l'intelligence de l'auteur par la secrète complaisance qu'ils ont d'en découvrir par eux-mêmes toutes les beautés, et les met peu à peu en état de se passer du secours du maître, ce qui est le but où doit tendre la peine qu'il se donne de les instruire.

Le maître ensuite ajoute et supplée ce qui manque à leurs réponses, étend et développe ce qu'ils ont dit trop succinctement, réforme et corrige ce en quoi ils ont pu se tromper.

Il leur demanda un homme d'un profond savoir, et d'une vie irréprochable, afin que la ville impériale se sanctifiat par ses instructions et par ses exemples. Grande leçon ! La science ne suffit pas pour remplir les places de l'Eglise : les bonnes mœurs sont encore plus nécessaires. Cette dernière qualité doit marcher avant l'autre. Aussi l'historien Théodoret, dont cet endroit est tiré, a-t-il mis les mœurs avant le savoir, et l'exemple avant l'instruction, conformément à ce qui est dit de

Jésus-Christ, qu'il « était puissant en œuvres et en paroles (1), « qu'il a fait et enseigné (2). »

AFIN QUE LES EMPEREURS, QUI SONT LES MAITRES DU MONDE, ET QUI NE LAISSENT PAS D'ÊTRE GRANDS PÉCHEURS, PUISSENT RECEVOIR SES AVIS AVEC CONFIANCE, ET SES CORRECTIONS AVEC RESPECT. On pouvait mettre simplement : Afin que les empereurs fussent plus en état de profiter de ses avis et de ses corrections. Quelle beauté et quelle solidité n'ajoutent point à cette pensée les deux épithètes et les deux qualités qu'on donne ici aux empereurs, dont l'une semble les mettre au-dessus des remontrances, et l'autre marque l'extrême besoin qu'ils en ont ! On remarquera aussi la justesse et le rapport des deux parties qui composent le dernier membre : recevoir les avis avec confiance, et les corrections avec respect.

IL RÉPONDIT QUE CETTE AFFAIRE ÉTAIT AU-DESSUS DE SES FORCES, ET QUE CE CHOIX LEUR APPARTENAIT. Admirez la piété éclairée de Valentinien, qui ne veut point se charger du choix d'un Evêque, sachant qu'il se rendrait responsable des terribles suites qu'un tel choix peut avoir. On rappellera à cette occasion la belle parole de Catherine, reine de Portugal : « Je souhaiterais, disait-elle (3), que, durant ma régence, les Evêques de Portugal fussent immortels, afin de n'avoir aucun évêché à donner. »

LES ÉVÊQUES S'ASSEMBLÈRENT. On expliquera en peu de mots comment anciennement se faisaient les élections, et par quels degrés elles ont été conduites à l'état où nous les voyons.

AMBROISE VINT A L'ÉGLISE POUR EMPÊCHER LE DÉSORDRE. On fera remarquer comment la divine Providence préside à toutes les délibérations, et surtout aux assemblées ecclésiastiques ; de quelle manière elle se cache sous des évènements qui paraissent n'être l'effet que du hasard, mais qu'elle a secrètement ordonnés ; avec quel souverain empire elle dispose des volontés des hommes, qu'elle amène toujours infailliblement à ses fins, sans donner atteinte à leur liberté ; combien elle reste maîtresse de nos pensées, et avec quelle facilité elle calme et réunit des esprits, qui un moment auparavant étaient si divisés et tout près d'en venir à une sédition ouverte.

QU'IL N'ÉTAIT PAS MÊME ENCORE BAPTISÉ. On dira un mot de l'ancienne coutume de différer le baptême, et l'on apportera des exemples. On remarquera que ce délai pouvait avoir deux motifs : l'un de se préparer à recevoir plus dignement le baptême, et de se mettre en état d'en conserver plus sûrement l'effet et la vertu ; l'autre, de vivre impunément dans les plaisirs et dans le crime. L'Eglise approuvait le premier et détestait le second.

ON LUI DONNA DES GARDES DE PEUR QU'IL NE S'ENFUIT. On déve–

(1) Luc. XXIV; 19,
(2) Act... I.
(3) D. BARTH. liv. I, chap. VI.

loppera les vains efforts de saint Ambroise pour éviter l'épiscopat : sa fuite précipitée pendant toute une nuit, et ses courses incertaines qui le ramenèrent au même lieu d'où il était parti ; l'affectation de cruauté qu'il fit paraître dans un jugement qu'il rendit ; d'autres artifices encore plus étonnants qu'il employa contre la bienséance et contre les règles, mais dont le peuple connut bien la véritable cause.

Ce sera une occasion naturelle de faire bien remarquer aux jeunes gens que, dans les premiers siècles de l'Eglise, il fallait faire violence aux Saints pour les engager dans la prêtrise ou dans l'épiscopat; et que l'histoire ecclésiastique en rapporte une infinité d'exemples très-beaux et très-agréables, mais que le temps ne permet pas de leur raconter. Par là, on excite leur curiosité, et, en d'autres occasions, on leur apprend combien saint Basile, saint Grégoire de Naziance, saint Chrysostôme, saint Augustin, saint Paulin, et tant d'autres, répandirent de larmes, quand on les força d'accepter le sacerdoce ou l'épiscopat, et combien leur crainte était sérieuse, et leur douleur profonde et sincère.

On ajoute que la pesanteur de ce fardeau n'est pas diminuée depuis ce temps-là, et l'on tâche de graver dans leur esprit cette excellente règle de saint Grégoire-le-Grand : « Que celui qui possède les vertus nécessaires pour le gouvernement des âmes ne doit s'y engager qu'y étant contraint ; mais que celui qui reconnaît qu'il ne les a point ne doit point s'y engager, quand bien même on l'y voudrait contraindre (1) »

L'EMPEREUR DONNA ORDRE QU'ON LE FIT BAPTISER PROMPTEMENT, ET QU'ON LE CONSACRAT HUIT JOURS APRÈS On avertira que cette ordination était contraire à la défense que fait saint Paul (2) d'ordonner un néophyte, c'est-à-dire un nouveau baptisé, et contraire aussi aux règles ordinaires de l'Eglise ; mais que c'était l'auteur même de ces règles qui en dispensa saint Ambroise par la violence ouverte qu'il permit que le peuple lui fît en cette occasion, qui alla jusqu'à ne vouloir en aucune sorte écouter ses remontrances. D'ailleurs *l'équité d'Ambroise*, sa *probité* et sa suffisance, reconnues de tout le monde, le mettaient bien au-dessus des chrétiens nouvellement instruits.

En faisant tous les jours dans la classe une lecture de cette sorte, il est aisé de comprendre jusqu'où irait le progrès au bout de plusieurs années ; quelle connaissance les jeunes gens acquerraient de leur langue; combien ils apprendraient de choses curieuses, soit pour l'histoire, soit pour les coutumes anciennes; quels fonds de morale s'amasseraient imperceptiblement dans leurs esprits ; de combien d'excellents principes pour la conduite de la

(1) Virtutibus pollens, coactus, ad regnum veniat : virtutibus vacuus, nec coactus accedat.
(2) *Tim...* III 6

vie ils se rempliraient eux-mêmes par les différents traits d'histoire qu'on leur ferait lire ou qu'on leur citerait, enfin quel goût ils remporteraient du collège pour la lecture, ce qui me paraît un des principaux fruits qu'on doive attendre de l'éducation, parce que ce goût, comme nous l'avons déjà remarqué, les préserverait d'une infinité de dangers inséparables de l'oisiveté, leur ferait aimer et rechercher la compagnie des gens de lettres et d'esprit, et leur rendrait insupportables ces conversations fades et destituées de toute solidité, qui sont une suite de l'ignorance et la source de mille maux.

ARTICLE SECOND

L'ENSEIGNEMENT SPÉCIAL DE LA GRAMMAIRE.

Les maîtres de grammaire ne sont pas en grand renom dans le public. S'ils ont conscience de la noblesse de leur tâche, et s'ils se mettent en état de s'en acquitter dignement, ils peuvent se consoler de cette injustice de l'opinion. Il suffit de méditer sur la définition de la grammaire pour en comprendre l'excellence : L'ART DE PARLER CORRECTEMENT ! Son objet, c'est donc la parole, ce qu'il y a de plus admirable en la nature humaine, le don divin, par excellence, le reflet et l'écho du Verbe !

Il est vrai : la grammaire partage avec la littérature et la logique l'honneur de s'occuper de la parole ; et le mot « correctement » restreint sa portée, il constitue la différence prochaine de sa définition. Mais, d'abord, sans le langage correct, c'est-à-dire, conforme aux règles qui le mettent en juste rapport avec la pensée, sans cette vertu essentielle, que fera la littérature ? admirera-t-on l'éclat des figures et l'émotion du sentiment, si le bon sens est heurté par des solécismes et de faux accords ? Que fera la logique ? peut-on enchaîner, en vue du rai-

sonnement, des propositions où seraient méconnus les rapports réciproques des temps et des modes, de la qualité avec la substance, des attributs avec le sujet ? De plus, la littérature et la logique ont pour objet, moins la nature, que le maniement de la parole : l'une pour plaire et entraîner ; l'autre, pour raisonner parfaitement. La grammaire entre dans le vif des relations de la parole avec la pensée ; elle creuse sa nature intime, analyse ses procédés vraiment ineffables et palpe, en quelque sorte, le mystère divin de ses origines.

Il lui en revient nécessairement une excellence propre, que le vulgaire ne soupçonne pas, et dont la constatation est bien de nature à relever dans leur propre estime les maîtres chargés de cet enseignement, à leur donner du goût, à stimuler leur zèle : ce sera l'objet d'un premier paragraphe. Dans le second, nous étudierons les conditions nécessaires pour que l'enseignement de la grammaire soit digne de l'excellence de cette faculté ; et nous verrons que ces conditions sont précisément celles qui feront de l'enseignement grammatical, ce que nous avons en vue tout le long de cet ouvrage, un puissant moyen de développement et de formation pour la raison.

§ Ier. — *De l'excellence de la grammaire.*

L'excellence de la grammaire lui vient de la parole dont elle contient les lois essentielles. Disons donc quelque chose d'abord sur l'excellence de la parole, de ce don divin en lui-même ; puis sur les relations intimes de la grammaire avec la parole, d'où résulte la nécessité de la grammaire pour l'achèvement de la parole et pour l'usage qu'on en doit faire.

I. Mgr Dupanloup n'a pas craint de prendre un langage magnifique, on pourrait dire des accents sublimes, pour décrire l'excellence de la parole. « Parmi les nobles facultés de l'homme intelligent, dit-il, celles qui constituent sa plus grande et plus essentielle prérogative sont la *pensée et la parole*. Aussi partout où il y a eu des hommes à former, on s'est appliqué d'abord à former en eux la parole et la pensée....

« C'est par la raison et la parole, c'est par sa pensée et par l'expression parlée de sa pensée, que l'homme est homme, qu'il s'élève sur la terre au-dessus de tout ce qui n'est pas lui-même ou son semblable; que, selon la brillante expression des Saints Livres, « il est couronné « de gloire et d'honneur et rapproché des esprits angé- « liques; » pour tout dire enfin, c'est par là que l'humanité, même dans l'ordre naturel, paraît en lui faite à l'image de la Divinité, et que son intelligence réfléchit, dans un miroir plus ou moins fidèle et radieux, les splendeurs de la parole, de la sagesse incréée, LE VERBE éternel. Or la plus sublime élévation de l'homme, l'élévation surnaturelle par la révélation et la grâce, qu'est-elle autre chose qu'une participation plus complète et plus haute, directe et immédiate, à la pensée et à la parole de Dieu, en même temps qu'à son amour?

« Mais qu'est-ce que les langues humaines, sinon de bienfaisantes et lumineuses manifestations du « Verbe « illuminant tout homme venant en ce monde, » c'est-à-dire un reflet de la langue, de la pensée, si j'ose m'exprimer ainsi, de la littérature éternelle? Ce que les lettres renferment de vrai, de beau, de bon, qu'est-ce autre chose qu'une lumière, une vapeur de la vérité, de la beauté, de la bonté suprême? En cela, que sont-elles, sinon l'expression de la parole et de la pensée des enfants de Dieu, et comme des monuments glorieux

élevés par les créatures les plus intelligentes sur la terre (1)? »

Aussi Dieu seul a-t-il pu faire le don de la parole; il en est l'auteur, comme il l'est de la pensée; et l'enseignement catholique a condamné les utopies du *Contrat social*, aussi désastreuses qu'absurdes. Il est vrai, les belles théories de M. de Bonald ne sont pas imposées à notre foi. Nous ne sommes pas obligés d'admettre que Dieu s'est réservé la création de la parole, à titre exclusif et immédiat; qu'il est le maître intervenu de sa personne, au premier jour du monde, pour apprendre à nos premiers parents à exprimer leur pensée, comme nous entendrons plus bas le P. Thomassin nous le dire avec une haute et pressante raison (2). Mais il n'en est pas moins impossible de comprendre, sans une assistance spéciale de sa part, quelque nom et quelque forme qu'on lui donne, comment l'homme a pu parvenir à parler.

En effet, il y a entre la pensée et la parole une liaison si nécessaire et si étroite qu'on ne saurait imaginer la première sans la seconde : « Le langage, a dit l'illustre cardinal Wiseman, est si évidemment le pouvoir réel, et comme l'incarnation de la pensée, que nous ne pouvons pas mieux nous représenter ici-bas une âme sans un corps que nos pensées sans leurs expressions (3). »

Thomassin exprime, avec plus de profondeur, cette même affirmation : « Il n'y a pas lieu, dit-il, de douter que la raison ne prévienne la langue et ne lui donne sa perfection. Mais on ne peut nier aussi que la langue ne contribue beaucoup à perfectionner le raisonnement. C'est par le secours de la langue qu'on a commencé à nous instruire dans notre plus tendre enfance, et à nous

(1) *De la haute éduc. intell.*, liv. I, ch. VII.
(2) Cf. infra Sect. II, § 2.
(3) *Disc. sur les rapports de la science et de la foi :* 2e disc. vers. fin.

apprendre à bien juger et à bien raisonner de toutes choses. Si l'instruction et l'éducation, si les conversations des autres hommes, ne réveillaient et ne redressaient notre raison, nous serions en danger de passer toute notre vie dans une enfance d'esprit et une grossièreté déplorables. C'est de là que vient *cette union inséparable* des paroles avec les pensées, qui fait que, bien que ce soit par la pensée que nous choisissons les paroles, à peine néanmoins formons-nous jamais de pensées qu'elles ne se trouvent en même temps exprimées par des paroles qui ne se font entendre qu'à notre propre esprit. Celui qui est le Verbe même et la Sagesse du Père se nomme le Verbe ou la Parole, parce que c'est par lui que le Père parle, soit dans son propre sein, soit à ses créatures. Quand saint Paul déclare ce qu'il vit et ce qu'il entendit quand il fut ravi jusqu'au troisième ciel, il dit qu'il entendit des paroles ineffables aux hommes : *Quæ non licet homini loqui*. Après cela, nous pouvons conclure que ce n'est pas sans raison que quelques savants de l'antiquité, pour donner la définition de l'homme, ont dit qu'il est un *animal parlant* (1). »

Un auteur contemporain, qui a très-légitimement acquis une place éminente dans la science du langage, M. Max Muller, s'est exprimé à ce sujet en des termes qui donnent la dernière formule de cette affirmation : « Le langage et la pensée, dit-il, ne se peuvent séparer. La pensée sans les mots n'est rien ; les mots sans la pensée ne sont que de vains bruits. Penser, c'est parler tout bas ; parler, c'est penser tout haut. Le mot, c'est la pensée revêtue d'un corps (2). »

De cette liaison intime et nécessaire entre la pensée

(1) THOMASSIN : *Méth. d'étudier chrétiennement la grammaire*. Préface : Chap. v, 6.
(2) *Leçons sur la science du langage*, IXe leç., p. 460.

et la parole se déduit, à titre rigoureux, que la seconde a le même Auteur que la première, qui reçoit d'elle son existence précise et son achèvement. Mais il y a plus : on trouve sur le langage le sceau de Dieu, des marques mystérieuses, mais indubitables, de son intervention personnelle. Ce « quelque chose de fatidique et d'inspiré (1), » ce *nescio quid divinum*, a été constaté et proclamé par les Maîtres, même déjà dans l'antiquité. Citons quelques témoignages : « Pour moi, dit Platon, ce que je regarde sur ce sujet comme le plus conforme à la vérité, c'est qu'elle était bien supérieure à la puissance humaine, la puissance qui a imposé les premiers noms aux choses ; d'où il suit que nécessairement ils sont justes (2). » C'est en parlant du langage que Cicéron admirait la force divine de l'Antiquité, qui s'est montrée par là, dit-il, en rapports immédiats avec les dieux : *Antiquitas proxime accedit ad Deos* (3) ! Quintilien parle avec vénération de ces mots anciens que recommande, dit-il, une certaine majesté ou, mieux encore, la religion dont ils portent l'empreinte (4).

Les modernes, quelles que soient leurs opinions religieuses, ne sont pas moins saisis d'admiration devant les signes de la divine origine qu'ils observent dans les langues : « Je suis pénétré de cette conviction, a dit le savant Guillaume de Humboldt, qu'il faut se garder de méconnaître la force vraiment divine que récèle le génie créateur des nations, surtout dans l'état primitif, où il pressent et découvre des combinaisons auxquelles il ne serait jamais arrivé par la marche lente et progressive de l'expérience. S'il est impossible de retracer la marche de cet esprit, sa présence vivifiante

(1) JOUBERT, *Pensées*, tit. III, XIV.
(2) PLAT. in *Crat.*.
(3) *De legib.*, lib. II, cap. XI.
(4) Vetera (verba) majestas quædam et, ut ita dixerim, religio commendat. *Lib*, I, *cap.* VI, ad init.

n'en est pas moins manifeste. Plutôt que de renoncer, dans l'explication de l'origine des langues, à l'influence de cette *cause puissante et première*, et de leur assigner à toutes une marche uniforme et mécanique qui les traînerait pas à pas, depuis leur commencement le plus grossier jusqu'à leur perfectionnement, j'embrasserais l'opinion de ceux qui rapportent l'origine des langues à une *révélation immédiate de la Divinité*. Ceux-là au moins reconnaissent L'ÉTINCELLE DIVINE qui circule à travers tous les idiomes, même les plus imparfaits et les moins cultivés (1). »

Frédéric Schlegel rejette avec indignation l'idée que le langage puisse être l'invention de l'homme dans son état sauvage et inculte, et amené à une perfection graduelle par le travail des générations successives. Puis, en des considérations vraiment sublimes par les hauteurs d'où elles descendent et par la portée qu'elles ont, il montre combien est manifestement divine cette science de la parole, en laquelle sont impliquées toutes les autres sciences qui font de l'homme le roi du monde :

« Avec nos sens actuels et nos organes, dit-il, il nous est aussi impossible de nous former l'idée la plus éloignée de cette parole que le premier homme possédait, avant qu'il eût perdu sa puissance originelle de perfection et de dignité, qu'il nous le serait de raisonner sur ces discours mystérieux par le moyen desquels les esprits immortels envoient leurs pensées sur les ailes de la lumière à travers l'espace immense des cieux, ou de ces mots ineffables, pour les êtres créés, qui sont proférés dans l'intérieur impénétrable de la Divinité, là où, selon l'expression du Prophète, l'abîme appelle l'abîme. Lorsque, de ces hauteurs inaccessibles, nous redescendons à nous-

(1) Lettre à M. Abel de Rémusat sur la nature des formes grammaticales, p. 55. Citée par le card. Wiseman, *loc. cit.*

mêmes et au premier homme tel qu'il était réellement, la narration simple de la Bible, qui nous apprend que *Dieu a enseigné à l'homme à parler*, même en nous tenant à ce sens, se trouve d'accord avec ce que nous sentons naturellement. Comment en serait-il autrement, quand nous considérons la part que Dieu y a prise, comme un père qui enseigne à son enfant les premiers éléments du langage ?

« Mais, au-dessus de ce premier sens, se trouve caché, comme dans tout ce livre mystérieux, un autre sens d'une signification plus profonde. Le nom de quelque être que ce soit, quand il est exact, renferme en soi l'idée intime de cet être, la clef de son existence, sa raison d'exister... Dans ce sens si juste et si profond, la Bible enseigne que, avec *le langage confié, communiqué et parlé immédiatement par le Seigneur à l'homme*, il fut en même temps, *et par ce moyen même*, installé comme gouverneur et *roi* de la nature, comme l'envoyé de Dieu au milieu de cette création terrestre. Il devait tirer son caractère de race de l'accomplissement des devoirs que lui imposait cette haute dignité (1). »

Un éminent publiciste, qui fut aussi un philosophe profond, a parlé dans le même sens, et attribué du même coup à la révélation divine les sciences et le langage qui en est l'instrument. Il décrit cette grande scène de la Genèse, où Dieu amène devant Adam toutes les créatures vivantes, qui ne l'avaient précédé sur la terre que pour constituer d'avance en sa faveur un domaine complet et digne de sa haute domination : « Dieu, dit Donoso Cortès, ordonna que tous les animaux de la terre et tous les oiseaux du ciel parussent en présence d'Adam, pour recevoir de leur Seigneur, avec le nom qu'ils devaient con-

(1) *Leçons philos. sur le langage* : cit. par le card. Wiseman, *loc. cit.*

server, la livrée de leur servitude. Adam les passa tous en revue, et leur donna les noms qu'ils devaient avoir, lesquels furent conformes aux propriétés et à la nature de chacun des animaux qui passaient. Ce qui nous fait connaître deux choses très importantes : d'abord, que l'homme *apprit de Dieu le langage ;* et, en second lieu, qu'il apprit de Dieu à pénétrer dans l'essence des choses ; ce qui revient à dire qu'il reçut en même temps *la révélation des sciences et celle de l'instrument universel de toutes les sciences* (1). »

On sait que de nos jours la philologie a fait des progrès considérables. Or, les auteurs qui les ont le mieux constatés et résumés sont unanimes à reconnaître dans les langues le résultat « d'un travail mystérieux produit par *une puissance supérieure* (2) ; » ou encore, « *un esprit vivant et organisateur*, très visible dans la création des mots et des significations primitives, aussi bien que dans leurs transformations successives ;... se manifestant par des intuitions vraies, profondes, délicates (3). » — « Rien de plus faux, dit M. Aug. Brachet, que l'opinion qui met la barbarie au début des langues ;... leur perfection est en raison inverse de la civilisation. Les langues se déforment à mesure que la société se civilise... Les mots populaires sont le fruit d'une formation *toute spontanée, toute naturelle, toute irréfléchie...* Les mots introduits par les savants sont d'une création voulue, réfléchie, artificielle (il les appelle *barbares*) ;... l'instinct construit les mots, et la réflexion les gâte (4). »

Parlant de la langue turque, où les procédés de formation, qui opèrent moins complètement la fusion des composés, restent plus transparents, un célèbre orientaliste

(1) *Esquisses historico-philos.* Œuvres, IIe vol., p. 453.
(2) Discours sur les rapports des sciences... *loc. cit.*
(3) M. Littré. *Dictionnaire* Préface, XII.
(4) *Gramm. histor.* (16e édition), p. 79, 82, 89.

dit : « Aucune société savante n'aurait pu créer ce qu'a produit l'esprit de l'homme abandonné à lui-même dans les steppes de la Tartarie, et guidé seulement par des *lois inhérentes à la nature*, ou par *une puissance instinctive* aussi merveilleuse qu'aucune force de la nature (1). »

Telle est donc la parole : l'achèvement nécessaire de la raison, qui ne peut, sans son aide, prendre possession d'elle-même ; son indispensable instrument pour qu'elle exerce son action magistrale en son royal domaine. C'est un don propre de Dieu qui pouvait seul, lui auteur de la raison, donner à cette faculté, pour se connaître et pour se manifester, et la puissance et l'instrument. Aussi, même sous des périphrases incertaines, est-ce bien Dieu que nomment les savants que nous avons cités en témoignage. C'est Dieu qui est seul « la puissance supérieure à la puissance humaine ; » c'est de lui seul qu'émane le génie créateur, l'esprit vivant, la formation spontanée, la puissance instinctive, etc... » ; aussi bien que « l'étincelle divine, la cause puissante et première, la révélation immédiate, l'enseignement personnel, » selon le langage loyal et précis des maîtres chrétiens ; aussi bien que « la force divine et la religion, » que les païens eux-mêmes ont su reconnaître dans les langues et qu'il n'ont pas hésité à proclamer.

II. Or, la parole, don éminent du Créateur, toute rayonnante de l'image du Verbe, la parole est le noble et intéressant objet, l'objet propre et spécial de la grammaire. De la grammaire relèvent les origines et la nature intime de la parole.

« C'est par la grammaire, dit W. Schlégell, qu'il faut commencer l'étude de la parole, de ses origines et de ses développements. Intimement liée à la parole, elle passe

(1) Cité sans autre désignation par M. MAX MULLER : *Science du langage,* VIIIe leçon.

comme elle des ancêtres à la postérité ; elle est en elle comme innée (1). » L'étymologie est en effet une branche essentielle de la grammaire, aussi intéressante qu'instructive, où s'observe, sous l'incubation de l'Esprit divin, l'épanouissement des mots naissant de racines mystérieuses ; se classant d'eux-mêmes par familles où la génération et la parenté marquent une ineffaçable empreinte ; s'alliant les uns aux autres pour former des familles nouvelles ; modifiant leur sens, en le restreignant ou l'amplifiant, avec une ductilité merveilleuse, à mesure que la religion, la philosophie populaire, la vraie civilisation, tout ce qui agrandit l'âme, font naître des idées nouvelles impatientes de s'exprimer.

Ces mots heureusement créés, la grammaire décrit les lois de leur assemblage ; elle en rend raison, et c'est par là qu'elle pénètre au vif dans la nature de la parole. Les règles d'accord, l'emploi absolu ou subordonné des temps et des modes, les relations des termes de qualité et d'attribut avec ceux de substance et de sujet, l'expression magnifique, royale, divine, de l'affirmation, la forme logique des constructions simples et complexes, toujours réduites à l'unité par l'ingénieux mécanisme des périodes : voilà l'abrégé de la grammaire.

Toutes ces règles n'ont d'autre but que d'imposer à la parole l'ordre de la pensée, de l'y adapter avec précision. En les observant, la parole devient le corps éthéré, souple et nerveux de la pensée, son ombre nette et onduleuse en même temps. « La correction de la parole, » objet bien déterminé de la grammaire, est le terme de ces règles ; elle fait éclater la pensée dans sa pure lumière ; elle en fait resplendir l'ordre,

(1) In origine linguarum exploranda, ante omnia, respici debit ratio grammaticæ. Hæc enim a majoribus ad posteros propagatur; separari autem a lingua, cui ingenita est, nequit. *Cité par le* CARD. WISEMAN: II° disc. ad init.

qui est fondé lui-même sur l'essence des choses et qui relève immédiatement de Dieu. Aussi les règles de la grammaire, — on parle des règles principales qui sont antérieures et supérieures à *toute convention*, — sont déduites rigoureusement des règles de la pensée et de la parole ; elles ont donc le sceau de Dieu et le reflet de sa lumière ; et il ne faut plus s'étonner si saint Augustin, d'un mot pénétrant et décisif, a proclamé la force divine de la grammaire : *Grammaticæ pene Divinamvim* (1) ! »

La littérature n'entre pas dans ces mystérieuses et intéressantes profondeurs. Elle se sert de la langue, elle ne la scrute pas en elle-même. Mais l'usage qu'elle en pourra faire dépendra toujours de l'intelligence et de l'habitude première que la grammaire aura données ; intelligence et habitude qu'il faut acquérir en commençant, avant que les préoccupations des choses à dire et de la manière de les dire, de tout ce qui tient au style, n'absorbent l'attention. Quant à la logique, s'il faut convenir, avec Joubert, « qu'elle est à la grammaire ce que le sens est au son dans les mots (2), » il faut conclure aussi que la grammaire bien entendue en est la première initiation. Elle n'est autre chose qu'une logique élémentaire, laquelle apprend aux enfants à connaître les mots dont se compose le langage, à les unir pour énoncer avec sagesse des jugements et former des propositions raisonnables et correctes : un des travaux essentiels à la classe de grammaire, n'est-ce pas l'analyse logique? Quand l'enseignement approchera de son couronnement, il restera à reprendre de haut et d'ensemble cette grande étude, puis à coordonner les propositions pour arriver à bien raisonner : la logique achèvera l'œuvre de la grammaire, et plaise à Dieu qu'elle ne soit pas contrainte de s'attarder pour en réparer les lacunes !

(1) Cité par Mgr Dupanloup. *Op. cit.*, liv. III, La gramm.
(2) *Pensées*, titre XII, XXXVI.

Si nous avons compris ce noble rôle, disons mieux, ce ministère religieux de la grammaire, c'est le moins que nous partagions l'indignation de Quintilien qui disait : « Ils sont vraiment insupportables ceux qui se jouent de la grammaire, comme d'un art chétif et stérile ! Non, ajoutait il, si elle est indispensable aux enfants, elle a des charmes pour la vieillesse ; c'est la douce compagne de la solitude. Seule peut-être de tous les genres d'étude, elle donne plus qu'elle ne promet (1).... Qu'on pénètre l'intérieur de ce sanctuaire, on sera surpris d'y trouver des idées hautes et délicates, de nature, non seulement à aiguiser l'esprit des enfants, mais encore à exercer et à satisfaire l'érudition et les sciences les plus sublimes (2). »

Pour nous, nous irons plus loin : nous nous laisserons attirer par les vestiges de l'ordre éternel, par les reflets du soleil divin, qui marquent la grammaire. En nous efforçant d'en pénétrer les lois immuables, nous aimerons à reconnaître, à adorer, à proclamer cette Providence, douce et infatigable, qui n'est nulle part mieux présente que dans ses dons intellectuels dont elle se plaît surtout à aider le développement, et qui, mieux que ceux de la nature, parlent du Père céleste à ses enfants privilégiés. En de tels termes, il n'est plus nécessaire de dire, comme nous l'avions promis, pourquoi la grammaire est le premier et le plus grand objet de l'enseignement élémentaire, et ce qu'elle mérite de respect et d'intérêt de la part des maîtres chargés de l'enseigner.

(1) Quo minus sunt ferendi qui hanc artem, ut tenuem ac jejunam, cavillantur.... Necessaria pueris, jucunda senibus, dulcis secretorum comes, et quæ, vel sola, omni studiorum genere, plus habeat operis quam ostentationis. *Lib.* I, VI.
(2) Interiora velut SACRI hujus adeuntibus... *Ibid.*

§ II. — *Des conditions de l'enseignement grammatical le plus propre à assurer les avantages attachés à la grammaire.*

Il reste à enseigner la grammaire de manière à justifier son excellence et à procurer aux enfants les avantages de premier ordre qu'ils ont droit d'en attendre. Ce sera précisément le moyen, on l'a dit, de rattacher la grammaire au but de cet ouvrage, en faisant de son enseignement le moyen de développer et de perfectionner la raison. Or, appliquant dès à présent les principes que nous avons posés dans le premier article, disons qu'un bon maître doit s'attacher d'abord à bien donner le sens des mots techniques employés dans la grammaire, et puis à faire comprendre, *selon l'âge des enfants*, les règles qu'il confie à leur mémoire ; il y aura ensuite à faire, sur les constructions grammaticales et sur l'étymologie, des observations très-utiles à notre dessein.

I. — Les mots qui appartiennent à ce qu'on appelle la terminologie d'une science sont souvent l'objet, de la part des maîtres qui enseignent, d'un étalage suspect de pédanterie, et, de la part des élèves, d'un sot effroi. On échappera à ce double ridicule en usant des termes techniques avec mesure, et en ayant soin de les classer et de les expliquer. C'est surtout à ces sortes de mots qu'il faut appliquer notre principe posé plus haut, savoir : Faire en sorte que l'enfant comprenne ce qu'il lit (1). Classer les termes, c'est déjà aider à les faire comprendre, parce que c'est les discerner, les mettre dans la lumière de leur genre. Un dénombrement qui manque de ce discernement, qu'est-ce autre chose qu'un amas et un chaos ?

(1) Cf. *supra* Art., I, § 1.

Les termes, une fois mis dans leur ordre, s'expliquent facilement, perdent ce que leur son a quelquefois d'étranger et font pénétrer d'eux-mêmes leur sens dans l'esprit de l'enfant. « Les noms bien entendus, a dit Joubert, bien pénétrés, contiendraient toutes les sciences.... Quand on entend parfaitement un mot, il devient comme transparent, on en sait la couleur, la forme ; on sent son poids (1). »

Dès le début, qu'il en soit donc ainsi des termes grammaticaux. En les ouvrant, montrons les choses qu'ils recèlent et qui vont jaillir en étincelles lumineuses ! Faisons d'eux ce qu'ils sont, « des abrégés de phrases (2), » sous des images familières que les enfants aimeront, parce qu'elles épargneront de la peine à leur mémoire, tout en exerçant heureusement leur raison.

Ces termes sont d'abord ceux qui expriment ce qu'on appelle « les parties du discours, » lesquelles sont généralement au nombre de neuf : le Substantif, l'Article, l'Adjectif, le Pronom, le Verbe, la Préposition, l'Adverbe, la Conjonction et l'Interjection ; puis ceux qui désignent les flexions subies par les mots, mais dans un certain nombre de ces catégories seulement : par exemple, *nombre*, *genre*, *mode*, *temps*. Cette simple manière de présenter leur nomenclature indique déjà un classement : les mots qui subissent des flexions, ou variables, et les mots invariables.

En examinant de plus près, on trouvera encore que, dans les catégories sus-indiquées, les unes sont destinées à désigner les objets de nos pensées ; les autres, nos impressions sur ces objets, les différentes vues sous lesquelles nous les considérons. « De ce principe lumineux, dit la grammaire de Port-Royal, de ce principe lumineux, vrai

(1) *Pensées*, Tit. XXII, x.
(2) *Ibid.* xxxi.

fondement de la métaphysique du langage, il résulte que la manière la plus naturelle de distinguer les mots, c'est de les diviser en deux classes. La première espèce comprendrait le substantif et le pronom ; ce sont ceux qui désignent les objets de nos pensées ; et la seconde, tous les autres ; car ils sont la suite nécessaire de la manière dont nous exprimons nos pensées et ils servent à faire connaître l'enchaînement des rapports qui existent entre elles (1). »

Sans intervertir l'ordre suivi par toutes les grammaires, on pourrait le rendre plus rationnel et plus *utile* en expliquant les grandes divisions qui viennent d'être indiquées. La plus logique, celle de Port-Royal, viendrait la première ; et l'on aurait d'abord la division générale de « Termes qui expriment les objets de nos pensées : substantifs et pronoms ; » en second lieu, « Termes qui servent à exprimer nos impressions, nos jugements sur ces objets. » Ici se placerait la subdivision en termes variables et en termes invariables. Il y a, en effet, une raison à donner de ce que les uns subissent, les autres repoussent, les flexions.

Commençons par les termes qui désignent les objets de nos pensées. Il est naturel et nécessaire de connaître d'abord les choses, avant de prononcer sur leurs propriétés et relations.

Et d abord le Substantif. Ce mot désigne la chose qui subsiste par elle-même, prête à recevoir en quelque sorte ce qu'on lui attribuera, ce qu'on lui fera porter : *sub-stat.* Le suffixe *if* (*ivus*), qui a un sens actif, termine heureusement ce mot solide ; on dirait qu il mord sur la chose qu'il signifie (2). Mais le mot est lourd ; et, avec ses soudures, il laisse trop voir les coups du marteau de la science.

(1) IIe partie, p. 60 et suiv. Paris 1774.
(2) Voir plus loin la preuve de cette affirmation dans un note sur l'*adjectif.*

Que le mot Nom semble plus heureux ! Les étymologistes les plus autorisés (1) lui donnent pour racine la particule GNO, d'où vient, avec la prothèse o, ὄνομα, *nomen*, le nom. Il naît sans effort, comme une source qui va recevoir ses affluents ou laisser dériver ses ruisseaux : *Gnosco*, *nosco*, je connais; *notus*, connu ; *nobilis*, apte à être connu, noble ; *ignotus*, *ignorantia*, etc. inconnu, ignorance, etc. : qui dit *nom*, en effet, dit science, la science de la chose nommée. Par où déjà se révèle la haute importance des étymologies dont le moment de nous occuper va bientôt venir.

Celui qui nomme bien les choses, dit Platon, est un Dieu ! La plus haute science qui fut jamais, celle de qui nous avons entendu Fred. Schlegell et Donoso Cortès faire une magnifique mention, c'est la science d'Adam. D'un nom, il définit les êtres vivants qui passaient devant lui ; et Dieu, qui venait de lui donner une première et incomparable leçon, Dieu l'écoutait rendre ce sublime écho de son éternelle parole, et il lui donnait l'éloge que nul ne méritera jamais après lui : « Tout ce qu'a nommé Adam est bien nommé (2) ! »

Du Pronom il y a peu à dire : la signification, comme

(1) M. Chassang : dictionn. grec.

(2) Genes. ii, 19. — Les substantifs, dans les langues classiques, subissent dans leurs déclinaisons des variations de désinence qu'on appelle *cas*. Un grammairien anglais, Will. Cobbet, dans son livre : *A grammar of the english language* (Lettre v, § 44) fait sur cette appellation les observations philosophiques suivantes, qui se recommandent à l'attention des esprits réfléchis : « Le mot *cas*, appliqué aux événements de la vie, a une grande variété de sens ou de nuance de sens; mais le sens général est *état des choses* ou *état de quelque chose*. C'est ainsi que nous disons : *Dans ce cas*, je suis d'accord avec vous; ce qui revient à : *Tel étant l'état des choses*, ou *de la chose*, je suis d'accord avec vous. Quand nous disons d'un malade que son cas est grave, nous voulons dire que son état est grave. Or, les noms peuvent être dans des *états*, ou des situations différentes, par rapport à d'autres mots. Par exemple, un substantif peut être le nom d'une personne qui monte un cheval, ou qui possède un cheval, ou bien qu'un cheval atteint d'un coup de pied. Ces différents états sont en conséquence appelés des *cas*. » Cité par M. Max Muller, iiie leçon.

l'étymologie, en est claire. Cependant, pour exercer la réflexion et le jugement des élèves, ne craignons pas de faire observer, avec Condillac (1), que, « le pronom tenant la place du nom, c'est une conséquence qu'il en réveille l'idée telle qu'elle est, telle que le nom la réveillerait lui-même, c'est-à-dire, sans y rien ajouter et sans en rien retrancher. Un mot employé au figuré peut être substitué à un mot pris dans le propre : *voile*, par exemple, et *vaisseau*. Mais, dans ce cas, ce sont d'autres idées qui sont substituées ; voile est employé pour tout autre raison que pour tenir la place de vaisseau ; *voile* n'est donc pas un pronom. Mais, lorsqu'après avoir parlé d'Alexandre et de son passage en Asie pour combattre les Perses, on dit qu'*il les* subjugua et qu'*il* renversa *leur* empire ; les mots *il*, *les*, *leur*, mis à la place des noms *Alexandre*, *Asie*, *Perses*, ont chacun la même signification que les noms dont ils rappellent l'idée ; dès lors ce sont bien des pronoms. »

L'auteur déduit de cette explication une conséquence qui sert à donner raison de la règle qui défend de remplacer par un pronom déterminé un mot employé dans un sens indéterminé ou différent. Saisissons-la au passage, quoique ces sortes d'observations soient destinées au paragraphe qui doit suivre. Il fait remarquer d'abord les ressources que l'emploi du pronom fournit au langage : « Les pronoms, dit-il, sont d'un grand avantage dans les langues : ils épargnent des répétitions qui seraient insupportables ; ils répandent sur tout le discours plus de clarté, de variété et de grâce. Mais, continue-t-il, on ferait une faute si on les employait pour réveiller une idée autre que celle du nom dont ils tiennent la place. C'est donc avec raison qu'on a critiqué ce vers de Racine :

« Nulle paix pour l'impie ; il *la* cherche, *elle* fuit ! »

(1) *Grammaire*. Paris 1796, p. 197.

En effet, *la* et *elle* ne rappellent pas *nulle paix*; ils rappellent seulement *la paix*, c'est-à-dire une idée toute contraire. Mais il faut convenir qu'il y a dans ce vers une vivacité et une précision qui doivent d'autant plus faire pardonner cette licence au poète que l'esprit a suppléé à ce qui manque à l'expression, avant d'apercevoir la faute (1). »

Après les termes qui désignent les objets de nos pensées, viennent ceux de nos impressions et jugements sur ces objets. Et d'abord les termes *variables*. Saint Thomas n'a pas dédaigné de donner, dans la Somme théologique, la définition de l'ARTICLE. « Ce nom, dit-il, vient du mot grec ἄρθρον, *articulation*, qui se dit de la liaison des parties adaptées les unes aux autres. C'est ainsi qu'on appelle *articulations* les jointures des membres, qui emboitent les uns dans les autres. Par analogie, on appelle *articles*, en grammaire, certaines parties du discours adaptées aux autres termes pour en exprimer le genre, le nombre et le cas (2). »

Il faut donc distinguer dans l'emploi de ce mot un sens général et le sens restreint seul en usage aujourd'hui. Chez les premiers écrivains, on appelait généralement *articles* tous les mots qui joignent ensemble les membres de la phrase. « Dans une phrase, dit M. Max Muller, comme par exemple, *celui qui l'a fait, il le paiera*, les grammairiens de l'époque auraient appelé *qui* la première jointure et *il* la seconde. Ce fut Zénodote d'Alexandrie (250 av. J.-C.) qui distingua entre les pronoms et les articles proprement dits, auxquels on affecta dorénavant le nom de *arthron* (3). »

(1) *Loc. cit.* C'est bien le cas de rappeler le vers d'Horace :

Sunt delicta tamen quibus ignovisse velimus.

(2) 2^{a} 2^{ae}, quæst. I, art. VI.
(3) Leçons sur la science du langage : IIIe leç. p. 110.

L'article rend au langage des services signalés, en déterminant le mot au grand avantage de la clarté pour la phrase. Cela est évident pour le grec comme pour le français. Aussi Quintilien a beau traiter de haut cette ressource (1), il n'en est pas moins vrai que « le manque d'article en latin est une imperfection pour cette langue (2). »

L'ADJECTIF ne désigne pas une substance, soit physique, soit métaphysique ; il en exprime seulement la qualité ou la manière d'être. « Ce mot, dit Domergue, ne signifie pas *ajouté à*, mais *qui ajoute à*. On a déjà fait observer que le suffixe *if* a un sens actif : *destructif* signifie, non pas : *ce qui est à détruire*, mais *ce qui agit pour détruire*. Si l'on entendait *adjectif* dans le sens d'*ajouté à*, on n'exprimerait que le matériel de l'adjectif ; *qui ajoute à* en exprime la fonction ; en effet, le nom adjectif ajoute toujours au sens du substantif exprimé ou sous-entendu (3). »

De cette définition se déduit tout naturellement la grande règle de l'accord de l'adjectif avec le nom qu'il qualifie. Comme l'adjectif n'est réellement que le substantif même considéré avec la qualité que l'adjectif vient de lui ajouter, il en résulte qu'il doit devenir tout ce que le substantif est, se modifier suivant son genre, son nombre et son cas. La qualité d'une substance ne suit-elle pas nécessairement toutes ses formes, tous ses accidents ? Il résulte de là que l'adjectif doit se prêter, par sa forme, à toutes ces flexions ; et que les langues où il reste rigide et invariable pèchent, sur ce point, par défaut d'analogie entre le terme et la chose signifiée par le terme.

(1) Noster sermo articulos non desiderat. Lib. I. cap. IV.
(2) Cf. M. AUG. BRACHET : *Gramm. hist.* 16e édit p. 160.
(3) *Gramm. des gramm.*; par GIRAULT-DUVIVIER. p. 191. (Paris 1818) MM. Littré et Brachet donnent pour étymologie *ajouté à*. Mais si l'on considère les autres mots de même terminaison : Corrosif, décisif, vif, déterminatif, impératif, etc.. qui ont tous le sens actif, (*actif* lui-même) il n'est guère possible de ne pas conclure que la grande autorité de l'analogie donne raison à Domergue.

La définition du VERBE qui a prévalu dans les grammaires des diverses langues est celle de Port-Royal : *Un mot qui signifie l'affirmation, avec désignation de la personne, du nombre, du temps et des modes.* Cette définition ne convient, il est vrai, qu'au verbe ÊTRE ; mais c'est le verbe essentiel, impliqué nécessairement dans tous les autres. Rien de plus facile que d'étendre la définition à tous, en ajoutant : *Un mot qui marque l'affirmation de* QUELQUE ATTRIBUT, *avec désignation de la personne*, etc. Pour comprendre la justesse et la profondeur de cette définition, il n'y a qu'à la comparer avec celles qui l'ont précédée et qu'on a dû rejeter. Nous les empruntons à la grammaire des grammaires (1).

Aristote a défini le verbe : *un mot qui signifie avec temps ;* Buxtorf *: un mot qui a diverses inflexions avec temps et personnes* ; d'autres : *un mot qui signifie des actions et des passions*, etc. Mais remarquons, avec Silvestre de Sacy, que « ces modifications de temps, de personnes, etc., ne sont pas essentiellement attachées au verbe. Il pourrait fort bien rester invariable, les diverses circonstances étant exprimées par des adverbes, ou de quelque autre manière, ou même simplement indiquées par l'ordre de la narration. C'est ce qui arrive souvent parmi les gens qui ne savent qu'imparfaitement la langue. Si un nègre, par exemple, disait : *Hier, moi aller à la rivière, pour chercher de l'eau ; moi trouver l'eau gelée, pas pouvoir casser la glace ;* on l'entendrait aussi bien que s'il eût dit : Hier je suis allé à la rivière pour chercher de l'eau, j'ai trouvé l'eau glacée, et je n'ai

(1) *Grammaire des grammaires*, par GIRAULT-DUVIVIER, Paris 1818 p. 414. — C'est un livre excellent qui résume judicieusement les grammaires antérieures les plus autorisées. Nous lui empruntons une bonne partie des jugements et des citations concernant l'explication des termes et des règles.

pu casser la glace (1). » La définition doit exprimer avant tout, comme le font observer les grammairiens de Port-Royal « ce qui est essentiel au verbe, et c'est de marquer l'affirmation ; car on ne saurait trouver de mot qui marque l'affirmation et qui ne soit verbe (2), ni de verbe qui ne serve à la marquer (3). »

Une fois le caractère essentiel du verbe, sa nature propre rendue, la définition doit désigner les accidents de temps, de personnes, de nombres, etc., que le mécanisme ingénieux de la conjugaison fait signifier au verbe, et enfin, en dehors du verbe *être*, l'attribut qui y est impliqué. Ces observations démontrent à quiconque voudra réfléchir la valeur intime de la définition de Port-Royal.

Ainsi l'analyse réduit tous les verbes au verbe *être*. « Verbe étonnant ! dit Mgr Dupanloup, qui est en même temps le fonds immuable de toutes les langues policées, ou sauvages, riches ou pauvres, et qui nous sert pour tout affirmer, même nos erreurs ! Car pour se tromper, dit quelque part Joseph de Maistre, il faut affirmer : ce qu'on ne peut faire sans une puissance quelconque du verbe être, qui *est l'âme de tout verbe.* Tant que ce verbe ne paraît pas dans la phrase, l'homme ne parle pas ; selon l'expression de notre traducteur de Plutarque, *il bruït* (4). Variables et mobiles dans leurs formes indifférentes, toutes les langues se meuvent régulièrement et imperturbablement autour de ce verbe, roi du langage humain : à ce point que, s'il venait à être effacé des langues des hommes, toute éloquence, toute poésie,

(1) *Principes de grammaire :* (Paris 1803) p. 158,

(2) Les mots qui expriment l'affirmation dans les langues modernes *oc, oil, oui,* (*hoc illud*), *si, ya,* etc. ne sont que des ellipses qui impliquent dans la réponse le verbe de l'interrogation. On sait qu'en latin, c'est par la répétition du verbe qu'on fait la réponse affirmative.

(3) Gram. générale (Paris 1774) p. 115.

(4) *Questions platoniques* : Chap. IX.

toute science, toute raison, toute pensée périrait (1). »

Qu'y a-t-il d'étonnant ? ce verbe humain rappelle Celui qui porte cet auguste nom dans le ciel, Celui qui est l'océan et la source de toute existence, qui a voulu prendre pour son nom caractéristique, afin de se bien affirmer, le nom de l'existence elle-même : *Ego sum qui sum !* L'homme, sa créature d'élite, son image et sa ressemblance, n'a reçu de lui la plénitude de la vie que par la raison qui lui en donne aussi la conscience ; et sa raison ne s'achève que par la parole ; et tout cela ensemble, vie, raison, parole, ne se manifeste que par l'affirmation dont le verbe est l'organe, comme il est l'écho affaibli, mais distinct, du Verbe éternel. Que de grandes idées il recouvre et révèle ! et qu'il faut bien encore, avec l'illustre prélat, répéter le mot de saint Augustin : O force divine de la grammaire ! *Grammaticæ pene divinam vim !*

Avant de passer aux autres parties du discours, arrêtons-nous sur quelques-uns des termes employés dans la conjugaison des verbes ; ils ont leur enseignement, et, bien compris, ils tourneront au développement de la raison. Et d'abord le mot lui-même de CONJUGAISON. Comme il est heureux pour rendre, dans la succession des formes qu'il implique, l'ensemble des idées complexes que le verbe exprime ! Par les flexions que la conjugaison fait subir au radical, le verbe parvient à exprimer, d'un seul mot synthétique, l'affirmation de l'attribut appliqué à telle personne, à tel point de la durée, sous la forme absolue ou avec dépendance de telle condition qu'on voudra.

AMAVISSEMUS, *nous eussions aimé*, par exemple, affirme l'action d'aimer ; l'affirme d'un sujet pluriel, de la première personne, dans un temps antérieur à celui où

(1) *De la Haute éduc. intell.* 1er vol. p. 252.

l'on parle, avec une restriction conditionnelle qu'un autre verbe doit exprimer : *Nous eussions aimé, si nous avions trouvé*, par exemple, *telle personne, ou tel objet, digne de notre amour.* L'expression latine est plus simple, plus riche dans sa synthèse, que l'expression française qui est obligée de recourir au pronom et à l'auxiliaire. Mais, de l'un et de l'autre côté, il y a conjugaison (1), c'est-à-dire association combinée des idées qu'on a entendu faire rendre au verbe, et dont le plus ingénieux des mécanismes donne le moyen avec le plus de simplicité et d'aisance possible.

Les substantifs ont aussi leurs flexions : celles du nombre, et, dans les langues classiques, celles des cas. Mais ces flexions ne sont pas des combinaisons ; elles ne modifient en rien l'idée du substantif ; elles accusent seulement l'action qu'il subit du dehors, sa fonction de sujet ou de complément, tout en restant au fond le même. Voilà pourquoi les grammairiens se servent, pour désigner le groupement des diverses terminaisons du radical, du mot de *déclinaison*, qui indique simplement cette variation dans les finales.

Que veut-on dire par les TEMPS dans les verbes ? Le temps est, selon la première acception du mot, une partie de la durée. L'affirmation du verbe devant pouvoir se faire dans l'une ou l'autre de ces parties, on a donné le nom de temps aux flexions destinées à les exprimer, en vertu de cette figure du langage, la métonymie, qui donne au signe le nom même de la chose signifiée. On a eu ainsi les *temps*, c'est-à-dire, « les *modifications* destinées à indiquer les circonstances des temps. Ils se réduisent nécessairement au *présent*, au *passé* et au *futur* ; car il est impossible qu'une chose puisse être

(1) Conjugaison vient de *cum* et de *jugum*, qui vient lui-même de *jungo*, joindre (Ζεύγω).

sans appartenir à une de ces trois parties de la durée (1). »

Mais il y a dans la nature de ces temps des nuances à saisir, si l'on veut en bien comprendre l'emploi. Burnouf est entré sur ce point dans des considérations qui peuvent être très-utiles aux esprits avides de s'éclairer.

« Ces formes, dit-il : *je lis, je lirai, j'ai lu,* énoncent l'action avec rapport à l'instant de la parole. Le Présent, *je lis*, exprime qu'elle *se fait* dans le temps même où a lieu l'acte de la parole. Le Futur, *je lirai*, exprime qu'elle *se fera* dans la partie de la durée qui doit suivre l'acte de la parole. Le Parfait, *j'ai lu*, exprime qu'elle *s'est faite* dans la partie de la durée qui a précédé l'acte de la parole.

« La durée tout entière est ainsi partagée en trois parties : 1° le moment où l'on parle; 2° le temps qui suivra ce moment, à dater de ce moment lui-même; 3° tout le temps qui s'est écoulé avant ce moment jusqu'à ce moment lui-même.

« Le moment où l'on parle est déterminé par lui-même, et il détermine les deux autres parties de la durée. Il est déterminé par lui-même : car si vous dites : *je lis,* personne ne vous demandera quand; on saura bien que c'est dans le temps même où vous êtes. Il détermine les deux autres parties de la durée : car si vous dites: *je lirai,* et que l'on vous demande quand, vous pourrez répondre : je ne sais; et cependant on comprendra bien que c'est dans un temps qui, à cette heure même, n'existe pas encore; et si vous dites : *j'ai lu,* et que l'on fasse la même question, vous pourrez dire : je ne m'en souviens pas; et l'on n'en saura pas moins que c'est dans un temps qui, à cette heure, n'existe plus.

« Or si, *je lirai* et *j'ai lu,* sont suffisamment déterminés par l'idée du présent auquel on les rapporte, et que l'on prend pour point fixe et immobile; et si d'ailleurs le présent, *je lis*, est assez déterminé par lui-même, il s'ensuit que le Présent, le Futur et le Parfait sont déterminés par eux-mêmes; il s'ensuit qu'on n'a besoin pour les déterminer d'aucun terme accessoire, puisque ces mots : *je lis, je lirai, j'ai lu,* expriment trois faits d'une manière absolue, claire, précise, et font voir en même temps à quelle partie de la durée se rapporte chacun de ces faits; il s'ensuit enfin que ces temps sont absolus, indépendants, et n'expriment qu'un rapport simple à l'une des trois parties de la durée.

« Mais ces mots, *je lisais, je lus, j'avais lu,* énoncent l'action avec rapport à un autre instant qu'à celui de la parole. Leur

(1) Sylv. de Sacy : *loc. cit.*

forme, à la vérité, fait voir qu'il s'agit d'un fait qui a eu lieu antérieurement à l'acte de la parole. Mais si vous dites : *je lisais*, on vous demandera quand? — *je lus ;* quand? — *j'avais lu ;* quand? Et si vous voulez porter à l'esprit de votre auditeur une idée nette, il faudra que vous précisiez l'époque où vous lisiez, où vous lûtes, où vous aviez lu.

« Ces trois formes ne sont donc pas déterminées par elles-mêmes. Elles exigent donc nécessairement un terme accessoire qui les détermine ; elles expriment un rapport, non-seulement avec une partie de la durée, savoir : le *passé ;* mais encore avec un point quelconque pris dans ce passé ; elles expriment donc un double rapport, ou deux rapports, dont l'un est déterminé par les formes elles-mêmes, *je lisais, je lus, j'avais lu ;* et l'autre ne peut l'être que par la réponse à cette question : quand?

« Les trois premiers temps : *je lis, je lirai, j'ai lu,* pourraient donc s'appeler *Temps à rapport simple ;* et les trois derniers : *je lisais, je lus, j'avais lu, Temps à rapport double.* Les trois premiers pourraient encore s'appeler *Temps déterminés ;* et les trois derniers *Temps indéterminés* ou *Temps semi-déterminés.* Les trois premiers n'expriment *qu'un rapport ;* et leur forme détermine ce rapport. Les trois derniers expriment *deux rapports,* et leur forme n'en détermine qu'un seul.

TEMPS A RAPPORT SIMPLE :

Le Présent	exprime	simultanéité	relativement à l'instant
Le Futur	—	postériorité	de
Le Parfait	—	antériorité	la parole.

TEMPS A RAPPORT DOUBLE

Les trois autres temps, considérés relativement à ce même instant, expriment, comme nous venons de le voir, cette même antériorité ; mais, considérés relativement à un autre instant, ils expriment de plus, savoir :

L'imparfait exprime simultanéité.	Je lisais pendant que vous écriviez.
L'aoriste exprime postériorité.	Je lus après que vous eûtes fini d'écrire.
Le plus-que-parfait exprime antériorité.	J'avais lu avant que vous eussiez écrit.

« Le second rapport exprimé par chacun de ces temps est donc le même que le rapport unique exprimé par chacun des

trois autres. C'est donc par une analogie naturelle que l'imparfait dérive du présent, l'aoriste du futur, le plus-que-parfait du parfait.

« On ne sera donc plus étonné que *l'aoriste* grec soit caractérisé par le Σ, comme le futur, et que ces deux temps aient dans cette langue une si grande ressemblance : λύσω, *je délierai* ; ἔλυσα *je déliai;* cela s'accorde avec le rapport de *postériorité* qui leur est commun : postériorité relativement à l'instant de la parole, pour le futur, (je lirai quand je serai arrivé à la campagne); postériorité relativement à un autre instant, pour l'aoriste, (je lus quand je fus arrivé à la campagne).

« Si, dans certains cas, le double rapport exprimé par l'aoriste ne s'aperçoit pas aussi distinctement, il n'en existe pas moins; ainsi quand l'auteur de la *Henriade* dit :

Je chante ce héros qui régna sur la France
Et par droit de conquête et par droit de naissance,

ce mot *régna* marque d'abord que le fait est antérieur au moment où le poète composa ces vers; ensuite qu'il est postérieur à d'autres faits, savoir : la naissance de Henri IV, et la conquête qu'il fit de son royaume. Il n'y a pas un emploi de l'aoriste (c'est ce que nous appelons en français passé défini) qui ne puisse être ramené à cette analogie (1). »

Nous dirons quelques mots des MODES dans le paragraphe destiné aux CONSTRUCTIONS. Mais il sera intéressant et profitable de rapprocher de cette belle théorie de l'aoriste grec celle que donne M. Brachet de notre CONDITIONNEL français. On ne saurait regretter des détails qui entrent dans le vif des relations philosophiques du langage avec la pensée, de la dissection, si l'on peut ainsi dire, que le premier fait de la seconde.

« La conjugaison française, dit-il, s'est enrichie du *Conditionnel*. Tandis que le latin confondait, dans AMAREM, *j'aimasse* et *j'aimerais*, nous avons séparé les deux sens pour attribuer à chacun d'eux une forme distincte. Quel procédé avons-nous employé? Remarquons que le conditionnel désigne un avenir par rapport à un temps passé, comme le futur désigne un avenir au point de vue du présent (2). Le français, pour exprimer cette nuance, a

(1) *Grammaire grecque*. Suppl. des verbes, théorie des temps.
(2) Ainsi : je *chanterais*, si je *recevais* une si bonne nouvelle. Le

donc conçu le conditionnel, sous la forme de l'infinitif qui indique le futur et de la finale *ais* qui indique le passé ; comme le futur est formé du même infinitif combiné avec la finale *ai* qui indique le présent (1). »

Viennent enfin les termes *invariables*. Au sujet des PRÉPOSITIONS, au lieu de dire seulement aux élèves qu'elles sont invariables, ne pourrait-on pas, en leur en donnant la raison, exciter facilement et utilement leur réflexion sur la vraie philosophie du langage et la nature des choses ? Pourquoi donc, encadrées entre des mots qui ne cessent d'accuser, par les changements de flexion, leurs rapports mutuels, les prépositions qui, elles aussi sont destinées à exprimer des rapports, demeurent-elles immuables ? « C'est que, dit Dumarsais, l'idée d'un rapport entre deux objets ne semble pas plus se rapprocher de l'un que de l'autre ; et que, en conséquence, on n'aurait pas plus de raison de faire accorder la préposition avec le mot qui la précède qu'avec le mot qui la suit. De plus, quelle utilité pourrait avoir le genre et le nombre dans les prépositions ? et enfin l'idée abstraite de rapport en est-elle susceptible (2) ? »

L'explication du mot ADVERBE fournit quelques considérations intéressantes. Il est aussi invariable, « parce que les mots qu'il modifie, le verbe et l'adjectif, n'ont *par eux-mêmes* ni genre ni nombre. — On lui donne

premier verbe exprime une action postérieure à celle du second, dont elle est en même temps dépendante ; de même que, *je chanterai demain*, exprime une action postérieure au moment où l'on parle, à aujourd'hui.

(1) *Grammaire histor*. 16e édit. p. 187 et 209. Pour l'intelligence de ce passage, il faut savoir que les linguistes sont unanimes à considérer le futur, dans les langues romanes, comme composé de l'infinitif du verbe en action et de l'auxiliaire avoir. L'expression *j'ai à dire*, ou *je dire ai*, est venue facilement à rendre l'idée que nous exprimons par *je dirai*. Le conditionnel français est donc construit par le même procédé. Cf. la *Science du langage* par MAX MULLER : VIe leçon. Dans le symbole de S. Athanase nous trouvons la même forme : *Resurgere habemus* pour Resurgemus.

(2) Grammaire des gram. p. 702.

son nom d'adverbe, *auprès du verbe*, parce que sa fonction la plus ordinaire est de modifier le verbe; or, les mots tirent leur dénomination de l'usage auquel ils s'appliquent le plus fréquemment — Qu'on ne manque pas de faire remarquer encore que ce n'est pas le verbe proprement dit, mais seulement l'attribut impliqué dans le verbe, qui est l'objet de cette modification. — Enfin l'adverbe, différant en cela de la préposition, n'a pas de régime, parce qu'il a la valeur d'une préposition suivie de son régime et possède ainsi un sens complet (1). »

Les CONJONCTIONS ont à remplir dans le langage un rôle de la plus haute importance. « Elles ne signifient pas l'objet de la pensée, mais la manière dont l'esprit considère tout ce qui peut en être l'objet. C'est la partie systématique du discours, puisque c'est par leur moyen qu'on assemble les phrases, qu'on en lie le sens, et que l'on compose un tout de diverses parties qui, sans cette huitième espèce de mots, ne paraîtraient que comme des énumérations et des phrases décousues, non comme un ouvrage suivi et affermi par les liens de l'analogie, par les conséquences et l'enchaînement de la raison. Si je dis, par exemple, que *Cicéron* ET *Quintilien étaient des auteurs judicieux*, à cause de *et*, je porte de Quintilien le même jugement que de Cicéron. Il en est de même si l'on veut marquer quelque rapport d'opposition ou de disconvenance. Si je dis : *Il y a un avantage réel à être instruit;* et que j'ajoute : *il ne faut pas que la science inspire l'orgueil*, j'énonce deux sens séparés. Si je veux les rapprocher et en former un de ces ensembles qu'on appelle période, j'aperçois d'abord de la disconvenance et une sorte d'opposition qui devrait se trouver entre la science et l'orgueil; c'est le motif qui me fait réunir ces deux idées ; mais, en les rapprochant, j'aurai

(1) Grammaire des gram. p. 741.

soin d'énoncer cette opposition par la conjonction *mais*, et je dirai : *Il y a un avantage réel à être instruit* ; MAIS, *il ne faut pas*, etc. Les conjonctions servent donc à lier les mots par une idée accessoire ajoutée à l'un par rapport à l'autre (1). »

Ainsi les conjonctions sont comme le ciment qui unit ensemble des pierres dispersées, et leur donne, dans l'édifice à construire, la consistance du rocher où elles ont été taillées. Elles sont comme des traits d'esquisse, qui donnent les grandes lignes de la pensée, ses sinuosités, ses suites, ses contrastes ; comme un fil conducteur, qui aide le lecteur à se reconnaître, dans ce dédale de phrases et de mots, pour arriver au sommet de la pensée dominante, où tout converge et d'où tout descend. On a déjà fait remarquer la grande valeur des conjonctions bien employées, comme preuve de jugement ; on aura à y revenir encore, quand il sera traité de la composition.

Il pourra être avantageux à l'esprit d'observation et de réflexion de faire remarquer les rapports et les différences de la conjonction avec la préposition et l'adverbe. Comme ces deux parties et, pour les mêmes raisons, elle est invariable. A la différence de l'adverbe, elle ne modifie pas les mots auxquels elle est jointe ; à la différence de la préposition, elle n'exprime pas le rapport d'un mot avec un autre, mais celui des jugements entre eux.

Il n'y a rien à dire des INTERJECTIONS qui soit utile au but que nous nous proposons en ce traité.

II. Délivré de l'effroi qu'inspire ordinairement l'aride nomenclature des termes, l'enfant aura beaucoup à gagner encore si on le forme à se rendre raison des règles grammaticales. Qu'il y ait, dans le nombre,

(1) Grammaire des gram. p. 821.

quelques-unes de ces règles dont on ait de la peine à dire le pourquoi, à justifier l'origine, on ne saurait en disconvenir. Cependant, en faisant trop large l'influence du caprice, on s'exposerait à méconnaître ce qu'on a dit plus haut, d'après les hommes les plus autorisés, de l'inspiration qui a présidé à la naissance et au développement des langues, de la puissance supérieure dont elles portent l'empreinte, de l'étincelle divine qui circule en elles, des intuitions vraies, profondes, délicates dont elles sont tout éclairées (1). Un tel cachet, manifeste surtout dans les langues d'une riche littérature, celles dont on étudie de préférence les grammaires, un tel cachet accuse nécessairement une haute sagesse, plus ou moins partout présente, qui ne saurait laisser des habitudes étrangères à la raison envahir. Aussi plus d'une fois est-ce faute de réflexion suffisante qu'on a appelé bizarres des tournures ou des flexions parfaitement conformes aux magnifiques lois de l'analogie : voilà ce que démontrent mieux chaque jour les découvertes de la science philologique.

Ainsi, le plus souvent, les règles ont leur raison d'être et dérivent de la logique naturelle, qui veut que les mots portent la marque des lois mêmes de la pensée dont ils sont comme le moule. Telles sont les grandes règles de l'accord.

En ce qui concerne l'adjectif, on a vu en effet précédemment que la règle d'accord se déduit nécessairement de sa définition même et de la fonction qu'elle exprime. Il en est de même du verbe par rapport à son sujet. La définition du sujet suffit à démontrer qu'il doit gouverner le verbe, ou plus exactement les accidents de conjugaison de verbe, aussi bien que le substantif le fait de son adjectif. Le sujet, *sub-jectum*, ce qui est placé des-

(1) Cf. supra § I, I de ce même article.

sous, le fondement, la base qui porte tout; c'est « l'agent principal qui commande à tous les autres mots et leur prescrit les formes dont ils doivent se revêtir pour ne faire qu'un tout avec lui; il impose en quelque sorte au verbe sa livrée (1). »

Il en est encore de même des règles de corrélation des temps dans les phrases complexes. Si l'on rencontre souvent des cas douteux, ce n'est jamais la règle qui est en faute, c'est la nuance de la pensée à exprimer dont on ne s'est pas rendu un compte assez exact : le doute porte sur le fait, non sur la loi.

Ainsi, trouver la raison d'être d'une règle, c'est être entré dans le fond même des choses, et avoir saisi à l'œuvre les principes et les lois de la pensée : quel exercice plus utile pour la formation de la raison? Mais en même temps on grave la règle plus profond dans la mémoire de l'élève, et l'on en éclaire judicieusement l'application.

Assurément il faut ici beaucoup de mesure; il faut tenir le plus grand compte de l'âge. Dans les débuts, qu'on se borne à donner les règles les plus générales, en renvoyant également et les explications difficiles à comprendre et les exceptions. Tel est l'avis de Fénelon, interprété avec une autorité incontestable par Mgr Dupanloup (2). Mais le prélat se hâte d'ajouter : « De cette science, (l'explication des règles) de cette grammaire générale et raisonnée, qui est l'étude propre des maîtres de grammaire, le professeur intelligent détachera les principes et les raisons élémentaires qui peuvent déjà, *selon l'âge et la classe, convenir aux enfants*, éclairer et fortifier leur esprit, sans leur causer ni éblouissement ni fatigue.... Fénelon, continue le prélat, parle quelque

(1) Grammaire des gram. p. 545.
(2) *De la haute éduc. intellectuelle*, liv. III, chap. II.

part *d'une philosophie populaire et sensible.* Voilà la science et la lumière que je voudrais pour les enfants, *dès leur plus jeune âge et dès les premiers enseignements.* Ce grand homme était d'avis qu'il n'y a de solide et de durable, dans l'esprit des enfants, que le langage de la raison, pourvu d'ailleurs qu'il soit dégagé des termes abstraits et des formules scientifiques (1). »

Nous n'imiterons donc pas le général Buddenbrock. Cet homme de guerre avait la métaphysique en horreur. Frédéric, celui qu'on appelle *le Grand*, bien payé pour partager cette aversion puisqu'il voyait de près les métaphysiciens de l'époque, Frédéric semblait de son avis. Mais il y a métaphysique et métaphysique, comme on va le voir. Mécontent de l'un des professeurs de l'école des enfants de troupe dont il avait la surintendance, Buddenbrock l'accusa auprès du roi d'enseigner métaphysiquement la grammaire; ajoutant qu'il embarrassait ainsi leur jugement et nuisait à leurs progrès. Le roi manda aussitôt le professeur, et lui reprocha sa méthode, en déclamant contre la métaphysique. Le professeur, sans se troubler, fit des distinctions très judicieuses entre la métaphysique pédante et stérile, et celle qui pénètre le fond des choses, pour en expliquer simplement la nature et parvenir à faire meilleur usage de leurs propriétés. Il démontra si nettement l'avantage de mettre à la portée des enfants une grammaire rationnelle que le roi, après l'avoir écouté avec attention, lui dit: « Vous avez raison, et je suis fort aise de vous avoir fourni l'occasion de me convaincre. » Il ordonna ensuite au général de laisser à ceux qui savent la comprendre le soin de se mêler de la métaphysique grammaticale (2).

(1) Ibid. p. 279 et 280.
(2) *Essais on professional education*, by RICH. LOVEL EDGEWORTH. Bibliothèque britann. t. 45 p. 284.

Nous allons, comme précédemment, joindre ici quelques exemples, pris au hasard, dans le but de faire bien saisir notre pensée. On distinguera aisément quelles sont les règles dont on peut donner la raison, même aux plus jeunes débutants, et celles qui doivent être réservées pour un âge déjà plus mûr. Cette distinction d'ailleurs ne s'applique pas aux maîtres ; ils doivent s'efforcer de savoir toujours mieux quel est l'esprit des règles, leur exposé des motifs dans la logique de la langue ; car c'est uniquement à cette condition qu'ils pourront les enseigner utilement, les faire comprendre et goûter, quelle que soit la mesure de métaphysique à laquelle ils croient pouvoir initier les enfants. Tout ainsi qu'un légiste, pour être utile à ses clients, doit connaître à fond, non pas seulement le texte des lois, mais leurs commentaires, les arrêts des Cours qui en fixent le sens et en déterminent l'esprit.

Les substantifs composés souffrent des variations assez compliquées dans l'orthographe des composants. Au lieu, ou plutôt, avant d'entrer dans l'exposé des règles de détail, ne serait-il pas avantageux d'établir cette règle générale: Tout substantif composé qui n'est pas encore passé à l'état de mot (1), doit s'écrire, au singulier et au pluriel, suivant que la nature et le sens des mots partiels exigent pour chacun l'un ou l'autre nombre ? C'est la décomposition de l'expression qui peut assigner aux parties composantes le nombre exigé (2).

Pourquoi doit-on dire : *Il aperçoit* DE *sombres lueurs*, et : *Il aperçoit* DES *lueurs sombres* ? D'où vient que, dans deux constructions qui ne diffèrent absolument que par le déplacement de l'adjectif, l'article est successivement

(1) On en juge par la suppression du trait d'union et par les changements définitivement admis dans l'orthographe : *adieu*, *auvent*, *gendarme*, etc.

(2) BONIFACE, cité dans la Grammaire des grammaires, p. 145.

éliminé et exigé. C'est que le besoin de clarté, qui est éminemment propre à notre langue, oblige à déterminer toujours nettement le substantif, c'est-à-dire, à indiquer sous quel rapport, à quel point de vue, dans quelle mesure d'extension ou de compréhension, on l'emploie. Ce n'est que dans les phrases proverbiales absolues qu'on admet l'acception vague et indéterminée, qu'il est précisément de leur nature de comporter, par exemple : « Contentement passe richesse. » Or l'article a cette détermination même pour fonction propre. Mais l'adjectif peut la remplir aussi ; et, quand il est placé avant, il indique suffisamment le point de vue spécial sous lequel ce nom doit être entendu. Dès lors l'article est inutile ; et la langue, qui vise à se rapprocher le plus possible de la simplicité de la pensée, rejette toujours ce qui encombre sans profit (1).

Cette forme de phrase : *Les langues française, italienne et espagnole sont de même origine,* cette forme est généralement tenue pour défectueuse (2) : pourquoi ? Dans plusieurs grammaires élémentaires, aucune raison n'est donnée ; d'autres affirment que « l'adjectif ne doit pas faire la loi au substantif ! » Qu'est-ce que cet axiome veut dire ? Expliquons-nous plus logiquement : cette construction est vicieuse, parce qu'il est dans la nature des choses que le substantif, qui désigne l'être, impose ses accidents, ses modifications, à tous les adjectifs qui les expriment (3). Mais les adjectifs n'expriment que des

(1) Grammaire des gram. p. 149. — Les citations qui ne sont pas entre guillemets, ne sont pas textuelles; on a cru devoir les modifier ou les étendre, pour plus de clarté.

(2) M. Littré distingue ici entre la langue littéraire et la langue savante ou usuelle.

(3) Prenons l'adjectif *blanc* pour exemple. Nous ne concevons la qualité qu'il exprime que par application à tel objet : un vêtement, une muraille, des fleurs, etc... Cette qualité suit nécessairement toutes les formes des choses qui en justifient. Le mot qui l'exprime doit donc subir toutes les flexions destinées à désigner ces formes.

qualités, des qualités qui n'ont de réalité qu'autant qu'elles sont supportées par les substantifs, qui autrement sont des abstractions pures ; donc les adjectifs, en tant qu'ils restent tels, sont sans corps et sans poids, sans influence possible (1).

Le verbe à l'impératif manque de la première personne du singulier : pourquoi ? est-ce parce qu'on ne peut se commander à soi-même ? Mais l'impératif exhorte et prie, aussi bien qu'il commande : or quel homme, dans un moment d'émotion, ne s'est surpris à se parler à soi-même le langage de l'exhortation et de la prière, à s'exciter ou à se calmer ? Il y a une autre raison, et cette raison tient aux profondeurs même de la nature humaine. Dans sa personne, l'homme, hélas ! se sent divisé. Elle est en ruines, l'unité paisible et glorieuse des premiers jours. Une guerre intestine, incessante, la « guerre cruelle » chantée, d'après saint Paul, par Racine dans une immortelle élégie, ne cesse pas de sévir entre « la chair et l'esprit ». Par intervalles, elle est violente ; et, dans l'ardeur de l'action, tour à tour la passion et la raison en viennent à cet excès d'exaltation fébrile, où elles s'interpellent, dans le même individu, comme deux personnes distinctes ; ou bien encore, elles adressent à la volonté, qu'elles entraînent, des objurgations éloquentes, qui ont pour but de faire d'elle la vaincue du vice, ou la victorieuse de la vertu (2).

Dans les verbes pronominaux, comme dans certains verbes neutres : *Je me suis respecté*, *je suis tombé....*, on emploie pour la conjugaison des temps composés l'auxiliaire *être*, au lieu d'*avoir* qui semble indiqué par l'ana-

(1) Loc. cit. p. 220.
(2) Soit que l'on commande ou qu'on prie, ou qu'on exhorte, on ne peut se parler à soi-même qu'à la seconde personne ; et alors un homme se considère comme étant en quelque sorte divisé en deux parties, dont l'une commande à l'autre, la prie, l'exhorte. (*Grammaire de Port-Royal* : édit de Fromant.)

logie. En réfléchissant, on trouve que cette substitution est logiquement fondée. « C'est que, dit la grammaire de Port-Royal, l'action et la passion se trouvant réunies dans le même sujet, on a été amené à se servir du verbe être, qui signifie par lui-même la passion, plutôt que du verbe avoir qui n'aurait marqué que l'action (1). » Or il est évident que c'est l'état surtout, l'état subi ou *passif,* que le verbe a ici mission d'exprimer.

L'emploi judicieux du mode subjonctif est aussi important que difficile. Avant de donner les règles de détails, et d'indiquer, par ordre de liste, les conjonctions qui ont coutume de l'exiger, il faudrait d'abord poser une règle générale qui dominât toutes les autres ; elle se déduira logiquement de l'idée même qu'on doit se faire du mode en question. Quelle est donc la nature, quelle est la fonction du subjonctif ? c'est de rendre une idée subordonnée. L'indicatif exprime l'affirmation pure et simple, d'une manière directe, positive et *indicative ;* dès qu'il intervient une condition qui empêche d'énoncer l'idée à l'état de réalité existante, en quelque temps que ce soit d'ailleurs, comme ayant existé, ou devant exister, on exprime cette condition par le subjonctif (2). On met donc le verbe au subjonctif, quand celui de la proposition principale, ou quand la tournure de la phrase, indique la surprise, l'admiration, le désir, l'ordre, la défense, le doute, la crainte, etc. (3). Les règles spéciales découlent naturellement de ce principe ; et il n'est plus nécessaire, pour les cas particuliers, que de bien examiner si la pensée qu'on veut rendre par le verbe est une réalité absolue, ou si elle dépend de quelque condition.

(1) Loc. cit. p. 197 édit. 1774. « Dire : *il s'est tué,* c'est dire : il a été tué par lui-même ; locution qui indique mieux la signification passive, l'état que celle-ci : *Il s'a tué.* » *Ibid.*

(2) En grec, l'*optatif,* en français, le *conditionnel,* ne sont que des fonctions spéciales du subjonctif.

(3) Grammaire des gramm. p. 611.

C'est ce principe encore qui détermine quelles sont, parmi les conjonctions, celles qui gouvernent le subjonctif. Ce sont en latin les conjonctions *si*, *nisi*, *etiamsi*...; et, en français, celles qui les traduisent ordinairement, savoir : *si*, *à moins que*, *quoique*, ou *quand même*.... En effet, dans tous ces cas, il y a dans l'idée du doute ou du vague, de telle sorte que la réalité est en suspens. Ce sont encore les conjonctions : *ut*, *ne*, *quin*, traduites par *afin que*, *de peur que*, *que ne* ; elles signifient un but à atteindre ou à éloigner, par conséquent une idée non réalisée. Quant aux conjonctions : *quia*, *quod*, *quoniam*, *quando*, *quam*, *parce que*, *de ce que*, *puisque*, *quand*, *comme*, elles expriment la raison, la cause, l'occasion ; choses qui existent comme principe ou condition accomplie de l'idée du verbe principal ; elles demandent donc l'indicatif. Cependant, s'il y a du doute impliqué dans le sens, et que la raison, la cause, soient données à l'état d'opinion, on fait suivre le subjonctif, parce que la réalité est en doute (1).

Les règles d'accord des participes passés peuvent et doivent être, pour les élèves déjà exercés, l'objet d'une attention très fructueuse. En premier lieu, quand l'auxiliaire est le verbe *être*, le participe s'accorde avec le sujet. Rien de plus logique ni de plus simple : le participe remplit en ce cas le rôle même de l'adjectif, et il subit nécessairement les accidents du sujet dont il exprime la qualité et la manière d'être. Mais, en second lieu, si le participe est combiné avec *avoir*, il n'exprime plus l'état du sujet, mais son action ; c'est-à-dire quelque chose qui se détache de lui, et se passe hors de lui ; quelque chose qu'il *a*, non qu'il *est*. L'accord avec ce sujet serait donc sans justification possible. S'il doit y avoir accord, c'est avec la chose *eue* ou *faite*, c'est-à-dire avec le régime.

(1) MADVIG : Grammaire latine, § 346. Trad. de M. THEIL.

Mais pourquoi s'accorder avec le régime, lorsque ce régime vient après dans la phrase, et pourquoi rester invariable, lorsque le régime le précède? Ecoutons l'abbé d'Olivet ; ses observations psycologiques sont assez piquantes: « Je m'imagine qu'en cela, dit-il, nos Français, sans y entendre finesse, n'ont songé qu'à leur plus grande commodité. On commence une phrase, ne sachant pas toujours quel substantif viendra ensuite ; il est donc plus commode, pour ne pas s'enferrer par trop de précipitation, de laisser invariable un participe dont le substantif n'est point énoncé, peut-être même, n'est pas prévu (1). En effet, dit M. Bescher, il est mille circonstances où nous commençons une phrase sans que nos idées soient arrêtées. Dans ce cas, nous employons des mots dont la signification, en quelque sorte banale, peut s'adapter à toutes sortes de discours ; et, tandis que nous prononçons ces mots, nos idées se fixent et, la phrase s'achève. Si je dis : *On voit que cette personne a lu*, je puis terminer là mon discours ; mais aussi je puis ajouter : *a lu Boileau*, *a lu la Henriade*, *a lu les bons auteurs*, *a lu les tragédies de Racine*. Si *lu* en cette circonstance était regardé comme adjectif, il s'écrirait de quatre manières : il faudrait a *lu* Boileau, a *lue* la Henriade, a *lus* les bons auteurs, a *lues* les tragédies de Racine. On a donc jugé plus simple, dans l'incertitude de ce qui peut suivre, de considérer le mot comme toujours énoncé dans un sens absolu, quand le régime direct ne le précède pas.

« Mais cette incertitude n'existe plus si le régime direct précède le participe. Le nom est exprimé ; le genre et le nombre de ce nom sont connus, et alors plus de prétexte qui vienne empêcher l'accord du parti-

(1) L'analogie fournit ici plusieurs exemples parallèles : ne dit-on pas, une *demi*-heure, et une heure et *demie*? *nu-pieds*, *nu-jambes*, et *pieds-nus*, *jambes-nues*?

cipe devenu adjectif. Le verbe *avoir* qui, dans les précédentes dispositions était inhérent au participe, se détache de l'adjectif, reste le seul verbe ; et l'adjectif devient son régime de même que le nom, car l'adjectif doit suivre le régime du nom dont il détermine l'acception (1). »

Terminons par un mot sur les règles si connues dans les grammaires latines sous le nom, redoutable aux commençants, de QUE RETRANCHÉ. Dumarsais trouve ce nom ridicule (2), parceque, d'abord, pour désigner une tournure latine, il part de la tournure française correspondante, qui est postérieure de plus de dix siècles à celle qu'elle traduit ; et, en second lieu, parce qu'elle ne dit rien, absolument rien, de la tournure latine qui est cependant en question. Il en est tout autrement si on la nomme PROPOSITION INFINITIVE : nous avons ici un nom qui nous met de lui-même sur la voie de la raison qu'on peut donner du latinisme qu'il désigne.

En effet, quand on veut énoncer une proposition vague, sans détermination aucune de temps ni de personne, on met le verbe à l'infinitif et le sujet à l'accutif : *Petrum ambulare, Pierre marcher*. Telles sont les manières de parler des esprits peu ouverts, comme les petits enfants et les nègres, ou les étrangers qui ne possédent pas encore les nuances de la conjugaison. Ces sortes de propositions sont ordinairement déterminées par une proposition indicative, qui exprime la connaissance, la déclaration : *Video*, *scio*, *arbitror*, etc ; *je vois*, *je sais*, *je crois*, *je vois Pierre marcher*. En français, notre pressant besoin de clarté nous fait rejeter le plus souvent cette forme infinitive ; et, par un *que ajouté*, on la change en proposi-

(1) *Essais de gramm.* (Paris 1783) p. 189.
(2) « C'est par l'idiotisme de l'une et l'autre langue qu'il faut expliquer ces façons de parler ; et non par les règles ridicules du *que retranché*. » DUMARSAIS : Œuvres, t. IV, p. 82.

tion dépendante indicative: *Je vois que Pierre marche.*

Posée en ces termes la règle latine s'explique aisément. C'est le rôle de l'infinitif de rendre l'idée du verbe, quand elle demeure vague et indéterminée. Or, à un verbe employé en de telles conditions, il faut un sujet de même forme, sans détermination de rôle; et tel est l'usage de l'accusatif. Ce cas est, d'après les grammairiens les plus autorisés, la forme première du nom, comme l'infinitif, dans la conjugaison du verbe. Il est donc d'emploi quand le nom n'a pas à exprimer le rôle de sujet ou de nom attributif, ni à indiquer une idée d'origine ou de destination, une forme déterminée quelconque. C'est pour cette raison qu'il est le cas attribué au régime du verbe actif; car le nom est alors purement et simplement destiné à compléter l'idée du verbe, d'où lui vient le nom de complément. Quand le nom doit remplir le rôle de sujet, comme: *Petrus ambulat,* ou de nom attributif comme: *Petrus est miles*, on le met au nominatif, cas tiré de l'accusatif pour cette fonction. L'origine ou l'extraction, la cause, ont pour se rendre l'ablatif; la destination se désigne par le datif, etc.. ; l'accusatif est donc tout naturellement indiqué pour sujet de la proposition indéterminée qu'on appelle infinitive (1).

III. On pourrait rattacher au chef précédent ce que nous avons à dire des CONSTRUCTIONS ; car elles doivent être conformes aux règles qui ont pour but, comme toutes les règles du langage, de rendre l'ordre logique de la pensée par l'ordre correspondant des mots. Nous traiterons des constructions dans un chef particulier, à cause de leur importance.

(1) MADVIG : loc. cit. § 222, 394, 295, etc. Dans ses consciencieuses recherches sur les origines de la langue française, M. Littré démontre clairement que les noms français qui dérivent du latin ont tous leur raison de formation dans l'accusatif, qui est donc vraiment le cas original.

Le mot de construction s'entend d'abord de l'assemblage des matériaux en vue d'un édifice à élever. Ce qui caractérise une construction et la distingue du tas, c'est l'ordre, c'est-à-dire, l'assemblage pour une fin, d'après une loi. La fin, c'est la solidité, d'abord, puis la commodité et la grâce. La loi, c'est la cohésion, la pesanteur et l'équilibre, selon lesquels les matériaux de diverse nature s'assemblent pour former un seul tout. L'architecte se propose donc d'abord de faire quelque chose de solide, pour défendre ceux qui l'habiteront des injures de l'air, comme des envahissements ou des indiscrétions du dehors. Mais l'homme a d'autres besoins d'un ordre plus élevé. Il demande à l'architecte de satisfaire toutes les convenances et les délicatesses de la vie de famille et des devoirs de l'hospitalité. Il veut plus : les humiliantes nécessités de la vie matérielle qu'il subit, il entend que la grâce les dissimule et même que la poésie, en éclatant selon la mesure que le genre d'édifice comporte, dans la relation des parties, la distribution des ornements, la hauteur des frontons, la légèreté des colonnes, etc.., que la poésie soulage l'âme et la relève en lui faisant sa large part de légitimes exigences.

La pensée, absolument simple dans l'âme dont elle émane, est contrainte de se décomposer pour se produire au dehors : les mots sont, en quelque sorte, les fragments de la pensée. Si l'on veut qu'ils l'expriment heureusement, il faut les assembler avec art ; ils pourraient ne donner qu'un *tas*, il faut qu'ils deviennent une *construction*. Ce terme, appliqué par métaphore à la disposition des mots en vue du magnifique édifice de la pensée, fait sentir qu'il y faut une loi pour une fin.

Quelle est la fin du langage ? exprimer la pensée. La première condition c'est de se faire comprendre : la clarté ! Le même mot, dans la belle et philosophique langue des Grecs, ne signifie-t-il pas luire et parler, *Φάω* ?

On pourrait dire que cette vertu du langage, jointe à la précision qu'elle implique nécessairement, est comme la solidité de la phrase. Elle est l'apparence et l'éclat de la fermeté et de l'ordonnance logique des idées.

Quel est l'arrangement qui donnera cette vertu au syle? Dans une phrase bien construite, les mots sont disposés en quelque sorte selon la pesanteur et l'équilibre. On place comme base le mot qui désigne la substance (*substans*), et qui fait fonction de sujet (*sub-jectum*); puis les termes qui en affirment l'existence et en déterminent la manière d'être, la forme, l'action, les qualités, les modifications: l'adjectif, l'adverbe, le verbe, les compléments, etc... Tout cela se rapproche, se lie avec cohésion tout autour et dessus; et l'on a ainsi une phrase dont l'ordre, en supposant d'ailleurs des matériaux sains et compacts, fait une construction solide. Telle est la première loi, la loi naturelle de la pensée en voie de s'exprimer par les mots.

Mais l'âme subit, et elle entend parvenir à rendre, des impressions très-complexes, que l'ordre infléxible de la logique ne doit pas réduire à un même et monotone procédé. Il faut absolument lui laisser de l'espace et de la liberté pour ses désordres inconscients ou calculés et ses mouvements impétueux. Elle a d'autres facultés que la raison à satisfaire: l'imagination, la passion, plus ou moins disciplinées, obéissant tour à tour à la vertu ou au vice, et pesant sur l'âme pour qu'elle leur fasse leur part. Il est donc nécessaire de se prêter, tantôt à des tours artificiels ou spontanés, qui mettent la pensée en vive lumière ou la retiennent dans un habile demi-jour; tantôt à des hardiesses que la forme logique ne peut contenir, et qui satisfont l'essor de la passion, brusquent la phrase et la font étinceler: c'est la loi de l'éloquence et de la poésie.

Il est vrai, cette loi a surtout son application dans le domaine des lettres, parce que c'est plutôt l'ensemble de la composition qui en relève et qui en bénéficie. Mais d'abord, il n'est point de belles-lettres sans l'intelligence et le facile maniement de la phrase grammaticale ; et, de plus, la simple construction grammaticale offre à l'éloquence et à la poésie des ressources qui doivent être étudiées. C'est le moment de nous en rendre compte, et de connaître par là exactement dans quelle mesure, et sous quelles conditions, on peut se permettre ces échappées, ces mouvements apparents d'indiscipline contre la loi fondamentale.

L'architecture peut encore nous servir d'exemple. Solidité n'est pas lourdeur ; encore veut-on que l'édifice soit solide ; on entend même qu'il le paraisse. Quand donc les ornements, distribués avec plus de profusion que de goût, dissimulent trop la pierre et les épaisseurs du bois ; quand trop de hardiesse semble menacer la résistance des murs et des pièces d'appui, le visiteur se sent en proie à une certaine inquiétude, sinon pour sa sécurité, au moins pour l'honneur de l'art. La mesure accordée à la légèreté, à l'élégance, à la poésie lapidaire, ne doit donc pas se départir de la sobriété ; et les ornements, comme les hardiesses, ne peuvent être qu'une sorte de voile gracieux qui laisse à la solidité sa transparence, qu'un effort heureusement calculé qui n'empêche pas de sentir que, en paraissant traiter la matière contre ses lois, on les a cependant respectées.

Telles sont les cathédrales du XIII[e] siècle. Des colonnettes élancées environnent, comme une couronne de jeunes et gracieux rejetons, le tronc massif du pilier qui apparaît par ses robustes angles, comme pour répondre qu'il résistera. Piliers et colonnettes prennent possession du sol par de très-larges assises, d'où l'on sent qu'ils peuvent partir en assurance à la rencontre des hautes

voûtes qui descendent : tel est le pied d'Atlas dont les épaules soutiennent le Ciel. La perfection est donc dans le milieu entre une solidité lourde et une légèreté affectée. Or, il se trouve que le milieu de l'art est aussi le milieu de son histoire. L'art commence par la lourdeur ; il décline dans l'abus de la légèreté et des grâces. Dans les débuts, la voûte à berceau, sans élégance, repose, comme la pierre d'un sépulcre, sur des murs et des piliers d'énorme épaisseur. Après le grand siècle, les ornements se multiplient au-delà de la mesure ; les colonnes grêles, dépourvues de chapiteaux, sans points d'arrêt pour fixer le regard, se confondent dans l'arc qu'elles portent. Des tours de force tiennent des clefs de voûte, multipliées au-delà du besoin, et d'une dimension menaçante, suspendues sur la tête des visiteurs, qu'ils obligent quelquefois à songer aux condamnés du Tartare :

> Quos super atra silex jamjam lapsura, cadentique
> Imminet assimilis....

Appliquons cette comparaison aux constructions grammaticales. L'ordre logique des mots, la solidité de la phrase, sera toujours transparent, facile à rétablir par la pensée. Les inversions ne seront pas des tours de force menaçant la première loi de la raison sur le langage. Quelque déviation qu'on fasse subir au cours normal de la pensée, qu'on sente toujours circuler la logique. Quand donc l'imagination, le cœur, l'oreille, le calcul, voudront donner à la phrase un tour étudié ou passionné, que la raison soit toujours entendue, si elle réclame au nom de la clarté. Si l'on ne doit pas être compris, qu'on se taise, épargnant ainsi au don de Dieu, le plus sublime selon l'ordre naturel, une sorte de profanation.

Ici, il faut tenir compte du génie de chaque langue ; les langues anciennes se permettent plus aisément les

8.

inversions, sans détriment pour la clarté. « Comme en latin, dit M. Madvig, les rapports et la liaison des mots se reconnaissent d'ordinaire aisément d'après leur flexion, la place qu'ils doivent logiquement occuper n'y est point soumise à des règles aussi fixes et déterminées qu'en français et dans la plupart des langues modernes (1). » Cependant, même dans notre langue, il est possible d'obtenir ces effets en une certaine mesure, sans nuire à son impérieux besoin de clarté. L'art de la traduction, bien approfondi, en enseigne des moyens qu'on n'emploie jamais sans se donner à soi-même la joie de sentir qu'on connaît mieux, et qu'on maîtrise plus puissamment, les secrets du langage.

Le principe d'après lequel on peut se permettre « de sortir des bornes prescrites, » et de renverser l'ordre logique de la construction, c'est d'assigner à certaines expressions, sur lesquelles on compte, une place exceptionnelle. Elles seront là en plus vive lumière ; elles produiront mieux leur effet, ou bien l'oreille s'en accommodera plus volontiers. Ces expressions se placeront donc, soit au commencement, soit à la fin, soit, en poésie surtout, en face de telle autre, pour obtenir un rapprochement qui les fera réciproquement valoir : MOVET *me oratio tua.* — HONESTA *magis quam prudens oratio visa est.* — VULTUM *ipsius Annibalis, quem armati exercitus sustinere nequeunt, tu sustinebis ?* — *Sequemur igitur hoc tempore, et in hac quæstione, potissimum* STOICOS.

Pastor, cum traheret per freta, navibus
Idæis, Helenen, PERFIDUS HOSPITAM...

C'est encore un heureux artifice de construction d'enclaver les propositions secondaires dans la proposition principale, en distribuant les subordonnées et les incises

(1) Op. cit. § 463.

de manière : 1° à satisfaire l'oreille par l'harmonie de la période ; 2° à donner de l'ampleur à l'ensemble de la pensée par la suspension du sens final ; 3° à assigner à ces propositions le lieu spécial où les diverses convenances de la proposition principale les appellent de préférence : *Ut sæpe homines ægri morbo gravi, quum æstu febrique jactantur, si aquam gelidam biberint, primo relevari videntur, deinde multo gravius vehementiusque afflictantur ; sic morbus ille, qui est in Republica, relevatus ipsius* (1) *pœna, vehementius, vivis reliquis, ingravescet* (2).

Or, il ne sera pas impossible de conserver en français aux mots de ces textes latins la place intentionnelle que l'auteur leur a assignée ; il suffit pour cela de changer le verbe actif en passif, telle partie du discours en une autre partie, ou de recourir à certaines licences qui, employées avec mesure, ne font pas violence au génie de notre langue. Par exemple, pour conserver la place initiale de *movet* : « *Je suis ébranlé* par votre discours ; » ou bien : « *Il m'ébranle*, votre discours. » Pour pouvoir débuter par *honesta* : « L'honnêteté plus que la prudence éclatait dans ces paroles. » Pour conserver au premier mot la vive image de *vultum* : « Le visage, (mieux encore le front) d'Annibal lui-même, que les troupes, armes en main, ne peuvent soutenir, toi, tu le soutiendras ! » Pour rendre le choc de *perfidus* sur *hospitam* : « Le pasteur, sur ses vaisseaux de l'Ida, entraînait au milieu des mers Hélène, *au mépris* de *l'hospitalité*, ou mieux, *traître* à *l'hospitalité.* »

La traduction des grandes périodes latines souffre plus de difficultés : notre langue manque ici de liberté et de dégagement dans ses allures. Pour parvenir à conserver aux subordonnées et aux incises leur place intentionnelle,

(1) Catilina.
(2) *Catil.* I, 13 — MADVIG. loc. cit.

il faut procéder par coupures, en changeant quelques-unes des propositions secondaires en principales. C'est ainsi qu'on essaierait de traduire la période empruntée ci-dessus aux Catilinaires. « Il arrive souvent que les hommes atteints d'une maladie grave, quand la chaleur de la fièvre les dévore, boivent de l'eau glacée : tout d'abord ils croient sentir du soulagement ; mais bientôt leurs souffrances deviennent d'autant plus graves et aigües. Ainsi en est-il de cette maladie qui est au cœur de la République : allégée par le châtiment de cet homme, elle s'aggravera, si on laisse vivre les autres, et deviendra plus violente. »

IV. — Les termes grammaticaux, les règles, les constructions, tout a sa raison d'être ; tout doit être enseigné de manière à éveiller la raison de l'enfant. Mais les mots eux-mêmes, les mots qui sont les matériaux de la construction, qui se modifient réciproquement et s'ajustent les uns aux autres selon les règles, les mots ont dans leur sens une lumière qui doit luire aussi aux yeux qu'on veut ouvrir à la vérité.

D'où vient aux mots leur sens ? par suite de quelle sorte de ductilité devient-il complexe et surétendu ? Comment expliquer cette série de transformations par lesquelles ce sens a dû passer pour arriver à exprimer tout ce que dit aujourd'hui le mot ? Questions difficiles : l'esprit se perd dans leurs dernières profondeurs, où l'action immédiate de Dieu, on l'a dit, se laisse pressentir ; mais questions du plus haut intérêt et de la plus riche fécondité, à condition d'apporter à les résoudre de la mesure et de la discrétion : c'est l'objet de la science de l'étymologie.

Tous les plus grands esprits ont cultivé le champ de l'étymologie ; ils ont attaché une grande importance à ce que l'École appelle *la définition du nom*, d'où ils tirent de précieuses déductions pour éclaircir la défini-

tion de la chose. Tels ont été chez les anciens, Platon, Aristote, Varron, Cicéron, Quintilien ; parmi les Pères de l'Église, saint Augustin, saint Isidore de Séville, saint Thomas, ...; parmi les modernes, MM. de Bonald et de Maistre. Quant aux contemporains, les noms abondent ; des hommes habiles et patients ont passé au crible d'une sage critique les travaux étymologiques et donné des règles pour remonter avec assurance aux origines des mots et suivre la transformation de leurs sens : entre tous, M. Littré, que caractérisent une observation vaste et profonde avec la divination du génie.

Cette science est destinée à donner aux études grammaticales beaucoup d'intérêt et de sûreté à la fois. « Pour bien connaître le sens d'un mot, a dit Joubert, sa force, sa propriété, il faut souvent avoir appris son histoire. La science des mots enseignerait tout l'art du style. Voilà pourquoi, quand une langue a eu plusieurs âges, comme la nôtre, les vieux livres sont bons à lire. Avec eux, on remonte à ses sources, et on la contemple dans son cours... Notre langue est comme la mine, où l'or ne se trouve qu'à de certaines profondeurs (1). »

M. Littré, dans un texte auquel on a fait déjà des emprunts, explique, avec plus de précision et d'intimité cet intérêt et cette sûreté que l'étymologie, qui est en grande partie l'histoire des mots, attache à la grammaire : « L'esprit vivant et organisateur, dit-il, qui préside toujours à une langue est aussi visible dans les transformations du sens qu'il l'est dans la création des racines, des mots et des significations primitives. Quand on examine cette élaboration d'un mot par la langue, élaboration qui, partant de tel sens, arrive à tel autre souvent très éloigné, on est frappé des intuitions vraies, profondes, délicates, plaisantes, métaphoriques, poé-

(1) *Pensées* : tit XXII, VII.

tiques, qui, suivant les circonstances, ont agrandi le champ de l'acception et créé de nouvelles ressources au langage (1). »

Cette exposition de l'étymologie indique assez qu'on n'entend point sous ce chef les nomenclatures et les expressions scientifiques. Ces termes, que les progrès rapides de toutes les sciences naturelles ont considérablement multipliés, ont été taillés violemment dans les langues anciennes, dans le grec surtout ; leur forme et leur son en trahissent l'origine étrangère ; ils gardent les traces mal polies de la soudure qui de deux souvent a tâché d'en faire un. Aussi la langue en souffrirait-elle, comme le pays d'une invasion, s'ils avaient droit de cité; le plus grand nombre reste donc au service du laboratoire et de l'amphithéâtre.

De tels mots brusquement créés, et souvent en dehors des lois de l'analogie, sans avoir subi leur transformation dans le cœur de la langue populaire, n'offrent à l'étude étymologique que la satisfaction d'une curiosité superficielle. Ce qu'il importe d'étudier, ce sont les mots anciens, bien assimilés à la langue, portant chacun leur air de famille dans une variété prodigieuse ; c'est par eux qu'on pénètre dans les entrailles mêmes de la langue et de son esprit ; ils sont « l'or qu'elle roule ».

Ils ont leurs marques distinctives qui aident à les classer et à remonter à leur origine ; c'est leur *orthographe radicale*. On l'appelle ainsi pour la distinguer de celle des terminaisons, qu'on appelle *orthographe d'accord*. Cette simple observation suffit à dire le prix de l'orthographe. Si la seconde exprime les affinités et les relations des mots, la première, la seule dont on ait ici à s'occuper, en est le cachet de race. On a voulu la proscrire : Ramus, au XVIe siècle, Expilly, au XVIIe, Dangeau,

(1) *Dictionn.* préface p. XII.

au XVIII[e], ont essayé de conformer l'orthographe à la prononciation et proposé d'écrire comme on parle. « Tentative absurde en elle-même, dit M. Brachet, puisque l'orthographe du mot résulte de son étymologie, et que la changer serait lui enlever SES TITRES DE NOBLESSE (1). »

Ne pourrait-on pas dire aussi : Tentative sacrilège! puisqu'elle tend à faire disparaître les traces de « l'étincelle divine, » qui circule dans les langues. Que Dieu confonde les niveleurs et les radicaux de la grammaire, comme les socialistes de l'Etat! En comparant les textes des auteurs du XV[e] siècle avec ceux du XVII[e], il est facile de conclure qu'on a fait tous les sacrifices que la naturalisation des mots imposait à leur orthographe ; peut-être est-il regrettable que l'on ait dépassé Amyot et saint François de Sales : retrancher davantage serait tailler dans le vif et effacer l'empreinte.

Après ces observations sommaires sur l'importance de la science étymologique, nous allons en donner un très léger aperçu, nous bornant à indiquer la voie où les maîtres de grammaire n'auront qu'à faire quelques pas pour y prendre goût et s'assurer les avantages de cette belle étude. Nous ne remonterons pas aux sources. Entre autres livres élémentaires, le dictionnaire grec de M. Chassang, le dictionnaire latin de M. Lebaigue, le dictionnaire étymologique de M. Aug. Brachet, et surtout le grand dictionnaire français de M. Littré, qui se recommande également par l'étendue et la solidité de la science et par ses intuitions ingénieuses et souven sublimes, tous ces ouvrages suffisent pour donner les connaissances avantageuses et quelquefois indispensable aux maîtres. Ceux qui veulent aller plus profond étudieront avec grand profit les belles *Leçons sur la science*

(1) Gramm. histor. *Introd.* p. 64.

du langage du savant et consciencieux, et quelquefois inspiré, M. Max Muller. C'est à leur école que nous avons puisé ou contrôlé, ce qui va être dit.

Si l'on remonte à l'origine des mots dont la structure annonce clairement qu'ils sont composés, on arrive d'abord à une racine simple. Prenons pour exemple les mots *respectable* et *respectueusement* (1). Retranchons successivement les terminaisons *able* (habilis) et *ment* (mente), puis le préfixe *re*, nous arrivons à *spectare*, fréquentatif de *spicere* ou *specere* ; d'où retranchant encore la terminaison mobile *ere*, nous arrivons enfin à la partie invariable *spec*, que l'on appelle la racine. On la retrouve telle en sanscrit, et en grec avec métathèse, *skep*. Cette racine exprime l'idée générale de considérer. De cette idée on fait *respectable*, c'est-à-dire, personne digne d'arrêter le regard, de le rappeler quand on a outrepassé : *habilis re-spici*. Dans le mot *respectueusement*, nous avons la terminaison *ment*, qui vient de *mente* : dans un esprit respectueux (2).

Sans tenir compte encore des désinences, arrêtons-nous un peu sur la racine. D'après ce qu'on vient de voir, les racines sont l'élément primitif et irréductible de la parole ; elles représentent les idées générales, et, comme on le dira plus tard, elles ont été fournies par la divine Providence elle-même. Par les modifications qu'elles sont susceptibles de recevoir, ainsi qu'on vient de le dire, on obtient une foule de significations qui font comme une famille autour de la souche première (3). Aussi peuvent-elles se réduire au nombre de cinq cents environ. « La

(1) Tout ce qui est dit ici est résumé *de la Science du langage* de M. Max Muller, VIe et VIIe leç.

(2) L'emploi primitif de la désinence *ment* se trouve dans *autrement* (altera mente), mise en usage par les copistes et scoliastes. De là *forti mente*, fortement; *bona mente*, bonnement. (*Science du langage*, IIe leçon).

(3) *Despicere*, *inspicere*, respectif, répit, dépit, circonspect, suspect, soupçon, inspection, *prospectus*, perspective, perspicace, aus-

parole humaine, dit l'auteur éminent que nous résumons, est une bonne ménagère : considérez la multiplicité d'idées fournies par la seule racine *spec*, et vous verrez qu'avec cinq cents racines pareilles elle arriverait à former un dictionnaire suffisant pour satisfaire aux exigences, même excessives, de l'esprit humain, aux besoins duquel elle a été chargée de pouvoir. Si chaque racine donnait cinquante dérivés, nous aurions vingt-cinq mille mots.... Or les personnes lettrées n'en emploient guère plus de trois ou quatre mille. Celles qui aiment les pensées exactes vont jusqu'à dix mille. Shakespeare, qui a probablement déployé une plus grande variété d'expressions qu'aucun autre auteur dans aucune langue, a composé toutes ses pièces avec environ quinze mille mots (1). »

Mais les désinences, quelle en est aussi l'origine? Faut-il les regarder comme produites en vertu d'une convention académique, ou comme une sorte d'efflorescence naturelle de la racine, ou enfin comme des radicaux juxtaposés d'abord au premier, puis fondus avec lui et usés par le temps? M. Max Muller fait énergiquement justice de la première hypothèse : « Quant à celle qui nous représente, dit-il, un groupe d'hommes discutant ensemble sur ces sortes *d'exposants* qu'il conviendrait d'employer pour exprimer les rapports marqués par les cas, les nombres, les temps, etc..., le simple bon sens semble nous dire que, si des questions aussi abstruses avaient pu être traitées dans une langue encore dépourvue de ces désinences, on n'avait pas besoin d'imaginer

pice, spéculation, *speculum*, espiègle, spécial, spécifique, épicier, etc

On ne s'attendait guère
A voir *épice* en cette affaire!...

Voir dans la *Science du langage* (VIIe leç.) les relations originelles de ces mots et la succession logique des sens.

(1) Op. cit. VIIe leç.

un langage plus parfait (1). » L'autre hypothèse ne soutient pas mieux l'examen ; et, en dépit de l'attrait qui porte à exprimer cet épanouissement gracieux et puissant du langage sur les racines sous la figure de l'expansion frondescente du végétal, il faut écarter comme fausse cette séduisante métaphore. «Une telle conception s'évanouit dès qu'on y regarde de près. Nous pouvons concevoir le langage comme étant un produit, mais nous ne pouvons le concevoir comme étant *une substance* douée elle-même de la faculté de se reproduire. »

Il reste donc à considérer les désinences comme des racines qui ont eu dans le principe leur signification propre. « Elles furent originairement, dit notre sagace observateur, des mots indépendants, lesquels se sont agglutinés à la fin d'autres mots qu'ils étaient destinés à modifier, et se sont réduits peu à peu à n'être plus que de simples syllabes ou de simples lettres, sans signification par elles-mêmes, mais révélant encore leur ancienne forme et indépendance par les modifications qu'elles continuent d'apporter au sens des mots auxquels on les ajoute (2). » L'auteur joint des exemples, fournis par ses profondes comparaisons des langues, qui justifient pleinement ce qu'il avance. Il voit et démontre dans *viginti*, vingt, les deux racines *duo* et *decem* (3) ; — dans l'*i* ou l'*e* des datifs et ablatifs latins (4) et du cas dit *locatif* en sanscrit, une racine destinée à exprimer le lieu où se trouve l'objet dont on parle : *habitat Romae*, (primitivement *Romai*) *Avenione* ; d'où est venue la préposition *in*

(1) Op. cit. VIe leç.
(2) Leç. VII.
(3) C'est le sanscrit qui lui fournit les traces des radicaux si complètement effacés dans la fusion. VINSATI, vingt, dans cette langue, laisse en effet reconnaître le premier radical *dvi* (duo) devenu *vi* et *vin* ; puis, quoique plus malaisément, *dasati*, décade, devenu *sati* par l'usure du frottement. C'est une fusion analogue qui a fourni *Viginti*. Leç. II.
(4) Op. cit. passim.

qui exprime le lieu ; — dans l'*o* ou le *mi* des verbes latins et grecs, la racine du pronom de la première personne ; — dans la finale du futur français, le radical même du verbe avoir : *j'aimer-ai* ; — dans *ti* ou *si*, devenus *t* ou *s* par la chute de la voyelle, la racine exprimant la troisième personne, etc....

Ainsi les éléments primitifs du langage se réduisent aux racines, dont on distingue deux espèces : Les racines *attributives* qui expriment un attribut, un état ou une action : les verbes et les noms en sont nés, et de là le nom de *verbales* qu'on leur donne également (1) ; et les racines *démonstratives* qui indiquent les êtres individuels, c'est-à-dire, les personnes, la place occupée, etc... d'où leur est venu le nom de *pronominales* et *locales*. Les racines démonstratives prennent aussi le nom *d'affixes*, de la place qu'elles occupent auprès de la racine principale. Quand elles sont appliquées en avant, on les appelle *préfixes ;* et *suffixes*, quand elles sont en terminaison. On les appelle encore en ce dernier cas *désinences* ; mais il y a cette différence entre le suffixe et la désinence que le premier constitue un mot différent ; tandis que la seconde fait seulement varier, dans un nom, le nombre, le genre, le cas, et, dans un verbe, les personnes, temps et modes, etc. (2).

« Toutes les langues, sans aucune exception, dit M. Max Muller, qui ont passé par le creuset de la grammaire comparée, se sont trouvées composées de ces deux éléments constitutifs, les racines attributives et les racines démonstratives. Dans la famille sémitique (hébreu, chaldéen, syriaque, etc.), ces deux éléments sont plus faciles à distinguer qu'en sanscrit et en grec... Mais dans la famille touranienne (mongole, chinoise,

(1) Cf. M. Littré au mot *Prédicatif*.
(2) *Ibid.* au mot *Suffixe* et au mot *Racine*

turque, etc...); ces éléments apparaissent bien mieux encore à la surface, pour ainsi dire, du langage. C'est un des traits caractéristiques de ces langues que, quel que soit le nombre des affixes, la racine doit toujours rester en relief, tandis qu'elle s'altère plus ou moins dans les autres familles de langues (1). »

Tel est donc le point de départ de l'étymologie ; et c'est surtout dans l'admirable développement du sens primitif par la soudure ou fusion des affixes avec la racine première, que se montrent et éclatent, d'une manière aussi instructive que ravissante, « le génie créateur, l'esprit vivant, la puissance instinctive et spontanée, l'étincelle divine », que les maîtres nous ont dit avoir présidé à l'origine et à l'expansion du langage (2). Donnons-nous le noble plaisir et le profit de suivre ces déductions logiques du sens, et ces riches accroissements des mots.

De *Nomen*, le nom, on a fait d'abord *nommer*, *pronom*, *renom*; puis, le nom ayant pour objet de désigner clairement la chose, on a fait *cognoscere*, connaître; l'homme, ou la chose, qui mérite d'être connu, a été appelé *noble* (cognosci habilis) ; celui qui refuse de connaître a été nommé *ignorant*, comme on a nommé *ignoble* ce qui repousse la connaissance. Souvent on aperçoit sur les mots dérivés comme les couches successives des sens qui se succèdent: *Remerciement*, par exemple, vient de *mercedem* (3), salaire ; on en a fait d'abord *merci* avec même signification ; puis on est monté à *faveur* et *grâce*, sorte de salaire d'une nature élevée ; arrivé là, on a fait exprimer au mot *merci*, par le moyen du préfixe *re*, qui indique le retour, l'idée de grâce rendue,

(1) Leç. VII[e].
(2) Cf. supra, art. II, § I.
(3) On a dit plus haut § II, II, comment le mot français dérivé se tire de l'accusatif latin.

de *grâce pour grâce*. — C'est ainsi encore que le mot *croissant* est devenu l'expression de la figure connue qu'il indique, en passant successivement par les divers sens suivants : d'abord *chose croissante*, puis la *lune croissante*, enfin le premier quartier de la *lune croissante* (1).

Sans recourir encore aux riches hardiesses de la métaphore, et tout en restant dans une même nature d'idées, la langue formera, par une déduction féconde souvent en enseignements magnifiques, des mots qui auront l'apparence d'une création de prime-saut ; par exemple, le mot *d'Autorité* qui, par l'intermédiaire *d'Auctor*, vient de *augeo*, *j'accrois*. En effet, l'homme de sens chrétien sait que l'autorité, dont la plénitude et la source sont exclusivement en Dieu, n'est déléguée de lui à sa créature que pour qu'elle l'aide à conserver et à accroître la vie qui vient aussi de lui, mais qu'il daigne soumettre, dans une certaine mesure, au concours de l'homme, la vie sous tous ses aspects : la santé, le talent, la vertu, la prospérité sociale, etc.... — Du mot grec θέσσομαι, qui vient de la racine θεσ, laquelle exprime l'idée de *prière*, la langue latine crée le mot *festum*, d'où nous avons fait celui de *fête*. Quelle grande leçon ! Ce mot fête éveille l'idée de la joie ; il l'exprime même en seconde signification. Mais c'est une joie qui vient de la fête ; or la prière authentique et solennelle des grands anniversaires religieux, qui part avec transports des âmes, des familles, unies dans les temples richement parés, embaumés de l'encens divin, retentissant des chants sacrés, telle est la source et le mobile de la joie des fêtes ! Employer ce mot pour désigner des divertissements profanes, c'est le faire déchoir ; si on l'entend des plaisirs dissolus, c'est le profaner ! — De *imitor*, μιμέομαι,

(1) Dict. de M. LITTRÉ : Préface.

j'imite, on ne fera pas seulement *imitation*, mais encore *image*, (*imago* de *imitago*, ou *imitationem ago*) le résultat de l'imitation ; d'où naîtra naturellement *imagination*. En poussant dans un autre sens, on arrivera à *metior*, je mesure, parce que la mesure est une condition nécessaire au succès de l'imitation (1). — De *servo*, (ἐρύω) *je conserve*, on fera *servio*, *je sers* ; parce que les ennemis vaincus, auxquels on conservait la vie, étaient réduits en esclavage.

Quelquefois le sens dérivé apparaît, non pas seulement absolument nouveau, mais même contraire au sens primitif. Ainsi, le mot *licence* vient de *licet*, il est permis ; or le mot licence signifie aujourd'hui la transgression de ce qui est permis. C'est qu'on a confondu à la fin ce qui *est permis* avec *ce qu'on se permet*. — Le mot de *liberté* vient de *libet* (2), ce qui plaît. C'est bien ainsi que la foule entend ce mot qui, de tout temps, aujourd'hui surtout, a été plus employé qu'approfondi. Mais les sages l'entendent dans un sens plus auguste et plus vrai ; c'est pour faire ce qui plaît à Dieu, non ce qui nous plaît à nous-mêmes, que nous sommes doués de liberté. Ici donc la foule a fait un dangereux écart dans la déduction qui de *libet* a amené aux sens qu'on prête à *libertas*.

D'autrefois, et ce ne sont pas les moins dignes d'intérêt et d'admiration, on dirait que c'est la nature elle-même, la nature instinctive pure et simple, qui déduit. L'enfant naissant a nommé sa mère, en poussant le cri qui réclame la mamelle. Ce cri en effet, *Ma*, est regardé par les étymologistes comme une racine exprimant l'idée

(1) D'autres font venir de μέδω, j'ai soin. Dans beaucoup de cas il reste des doutes sur la véritable étymologie : toute investigation doit être prudente.

(2) Dans *libet* l'*i* est bref ; il est long dans *libertas*. On peut voir dans le dictionnaire de M. Littré, (au mot *Liberté*) par quel procédé, dit de renforcement, s'opère d'ordinaire cette transformation dans la quantité.

de nourriture. L'enfant le répète sous l'impulsion de son besoin : *ma ! ma!* L'euphonie d'abord, puis l'analogie, feront successivement ou *mama*, ou *mater*, d'où viendra notre beau mot de *mère*. C'est donc de cette promptitude de sa mère à soulager sa détresse que la bouche de l'enfant aura nommé la douce providence de son berceau, image et délégation de la Providence de Dieu : *Ex ore infantium et lactentium laus !*

Dans ces divers dérivés on peut déjà remarquer le procédé dont la littérature tire un grand profit, sous le nom de *Métonymie;* c'est-à-dire du trope qui prend pour un mot ce qui est la cause, l'effet, la partie, la matière, le signe, etc., de l'idée exprimée par ce mot. La métonymie apparaît avec magnificence dans le mot *Dieu*, lequel, par *Deus,* Θέοσ, vient du radical ΔIF, exprimant l'idée de jour ou d'éclat ; — dans le mot *âme*, *anima*, lequel vient, par ἄνεμοσ, vent, du radicel ἀν qui signifie *souffle :* l'âme en effet est la cause de la vie, et elle se manifeste par le souffle de la respiration. — Citons encore un beau mot usuel, qui fait naître tant de vœux et pousser tant de soupirs, le mot de *paix*. Il vient par les intermédiaires de πηγνυμι, *paciscor*, du radical παγ, qui exprime l'idée de frapper; c'est que le sceau qui a marqué, en frappant, son empreinte, est le gage authentique et la garantie de la convention qui assure la paix.

Enfin on peut tirer une conséquence morale bien salutaire de l'étymologie du mot *assassin*. On sait que ce nom sinistre, qui exprime l'idée de frapper à mort avec perfidie et violence, fut d'abord celui des séides du Vieux de la montagne. Sur son ordre ils s'exposaient à tous les dangers pour aller frapper ses ennemis. Or il les enivrait au préalable avec la liqueur hallucinante du *haschisch* ; et, sous cette influence, ils se livraient à lui corps et âme pour exécuter ses volontés. De la cause de leurs dispositions et de leur caractère sanguinaires, on a déduit

leur nom ; et ce nom enseigne lui-même quels peuvent être, pour le malheureux qui s'y abandonne, les résultats de l'habitude de s'enivrer.

La métaphore, ce trope d'une beauté supérieure, d'une grande puissance, qui rend comme sensibles et palpables les mystères du monde invisible, en y adaptant les idées des choses de la matière, la métaphore ne pouvait être négligée par l'esprit expansif de la langue en formation ; elle a donc fourni une foule de mots d'une richesse et d'une beauté incomparabes. Tel est d'abord le noble mot de *Vertu* ; le primitif est ἴς, ou Fίς, qui signifie nerf; on en a fait *vis*, la force. Tout cela reste encore dans la sphère de la métonymie, parce que le nerf est la cause, ou le signe, de la force. Mais, transportant l'idée de force dans l'ordre moral, la métaphore va donner *vir*, l'homme de mérite et de valeur ; d'où l'on fera, à l'aide du suffixe *tus*, *virtus*, l'état de l'homme fort. — Par contre, *mal* a pour racine μελ, radical grec d'où l'on a fait μέλας, noir. La métaphore ici est aussi visible qu'instructive : c'est la couleur de la tristesse et du deuil qui s'applique à ce qui souille et assombrit l'âme ; c'est l'idée de *noirceur* transportée dans l'ordre moral (1). —*Sage*, *sapiens*, σόφός, vient du radical σάφ, qui exprime l'idée de *vue claire* ; car la sagesse est avant tout une intuition, ou bien, selon la signification latine, un gout délicat du bien, du beau, du devoir. — *Tristesse* de *tero*, τείρω, *je broie*, est un état de l'âme, où elle semble comme broyée par le chagrin. — Il en est de même de *gémir* ; ce mot vient de *gemo*, γέμω, je suis rempli ; car l'âme paraît en certains états comme pleine et débordant d'une douleur qui semble se décharger par les soupirs et les larmes. — *Lire*, *lego*, λέγώ, vient du radical λεγ, qui exprime l'idée

(1) V. M. Littré au mot *Mal*.

de rassembler. Il signifie d'abord un choix, une cueillette d'objets matériels, de fleurs, par exemple ; or, comme la parole, qui est l'objet de la lecture, est un assemblage d'idées, il a été facile d'arriver, par la métaphore, au sens actuel du mot *lire*. — *Science* vient, par le même procédé, du radical σχι, exprimant l'idée de diviser : on a fait d'abord *scindo* et *scission*. Puis, considérant que la science est un partage et, comme on l'a dit plus haut (1), une sorte de bluteau intellectuel qui sépare la vérité de l'erreur, on a obtenu le beau sens qui aujourd'hui reste seul au mot.

Ecoutons encore un grand maître, saint Augustin. Il applique notre théorie étymologique au mot *mesure*, avec une élévation digne de son génie, et il tire en terminant une belle et salutaire conclusion sur l'usage que les « âmes spiritualisées » savent faire de la métaphore. « Il y a, dit-il, une *mesure* pour les pierres et pour tous les objets corporels ; il y a une *mesure* pour l'action, une *mesure* pour les sentiments de l'âme et la pratique de la vertu. Mais cette mesure du monde des âmes a elle-même une règle : c'est la *mesure infinie*, qui mesure tout et qui n'est mesurée par rien. Celui donc qui ne connaît que les applications matérielles du mot *mesure* est un esclave de la lettre. Il faut savoir s'élever au dessus du sens grossier des mots ; par là, on arrive aux significations élevées qui sont si chères aux âmes spiritualisées ; on laisse les significations communes, et on les change en ces sublimes idées qui réclament un esprit dégagé de la matière (2). »

Ouvrons, avant de terminer, une vue sur l'influence de l'esprit chrétien, dans la création, ou dans l'acception

(1) Cf. *Introd.* III.
(2) Nomina *mensuræ* quisquis non nisi visibiliter novit, serviliter novit. *De Gen. ad litt.* lib. IV, 8, 9. — Cité par Mgr Landriot : *Du symbolisme*, liv. IV, chap. I.

nouvelle, d'un grand nombre de mots. Il n'était pas possible que notre religion ne fût cause de modifications considérables dans les langues anciennes, et à leur avantage. Que l'on compare une page de la *Cité de Dieu* ou de *l'Imitation*, avec une page de Cicéron, on sera saisi à la vue du génie nouveau qui éclate, plus substantiel et plus riche, plus nourri des choses de l'esprit et du cœur : c'est un renouvellement complet. On aura à développer cette idée quand on traitera de la supériorité des lettres chrétiennes, soit pour le fonds, soit pour la forme (1).

La même influence s'exerce sur les origines de la langue française. Quand notre langue emprunte les mots latins, elle choisit avec un rare discernement ceux qui sont les plus aptes à rendre les idées chrétiennes ; elle rejette ceux que l'orgueil et les autres passions ont imprégnés de leur esprit, et dont elle semble désespérer de tirer avantage. Ceux qu'elle adopte, elle les purifie, les dilate, les assouplit, pour leur faire rendre quelque chose du « Commandement nouveau. » Le contraste du sens actuel avec le sens premier porte en lui un pénétrant et salutaire enseignement. C'est quelque chose de pareil au traitement que les vieux monuments de Rome ont éprouvé de la part de l'Église : les temples absolument impurs, les palais les plus souillés par l'orgie et le carnage, elle a laissé le temps achever leurs ruines commencées par les Barbares ; mais elle a pris possession des édifices moins profanés ; elle les a réparés, purifiés, consacrés, rendus dignes de servir d'asile aux fidèles groupés aux pieds du tabernacle et de la chaire de vérité. Ainsi a-t-elle fait pour les mots.

Par exemple, elle a rejeté le mot *jus*, qui vient de *jus-*

(1) Cf. *infra* chap. II, section II, art. II.

sum et signifie *ordre donné, volonté imposée* (1) ; elle a choisi le mot *droit*, qui vient de *di-rectum*, ce qui s'étend en ligne droite (c'est le sens de la racine Ρεγ). Le premier terme convenait à la langue du peuple à qui son poète attribuait pour mission d'imposer sa volonté au monde :

Tu regere imperio populos, Romane, memento !

au peuple dont les matrones répondaient à l'esclave qu'elles faisaient fustiger par caprice :

Sic volo, sic jubeo : sit pro ratione voluntas !

Ici le droit c'est la force, c'est-à-dire, le droit est le renversement du droit. Chez nous le droit, c'est la volonté de Dieu, et, par conséquent, la ligne droite qui vient de lui et qui ramène à lui.

Le mot *ordre*, dans le sens de commandement, serait fort mal traduit en latin par *ordo ;* c'est *mandatum, imperium, jussum*, qu'il faudrait employer. *Ordo* exprime l'idée de suite, de subordination, en vue d'un but qu'il faut atteindre. Notre mot *ordre* a aussi cette signification, et c'est d'elle qu'il a passé à celle de commandement. Car, selon l'esprit chrétien, celui qui commande doit avoir en dernière vue, non le plaisir d'imposer sa volonté, mais une fin légitime et utile, dont son commandement prescrit et détermine en même temps les moyens.

Pour la même raison les peuples chrétiens ont donné à leurs chefs, presque unanimement, des noms impliquant l'idée de conduire, non de commander : le nom de *duc*, (de *ducere*), et surtout le nom de *roi*, (de *regere*). Ce nom est analogue à celui de droit et procède de la même racine. Le mot de *empereur*, titre décerné d'abord, chez les Romains, au général victorieux, fut donné à Auguste et à ses successeurs. Le prestige de ce mot

(1) Le mot latin *jus* vient du radical ΖΥΓ, unir. Cf., M. Littré au mot *jurer*.

triomphal servit leur ambition; et le peuple, qui avait, dit-on, le nom de roi en horreur, courba honteusement la tête sous la tyrannie dont le nom nouveau est resté le symbole. En restaurant l'empire d'occident, l'Église donna le titre d'Empereur au monarque dont l'épée victorieuse devait la défendre; le sacre le défendait lui-même contre sa propre ambition. En de telles conditions, le nom avait sa raison d'être; il couvrait une grande mission dont il rendait digne celui qui en était investi. Mais en est-il de même pour tous ces chefs d'état qui aujourd'hui l'ambitionnent? et les peuples, en préférant avoir à leur tête un chef qui *commande* à un chef qui *conduit*, se sont-ils montrés sages? sont-ils devenus plus heureux? « Le grand Empereur » a remporté des victoires éclatantes au prix de torrents de sang? qu'est-ce que la France y a gagné?

C'est encore sous l'influence de ce respect pour autrui, qui relève de l'humilité et de la charité chrétienne, que le mot de *servir*, destiné à rendre les fonctions imposées aux esclaves, est devenu l'expression glorieuse du dévouement à son plus haut degré. Pour dire qu'on a fourni la carrière des armes, le latin, imprégné d'égoïsme, employait le mot *mereor* : *Meruit sub Pretio; il a bien mérité sous les ordres de Prétius;* le français dit : *il a servi !* Quoique la formule « Votre serviteur » soit devenue banale, il n'en est pas moins vrai qu'elle honore l'esprit qui l'a inspirée à la coutume.

Pour les mêmes raisons, la langue française accuse volontiers ses sympathies pour l'âme, comme la langue païenne pour les sens. Au lieu de *pulcher,* qui déduit l'idée de beauté de l'éclat des couleurs, πολυχρόος, nous avons choisi *beau*, *bellus,* terme de la nouvelle latinité qui vient de *bonus* par *benus* (1). Ainsi pour nous le beau, c'est

(1) V. M. Littré au mot *Bon.* Benus, bonus, a fait bellus, comme femina, femella.

l'éclat, la splendeur du bon. — Pour exprimer la joie, on avait à choisir entre deux mots latins, l'un et l'autre de bon coin : *gaudium* de γηθέω, qui a pour racine γάω, exprimant l'idée de joie douce et intime, et *lætitia*, de λαόω, impliquant le divertissement bruyant ; c'est le premier qui a eu seul droit de cité dans notre langue. De l'autre on avait fait *liesse*, dont le sens implique la joie tumultueuse, et qu'on a laissé vieillir.

On pourrait montrer, par mille autres exemples, le goût délicat dont notre langue se trouve pourvue : bornons-nous à un dernier. Elle a aussi laissé vieillir le mot *labeur* : faut-il le regretter ? L'étymologie donne à ce mot pour racine le sanscrit *rabh* (1), qui signifie *agir avec violence*. Il semble que notre langue ait craint de rappeler à la pensée cette idée de peine qu'implique le travail, comme devant le rendre rebutant. Le mot *travail* vient de *trabs*, d'où l'on a fait d'abord *entraves* ; il met sous les yeux l'obstacle qu'il s'agit de surmonter ; et il excite ainsi à l'action par la vue de l'objet de l'effort qui deviendra la matière du triomphe : c'est le mot que notre langue a voulu conserver !

ARTICLE TROISIÈME

DE LA TRADUCTION.

Un maître qui a rendu à l'enseignement secondaire des services signalés, M. l'abbé Verniolles, recommande en ces termes l'exercice de la Traduction : « Tous ceux qui ont réfléchi sur la formation de l'esprit et de la raison

(1) La lettre *r* du sanscrit se change en *l* chez les latins. V. le dictionnaire de M. Littré au mot *Travail*.

savent qu'il n'est rien de propre à développer les facultés d'un enfant comme la décomposition et la recomposition du langage qui portent à la fois sur deux langues étudiées simultanément. Ces thèmes et ces versions, éternel tourment des écoliers, ces explications du grec et du latin, objet d'ennui pour un âge impatient et frivole, à tout prendre, c'est la meilleure école pour celui qui veut manier un jour la plume et la parole ; c'est le plus sûr moyen d'initier la faible intelligence de l'enfant aux grandes opérations de la pensée(1). » On peut dire que ces paroles résument l'enseignement des anciens et des modernes sur l'importance et les avantages de cet exercice. Il appartient aux classes de lettres et à celles de grammaire ; car il est également propre à favoriser les premiers apprentissages de l'art de la pensée et de la parole et les études plus profondes réservées aux classes supérieures : il ne faut donc pas différer d'en traiter. On dira successivement quelle en est l'importance, quel en doit être de préférence l'objet ; et l'on ajoutera quelques conseils pratiques, mais des plus sommaires seulement.

I. — *Importance de la traduction comme développement de la raison.*

Nous n'avons ici qu'à entendre le vicomte de Bonald (2). L'illustre philosophe attache à cette question une si haute importance qu'il n'a pas dédaigné de la traiter en simple, mais habile praticien. Il part des principes que nous avons longuement démontrés dans les précédents volumes, non sans invoquer sa haute autorité. Dans l'énumération qu'il va faire, ce n'est pas la raison seule qui est en cause ;

(1) *Essai sur la trad.* Préface.
(2) *Théorie de l'éduc. sociale*, chap. X.

il montre aussi la valeur de la traduction pour l'heureux développement des autres facultés de l'esprit. Mais on verra que le jugement et le goût, qui relèvent directement de la raison, ont la prééminence dans la démonstration qu'il donne :

« L'éducation, dit-il, doit développer le talent, qui est l'aptitude à faire une chose, ou donner à l'homme des dispositions à faire indifféremment plusieurs choses. Commençons par les facultés de l'esprit. J'en distingue quatre : la mémoire, l'imagination, le jugement et le goût (1).

« Toutes les facultés se forment par l'exercice. Donc, pour former la mémoire, il faut apprendre ; car la mémoire est l'art de retenir ce qu'on apprend. Pour former l'imagination, il faut inventer ou composer ; car l'imagination est invention. Pour former le jugement, il faut comparer ; car le jugement est comparaison. Pour former le goût, il *faut distinguer* ; car le goût est distinction. Or, je soutiens qu'il n'y a que l'étude d'une langue étrangère qui puisse accoutumer, dès l'enfance, l'esprit à retenir, à imaginer, à comparer, à distinguer ; qui puisse exercer, dans l'enfant, la mémoire, l'imagination, le jugement, le goût ; c'est-à-dire, former son esprit.

« L'étude d'une langue étrangère exerce la mémoire ; car qu'y a-t-il de plus difficile à apprendre, à retenir, que de donner aux idées des sons différents de ceux qu'on leur a donnés dès sa plus tendre enfance, et qu'on leur donne tous les jours et à tout instant ? Il est évident, par cette raison, que se borner à apprendre par cœur des morceaux de vers ou de prose, dans sa langue naturelle, peut meubler, orner la mémoire, mais ne l'exerce pas.

(1) On se permet ici une inversion sans conséquence sur les pensées de l'auteur, et importante pour le but du présent volume ; c'est de mettre le jugement après l'imagination.

« L'étude d'une langue étrangère exerce l'imagination, puisqu'elle force à composer, à imaginer, non seulement la pensée, *mais* l'expression *même* de la pensée. Il est évident qu'en composant dans sa langue naturelle seulement, on n'exerce pas autant l'imagination ; que d'ailleurs on n'exerce que l'imagination seule ; au lieu qu'en composant dans une autre langue que la sienne, on exerce en même temps la mémoire, l'imagination, le jugement et le goût ; c'est-à-dire, on se rappelle, on invente ; on compare, on distingue ; car il faut tout cela, même dans la plus forte amplification.

« L'étude d'une langue étrangère exerce le jugement, parce qu'il faut continuellement traduire sa langue naturelle dans cette autre langue : or traduire, c'est comparer. Il n'est pas moins évident qu'on ne peut pas exercer son jugement en se bornant à l'étude de sa langue naturelle, parce que, pour comparer, il faut deux objets.

« L'étude d'une langue étrangère exerce le goût; car le goût est aussi jugement ; jugement rapide de sentiment ou d'instinct plutôt que de réflexion ; distinction que nous faisons, malgré nous-mêmes, des beautés et des défauts d'un ouvrage, ou de plusieurs ouvrages ; et il résulte à la fois, d'une mémoire exercée, d'un jugement perfectionné et d'une imagination vive. Car quelle que soit la rapidité de ce sentiment qu'on appelle goût, lorsqu'il réprouve, par exemple, un défaut dans un ouvrage, la mémoire présente ce qu'il faudrait y substituer, ou l'imagination l'invente, et dans les deux cas le jugement le compare. Je ne sais même s'il serait possible aux enfants de prêter la même attention à des études faites uniquement dans leur langue naturelle, à cause de l'extrême habitude de la parler ; ou, si l'on ne courrait pas le risque d'en faire des pédants, qui analyseraient toutes leurs paroles, et, comme M. Jourdain, seraient tout émerveillés d'avoir fait si longtemps de la prose sans le savoir. »

Cette importance de la traduction, pour tenir l'attention de l'élève éveillée et forte, est mise dans tout son jour par l'auteur expérimenté qu'on a cité en commençant. Comme on a dû insister, au début de cet ouvrage (1), sur le développement et l'affermissement de la faculté de l'attention, il faut se garder de négliger ici le rôle très-favorable de la traduction : « Ne l'oubliez pas, dit M. l'abbé Verniolles, un élève est naturellement léger, inattentif, toujours ennemi et souvent incapable de sérieuses réflexions. Si vous avez simplement recours à la lecture d'un auteur écrit dans sa langue pour former son jugement et son goût, presque toujours le mérite du fond et les vraies beautés de la forme échapperont à son œil distrait. Le livre est-il sérieux et grave? Pour saisir et pour suivre la pensée de l'écrivain, il faudrait une forte application : d'ordinaire l'écolier n'aura pas cette constance et ce courage ; sa paresse l'emportera, et il ne restera rien, ou presque rien, de sa lecture. Si le livre est attrayant et facile, si l'intérêt du récit, si l'éclat ou la chaleur du style, le captivent et l'entraînent, il ne fera qu'obéir à une curiosité instinctive. Ses yeux dévoreront toutes ces pages en courant ; quelques-unes peut-être l'auront attendri ou charmé ; mais il ne saura point raisonner ses impressions, et à peine pourrait-il retrouver les passages qui l'ont frappé.....

« Voulez-vous que l'étude des modèles soit réellement profitable? voulez-vous fixer l'esprit de votre élève sur une œuvre littéraire et concentrer ses réflexions sur le tout et sur les parties? vous ne trouverez aucun moyen préférable à l'exercice de la traduction... L'élève ne peut manquer de retirer un immense avantage des efforts qu'il fait pour saisir les pensées d'autrui dans une langue étrangère ;..... d'ordinaire les choses valent ce qu'elles

(1) *Introduction*, III, III

coûtent. Les sentiments et les idées d'un livre écrit dans votre propre langue vous frappent un instant ; mais souvent ces impressions s'évanouissent sans laisser la moindre trace après elles. Avez-vous, au contraire, à pénétrer les pensées que recouvre une langue qui vous est moins familière, il faudra d'abord vous recueillir profondément pour chercher l'intention de l'écrivain. Quand vous aurez le sens général de l'endroit que vous voulez traduire, il vous restera mille questions partielles, mille difficultés à résoudre. Ici c'est un mot dont le sens vous paraît obscur ou équivoque ; là c'est une phrase entière qui ne peut se lier à celle qui précède ou à celle qui suit. Vous êtes obligé de comparer, de réfléchir, d'essayer diverses solutions à la difficulté qui vous arrête ; et, durant ce travail, l'intelligence et la mémoire se pénètrent de plus en plus de la pensée de l'écrivain (1). »

La traduction s'exerce à la fois sur la langue étrangère qu'il faut tourner en la langue naturelle, et en la langue naturelle dont il faut rendre un texte en la langue étrangère : dans le premier cas, c'est la *version* ; dans le second, c'est le *thème*. M. de Bonald a saisi et exprimé, en quelques lignes, vraiment neuves et profondes, la fonction spéciale et l'importance relative des deux exercices. Ces lignes font justice des idées *utilitaires* qui ont déjà tant envahi, et qui menacent aujourd'hui de supprimer les études libérales.

« La faculté de penser, dit-il, ou l'esprit, est la faculté d'attacher des pensées aux mots, et la faculté de parler est la faculté d'attacher des mots aux pensées, qualités dont la dernière tient à l'homme physique et à la flexibilité des organes ; et c'est ce qui fait qu'elle est plus commune que l'autre, et qu'on voit plus de gens qui parlent facilement que de gens qui pensent très-juste. Ainsi un

(1) *Loc. cit.* chap. I, art. I.

enfant qui fait un thème a des idées dont il cherche les mots, et celui qui fait une version a des mots dont il cherche les idées. Le premier va de l'idée connue au mot inconnu ; le second, du mot connu à l'idée inconnue. Ainsi l'enfant qui trouve dans son thème le mot *ravager* a une idée en *français* dont il cherche l'expression *latine*, et le dictionnaire français-latin lui indique *populari*. Celui qui, dans sa version, trouve le mot *parere*, a un mot latin sans idée, ou plutôt un son; et le dictionnaire latin-français qu'il consulte lui donne *obéir* pour l'idée qu'il cherchait, et qui correspond à ce son ; en sorte que les dictionnaires sont tantôt des recueils de mots et tantôt des recueils d'idées. Ce double exercice est également utile à l'acquisition des mots et au développement des idées, motif pour lequel il était pratiqué dans l'ancien système d'éducation, et ne peut être remplacé par aucun autre. L'enfant qui annonce le plus d'esprit, c'est-à-dire, de facilité à développer ses idées et à saisir leurs rapports, doit donc réussir dans la version mieux que dans le thème, et c'est aussi ce qui arrive presque toujours (1). »

§ II. — *Quel doit être, des langues mortes ou des langues vivantes, le principal objet de la traduction ?*

Cette seconde question, nécessairement liée à la première, est résolue par M. de Bonald, avec plus de solidité encore dans les preuves et avec la même précision. Aujourd'hui que la pratique contraire est imposée par l'Université à toute la jeunesse française, il est bon d'opposer sa haute autorité et ses raisons décisives aux empiriques dont les essais seront désastreux. Nous allons donc l'entendre successivement écarter les langues vivantes, et dé-

(1) De *l'éduc. dans la société*; chap. X, des études.

montrer l'urgence des langues anciennes comme objet principal de l'exercice de la traduction. Il insiste surtout sur la langue latine.

« Il n'y a pas de langue vivante, dit-il, dont l'utilité soit assez générale, ni pour le lieu ni pour les professions. Apprendra-t-on l'italien à Bayonne, ou l'espagnol à Strasbourg ? Un enfant destiné à l'état ecclésiastique apprendra-t-il l'anglais, et celui qui doit servir dans la marine apprendra-t-il l'allemand ? Apprendra-t-on toutes les langues ? C'est le moyen d'oublier même la sienne (1).

« Il n'y a pas de langue vivante qui soit entièrement fixée, parce qu'il n'y a pas de société parfaitement constituée ; plus la société est constituée, plus la langue est fixée ; plus elle est fixée, plus elle se répand, plus elle approche d'être universelle ; et nous voyons, par cette raison, la langue française devenir la langue universelle de l'Europe.

« Il n'y a pas de langue vivante qu'un jeune homme, dont la mémoire, le jugement et l'imagination sont exercés, n'apprenne facilement dans deux ans ; et cette étude peut faire partie des études particulières de la profession (2).

« Il faut donc apprendre une langue morte. Quelle langue morte doit-on apprendre ? La plus générale quant aux lieux et aux professions ; celle dans laquelle il y a le plus d'ouvrages capables de former le cœur et l'esprit ; celle qui a le plus d'analogie avec sa langue naturelle et avec le plus grand nombre des langues vivantes. Or la langue latine réunit tous ces avantages.

(1) On a éludé cette difficulté par la liberté du choix ; mais tous les praticiens savent au prix de quelles difficultés pour la discipline et la véritable éducation.

(2) Cette raison paraîtra péremptoire à tous ceux qui ont l'expérience de la surcharge que cause cet enseignement et des répugnances des élèves à se livrer à cette étude. Une fois développés par une forte et simple instruction classique, ils feront bien plus de progrès, quand arrivera l'apprentissage de la profession.

« Elle est la racine de la langue française, italienne, espagnole; on ne peut connaître les beautés, les ressources, la force, l'orthographe de ces langues, si l'on ne connaît la langue latine, et on en retrouve quelque chose dans toutes les langues de l'Europe policée.

« Elle est universelle quant aux lieux ; car dans toute l'Europe policée il n'y a pas de village où quelqu'un n'entende cette langue et ne puisse la parler, et elle est presque langue usuelle dans certaines parties de l'Europe. Elle est universelle quant aux professions ; elle est la langue de la religion chrétienne ou de la théologie, de la jurisprudence, de la médecine, de la philosophie ; elle est la langue de la politique et de l'art militaire, puisqu'elle est la langue de Tacite et de César. C'est-à-dire que l'Europe religieuse et l'Europe savante ont une langue commune ; et l'Europe politique, des langues différentes; et cela doit être ainsi pour la conservation de l'espèce humaine ; car il faut que les hommes soient réunis par le lien de la religion et des connaissances utiles et communes à tous, et que les sociétés soient séparées par des gouvernements particuliers.

« Aucune autre langue que la langue latine n'offre, dans tous les genres, des ouvrages plus propres à développer, à faire éclore les talents d'un jeune homme, sans danger pour ses mœurs (1). »

Ces lignes magistrales et irréfutables rappellent l'éloquente digression consacrée par l'auteur du livre DU PAPE à l'éloge de la langue latine. Une vraie conjuration s'est soulevée, dès le siècle dernier, contre l'enseignement de cette langue dans les colléges. « Les philosophes, dit ailleurs le Comte de Maistre, haïssaient eette langue pour deux raisons, parce qu'elle était langue religieuse et

(1) *Théorie de l'éduc. sociale*, loc. cit. Ce serait le lieu de parler des ressources immenses de la littérature chrétienne latine ; car c'est un immense et riche appoint. On en traitera en son lieu.

parce qu'ils ne la savaient pas (1). » Plus dissimulées peut-être aujourd'hui, leurs attaques n'en sont pas moins dangereuses ; surtout par cette obstination redoutable que la secte apporte à tous ses desseins. On ne saurait donc trop se retremper, en écoutant la doctrine des esprits droits et élevés, dans l'estime des langues de l'antiquité classique.

« Rien n'égale, dit J. de Maistre, la dignité de la langue latine. Elle fut parlée par le peuple-roi, qui lui imprima ce caractère de grandeur unique dans l'histoire du langage humain, et que les langues, même les plus parfaites, n'ont jamais pu mériter. Le terme de *majesté* appartient au latin. La Grèce l'ignore ; et c'est par la majesté seule qu'elle demeura au dessous de Rome, dans les lettres comme dans les camps. Née pour commander, cette langue commande encore dans les livres de ceux qui la parlèrent. C'est la langue des conquérants romains et celle des missionnaires de l'Eglise romaine. Ces hommes ne diffèrent que par le but et le résultat de leur action. Pour les premiers, il s'agissait d'asservir, d'humilier, de ravager le genre humain ; les seconds venaient l'éclairer, le rassainir et le sauver ; mais toujours il s'agissait de vaincre et de conquérir ; et de part et d'autre, c'est la même puissance :

.....Ultra Garamantas et Indos
Proferet imperium.....

Trajan, qui fut le dernier effort de la puissance romaine, ne put cependant porter sa langue que jusqu'à l'Euphrate. Le Pontife romain la fait entendre aux Indes, à la Chine et au Japon.

« C'est la langue de la civilisation. Mêlée à celle de nos pères, les Barbares, elle sut raffiner, assouplir, et pour ainsi dire *spiritualiser*, ces idiomes grossiers qui sont devenus ce que nous voyons. Armés de cette langue, les envoyés du Pontife romain allèrent eux-mêmes chercher ces peuples qui ne venaient plus à eux. Ceux-ci l'entendirent parler le jour de leur baptême, et depuis ils ne l'ont plus oubliée. Qu'on jette les yeux sur une mappe-monde ; qu'on trace la ligne où cette langue universelle se tut : là sont les bornes de la civilisation et de la fraternité européennes ; au delà vous ne trouverez que la parenté humaine qui se trouve heureusement partout. Le signe européen, c'est la

(1) *Fragments,* à la suite des *Lettres et opuscules* II vol. p. 116. — « Nous devons mettre en tête des études classiques l'enseignement du latin avec d'autant plus de sûreté, que le *parti, qui a entrepris de changer la religion et les lois de l'Europe,* cherche à le repousser, pour y substituer l'étude des langues vivantes ou des sciences exactes. M. Rubichon : *Action du clergé sur les sociétés modernes.*

langue latine. Les médailles, les monnaies, les trophées, les tombeaux, les annales primitives, les lois, les canons, tous les monuments parlent latin : faut-il donc les effacer ou ne plus les entendre ?

« Le dernier siècle, qui s'acharna sur tout ce qu'il y a de sacré ou de vénérable, ne manqua pas de déclarer la guerre au latin. Les Français, qui donnent le ton, oublièrent presque entièrement cette langue ; ils se sont oubliés eux-mêmes jusqu'à la faire disparaître de leur monnaie, et ne paraissent point encore s'apercevoir de ce délit commis tout à la fois contre le bon sens européen, contre le goût et contre la religion. Les Anglais mêmes, quoique sagement obstinés dans leurs usages, commencent aussi à imiter la France ; ce qui leur arrive plus souvent qu'on ne le croit, et qu'ils ne le croient même, si je ne me trompe. Contemplez les piédestaux de leurs statues modernes : vous n'y trouverez plus le goût sévère qui grava les épitaphes de Newton et de Christophe Wren. Au lieu de ce noble laconisme, vous lirez des histoires en langue vulgaire. Le marbre, condamné à bavarder, pleure la langue dont il tenait ce beau style, qui avait un nom entre tous les autres styles, et qui, de la pierre où il s'était établi, s'élançait dans la mémoire de tous les hommes.

« Après avoir été l'instrument de la civilisation, il ne manquait plus au latin qu'un genre de gloire, qu'il s'acquit en devenant, lorsqu'il en fut temps, la langue de la science. Les génies créateurs l'adoptèrent pour communiquer au monde leurs grandes pensées. Copernic, Keppler, Descartes, Newton, et cent autres très importants encore, quoique moins célèbres, ont écrit en latin. Une foule innombrable d'historiens, de publicistes, de théologiens, de médecins, d'antiquaires, etc., inondèrent l'Europe d'ouvrages latins de tous les genres. De charmants poètes, des littérateurs du premier ordre, rendirent à la langue de Rome ses formes antiques, et la reportèrent à un degré de perfection qui ne cesse d'étonner les hommes faits pour comparer les nouveaux écrivains à leurs modèles. Toutes les autres langues, quoique cultivées et comprises, se taisent cependant dans les monuments antiques, et très-probablement pour toujours.

« Seule entre toutes les langues mortes, celle de Rome est véritablement ressuscitée ; et, semblable à celui qu'elle célèbre depuis vingt siècles, une fois ressuscitée, elle ne mourra plus (1). »

La langue latine, tout en se faisant la part du lion, partage cependant, dans une bonne mesure, avec le grec, le privilège de fournir la matière classique à l'exercice

(1) Christus resurgens ex mortuis, jam non moritur. ROM. VI, 9. *Du Pape* : préface.

de la traduction. Est-il à désirer que cette mesure s'élargisse et que l'étude du grec gagne dans les générations de nos collèges ? Un critique contemporain, qui n'est pas suspect de partialité pour les systèmes anciens, exprime nettement ses regrets sur l'état actuel de cet enseignement et ses vœux pour l'avenir : « Malgré les efforts de quelques maîtres éminents, dit M. Bréal, le grec n'a jamais pu s'acclimater dans l'Université... Si elle ne réussit pas à enseigner le grec, on ne peut douter cependant qu'elle ne l'aime. Quand un faux bruit, il y a quelques années, attribua au Ministre d'alors l'intention de supprimer le grec dans les lycées, un cri d'alarme fut poussé par les professeurs. Il est d'autant plus affligeant de penser que de mauvaises méthodes, un enseignement défectueux de la grammaire (1), le manque de vues claires en philologie, et des habitudes invétérées de routine, rendent à peu près stérile un sujet d'études si sympathique à notre génie. Quelle gymnastique pour l'esprit qu'une langue dont nous pouvons suivre l histoire durant tant de siècles et à travers les transformations de divers dialectes !... Peut être est-ce par le grec qu'une réforme de notre système d'enseignement pourrait être commencée avec le plus de chance de succès (2). »

Mgr Dupanloup a résumé en quelques pages brillantes (3) ce que les hommes les plus compétents, Bossuet, Rollin, J. de Maistre, le P. Drach etc., ont dit ou fait dans leur admiration pour cette incomparable langue, il faut l'écouter quelques instants :

« Si nous passons, dit-il, à l'examen des titres sur lesquels la langue grecque s'appuie pour devenir la seconde des langues

(1) Le critique reproche à l'enseignement de la grammaire dans l'Université d'être trop purement verbal, de ne pas donner la raison des choses, etc ...
(2) *Quelques mots sur l'instruction publique en France* : p. 227.
(3) *De la haute éducation intellectuelle.* Liv. II, chap, IV.

classiques, nous aurons à reconnaître en elle les caractères les plus brillants, et des qualités peut-être encore plus avantageuses que celles mêmes du latin.

« Non, ce n'est point sans raison que les savants et les génies du premier ordre, chez les nations les plus illustres, ont toujours regardé cette langue, non pas comme une étude de luxe, mais comme une étude nécessaire et comme un des éléments principaux de l'éducation publique. « Je voudrais, dit Rollin, que les yeux, les oreilles, la langue, la main, a mémoire, l'esprit, que tout conduisît les jeunes gens à l'intelligence du grec.

« Les lettres et les arts furent le triomphe de la Grèce. dit M. de Maistre. Dans l'un et l'autre genre, elle a découvert le beau ; elle en a fixé les caractères ; elle nous en a transmis les modèles qui ne nous ont guère laissé que le mérite de les imiter. *Il faut toujours faire comme elle sous peine de mal faire.* Dans les *Soirées de Saint Pétersbourg*. M. de Maistre, qui a jugé d ailleurs si sévèrement le caractère et l'esprit grec, a donné à la Grèce littéraire la plus grande louange qui se puisse donner. « C'est, dit-il, la nation qui a été le plus elle-même dans les lettres. « La langue grecque est une langue admirable, dit-il encore ailleurs, et la plus belle peut-être que les hommes aient jamais parlée. »

« M. Cousin s'exprime sur ce point comme M. de Maistre : « La beauté latine est mélangée, dit-il ; la beauté grecque est pure et accomplie, on y trouve la grandeur simple .., une force et un charme incomparables. » En Angleterre, et surtout en Allemagne, on le sait, l'ardeur de la langue grecque tient de l'enthousiasme; et il faut avouer que cet enthousiasme est bien justifié par la beauté supérieure et le haut degré de perfection que bientôt trente siècles se sont accordés à reconnaître à cette langue.

« Longtemps aussi, en France, et surtout pendant le XVIe et le XVIIe siècle, la langue grecque fut cultivée avec un grand zèle. Les mémoires contemporains nous montrent la jeunesse apportant à l'étude des poètes, des orateurs, des philosophes, des historiens grecs, une ardeur et une constance vraiment extraordinaires. Si l'on racontait, sur ce point, à nos écoliers d'aujourd'hui, les prouesses des écoliers d'autrefois, elles leur paraîtraient aussi étonnantes que celles des paladins héroïques, dont les gigantesques coups d'épée effraient l'imagination des petites générations du temps présent.....

« Fénelon avait étudié le grec avec enthousiasme : il avait pénétré toutes les profondeurs et saisi toutes les beautés, toutes les délicatesses de cette admirable langue. Ses ouvrages littéraires ont le goût de l'atticisme le plus pur ; nous possédons encore la traduction et l'analyse qu'il avait faites de l Odyssée.

« On sait aussi ce que les historiens de Bossuet nous apprennent de son application à l'étude approfondie des lettres grecques, et jusqu'où allait son admiration pour Homère. Bossuet avait étudié si parfaitement les auteurs grecs que, dans un âge

très-avancé, il en récitait souvent encore de longs fragments, quoiqu'il ne les eût pas relus depuis un grand nombre d'années.

« L'abbé Ledieu, son secretaire, raconte avec quel bonheur Bossuet aimait à retracer, dans ses entretiens, ces doux et heureux souvenirs de sa jeunesse. Ses plus illustres contemporains se rappelaient le plaisir qu'ils trouvaient eux-mêmes à l entendre parler de la *sublimité d'Homère et de la douceur de Virgile*. Quel bonheur, en effet, d avoir pu entendre Bossuet parler d'Homère! Quels hommes que Bossuet et Homère, séparespar tantde siècles, et rapprochés par une si étonnante conformité de génie.

L'Évêque d'Orléans s'attache ensuite à justifier cette admiration des hommes de génie pour la langue grecque, en analysant ainsi les qualités qui la recommandent.

« Parmi les qualités brillantes, dit-il, et les caractères originaux qui distinguent la langue et la littérature grecques, sa clarté et sa précision, sa richesse et sa variété, sa douceur et son incomparable harmonie, enfin cette pureté,cette délicatesse, cette élégance, qui se nomment *l'atticisme*, tiennent le premier rang.

« Le Pere Drach l'a remarqué, et il est vrai, l'harmonie de la langue grecque flatte tout à la fois l'oreille, l'esprit et le cœur (1), parce que sa clarté et sa précision permettent d'en jouir davantage : elle a le don particulier de mettre sous les yeux, de faire voir et toucher, pour ainsi dire, l'essence des choses les plus abstraites et les plus subtiles, de distinguer même, par l'harmonie imitative et inimitable de ses mots, la nature et les diverses nuances les plus délicates des objets qu'elle veut représenter. Quiconque a lu Platon et ses dialogues les plus sublimes a fait cette observation.

« J'oserais presque dire que, parmi les langues anciennes du moins, la langue grecque est la langue philosophique par excellence : elle a produit à elle seule toute la grande philosophie antique, Platon et Aristote, et les autres écoles célèbres dont il est inutile de redire ici les noms . . . .
. . . .

« Cette flexibilité suppose une force intime, une richesse naturelle, une profondeur de ressources extraordinaires ; et, pour moi, j'y admire les décrets d'une Providence qui formait ainsi à l'avance et prédestinait cette langue à la plus grande des œuvres, à l'exposition des dogmes chrétiens dans la prédication évangélique. Et voilà ce qui fait que, comme Évêque aussi bien que comme instituteur de la jeunesse, je suis heureux d'étudier ici le dessein de Dieu dans le don d'une telle langue fait aux

(1) On dira, quand il sera traité de l'harmonie, que cette extension de l'oreille à l'esprit et au cœur est indispensable et caractéristique pour la véritable harmonie.

hommes, et les qualités providentielles de cet idiome, que Dieu voulait élever à la dignité d'une langue sacrée.....

« La langue grecque, mieux encore que le latin, ajoute à sa flexibilité et à sa clarté par l'art de l'inversion, qui lui permet, pour mieux achever le sens, ou perfectionner l'harmonie, de faire attendre, jusqu'à la fin d'une période,le trait décisif, et de placer, comme le dit La Harpe, où il lui convient mieux, le mot qui est image et le mot qui est pensée : art et privilège admirables, à l'aide desquels elle peut, sans effort, faire valoir toutes les parties de la phrase, les couper, les suspendre, les opposer, les rassembler, et, par là, attacher toujours l'oreille et l'imagination, sans que cette composition artificielle laisse un nuage dans l'esprit, ni un doute sur le sens de la phrase.

« Aussi prompte que fidèle à porter les idées dans l'esprit, quelle force, quelle richesse, quelle fécondité, ne lui donne pas *sa concision* ! Elle peut combiner plusieurs mots dans un seul et renfermer plusieurs images et plusieurs pensées dans une courte expression. Par là, elle offre à l'imagination un tableau entier avec une ou deux phrases. M. de Maistre l'a remarqué avec admiration :

« Mille ans avant notre ère, dit-il, Homère exprimait dans un seul mot, évident et harmonieux : *Ils répondirent par une acclamation favorable à ce qu'ils venaient d'entendre* (1). Que de mots, que de temps il faut aux autres langues pour dire la même chose et l'exprimer avec beaucoup moins de vivacité et de vérité! C'est encore ainsi que cette langue merveilleuse peint, d'un seul trait, le casque *qui jette des rayons de lumière de toutes parts* ; le guerrier dont le front *est ombragé d'un panache de diverses couleurs etc., etc.* »

Rollin fait précéder sa belle étude sur le grec par ces paroles : « L'Université de Paris a eu tant de part au renouvellement des belles-lettres dans l'occident, et en particulier à celui de la langue grecque, qu'elle ne peut en laisser tomber ou languir l'étude sans renoncer à ce qui a fait jusqu'ici l'un des plus solides fondements de sa réputation (2). » Au début de ce paragraphe,on a entendu un des hauts représentants de l'enseignement officiel exprimer des vœux qui semblent être inspirés par ces paroles, mais qui ne sont pas sans mélange d'inquiétude.

(1) ἐπευφήμησαν.
(2) *Traité des études*. Liv. I, ch. II.

Le grand corps qui a absorbé l'Université de Paris n'est-il plus assez soucieux d'hériter d'une de ses gloires les plus authentiques? Ce n'est pas à nous de répondre; mais à nous de rivaliser avec elle et de prendre à notre charge son devoir, si elle le trahit. Que les gens du siècle, qui ont surtout dans le cœur la préoccupation des intérêts matériels, préfèrent l'instruction spéciale qui ne vise qu'à les servir; nous, qui voulons former et élever les intelligences, initions-les de bonne heure, en les habituant à une traduction patiente, à comprendre, à goûter la langue que l'intelligence humaine a le mieux perfectionnée pour en faire comme son miroir fidèle, et qu'elle a le plus heureusement assoupli pour l'employer comme un ingénieux et puissant instrument.

§ III. — *Quelques conseils sur la pratique de la traduction au point de vue de cet ouvrage.*

Nous ne sortirons pas du but que nous nous sommes proposé dès le commencement. Ce n'est pas un traité de la traduction qui a été ici entrepris; c'est une démonstration de l'importance de la traduction comme moyen de développer et d'affermir la raison. Nous nous bornerons donc, parmi les règles de cet exercice, à celles qui ont surtout pour objet de le faire tourner à cette fin.

Les opérations de la raison, le jugement, le raisonnement etc., ont toutes pour base la comparaison La traduction n'est pas autre chose, ainsi que l'a démontré M. de Bonald ; c'est la comparaison des idées par la comparaison des mots. Il suit de là que le service attendu de la traduction sera en raison de sa fidélité.

Or il se trouve heureusement aujourd'hui que les exigences sont sévères à cet endroit. « Le bon goût public, a dit M. de Burnouf, a fait justice de cette distinction

arbitraire qu'une école vieillie établissait entre une belle traduction et une traduction fidèle. On pense que la fidélité et la beauté peuvent aller de compagnie... On ne traduit plus pour enseigner le style à ses contemporains, mais pour produire, si l'on peut, dans sa langue les pensées d'un auteur ancien avec leur forme originale et leur couleur native. Or, en même temps que l'on a senti le besoin de se rapprocher de l'antiquité, on s'est aperçu que la langue française fournit pour cela des ressources à qui saura les trouver (1). » Ainsi, d'une part, un riche fonds de comparaison dans les langues anciennes, de l'autre, l'assurance de trouver dans la nôtre les termes et les tournures analogues en abondance : voilà de quoi encourager les efforts par la double certitude d'enrichir l'esprit et, du même coup, de fortifier la raison.

Le premier devoir de notre traduction sera donc, si l'on ose employer une métaphore marine, de *serrer* le sens de l'auteur. Qu'on s'efforce, dit M. l'abbé Verniolles (2), que nous résumons librement, qu'on s'efforce de rendre exactement la valeur de tous les mots sans rien ajouter, sans rien retrancher, en se rapprochant de la précision des langues anciennes, autant que le permettront les exigences de la clarté dans la nôtre et le bagage des particules qu'elle traîne après elle. Quelques expressions embarrasseront peut-être : raison de plus pour ne pas les négliger. Ce n'est pas en éludant les difficultés qu'on apprend à les vaincre ; c'est en les abordant de front et en luttant avec patience jusqu'à ce qu'on les ait complètement vaincues. Il ne suffit pas d'ailleurs de viser à rendre les mots ; il faut reproduire les tournures, les figures, les périodes, la marche, la couleur.

Mais, d'un autre côté, n'imitons pas la muse de Ronsard

« .... en Français parlant grec et latin. ; »

(1) *Traduction de Tacite :* préface.
(2) *Loc. cit.* chap. III.

faisons des phrases françaises, non du *mot-à-mot* ; fondons en nos belles formes nationales les *latinismes* ou *hellénismes*. Parlons comme parlerait un habile écrivain de nos jours qui aurait à exprimer l'idée rendue par le texte.

Cette fidélité, comment y parvenir ? d'abord en présentant quelquefois aux élèves des traductions peu exactes, louvoyant autour du sens, lentes, diffuses, embarrassées. On exerce leur critique, on les excite et on les aide à trouver des expressions d'une approximation plus heureuse, des tours plus dégagés, des phrases d'allure plus vive et plus claire. Ces traductions, qui annoncent ou peu de talent, ou peu de conscience, ou peu d'intelligence de la vraie valeur de cet exercice, abondent sous la main. Si l'on prend en détails celles que Rollin a citées de quelques lettres de Pline et qu'il recommande, on verra combien elles laissent à désirer par rapport au but que nous poursuivons.

Mais il est bien plus nécessaire encore de présenter des traductions dignes de servir de modèles et de les analyser en détails, d'en montrer les efforts et les ingénieux procédés : comment le traducteur, par exemple, a eu recours à telle inversion parce qu'elle pouvait seule conserver à la pensée son énergie ; comment, pour employer le terme le plus propre, il a eu recours à un équivalent, ou comment il a remplacé une partie de discours par une autre partie ; quels obstacles il a rencontrés et comment il en a triomphé, etc. (1).

Bornons-nous à ajouter trois recommandations générales absolument nécessaires à observer, pour que l'exercice de la traduction tourne au développement de la raison. La première, c'est de se garder de dicter aux élèves la tra-

(1) Il sera très-avantageux d'étudier les règles que M. l'abbé Verniolles donne avec beaucoup de détails dans le chap. IV.

duction modèle. Ils épargneraient ainsi à leur jugement le travail salutaire des efforts qu'il doit faire, sous la conduite du maître, une première fois pour arriver à trouver par comparaison les termes les plus justes et les tournures les plus heureuses, et, une seconde, pour les retrouver quand la mémoire ne les a plus présentes. Les inexactitudes qui leur échapperont encore, dit fort sensément l'auteur expérimenté que nous citons, sont beaucoup moins fâcheuses que l'inertie où ils laisseront leur intelligence en prenant le français sous la dictée. Qu'importe, pour leur vrai succès, qu'ils aient une excellente traduction sur leur cahier, s'ils ne sont pour rien dans le mérite de l'avoir en quelque mesure imaginée ou reproduite ?

Il y a plus : le professeur, plus jaloux des vrais progrès de ses élèves que de l'honneur intéressé qui peut lui revenir de leurs *cahiers corrects*, ne permettra même pas ces notes rapides par lesquelles l'écolier cherche à surprendre des mots et des lambeaux de phrases, qui lui épargneront d'autant la peine de réfléchir. Rien n'est plus indigne d'un esprit consciencieux que cette attention puérile à saisir au vol des demi-lignes furtives, par lesquelles on cherche ensuite mécaniquement à reconstituer le texte du maître ; on ne saurait trop flétrir et proscrire de tels procédés. C'est après la lecture faite et commentée soigneusement par le maître que l'élève écrira fructueusement pour sa raison.

La seconde recommandation, c'est d'obliger toujours l'élève à lier le texte qui est l'objet de la traduction du moment avec ceux qui ont précédé. Les raisons de cette pratique ont été longuement développées au § II de l'article I : elle est d'application d'autant plus urgente que les élèves avancent plus en âge et que la nature du travail exige plus de réflexion, comme l'est celui qui nous occupe en ce moment.

La troisième, c'est de consacrer du temps à traduire d'une manière plus rapide et moins minutieuse des passages d'ensemble, des livres entiers, par exemple, des poëtes ou des historiens, ou des discours de Cicéron. Cette manière de traduction, qu'on pourrait appeler lecture, corrige ce que présente toujours d'incohérent et d'étroit la traduction plus exacte des passages détachés; elle habitue à la synthèse, qui est le grand moyen de formation et comme le couronnement de la raison, l'esprit trop fractionné, en quelque sorte par l'analyse. M. Laurentie a beaucoup recommandé ces études d'ensemble : « Nous fatiguons nos enfants, dit-il, à traduire par fragments les livres classiques ; nous ne leur donnons aucune notion de l'ensemble d'une œuvre ou d'un récit. De là, des études pénibles et artificielles et, après les études, un dégoût invincible pour les livres (1). »

Ce fut la pratique de Bossuet dans l'éducation du Dauphin ; il l'a exposée et motivée, avec autant de sagesse que d'autorité, dans les lignes suivantes : « Nous n'avons pas cru, dit-il, devoir seulement faire lire à notre élève les auteurs par parcelles, c'est-à-dire, prendre, dans l'Énéide, par exemple, ou dans César, un livre séparé des autres. Nous lui avons aussi fait lire chaque ouvrage dans son entier, de suite et comme tout d'une haleine, afin qu'il s'accoutumât peu à peu, non à considérer chaque chose en particulier, mais à découvrir tout d'une vue le but principal de l'ouvrage et l'enchaînement de toutes ses parties. Car nous savons que chaque passage ne s'entend jamais clairement, et n'est vu dans toute sa beauté, que par celui qui a regardé tout l'ouvrage comme on regarde un édifice et qui en a saisi tout le plan et le dessein (2). »

(1) *De l'esprit chrétien dans les études*, p. 199.
(2) Ad Innoc. XI, *De educ. Delph.*

On trouvera dans M. l'abbé Verniolles. p. 164 et suivantes, des développements très-complets et très-méthodiques, des plus fructueux.

ARTICLE IV

DE LA MÉMOIRE.

Il est inutile d'expliquer dans quelle intention et à quel moment nous donnons ici place à la mémoire. Aucun enseignement ne peut réussir, on le conçoit, sans le secours de cette faculté ; et il faut s'y prendre de bonne heure, à l'aide de bonnes méthodes, pour la cultiver heureusement. Mais, fidèles à notre plan, c'est dans ses relations avec la raison, et comme concourant à former le jugement, que nous avons à nous en occuper. A ce point de vue, nous allons donc successivement en montrer l'importance et en indiquer la meilleure culture.

§ 1. — *Importance de la mémoire au point de vue de la raison.*

En analysant les procédés que Dieu a mis à la disposition de l'âme raisonnable pour parvenir à le connaître et à le trouver, saint Augustin s'est longuement étendu sur la mémoire. « J'en arrive, dit-il, aux domaines et aux vastes retranchements de la mémoire. Là se trouvent renfermés tous les produits que notre pensée a obtenus en agissant sur les données des sens, soit qu'elle augmente, ou diminue, soit qu'elle modifie de diverses manières. Là demeure tout ce qui a été déposé et confié, à moins que l'oubli ne l'ait submergé et enseveli.

« Là, je me fais représenter les choses à ma volonté. Les unes paraissent aussitôt, d'autres se font prier plus longtemps, et comme tirer de certaines retraites profondes ; quelquefois elles se précipitent en foule ; et, à la volonté qui demande et requiert l'une, en s'élançant elles semblent répondre : « N'est-ce pas nous ? » Comme avec la main, l'esprit les chasse des yeux de son souvenir, quand enfin ce que je veux sort du nuage, et, du fond de sa retraite, vient se poser devant moi. D'autres, sans résistance et sans confusion, se succèdent dans l'ordre où elles ont été réclamées ; les premières cèdent la place aux suivantes, et, en cédant, se cachent prêtes à reparaître à ma volonté (1). »

On aimera à suivre, dans les *Confessions*, le grand philosophe chrétien jusqu'au bout de cette subtile et gracieuse analyse, « plus digne objet de notre étude, dit-il, que les hauteurs des montagnes, que les vagues sans bornes de la mer, les vastes courants des fleuves, les circuits de l'Océan, les révolutions des astres. » Il approfondit successivement la mémoire des choses sensibles, celles des choses intellectuelles, des sentiments du cœur, des nombres et des figures mathématiques, la mémoire de la mémoire elle-même, et jusqu'à celle qui se reconnaît encore dans l'oubli.

Les auteurs distinguent en effet diverses espèces de mémoire qui se réduisent à deux : la mémoire sensitive et la mémoire intellectuelle. La première, qui convient à l'homme en tant qu'animal, a pour objet les sensations passées ; la seconde, qui est propre à l'esprit, rappelle les notions déjà acquises des choses intelligibles.

L'une et l'autre sont indispensables à l'exercice de la raison ; et telle est la première cause de la haute importance de la mémoire. La raison procède par comparaison :

(1) *Conf.*, lib. X, VIII.

il faut donc que les idées, à mesure que l'esprit les conçoit, restent à sa disposition, comme, sous la main du peseur, les quantités qu'il veut apprécier dans la balance. Or, c'est à la mémoire de les conserver et de les fournir. La mémoire sensitive conserve et fournit les sensations et les images que produit l'imagination, quand les sens ont cessé d'agir. La mémoire intellectuelle conserve et fournit les idées que la raison a une fois abstraites. Et, comme les images sont nécessaires à ces créations des idées par l'abstraction (1), comme de plus la science n'est qu'un composé d'idées déduites et associées, il faut absolument à l'homme cette double mémoire. Sans la première, il lui serait impossible d'agir sur ses sensations dont la durée est si éphémère, de les contrôler les unes par les autres et d'en abstraire les idées et les principes. Sans la seconde, réduit à des idées fugitives comme le vol d'un oiseau dans le ciel, son intelligence ne pourrait fixer son attention que sur des ombres; la réflexion, faculté si féconde, serait sans objet; et l'expérience, sans moyen de se former.

Une seconde cause de la haute importance de la mémoire pour le profit de la raison, c'est qu'elle dépend de la raison, au point de se perfectionner d'autant plus sûrement qu'elle se conforme mieux aux procédés de cette faculté. La raison procède surtout par association des idées, selon leurs relations logiques, par exemple, de cause et d'effet, du général au particulier, d'analogies, de contrastes etc... Or, on entendra plus loin les maîtres nous en assurer, la mémoire est d'autant plus agile et fidèle qu'elle s'attache mieux à suivre cet ordre dans la reproduction des idées; tellement que c'est précisément dans la force et la promptitude de cette faculté d'association des idées que les métaphysiciens font

(1) Cf. *infra* chap. II, Sect. I, art. I, § 2 de l'*Image*.

dépendre la différence dans la vigueur de la mémoire (1).

Les esprits réfléchis et méthodiques, qui se plaisent à observer les rapports naturels des idées, les conservent plus longtemps et les rappellent plus vivement. Leur intelligence est comme un cadre où l'ordre des choses appelle l'une à propos de l'autre ; comme une chaîne dont les anneaux se lèvent l'un après l'autre et l'un par l'autre. D'où il suit que les hommes d'une raison puissante sont le plus souvent des hommes d'une mémoire heureuse. Il y a donc ici réciprocité et réaction : la raison heureusement exercée favorise la mémoire ; la culture la plus sage de la mémoire tourne au profit de la raison :

...... Alterius sic
Altera poscit opem res, et conjurat amice.

Il est vrai que d'autres philosophes attribuent aussi les différences de la mémoire aux différences dans la faculté de l'attention. Le moment où l'on s'occupe d'apprendre quelques textes par cœur est celui d'ordinaire que les distractions semblent choisir de préférence pour envahir l'esprit, qui est alors tout passif et, selon le mot de Quintilien, oisif (2). Hélas ! qui n'en a fait l'humiliante expérience ? à peine s'est-on fixé sur la tâche à étudier que l'imagination commence à faire tapage ; elle multiplie ses plus séduisants tableaux, entraînant avec elle la mémoire sensitive en révolte contre la mémoire intellectuelle qu'il s'agit de tenir éveillée ; les études les plus rebutantes d'ordinaire revêtent en ce moment des charmes, et semblent provoquer l'esprit indocile et vagabond.

(1) Cf. *Essais on professional educ. by.* RICH. LOV. EDGEWOTH. *Biblioth. britann.* Tome 45.
(2) Subeunt, velut otiosum, animum plerumque aliæ cogitationes. *Instit. orat.* XII, 2.

Dans l'enfance, l'intelligence vive et mobile a plus de peine encore à se concentrer sur la matière de la leçon. Tout l'enlève, le souvenir des plaisirs ou des peines dans le passé, la pensée des mêmes émotions dans l'avenir, les relations de la famille et des camarades, tout jusqu'aux punitions à craindre et aux récompenses à espérer, selon que la récitation aura, ou non, satisfait le maître. Les hommes du métier le savent : c'est le moment où les regards distraits parcourent, d'un air dégoûté, les murailles de la salle d'étude, cherchant autour d'eux des complices de leur légèreté et des consolateurs de leur ennui. Et si l'enfant semble appliqué, le front dans ses mains et les yeux sur son livre, qu'on ne croie pas trop vite à la bonne discipline de sa mémoire : souvent cet extérieur composé n'est qu'un masque sous lequel l'esprit émancipé divague à plaisir, se rappelant les images moins tristes de ses jeux, où se laissant mollement bercer par de folles rêveries d'avenir.

On ne saurait trop se tenir en garde contre cette application fausse ; nous dirions, hypocrite, si l'élève en avait toujours conscience. Plusieurs allèguent, contre les objurgations du maître, quelquefois trop vite désarmées, la faiblesse de leur mémoire, tandis que c'est l'attention surtout qui est en défaut. Qu'on les surprenne au jeu, où ils retiennent si bien les calculs ou les points de leurs adversaires ; dans une conversation qui les captive, dont ils sauront redire ensuite à merveille les détails intéressants : ne sont-ce pas là tout autant de preuves d'une mémoire heureuse (1) ? Elle est naturellement inclinée sur

(1) Il est de mode qu'on se plaigne, sans faire tort à sa réputation d'esprit, des défaillances de sa mémoire : il faudrait mettre en garde les enfants contre ces manières de parler. C'est souvent là une ruse d'amour propre pour attirer sur soi l'attention et se rendre intéressant. On aime mieux, selon l'observation de Larochefoucault, se plaindre de soi-même que de ne pas se plaindre du tout. Mais, pour peu qu'on y fasse attention, on verra facilement le défaut de bonne foi.

telle pente plutôt que sur telle autre ; mais enfin le fonds y est, on peut toujours en tirer la culture qu'on voudra ; et cela suffit pour que, bien constaté aux yeux de l'élève et du maître, l'un prenne du cœur, et l'autre, un peu plus d'une salutaire sévérité.

Quoi qu'il en soit, l'attention, quand il s'agit d'une étude de mémoire, étant également difficile et nécessaire, il suit de là, et c'est la troisième cause de l'importance de la mémoire, que la mémoire docile est une preuve d'attention maîtrisée.

C'est un avantage qu'on néglige trop d'envisager, quand on fait le bilan des avantages d'une mémoire féconde. Qui pourrait méconnaître la valeur d'un esprit attentif à sa volonté ? On l'a déjà dit : rien de plus puissant (1), comme rien de plus rare. C'est une des conditions du génie, à ce point de vue dont on a dit de lui, « qu'il n'est qu'une longue patience ; » comme c'est aussi une garantie contre les entraînements du vice. L'attention est donc l'honneur d'une âme qui se possède et se commande ; mais la mémoire docile est l'honneur d'une attention qui ne se fait jamais prier.

Ces considérations, qui sont spéciales à notre plan et qui sont d'ailleurs de premier ordre, ne doivent pas nous empêcher de signaler sommairement l'avantage le plus généralement apprécié d'une riche et heureuse mémoire, la richesse d'un esprit qui a toujours à sa disposition les notions acquises, et auquel toute étude profite ; cette

Quand Montaigne dit qu'il n'y a pas au monde « un autre si merveilleux en défaillance de mémoire, » au point qu'il ne pouvait retenir les noms de ses *domestiques*, il n'observe pas qu'on sait fort bien qu'il a retenu les nom de Platon, d'Epicure, de Thalès, de Musée et de leurs opinions et théories. — Quand Marmontel se plaint de la peine qu'il eut à se mettre dans la tête sa grammaire latine, au point que cela lui donna du délire, on ne le croit pas. Car plus tard il fut enfermé à la Bastille pour avoir eu trop bonne mémoire, pour avoir répété des vers satiriques, qu'il n'avait entendus qu'une fois ou deux, si bien qu'il en fut, quoique à *tort*, réputé l'auteur.

(1) Cf. supra: *Introduction*: III.

bibliothèque qu'il porte avec lui, et dont les rayons coordonnés méthodiquement fournissent à l'invention oratoire et aux besoins journaliers de la raison toutes les ressources nécessaires. Nous insisterons davantage sur l'avantage qui en revient à l'art de la composition.

Quintiliên le décrit en ces termes : « Si je demande que les enfants écrivent beaucoup, qu'ils s'appliquent souvent à la composition, je veux encore plus qu'ils apprennent par cœur les extraits choisis des orateurs, des historiens et des écrivains de divers genres dignes de cette étude. L'habitude de ce genre plus difficile de travail familiarise avec les meilleurs, et dépose en eux de quoi fournir à l'imitation. Ils en arriveront à exprimer, même à leur insu, ces belles formes de discours qu'ils auront reçues et gravées dans leur mémoire. Ils se trouveront fournis d'une abondance d'expressions les meilleures, de tournures, de figures spontanées, venant d'elles-mêmes s'offrir du fond du trésor où elles auront été déposées (1). » Cette récompense des efforts de la mémoire est justifiée par l'expérience ; tout bon maître le sait, et il la tient toujours en vue pour secouer l'inertie de ses élèves et obtenir d'eux une culture soutenue de cette précieuse faculté.

§ II. — *Des moyens de cultiver heureusement la mémoire.*

Les Maîtres sont unanimes à proclamer l'efficacité certaine des efforts destinés à accroître cette faculté : « L'habitude d'étudier par cœur, dit Aristote, avance beaucoup le développement de la mémoire (2). — Ce n'est pas seulement la nature qui achève la mémoire, dit Cicéron ; cette faculté tient beaucoup des règles et du tra-

(1) *Instit. orat.* II, III.
(2) Consuetudo multum operatur ad bene memorandum. *De mem.* Cap. I.

vail (1). — Si l'on me demande, dit Quintilien, l'unique et suprême moyen d'acquérir la mémoire, je réponds : L'EXERCICE, LE TRAVAIL ! Apprendre beaucoup, réfléchir beaucoup, tous les jours, si c'est possible : voilà qui est tout puissant. Rien autant que la mémoire ne s'accroît par la culture et ne dépérit par la négligence (2). » De telles autorités sont bien faites pour répondre aux objections contre l'impossibilité d'apprendre par cœur, alléguée trop souvent par les écoliers paresseux et imputée gratuitement à leur nature ; elles ne sauraient manquer d'encourager puissamment les efforts des élèves de bonne volonté.

Quant aux moyens à mettre en œuvre, ce n'est rien moins que saint Thomas lui-même qui va nous les enseigner (3) : « Le premier moyen, dit-il, est d'associer quelques images sensibles aux idées qu'il s'agit de retenir ; car les choses purement intellectuelles s'échappent plus vite de l'esprit (4). » C'est ainsi qu'une branche d'olivier peut marquer des passages destinés à traiter de la paix ; une ancre, des choses maritimes ; un javelot, ce qui tient à la guerre. Tels sont les exemples de Quintilien donnant un semblable conseil.

Le second moyen, — celui qui a été désigné plus haut comme rattachant la mémoire à la raison, pour fortifier mutuellement ces deux facultés, — « c'est de disposer dans leur ordre logique les choses qu'on étudie, de manière à passer aisément d'un souvenir à un autre souvenir (5). »

(1) Non solum a natura perficitur, sed habet plurimum artis et industriæ. *Rhet. ad Heren.* Lib III, ante fin.

(2) Si quis unam maximamque artem memoriæ quærat, *exercitatio est et labor*. Nihil æque, vel augetur cura, vel negligentia intercidit. Lib. XI, II.

(3) 2æ 2æ Quæst. XLIX, art, I, ad 2m.

(4) Ut earum quæ vult memorari quasdam similitudines assumat convenientes.

(5) Ut ea quæ vult memoriter tenere, sua consideratione, ordinata disponat, ut, ex uno memorato, facile ad aliud procedatur.—Quintilien dit presque de même : *Quæ bene composita erunt memoriam*

Le premier moyen est une association factice ; celui-ci est une association naturelle et nécessaire. Il suppose la pratique, déjà instamment recommandée (1), d'exiger que le fragment à étudier soit bien compris par l'élève et de constater cette intelligence en l'interrogeant. On pourrait consacrer à cette étude analytique la première des leçons destinées à ce fragment. L'ordre logique consiste, comme on l'a dit, dans l'association de l'effet avec la cause, des conclusions avec les principes, de l'espèce avec le genre, des parties avec le tout, des gradations, des contrastes, etc...

« Lorsqu'on accoutume un élève, dit l'auteur anglais cité précédemment, à se souvenir par réflexion et raisonnement, lorsqu'on lui apprend à emmagasiner (to lay up like in a magazine) ses idées avec ordre, sa mémoire acquiert assez d'étendue, de force et de durée, pour tous les objets et pour tous les services qu'on attend de cette faculté (2). »

Le troisième moyen, « c'est d'apporter du soin, de mettre du cœur et du goût, à la chose qu'on veut retenir (3). » Car, dit ailleurs le docteur Angélique, nous gravons toujours plus profond dans la mémoire ce qui est l'objet de notre estime (4). « La mémoire, dit ingénieusement Joubert, n'aime que ce qui est excellent (5). »

Ces conditions supposent qu'un choix judicieux prési-

serie sua ducent. Ce qu'il en est de la composition pour l'écrivain qui veut retenir ses propres pages doit se dire également de quiconque apprend celles des autres. Que, par l'observation, on se rende donc bien compte de l'ordre selon lequel elles ont été composées. Quintilien dit encore : *In iis, quæ cogitamus, continendis, prope solæ, (excepta, quæ potentissima est, exercitatione) divisio et compositio.... Qui recte diviserit nunquam poterit in rerum ordine errare.*

(1) Cf. supra, art. I § I.

(2) RICHARD LOVELL EDGEWORTH. Loc. cit.

(3) Ut sollicitudinem apponat et affectum adhibeat ad ea quæ vult memorari.

(4) Quæ magna æstimamus magis memoriæ infigimus : Iª IIª Quæst. XLVII, art. II ad 3m.

(5) *Pensées*, tit. XXIII, 166.

dera toujours à la détermination des fragments qu'on entend confier à la mémoire des élèves. Ce n'est pas tout : il faut exiger que la récitation exprime et favorise le goût et le cœur réclamés pour ce choix. M. l'abbé Poullet n'acceptait jamais ces récitations *recto tono*, inintelligentes, ces déplorables *anonements*, qui défigurent les textes et rendent inutiles, nuisibles même, les efforts qu'on a faits pour apprendre par cœur. « Il faudrait, dit-il, triompher absolument de la fatigante monotonie, des perpétuelles hésitations, des mille habitudes désagréables, qui rendent si pénible l'élocution des écoliers et qui exercent, bien au delà des classes, une fâcheuse influence. Si les élèves parviennent à s'exprimer avec cette aisance, cette netteté et cette assurance modestes, qui sont d'un plus fréquent usage que l'éloquence même, on comprend les résultats d'une si heureuse habitude pour la suite de la vie (1). »

Le quatrième moyen est « d'insister, par des retours fréquents, sur l'objet qu'on veut retenir (2). » La réflexion, dit Aristote cité par notre Docteur, est le salut de la mémoire : *Meditationes memoriam salvant.* On le comprend : les connaissances alimentent notre esprit, comme la nourriture le fait de notre corps. Or la nourriture ne profite que par son assimilation ; et l'assimilation ne s'obtient que par la trituration patiente des dents et des intestins. Peu de nourriture ainsi élaborée avance plus que la quantité engloutie, qui ne fait que surcharger les organes et leur nuire. De même faut-il ménager la mémoire, éviter l'encombrement et laisser à l'esprit le temps de se pénétrer, de s'identifier avec les choses qu'une attention soutenue a mises et conservées sous l'action de sa mémoire, action qui sera d'autant plus efficace qu'on l'aura plus patiemment exercée.

(1) Discours à la distribution des prix : 1845.

(2) Oportet quod ea frequenter meditemur quæ volumus memorari.

Quintilien ajoute un autre conseil dont l'expérience a démontré mille fois le succès : « La mémoire trop fraîche, dit-il, n'est guère fidèle dans les sujets un peu lents. Mais c'est merveille à dire, sans que je sois en état de l'expliquer, combien elle gagne de fermeté à une nuit d'intervalle. Est-ce parce que le repos fait trève à ce travail qui trouvait obstacle dans sa propre peine ? Est-ce qu'ainsi se mûrit et se digère la réminiscence qui en est la partie la plus solide? Toujours est-il que les choses qu'on n'aurait pu rapporter la veille s'ourdissent en ordre le lendemain ; et il arrive que la mémoire se raffermit par le temps lui-même qui est souvent la cause de l'oubli. De plus ces mémoires si promptes s'écoulent vite d'ordinaire.... Et peut-on s'étonner que ce qui a mis plus de temps pour se fixer dans l'esprit y reste mieux gravé (1) ? » Il est donc bon de conseiller aux élèves de revenir à plusieurs reprises sur les leçons qu'ils ont plus de peine à retenir et de commencer dès la veille au soir à les étudier.

SECTION SECONDE.

DE L'ENSEIGNEMENT ÉLÉMENTAIRE ET GRAMMATICAL AU POINT DE VUE DE LA FOI.

L'enseignement élémentaire et l'enseignement grammatical, pratiqués selon les règles qui viennent d'être expo-

(1) ... Mirum dictu est, nec in promptu ratio, quantum nox interposita afferat firmitatis. *Loc. cit.* Quintilien ajoute un conseil qui n'est pas à dédaigner : c'est de prononcer les paroles du texte qu'on étudie, pour éveiller l'esprit et aider la mémoire par ce double mouvement de parler et d'écouter ; *ut duplici motu juvetur memoria dicendi et audiendi.* On peut donner ce conseil aux élèves, mais sans oublier ce qui suit : « Que cette prononciation soit modérée et comme un murmure ; *sed hæc vox sit media et quasi murmur ;* » à voix basse pour que le voisin n'en soit pas troublé. — *Loc. cit.*

sées, tourneront à l'avantage de la raison : c'est le premier but que nous devons nous proposer. Mais ce but n'est que secondaire au point de vue chrétien, qui domine absolument tous les autres ; il reste donc à le coordonner dans le sens de la Foi. Les moyens à prendre vont être l'objet de la présente Section ; mais nous dirons auparavant que cette dernière fin de l'enseignement est nécessaire et qu'il est facile de lui donner cette noble et sainte direction.

§ I. — *Nécessité de diriger au profit de la Foi l'enseignement élémentaire et grammatical.*

Le profit que la raison attend de l'enseignement pratiqué avec sagesse est attaché surtout, on l'a dit, à l'application de l'enfant à bien comprendre ce qu'il étudie. Or l'acte de comprendre, s'il reste étranger à la Foi, est inutile et incomplet ; il manque son but final.

C'est que savoir, savoir parfaitement, comme on sait quand on a bien compris, n'est pas la fin ; c'est le moyen. L'homme a sa fin dans l'action. « Quand je saurais tout « ce qui est dans le monde, dit l'Imitation, si je n'étais « pas dans la charité, quel avantage aurais-je devant Dieu « qui doit me juger d'après mes actions (1) ? » Si donc on sait, que ce soit afin de bien agir ; or, pour bien agir, il faut les vertus chrétiennes, il faut la charité, il faut la foi, dans laquelle est le point de départ et la forme de toutes les vertus chrétiennes. Cette vérité fondamentale a été rappelée en son lieu, d'après l'autorité des Maîtres et l'étude de la nature de l'âme (2). On a essayé de la compléter dans l'Introduction du présent ouvrage : il est

(1) I. Imit. II, 1.
(2) Cf. *La Pratiq. de l'Educ. chrét.* I Consid. prélim.
(3) Cf. supra sect. I, art. I, § 4.

inutile d'insister ; et nous nous bornerons à résumer, en employant l'autorité de Rollin.

Après avoir recommandé, comme on l'a fait dans la Section précédente, de tenir éveillé dans les enfants l'esprit d'observation, et avoir désigné comme objets de l'observation, les règles, le style, etc..., il ajoute : « Mais l'on préfèrera à tout le reste ce qui est capable de former le cœur, ce qui peut inspirer des sentiments de générosité, de désintéressement, de mépris pour les richesses, d'amour pour le bien public, d'aversion pour l'injustice et pour la mauvaise foi ; en un mot, tout ce qui fait l'honnête homme, *et plus encore ce qui fait le chrétien* (1). »

Ainsi, dès les premiers débuts, par le soin de mettre entre les mains des enfants, de préférence, les auteurs animés de cette salutaire pensée ; par le choix intentionnel, sans ostentation cependant et avec mesure, des faits qu'on raconte, des textes de leçons, de thèmes, de dictées d'orthographe, de versions même selon le possible, des exemples des règles grammaticales, on se montrera préoccupé de ce désir d'élever vers Dieu l'esprit de l'enfant, « d'en faire un honnête homme et un chrétien. » Ces moyens auront plus bas leur développement.

Entre autres éducateurs apostoliques, ce fut surtout la pensée constante, ce sera l'éternel honneur, du P. Grégoire Girard. Il l'a dit lui-même en des termes nets et émus : « Nous avons dans le choix de notre instruction pris l'inverse de ce prétendu système éducatif qui n'a en vue que les intérêts matériels, et qui n'occupe la jeunesse que des moyens d'arriver à la fortune et, par la fortune, aux jouissances de toute espèce, sauf à celle que nous donne

(1) *Traité des études*, Liv. I. Chap. I, art. 2. — Que le maistre judge du proufit que son escolier aura faict, non par le témoignage de sa mémoire, ains de sa vie. MONTAIGNE : *Essays*. Liv. I, chap. XXV, (édit. Lecoffre).

le sentiment de la dignité humaine et de la vertu inspirée par la religion de l'Evangile. Oh ! ce n'est pas là éclairer la jeunesse, c'est l'aveugler. Ce n'est pas non plus élever des hommes, c'est les dégrader systématiquement et les dépraver pour leur malheur et celui des personnes qui auront à vivre avec eux (1). »

Et ailleurs, faisant justice de ces systèmes, ou hypocrites ou abusés, qui bornent la perfection au type de la morale purement rationnelle, il prend uniquement le sien, celui qu'il va proposer sans cesse aux regards des enfants, dans la doctrine et la parole de N.-S. Jésus-Christ. Il avance donc sans hésiter : « Depuis que le Sauveur a paru sur la terre, nous sommes heureusement dispensés de nous composer un modèle digne de notre imitation. Il nous a été envoyé par le Père des Miséricordes ; et il agit d'autant plus puissamment sur nous, que nous ne saurions le connaître et l'envisager sans l'aimer. C'est sur lui que notre cours de langue maternelle fixera son attention ; c'est lui, pour nous servir de l'expression de l'Apôtre, c'est lui qu'il tâchera de former dans ses élèves (2). »

C'est donc sous la préoccupation de porter l'enfant à Dieu, à Dieu tel que Notre-Seigneur-Jésus-Christ nous l'a fait connaître, que se donnera l'enseignement élémentaire, l'enseignement grammatical, par le choix des textes et des exemples recommandé plus haut. Il y a plus : les

(1) *De l'enseignement régulier de la langue maternelle* : Liv. III, chap. II, § 1. Ce livre admirable, trop peu connu, ou trop oublié, fut couronné par l'Académie française, le 29 août 1844. On lit dans le rapport ces paroles dignes d'être remarquées : « La seule, la véritable école populaire est celle où tous les éléments d'étude servent à la culture de l'âme, et où l'enfant s'améliore par les choses qu'il apprend et par la manière dont il les apprend. » Assurément la méthode du P. Girard est au-dessus de la portée commune du dévouement et de la patience qu'on peut exiger des éducateurs ; mais tous peuvent gagner beaucoup à le lire, afin de se pénétrer de l'esprit qui l'a inspiré et d'en animer, selon le possible du savoir faire et du zèle, tout l'enseignement qu'on donnera.

(2) *Loc. cit.* Liv. IV, chap. I.

règles elles-mêmes, si abstraites et sèches qu'elles soient, ont leur emploi dans cette direction surnaturelle des leçons du maître : « Il n'y a pas de branche indifférente dans l'enseignement, a dit naguère un illustre Prélat ; ni la grammaire, pour peu qu'elle s'élève aux principes (c'est la méthode que notre livre a pour but de recommander), ni les lettres grecques, latines ou françaises, *ni les mathématiques* ne sont de telle nature qu'on ne puisse, ou les professer en chrétien, en même temps qu'en homme de goût, ou les détourner de leur but et en fausser les conclusions au profit des pires erreurs (1). »

Il y a en effet dans les règles, expliquées avec un peu d'élévation d'esprit, un reflet des lois éternelles que Dieu a posées en créant le monde. Assurément elles ont aussi leurs exigences moins bien motivées, quelquefois flottantes, même capricieuses. Mais les lois de subordination et d'accord, la riche flexibilité des mots, le génie de leurs combinaisons, la facilité surprenante avec laquelle ils savent s'adapter harmonieusement aux pensées dans leurs nuances propres et leurs mutuelles relations : qui ne voit que tout cela domine d'une incommensurable hauteur et le génie et la volonté de l'homme ? Et dès lors, qui ne comprend qu'introduire l'intelligence dans ces merveilleuses profondeurs, c'est l'habituer à chercher les traces de la sagesse divine en des créations d'un ordre bien supérieur aux magnificences des lois du monde de la matière, à les admirer et à prendre l'habitude de l'adoration et de l'obéissance (2) ? Comme aussi

(1) Mgr de Cabrières : Lettre aux Facultés de Montpellier. 1875. n° 5.

(2) Le chrétien a pour signe caractéristique l'obéissance à Dieu, d'où lui vient le beau nom de *Fidèle ;* comme c'est le caractère propre du démon et du damné de refuser d'obéir, d'être *révolté*. Tout ce qui constitue l'ordre par l'obéissance est, pour ainsi dire, l'air natal du fidèle ; et tout cela est antipathique au démon. Dans son livre, *la Magie au* XIXe *siècle,* M. Gougenot des Mousseaux fait cette singulière remarque, savoir que les démons, dans leurs réponses

laisser l'esprit errer sur les surfaces, sans voir dans la grammaire autre chose qu'un code d'affirmations humaines, une série d'opinions qu'il faut connaître sous peine de risquer sa réputation d'homme bien élevé, n'est-ce pas le condamner à rester toujours léger, l'habituer à se payer de vanités et le laisser exposé au vent de toutes les erreurs ?

C'est ainsi que pensait le génie, aussi solide que sublime, de Bossuet ; il voyait dans la discipline de la grammaire une initiation à celle de la raison, une préparation à celle de la vertu ; car on n'en vient pas à observer, ou à violer l'ordre, par un côté, sans prendre goût à lui obéir ou à s'en affranchir par tous les autres (1). Dès le début de l'éducation du Dauphin, il lui adressait donc ces paroles mémorables : « Ne croyez pas, Monseigneur, que, dans ces études libérales, les graves réprimandes que vous pouvez encourir vous soient infligées à ce titre seulement que vous avez placé contre les lois de la grammaire, soit les mots, soit les pensées. C'est déjà, il est vrai, chose honteuse à un prince, en qui tout doit être conforme à l'ordre. Mais nous nous inspirons de plus haut, quand nous nous blessons de ces sortes de fautes ; ce n'est pas tant la faute que la cause de la faute, l'irréflexion, qui nous déplaît. C'est pour ne pas réfléchir que vous confondez les mots : si nous laissons cette habitude prendre le dessus et s'invétérer, au moment venu de manier, non plus seulement les paroles, mais les choses, c'est l'ordre des choses que vous troublerez. Aujourd'hui vous parlez contre les lois de la grammaire ; un jour vous refuserez d'entendre les préceptes de la raison. Aujourd'hui les pa-

écrites par les spirites, se plaisent à violer l'orthographe *par horreur de l'ordre !* On peut donc aimer et pratiquer même les règles grammaticales par amour de l'ordre, dans un esprit d'obéissance, qui ne sera pas inutile à l'habitude d'obéir au Décalogue.

(1) N'oublions pas le mot de Joubert cité dans l'*Introduction* : « L'idée de l'ordre en toutes choses est la base même de l'éducation. »

roles, un jour les choses elles-mêmes, seront mises hors de leur place..... Enfin vous ferez tout en confusion, si dès l'enfance vous ne vous formez à être attentif, à contenir les mouvements vagabonds et déréglés de votre esprit, à exiger de vous même un compte exact de toute votre conduite (1). »

De nos jours l'enseignement primaire a pris un vaste et unanime élan, non seulement en étendue, mais aussi en sagesse pratique : on veut que tous les enfants sachent, et qu'ils sachent bien ce qu'ils sauront ; qu'ils sachent des choses, non des mots. Mais, ainsi qu'on vient d'entendre le P. Girard le déplorer, et comme on l'a aussi déploré dans l'*Introduction*, ce sont les choses sensibles qui servent surtout d'objet à ce qu'on appelle du nom retentissant de *leçons de choses*. A consulter les livres, revêtus d'approbations officielles, qui étalent ce nom prétentieux, cet enseignement explique les choses usuelles, le verre, le coton, « le temps qu'il fait, » le baromètre etc.... ; on ne néglige pas l'hygiène pratique, l'économie domestique, l'honnêteté morale ; mais on ne perce pas ces bas horizons.

Assurément c'est un des premiers devoirs de l'éducateur consciencieux d'attirer sur toutes les choses bonnes, qui sont à leur portée, le regard des enfants. Vivant avec eux il saura partout, dans les récréations et les promenades, leur rendre aussi intéressantes qu'utiles des conversations qui, en préservant leur esprit de tant de curiosités dangereuses, leur communiqueront le goût du vrai savoir et leur apprendront à être maîtres de leur attention. Et assurément encore, c'est le regard, ce sont les sens, qu'il faut mettre en cause et piquer pour éveiller par eux l'attention. Rappelons-nous la maxime scolastique : *Nihil in intellectu, quin prius in sensu.* » On peut affirmer

(1) *Sereniss. Delph.* En tête de la série des Œuvres d'Éducation.

généralement, a dit un philosophe éminemment spiritualiste, que, la lumière des enfants étant toujours très dépendante des sens, il faut, autant que possible, attacher aux sens les instructions qu'on leur donne et les faire entrer, non seulement par l'ouïe, mais aussi par la vue, n'y étant point de sens qui fasse une impression plus vive sur l'esprit et qui forme des idées plus nettes et plus distinctes (1). »

Mais d'abord, ainsi qu'on vient de l'exposer par des preuves et des exemples, ce doit être, de la part des maîtres, une préoccupation assidue et universelle plutôt que l'objet de leçons spéciales. Il n'est pas un texte de leçon, d'explication, de dictée, de version, etc...., qui ne doive révéler *les choses* qu'il renferme à la réflexion de l'élève tenue en éveil par l'interrogation du maître. En second lieu, il faut bien se garder d'enfermer cet enseignement dans le cercle grossier et superficiel du monde sensible. Ce serait se rendre coupable d'un quadruple attentat contre l'âme des enfants.

Car, d'abord, négliger le monde invisible, c'est omettre l'âme elle-même, le sujet qui observe et qui est le plus digne, qui doit être, après Dieu, l'objet le plus constant de ses propres observations. « Que par vous commence, dit saint Bernard, votre étude appliquée ; et encore, qu'elle aboutisse à vous-même !... Soyez à vous le premier, soyez le dernier (2) ! » — C'est détourner l'esprit des « choses » les plus réelles, les plus grandes, les plus admirables, de celles qui sont la profondeur même et « le dessous de toutes les choses (3), » leur raison d'être et leur dernier mot ; c'est donc s'arrêter à des

(1) NICOLE. *Avis partic. touchant les études.*
(2) A te incipiat consideratio tua; non solum autem, sed et ad te finiatur... Tu primus tibi, tu ultimus. *De consider.* Lib III, cap. III.
(3) M. PASTEUR. Disc. de récep. à l'Acad. Franç. le 27 avril 1882. — Cette expression est une image aussi exacte que vive. On pourrait dire aussi, mais moins heureusement, l'intérieur des choses, d'où vient le mot d'intuition. Les livres publiés en ces derniers temps pour pré-

surfaces vaines et stériles. — C'est refuser de tenir compte, dans ces notions positives dont on se montre si avide, de la plus nécessaire, la plus importante de toutes, de celle qui s'impose rigoureusement tout en restant incompréhensible, de la notion de l'infini. C'est donc mettre en interdit l'intelligence, qui est la faculté même de pressentir l'infini, en s'élevant jusqu'à l'intuition des vérités absolues, essentielles, éternelles ; c'est faire perdre à l'âme, faute de lui en enseigner l'usage, les ailes d'aigle que Dieu lui a données, et la condamner à étouffer sous les barreaux. C'est « la couper, comme a dit Joubert, de cette arrière-scène, » où lui apparaissent dans un demi-jour les principes universels, et l'idéal qui inspire toute vertu, excite toute ardeur de savoir et fait éclore toute grandeur : « idéal de l'art, idéal de la science, idéal de la patrie, idéal des vertus de l'Évangile (1) ! »

Mais surtout, et c'est la lacune la plus regrettable au double point de vue de la vérité et de la sagesse, c'est oublier Dieu. Oublier Dieu, c'est s'arrêter avant le sommet, c'est se payer obstinément d'apparences en refusant de palper le grand ressort qui s'accuse par tous les mouvements du mécanisme, et de pénétrer jusqu'à la source que fait bouillonner, en s'en échappant, tout flot de vie dans les créatures, depuis la moindre goutte qui est l'humble partage du brin d'herbe et du grain de sable jusqu'aux fleuves, aux Océans, de l'intelligence et de la grâce. C'est aussi livrer l'esprit à l'orgueilleuse enflure de la science, toujours dangereuse quand elle est vaine, et le cœur à la suffisance qui l'ouvre à l'influence de toutes les passions ; c'est amener presque fatalement l'indifférence, d'où naissent souvent à bref délai l'incrédulité et l'impiété, avec la hideuse famille de vices qui en émanent la plupart du temps.

coniser les *leçons de choses* appellent cet enseignement intuition. Ils détournent ce mot du sens vrai qu'il porte au sens restreint et faux que lui donne Kant.

§ II. — *Facilité de cette direction.*

Élever vers Dieu l'esprit des enfants ne saurait être chose difficile, ni en soi, puisque l'enfant chrétien a reçu du baptême des sympathies naturelles pour les choses divines (1), ni pour le prêtre, ou le religieux, ou le laïque animé par le souffle apostolique, qui n'ont que Dieu pour principe et pour terme de leur mission, qui ont toujours Dieu en vue, comme but de leurs efforts personnels et de leur dévouement. Ils l'ont donc en vue dans leur enseignement, quelle qu'en soit la matière, comme dans leurs exhortations, toujours et dans toutes leurs relations. Et l'on peut dire que, dans un objet de si haute importance, étant donnée la Miséricorde de Dieu qui aime tant à « se laisser trouver par ceux qui le cherchent (2), » la nécessité implique la facilité.

Mais l'enseignement de la grammaire a ses facilités propres. On a dit plus haut (3), et on vient de le rappeler, que l'invention du langage, et par conséquent, de la grammaire qui est le code de ses lois, est une œuvre absolument surhumaine. Cette certitude ne suffit-elle pas à pénétrer de reconnaissance une âme tant soit peu généreuse ? « Ce n'est pas un petit bienfait de la suprême bonté de Dieu, dit le P. Thomassin, qu'il ait produit lui-même la première langue, qu'il l'ait apprise à nos premiers pères d'une manière vraiment divine, digne de lui et digne d'eux, et qu'il ait voulu leur apprendre la grammaire, puisqu'on ne peut parler parfaitement une langue sans en savoir les règles ; et c'est ce que nous

(1) Cf. *Les vrais Principes* : Ire partie, 1re considération.
(2) SAP. VI, 13.
(3) Cf. supra : Art. II. § 1.

appelons la grammaire. Voilà LA PREMIÈRE ÉCOLE DE GRAMMAIRE OU DIEU LUI-MÊME A PRÉSIDÉ (1). »

Mais est-ce seulement à nos premiers pères que Dieu a daigné se donner comme premier instituteur primaire, si l'on ose ainsi dire ? Le savant religieux que nous citons va plus loin. Prenant pour guide saint Augustin qu'il traduit librement, il montre que cette ineffable bonté se renouvelle autant de fois, dans le cours des âges, qu'une âme humaine s'essaye, par l'apprentissage de la langue, aux premiers développements de la raison. Suivons bien cette profonde et intéressante analyse : « Si nous contemplons, dit-il, la manière dont chacun de nous apprend à parler au sortir de l'enfance, à peine douterons-nous que ce ne soit aussi une école de grammaire où Dieu seul préside, puisque les hommes ne peuvent encore faire entendre leur langage aux enfants. Ce sont les enfants mêmes lesquels, suivant l'instinct que Dieu leur imprime, s'efforcent de faire comprendre aux hommes leurs pensées et leurs volontés et d'entendre les leurs,

(1) Méthode d'enseigner chrétiennement la grammaire : liv. II, chap. II, 8. — M. Max Muller ne parle pas d'une manière aussi explicite ; il semble même repousser cette intervention immédiate et personnelle de Dieu comme impliquant une sorte d'anthropomorphisme. C'est une question de mot. Il n'en est pas moins vrai, et cela nous suffit, qu'il attribue exclusivement à Dieu la création, et le don au premier homme, des racines : « Les racines, dit-il, sont des types phonétiques produits par une puissance inhérente à l'esprit humain.» Ces mots pourraient être mal interprétés ; il ajoute aussitôt : « Ces racines ont été créées par la nature, comme dirait Platon ; mais, avec le même Platon, nous nous hâtons d'ajouter que, par la nature, NOUS ENTENDONS LA MAIN DE DIEU. » *Science du langage*, IX[e] leç. *vers. fin.* — Ailleurs, il est, sinon plus explicite, du moins, plus religieux encore. Rattachant le langage humain au Créateur par le cachet de domination universelle et exclusive qui marque toutes ses œuvres : « Quelques vues, dit-il, qu'on adopte sur l'origine du langage, rien de nouveau n'a été ajouté à sa substance; tous ses changements ont porté sur la forme. Aucune racine n'a été inventée par les générations postérieures, pas plus qu'un seul élément n'a été ajouté au monde matériel où nous vivons... Nous nous servons des mêmes mots, en un sens, et en un sens parfaitement vrai, qu'employa le premier homme lorsque, au sortir des mains de Dieu, il donna des noms « à tous les animaux, aux oiseaux de l'air et à toutes les bêtes des champs. » *Ibid.* II[e] leç. *ad fin.*

qui tâchent d'exprimer par des signes naturels ce qu'ils ne peuvent exprimer par des paroles, qui étudient les signes naturels que les autres s'entre-donnent (1). C'est *Dieu* qui leur apprend, au fond de leur âme, qu'il faut suppléer, par ces signes naturels, au défaut de la parole ; et c'est lui, la Sagesse suprême, qui leur enseigne la signification des signes naturels, qui les éclaire et les règle dans la confrontation qu'il faut faire des signes naturels avec les sons de la voix, et dans mille perplexités où il faut que le raisonnement et la conjecture viennent au secours des sons.

« Si l'on objecte qu'il n'est pas bien difficile de comprendre ce qu'on veut dire, quand on prononce le nom d'une chose sensible qu'on désigne en même temps avec les yeux, ou la main, du moins est-il constamment bien difficile de faire comprendre, à l'aide de ces mêmes signes naturels, ce qu'on veut dire, quand on prononce le nom des affections intérieures de l'âme, des passions, des vertus et de toutes les natures spirituelles, vers lesquelles nous ne pouvons mouvoir ni les yeux ni les mains. Il est néanmoins nécessaire que les enfants, qui apprennent à parler, comprennent toutes ces choses et les remarquent, quand on en prononce les noms. Or tout cela ne peut se faire sans conjecturer, sans deviner, et sans raisonner fort juste eux seuls dans eux-mêmes, dans cet intime où Dieu seul leur parle, leur dit et leur inspire tout ce qui est nécessaire pour raisonner dans un âge si imparfait (2). »

Une preuve si palpable de l'infatigable bonté de Dieu n'est pas seule à déduire de cette observation, si vraie et si gracieuse, des bégaiements de l'enfance. « C'est aussi,

(1) Unde loqui didicerim post adverti. Non enim docebant me majores homines...; sed ego ipse mente, quam dedisti mihi, Deus meus, cum gemitibus et vocibus variis et variis membrorum motibus, edere vellem sensa cordis mei, ut voluntati pareretur... *Confes.* Lib. I, VIII.
(2) Loc. cit.

dit le même auteur, une grande preuve de la capacité et de la pénétration de l'âme raisonnable, même dans la plus tendre enfance, de remarquer les noms que les hommes ont donnés à chaque chose ; de faire pour cela cette confrontation des signes naturels avec les noms qui sont des signes arbitraires ; de retenir ces noms par cœur, de rompre et de plier la langue et de la mouvoir en cent manières différentes pour pouvoir prononcer les mêmes noms, de quoi ces petites créatures ne peuvent venir à bout qu'après mille tentatives et mille efforts réitérés avec une constance merveilleuse. Ceux d'entre les animaux que nous croyons les plus spirituels, ou les plus rusés, n'ont pu et ne pourront jamais rien tenter d'approchant: tant il y a de distance entre leurs âmes et celles des petits enfants (1) ! »

Or, l'enseignement de la grammaire proprement dite, et tout l'enseignement élémentaire, n'est et ne doit être que la continuation de ce premier enseignement de Dieu. C'est lui encore et lui seul, de qui émanent les lois essentielles de la pensée, qui peut présider à son développement progressif ; c'est lui, ainsi que l'a démontré saint Augustin, dans son livre *du Maître,* qui provoque au fond de l'âme l'assentiment de la raison, comme il aiguise la pénétration de l'esprit, sur toutes les vérités dont l'âme tire son aliment et ses progrès. Rien donc ne peut être plus facile que de le montrer présent tout le long de l'enseignement grammatical. Avant d'entrer dans le détail

(1) Loc. cit. Chap. II. — M. Max Muller a dit finement, par allusion aux idées de Darwin: « Le langage qui dérive des racines, c'est-à dire, d'idées générales, *reste notre Rubicon que n'osera franchir aucune bête.* » Science du langage: *Préf.* de la VIe édit. Et ailleurs, après avoir refuté, pour la centième fois à peu près, le système, dérivé du *Contrat social,* qui attribue à l'onomatopée l'origine du langage : « Cette théorie est fort satisfaisante, dit-il, tant qu'il ne s'agit que de poules qui gloussent et de dindons qui glouglotent. Mais autour de cette basse-cour s'élève une muraille ; et nous ne tardons pas à nous apercevoir que c'est derrière la muraille que commence réellement le langage. » *Nouvelles leçons*, p. 111.

des moyens pratiques, nous allons nous élever encore, en entendant l'éminent linguiste qui nous a déjà édifiés par ses observations savantes et ses profondes conclusions.

Tout ce qui vient d'être dit se rapporte à Dieu, en tant que Créateur. Il faut aller plus à fond, et nous convaincre des grands et indispensables services que le Dieu Rédempteur a rendus à la grammaire, et, par conséquent, de l'obligation qui incombe à cette science, de la facilité qui lui est dévolue, de nous aider à connaître et à aimer Jésus-Christ. Les vues que l'auteur va nous ouvrir sont aussi neuves et intéressantes que salutaires et certaines.

Il fait remarquer d'abord que l'égoïsme sans contre-poids des nations païennes rendait impossible la science comparée, c'est-à-dire, la science vraie et complète du langage. Les nations se haïssaient mortellement, se traitaient de barbares, et la passion sanglante qui les divisait se traduisait nécessairement par le mépris des langues qu'ils parlaient. Il fallait abaisser cette barrière, en imposant comme un dogme de foi, cette unité d'origine qui implique celle des langues, et qui a en elles des traces non moins marquées que dans les races elles-mêmes. C'est donc du jour de la Pentecôte que date la science du langage, de ce jour éternellement mémorable où le Saint-Esprit, par le don miraculeux des langues réduites à l'unité sur les lèvres des Apôtres, répara la désunion que l'Esprit du mal avait produite à Babel. Mais laissons la parole à l'auteur.

Il vient de faire remarquer le parallélisme, saisissant de ressemblance, et cependant si longtemps méconnu, des paradigmes latins et gothiques ; il continue en ces termes ; « Il fallait absolument être aveugle, ou plutôt sourd, pour ne pas remarquer une telle ressemblance, et je suis convaincu que la cause unique en était le seul mot barbare. Ce n'est que quand ce mot fut rayé du dictionnaire de l'humanité et remplacé par celui de frère,

quand on reconnut le droit qu'ont toutes les nations du monde à être regardées comme faisant partie d'un même genre ou plutôt d'une même espèce, que put naître notre science : ce changement est dû au christianisme. Pour les Hindous, tout homme qui n'était pas né deux fois, c'est-à-dire, qui n'était pas de haute caste, était un Mlékkha; pour les Grecs, celui qui ne parlait pas leur langue était un barbare ; pour les Juifs, les incirconcis étaient des gentils ; pour les musulmans, tous ceux qui ne croyaient pas en Mahomet étaient des Kiâfirs, incrédules, ou des ghiaours, infidèles adorateurs du feu. C'est par le christianisme que furent abaissées les barrières qui séparaient les Juifs et les gentils, les Grecs et les Barbares, la race blanche et la race noire. L'humanité est un mot que vous chercheriez en vain dans Platon ou dans Aristote ; l'idée de l'humanité formant une seule famille, composée des enfants d'un même Dieu, est une idée chrétienne, et, sans le christianisme, la science de l'humanité et des langues qu'elle parle n'aurait jamais pris naissance.

« Quand on eut appris à regarder tous les hommes comme des frères, alors, et alors seulement, la variété du langage humain se présenta comme un problème qui exigeait une solution aux yeux des observateurs intelligents ; et c'est là ce qui fait que je date du premier jour de la Pentecôte le début réel de la science du langage. A partir de ce jour, où les langues de feu se séparèrent et descendirent sur les Apôtres, une lumière jusqu'alors inconnue se répand dans le monde et jette ses clartés sur des objets qui étaient restés invisibles pour l'antiquité. De vieux mots prennent un sens nouveau ; de vieux problèmes, un nouvel intérêt, et de vieilles sciences, un nouvel objet. L'origine commune de l'humanité, les différences entre les races et les langues, la possibilité pour toutes les nations d'arriver au plus haut degré de la culture intellectuelle, sont des problèmes qui, dans le monde

nouveau où nous vivons, préoccupent les savants par cela même qu'ils sont d'un intérêt supérieur à la science.

« Ce n'est pas une objection sérieuse que de rappeler le long espace de temps qui s'écoula avant que l'esprit dont le christianisme a animé toutes les recherches scientifiques ait produit des résultats apparents. Dans la flotte de chêne qui vogue sur l'Océan, notre pensée sait retrouver le petit gland qui fut confié à la terre il y a plusieurs siècles ; et c'est ainsi que, dans la philosophie d'Albert-le-Grand, venu près de douze cents ans après la mort de Jésus-Christ, dans les aspirations de Képler, et dans les travaux des plus grands philosophes de notre époque, nous reconnaissons l'écho de cette parole que fit entendre pour la première fois l'Apôtre des gentils : « Car les perfections invisibles de Dieu, sa puissance éternelle et sa divinité, sont devenues visibles depuis la création du monde, par la connaissance que ses créatures nous en donnent(1). »

On n'avait pas soupçonné cette obligation que nous avons au Sauveur ; et l'on peut dire de ses bienfaits, comme des astres qui se balancent sur nos têtes, qu'ils apparaissent plus nombreux à mesure qu'on les étudie davantage. Mais il ne suffit pas de reconnaître avec amour cette céleste filiation de la grammaire et cette nécessité de la foi chrétienne pour l'éclosion de la science du langage ; il faut, pour profiter de ces conditions favorables, en venir aux moyens pratiques de rendre bien chrétien ce bel enseignement.

§ III. — *Des moyens à prendre pour faire tourner au profit de la foi l'enseignement élémentaire et grammatical.*

I. On a indiqué ces moyens au début du premier paragraphe. C'est d'abord de mettre, de préférence, entre les mains des enfants des livres de grammaire, d'histoire et

(1) Science du lang. IV[e] leç., p. 147.

de tous les objets du premier enseignement, composés sous l'inspiration chrétienne, aussi pure et entière que possible. Et, remarquons le bien, il ne suffit pas que les auteurs aient une bonne intention ; il faut encore qu'ils soient savants, vraiment savants. On aurait grand tort de croire que des abrégés puissent se passer de la science : il en faut beaucoup pour résumer avec netteté; et, selon le mot de Pascal, «que de temps pour être court ?» Or temps est ici condition de savoir.

Mais il en faut plus encore pour discerner, dans les grands traités, que ces abrégés résument, ce parti pris d'hostilité contre la foi, et les traces de « cette conjuration de trois cents ans contre la vérité,» que Joseph de Maistre a si bien pénétrée et dévoilée. Ce n'est pas assez de corriger les principes, si l'on accepte les faits, la plupart du temps controuvés, sur lesquels les sophistes se sont fondés pour établir ces principes ; si l'on met ainsi, pour sa part, en circulation « la fausse monnaie battue par des scélérats ! » Oh ! qui inspirera aux chrétiens de talent assez d'amour envers les âmes pour qu'ils consentent à écrire avec toute patience des abrégés consciencieux, d'une critique judicieuse, d'un esprit bien catholique, complets, clairs, intéressants !

II. Il y a peu de chose à dire sur le choix des textes de leçons de dictées, de thèmes, de versions. Les *Avis à un professeur*, où l'on a puisé dans les volumes précédents, donnent sur ce point les conseils suivants auxquels nous nous bornerons : « Un professeur sage fera bien de prendre modèle sur Fénelon ; il portait le désir de perfectionner son élève dans la vertu, au point de composer des fables pour lui servir de leçons morales en même temps que de mémoire ! Tous assurément ne peuvent songer à l'imiter à ce point ; mais tous peuvent prendre le soin de choisir dans les bons auteurs celles qui seront plus mo-

rales et opportunes. On portera la même attention sur les thèmes, les versions dictées, les devoirs d'orthographe, et plus tard sur les sujets de composition. On se gardera de donner jamais des sujets insignifiants. Les gens vicieux sont-ils jamais las de parler de passions ? les méchants, de se porter et de tourner les autres au mal ? Comment donc aurions-nous moins d'inclination pour la vertu et moins de constance pour y élever nos élèves ? Les enfants subissent bien plus vite, ils gardent beaucoup plus longtemps qu'on ne saurait le croire, les impressions de la piété. Celles qu'on leur communique ainsi, moins *ex professo* que çà et la, comme sans intention, laissent même souvent des traces plus profondes. »

III. Joubert a exposé et expliqué, avec sa justesse et son bonheur ordinaires, l'importance d'un bon choix d'exemples. « Il faut dit-il, donner pour exemples aux enfants des phrases où l'accord entre l'adjectif et le substantif soit, non seulement grammatical, mais MORAL. L'épithète est un jugement et le plus insinuant de tous ; car il se glisse avec le mot, et, si rien n'est plus important que les idées saines, rien n'est plus important aussi que cet accord. Je dirai donc à nos faiseurs de thèmes : joignez toujours aux substantifs des adjectifs qui expriment l'idée et le sentiment qu'il faut avoir de chaque chose ; mettez tout à sa place dans l'esprit, en laissant tout à sa place dans le monde (1). »

En généralisant ce conseil, qui s'applique aussi bien à l'accord du verbe avec le sujet ou à son action sur le régime, et aux relations mutuelles des propositions, et en rappelant ce qui vient d'être dit sur la nécessité de choisir à propos, pour matière de la phrase, des mots qui expriment les choses de l'ordre intellectuel, on a toute la théorie de l'exemple, ce qu'il doit être et pourquoi.

(1) *Pensées*. Tit. XIX, 41.

On sait bien qu'il faut des exemples ; aucun maître d'expérience n'ignore quel en est le prix pour l'intelligence de la règle, et aucun maître zélé ne se contente de ceux qu'il trouve dans l'auteur. On en recueille, on en compose à loisir, on excite à en inventer eux-mêmes les élèves que ce soin rend très-fructueusement attentifs. C'est qu'en effet l'exemple, c'est la règle en action, sortant de l'abstraction du principe, où elle n'est souvent qu'objet de la mémoire pure, apprise *par cœur*, pour entrer, concrète et vivante en quelque sorte, dans l'esprit qui la féconde et lui fait produire un des fruits qu'elle porte, comme dans son sein, en nombre indéfini.

Mais en a-t-on fini avec le travail de l'âme quand les règles grammaticales ont été comprises ? ou mieux, n'y a-t-il pas, dans les règles, si l'on peut ainsi dire, une surface ou une ombre, et une profondeur, une réalité ? La règle, à la surface, c'est le rapprochement normal des mots, ombres ou images des choses ; dans les profondeurs, c'est l'exacte proportion des choses elles-mêmes. Est-il impossible d'accorder les apparences, sans mettre les relations justes dans les réalités ? Demandons à un musicien s'il est impossible de chanter les notes de la gamme en leur donnant des intonations discordantes ; si l'on joue nécessairement juste avec un instrument bien accordé.

Hélas ! les innombrables espèces de sophismes dispensent de répondre. Des milliers de fois, dans les livres et les conversations, cette contradiction se produit ; des propositions grammaticales correctes expriment des jugements faux. C'est surtout de l'homme du monde qu'il est juste de dire, avec le Prophète : « L'homme voit ce qui paraît (1) ; » il le voit, il s'en contente. Grâce à cette disposition commune à se payer de mine, l'erreur a beau

(1) I. Reg., xvi, 7.

jeu. Sous des dehors irréprochables, elle se fait admettre partout, dans les salons, même dans les académies.

Mettons en garde nos enfants, en leur apprenant de très-bonne heure à exiger l'accord entre les pensées comme entre les mots : que nos exemples donc soient toujours vrais à ce double point de vue. Exerçons leur délicatesse au sentiment de la justice plus encore qu'au sens de la correction. Qu'ils soient plus froissés par cette construction immorale : *Je dois éviter de mentir quand le mensonge me nuira*, que par cette faute de relation des temps : *Je dois éviter de mentir, quand même le mensonge me profitât*. Dans la première phrase, les idées sont contre les dispositions éternelles de la loi de Dieu : c'est un grave désordre ; dans la seconde, la discordance des mots n'est que superficielle, les passions ne sont pas en scène, la conscience n'est pas entamée ; un peu de réflexion suffira pour rétablir l'ordre.

Un autre avantage de ce choix moral et chrétien des exemples, c'est de faire pénétrer efficacement l'idée qu'ils expriment, laquelle « se glisse avec le mot. » Sans avoir l'air de prêcher, sous le voile, et comme sur l'aîle, d'une règle qu'il est honteux à un enfant bien élevé d'ignorer, la vérité pratique, la leçon de vertu ou de piété, s'insinue dans le cœur et s'y grave.

Les praticiens savent quel est le prix de cette manière indirecte de former au bien. Par quelle défectuosité de la nature arrive-t-il que l'enfant reste si souvent fermé aux enseignements du sermon ? Est-ce opposition secrète à toute autorité, surtout à l'autorité religieuse, d'un cœur « auquel la folie est liée (1) ? » Est-ce dépréciation des meilleurs de nos biens par suite de la familiarité qui engendre la routine ? Est-ce l'influence de ce préjugé du monde que, en prêchant la morale, le prêtre, l'éducateur,

(1) Prov. xxii, 15.

fait son métier? N'importe : l'expérience prouve qu'une bonne maxime, lancée sans intention apparente, « empennée » à une règle, pénètre et demeure. Dans nos souvenirs personnels, combien d'ineffaçables impressions ces salutaires flèches de Parthe ont à tout jamais gravées dans notre mémoire d'écolier !

Ce qui aide à expliquer cette heureuse persistance, c'est que le développement de la règle dans l'exemple, par l'analyse de chacun des mots, enfonce la maxime dans l'esprit ouvert de l'enfant sans qu'il en ait en quelque sorte conscience. *J'aime Dieu,* par exemple : quel catéchisme précieux à faire, sous couleur grammaticale, sur cette phrase élémentaire? Le sujet, le verbe, le régime : le verbe d'abord et son action : *Aimer* ; l'action d'aimer, c'est le mouvement du cœur, aussi réel et aussi compréhensible que le mouvement de la main qui se porte sur un fruit, sur un jouet, sur une pièce de monnaie. Qui donc le cœur aime-t-il? quel est l'objet sur lequel se porte ici ce mouvement, le régime en un mot? *Dieu!* Mais comment? qu'est-ce donc que Dieu? L'Être infini, immense, peut-il être saisi réellement? peut-on se rendre compte qu'on l'a saisi, qu'on le possède? Mais qui donc fait une si grande, si parfaitement ineffable action? le sujet enfin? *Moi!* Vous, petit enfant, à peine sorti des langes ! Vous avez assez de portée dans les élans de votre cœur pour saisir, fixer, retenir Dieu ! etc...

Ainsi qu'on l'a dit bien souvent, c'est avec discrétion, avec opportunité, sans y revenir trop souvent, en proportionnant la morale à la capacité des enfants selon leur âge, qu'il faut ainsi « mettre les choses à leur place dans leur esprit comme elles le sont dans le monde » moral et surnaturel (1). On ne se borne pas aux exemples de cet

(1) Caveat prudens magister, ne id fiat cum tædio ac satietate puerorum ; imo proderit nonnulla festive dicta factave permiscere, ut *ars christiana lateat.* JOUVENCY, cap. I, art. III.

ordre, on les mêle à des faits intéressants, à des maximes d'une morale plus accessible, d'une application actuelle, par exemple, sur la paresse, la gourmandise, l'indocilité.

Il faut voir dans les maîtres qui savent le prix des âmes ; le P. Girard surtout est incomparable. Dans le premier volume, où est exposée sa méthode, il n'hésite pas, — on a entendu plus haut quelques unes de ses paroles — à déclarer que son but est de rendre l'enfant vertueux et chrétien, qu'il veut donc choisir ses exemples dans les choses de l'ordre moral et surtout dans l'histoire de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de l'Eglise. Mais avec quelle ingénieuse sagesse il les varie ! Comme il mêle les textes capables d'intéresser l'enfant aux vérités qui l'édifieront ! Comme il ménage et place avantageusement les maximes et les traits de la vie du Sauveur aux principes moraux plus volontiers admis, moins contestés par le monde, plus accessibles à l'intérêt immédiat et personnel de l'enfance ! Voilà le modèle que nous imiterons ; au seul point de vue de ce choix d'exemples, ses livres sont à étudier. On va en citer quelques séries, que l'on prend au hasard dans le tome second de la seconde partie.

« On aime bien que je sois indulgent. — On approuve beaucoup que j'aie eu des égards pour les personnes âgées. — On trouvera bien mauvais que j'aie maltraité cet enfant. — Le souverain Juge exige que j'aie un cœur honnête et bon. — Mes parents veulent que je sois serviable.

« Mes camarades demandent que je sois sincère à leur égard. — Mon père ne permet pas que je fasse de folles dépenses. — Le Sauveur exige que je pardonne à mes ennemis. — La reconnaissance demande que j'offre ma première pensée à Dieu dès mon réveil. — Les malheureux ont droit que je prenne part à leur infortune. — Mon intérêt même demande que je reçoive avec docilité les avis de mes parents. — On trouverait bien ridicule que je me prévalusse de mes petits talents. — Ma bonne mère appréhende qu'en mauvaise compagnie je ne perde l'innocence de mon cœur. — L'invisible Témoin n'approuve pas que je désobéisse aux deux anges tutélaires de mon enfance. — L'incrédule refuse de croire qu'un jour il paraîtra devant le tribunal du Sauveur.

« Je me développe comme la fleur des champs, et je me formerai comme elle. — Quoique je fasse, je ne m'acquitterai jamais envers ma généreuse mère. — Il y a des champignons vénéneux, et je ne dois pas m'aviser d'en manger. — Je ne me contenterai pas de plaindre les maux d'autrui, mais je tâcherai aussi de les adoucir. — J'ai parcouru une collection de papillons, et je ne pouvais me lasser d'en admirer les couleurs. — Nous n'avons pas seulement des yeux pour voir les œuvres de Dieu, mais nous avons aussi un cœur pour lui rendre grâce et pour l'aimer. — Ce n'est pas assez de croire en Dieu, il faut encore connaître et imiter Notre-Seigneur Jésus-Christ.

IV. Malgré tout le choix qu'on pourra faire des auteurs, des textes, des exemples, ce sera toujours l'œuvre du maître d'en tirer parti pour le progrès moral des élèves : les meilleures ressources ne sont rien, si elles ne sont heureusement exploitées. Ce choix d'ailleurs ne peut, ne pourra probablement jamais, exclure entièrement les auteurs et les textes païens. C'est ici surtout que le zèle du maître est, non-seulement utile, mais absolument nécessaire. C'est à lui de manier ce poison avec tant de dextérité et de délicatesse qu'il ne nuise pas; d'en exprimer le peu de bien moral qu'il renferme et de faire prendre le reste pour ce qu'il vaut (1) ; « d'expliquer, en un mot, les profanes de manière que l'excellence de la Religion chrétienne en tire toujours plus d'éclat (2). » — « Qu'on fasse en sorte de changer ces païens et ces profanes en autant de héraults de Jésus-Christ, en ramenant tout ce qu'ils ont dit à l'honneur de la vertu et à la honte du vice, en recommandant ce qu'ils présentent d'honnête et en condamnant ce qui est contraire (3). »

Ce sujet devant avoir son développement quand on traitera du *Paganisme dans l'enseignement*, au second chapitre, ces observations suffisent pour le moment.

(1) Cf. *les vrais principes* ; III considér. génér. § III, III.
(1) Nec unquam omittant ipsos auctores profanos eo modo explanare, quo Christianismi excellentia magis ac magis eluceat. CONST. SOC. MAR. ad calc. 7.
(2) Jouvency : *Rat. doc.* II, part. cap. I, 3.

CHAPITRE SECOND

DES BELLES-LETTRES.

Avant d'entrer dans le développement de ce noble et intéressant sujet, il faut s'entendre sur le nom ordinaire qu'on lui donne. L'usage autorise ici de l'irrégularité et une certaine confusion. Il divise, par opposition, les LETTRES et les SCIENCES. Il les divise, non pas seulement comme l'expression se divise avec l'idée, la forme avec le fond ; mais comme genres d'idées, systèmes de connaissances, objets d'étude intellectuelle tout différents.

Cette division est-elle fondée sur la nature des choses, exacte, légitime ? Il faut nous en assurer. Si nous arrivons à une conclusion négative, nous n'irons pas jusqu'à prétendre réformer le langage usuel : quelle serait la portée de nos efforts ? Après tout, ce n'est pas chose nécessaire : il arrive si souvent dans le monde, même parmi les esprits cultivés, qu'on emploie des mots de convention ? Mais encore, si cette distinction est seulement tolérée, non point dictée par la raison, il est bon qu'on le sache, qu'on ne regarde pas comme adéquates à la pensée des expressions qui manquent de justesse ; de même qu'on ne regarde pas comme étant de poids une monnaie qui doit à une transaction sa tolérance. Ce sera d'ailleurs un exercice déjà profitable à la raison, que de

remonter aux causes de cette confusion, de rétablir la juste notion des *lettres* et des *sciences*. Il y a plus : en mettant ici dans nos idées l'ordre conforme aux choses, nous nous préserverons du dangereux engouement qui fait prévaloir de plus en plus dans l'estime publique, et malheureusement dans l'enseignement de la jeunesse, ce qu'on appelle du nom tant exalté de *science* sur ce qu'on nomme *lettres*, non sans un sourire de dédain. M. de Bonald nous va servir de guide (1).

« Il semble, dit-il, que la distinction entre les *sciences* et les *lettres* soit plus marquée de nos jours qu'elle ne l'était autrefois. Aujourd'hui, on parle beaucoup de « l'accord qui doit régner entre les sciences et les lettres ; » au siècle de Louis XIV, je crois qu'on aurait dit indifféremment : « *Les* sciences *furent cultivées dans la Grèce* ; ou, *les* lettres *furent cultivées dans la Grèce.* » L'académie française, loin d'accréditer cette distinction, ou plutôt, cette opposition entre les sciences et les lettres, dit dans le Dictionnaire, à l'article *Lettres* : « Lettres se dit au pluriel de *toute sorte de science* et de doctrine. Au mot *Science*, elle renvoie au mot *Littérature.* »

Après avoir ainsi constaté l'opposition telle qu'elle est aujourd'hui toujours plus complétement accréditée, notre critique profond fait d'abord ses réserves contre ce préjugé et rétablit les vraies notions des deux mots : « A parler philosophiquement, tout, dans les connaissances humaines qui sont du ressort de l'esprit seul, est *science*, et tout est *lettres*. La théologie et la morale, la politique et la jurisprudence, l'histoire et la critique, qui appartiennent également à la théologie et à la politique, sont des *sciences* ; les mathématiques et leurs nombreuses parties, l'histoire naturelle et ses différentes branches,

(1) *Mélanges*. Des sciences, des lettres et des arts. Mai 1807.

la médecine et tout ce qui en dépend, sont aussi des *sciences* ; c'est-à-dire, des systèmes de connaissances qui ont leurs principes, leurs développements et leur but.

« Mais toutes ces sciences, les unes comme les autres, ne peuvent nous être connues et mises à la portée de notre esprit que par les *lettres* ; je veux dire par la parole verbale ou écrite,et, sous cette dernière forme, elle prend le nom de *style*. Or, comme la parole écrite ou verbale n'est qu'un assemblage ou une combinaison de sons ou de signes qu'on appelle des lettres, on a, par une figure assez commune, donné au tout le nom de la partie, et appelé quelquefois *lettres* en général tout ce qui, dans les connaissances humaines, est présenté à l'esprit et rendu sensible par le ministère de la parole. »

De ces éclaircissements, il conclut au véritable fondement de la distinction entre les sciences et les lettres : « Ainsi la *science* est le *fond* ; les *lettres* sont la *forme*. L'une est la pensée, les autres sont l'expression, sans laquelle cette pensée n'existerait pas pour nous, pas même pour celui qui le premier la conçoit et la développe. Or il ne paraît pas philosophique d'établir une opposition quelconque entre le fond et la forme, entre la pensée et son expression nécessaire. »

Comment donc s'est établie la division moderne ? Il y a deux temps à observer : cette division s'annonce d'abord et tend ensuite à s'effacer ; puis elle reprend et s'accentue d'une manière qui semble aujourd'hui définitive. Pour la première époque, notre philosophe fait observer que, d'une part, dans les premiers temps du renouvellement des études, les hommes s'occupèrent plus du fond que de la forme, et sacrifièrent la partie littéraire à la partie scientifique. L'idiome usuel n'étant pas assez formé pour leur servir d'organe, ils écrivaient dans la langue latine, dite *savante*. On ne vit donc chez eux que la science qui était utile,et non le style qui ne pouvait servir de modèle;

et l'on donna aux objets traités par ces auteurs le nom de *science*. Mais, peu à peu les langues modernes se formaient ; des esprits cultivés, même passionnés, trouvant défriché ce champ de la science, voulurent la rendre populaire et semèrent de fleurs les routes arides de l'érudition (1). « On dut ainsi commencer à se servir indifféremment du mot *lettres* pour désigner les sciences, ou du mot *sciences* pour désigner les lettres ; parce que la science était devenue plus *littéraire*, plus ornée ; ou la littérature, plus *savante*..... L'art de bien penser se confondit avec l'art de bien écrire, et la distinction entre les sciences et les lettres dut être moins sensible. »

Voilà donc la première époque ; la division qui s'est produite d'abord s'efface, et les notions légitimes prennent cours. Mais bientôt deux causes ramènent le divorce et, en se développant, le rendent plus populaire, plus persistant. L'une tient aux hommes ; l'autre vient des choses, mais des choses en tant qu'elles fournissent, ou aliment, ou prétexte, aux passions humaines. Des hommes donc de beaucoup d'esprit, voyant la facilité d'imposer au vulgaire par les qualités brillantes, s'attachèrent exclusivement à la forme, au *style*. Quelques-uns, plus coupables, s'attachèrent à couvrir un fond vicieux des agréments séduisants. On dit de ces auteurs qu'ils cultivaient les *lettres*. On les appela *littérateurs* ; et ce furent des lettres sans science, comme il y avait eu autrefois de la science sans littérature.

Cette triste manière devait trouver des prosélytes. Il faut de la patience et du temps pour acquérir la science ; on peut vite, avec un peu de fond, devenir littérateur intéressant, admiré, enrichi. Dans le siècle sérieux de

(1) C'est à ce style, continue l'auteur, dont la science moderne n'avait pas alors offert de modèle, à ce style *qui* fait parler à la science le langage des passions, l'invective même et le sarcasme, qu'il faut principalement rapporter le succès des premiers réformateurs et la vogue des sophistes du XVIIIe siècle.

Louis XIV, les talents, tous consciencieux, voulaient savoir ce qu'ils traitaient ; ils étaient aussi savants que littérateurs. Plus tard, « il y a eu des hommes de letttres qui n'ont été ni orateurs, ni poètes, ni moralistes, ni historiens, PAS MÊME ÉCRIVAINS, à qui on a tenu compte, non pas de ce qu'ils ont fait, mais de ce qu'on a supposé qu'ils pouvaient faire. Le titre d'homme de lettres a été, comme celui d'*avocat au parlement*, un titre sans fonctions, une qualification honorable, qui s'acquiert sans frais, n'impose aucun devoir et classe un homme sans le placer. Il y a donc eu des hommes de lettres sans exercice et à *la suite* de la littérature, comme il y avait des abbés sans bénéfices et à *la suite de l'Église*, des officiers sans activité et à *la suite de l'armée* ; et peut-être ces surnuméraires ont-ils produit partout le même désordre (1). »

Venons-en à la cause de la séparation des lettres d'avec les sciences, laquelle tient aux choses. Il faut citer toutes les paroles de l'auteur, tant elles sont vraies et décisives. « La philosophie qui était en vogue dans le dernier siècle haïssait la religion, et n'entendait rien à la politique et à la morale. Mais, comme il faut un aliment à l'inépuisable activité de l'esprit humain, *nos philosophes* s'attachèrent exclusivement aux connaissances physiques, dans lesquelles de grandes et fécondes découvertes, faites par les savants du siècle précédent, leur en promettaient beaucoup de petites..... Ils refusèrent donc le nom de *science* à ce qu'ils N'ENTENDAIENT PAS, ou ne voulaient pas entendre, et en décorèrent ambitieusement les connaissances qui étaient l'objet de leurs études. Les sciences physiques furent dès lors les seules sciences ; et les hommes qui les cultivaient, les savants par excellence.

(1) Quelques écrivains, entre autre, M. L. Veuillot, ont essayé de faire admettre en ce sens le mot *gendelettre*, comme on a fait gendarme.

Le matérialisme, qui faisait le fond de ces nouvelles doctrines, gagnait de la gloire à ces dénominations ; et les gens de lettres, satisfaits de leur partage, ne cherchaient point à troubler les *savants* dans la possession de leur science. Les mathématiques, et tout ce qui en dépend, prirent les rênes de la science, sous le nom de *hautes sciences*, de *sciences exactes*, quoiqu'elles ne soient pas dans leur genre plus *exactes* que d'autres sciences dans le leur (1), et qu'elles soient surtout bien moins *hautes* dans leur objet. L'histoire naturelle se glissa aussi dans les études mêmes de l'enfance. Cette science, assurément, n'est ni *haute*, ni *exacte* ; mais elle s'occupe de la nature physique, et c'était là son titre de recommandation. »

L'auteur fait ensuite, en passant, une protestation, à laquelle nous devons nous hâter de nous associer, contre l'emploi frauduleux du mot *naturel* dans la signification susdite : c'est *matériel* qu'il faudrait dire. Est-ce que les rapports moraux ne sont pas *naturels* à l'être intelligent, et autant dans sa *nature* que les rapports physiques le sont dans la *nature* des êtres matériels ? est-ce que l'homme, dont la gloire propre est d'être une nature intelligente, ne semble pas abdiquer sa grandeur, quand il consent à l'application exclusive de ce mot aux éléments de la partie la plus basse du composé humain ?

Quoi qu'il en soit, la chose est faite : le nom de science est resté aux sciences *naturelles*, et à celles des nombres et des figures. Voilà pourquoi les conclusions précises et si admirablement motivées qui suivent méritent toute notre attention. Répétons, avant de citer, que nous ne faisons qu'une simple réserve, sans prétendre imposer une rectification dans le langage qui a cours. « Si nous revenons à des idées plus justes, con-

(1) Est-ce que la philosophie scolastique n'est pas *exacte* ? est-ce que la théologie n'est pas nécessairement et rigoureusement, par excellence, une *science exacte* ? et la grammaire ? etc.

tinue M. de Bonald, il faut se servir d'un langage plus exact. Ou, si l'on continue à employer les mots de sciences et de lettres en les opposant l'un à l'autre, il faut du moins avertir que cette opposition n'existe pas réellement et qu'on ne pourrait la prendre à la rigueur sans risquer de perpétuer de fausses idées sur les sciences et les lettres. Disons donc que toutes les connaissances, qui sont uniquement du ressort de l'esprit, réduites en systèmes d'enseignement, sont des sciences, et qu'elles se divisent en sciences morales et en sciences physiques ; parce que les êtres et leurs rapports, qui sont l'objet des unes et des autres, sont tous moraux ou physiques ; parce que l'homme, qui perçoit toutes les connaissances, et à qui elles se rapportent, est lui-même esprit et corps ; et que les unes lui enseignent les relations qu'ont entre eux les êtres semblables en *intelligence*, et les autres, les relations qu'ont entre eux les êtres semblables en *matérialité.* »

Ces observations, dont nul esprit réfléchi ne contestera, soit le mérite, soit l'à-propos, étant faites, établissons notre division. Elle ne peut être, d'après notre plan général, autre que celle déjà adoptée pour la grammaire. Nous envisagerons, dans une première section, la littérature comme moyen de perfectionnement de la raison ; dans la seconde, nous dirons comment ce perfectionnement doit et peut tourner à l'avantage de la foi et des vertus chrétiennes.

SECTION PREMIÈRE.

DE L'ENSEIGNEMENT DES BELLES-LETTRES COMME MOYEN DE PERFECTIONNER LA RAISON.

Il y a dans l'étude des belles-lettres un côté en quelque sorte passif, c'est la connaissance à acquérir des prin-

cipes et des secrets de la littérature ; et un côté actif, c'est l'exercice destiné à produire des œuvres littéraires. Dans le premier travail on distingue généralement les RÈGLES et les MODÈLES. Nous aurons donc à nous occuper de l'étude des règles, de celle des modèles et enfin de la COMPOSITION.

ARTICLE PREMIER.

ÉTUDE DES RÈGLES.

Ainsi qu'on l'a fait pour la grammaire, si l'on veut envisager les règles d'une manière qui profite à la raison, il faut s'en rendre compte ; il faut sonder la signification des termes littéraires, pour en déduire autant que possible le sage emploi. Comme au nombre de ces préceptes et de ces termes, il en est qui, soit d'eux-mêmes, soit en raison de la nature de l'âme sur laquelle ils sont destinés à agir, ont une plus grande importance, on s'en occupera à part sous des chefs particuliers. Ainsi nous allons parcourir, et développer successivement, les titres qui suivent : 1° des règles en général au point de vue de la raison ; 2° des images ; 3° de l'harmonie ; 4° de l'unité ; 5° de la moralité littéraire ; 6° du beau littéraire.

§ Ier *Étude rationnelle des règles littéraires en général.*

Quelle importance faut-il attacher aux règles ? comment déterminer leur importance relative et les classer ? les règles qui se déduisent des rapports nécessaires de l'expression avec la pensée ; et les règles qui tiennent des

conditions de la nature humaine : tel est le plan naturel à suivre. De là quatre paragraphes.

I. — DE L'IMPORTANCE DES RÈGLES LITTÉRAIRES.

Il semble vrai d'avancer que l'importance des règles littéraires a été quelquefois surfaite, et quelquefois trop dépréciée : les anciens, à force de multiplier les nomenclatures, ont vraiment changé la science en étalage et en pédantisme. On a entendu plus haut (1) Quintilien l'avouer, sans néanmoins avoir le courage de s'affranchir de cette mode. Elle est cependant nuisible, non-seulement à la mémoire qu'elle encombre, comme il le reconnaît, mais au jugement qu'elle tend à fausser.

En effet, ces dénombrements, retentissants et interminables, sont des amas ou des successions incohérentes, non des séries de classement. Rien n'y fait transparaître l'ordre, en mettant dans l'éclat qui leur convient les procédés de langage remarquables entre tous par la noblesse et la beauté, les figures vraiment magistrales. Cicéron ne parait pas exempt de ce défaut. Qu'on lise, par exemple, dans sa Rhétorique (2), la longue énumération des *Figures* : à peine remarquera-t-on, entre la *Syneodoque* et la *Permutation*, la reine des tropes, la *Metaphore*, qui est d'une bien autre ressource pour le vrai orateur ! Et pour peu qu'on soit doué d'un esprit sérieux et avide, comme dit Joubert, « de boire le suc des mots, » au lieu de se payer de sons et d'images, comment ne pas trouver démesurée la large place que fait partout le Rhéteur à la métrique de la prose, à la combinaison harmonieuse des mots ?

Mais de l'abus on ne doit pas conclure contre la

(1) Chap. I, art. I, § 3.
(2) Rhet. ad Herenn. Lib. IV.

chose : « Je ne prétends pas, dit ici un critique de valeur (1), qu'on doive s'enfoncer dans toutes ces subtilités ; mais entre négliger la science littéraire et en abuser, n'est-il pas un milieu ? Si l'on considère la rhétorique comme spéculation philosophique, elle est surtout digne de l'attention des hommes qui pensent, et elle ne mérite pas le mépris que l'on semble lui avoir voué.

« N'est-il pas admirable en effet qu'on soit parvenu à classer, à déterminer, avec tant de netteté et de précision, les opérations de notre esprit, les mouvements de notre âme ? Tout ce qui tient au goût le plus fin, au sentiment le plus délicat, à l'instinct le plus fugitif, a été soumis à l'analyse, démêlé, apprécié, avec une justesse qui étonne ceux qui savent encore s'étonner de quelque chose. Le cœur humain a été scruté, approfondi par quelques génies supérieurs, qui ont montré à découvert les ressorts qui le font mouvoir, et qui nous ont révélé tous les secrets de la persuasion. Tous les moyens capables d'ébranler l'imagination, de toucher le cœur, de fléchir la volonté, tout ce qui peut contribuer à donner à nos pensées plus de force, de relief et d'effet, tous les artifices par lesquels nous pouvons les faire valoir et les communiquer aux autres avec empire, enfin, tout ce qui peut assurer au plus beau présent que nous ait fait le Créateur, le degré de perfection dont il est susceptible, a été dicté, enseigné, comme on enseigne les procédés de l'art le plus grossier et le plus mécanique. Quelle profondeur de métaphysique, quelle pénétration, quelle sagacité, n'a-t-il pas fallu pour en venir là ! »

C'est surtout la rhétorique d'Aristote que vise ici Dussault. L'étude de cet auteur profond semble indispensable à quiconque veut se faire une idée juste de la valeur des règles. La connaissance de l'âme humaine, de

(1) Dussault. *Spect. franç.* Tom III, lvi.

sa nature et de ses passions, de son fond immuable et de ses altérations accidentelles et dissemblables, c'est la partie éminente de cette grande œuvre philosophique ; n'est-ce pas aussi un des vrais fondements des règles qui, ayant pour but d'agir sur l'âme, doivent se formuler d'après l'expérience bien faite de ce qui la pénètre, l'ébranle, la détermine ?

Un tel point de départ met en état de juger sainement de l'importance relative des règles ; car il fournit le moyen d'apprécier exactement leur plus ou moins de nécessité, ou de portée, et, par là même, le plus ou moins de gravité des transgressions. En effet, une fois bien établi que ces règles s'appuient sur la connaissance du cœur humain pour trouver le moyen d'agir sur lui, plus elles sont indispensables pour assurer cette action et la rendre efficace, plus il faut en avoir souci ; et plus aussi sont fâcheuses, dans la mesure même où elles empêchent cette action, les fautes qui y sont contraires. Mais il y a en outre dans ces règles — on le dira bientôt — des principes nécessaires, parce qu'ils tiennent, non pas au fond mobile de la nature humaine, mais aux relations essentielles des mots avec les pensées. Ici la transgression atteint l'ordre même des choses : ce qui lui donne une gravité que l'esprit ne peut manquer de ressentir en proportion même de la rectitude de sa raison.

Ce n'est donc point pour avoir violé telle règle, formulée en tels termes, appuyée de l'autorité de tel maître, qu'on est répréhensible ; c'est pour avoir méconnu un principe qui domine la volonté humaine et que tout esprit sage doit connaître et respecter ; c'est pour avoir oublié les exigences légitimes de l'âme à qui on veut plaire pour l'instruire et la persuader ; c'est pour s'être privé d'une ressource, dont le prix mesure précisément la lacune ou le défaut dont la faute porte la responsabilité.

Voici, par exemple, des phrases mal enchainées : une pensée qu'on a entrepris de rendre est lâchée avant son développement, puis reprise après que d'autres de nature différente ont usurpé la place en désordre ; ou bien, des expressions mal comprises, ou trop pressées de paraître, disent plus ou moins que l'écrivain ne l'a voulu, quelquefois le contraire. Dans tous ces cas ce sont les lois essentielles du style qui sont inobservées, la loi de la suite et de l'enchaînement, la loi de la clarté et de la précision : c'est grave. — Voici des détails surabondants, un luxe d'images qui amuse ou éblouit ; un culte puéril du rhythme... : c'est le moyen mis à la place de la fin, la partie qui écrase le tout ; on s'est arrêté aux « bagatelles de la porte, » à flatter les sens; c'est la proportion, l'unité, qui sont atteintes, et ainsi, on a commis encore un grave renversement de l'ordre. — J'ai à faire prendre un parti difficile à des hommes que je sais y être absolument opposés : si je l'expose brutalement à leurs yeux, si je heurte sans délicatesse leur volonté, je ne dois pas réussir ; il fallait « l'exorde insinuant, les précautions oratoires ; » et je porte la peine de mon échec, pour avoir refusé d'écouter des règles qui m'eussent ouvert le chemin de leur cœur.

Prenons encore un exemple dans *la Poétique*. Qu'un partisan de l'école *classique*, à l'esprit étroit, juge une tragédie de l'école opposée. Il partira de la « Règle des trois unités. » Il s'indignera de la voir méconnue, peut-être violée avec affectation et mépris ; et il se montrera d'autant plus sévère que la lettre même de la loi aura été plus largement atteinte, le poète s'étant mis trop à l'aise dans l'espace et dans la durée. C'est l'aiguille et ses tours de cadran, c'est l'écart de latitude et de longitude, qui déterminera le degré de gravité de la faute.

Le critique d'esprit large et de raison mieux formée se préoccupe moins du matériel, si l'on peut ainsi dire

de la transgression, que de l'esprit de la loi oublié, peut-être trahi. Il est en effet incontestable que l'unité du sujet s'impose à toute invention poétique. C'est le moyen, — on le dira quand viendra le moment — de dessiner avec plus de vérité et de profondeur le caractère qu'on met en scène, en diminuant, en faveur de la personne même du héros, les détails du champ sur lequel il évolue ; de faire une impression plus durable sur l'âme, qui s'émeut d'autant moins dans le fond même et le plus vif de sa nature qu'on éveille plus en elle la curiosité, l'imagination et la sensibilité superficielles. Par l'unité, c'est l'homme qu'on met sous les yeux de l'homme. Si l'on s'étend dans l'espace et dans la durée, c'est pour trouver moyen de ménager des incidents, des surprises, des coups de théâtre : toutes choses plus ou moins romanesques, qui peuvent plaire, captiver même, amuser, attendrir, mais qui relèvent plus de la sensation et des nerfs que des profondeurs de l'âme, qui la dispersent en quelque sorte dans ses sens et à travers ses sens, et qui nuisent à l'ascendant intime et salutaire que tout écrivain, doué également de conscience et de talent, doit s'efforcer d'acquérir. Or, c'est précisément pour sauvegarder cette unité d'action, qui distingue les maîtres, que l'unité de lieu et celle de temps ont été imposées ; et c'est dans l'intérêt de la première qu'il faut le plus possible respecter les secondes. Ainsi l'infraction de la règle classique se mesurera sur l'atteinte qu'aura subie l'unité d'action, au préjudice des fins véritables et nécessaires de l'art.

Telle est donc la saine appréciation, et tel est l'usage raisonnable, des règles littéraires. Envers elles il faut garder le milieu entre le pédantisme et l'ignorance, entre le culte excessif, trop méticuleusement littéral, et le dédain. Elles sont très-utiles, sinon absolument nécessaires. Bien loin de gêner le génie, elles le dirigent, et elles ne le compriment que pour le soumettre aux rênes

salutaires du goût ; elles le retiennent pour l'exciter avec plus de sécurité. Disons avec Quintilien : « Elles feraient obstacle, si l'on s'arrêtait à elles comme si elles étaient le but ; elles favorisent ceux qui s'en servent comme d'un secours. *Non obstant hæ disciplinæ per illas euntibus, sed circa illas hærentibus.* Rien n'y peut nuire que ce qui s'y trouve en excès : *Nihil nocuerit, nisi quod supervacaneum est.* »

Voilà pourquoi — et cette observation, dictée par le bon sens, doit du même coup tempérer la présomption des élèves et exciter leur ardeur pour cette étude, — voilà pourquoi le même auteur recommande de prendre souci et grande peine des règles littéraires, *anxietas adhibenda est*, au moment où s'en fait l'apprentissage ; car plus tard on regrettera de les avoir négligées. On sentira, soit dans la pensée, soit dans le style, le manque de cette discipline et de cet ordre qu'elles ont pour but d'imprimer ; on se trouvera inhabile à employer les ressources dont elles apprennent le maniement ; mais, d'un autre côté, si, pour réparer cette négligence, on s'inquiète de les appliquer au moment même où l'on compose, cette préoccupation glacera le génie. C'est trop tard ; il faut qu'il en ait pris l'habitude au moment de son développement, qu'il en ait compris et subi l'empire de manière à n'agir jamais qu'en s'y conformant, et à aimer, à garder toujours, le lit salutaire que les règles tracent à son cours. Admettons, si l'on veut, qu'après la jeunesse l'étude en serait futile ; mais, à cet âge, elle est importante et de haute portée pour l'avenir. Concluons donc avec notre rhéteur, dont cette parole est vraiment d'or : « Du souci et une véritable peine, il en faut pour les règles, mais au moment de les apprendre, non au moment de composer. *Hæc anxietas, cum discimus, non cum dicimus, adhibenda est.* »

II. — DÉTERMINATION ET CLASSIFICATION DES RÈGLES D'APRÈS LEUR IMPORTANCE.

On a dit que la grammaire recèle, et laisse entrevoir aux esprits réfléchis, des principes supérieurs à l'intelligence humaine, une flamme divine dont l'étincelle apparaît dans l'origine, et circule dans l'épanouissement et l'assemblage, des mots. Aussi avons-nous cru volontiers à l'autorité de Thomassin nous enseignant que Dieu est le premier maître de grammaire, et que les règles premières viennent de lui. Elles sont le reflet de l'ordre des choses ; et celui-là seul qui est l'auteur des réalités pouvait attacher aux signes la puissance de rendre ces réalités, et les coordonner en conséquence dans l'esprit humain. Les règles littéraires ont-elles une aussi sublime origine ?

Pour répondre, il faut réfléchir sur l'objet propre de la littérature et sur sa destination. Elle prend les mots créés et groupés dans leur ordre logique par la grammaire; et, profitant de l'élasticité en quelque sorte infinie de leurs combinaisons, elle les dispose, les déploie, les resserre, pour exprimer, selon le besoin, toutes les créations de l'esprit et les affections du cœur. Evidemment il y a une science et un art pour régler avantageusement l'emploi de ces ressources ; mais il semble qu'il n'est pas nécessaire d'en attribuer immédiatement l'origine à Dieu ; le cachet du Verbe y éclate moins que dans la grammaire, et il y suffit de l'esprit de déduction et d'observation dont Dieu a doué la raison humaine.

On vient en effet de l'indiquer et on le démontrera bientôt : les règles littéraires sont toutes, ou déduites rationnellement des relations nécessaires des mots avec les pensées, comme du signe avec la chose, de l'image avec la réalité ; ou inspirées expérimentalement par la

connaissance de la nature humaine sur laquelle on veut agir, soit de son fond immuable, soit de ses états successifs divers. Les premières sont rigoureuses, puisqu'elles s'appuient sur les lois métaphysiques de l'expression de la pensée ; les secondes, visant l'âme humaine, sont plus variables ; mais elles n'en dérivent pas moins de la nature ; et comme il est difficile, sans les connaître, de manier la parole avec succès, elles ont leur valeur. A défaut des premières, ce que l'homme pense restera à l'état de chaos, sans enchaînement, sans proportion, sans rayonnement, sans vertu ; les fautes qui les atteignent accusent donc un esprit dénué du sens philosophique. A défaut des secondes, l'ordre essentiel existe, mais il manque l'éclat, la symétrie, le charme, l'onction, le pathétique, et ce qui suppose et résume tout cela, l'éloquence et la poésie.Les premières s'imposent toutes à toute parole,en toute cause et toute situation ; les secondes sont d'application variable selon les âges, les conditions, l'état des esprits auxquels s'adresse la parole: on ne parle pas à l'Aréopage comme au Forum, à des gens passionnés comme à des sages, aux esprits cultivés comme à la foule, etc...

Cette classification paraît suffisante, mais nécessaire, à qui veut se rendre raison des règles, et en déterminer l'importance, moins sur le dire des rhéteurs que d'après le bon sens. Sans prétendre le moins du monde la faire prévaloir, dans l'enseignement ordinaire, sur celles qui ont cours, nous croyons qu'elle ne sera point inutile à ceux qui veulent avant tout comprendre et raisonner ; qu'elle mettra l'esprit dans un sage milieu entre une science pédante et stérile de terminologie littéraire et le dédain des règles logiques et pratiques ; qu'il en résultera un respect en quelque sorte religieux pour celles qui s'imposent au nom et en vertu des droits de la raison et dont la violation porte atteinte à l'ordre des choses, et aussi une observation intelligente et efficace de celles qui

ont pour but de guider le talent dans le noble usage du don de convaincre et de persuader.

III. — RÈGLES QUI SE DÉDUISENT DES RAPPORTS NÉCESSAIRES DE L'EXPRESSION AVEC LA PENSÉE.

Puisque la parole n'est faite que pour exprimer la pensée, cette connexion, cette destination providentielle, lui impose des conditions nécessaires. Ce sont les conditions d'où viendra à la parole de se plier parfaitement à toutes les flexions de la pensée, de la produire exactement telle qu'elle est en elle-même. Les règles qui gouvernent ces conditions sont absolues, comme les rapports de la parole avec la pensée; elles dérivent de l'étroite parenté de ces deux présents de Dieu.

Les premières de ces conditions sont la correction et la pureté. Elles dépendent de l'orthographe et de la corrélation légitime des mots, de l'ordre logique de leur construction, d'où résulte la clarté de la phrase. Ainsi le chaos se débrouille et la première ordonnance apparaît. Ces règles relèvent de la grammaire ; mais son empire ne s'étend pas plus loin.

La grammaire s'arrête à la phrase. Or les phrases ne sont que des fragments de la pensée. Et, de même que, dans les constructions architecturales, la solidité des parties n'entraîne pas toujours celle de toute la maison, qu'il faut encore les lier les unes aux autres, sous peine d'écroulement ; de même, une suite de phrases claires, étant prises chacune en particulier, peut donner un tout fort obscur. Il reste donc à bien enchaîner les phrases, à trouver des tours aisés, souples et fermes, variés à l'infini, pour que la pensée parvienne à déployer toute son évolution, à pousser toutes ses branches, à s'épanouir pleinement, sans rupture et sans ressaut, dans

la perfection de son unité. A cette condition le style sera comme un voile onduleux et transparent, une ombre fidèle, un calque exact de la pensée.

Telle est la *Clarté*, on pourrait dire, la lucidité, du style. Elle relève des Belles-lettres, et c'est la première condition que l'âme doit exiger de cet interprête nécessaire, de cet instrument dont elle est contrainte de se servir pour s'exprimer elle-même, et, si l'on peut ainsi dire, de ce globe de cristal au travers duquel elle jette la lumière de sa pensée.

Quelle sera la seconde? Qu'exige encore la pensée dans le choix des mots qui doivent la rendre? Ils sont susceptibles d'une foule d'interprétations. Créés pour un sens déterminé, l'usage l'a développé, ou restreint, et fait plus ou moins dévier de son origine. De plus, pour rendre une pensée, plusieurs termes, de ceux qu'on appelle synonymes,se présentent à la fois,se portant forts, pour ainsi dire, d'exprimer ce qu'on veut, les uns aussi bien que les autres. C'est l'erreur des esprits superficiels. « Parmi toutes les expressions différentes,dit La Bruyère, qui peuvent rendre une seule de nos pensées, il n'en est qu'une qui soit la bonne : on ne la rencontre pas toujours en parlant ou en écrivant. Il est vrai néanmoins qu'elle existe, que *tout ce qui ne l'est point est faible et ne satisfait point un homme d'esprit qui* VEUT SE FAIRE ENTENDRE...... Lorsqu'elle est enfin venue à l'esprit, on éprouve qu'elle est celle qui était la plus simple, la plus naturelle, et qui semble devoir se présenter d'abord et sans efforts (1). » Le style devra donc, s'il veut remplir sa fonction naturelle, serrer au plus près la pensée, en recherchant toujours ce qu'on appelle la *Propriété des termes.*

Ce qu'est cette qualité aux mots pris à part, la *Pré-*

(1) Des ouvrages d'esprit.

cision l'est à leur assemblage. Dire bien exactement et justement ce qu'on veut dire, sans que rien manque, sans que rien soit en excès, *nihil neque desit, neque superfluat*, selon le mot de Quintilien, c'est, comme la propriété des termes, une condition d'heureuse expression, de facile dégagement de la pensée. D'un côté, si l'on ne dit pas tout ce qu'exige le développement complet de la pensée, c'est, hors des cas où la noblesse, l'habileté, la délicatesse, obligent à garder le demi-jour, c'est se montrer au dessous de sa tâche, et faire défaut à l'attente du lecteur. Au contraire, se laisser aller au luxe des mots inutiles, dépasser ce que le sujet demande de parure, ou l'auditoire d'éclaircissements, c'est noyer les idées, dissimuler la fragilité de la charpente, payer d'apparences et de sens ; c'est trahir le premier devoir de l'écrivain envers la pensée. Elle est simple de sa nature ; si elle pouvait se montrer ce qu'elle est, comme un rayon de soleil, elle donnerait d'un coup toute sa lumière. Mais elle dépend des organes; il lui faut se fractionner pour se produire. La parole, qui est la suite et l'ensemble de ses fragments, la parole doit travailler à lui ressembler et se simplifier le plus possible pour se mieux adapter à son auguste original.

Tout bon style, tout style qui veut rendre lucide et pénétrante la pensée dont il est l'organe, doit être encore *Naturel* et *Noble*. Naturel, c'est vérité ; c'est donc une condition inhérente à l'expression légitime de la pensée. « Le naturel, dit M. Andrieux, n'est autre chose que la vérité des expressions, des images, des sentiments ; mais une vérité parfaite, et qui paraît n'avoir coûté à l'écrivain aucune peine, aucun effort. La moindre affectation détruit ce naturel si précieux : dès qu'une expression recherchée, une image forcée, un sentiment exagéré, se présente, le charme est détruit (1). » Le naturel est comme

(1) *Cours de Belles-lettres* professé à l'École polyt.

un cachet de sincérité et de bonne foi ; il inspire confiance, en laissant voir l'âme sous les mots. « Quand on voit un style naturel, a dit Pascal, on est étonné et ravi : on s'attendait à voir un auteur, et l'on trouve un homme. » — Quant à la noblesse, le style qui oserait s'en affranchir ne dénoterait qu'une pensée indigne d'être accueillie et des sentiments de nature à repousser. Est-ce pour exprimer de telles choses que Dieu a fait à l'âme le don de la parole ? « Les mots bas, a dit Longin, sont comme autant de marques de honte qui flétrissent le style et le signalent au dégoût (1). » Boileau a donc vraiment exprimé une des lois essentielles des rapports de la parole avec la pensée quand, par un vers devenu justement proverbial, il a prescrit à tout écrivain, en tout genre et en toute situation, de respecter ses lecteurs :

« Le style le moins noble a pourtant sa noblesse. »

En tout ce qui précède on a eu en vue la pensée dans le mécanisme de son expression et dans son premier essor. On ne s'est pas encore élevé aux vues d'ensemble, en face du terme final auquel tend son développement progressif. On a observé les lois essentielles de la phrase et de l'accouplement d'une certaine suite de phrases. Il faut aussi des règles pour présider aux conditions essentielles de terminaison de la pensée et de son heureux achèvement d'expression, ou de la composition. Quelle doit être *à priori* la loi d'une composition de mérite ? quelles sont les conditions qui émanent de sa nature même et qui lui assureront sa perfection ?

Dans l'esprit qui veut l'exprimer, la pensée est simple, indivisible ; l'expression la condamne à se partager. Émanant d'une source qui la renferme dans sa plénitude, elle coule par ondes successives pour pénétrer ainsi peu à peu dans l'esprit à qui elle s'adresse, où elle retrouvera

(1) *Tr. du sublime.*

son unité ; c'est comme un fleuve qui porte à un beau lac les eaux limpides du lac supérieur. Ou bien encore, pour revenir sur une comparaison employée plus haut (1), ce sont des fragments taillés dans la carrière, pour reformer, sur le plan d'un bel édifice, comme un rocher harmonieux. Les créations de la science contemporaine nous fournissent même une plus complète image dans ces constructions de bois et de fer, toutes faites à distance sur le chantier, puis séparées pièce par pièce, et enfin remontées sur le lieu où elles doivent s'élever d'une manière définitive.

Divisions et subdivisions décroissant en quelque sorte à l'infini : chapitres, articles, paragraphes, alinéas ; parties et points ; en poésie, chants, actes et scènes... : voilà comment procède la pensée dans son mystérieux exode pour aller conquérir la terre promise des convictions et des sympathies des esprits ou des cœurs, la domination sur les âmes. Les phrases et les mots en sont l'expression la plus divisée ; ils sont comme la dernière poussière de l'analyse.

C'est ici que le chaos est à craindre. D'où viendra la lumière, le *lucidus ordo*? qui tiendra le cordeau pour empêcher les déviations ? qui veillera sur la chaîne pour établir la suite et la dépendance ? qui élèvera les rives destinées à contenir les flots souvent désordonnés et les empêcher de ravager ou de se perdre ? *L'Unité!* Voilà la grande loi de toute expression de la pensée humaine dans les sciences et dans les arts ; l'Unité, loi glorieuse qui, en s'imposant, comme sceau d'achèvement, à toutes les œuvres magistrales, rappelle à l'âme qu'elle est elle-même l'œuvre magistrale de Dieu, et que, tout en produisant des œuvres dont l'unité marquera la perfection, elle doit travailler à achever en elle la divine ressemblance en achevant son unité propre par la vertu.

(1) Chap. I, art. I, § 2.

Denique sit quodvis simplex duntaxat et UNUM !

Horace a-t-il soupçonné la beauté de cette loi qu'il a si absolument formulée ? Nous nous bornons à la signaler ici en passant ; on y reviendra, à cause de son importance, dans un paragraphe spécial.

Or l'unité implique la *Proportion* et la mesure, la *Convenance* ou, dans son acception générale, l'*Harmonie*. Aristote se plaît à insister souvent sur un précepte dans les termes duquel les gens irréfléchis pourraient seuls voir de la naïveté : « Que toute pièce littéraire, dit-il, ait un commencement, un milieu et une fin ! » C'est-à-dire qu'en toute expression d'une belle pensée, il y ait exposition du sujet, développement du récit, des preuves, des moyens, enfin dénouement ou conclusion. Que tout cela se rattache incessamment au but final, ou au plein et fertile épanouissement de la pensée générale ; que chaque détail soit à la place d'où sa lumière propre convergera au foyer ; qu'il ait la juste étendue exigée pour servir à l'ensemble, sans envahir ; que toutes les parties enfin, pesées et mesurées selon une légitime proportion, se développent et se coordonnent par rapport au tout ;

«... Que chaque chose y soit mise en son lieu,
Que le début, la fin, répondent au milieu;
Que d'un art délicat les pièces assorties
N'y fassent qu'un seul tout des diverses parties ! »

En second lieu donc, que, dans l'arrangement et dans l'élocution, tout soit assorti ; que la convenance et, pour employer le mot grec qui dit peut-être mieux la même chose, que l'*harmonie* fonde heureusement les parties en dissimulant les soudures et adapte la forme au fond, suivant les exigences du sujet, du temps, des personnes ; comme une robe, toujours décente, mais ou légère et

soyeuse, ou majestueuse et flottante, qui accuse tour à tour, ou les grâces, ou la vigueur, ou les élancements de la pensée.

Et maintenant, avec l'unité et la proportion est-ce que tout est dit? L'âme est munie de son organe parfait, de son instrument bien accordé. Elle peut se communiquer et agir avec puissance sur les autres âmes : n'a-t-elle qu'à se livrer à son élan ? Est-elle libre d'user à son gré de son énergie et de ses ressources? Non : si Dieu est le maître qui nous a dispensé ses dons, il est encore plus le législateur qui en a réglé l'usage ; et, plus le don est excellent, plus aussi la loi s'impose, et plus le compte en doit être rigoureux. Il y a donc une loi essentielle qui préside à la sublime destination de la parole. Elle est donnée pour que l'âme s'exprime, mais l'âme ne saurait s'exprimer qu'au profit de la vertu, à la gloire du Bienfaiteur divin ; et il faut que l'emploi de la parole et le but auquel elle tend s'inspirent d'une moralité authentique et souveraine.

Il est possible que le succès immédiat, la popularité et la fortune, les honneurs qui s'en suivent, se passent de cette loi qui, si l'on veut, n'est pas littéraire dans le sens infime et *utilitaire* de ce mot ; mais la vraie critique ne s'enferme pas, les yeux baissés, dans cet horizon sans étendue ; elle voit les choses dans leur ordre éternel, et là tout ce qui dévie de la règle, tout ce qui détourne du but, tout ce qui atteint le plan providentiel, la heurte ; elle le déplore, le proscrit et le condamne. A ceux qui aujourd'hui se plaindraient de sa rigueur, elle ferait honte de leur titre de chrétien, en leur rappelant que les sages mêmes du paganisme ont exigé la vertu de celui qui prétend à la réputation d'orateur : *Vir bonus dicendi peritus !*

Ainsi la *Moralité*, et la condition qu'elle implique nécessairement, la *Sincérité*, voilà la règle qui sanctionne et couronne toutes les autres. Heureux le talent qui les

possède et les observe toutes ! Mais, des premières, nul n'est responsable que selon ses moyens : Dieu, sa conscience et l'estime équitable des hommes, n'exigent rien de plus. De la dernière, au contraire, celui qui la méconnaît et la trahit, si les hommes le considèrent, c'est pour leur malheur et pour sa condamnation ; sa conscience ou le déchire ou se fausse, et Dieu le jugera ! La moralité et la sincérité seront donc aussi l'objet d'un paragraphe spécial.

IV. — RÈGLES QUI TIENNENT DES CONDITIONS DE LA NATURE HUMAINE.

Les règles qui viennent d'être rappelées sont imposées au style *à priori*, par cela seul qu'il est l'expression de la parole. Il en est d'autres qui relèvent plutôt de la nature de l'âme sur laquelle la parole doit agir. On parle pour être compris et pour être cru, pour éclairer, convaincre, persuader. Or il doit y avoir des secrets pour obtenir ce résultat plus sûrement, plus efficacement ; et ces secrets, c'est l'expérience de la nature humaine qui les a découverts ; c'est l'expérience qui les livrera. Nous allons les demander à un de ses profonds connaisseurs, qui nous a déjà souvent enseignés.

« Le style est l'homme même, dit M. de Bonald (1), en citant le mot célèbre de Buffon. Le style est l'homme même ; car l'homme, selon le même écrivain, « n'existe que par la pensée et la parole, et le style les renferme l'une et l'autre. » Cela est vrai, mais ne dit pas assez ; ce développement, qui peut suffire à l'orateur, laisse quelque chose à désirer au philosophe.

« L'homme est esprit et corps ; le style, expression de l'homme, sera donc idées et images : idées, qui sont la

(1) *Mélanges :* Du style et de la littérature Août 1806.

représentation d'objets intellectuels ; images, qui sont la représentation ou la figure d'objets sensibles et corporels.

« Un bon style consiste dans un heureux mélange de ces deux objets de nos pensées, comme l'homme lui-même, dans toute la perfection de son être, est formé de l'union des deux substances, et réunit à une intelligence lumineuse des organes capables de la servir.

« Un style qui est tout en idées est sec et triste ; un style qui est tout en images éblouit et fatigue, comme ces représentations de théâtre, qui font passer devant les yeux une multitude d'objets divers....

« L'un ou l'autre de ces défauts explique, je crois, le peu d'intérêt qu'excite la lecture de certains ouvrages, et dont on ne peut pas toujours se rendre raison. Les sujets en sont heureusement choisis ; toutes les règles positives de l'art d'écrire y sont scrupuleusement observées ; ils ne manquent pas d'élégance, ni même d'harmonie, et ils n'ont, ce semble, d'autres défauts sinon qu'on ne saurait les lire. Mais, en les examinant de près, on découvre qu'ils pêchent par la continuité d'idées sans images, ou d'images sans idées, et qu'ils fatiguent l'esprit par une abstraction trop soutenue, ou l'imagination par des tableaux trop répétés.....

« Mais l'homme n'est pas seulement intelligence et imagination, il est encore faculté d'éprouver des sentiments. Le style, pour être l'expression de l'homme, pour être l'homme même, selon M. de Buffon, sera donc aussi sentiment, comme il est idées et images. Le style sera donc idées ou pensées, sentiments, images ; et voilà tout le style. La nature connaît seule le secret de cette composition, et les leçons sur cette matière ne peuvent être tout au plus que des exemples.

« Si Bossuet se fût contenté de dire : *« Que l'homme conserve jusqu'au dernier moment des espérances qui ne se réalisent jamais, »* il eut énoncé sans images, sans

sentiments, une idée vraie et morale qui se présente à tous les esprits et que l'écrivain le plus médiocre ne pourrait rendre avec plus de simplicité, ou plutôt de sécheresse. Mais admirez comme ce beau génie revêt cette pensée d'une image sublime, et les fond l'une et l'autre, si j'ose le dire, dans un sentiment profond et douloureux: « L'homme, dit-il, marche vers le tombeau, traînant après lui la longue chaîne de ses espérances trompées. » Ce n'est plus, comme dans la phrase que nous citions tout-à-l'heure, un froid moraliste qui disserte ; ici, Bossuet est orateur par la pensée, poète par le sentiment, peintre par l'image ; et l'on pense, l'on sent, l'on voit ce malheureux esclave, attaché à cette longue chaîne dont on ne peut atteindre le bout, la traîner avec effort jusqu'au moment où le tombeau, s'ouvrant sous ses pas, l'engloutit lui et le poids importun dont il s'était surchargé dans le court trajet de la vie. L'image est dans cette longue chaîne que l'homme traîne dans ce tombeau qu'il rencontre comme un piège ; le sentiment est dans ce douloureux effort, toujours vain, toujours trompé, jusqu'à l'instant fatal qui voit s'évanouir toutes les espérances, ou plutôt toutes les illusions ; la pensée est partout, et ce tout forme un tableau achevé, un tableau réel, et qu'un peintre pourrait transporter sur la toile.

« Et remarquez, à l'honneur de notre langue, comme les mots eux-mêmes, non pas assemblés à force d'art et quelquefois avec effort et recherche, comme dans l'onomatopée des Grecs et des Latins, mais les mots les plus naturels, et même les seuls dont Bossuet pût se servir, ont ici toute l'harmonie possible et nécessaire à l'expression d'un travail pénible et d'un sentiment douloureux. Ces mots sont tous graves, lents et lourds, *traîne, tombeau, longue chaîne d'espérances trompées*. Ce même génie de la langue, fidèle à la nature des choses, rejette impérieusement à la fin de la phrase le mot *trompées*,

parce que la pensée qu'il exprime est la dernière de la vie.

« Un historien qui aurait eu à raconter la mort de Madame la duchesse d'Orléans aurait dit : « Ce fut une nuit affreuse que celle où l'on apprit tout-à-coup que Madame se mourait, que Madame était morte. » Et peut-être un panégyriste ordinaire n'aurait rien trouvé de plus. Mais quelle impression terrible et profonde dut produire Bossuet, lorsque, traduisant cette pensée dans la langue de son génie, il s'écria du haut de la chaire : « O nuit désastreuse, ô nuit effroyable, où retentit tout-à-coup, comme un éclat de tonnerre, cette étonnante nouvelle : « Madame se meurt, Madame est morte ! » Tout à l'heure l'orateur faisait image pour les yeux, en montrant l'homme et sa longue chaîne, et le tombeau qui l'engloutit ; ici il fait image pour l'oreille, en faisant retentir ces mots terribles : Madame se meurt, Madame est morte ! Et sans doute alors, il renforçait sa voix pour imiter en quelque sorte les cris de douleur et d'effroi qui furent entendus dans les rues de Versailles. Tout est image dans l'expression, tout est sentiment dans l'exclamation ; et cette nuit effroyable, et ces cris lugubres, et la consternation qu'ils répandirent à la voix de cet orateur sublime recommencèrent pour les auditeurs...

« Ainsi dans tout écrit où il y a vérité dans les idées, vérité dans les sentiments, vérité dans les images, vérité dans le rapport mutuel des images, des sentiments et des idées, le style présente un nombre infini de beautés intellectuelles ; et toutes ces vérités, ou toutes ces beautés, forment le style parfait. Elles sont fondées sur la nature même de l'homme ; et elles sont par conséquent *utiles et précieuses*, puisqu'elles sont l'expression de l'homme, premier et plus digne objet de nos connaissances et de nos affections. » Il n'y a qu'un mot à ajouter à cette belle et profonde analyse, c'est que ces principes, déduits si

logiquement de l'observation de la nature de l'homme, sont des règles sûres qui apprendront à agir sur elle et à la saisir, à la maîtriser par la parole, dont elles ménageront d'une manière efficace l'accès et le crédit.

Il est un point cependant qu'il serait bon de mettre mieux en lumière, c'est l'harmonie. Notre grand philosophe n'a pas manqué d'attribuer leur effet, pour la perfection finale du style, à ces mots toujours naturels, que le génie a le secret de trouver et d'assembler pour s'assurer la puissance que Dieu a attachée au son. Il a appelé cette ressource « l'image pour l'oreille. » Ne serait-il pas mieux de laissèr les sons distincts et de détacher, pour lui faire la large part qui lui revient, ce domaine de l'oreille, cette secrète et puissante efficacité qu'elle a sur le cœur, dont Voltaire a dit qu'elle est le chemin (1), sur l'intelligence même dont elle sait captiver l'attention et favoriser le travail ?

Au témoignage de notre admirable observateur, il y a des analogies mystérieuses entre l'idée et le sentiment, d'une part, et l'image de l'autre, de sorte que l'image aide l'idée à pénétrer et le sentiment à émouvoir. Or, c'est aussi la propriété du son : l'idée et le sentiment trouvent, dans la sonorité et la résonnance des mots, des vibrations communicatives qui éveillent dans l'âme on ne sait quels échos sympathiques. Les mots ont en eux, surtout dans leur assemblage, ce quelque chose qui se définit mal aisément et qui s'explique moins encore, qui pas plus que l'image n'est dépourvu de mystère, et qu'on appelle le *Timbre*. Par une analogie dont nous nous garderions d'omettre la mention à côté du mot précité de

(1) D'une mesure cadencée
Je connais le charme enchanteur :
L'oreille est le chemin du cœur ;
L'harmonie, et son bruit flatteur,
Est l'ornement de la pensée.

M. de Bonald, il se trouve que les Allemands appellent le timbre *Tonfarbe*, la couleur du son (1).

Rien de plus divers que ce qu'on désigne par ce nom de timbre ; il comporte toute espèce de qualificatifs, et non pas seulement ceux que la nature du son appelle d'elle-même, mais ceux qui semblent réservés à l'âme et à ce qu'elle pense de plus élévé, à ce qu'elle sent de plus intime : ainsi est-ce peu de dire du timbre qu'il est aigu ou grave, fort ou léger, moelleux ou sec, aigre ou doux, perçant ou sourd ; on l'appelle encore solennel, majestueux, triomphant, peu s'en faut qu'on ne dise sublime ; on l'appelle joyeux, funèbre, douloureux, déchirant. Or tout cela ne se dit que de l'âme ; et il est nécessaire de conclure de l'extension de ces qualificatifs au son des mots, telle que l'usage l'autorise, que le son a des relations avec l'âme, des relations étroites sur lesquelles doivent prononcer les règles qui gouvernent l'action de la parole sur l'esprit et sur le cœur.

A l'imitation de M. de Bonald, prenons un exemple dans Bossuet. La plus célèbre de ses péroraisons se termine en ces termes, qui sont dans toutes les mémoires : « Jouissez, Prince, de cette victoire.... Agréez ces derniers efforts d'une voix qui vous fut connue. Vous mettrez fin à tous ces discours. Au lieu de déplorer la mort des autres je veux apprendre à rendre la mienne sainte. Heureux si, averti par ces cheveux blancs du compte que je dois rendre de mon administration, je réserve au troupeau que je dois nourrir de la parole de vie les restes d'une voix qui tombe et d'une ardeur qui s'éteint ! »

D'où vient, essayons de nous en rendre compte, la pénétrante et ineffaçable impression que fait subir cette période mémorable ? C'est d'abord l'idée : ce rapprochement entre la vieillesse et la mort, la vieillesse auguste

(1) MAX MULLER : *Phonétique et Étymologie*, p. 126.

du génie de la science sacrée et de la parole, et la triste mort de celui qui fut le génie des batailles ; l'une prenant conscience de sa fin prochaine en face des ruines de l'autre qu'elle vient de déplorer, et sur lesquelles bientôt elle s'écroulera. C'est aussi le sentiment: plus il est contenu par le rôle même et la mission de l'orateur, plus on le sent vibrer dans cette voix connue du mort et qui tombe avec lui. C'est encore l'image : elle est dans cette personnalité qui après tous se met en scène, et qui oubliant tant de titres à paraître s'autorise avec modestie de ses cheveux blancs. Mais, en analysant à fond, on découvre une raison de plus à ce saisissement extraordinaire de l'âme, toute subjuguée par cette lecture; et cette raison est dans l'oreille. Nous pouvons en effet nous surprendre à écouter encore, quand le discours a cessé de retentir, les nombres mélancoliques de la période tombante et le timbre lugubre des derniers mots. Pour s'assurer de cet effet, qu'on essaye, si on l'ose, la moindre transposition !

Telle est donc la puissance de l'harmonie pour donner à la parole toute son autorité ; et il serait bon, non pas de compléter l'analyse de M. de Bonald, mais de lui donner toute son ampleur, en détachant l'harmonie, et en concluant ainsi : Dans tout écrit où il y a vérité dans les idées, vérité dans les sentiments, vérité dans les images, vérité dans l'harmonie, vérité dans le rapport mutuel de l'harmonie, des images, des sentiments et des idées, le style est parfait, il exprime tout l'homme, et il est assuré d'obtenir de l'homme auquel il a ambition de se communiquer assentiment et soumission.

Il ne sera pas inutile de remarquer que ce qui est dit ici de l'harmonie est loin de faire double emploi avec ce qui en a été dit au paragraphe précédent. Là il s'agissait du mot dans son sens étymologique et général, signifiant convenance et proportion de la forme avec le fond ; ici c'est le sens restreint et plus usuel du mot. Dans le

premier cas, l'harmonie est imposée au style par la pensée elle-même ; car il manque quelque chose d'essentiel à son expression, lorsque cette expression est en discordance avec elle. Dans le second, l'harmonie prête une sorte de prestige au style dans l'intérêt de son action sur les âmes; s'il en est dépourvu, c'est une ressource de moins, ce n'est pas la violation d'une de ses lois. Les hommes de génie savent trouver sans efforts des mots qui ont ce privilège et ce bonheur ; il semble que c'est la pensée même qui les produit et les revêt en naissant ; mais en général il y faut du travail ; et c'est l'expérience de la nature humaine, si sensible à cette harmonie, qui doit le régler.

Joignons maintenant quelques exemples à cette belle théorie de M. de Bonald. La rhétorique, dans tous les traités, se partage en trois parties : l'Invention, la Disposition et l'Élocution. En soi cette division est rationnelle, et relève des rapports nécessaires de la parole avec l'expression. On conçoit en effet que, quel que soit le sujet qu'on traite, il faut d'abord *inventer* les idées, puis les *disposer* dans leur ordre naturel, enfin les *parler* (eloqui) de la manière la plus communicative possible. Envisagée à ce point de vue, cette division relève de la clarté et de l'unité, de ces grandes règles qui dominent sur toutes les autres. Mais on est loin dans la pratique de pouvoir suivre cet ordre *à priori*. Les choses, leur suite, leur expression, naissent dans la confusion et s'enchevêtrent sans respect mutuel. On fait de son mieux pour sortir du chaos et se mettre en lumière. Mais le moyen le plus sûr pour bien trouver, bien coordonner et bien rendre, c'est de rentrer en soi et d'interroger en soi la nature humaine ; c'est d'évoquer l'auditoire déterminé qu'on aura plus tard devant soi. Le nombre, l'âge, la condition, les circonstances particulières, désigneront naturellement le choix, la mesure de développement et l'ordre des preuves ; l'opportunité d'exciter les passions, et à quel

degré ; l'emploi des *précautions oratoires* et l'observation des *bienséances*. En un mot, c'est l'âme à qui l'on s'adresse qui indiquera toujours à un orateur judicieux et expérimenté quelles idées il doit présenter, quels sentiments il doit exciter, de quelles images il doit employer la lumière et de quelle harmonie il doit évoquer le charme presque toujours vainqueur.

De ces règles générales de la rhétorique passons à ces procédés de style dont on fait tant de cas, disons même, tant d'étalage, aux *Figures*. Elles ont aussi une grande part dans l'influence persuasive que la parole ambitionne d'exercer sur les âmes. Ce terme de figure, pris dans toute son ampleur, signifie l'expression elle-même, qui n'est autre chose que l'apparence et la physionomie de la pensée, la succession des figures diverses qu'elle prend pour se produire au dehors. Mais on l'emploie ici dans le sens restreint ordinaire, pour signifier certaines formes « qui traduisent d'une manière frappante le mouvement de la pensée et les vues de l'esprit, certains tours particuliers, conformes à la nature de l'intelligence, mais qui se font remarquer parce qu'ils ajoutent quelque chose à la pensée, laquelle subsisterait cependant sous d'autres formes (1). »

On conçoit en effet que des mots choisis et coordonnés selon les règles essentielles de l'expression ne sauraient toujours suffire à rendre l'éclat, l'enthousiasme et le feu, dont un cœur élevé et ardent se sent embrasé et qu'il aspire à répandre. Il lui faut ces expressions qui ont de l'essor et comme des ailes ; ces tours impétueux et hardis qui prêtent de l'envergure à un vol prêt à briser langes et barreaux pour s'étendre comme il aspire ; ces mots qu'on transporte, en vertu de l'analogie, du monde sensible au monde intellectuel où ils deviennent le calque et comme la silhouette de la vérité.

(1) M. Géruzez : *Cours de littér.* Élocution.

Il est inutile d'entrer en des définitions qui se trouvent partout. La classification en figures de pensées et figures de mots est conforme à la nature des choses, et elle ne nous fournit point d'observations qui importent à notre dessein. Il nous suffit de faire remarquer que l'emploi des figures a bien réellement pour but de fixer l'attention sur l'idée ; de la mettre en meilleur jour, de donner couleur et relief aux choses de l'esprit ; de faire vibrer le sentiment pour entraîner le cœur ; enfin d'ébranler l'âme par la sympathie du timbre que quelques-unes ont pour fonction de faire résonner. C'est ainsi qu'elles rentrent dans l'analyse de M. de Bonald et qu'elles aident à donner au style sa perfection et son effet.

On reconnaîtra facilement, en citant quelques exemples, qu'elles ont toutes un de ces rôles à remplir, d'où se déduit leur mérite relatif et la mesure de leur emploi. Ainsi l'Interrogation prend à partie l'auditeur ; et, si elle ne le force pas à répondre, elle le contraint d'écouter. L'Apostrophe, en détournant brusquement la parole de son cours par une interpellation soudaine, produit une secousse qui dissipe les distractions et rappelle à soi celui qui allait s'endormir, etc.

Les plus belles parmi les figures de mots qu'on appelle Tropes, sont destinées surtout à éveiller l'imagination, en éclairant, en colorant, les choses de l'esprit. C'est ainsi qu'on dit, par Métonymie, l'épée pour le métier de soldat, et une voile pour un vaisseau ; ou, par Métaphore, d'un homme intrépide, qu'il est un lion. Parmi les figures de pensées, l'Hypotypose décrit les choses avec tant de vivacité, qu'elle les met en quelque sorte sous les yeux du lecteur. La Périphrase, en substituant au mot simple une des idées qu'il implique et qu'elle développe, permet de présenter les choses par un point de vue vif et intéressant, ; elle leur donne du relief. Au lieu de nommer, par exemple, la locomotive, on dira poétiquement : les

coursiers de feu, rapides comme l'éclair ; au lieu de dire le vaisseau, on dira poétiquement encore :

... Les châteaux ailés qui volent sur les flots.

L'Antithèse fait jaillir la lumière du choc de deux idées opposées qu'elle met en contact, etc...

D'autres figures très-usuelles ont pour but d'émouvoir le cœur en servant ou en excitant les passions. C'est tantôt l'Ironie qui satisfait et qui communique la colère ; tantôt l'Hyperbole qui, pour faire partager une émotion dont on est trop subjugué, excède en l'exprimant. C'est la Répétition, qui ne peut se lasser de redire les mêmes termes pour inculquer le sentiment qu'on a fortement à cœur ; la répétition, qui est négligence ou pauvreté quand elle n'est pas intentionnelle, devient alors énergie. C'est la Prosopopée, qui donne la vie aux morts, prête le sentiment aux choses inanimées, qu'on interpelle ou qu'on suppose voir tressaillir, entendre parler, comme si la passion qui possède l'orateur rayonnait de lui et se communiquait aux objets qui l'enflamment.

C'est enfin l'Onomatopée, ou l'arrangement symétrique des nombres, qui crée ou dispose les mots pour produire des résonnances sympathiques à l'idée ou au sentiment qu'on se propose d'inculquer ou d'exciter.

En tous ces procédés il y a la part qui relève de la pensée elle-même. Quand elle émane des hommes de génie, elle naît avec sa forme achevée qu'elle ne semble pas avoir pris la peine de chercher ; on dirait qu'elle ne pouvait chez eux se produire autrement. Mais cette forme achevée ne lui est pas essentielle, et elle ne relève pas du rapport nécessaire de l'expression avec la pensée. C'est l'expérience de la nature humaine qui en fait sentir la nécessité relative et la puissance ; c'est la connaissance du genre d'esprits auxquels on s'adresse, et de leurs dispositions du moment, qui en détermine la mesure comme elle en justifie l'emploi.

Entendues ainsi, les règles littéraires sont exemptes de tout pédantisme; en les étudiant, on fait plus que d'en apprendre l'heureuse application: on forme la raison des enfants parce que, en habituant l'esprit à pénétrer dans l'intérieur des choses, à observer, comme dans la période embryonnaire, le premier essor de la pensée et le premier germe de la phrase qui se cherchent réciproquement pour naître dans l'unité, à surprendre ainsi les derniers secrets de la parole, on les introduit et on les fait vivre au foyer même où éclôt et se développe la raison.

§ II. — *De l'Image.*

On a annoncé que, dans le nombre des ressources du style et des règles qui les gouvernent, quelques-unes méritent une étude spéciale. La raison trouvera à profiter en approfondissant la cause pour laquelle ces ressources sont plus usuelles et ces règles plus importantes. Commençons par l'Image.

Ce qu'on entend par image en littérature, ce sont les trois figures appelées *Comparaison*, *Métaphore* et *Allégorie*. On peut y joindre le *Symbole*, dont l'étymologie (σὺν-βάλλω) rappelle, et a sans doute fourni, celle du mot *comparaison*. Ces figures sont au fond identiques; elles reposent toutes sur la translation d'un ou de plusieurs mots qu'on fait passer, de leur sens ordinaire dans l'ordre matériel, à un sens qu'on leur attribue dans l'ordre moral ou surnaturel. Cette translation, qui se fait en vertu d'un rapport d'analogie entre l'ordre matériel, d'une part, et l'ordre moral ou surnaturel, de l'autre, est leur caractère commun. Elles ne diffèrent entre elles que par la manière dont ce rapport est rendu. La métaphore, dont l'étymologie (μεταφόρα) dit simplement trans-

lation, sous-entend ce rapport ; la comparaison l'exprime ; l'allégorie n'est qu'une comparaison ou une métaphore développée ; et l'on réserve plus ordinairement le mot de symbole aux allégories que traitent la peinture et la sculpture.

Un texte de saint Cyrille d'Alexandrie explique fort bien le mot d'image qu'on est convenu de donner à ces figures. « On a, dit-il, des types des choses de la pensée dans celles qui s'offrent au toucher de nos mains ; et les exemples matériels, empruntés aux corps, fournissent très souvent une démonstration très-exacte des choses de l'esprit... C'est donc par le monde corporel qu'on pourra parvenir à se familiariser avec le monde spirituel, comme par des *images* d'une parfaite clarté (1). »

« On n'a point compris le rôle de la métaphore et de la comparaison, a dit un critique de valeur, quand on n'a voulu y voir que les ornements du style. Ces figures sont des *forces expressives et pittoresques de la plus réelle utilité*; ce sont encore des procédés dont la poésie et l'éloquence usent avec succès pour agrandir le caractère des personnes et amplifier les aspects des choses (2). » On verra plus loin que cette appréciation reste encore au-dessous de la vérité. Mais qu'elle nous serve d'abord pour justifier la place d'honneur que nous assignons, et le temps que nous voulons consacrer, à cette étude très intéressante et très-utile. Nous contenter de définir la métaphore au milieu des Tropes, dans le rang vulgaire qui lui est assigné, à côté de la métonymie dont elle diffère, comme l'aigle diffère d'un volatile de nos bas horizons, ce serait négliger une des plus précieuses et des plus nobles ressources que les règles littéraires nous offrent pour le développement de la raison (3).

(1) Épigraphe du beau livre de MGR LANDRIOT sur *Le Symbolisme.*
(2) M. CH. LÉVÊQUE : Science du beau : II vol., p. 205.
(3) La métaphore est de nature transcendantale ; elle transporte les

Pour justifier ce qui vient d'être avancé, nous allons dire quelque chose des origines et de la raison d'être de l'image littéraire ; nous parlerons ensuite des avantages qu'elle présente et même de la nécessité qui l'impose ; enfin nous joindrons à ces vues sommaires quelques beaux exemples pour tout confirmer et pour éclairer l'emploi de ces ressources.

I. Un auteur contemporain a très-bien décrit la raison d'être et l'origine de l'image. « La métaphore, dit M. Tissandier, n'est autre chose que l'application d'un phénomène physique à l'ordre moral ; c'est l'association d'un fait externe matériel à un fait externe intellectuel. Mais puisque ce genre d'association n'est point réfléchi, puisqu'il se fait spontanément, et qu'il est spontanément et universellement compris, il faut qu'il ait lieu en vertu d'une loi de l'esprit humain, qui établit des rapports naturels d'analogie entre le monde moral et le monde physique.

« La pensée, pour devenir perceptible, a besoin de s'*imager*, de se réfléchir sur une forme finie ; et c'est même souvent la définition par l'*image* qui est, de tous les genres de définition, la plus nette, la plus compréhensible. Car, remarquez-le bien, chacun de nous peut avoir des intuitions plus ou moins vives de l'invisible ; mais s'agit-il de

notions des choses sensibles à celles de l'âme, de la grâce, et de Dieu; elle est comme l'aile de l'esprit s'élançant, au-delà des bornes de la matière, dans les espaces illimités et incommensurables du monde intellectuel, surnaturel et divin. La métonymie se tient modestement cantonnée dans les limites du sens naturel ; elle le reserre, ou l'étend; elle franchit, non sans élasticité. ni sans délicatesse, les confins qui séparent l'effet de la cause, l'individu de l'espèce, le concret de l'abstraction, le signe de la réalité, etc... C'est bien là déjà de la hardiesse et un premier essor dans le monde intellectuel, et c'est une précieuse ressource pour la langue dont elle étend la portée sans préjudice pour sa simplicité. Mais nous sommes loin encore de la vaste envergure et de la plénitude du vol de la métaphore.

faire assister un autre aux phénomènes de votre esprit, dans lequel il est impossible que votre auditeur pénètre de lui-même, vous ne pouvez pas lui donner l'idée de votre conception par une idée pure ; car, alors, vous ne sortiriez pas de vous-même, vous seriez encore dans le monde intellectuel. Que ferez-vous donc ? Vous sortirez de votre intelligence, vous irez chercher un signe visible dans l'ordre physique, que tout le monde, vous en êtes sûr, peut voir et contempler ; vous choisissez là un phénomène facile à observer, vous l'associez à votre pensée, suivant la loi d'analogie, et ainsi se communique l'idée que vous avez conçue. De là vient que presque toutes les idées que nous cherchons à donner du monde moral sont exprimées par des métaphores. Ne dit-on pas les *mouvements* de l'âme, la *clarté*, les *couleurs* du style, la *chaleur* du discours, la *profondeur* de la pensée, la *légèreté*, la *dureté* du cœur. La nature est la limite de la pensée, comme le corps est la limite de notre personnalité, et l'une et l'autre, en limitant l'intelligence et la volonté, les expriment et les révèlent. Dans le monde fini, l'être ne peut se manifester que sous la condition de la limite (1). »

Cette raison se comprend à première réflexion ; mais elle n'est pas définitive : il y a une raison de cette raison, une loi de cette loi. D'où vient cette disposition spontanée et unanime à aller chercher dans le monde extérieur le moyen sûr de faire comprendre l'idée intellectuelle ? Il faut remonter à la cause première, au Créateur qui a fait tous les mondes sur un même dessin.

« Dieu, dit admirablement saint Augustin, a pour royaume le monde immense que les sens ne peuvent connaître ; et, de ce royaume, les lois se transcrivent sur les

(1) M. Tissandier : *Théorie du beau*, p. 34.

choses des royaumes sensibles (1). » Ainsi le monde perçu par les sens nous donne l'idée des mondes qui échappent à leur portée ; et les lois transcrites laissent entrevoir avec sûreté les lois invisibles dont elles sont la copie. « Toutes les créatures du monde sensible, dit encore le Docteur séraphique, nous conduisent à Dieu, parce qu'elles dérivent de lui. Quoique à des degrés divers, elles sont les ombres, les résonnances, les peintures, les vestiges, les *images*, de la source de la lumière, de la plénitude éternelle et du souverain archétype (2). » Il nous est donc commandé, et il nous est facile, de nous servir de ce qui tombe dans le domaine des sens pour pénétrer dans le domaine de l'esprit et arriver ainsi, comme par ondes concentriques, jusqu'au centre et au principe d'où tout émane, jusqu'à Dieu.

Mgr Landriot a donc exposé, dans une vaste et sublime synthèse, avec une ampleur de génie, la théorie de l'image, quand il a dit, dans son beau livre du *Symbolisme*, que cette science est, dans une limite déterminée, celle des rapports qui unissent Dieu et la création, le monde naturel et le monde surnaturel ; la science des harmonies qui existent entre les différentes parties de l'univers, et constituent un tout merveilleux, dont chaque fragment suppose l'autre, dont chaque sphère est pour l'autre, et réciproquement, un centre de clartés, un foyer de lumineuse doctrine (3). »

Plus loin l'auteur développe ainsi ce haut enseignement: « Dieu, dit-il, a établi une harmonie secrète entre chacune des parties de l'univers. Les différentes sphères de la

(1) Deus, cujus regnum est totus mundus, quem sensus ignorat; de cujus regno, lex etiam in ista regna transcribitur. *Solil* lib. I, cap I, 3.

(2) Illius primi Principii potentissimi, sapientissimi, optimi, illius æternæ originis, lucis et plenitudinis, sunt umbræ, resonnantiæ, picturæ ; sunt vestigia, simulacra et spectacula, ad Deum contuendum proposita... *Itiner. mentis*. Cap. II.

(3) *Du Symbolisme*, Introd., p. 5.

création sont comme des cercles de lumière, de beauté, qui se coordonnent ensemble, dont les premiers correspondent aux seconds, dont les derniers sont les reflets de ceux qui sont au-dessus d'eux. La lumière, la vie, l'être, sont versés à des doses différentes dans chacune de ces sphères ; mais on dirait que les sphères supérieures sont comme des prototypes secondaires pour les inférieurs et que celles-ci sont comme une image des premières. — Voyez le soleil qui projette ses rayons dans l'eau pure et tranquille : il est l'exemplaire créé de cette image lumineuse qui se reproduit au milieu des ondes transparentes ; et ce disque réfléchi, qui n'est autre chose que l'eau éclairée par le modèle supérieur, redit la gloire du géant qui se promène dans les hauteurs des cieux. Ainsi la création : c'est un magnifique ensemble d'êtres lumineux, qui redisent la gloire de Dieu, dont chacun redit aussi, à sa manière, la gloire et les qualités de l'autre, dont chacun est l'écho, l'image, de celui qui lui est superposé ou qui l'approche.

« C'est ainsi que j'explique, continue le prélat, une autre face du symbolisme qui consiste à considérer les créatures dans leurs rapports les unes avec les autres. La fleur timide, qui se cache sous la feuille, me fait rêver à la modestie, à la vertu humble et retirée. Les mouvements de la mer m'expliquent tous les mouvements de l'intelligence et du cœur humain. Ses vagues furieuses me font penser aux orages de l'âme ; ses agitations vastes et régulières sont pour moi un emblème des grandes pensées, qui s'élèvent avec un ordre parfait et une sublime majesté ; et, quand les ondulations tranquilles viennent en ordre gracieux expirer les unes après les autres sur le rivage, je songe à ces douces émotions des âmes sereines, où la pensée est un jeu plein de grâce, où le sentiment vient caresser doucement les rives qu'il atteint (1). »

(1) *Ibid.* Liv. I, p. 24.

Enfin l'auteur arrive, à la suite d'autres développements d'une grande richesse, qu'on lira dans son livre avec autant de profit que d'intérêt, à cette conclusion qui résume nettement la raison d'être et l'origine de l'image : « L'homme, dit-il, est une intelligence qui, à raison de son union avec le corps, est destinée à recevoir, au moins ordinairement, la vérité sous forme d'images. Cette manière de comprendre est moins noble que le procédé angélique de la connaissance pure et immatérielle, nous en convenons ; mais cette voie, plus imparfaite en soi, est plus naturelle et plus parfaite pour l'homme, parce qu'elle est appropriée aux conditions de son existence sur la terre.

« D'où il résulte évidemment que la comparaison, qui n'est autre chose que la vérité servie sous le voile d'images, est le langage naturel de l'humanité (1). »

Nous voici bien élevés au dessus des questions, relativement infimes, des procédés de style. Avant d'y redescendre, comme notre dessein nous y oblige, restons encore un moment sur ces hauteurs, et jetons un coup d'œil sur les plus sublimes résultats de l'étude et de l'emploi de l'image.

Puisque l'image est chose essentielle à notre nature, telle que Dieu nous l'a faite, il faut conclure qu'elle peut, qu'elle doit, contribuer à l'achever, c'est-à-dire, à nous faire atteindre en Dieu notre fin dernière. Il est le dernier mot des mystères, le dernier terme des mondes. Il est le centre substantiel et infini de cette lumière qui rayonne, en clartés décroissantes, des vérités surnaturelles aux vérités de l'ordre moral, et qui expire sur l'écran des phénomènes sensibles, dont elle est toute la vie. Caché sous ce voile palpitant, il excite l'âme à comprendre, à pénétrer, à franchir, cette région d'ombres pour plonger

(1) *Ibid.* liv. III, p. 130.

dans la source jusqu'à Lui jusqu'à Celui qui est « l'Image de sa substance (1). » C'est le privilège, c'est même le caractère distinctif, des esprits nobles et des cœurs purs de tressaillir et de prendre essor aux moindres touches de ces miséricordieuses provocations, impatients qu'ils se montrent « de l'énigme et du miroir (2). »

Mais on peut ranger en deux catégories les âmes qui savent ainsi faire usage de l'image, pour avancer dans la connaissance et la possession de Dieu. Ecoutons l'intelligent éditeur du livre poétique de Mgr Baudry sur *le Cœur de Jésus*. « Deux grandes écoles se sont formées, dit M. l'abbé Houssaye. Les uns, usant de leur imagination et de cette puissance merveilleuse qu'on appelle association des idées, mettent Jésus-Christ dans la nature, plutôt qu'ils ne l'y trouvent. Le soleil leur rappelle qu'il est la « Lumière du monde » ; un rocher immobile sur sa base, qu'il est « la Pierre angulaire » de l'Église ; un arbre vigoureux, à l'épais feuillage, que nous devons « nous reposer à son ombre. » Les épines les font souvenir de la Couronne dont fut ensanglanté son front ; les roseaux, du Sceptre dérisoire qu'il porta à la main. Et l'amour s'animant à ces pensées, des âmes saintes en viendront à voir, dans toute créature, une image de sa chair, un symbole de son sang (3).

« A côté de ces saints, il en est d'autres qui, s'élevant également vers le Verbe à l'aide de la création, *l'y trouvent plutôt qu'ils ne l'y mettent.* De même que le Verbe est l'expression et l'Image incréée de la beauté du Père, ainsi, disent-ils, ce vaste univers est une expression, une image créée, de la beauté du Verbe. Dieu s'est plu à manifester, en détails, dans la nature ce qui se trouve

(1) HÆBR. I.
(2) I COR. XIII.
(3) Cf. saint FRANÇOIS DE SALES : *Introd. à la vie dév.* IIe partie, chap. XIII. — *Combat spirituel :* Chap. XXI.

ramassé en son Fils, et le monde tout entier, comme parle Tertullien, est un vêtement qui le cache et le révèle à la fois : *Tunc igitur ipse Sermo speciem et ornatum sumit* (1). »

Ainsi, sans efforts, sans hésitation, comme on va au but qu'on entrevoit dans un demi-jour, par un chemin connu ; comme on monte, par une pente dont on ne sent plus la peine, au sommet lointain qui rayonne et qui attire, ces âmes intelligentes et généreuses sont incessamment, à travers les choses qu'elles outrepassent, en mouvement vers Dieu. Elles l'entrevoient sous tous ses voiles, l'entendent par tous ses échos, le poursuivent sur toutes ses traces, et lui crient en toute circonstance, comme le prophète qui osa le plus sur son cœur : « Montrez-moi votre face, afin que je vous connaisse !... que « votre gloire ne me soit plus cachée (2) ! » Or il est facile de reconnaître dans ce procédé l'application dernière des principes qu'on vient d'exposer sur l'origine et la raison d'être de la métaphore : tant ces principes ont de certitude et de portée !

Rentrons maintenant dans notre modeste plan ; et étudions, au point de vue du style, les avantages de l'image.

II. C'est d'abord plus qu'avantage qu'il faut dire, c'est nécessité. « Aucun progrès, dit M. Max Muller, n'était possible dans la vie intellectuelle de l'homme sans les métaphores; la plupart des racines qui ont été découvertes jusqu'à présent avaient primitivement une signification matérielle. Nous trouvons des racines signifiant *frapper*, *briller*, *ramper*, *croître*, *tomber* ; mais nous ne rencontrons jamais de racines primitives exprimant des états ou

(1) *Advers. Praxeam :* cap. VII. — Préface du *Cœur de Jésus* pag. XVIII.

(2) *Ostende mihi faciem, ut sciam te... Ostende mihi gloriam tuam.* EXOD. XXXIII, 13, 18.

des actions qui ne tombent pas sous les sens. Cependant la parole humaine a été, pour l'esprit humain, une bonne ménagère : avec fort peu de chose elle a su faire beaucoup. Tout en ne disposant que d'une très-faible provision de racines matérielles, elle a pu vêtir décemment l'innombrable progéniture de l'esprit, n'ayant négligé aucune idée, ni aucun sentiment.

« Ainsi, de racines signifiant *briller*, *être éclatant*, on a formé des noms pour le soleil, la lune, les étoiles, les yeux de l'homme, l'or, l'argent, le jeu, la joie, le bonheur, l'amour (1)... De racines signifiant *aller*, on a dérivé des noms pour les nuages, pour le lierre, pour les reptiles, pour les biens meubles et immeubles. Avec une racine signifiant *tomber en poussière*, on a formé des expressions pour la maladie et la mort, pour le soir et la nuit, pour la vieillesse et pour le déclin de l'année (2). »

Aussi faut-il mettre à part, dès le début de cette étude, *la métaphore nécessaire*, qui s'impose rigoureusement à quiconque veut exprimer ce qui tient aux choses, ou aux opérations de l'esprit, c'est-à-dire, à quiconque veut parler ; car, ajoute l'auteur, « sous le microscope de l'étymologie, presque chaque mot, dans les langues anciennes, laisse apercevoir des traces de sa première conception métaphorique. » Ces mots usuels ont perdu par le frottement tout relief et toute couleur ; et, s'il rendent leur pensée avec exactitude, ils n'ont pas ce quelque chose de rajeuni et de vivant qu'on attend de la métaphore, dans le sens élevé, ou gracieux, du mot. C'est donc surtout de la métaphore poétique, ou oratoire, qu'il est ici question ; c'est-à-dire, de celle dont le génie est créateur, par la translation nouvelle et pittoresque de la première acception à une autre acception. Qu'on appelle, par exemple, les

(1) On peut voir dans les dictionnaires cités plus haut, en traitant de l'*Etymologie*, la trace de la racine *briller* dans chacun de ces mots.
(2) *Nouvelles leçons de la science du langage :* Mythologie, p. 73.

rayons du soleil *sa chevelure*; un homme fort et agile, *un lion* ; un homme érudit, *un puits, une source*, de science : ce sont là des métaphores dont l'emploi n'est pas imposé par la nécessité, et dont l'opportunité, la justesse et l'éclat, font honneur à l'esprit qui sait les découvrir.

Sur les avantages de ces belles images, écoutons d'abord saint Jean Chrysostôme : « Pourquoi, dit-il, cet usage si fréquent de la comparaison, dans l'Évangile et dans les Prophètes ? Ce n'est pas sans motif que l'Esprit-Saint a établi cette loi, et l'on pourrait en assigner deux raisons : la comparaison rend les choses plus expressives, elle les met en relief. Car notre esprit, en recevant les images, qui sont associées intimement aux choses, est plus profondément excité ; voyant les choses comme dans une peinture, il est plus vivement impressionné (1). » Arrêtons-nous d'abord sur cette première raison, avant d'achever le texte.

Ce relief, cette évidence des choses, c'est la perfection même de la clarté du style, dont on a dit plus haut la nécessité (2). « Ce n'est pas assez de faire entendre ce qu'on dit, il faut encore, dit Joubert, le faire voir ; il faut que la mémoire, l'intelligence et l'imagination, s'en accommodent également (3). » Puis tout aussitôt il donne le moyen d'y réussir : « Si l'on veut, ajoute-t-il, rendre apparent ce qui est fin, il faut le colorer (4). » Ce coloris, c'est l'image qui le donne.

« L'esprit de l'homme, dit Mgr Landriot, s'embrouille souvent à la poursuite de ses idées ; et, comme le style est le résultat de la pensée, quelle obscurité en certains livres !... C'est le grand désert, et encore un désert presque sans oasis. Le style animé qui emprunte ses images à la nature, et s'inspire des fraîches pensées de la

(1) *In Joan.* Hom. XXXIV. Cité par Mgr Landriot.
(2) Cf. suprà. art. I, § I, 3.
(3) *Pensées* : Tit. XXII, CIV.
(4) Ibid. CV.

création, est comme un transparent lumineux jeté sur une beauté qui resplendit elle-même à l'intérieur. On n'est jamais embarrassé pour comprendre une juste et belle comparaison, précisément parce qu'elle est le reflet d'une œuvre divine, d'une harmonie pleine de lumière qui unit tous les êtres. Aussi Cicéron ne craint pas de dire que les images sont comme autant d'étoiles, qui répandent sur le style un éclat merveilleux : *Quod maxime, tanquam stellis quibusdam, notat et illuminat orationem* (1). Et saint Basile, expliquant l'usage fréquent que l'Écriture-Sainte fait de la comparaison, en donne cette raison : que l'Esprit-Saint a voulu jeter une sorte d'évidence sur les vérités intellectuelles (2). Rien n'est plus vrai : la comparaison juste amène l'évidence... C'est le *Fiat lux* pour l'esprit : la lumière arrive par la comparaison (3). »

Après la clarté, c'est la grâce. Dans le texte dont on vient de citer le commencement, saint Chrysostôme ajoute : — c'est la seconde raison qu'il donne de l'emploi de l'image dans les saintes Écritures — « Le discours figuré a plus de charmes, et par là même se grave mieux dans la mémoire. Les descriptions qui se font à l'aide des choses elles-mêmes, et les esquisses de ce qui tient à notre expérience personnelle, sont le meilleur moyen de subjuguer les esprits et de persuader l'auditoire. C'est ce que la comparaison produit avec un grand succès. » Rien ne serait plus facile que d'insister par quelques développements, par des exemples surtout; mais c'est chose inutile. Tout le monde convient que la comparaison est faite pour donner de la grâce au style. Quelques esprits austères, peu disposés à sacrifier aux grâces, trouvent même en cela un motif de dédaigner l'image.

(1) *De orat.* lib. III. cap. XXXII.
(2) *De Spirit. Sancto :* LXI.
(3) Op .cit. Liv. III, p. 152.

Mais, outre la couleur et la grâce, le style y gagne en solidité. Il y a dans l'image une sorte de renforcement de démonstration, en ce qu'elle renvoie, de l'objet auquel on compare à l'objet comparé, comme un reflet de sa lumière propre. « L'effet de la métaphore, dit M. Ch. Lévêque, est de redoubler, en montrant l'objet une seconde fois dans un autre objet qui lui est semblable (1). » — « Les images et les comparaisons, dit encore Joubert, sont nécessaires afin de rendre double l'impression des idées sur l'esprit, en leur donnant à la fois une force physique et une force morale (2). »

Mgr Landriot prouve victorieusement, par des raisons palpables d'abord, puis par un admirable exemple, tiré de l'Évangile, la force démonstrative de l'image ; et il fait justice des sots dédains dont elle est quelquefois l'objet. « La comparaison, dit-il, est une démonstration (selon l'affirmation de saint Cyrille dans le texte cité plus haut). C'est la science des lois harmoniques de l'univers, c'est l'application logique des rapports que Dieu lui-même a établis dans le monde visible et le monde invisible, entre les sphères différentes de la création, qui se correspondent et se tiennent ensemble par des liens mystérieux. Or, cette science ne vaut-elle pas celle des rapports que notre pauvre esprit se construit à lui-même dans la région des idées pures ? Est-ce que cette science n'est pas aussi philosophique que l'autre ?

« Toute la question consiste à mettre de la justesse et de la vérité dans les comparaisons ; et c'est peut-être l'inintelligence en cette matière et une intempérance de rapprochements symboliques, établis sans goût, sans tact et sans vérité, qui ont discrédité la comparaison. Une comparaisson fausse, ou mal appliquée, est comme

(1) *Science du beau :* II vol. p. 205.
(2) *Pensées :* XXII, CVI.

un son faux ; or, naturellement une suite de sons faux et discordants ferait perdre à la musique le rang qu'elle occupe si légitimement dans notre estime et notre admiration. Mais que prouve l'abus ?

« Il est certain, par une expérience quotidienne, qu'une comparaison juste nous frappe et nous convainc beaucoup plus qu'un raisonnement abstrait ; après une comparaison juste et lumineuse, les esprits droits ne raisonnent plus, ils sont persuadés : l'homme de génie agit ici comme le peuple. — Quand notre divin Maître, dans son admirable comparaison de la *Semence*, me fait l'histoire de l'âme, l'histoire de ses relations avec la grâce, de ses résistances ou de sa libre coopération ; quand j'ai médité sur les dispositions si diverses des âmes, et si parfaitement exprimées par le symbole des différentes espèces de terre, je suis émerveillé, ravi ; j'ai tout vu, tout compris. La vérité m'a apparu aussi claire que le disque du soleil reflété par le miroir d'une eau pure ; j'ai mieux vu, mieux compris, et surtout mieux savouré, que si j'avais lu sur ce sujet un indigeste volume de considérations métaphysiques (1). »

Le judicieux emploi de l'image fait donc grand honneur au génie. Il suppose d'abord un coup d'œil élevé qui domine les mondes divers et saisit, dans leur nature si dissemblable au premier abord, le cachet de famille qui leur vient de leur commune origine. Les esprits superficiels ne voient dans les choses sensibles que leur réalité éphémère ; elles éveillent promptement dans les esprits supérieurs des similitudes avec le monde intellectuel, qui est l'objet ordinaire de leurs préoccupations et comme leur séjour habituel ; elles les y introduisent, avec de nouvelles sécurités, en de plus intimes profondeurs.

(1) Op. cit. Liv. III, p. 152.

III. Il reste à citer quelques exemples, le mieux choisis possible, pour montrer nos principes dans l'application. Ceux qui ont cours dans les Traités élémentaires, tirés le plus souvent des poètes connus, ne sauraient parfaitement nous convenir ; et voici pourquoi.

Si l'on a bien compris la haute origine et la profonde raison d'être de l'image, de l'aptitude des esprits supérieurs à la chercher et à la créer, il faut s'attendre à trouver l'emploi de l'image d'autant plus heureux que les écrivains auront à la fois l'intelligence plus élevée, plus vaste et plus éclairée par la lumière de Dieu ; on pourrait ajouter, plus animée du désir de se faire comprendre et d'entraîner,plus apostolique en un mot.Par conséquent les beaux exemples de l'image doivent se trouver surtout dans la Sainte-Écriture, dans la Liturgie, dans les Saints Pères, dans les auteurs de génie qui sont familiers avec l'Écriture et la tradition. Prenons au hasard dans ces divers chefs de quoi justifier cette conclusion.

Qu'on ouvre, où l'on voudra, les livres de Moyse, de David, de Salomon, des Prophètes : on sera frappé, non seulement par la sublimité, la profondeur ou la force des pensées, mais par l'abondance des images. Toujours neuves et justes, le plus souvent imprévues, tour à tour grandes et gracieuses, elles donnent aux vérités les plus élevées au-dessus de la portée humaine l'éclat d'un rayon soudain de lumière ; elles saisissent le cœur et le subjuguent. Le plus souvent, c'est de tendresse, de joie, de douce espérance, quelquefois aussi de terreur, mais avec cette réserve, toujours facile à remarquer, que la menace n'est mise en jeu que pour ramener au devoir et donner ainsi à la confiance la place finale, comme l'amour a la note dominante partout. Tel est en effet le caractère qui manifeste toujours la présence de l'Esprit de Dieu(1).

(1) Deus indignans miseretur; minitans salvare desiderat. S. Basil.

Au milieu des reproches que Moyse en mourant adresse à ses fils ingrats, tout à coup Dieu apparaît : « Il « a trouvé Israël dans une terre déserte, dans un lieu « d'horreur et de vaste désolation; il l'a guidé et instruit ; « il l'a gardé comme la pupille de son œil : pareil à l'aigle « qui excite ses petits aiglons, et vole doucement sur « eux ; puis, déployant ses ailes, il l'a enlevé et l'a porté « sur ses épaules (1). »

« La mer l'a vu et s'est enfuie ; le Jourdain a re-« monté vers sa source ; les hautes montagnes ont bondi « comme les béliers ; et les collines, comme les agneaux « des brebis..Le Seigneur s'est souvenu de nous,et il nous « a bénis ; il a béni la maison d'Israël ; il a béni la maison « d'Aaron ; il a béni tous ceux qui le craignent, les petits « comme les plus grands... Bénissons le jusqu'à la fin des « âges (2) ! » — « La loi du Seigneur est immaculée ; elle « donne la sagesse aux humbles ; elle est permanente « dans les siècles des siècles ; elle est digne des désirs, « bien au-dessus de l'or et des pierreries ; elle est douce, « plus que le miel et ses rayons exquis (3). » — « Qu'ils « sont aimés vos tabernacles, ô Seigneur des vertus ! « Mon cœur et ma chair tressaillent dans le désir du « Dieu vivant ! Le passereau n'a-t-il pas sa demeure ? « la tourterelle, son nid pour ses petits qu'elle y dépose ? « Vos autels, Seigneur des vertus ! vos autels,mon Roi et « mon Dieu ! heureux ceux qui habitent à leur ombre, « Seigneur (4) ! »

Écoutons le gracieux éloge que fait d'elle-même la Sagesse divine, pour obtenir qu'on l'aime et qu'on la recherche : « J'ai jeté mes racines dans le peuple que « Dieu honore ; je veux habiter dans cette plénitude des

(1) DEUTER. XXXII.
(2) PS. CXIII.
(3) PS. XVIII.
(4) PS. LXXXIII.

« saints. Là je m'élève comme le cèdre du Liban, comme « le cyprès de la colline de Sion. Je m'élève comme le « palmier de Gadès, comme le rosier cultivé de Jéricho, « comme le gracieux olivier des plaines, comme le pla- « tane sur les promenades qu'arrosent les eaux vives. « Comme le cinnamome, comme le baume odoriférant, « je répands mes parfums ; comme la myrrhe d'élite, « j'exhale les suaves odeurs...... Comme le térébinthe, « j'étends mes rameaux, mes rameaux d'honneur et de « grâce ; comme la vigne, je porte des fruits doux et par- « fumés...... En moi réside toute grâce de sagesse et de « vérité ; en moi, tout espoir de vertu et de vie... Venez « à moi, vous tous qui m'aimez : je vous rassasierai de « mes fruits (1). »

Terminons par la délicieuse pastorale d'Isaïe : « De la « racine de Jessé naîtra une tige ; de la racine une « fleur s'élèvera. Sur elle se reposera l'esprit du Sei- « gneur... L'élu de Dieu rendra la justice aux pauvres, « il défendra les humbles de la terre. Sa parole frappera « le monde, comme un fouet ; et le souffle de ses lèvres « exterminera l'impie. Il ceindra sa taille de la justice, « et ses reins, de la foi. En ce temps-là le loup et l'a- « gneau auront même demeure ; le léopard et le chevreau « reposeront en même lieu ; le jeune taureau, le lion, « la brebis, seront réunis ensemble, et le petit enfant les « conduira à sa volonté. Le taureau avec l'ours vivront « dans les mêmes pâturages ; leurs petits joueront les « uns avec les autres ; le lion, comme le bœuf, aura pour « nourriture l'herbe des champs. L'enfant à la mamelle « s'amusera sur le trou de l'aspic...... Plus d'animaux « malfaisants et meurtriers sur toute la sainte montagne « du Seigneur ; car la science de Dieu couvre le monde, « comme les eaux envahissantes de la mer (2). »

(1) Eccli.. xxiv.
(2) Is. xi.

On ne saurait s'étonner que les prophètes aient si souvent, si merveilleusement, invoqué les choses de la nature, pour rendre les vérités dont ils ont eu l'intuition. N'est-ce pas ainsi qu'a parlé Celui qui est la Parole même, comme il est la Vérité? L'Évangile procède le plus ordinairement par des comparaisons plus ou moins étendues, depuis la métaphore simple jusqu'à l'allégorie, jusqu'à ces paraboles qui sont le charme de l'enfance et la solide instruction de l'âge mûr, dont la suave et victorieuse éloquence ne cesse, ne cessera jamais, de convaincre, d'émouvoir, de transformer les hommes. Avec une inépuisable fécondité, les images communes et familières, toujours nobles, gracieuses, touchantes, coulent des lèvres de Jésus. Ces vérités dont les lueurs intermittentes et lointaines mettaient les prophètes dans le délire, il se joue avec elles; il en détache à son gré les rayons; il les tempère sous l'écran de l'image, qui en adoucit l'éclat sans leur rien ôter de leur netteté; il les insinue ainsi au fond de l'âme, pour y reconstituer peu à peu, et y faire régner définitivement, la plénitude de la lumière divine: « Jamais « homme n'a parlé comme lui (1)! »

Le « Sel de la terre et le Flambeau du monde » font apprécier aux Apôtres le privilége et la responsabilité de leur vocation; « le Filet du pêcheur, le Levain de la mé- « nagère, la Perle cherchée avec ardeur, découverte, « achetée à grand prix, » donnent plus de jour à ces insondables mystères de la grâce que les arguments des théologiens et l'éloquence des orateurs. Et les paraboles de « la Semence, de l'Ivraie, de la Vigne du Père de famille, des Vierges sages et des Vierges folles!.. » Mais l'enfant prodigue surtout, l'ineffable, l'inépuisable trésor d'amour de la parabole de l'enfant prodigue! Que la parole est impuissante à la commenter, que le cœur se

(1) Nunquam sic locutus est homo, sicut hic homo. JOAN. VII, 46.

sent étroit pour la comprendre, et s'y livrer comme elle lui en inspire le besoin !

Le respect de Dieu pour la liberté de l'homme, sa miséricorde infatigable et empressée à en oublier les écarts, à en réparer les ruines, sa libéralité à « tout faire en su« rabondance, bien au-delà de ce que nous savons de« mander, *ou seulement* comprendre (1) ! » Voilà des vérités qu'on ne pourra jamais trop répéter à l'homme incliné au mal pour tenir éveillée en lui, avec la contrition, la confiance et prévenir la redoutable conjuration des instincts sensuels avec l'orgueil. Que l'on démontre donc ces vérités à l'aide de textes authentiques, par des autorités incontestables, par des déductions pressantes et des mouvements pathétiques. Mais quand le théologien éloquent aura parlé, qu'on ouvre l'Évangile et que l'on contemple l'image !

Voici sons les yeux d'abord le délire de la liberté : « Père donnez-moi ma part d'héritage ; » puis le double châtiment mérité : la licence et la faim, la licence honteuse, la faim salutaire. En voici le remède et la réparation : c'est le repentir, auquel ouvrent le cœur les angoisses et le délaissement de la misère. Mais Dieu ! Ah ! Dieu, le vrai père, dont le cœur est toujours plein de pardon, et, d'après saint Jean, s'identifie avec le pardon : *Ipse propitiatio* (2) !.. Qui nous le montrera à découvert dans l'effusion de ses libérales tendresses ? qui nous le montrera, « lui que personne n'a jamais vu ? Ce sera « le Fils unique qui est dans le sein du Père (3) ! » et c'est par l'image qu'il nous le montrera.

Quand le Prodigue s'en revient lentement, l'âme déchirée par le remords, tour à tour désespéré et confiant, tressaillant à l'approche du moment où sa main trem-

(1) EPH. III, 20
(2) I JOAN. II, 2.
(3) I JOAN. I, 18.

blante frappera à la demeure de son heureuse enfance, qu'il a si indignement profanée, bien loin encore, *Cùm adhuc longe esset*, l'œil de son père l'a découvert. Le cœur ému de compassion, le père accourt, il se jette au cou de son enfant, il le presse en des étreintes qui rendent inutile, qui semblent même repousser comme un reproche, l'assurance de son pardon. Sa bouche ne s'ouvre que pour multiplier les baisers paternels et les promesses d'une générosité qui dépasse infiniment l'espoir auquel le pauvre enfant avait peine à se livrer. La robe de son heureuse innocence, l'anneau qui lui garantit son héritage rendu, le festin qui témoigne des joies triomphales causées par son retour : voilà les richesses de la miséricorde divine ! Saint Paul les a exprimées avec une plénitude qui déborde ; il a décrit « cette charité excessive dont « Dieu nous aime, qui nous a vivifiés en Jésus-Christ lors- « que nous étions morts, qui nous a ressuscités, qui « nous a élevés sur des trônes au ciel dans le Christ Jésus (1) ! » Lui, Jésus-Christ les a peintes ; on regarde, on se livre, on pleure avec le père miséricordieux et avec l'enfant tout radieux de son innocence réparée et de la gloire dont l'investit son repentir. On s'identifie avec lui : c'est le droit du pécheur et le but de la parabole ; et l'on surabonde d'un sentiment mêlé qui n'exclut pas la douleur, mais qui l'imprègne d'onction, de joies profondes, de confiance, de courage, de résolution. L'ineffable image a renouvelé l'âme ; et l'on peut s'écrier avec le Martyr : « L'ombre n'a plus rien d'obscur ; tout dans la lumière « pour moi s'est éclairci (2) ! »

Lui-même enfin, Jésus-Christ, nous a été révélé personnellement par des images. Sous le symbole des plus saints personnages de l'Ancien Testament et des cérémo-

(1) Eph. II, 4, 5, 6

(2) Mea nox obscurum non habet, sed omnia in luce clarescunt. Offic. s. Laurent.

nies de la Loi, Dieu l'a fait annoncer et les justes l'ont salué d'avance. Mais si l'avénement de l'auguste réalité est certain, ses formes restent indécises. Pour nous, bien plus heureux, nous possédons, en Celui qui les termine, la clef des figures ; et c'est notre bonheur de le contempler dans ces ébauches qui préparent le modèle ; de réunir clairement ces rayons épars au foyer où éclate la pleine lumière, et de voir ainsi sortir peu à peu de ses voiles, et prendre sa perfection définitive, la Personne bénie et adorable qui porte le nom de Jésus !

Mais il est une image sur laquelle Dieu a voulu insister: elle résume, elle achève toutes les autres. Il la montre de très-bonne heure dans un lointain obscur ; il la met, quand le moment est venu, dans une forte et suave clarté. C'est l'image qui peint le plus parfaitement notre Rédempteur. Elle est pour nous la leçon la plus persuasive, l'exemple le plus entraînant, de l'immolation qui nous répugne, mais que nous imposent les exigences du salut. Nous y trouvons ce qu'il nous faut, à toutes les heures de cette vie de souffrance et de combat : le gage sanglant, mais victorieux et triomphal, d'une confiance que rien ne peut décourager, d'une résolution que rien ne saurait abattre, la certitude d'arracher notre arrêt des mains de notre Juge, et de faire déborder de son cœur, redevenu le cœur d'un Père, des torrents d'indulgence et de pitié. Devant elle, l'orgueil fléchit, la chair comprime ses murmures, les épaules se courbent sous la croix, que les yeux inondent de larmes, que la bouche couvre de baisers d'amour.

Quelle est donc cette inénarrable et bienheureuse image ? Le nom en est mille fois écrit dans l'Ancien Testament ; l'être doux et pur qui le porte y est mille fois désigné ; le sens en est-il compris ? la portée, soupçonnée? Une seule fois le voile a été soulevé, et la réalité a semblé apparaître. Dans un de ses plus sublimes élans, Isaïe

a demandé à Dieu d'envoyer enfin Celui dont le nom exprime le sacrifice et dont l'immolation assurera le règne qui doit sauver le monde (1).

Donner à ce nom toute l'étendue de son sens, au symbole toute sa signification, ce sera le privilége du « plus « grand de ceux qui sont nés de la femme. » Au jour marqué, il sort du désert, où il a gardé, exempte de toute souillure, l'angélique pureté dont il fut investi avant de naître, et d'où vient à son regard son incomparable puissance de pénétration.

En apparence, il vient baptiser les hommes ; en réalité, il veut les attirer ; il veut voir et leur montrer le Messie. Les cieux lui ont promis un signe, il les interroge ; et quand le Saint-Esprit descend sur Celui qui se tient confondu dans la foule des pécheurs, quand la voix du Père le glorifie, l'Incarnation et la Rédemption n'ont plus de secrets pour le Précurseur ; il en comprend le dernier mot ; et, par la plus sublime, par la plus exacte des métaphores, il rend tout ce qu'il sait, il nous apprend tout ce qu'il faut croire, espérer, aimer et pratiquer : « Voici l'Agneau, s'écrie-t-il, voici l'Agneau de Dieu ! »

Les rives du Jourdain tressaillent, et elles redisent le nom de la divine image à tous les échos du monde. Ils le répèteront tous, lorsque viendra leur moment, jusqu'au dernier jour. Quand toutes les nations auront contemplé l'Agneau, que toutes les langues l'auront proclamé, toutes les terres bu son sang, il n'y aura plus de nations, plus de langues (2), plus de terres ; il n'y aura plus que le Ciel. Mais, au ciel encore la divine image; l'image pour le triomphe, comme ici l'image pour le combat. « Voici l'Agneau, voici l'Agneau ! s'écriera l'Élu, en déposant à ses pieds la couronne. L'Agneau est là, immolé (3), mais vi-

(1) Emitte Agnum, Domine, Dominatorem terræ. Is. XVI, 1.
(2) ... Linguæ cessabunt. I Cor. XI I.
(3) Vidi Agnum tanquam occisum. Apoc. V, 6.

vant ; il est là pour reposer et charmer, dans leurs sens, ceux qui furent fidèles à s'immoler avec lui ; comme le repos et le charme de leurs âmes sera la claire vue du Dieu, dont ce symbole exprima si parfaitement l'inexprimable amour !

De l'Écriture à la Liturgie la transition se fait d'elle-même. Or ici, on peut le dire, l'image est comme en permanence ; elle rend tous les dogmes, elle insinue tous les devoirs. Comment n'en serait-il pas ainsi ? le culte inauguré par le Verbe incarné doit être conforme au plan de l'Incarnation ; or le Dieu Incarné, c'est « l'Image « de la bonté du Père (1), et la Figure de sa sub« stance (2). » Cette image, en apparaissant à nos regards épais, « nous a rendu Dieu visible, pour nous ravir par Lui à l'amour des Invisibles (3). » La liturgie, dont la fonction dernière est de donner l'intelligence de la Rédemption, d'en étendre les fruits, d'exciter les sentiments qu'elle réclame en retour, la liturgie suivra donc le même dessein.

Ainsi que nous l'apprend le grand Pape qui a beaucoup contribué à l'établir, et qui a ouvert tant de beaux jours sur l'horizon du symbolisme chrétien, la liturgie continue l'enseignement et les institutions du Sauveur ; et il en expose ainsi toute la théorie : « Des objets que connaît notre esprit, l'élever à ceux qu'il ne connaît pas encore ; par des exemples choisis dans les choses visibles, le ravir aux invisibles ; par celles dont l'usage leur est familier, le dégourdir et l'enflammer, en sorte qu'il apprenne à aimer l'inconnu comme il sait aimer ce qu'il voit (4). »

Ainsi les sacrements sont des images, images fécondes

(1) Sap. vii, 26.
(2) Hæbr. I, 3.
(3) Préface de la fête de Noël.
(4) S. Grég. p : *Homil.* XI, in Evang.

et toutes puissantes qui opèrent ce qu'elles peignent. Le signe de la croix est une image, image du plus vaste et plus efficace enseignement (1) ; la génuflexion est une image ; les mouvements du prêtre à l'autel, et des choristes à leurs bancs, des fidèles tour à tour agenouillés et debout, selon le chant, sont des images. « Tout en images, *omnia in figuris !* » saint Paul l'a dit des Israélites ; nous pouvons le répéter des Chrétiens.

Faisant allusion aux vêtements du Grand-Prêtre, minutieusement déterminés par le Seigneur, le Pontifical romain remarque que le dessein de Dieu était dès lors d'ouvrir, par les exemples du passé, aux générations à venir les yeux de l'intelligence, afin que tous les âges reçussent ainsi à leur tour l'enseignement divin. Il ajoute que « le respect des anciens pour ces figures doit nous servir de modèle ; car plus heureux, nous possédons avec certitude les réalités dont ils n'avaient que des emblêmes obscurs (2). » Sous la loi en effet, si l'on peut ainsi dire, la figure est opaque, et les esprits ne s'ouvrent guère à la réalité figurée ; chez nous, elle est toute transparente, et elle laisse rayonner jusqu'à nos cœurs, selon leur ouverture, leurs mérites et leurs besoins, les chaudes lumières qu'elle réfracte ou qu'elle réfléchit.

Les hymnes du bréviaire romain ont, pour un de leurs principaux objets, d'interprêter le symbolisme de la liturgie ; elles en sont elles-mêmes d'admirables modèles, et très-souvent elles procèdent par images. Du reste leurs auteurs, saint Ambroise, saint Grégoire etc., sont des génies de premier ordre, habiles à saisir la raison des choses saintes et à trouver, pour la rendre, les images les plus heureuses. Pour élever l'âme du fidèle à Dieu, ils ne cessent donc d'interroger la nature dans chacun de ses règnes ; ils lui empruntent ses couleurs, ses harmo-

(1) Cf. la *Pratique de l'éducation chrétienne:* IIe partie, p. 410.
(2) *De consecr. episc.* Præf. post. litanias.

nies, ses parfums ; et ils en appliquent aux choses de la grâce, aux mystères de la rédemption, les lois connues : De là jaillissent de merveilleuses clartés sur ces profondeurs qu'elles rapprochent.

Les eaux, la terre, le chaos primitif et l'ordre imposé par la voix de Dieu aux éléments ; les animaux aimés de l'homme, les vicissitudes des jours et des saisons ; la lumière surtout, la lumière dont l'essence éthérée, impondérable, si éclatante cependant dans la plupart de ses phénomènes, si énergique même dans ceux où elle reste cachée, la lumière dont la limpidité, les nuances, les accroissements, les déclins, les concentrations puissantes, les étranges déviations, fournissent de si riches similitudes avec la nature de Dieu, de la grâce, de l'âme et de leurs mutuelles relations : voilà les images que les hymnes ne cessent de mettre sous nos yeux, pour leur ouvrir ainsi, sur les horizons de l'ordre moral et de l'ordre surnaturel, des percées soudaines, sans limite, admirablement claires et pénétrantes, qui justifient la loi de Dieu, font sentir la justice, la puissance, la grandeur, les charmes de la prière, et donnent à l'homme conscience de cette mission glorieuse, dont il est investi, de recueillir partout les enseignements des créatures pour s'instruire et s'édifier de leurs muettes louanges, pour en être, en face de Dieu, l'interprète ému et mélodieux, l'organe intelligent et fidèle.

On consultera sur ces riches exemples d'images, entre autres commentaires savants et pieux, celui de M. l'abbé Pimont. Pour donner une idée de ce beau travail (1), et fournir quelque chose des exemples que nous avons encore promis, nous prenons son explication de l'hymne des Laudes d'hiver du dimanche. L'auteur en donne successivement deux interprétations, dont la seconde est plus élevée encore et plus édifiante que la première.

(1) M. l'abbé PIMONT : *Hymnes du brév. rom.*

Ici, dit M. l'abbé Pimont, (à la cinquième strophe (1), commence à se dévoiler l'allégorie, qui se déroule tout entière dans les strophes suivantes. On en aura facilement l'intelligence, si on considère que toute la tradition a vu dans le coq un des symboles les plus expressifs du Christ, de sa grâce et de sa prédication. Et, pour reprendre toute la suite de l'hymne, c'est lui qui est le messager, le héraut du jour ; c'est lui qui est le veillant de la nuit profonde : *Noctis profundæ pervigil,* et dont la voix résonne au cœur de l'homme, quand tout y dort dans le mutisme du péché ; c'est lui qui sépare la nuit de la nuit, c'est-à dire, qui fait passer, des ténèbres de l'endurcissement, à cette nuit heureuse, la plus voisine du jour, où, à l'exemple de Pierre, confus et repentant, le pécheur commence à pleurer dans l'espérance du pardon. A sa voix puissante, qui le précède toujours, Lucifer, c'est-à-dire, le Christ lui-même, se lève de nouveau à l'horizon des âmes et en dissipe les ténèbres : *Et Lucifer oriatur in cordibus vestris* (2). — *Ego sum... stella splendida et matutina* (3). Alors les légions infernales sont mises en fuite ; alors l'âme voyageuse sur la mer agitée de ce monde, fatiguée, brisée par la tourmente, reprend ses forces et sent le calme succéder à l'orage.

« Et maintenant le trait de Pierre, qui expie sa faute dans les larmes, est la transition naturelle à cette cinquième strophe, où, disons-nous, se déchire le voile de l'allégorie, pour laisser briller à nos yeux, dans tout son éclat, la pure mysticité de l'hymne :

« Surgamus ergo strenue :
Gallus jacentes..... etc. »

Peut-on bien lire ce passage, sans avoir à l'esprit le souvenir de Jésus, venant trois fois, de la grotte de son agonie, auprès de ses apôtres, endormis dans le jardin, disant à Pierre d'abord : *Simon, dormis ? non potuistis una hora vigilare ! vigilate et orate, ut non intretis in tentationem.* Et ensuite à tous : *Surgite eamus* (4). »

Quelques pages plus loin, l'auteur continue : « Sans prétendre mettre ici en jour toutes les faces du sens spirituel de cette hymne, dont nulle autre peut-être ne surpasse la richesse mystique, nous aurions cependant du regret à passer sous silence une seconde interprétation que les deux strophes explicatives (V et VI) laissent à la vérité dans l'ombre, mais qui, loin d'être en désaccord avec la pensée générale de l'auteur, s'y rattache au contraire par plusieurs points saillants. Et en effet, les heures nocturnes

(1) Surgamus ergo strenue :
Gallus jacentes excitat ;
Et somnolentos increpat ;
Gallus negantes arguit.

(2) I *Petr.* I, 19.
(3) Apoc. XXII, 16
(4) Op. cit. p. 58, 59.

du samedi au dimanche, pour l'office des quelles a été composée cette magnifique pièce, ne nous rappellent-elles pas la nuit mémorable du Sabbat, à laquelle devait succéder le grand jour de la régénération du monde? Alors dort en paix son sommeil le Géant divin, que la mort croit un instant compter parmi ses victimes, mais qui, dans les plis de son linceul funèbre, tient encore en main le sceptre de sa puissance éternelle.

« N'est-ce pas lui qui, du fond de son sépulcre, régit et la nuit et le jour, et qui bientôt va faire lever sur le monde cette ère nouvelle de la grâce, dont la brillante clarté dissipera les ombres de la loi antique et mettra fin à la longue attente des nations? *Et temporum das tempora, ut alleves fastidium.* N'est-ce pas lui qui veille au sein de la nuit profonde: *Noctis profundæ pervigil,* pour illuminer ceux qui sont assis dans les ténèbres de la mort? N'est-ce pas lui qui, à l'appel du coq, dont la voix bruyante, comme celle de la trompette, sonne avec éclat son réveil glorieux, sépare la nuit de la nuit, c'est-à-dire, les sombres heures de sa sépulture des joies matinales de sa résurrection, et distingue ainsi les siècles obscurs du Testament ancien de l'âge resplendissant de l'Évangile? A ce chant mystérieux du coq, il sort triomphant du tombeau, et, Lucifer radieux qui ne connaît pas le déclin (1), il fixe à jamais au firmament du monde le foyer de son inextinguible lumière. Alors les phalanges infernales sont mises en fuite, et l'empire de Satan est pour toujours brisé; alors le pilote, tristement abattu par l'orage, se redresse joyeux sous le regard de son roi transfiguré, et Pierre ressaisit maintenant, d'une main ferme, le gouvernail de ce vaisseau mystérieux qui doit nous porter tous à la patrie du ciel.

« Faisons remarquer cette admirable harmonie du symbole du coq avec le Christ et celui qu'il a daigné placer à la tête de son Église. Jésus est la résurrection et la vie, et Pierre est l'instrument principal de sa prédication et de sa grâce; et ce fut, sans doute, pour l'associer à jamais, dans sa personne et dans celle de ses successeurs, à sa divine vigilance et à sa perpétuelle action sur le monde des âmes, que Jésus permit sa chute et voulut aussi son retour au chant du coq, dont les accents répétés devaient, à l'avenir et toujours, lui rappeler, d'une part, l'incessante activité du Christ au milieu de son Église, et, d'autre part, la sollicitude persévérante qu'il réclame pour elle de celui qu'il a fait son représentant. Le coq restera donc à jamais l'emblème frappant de Jésus et de Pierre: double figure inséparable, qui s'unit et se confond dans la divine personnalité du Christ (2). »

Empruntons encore au même auteur sa critique, vraiment inspirée, de l'antienne des Laudes de l'Épiphanie (3):

(1) Ille, inquam, Lucifer, qui nescit occasum; ille qui, regressus ab inferis, humano generi serenus illuxit. (*Præc. Pasch.* Sabbat. sanct.)
(2) Op. cit. p. 63.
(3) Hodie cœlesti sponso juncta est Ecclesia, quoniam in Jordane

« Vrai chef-d'œuvre de la langue sacrée de l'Église, dit notre critique où, sous les apparences d'une simplicité naïve, éclatent les plus riches beautés du désordre lyrique... Cette antienne qui, avec celle des secondes vêpres, lie si étroitement le souvenir des Mages à celui de Cana, est un poétique faisceau, où les trois mystères honorés en ce jour se réunissent, sans se confondre, dans l'ineffable unité de l'alliance du Christ avec l'Église. Ce mariage mystique est symboliquement représenté au Jourdain, dont les eaux figurent celles du baptême, qui doit purifier l'Épouse de ses souillures! Le festin de Cana est l'image de ces noces royales, où vient s'asseoir l'humanité régénérée, à la tête de laquelle accourent les Mages. A ce mystérieux banquet, dont l'Eucharistie est la plus parfaite réalisation, l'eau est changée en vin, c'est-à-dire, que l'Époux admet l'Epouse à la participation de sa divine nature, et verse dans son âme ce torrent d'indicible joie qu'exprime si bien l'allégresse des convives (1). »

Une mine si riche, que le Saint-Esprit a ouverte aux écrivains sacrés et à son Église, où le Sauveur a lui-même daigné puiser si largement, devait être exploitée par les Saints Pères. C'est dans leurs œuvres, en effet, qu'on peut trouver, après les sources précédemment indiquées, l'emploi le plus heureux de l'image. Écoutons saint Augustin nous expliquer l'enseignement que donne, à qui veut l'entendre et qui saura le comprendre, la construction matérielle du temple chrétien. Cet enseignement résume, on va le voir, toute la loi, dans une allégorie de circonstance : « Cette maison, dit-il, est la maison de nos prières ; mais nous-mêmes, nous sommes la maison de Dieu... Ce qui se produisait quand s'élevaient ces murs, c'est ce qui se produit encore lorsque se réunissent ceux qui croient en Jésus-Christ. Croire, c'est comme tailler les bois et les pierres dans les forêts et les montagnes ; enseigner le catéchisme, baptiser, élever, c'est, comme par la main des artisans et des ouvriers, tailler, aligner au cordeau, mettre bien

lavit Christus ejus crimina ; currunt cum muneribus Magi ad cœlestes nuptias, et, ex aqua facto vino, lætantur convivæ. Alleluia !

(1) *Op. cit.* Fascicule de l'Avent et Noël, p. 87.

d'aplomb. Mais, pour que ces matériaux fassent la maison de Dieu, il faut le ciment de la charité. Ces bois et ces pierres, s'ils ne s'unissaient ensemble dans un ordre déterminé, s'ils ne s'enchaînaient en paix, si, par cette mutuelle union, ils ne semblaient s'aimer, qui voudrait entrer? quand vous voyez, dans une construction, les bois et les pierres se bien tenir, vous entrez en assurance, ne craignant pas la ruine.

« Voulant donc entrer et habiter en nous, le Seigneur Jésus-Christ disait, comme pour construire : « Je vous « donne un commandement nouveau, aimez-vous les uns « les autres. » Entendez-vous ? il est nouveau le commandement que je vous donne. Vous étiez vieux ; vous ne faisiez point encore de demeure ; vous demeuriez gisant dans vos ruines. Pour vous arracher à la vieillesse de vos ruines, aimez-vous...; chantez le cantique nouveau, correspondant au commandement nouveau, qui recommande l'amour nouveau. Chanter, c'est le propre de l'amour... Aimons, aimons généreusement : c'est le Seigneur que nous aimons, nous ne saurions trouver mieux. Aimons-le pour lui-même, et nous en lui, mais rien que pour lui (1) ! »

Écoutons encore le développement qu'il donne à la belle métaphore, sous laquelle le Sauveur s'est lui-même représenté : *Ego sum lux mundi !* Saint Augustin réfute d'abord la grossière hérésie qui, abusant de ces paroles, affirmait que Jésus-Christ n'était que le soleil ; puis tout à coup, il s'élance, et, de la lumière sensible, qui a fourni au Sauveur un moyen de se faire comprendre des hommes, il plonge dans le domaine de la lumière intelligible : « Il y a donc une Lumière, s'écrie-t-il, qui a fait cette lumière. Aimons-la ; ayons le désir de la comprendre ; ayons en soif, afin de pouvoir enfin, à sa clarté,

(1) *Serm.* CCLVI de temp.

arriver jusqu'à elle, et, en elle, vivre de cette vie où il n'est absolument plus de mort. Car c'est cette lumière dont le psaume prophétique à chanté longtemps d'avance: « En vous est la source de la vie, et dans votre Lumière « nous verrons la Lumière (1). »

Le même Docteur semble avoir, en une poétique synthèse, groupé toutes les images possibles pour faire entrer dansl 'âme la plus parfaite idée de Dieu. Ce texte, qui n'a peut-être point d'égal à ce point de vue, a été cité dans le livre des *Vrais principes de l'Éducation chrétienne,* quand on a montré à quel degré suréminent la pensée de Dieu est utile pour féconder les beaux-arts ; on aimera à le lire encore ; car les émotions qu'il soulève sont des plus nobles et des plus salutaires : « Qu'est-ce que j'aime, quand je vous aime, Seigneur ? Ce n'est point la grâce des formes, ni la beauté des membres, ni l'éclat de cette lumière amie des yeux de notre corps, ni les douces mélodies des chants variés à l'infini, ni les suaves exhalaisons des fleurs et des parfums, ni la manne, ni le miel, ni un corps que le corps se plaise à embrasser. Non : ce n'est point ce que j'aime, lorsque j'aime mon Dieu ! Et cependant, c'est bien une espèce de lumière que j'aime, une espèce d'harmonie, une espèce de parfums ; c'est une nourriture, ce sont des embrassements que j'aime, lorsque j'aime mon Dieu, lumière, harmonie, parfums, nourriture, embrassements, de ce qui est le plus intime à l'homme, en cet intérieur où brille à mon âme ce que ne renferme pas l'espace, où résonne ce que le temps ne saurait entraîner, où s'exhale ce que le souffle ne disperse jamais, où se laisse goûter ce que l'usage ne peut amoindrir, où l'on saisit ce que la satiété ne laisse point échapper. Voilà ce que j'aime lorsque j'aime mon Dieu (2) ! »

(1) *Tract.* XXXIV in JOAN
(2) *Conf.* lib. X, cap. VI

C'est encore en développant une métaphore du divin Maître, la métaphore « du Sel de la terre, » que saint Augustin relève, par une forte image, le cœur des chrétiens que la persécution pourrait épouvanter : « Non, dit-il, il n'est pas foulé aux pieds des hommes celui qui souffre la persécution ; mais celui-là seul qui, par la crainte de la persécution, se laisse affadir. Comment être foulé aux pieds, à moins d'être en bas ? mais il n'est pas en bas celui qui, malgré ce qu'il souffre sur la terre, a le cœur fixé dans le ciel (1). » Ces belles paroles rappellent celles de saint Grégoire sur le royal et héroïque martyr, saint Herménigilde : « Il savait, dit le Docteur, que tout ce qui a pu être ravi n'est rien... ; et, quoique écrasé dans son corps sous le poids des chaînes, en lui-même cependant, sur le grand sommet de son cœur, il demeurait tranquille (2) ! » Saint Cyprien a dit de même: « Il se précipite du faîte de sa noblesse celui qui admire quelque chose hors de Dieu (3) ! »

Rien ne serait plus facile que de multiplier les citations; et, pour le dire en passant, la fréquentation des Saints Pères donne un démenti prompt et formel à ces assertions calomnieuses qui déclarent séparée du beau la littérature patrologique ; elle fournirait au contraire, aux élèves, des exemples très-judicieux, très-intéressants, très-utiles, pour l'emploi des images. On reviendra en temps et lieu sur cette importante affirmation.

Dès lors il n'est pas étonnant que les génies les plus familiers avec l'Écriture et les Pères soient eux-mêmes les plus féconds en images, en ces images également saisissantes et naturelles, qui produisent d'autant plus d'effet qu'elles sont moins cherchées. Dans Bossuet, par exemple,

(1) *De serm. D. in monte :* lib. I, cap. VI.
(2) *Dialog.* lib. III, 31.
(3) Dejicit se de culmine generositatis suæ qui admirari aliquid, præter Deum, potest.

dans Pascal, dans l'auteur d'Athalie (1), elles semblent inséparables de la pensée, nées avec elle d'un même jet, comme ces laves du sculpteur qui, en sortant de la fournaise, prennent tout de suite les formes du moule qui les change en un chef-d'œuvre. C'est ce qui explique ces locutions qui nous ont saisis dès la première fois que nous les avons connues, et dont il n'est plus possible de perdre ni le souvenir ni l'impression : « Le roseau pensant ; la longue chaîne des espérances trompées que l'homme traîne jusqu'au tombeau ; l'inexorable ennui, qui fait le fond de l'âme humaine depuis que l'homme a perdu le goût de Dieu ; le malheur qui fait dans l'âme un vaste désert, où retentit la voix de Dieu ; les colonnes qui semblent vouloir porter jusqu'au ciel le magnifique témoignage de notre néant etc. etc... »

Imite qui pourra ; mais celui qui refuserait d'admirer, oh ! qu'il serait à plaindre !

§ III. — *De l'harmonie.*

L'image donne à la pensée du relief et de la couleur, pour la rendre en quelque sorte perceptible à la vue. Elle fixe ainsi sur la pensée l'œil, en même temps que l'esprit; elle la renforce de la lumière que les choses sensibles renvoient à celles de l'intelligence, dont elles sont comme le reflet. Tel est l'emploi littéraire de l'image, comme le génie sait la créer ; nous avons parlé, seulement pour mémoire, de celle que notre condition naturelle de concevoir les choses intellectuelles par les sens rend d'origine et d'usage absolument indispensables ; et notre étude a

(1) On sait que Racine, pendant la solitude de dix années à laquelle il se condamna après l'injuste disgrâce de *Phèdre*, s'occupa d'étudier à fond la sainte Ecriture. Athalie est le principal résultat de ce silence et de ce travail.

porté tout entière sur celle dont le relief et la couleur vive accuse l'originalité.

Mais l'oreille a, aussi bien que la vue, ses exigences et ses droits ;.et, dans ses exigences et ses droits, il y a également à distinguer la part de la nécessité et le mérite du talent.

Si la pensée s'exprime par la parole, la parole est perçue par l'oreille ; et l'on peut dire de la raison ce que saint Paul a dit de la foi : *Ex auditu per verbum* (1). Il est donc absolument nécessaire de tenir compte de cet organe, qui est comme le canal par où le son articulé va faire tressaillir le cerveau, où il s'éteint, en y déposant le sens qui demeure ; et il faut à l'oreille, même la plus rude, une certaine mesure de douceur dans le son des mots, et du rythme dans leur arrangement, dans la proportion mutuelle des membres de la phrase. Si on la heurte, on rebute l'esprit qui ne tarde pas à la fermer.

Mais le génie ne se contente pas de ménager l'oreille, il la subjugue ; et, par elle, il acquiert une force nouvelle pour subjuguer l'âme. Il sait quels rapports mystérieux règnent entre les sons articulés et les passions du cœur ; comment dans l'âme, sous l'influence des sons, vibrent les fibres de la joie, de la douleur, de l'amour, de la colère, etc... Il a toujours à sa portée les mots qui, d'un même coup, rendent exactement leur sens et donnent à la parole ce qu'on a appelé plus haut le timbre, cette sonorité sympathique et intelligente, qui fait pénétrer par l'oreille les impressions que l'image a déjà introduites par les yeux.

Cet exposé dit suffisamment la nécessité, la raison d'être de l'harmonie dans le style ; et nous en déduirons, en premier lieu, la division de l'harmonie en deux espèces; puis les règles qui doivent en diriger et en mesurer l'emploi.

(1) Rom. x, 17.

I. Tout le monde connait la division de l'harmonie en *mécanique* et *imitative*. La première est celle qui s'adresse purement au sens de l'ouïe, sans s'inquiéter précisément du rapport des sons avec la pensée dans son ensemble, ou avec telle pensée en particulier. L'autre cherche, dans les sons, de l'analogie avec les choses, surtout avec les sentiments qu'on veut rendre.

C'est de la première qu'on vient de dire qu'elle s'impose toujours partout, dans une certaine mesure. Elle consiste donc à éviter dans l'emploi, surtout dans l'arrangement des mots, ces duretés qui offensent l'oreille et qui, à la longue surtout, produisent la *cacophonie*, dont sont rebutés les plus patients :

> Fuyez des mauvais sons le concours odieux:
> Il est un heureux choix de mots harmonieux.

Charmée par la succession des mots qui coulent comme des flots tranquilles, l'âme écoute dans une sorte d'ivresse. Car elle est *symphonique*, a dit sainte Melchtide : *symphonialis est anima* ! et elle fait promptement écho à des sons harmonieux. Elle ne songe même pas toujours à demander, à ce rhythme qui l'enchante, compte du rapport qui doit le tenir dans la dépendance de la pensée ; une langue inconnue, mais mélodieuse et bien déclamée, pourrait produire le même résultat. Cette harmonie n'a donc rien à faire pour la formation de la raison.

Il en est tout autrement de l'harmonie imitative ; à condition toutefois qu'on saura l'entendre surtout de l'imitation du sentiment. Au degré inférieur, il y a l'imitation des sons, *l'onomatopée*, que nous avons mentionnée au nombre des figures. C'est ainsi qu'on a dit le *gazouillement* des oiseaux, le *cliquetis* des armes, le *grincement* des roues mal engraissées. L'arrangement des mots produit encore mieux ce résultat, qu'il est d'ailleurs puéril de trop rechercher :

Tum ferri rigor, atque argutæ lamina serræ.

Nous avons entendu M. de Bonald réduire cette harmonie à sa juste valeur, qui est ordinairement surfaite dans les traités (1).

La belle et grande harmonie imitative reproduit les sentiments de l'âme, en arrangeant les nombres de manière à obtenir le timbre, qui la fait vibrer au ton que l'on veut. Elle est surtout avantageusement traitée par les hommes de génie, comme la métaphore. Ils dominent les choses des mondes divers ; ils en pénètrent les rapports mutuels ; et ils savent contraindre les éléments à moduler leurs émotions, comme à peindre leurs pensées. Tel est Bossuet dans les exemples cités précédemment. En insistant ici nous sommes tout à fait dans le domaine de la raison.

Il sera bon d'entendre Marmontel, qui a traité, avec une compétence spéciale, les questions de prosodie et d'harmonie (2). Nous citons :

« Il est facile de voir quel effet produisent, dans le style, des nombres placés à propos : « Cet homme, dit Fléchier dans

(1) Quelques philologues, d'un esprit superficiel, ou animés de préjugés contre la religion, ont cherché dans l'onomatopée l'origine du langage. D'après eux, l'homme, encore muet, entendit les cris des animaux et les bruits de la nature ; il s'efforça de les imiter par la voix, et ainsi il élabora sa langue. «A cela nous répondons, dit M. Max Muller, que les mots formés par onomatopée ne constituent, dans aucune langue, qu'une bien faible minorité du vocabulaire ; *qu'ils sont les jouets, non les outils du langage*... que le petit nombre de ceux qui ont cette origine, comme *courlis, coucou*, etc... semblables à des fleurs artificielles, n'ont ni racine, ni sève, qu'ils sont stériles. » (*Science du lang*. IX[e] leç.)

Il ajoute ensuite très-finement : « On raconte qu'un anglais voyageant en Chine, et désirant savoir si un plat qui lui était servi, et qui lui inspirait quelques inquiétudes, était du canard, demanda à un chinois : *quack-quack* ? et qu'il en reçut immédiatement cette réponse très claire et nette : *ouah-ouah!* Cette demande et cette réponse valaient bien sans doute la conversation la plus éloquente sur le même sujet entre un anglais et un garçon d'hôtel français ; mais je doute qu'elles méritent le nom de langage.

(2) *Elements de littérature :* Harmonie.

l'oraison funèbre de Turenne, cet homme que Dieu avait mis autour d'Israël comme un mur d'airain où se brisèrent tant de fois toutes les forces de l'Asie..., venait tous les ans, comme les moindres Israëlites, réparer, avec ses mains triomphantes, les ruines du sanctuaire. » Il est aisé de voir avec quel soin l'analogie des nombres, relativement aux images, est observée dans tous les repos. Pour fonder *un mur d'airain*, il a choisi le grave spondée; et, pour réparer *les ruines du sanctuaire*, quels nombres majestueux il a pris ! Si vous voulez en mieux sentir l'effet, substituez à ces mots des synonymes qui n'aient pas la même cadence : supposez *victorieuses* à la place de *triomphantes*, *temple* au lieu de *sanctuaire* : « Il venait tous les ans, comme les moindres Israëlites, réparer, avec ses mains victorieuses, les ruines du temple; » vous ne retrouverez plus cette harmonie qui vous a frappé. « Ce vaillant homme, repoussant enfin avec un courage invincible les ennemis qu'il avait réduits à une fuite honteuse, reçut le coup mortel, et demeura comme enseveli dans son triomphe. » Que ce soit par sentiment ou par choix que l'orateur a peint cette mort imprévue par trois ïambes, *reçut le coup mortel*, et qu'il a opposé la rapidité de cette chute, *comme enseveli*, à la lenteur de cette image, *dans son triomphe*, où deux nasales sourdes retentissent lugubrement, il n'est pas possible d'y méconnaître l'analogie des nombres avec les idées.

« Bossuet n'a pas donné une attention aussi minutieuse au choix des nombres : son harmonie est plutôt dans la coupe des périodes, brisées ou suspendues à propos, que dans la lenteur ou la rapidité des syllabes ; mais ce qu'il n'a presque jamais négligé dans les peintures majestueuses, c'est de donner des appuis à la voix sur des syllabes sonores et sur des nombres imposants. « Celui qui règne dans les cieux, et de qui relèvent tous les empires, à qui seul appartient la gloire, la majesté et l'indépendance, etc. » Qu'il eût placé *l'indépendance* avant *la gloire* et *la majesté*, que devenait l'harmonie? « Il leur apprend, dit-il, en parlant des rois, il leur apprend leurs devoirs d'une manière souveraine et digne de lui. » Qu'il eût dit seulement *d'une manière digne de lui*, ou *d'une manière absolue et digne de lui*, l'expression perdait sa gravité : c'est le son déployé sur la pénultième de *souveraine* qui en fait la pompe. « Si elle eut de la joie à régner sur une grande nation, dit-il de la reine d'Angleterre, c'est parce qu'elle pouvait contenter le désir immense qui sans cesse la sollicitait à faire du bien. » Retranchez l'épithète *immense*, substituez-y celle d'*extrême*, ou telle autre qui n'aura pas cette nasale volumineuse, l'expression ne peindra plus rien. Examinons du même orateur le tableau qui termine l'oraison funèbre du grand Condé : « Nobles rejetons de tant de rois, lumières de la France, mais aujourd'hui obscurcies et couvertes de votre douleur comme d'un nuage, venez voir le peu qui vous reste d'une si auguste naissance, de tant de grandeur, de tant de gloire. Jetez les yeux de toutes parts. Voilà

tout ce qu'a pu faire la magnificence et la piété pour honorer un héros. Des titres, des inscriptions, vaines marques de ce qui n'est plus; des figures qui semblent pleurer autour d'un tombeau, et de fragiles images d'une douleur que le temps emporte avec tout le reste; des colonnes qui semblent vouloir porter jusqu'aux cieux le magnifique témoignage de notre néant. » Quel exemple du style harmonieux ! *Obscurcies et couvertes de votre douleur* n'aurait peint qu'à l'imagination; *comme d'un nuage* rend le tableau sensible à l'oreille. Bossuet pouvait dire : « les déplorables restes d'une si auguste naissance ; » mais, pour exprimer son idée, il ne lui fallait pas de grands sons : il a préféré *le peu qui reste*, et a réservé les pompes de l'*harmonie* pour la *naissance*, la *grandeur*, et la *gloire*, qu'il a fait contraster avec ces faibles sons. La même opposition se fait sentir dans ces mots, *vaines marques de ce qui n'est plus*. Quoi de plus expressif à l'oreille que ces figures qui semblent pleurer autour d'un tombeau ! C'est la lenteur d'une pompe funèbre. Et qu'on ne dise pas que le hasard produit ces effets : on découvre partout, dans les bons écrivains, les traces du sentiment ou de la réflexion. Si ce n'est point l'art, c'est le génie ; car le génie est l'instinct des grands hommes. »

Il ne faudrait pas pousser trop loin cette étude minutieuse de l'harmonie. Mais envisagée à ce point de vue élevé où elle imite, pour les exciter plus pleinement, les sentiments de l'âme, elle avait ici droit à ce développement. Elle est conforme à l'âme; elle l'aide à se rendre et à se communiquer, selon les lois de sa nature. Elle fournit une ressource de plus à l'homme pour bien exprimer l'homme : cette expression parfaite n'est-elle pas le dernier but des lettres et des beaux-arts ?

Voilà pourquoi les maîtres ont toujours traité avec beaucoup de mesure l'imitation des sons, dont nous avons dit déjà qu'elle tournerait vite à la puérilité. Sans négliger ces effets, ils s'en servent en passant, comme pour faire vibrer l'organe ; puis, une fois l'âme saisie, ils ne s'adressent plus qu'à elle.

C'est ainsi que Racine, — pour ne parler que des poètes qui ont cependant plus le droit de s'occuper à plaire — ne dédaigne pas de nous faire entendre, par la bouche d'Oreste, hors de lui, « ces serpents qui sifflent ; »

et, au milieu de ces vers de timbre sombre, lugubre et tonnant tour à tour, ce peu de syllabes d'articulation sifflante suffit à faire courir le frisson. Mais quelques mots de plus, le saisissement tomberait; et l'auditeur, amusé par ce jeu, perdrait conscience de cette situation désespérée à laquelle l'âme du poète a su le rendre si profondément sympathique. Ou bien encore, dans le récit de la mort d'Hippolyte, la célèbre *hypotypose* terrifie en faisant comme apparaître le monstre que les flots viennent de vomir; mais l'harmonie sert aussi l'illusion par l'onomatopée :

Indomptable taureau, dragon impétueux,
Sa croupe se recourbe en replis tortueux.

Là, Racine s'arrête: prolonger ces syllabes martelées, ces craquements intentionnels, c'était y subordonner le sentiment et le faire évanouir au profit d'un effet d'oreille. Déjà d'ailleurs le tableau a-t-il, au jugement des critiques de goût, dépassé la mesure ; car on se demande si, étaler tous ces détails sous les yeux d'un père, ce n'est pas de la déclamation, à la manière de Sénèque.

Les maîtres dans l'art musical savent eux-mêmes, en disposant d'une matière où le son est cependant chose principale, s'en servir pour exprimer plutôt les sentiments de l'âme que les bruits et mouvements de la nature. Rossini, par exemple, en écrivant son célèbre orage, consent bien à employer le *pizzicato* et à faire mugir quelques instruments pour produire l'effet de la grêle et de la tempête; mais ce n'est qu'en passant, et, après comme avant, son effort se tourne à rendre les émotions de l'âme, son épouvante et ses gémissements, en ces moments d'agonie de la nature (1).

(1) Cette préoccupation constante des hommes de génie à s'inspirer de l'âme, à viser à l'âme, montre définitivement le peu de cas qu'il faut faire des pièces où le compositeur ne s'attache qu'au son. Tel imitera le rossignol ; tel autre, les mouvements et le tapage du che-

Dans sa belle étude scientifique et expérimentale du beau, M. Charles Lévêque expose, avec un vif intérêt et un sentiment profond de la perfection de l'art, cet instinct éminemment philosophique des auteurs de génie. C'est aussi d'un compositeur qu'il parle, d'Haydn dans l'oratorio des *Saisons*. Il termine sa critique par une conclusion qui est le but même de notre étude des règles littéraires, de celles qui dérivent de la connaissance de la nature humaine, et qui ont pour objet d'exprimer heureusement et de saisir l'homme, en atteignant l'âme par les sens. Cette citation nous servira donc de démonstration nouvelle et de conclusion.

« Non seulement l'homme, dit-il, est dans l'oratorio, mais il y chante. Dans cette série de tableaux, pour la plupart d'un style religieux, l'homme est le personnage principal : la nature n'est qu'un cadre, ou un moyen de fournir à l'âme des émotions...

« Si le printemps réchauffe la terre, l'orchestre essaie de le faire sentir, en produisant les bruits de la nature à son réveil ; mais l'homme apparaît aussitôt, l'homme partout, avec ses rêves, ses fatigues, ses joies, ses tristesses et surtout ses élans d'amour et de reconnaissance envers le Créateur... L'imitation des chants et des cris des animaux ne frappe l'oreille qu'un instant, de manière à ajouter au tableau un trait expressif de plus, et à disparaître promptement. Le hautbois reproduit le chant du coq une ou deux fois ; mais ce chant, habilement terminé en gamme chromatique, rentre bien vite dans l'harmonie de l'orchestre où il s'éteint. Ainsi Haydn, qui connaissait toutes les ressources de l'orchestre, mais qui en connaissait aussi les limites, n'a exprimé les bruits de la nature que pour rendre plus éclatante, plus sympathique

min de fer. Les enfants et les esprits superficiels se pâment d'aise en écoutant. Pour nous, soyons plus fiers, et plus sages dispensateurs de notre admiration.

et, par moments, plus pathétique et plus religieuse, la voix de l'homme, la première de toutes les voix (1). »

II. Ainsi, de la notion même de l'harmonie il résulte que nulle parole ne saurait s'en passer ; mais que le génie en tire un parti puissant pour aider la parole à rendre pleinement, sympathiquement et définitivement, la pensée, le sentiment, l'homme. De cette notion, on déduira aussi les règles à observer dans l'emploi de l'harmonie. Une seule d'ailleurs suffira : Garder la mesure. C'est surtout en fait d'harmonie qu'il faut mettre en pratique la célèbre maxime de la philosophie antique : *Ne quid nimis* ; Rien de trop (2) !

La nécessité de garder la mesure dans l'usage du rhythme est manifeste même en poésie, où la versification a cependant le rhythme pour élément constitutif. Là, auteur et lecteur éprouvent également le besoin de mettre comme une sourdine à l'harmonie. D'un côté, l'auteur est assujéti, dans la grande versification latine, à la *césure* qui oblige à croiser tellement le rhythme avec le sens que le premier est comme perdu dans le second. Les *rejets*, qui empêchent le sens de tomber uniformément avec la fin de l'hexamètre et qui amènent l'enjambement, doivent à la même cause le bel effet qu'ils produisent. Il en est de même en français, où les grands vers seraient insupportables si, outre le repos de la première moitié et de la fin, l'auteur n'avait soin d'arrêter quelquefois le sens par des coupures intermédiaires et par quelques rares enjambements. Les romantiques ont dépassé la mesure, et se sont permis trop de licence ; mais les classiques ne se sont-ils pas donné le tort d'une rigidité qui accusait trop les artifices de la versification ? D'un autre côté, le lecteur, qui veut plaire en récitant des

(1) Science du Beau : II[e] vol. p. 190.
(2) TÉRENCE : *Andr.* act. I, sc. I.

vers, évite de trop marquer l'harmonie par le repos uniforme des hémistiches et des rimes. Il faut bien qu'on sente qu'il lit des vers, mais qu'on ne remarque rien qui sente l'affectation.

C'est pour la même raison qu'il est prescrit d'éviter, dans la prose latine, des fins de vers hexamètres, et, dans la prose française, des consonnances rimées et des coupes de douze syllabes comme celles de nos grands vers.

Or il y a une raison de cette raison ; et c'est la même que celle qui proscrit les airs de suffisance, les recherches dans la pose et dans la parure. Toute recherche déplaît : elle accuse de la prétention, et elle blesse. Mais, si c'est en des choses vaines de leur nature qu'elle éclate, comme la pose et la parure qui relèvent du corps, l'affectation est plus ridicule encore et plus odieuse.

Telle est justement la nature du rhythme : il relève des sens. C'est un son, « un bruit qui se fait dans l'air, » comme parle Bossuet. Il faut qu'il se dissimule, comme un aide, un aide du dehors. Car des Belles-Lettres on attend autre chose que du son. Montrer de la prétention dans le rythme, c'est donc offrir l'écorce pour le fruit, l'ombre pour la proie ; c'est faire étalage de chose vaine, et sacrifier l'esprit à l'oreille, à la rime la raison.

Or cependant ce travers n'est pas rare, et un maître sage doit mettre en garde les jeunes littérateurs dont il a bien à cœur de former le goût et la raison, Le rythme est partout dans la nature, nulle part plus que dans l'âme que nous avons entendu appeler *symphonique* par une sainte, dont les élans furent des chants harmonieux.

Sous le choc de toute harmonie, l'âme résonne ; et tout ce qu'elle pense, tout ce qu'elle sent, elle est tentée de le chanter. Les angoisses de la tristesse, comme les émotions de la joie, ont des accents qui s'éveillent d'eux-mêmes. La piété n'est pas étrangère à cette loi de notre nature: tous ses tressaillements,soit de repentir et de dou-

leur, soit d'allégresse, d'espérance, de charité, n'ont-elles pas leurs modulations dans les psaumes ? et l'*Imitation* est-elle étrangère au rythme, au moins à l'élan musical de la poésie, quand elle affirme, dans une douce prière, que les effusions célestes remplissent l'âme d'une harmonie qui n'est point elle-même indifférente à la dévotion? *Si das pacem, si gaudium sanctum infundis*, (*Domine*) *erit anima servi tui plena modulatione et devota in laude tua* (1)!

C'est donc une tentation pour l'écrivain de trop sacrifier à l'harmonie, de remplir sa période de mots faisant *nombres* et jouant l'esprit par les sonorités qui flattent l'oreille. « Le style oratoire, dit Joubert, a souvent les inconvénients de ces opéras dont la musique empêche d'entendre les paroles : ici les paroles empêchent de voir les pensées. Il entraîne celui qui écrit, et le fait se mentir à lui-même, comme il entraîne celui qui lit et le dispose à se laisser tromper. »

Ces paroles signalent la dernière gravité de ce danger, et justifient l'emploi que nous venons de faire du mot de tentation. Ce n'est pas seulement le temps perdu et l'esprit joué dans le flux des périodes sonores ; c'est l'erreur qui naît dans l'esprit que ses propres nombres énivrent, et qui s'insinue dans les esprits qu'ils enivrent à leur tour. Ce mal commence peut-être sans que l'âme en ait conscience ; mais l'oreille, quand l'habitude du vide l'a rendue inerte et que la raison ne la gouverne plus, l'oreille est le chemin du cœur, non plus seulement mal gardé, mais livré. Que d'auteurs pervers y ont passé pour faire accepter de funestes sophismes, depuis ce Gorgias de Leontium, si rudement et si inutilement hélas ! démasqué par Socrate (2), jusqu'à Rousseau et à son école, à qui nous devons tous nos malheurs.

(1) Lib. III, cap. L, 2.
(2) PLATON : le *Gorgias*.

Les anciens font beaucoup trop de cas de l'harmonie. Cicéron, dans ses œuvres littéraires, s'exalte au souvenir de ses périodes cadencées qui enlevaient l'auditoire : *Vanusvanos!* « Il y a, dit M. de Bonald, de la vanité dans son style, dans ses chutes harmonieuses et apprêtées. Cette abondance est rarement l'expression d'une âme forte, plus brève dans ses discours et moins occupée des mots que du sens (1). » Aussi combien de fois, dans ses œuvres, la vérité n'apparait-elle pas sacrifiée à la passion de réussir ? Il est en même temps triste et curieux de voir, à la suite des *Verrines*, comme il retourne au profit de Fonteius, proconsul des Gaules, les arguments qui ont perdu celui de Sicile. De là cette part évidemment démesurée qu'il fait aux nombres parmi les qualités dont se compose, dans son esprit plein de lui-même, l'idéal de l'orateur. Quintilien partage cette estime surfaite, quoique avec moins d'enthousiasme, et il insiste sur les mêmes recommandations. Cette remarque est importante dans la question des *Classiques*. A tant d'autres dangers que présente la prédominance, aujourd'hui exclusive, des auteurs païens dans l'enseignement, et qu'on ne manquera pas de critiquer en temps et lieu, on ne saurait omettre de joindre leur amour exagéré des sonorités de la parole et « le fatal empire de la phrase (2). » Les élèves s'accoutument ainsi à goûter le style creux, ce qui condamne leur jugement littéraire à une longue, peut-être, irrémédiable, enfance ; ils demeurent prédisposés à subir, comme on vient de le dire, l'erreur harmonieusement parlée : ce qui met en danger leurs convictions chrétiennes.

Oh ! les âmes instruites par le Verbe doivent traiter avec un tout autre respect la parole, qui est son écho humain. Jamais on n'aura assez de culte pour cet organe

(1) MÉLANGES : *Style et lettres*. Août 1806.
(2) M. de MONTALEMBERT : *Disc. de récept. à l'Académie française.*

de la vérité, jamais assez de fermeté pour le tenir assujetti à sa dépendance et fidèle à la bien exprimer. Quand on songe au témoignage que le Verbe a rendu lui-même, dans sa Passion, à la Vérité dont il est également la substance et l'expression, peut-on ne pas trembler en pensant au jugement que doit nécessairement encourir, non-seulement celui qui se sert de la parole pour trahir la vérité, mais pour repaître des oreilles vaines?

Voilà pourquoi Bossuet s'attachait avec tant d'assiduité à former avant tout son élève à bien juger et à bien raisonner. Pour lui, la rhétorique ne vient qu'après la logique. Quand il a enseigné, avec cette netteté qui le caractérise, les règles de la pensée, il en arrive, comme par dérivation, à enseigner comment on donne aux arguments rassemblés par la dialectique, ainsi qu'à une charpente d'os et de nerfs, leur chair, leur mouvement, leur souffle. « Nous obtenions ainsi, dit-il, une rhétorique saine et forte, non point gazouillante et sonore, ni enflée et languissante. Ce n'était pas du fard appliqué, mais le teint obtenu, et l'éclat naturel de la vérité dans sa fleur (1). »

On peut voir aussi, dans les *Dialogues sur l'éloquence* et dans la *Lettre à l'Académie*, avec quelle sévérité Fénelon exécute cet abus de l'harmonie, qui fait des nombres les tyrans, puis les traîtres, de la vérité. Il excellait à s'en servir ; et, quand il composait ses fables, son *Télémaque*, tous les ouvrages par lesquels il voulait insinuer doucement ses réprimandes et ses avertissements dans le cœur du duc de Bourgogne, il ne négligeait, pour y bien réussir, ni le charme des images, ni les séductions de l'harmonie. Mais ces ressources, il les maîtrisait ; il les appréciait à leur valeur, et jamais il n'en est épris ni

(1) Quo demum ex fonte (logica) rhetoricam exsurgere jussimus... eamque adeo non stridulam et canoram, non tumidam et evanidam, sed sanam vigentemque fecimus; neque fuco depinximus, sed verum colorem nitoremque dedimus, ex ipsa veritate efflorescentem. *De Instit. Delph.* VIII.

esclave. C'est ce que démontrent, avec ses traités de critique si dignes de toute estime, ses œuvres de philosophie, de controverse, de direction, etc... où il retient dans la plus juste mesure un talent toujours prêt à déborder.

Leur maître à tous, saint Augustin, avait déjà, aux premiers temps de l'Église, formulé la loi de la rhétorique chrétienne : « Que l'orateur, dit-il, songe à plaire par les choses, non par les mots ; qu'il n'estime être mieux dit que ce qui est dit plus vrai. Ce n'est pas au docteur de s'asservir aux mots, mais aux mots de s'asservir au docteur (1). » Il avait eu, lui aussi, ses vaines gloires de rhéteur; comme Cicéron, *qu'il se reproche d'avoir longtemps* admiré et envié, il avait enseigné le secret, il avait goûté le charme, des cadences de la période. On sait son retour, ses expiations, ses réparations ; bientôt nous aurons occasion d'y revenir pour notre grande édification.

Résolu de devenir chrétien, pendant qu'il se préparait, à Milan, à recevoir le baptême, il composa son traité *de Musica*. Sous ce titre, comme tous les anciens, c'est du rythme qu'il traite et de la facture du vers. On peut y apprendre, au point de vue didactique, des procédés et des combinaisons, même après avoir lu l'*Orator*. Mais quand le grand docteur a tenu, cinq livres durant, son génie captif dans ces langes et ces hochets de la prosodie, des pieds, des longues et des brèves, au sixième, il lui ouvre l'essor et il se déploie à l'aise dans ces horizons de l'invisible et de l'immuable, auxquels les choses des sens ne sont plus pour lui qu'une introduction : *Per corporalia cupiens ad incorporalia, quibusdam quasi passibus certis, vel pervenire, vel ducere* (2) ; dans ces

(1) Malit rebus placere quam verbis ; nec æstimet dici, melius nisi quod dicitur verius ; nec doctor verbis serviat, sed verba doctori. *De doctr. Christ.* lib, IV, 61.

(2) *Retract.* Lib. I, cap. VI. Ces paroles sont dites d'un traité sur la grammaire qui n'est probablement pas parvenu jusqu'à nous. On

sphères des nombres éternels dont tous les mouvements des corps donnent une idée, mais, plus que tous les autres, les mouvements de la voix. « En les étudiant, dit ailleurs notre grand maître, on s'élève au sublime intérieur de la Vérité, comme par un chemin gradué, où la sagesse est joyeuse d'apparaître, venant en toutes leurs recherches à la rencontre de ceux qui l'aiment (1). »

Point d'exagération : les nombres nous viennent de Dieu ; il est bon d'en faire, dans une certaine mesure, estime et usage : est-il glorieux à Dieu qu'on dédaigne ce qui lui doit l'origine? Mais notre estime et notre attrait doivent se graduer d'après le prix que lui-même attache à ses œuvres. Estimer d'abord, puis aimer, ce qu'il estime et ce qu'il aime, au degré où il estime et il aime : voilà la sagesse. Qu'on y prenne garde : la vertu ou le vice, la béatitude ou la damnation, sont la dernière alternative où aboutit l'obéissance, ou l'infraction, par rapport à cette règle de conduite. Telle est la hauteur où saint Augustin nous élève à la fin ; et voilà comment, de cette simple question de l'harmonie, par un essor de son génie généralisateur, il nous introduit dans la grande et profonde question du salut. Il faut l'entendre lui-même et profiter de ce magnifique enseignement.

« Ne dédaignons pas les nombres inférieurs (ceux dont juge l'oreille), mais ne nous laissons attirer que par les nombres supérieurs (les nombres éternels et divins). L'at-

tient celui qui est imprimé dans ses œuvres pour supposé, précisément parce qu'il ne s'élève pas au-dessus des règles usuelles ; tant il est vrai que, depuis sa conversion, le grand docteur ne veut plus voir dans les choses sensibles qu'un moyen de s'élever a ce qui est immortel et immuable : *Gradus ad immortalia et semper manentia faciendus* ; (De verâ Relig. Cap. XXIX.) il ne veut plus s'occuper des lettres qu'autant qu'elles seront les servantes de Jésus-Christ. (*Conf.* Lib. IX, cap. IV, 7.)

(1) Sap. VI, 18. Ea consideratio, quibusdam quasi gradatis itineribus, nititur ad superna intima Veritatis, in quibus viis ostendit se Sapientia hilariter, et in omni providentia occurrit amantibus. *Epist.* CI. Memor. ep.

trait est comme la pesanteur de l'âme : c'est donc l'attrait qui la coordonne : *Delectatio ergo ordinat animam*... L'amour des beautés de la nature inférieure peut la souiller. En cette beauté, il est vrai, c'est bien toujours l'ordre qui la charme... ; mais aux dépens de son ordre propre, qu'en y cédant elle sacrifie. Son ordre propre, (d'où lui vient sa beauté) elle le garde quand, de toutes ses forces, elle aime ce qui est au-dessus d'elle, Dieu et tout ce qui est de Dieu. Par la force de cet amour, elle met dans l'ordre les choses qui sont au-dessous d'elle, sans en contracter nulle souillure...

« Tous ces nombres, qui ont leur origine dans notre état de mort, châtiment du péché, ne les dédaignons donc pas comme étrangers aux créations de la divine Providence, puisque, dans leur genre, ils sont beaux. Mais gardons-nous bien d'y arrêter notre amour, comme si la jouissance qu'ils nous procurent pouvait nous rendre heureux. Ainsi qu'une planche sur les flots, ils passent : ne les repoussons pas, comme chose importune ; ne nous y attachons pas, comme à un bien solide ; par un usage modéré apprenons à nous en passer (1). »

§ IV. — *De l'unité.*

Horace a formulé en termes précis et irrévocables la loi de l'unité :

Denique sit quodvis simplex duntaxat et unum !

« Qu'enfin tout sujet quelconque soit absolument simple et un ! » De cette loi a-t-il pressenti toute la portée ? surtout a-t-il soupçonné la profondeur ? Outre la hauteur du genie, la Révélation lui manquait. Bientôt nous entendrons saint Augustin nous montrer l'origine de

(1) His etenim, quoniam temporales sunt, tanquam tabula in fluctibus, neque abjiciendo, quasi onerosos, neque amplectendo, quasi fundatos, sed bene utendo carebimus. *De music.* VI, XI, 29, 46.

cette loi au sein de la Trinité elle-même. C'est du fond de cet impénétrable abîme de toute vie et de toute bonté que la loi émane, marquant nécessairement du cachet de la bonté toutes les œuvres de Dieu, et ainsi s'imposant comme règle et comme terme, soit de sa critique, soit de ses efforts, à tout homme qui aspire à juger avec sagesse, ou à produire avec fécondité, les œuvres des Belles-lettres et des Beaux-arts. C'est donc leur grande loi, leur loi suprême; et rien ne serait plus défectueux, plus mesquin, plus étranger à la formation comme à la dictée de la raison, qu'un traité de littérature où l'on ne ferait pas sa place à part à ce précepte, qui au fond résume et domine tous les autres.

Nous allons essayer d'en bien comprendre la raison en général; puis nous nous en occuperons dans son application spéciale aux Belles-lettres.

I. Saint Augustin est donc allé plus profond qu'Horace : c'est sa coutume d'ailleurs et son droit. Il ne se contente pas d'affirmer la loi; il en donne une première raison, en nous la montrant dans l'essence même et dans les racines de l'existence, et comme condition première de la beauté. « Tout ce que nous disons exister, dit-il, nous le disons en tant que chose une; et toute la raison constitutive de la beauté, c'est l'unité (1). » Ce peu de mots, qui sont comme perdus dans une lettre fort courte, révèlent le génie de saint Augustin, qui jaillit souvent comme un éclair que rien ne présage, et qui, par cet éclair, ouvre dans l'obscurité des horizons illimités et ravissants.

Il saura monter plus haut encore, et donner de cette première raison une raison dernière, en touchant aux

(1) Omne quod ESSE dicimus, in quantum UNUM EST dicimus: OMNIS PORRO PULCHRITUDINIS FORMA, UNITAS EST. *Epist.* XVIII, (ad Cœlestin.) 2.

profondeurs de l'ordre surnaturel, après lesquelles il n'y a plus de profondeur. Son point de départ, c'est l'harmonie, dont nous venons de nous occuper d'après lui. Il fait observer d'abord que les nombres tirent leur origine de l'unité; leur beauté, de leur proportion d'égalité et de ressemblance constante avec eux-mêmes; leur liaison constitutive, de l'ordre. Généralisant cette loi, il remarque ensuite que « toute chose, quelle qu'en soit la nature, pour être ce qu'elle est, aspire à l'unité, se conserve de tout son pouvoir semblable à elle-même, et garde l'ordre qui lui est propre, dans le temps et dans l'espace, dans l'équilibre des éléments dont elle est composée, ordre auquel est attachée sa conservation (1). »

Or, d'où peut venir cette loi si absolue et si féconde? Se borner à l'attribuer à Dieu, c'est donner une réponse superficielle et banale, qui ne rend pas compte de cette triple raison des choses. Saint Augustin sonde ce mystère et en trouve l'explication, non pas seulement dans la puissance créatrice, mais dans le mystère même de la nature de Dieu. Car Dieu n'est pas seulement la cause efficiente des choses, il en est la cause exemplaire. Il a dû faire, il a fait, à son image tout ce qu'il a fait; et la nature intime des choses est marquée, autant qu'elle le comporte, d'une ressemblance avec la nature intime de Dieu.

Mais Dieu, c'est la Trinité dans l'Unité ; et c'est ce Dieu Trine et Un qui a créé les choses et qui a pris en Lui-même leur type. « Quelles qu'elles soient, dit saint Augustin, elles doivent leur vie au Principe Un, agissant par Celui qui est son image égale et *semblable à Lui*, et puisant dans les trésors de sa Bonté, en laquelle l'Un essentiel et l'Un engendré par l'Un sont unis par la charité la plus chérissante, si l'on ose ainsi dire (1). » Les choses portent donc nécessairement au fond d'elle-mêmes, comme imitation du divin Modèle, ce besoin d'*unité*,

(1) *De Musica* :Lb. VI, cap. II XVI.

cette force toujours agissante qui les conserve ce qu'elles sont, et cet ordre pacifique dont on doit dire également que l'unité en résulte et qu'il la maintient. Réservons l'application pratique au paragraphe suivant destiné au Beau littéraire ; car le beau doit son éclat à l'accomplissement fidèle des lois de l'unité.

Cette profonde théorie de l'Unité, qui en donne la raison suprême, est admirablement exposée dans une page de Donoso Cortès. Peut-être le grand publiciste chrétien ne s'est-il pas inspiré ici de notre Docteur; son enseignement n'est pas aussi explicite ; mais il est aussi général et aussi affirmatif ; et il ne peut qu'aider à bien comprendre et à mieux pénétrer celui de saint Augustin. Donoso Cortès raconte d'abord l'histoire de la création dans la Genèse ; puis il continue :

« Sans aller plus loin, on peut tirer de ce qui vient d'être *exposé, une vive lumière pour éclairer* quelques-unes des lois fondamentales du monde moral, et quelques-uns de ses plus grands mystères. « Le vrai Dieu se montre ici comme l'Unité. Dans cette Unité éternelle, trois personnes distinctes sont éternellement cette Unité même, le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Voilà donc la distinction dans l'Unité, sans que l'Unité soit en rien atteinte. Et, comme en toutes choses se retrouvent les *marques* de la Trinité créatrice, nous voyons en toutes choses l'Unité, imparfaite image de l'Unité souveraine, et la Diversité, autre image imparfaite de la distinction des personnes divines ; et, partout et toujours, la diversité sortant de l'unité, si l'on peut parler de la sorte, pour revenir ensuite se perdre dans cette unité d'où elle est sortie.

« Or, l'unité tirant perpétuellement la diversité de son sein fécond, et la diversité s'absorbant perpétuellement dans la puissante unité d'où elle tire son origine, nous montrent clairement quelle est la loi éternelle et inflexible de l'ordre. Dieu a tiré le monde du néant par un acte de sa volonté toute-puissante. Les choses créées par cette volonté unique étant innombrables, le phénomène de la diversité sortant de l'unité se produit dans

(1) Ab Uno Principio, per æqualem illi ac similem Speciem, divitiis Bonitatis ejus, qua inter se Unum et de Uno Unum charissima, ut ita dicam, Charitate junguntur, omnia facta esse fatendum est. *Ibid.*

l'acte sublime de la création du monde. De plus, toutes les créatures étant gouvernées, comme elles le sont, par la volonté très-haute et toute-puissante qui les créa, nous avons aussi le phénomène de la diversité ramenée à l'unité ; et, par ce double phénomène, la loi universelle de l'ordre se trouve établie et constituée.

« C'est pour cette raison que tous les peuples s'accordent à appeler *Univers* l'ensemble de toutes les choses créées, expression qui révèle le profond mystère, objet de notre étude, puisqu'elle signifie, si on en décompose les éléments, unité et diversité n'en faisant qu'un.

« Chacun des actes de la création est suivi dans les Saintes Écritures, d'une formule exprimant cette pensée que Dieu trouve bon ce qu'il a fait : ne peut-on pas l'entendre en ce sens que Dieu trouve bon que la diversité sorte de l'unité ? Lorsque toutes choses furent créées par la volonté de Dieu et régies par sa divine Providence, la formule approbative de l'ensemble diffère quelque peu de la formule approbative des parties. Dieu qualifie de *bon* chaque acte de la création, de *très-bonne* la création ; ne peut-on pas entendre cette parole en ce sens que, si c'est chose bonne et convenable que la diversité sorte de l'unité, c'est chose très-bonne et très-convenable que la diversité, qui sort de l'unité, se résolve dans l'unité d'où elle est sortie (1) ? »

II. Telle est la loi de l'unité ; telle en est la grandeur, l'étendue, la domination. Si quelques exceptions pouvaient se supposer, assurément ce ne serait pas aux Belles-lettres d'y prétendre. Car elles tiennent au plus près de l'âme ; leur but est de l'exprimer le plus parfaitement possible ; leurs efforts sont de l'atteindre, de la saisir, pour la posséder et la transformer. Or, de toutes les natures d'ici bas, c'est l'âme qui est la plus exacte image de Dieu ; c'est en elle que se reflètent le mieux les traits de la divine ressemblance. Si donc on la considère comme sujet de la parole, c'est-à-dire, comme se servant de la parole pour manifester ce qu'elle pense, ce qu'elle sent, et à elle-même et à autrui, c'est l'unité de la parole avec la pensée qui est son besoin et son devoir le plus impérieux. Si on la considère comme objet et but de la parole, on n'aura sur elle une action sérieuse et puis-

(1) *Esquisses historico-philosophiques*, tom. II, p. 447.

sante, on ne la saisira par ses profondeurs, qu'autant que l'on aura concentré dans l'unité toutes les ressources que que la parole peut fournir.

Aussi doit-on affirmer que toutes les règles littéraires se résument dans l'unité. On les a divisées plus haut en deux catégories, qui les renferment toutes et que notre distinction vient de rappeler. Les unes dérivent du rapport nécessaire de l'expression avec la pensée, telles que la clarté, la propriété des termes, la précision, etc.... Or toutes ces règles, quel en est le but dernier, si ce n'est de faire de tous les détails de l'expression un ensemble parfaitement UN ? de choisir avec tant de rigueur les termes de la parole, de les adapter si bien à la pensée, que tous ces éléments, divisés jusqu'à l'état de poussière, constituent un agrégat compact et coordonné, que toutes ces pierres éparses deviennent un édifice qui les coule dans sa majestueuse unité ?

Les autres règles relèvent de la nature de l'âme, des conditions générales que le Créateur lui a faites, de ses états accidentels. Il faut tenir compte de toutes ces circonstances pour donner action sur elle à la parole ; or, cette action tire de l'unité toute sa puissance, et doit se calculer par rapport à l'unité. C'est à l'âme simple et une qu'on s'adresse, qui ne saurait se fractionner, qui se rend toute entière, ou ne se rend pas.

Il est vrai, l'âme est diverse, elle est variable à l'infini. Pour la saisir et l'entraîner, il faudra donc des procédés divers, selon les personnes et selon leurs dispositions du moment. Ici on devra serrer, là relâcher, le tissu des idées ; quelquefois multiplier les moyens du pathétique et le prestige de la couleur ; d'autres fois, en user avec sobriété. L'abondance des paroles sera nécessaire avec les uns ; elle choquerait les autres. Certains auditeurs doivent être traités avec de grands ménagements et prévenus par des attentions délicates ; avec

d'autres, on réussit par une marche d'assaut, pleine d'entrain. Voilà une idée de la diversité des procédés. Mais au fond, c'est toujours l'âme, simple et une, douée d'intelligence, de cœur et de sensibilité. On la saisit par celle de ses facultés qui donne prise ; mais on la saisit et on l'entraîne tout entière. C'est le but, c'est le secret du génie.

Il est donc bien légitime de conclure, ainsi qu'on l'a avancé dès le début, que l'unité s'impose, comme règle souveraine de critique, à toute étude des modèles ; comme terme des efforts, à toute composition littéraire. Ce qu'on doit admirer, avant tout et par dessus tout, dans un chef-d'œuvre, c'est la proportion qui fait un tout simple et harmonieux des parties, qui mesure leurs dimensions, leur éclat, leur solidité, d'après le but final ; c'est « l'art délicat » par lequel

> «...... les pièces assorties
> Ne forment qu'un seul tout des diverses parties. »

Le critique sage prend donc position à distance et au-dessus de son objet, pour juger de cette proportion qui est la grande condition de l'unité.

De ce point élevé, il ne se laisse point éblouir par la couleur ou le relief (1), par la sonorité des nombres. Il condamne les descriptions trop longues, les images qu'on déploie ou qu'on multiplie au-delà du besoin du sujet, les incidents qui surchargent la scène, les périodes trop étudiées, les tirades philosophiques, le vain étalage de savoir, etc... Tout cela peut avoir un mérite relatif ; mais c'est hors de place (2), et c'est assez pour le condamner. Tout cela amuse, intéresse, caresse l'imagination, la passion. Mais est-ce au profit de l'idée qu'on développe, de la cause qu'on sert, du dessein qu'on doit se proposer

(1) Purpureus, late qui splendeat, unus et alter
Assuitur pannus.....

(2) Sed nunc non erat hic locus.....

avec netteté et désintéressement, et ne perdre jamais de vue ?

On enseigne, on veut persuader ; on enseigne la vérité, on persuade la vertu : le talent qui a conscience de sa responsabilité ne l'oublie jamais, et ne prend que dans cette intention la parole ou la plume. C'est son « Un nécessaire, » si l'on ose employer ici cette divine parole, qui n'en est pas profanée. Quel souci donc a-t-il de plaire, d'intéresser, au-delà de la mesure convenable pour captiver et fixer son lecteur ? Il a conscience aussi de la modicité de ses forces en face du but. Enseigner la vérité, persuader la vertu !. Ira-t-on jamais assez avant dans l'intelligence pour y creuser des sillons ineffaçables ? exercera-t-on jamais sur la volonté une action assez forte pour un triomphe décisif ? Comment donc disperser nos moyens, dissiper le temps et jouer ainsi sur les surfaces, par où l'âme, assujettie aux choses sensibles, change à chaque instant comme elles, au lieu de concentrer nos efforts sur ses profondeurs où elle reste immuable, dans l'unité que lui communiqne et lui impose l'image indélébile de Dieu ?

Tout cela est relatif, il est vrai. Autre est le devoir de l'unité pour le philosophe, pour l'historien, pour l'orateur politique, pour le prédicateur ; autre, pour le poète, pour le fabuliste, pour le romancier. La mesure concédée à l'agrément est donc bien mobile ; mais, tout en faisant la part des genres comme des lecteurs, il n'en est moins vrai que le devoir de tendre à l'unité prime toutes les règles. On peut marcher par des sentiers en lacets à travers les prairies, ou par une route droite et sévère ; on peut aller pas à pas, on peut courir. Mais on marche pour arriver, et le terme commande toujours le chemin.

Si l'unité est la règle de la critique, c'est aussi la grande vertu de la composition ; et elle n'est essentielle au point de vue de la critique que parce qu'elle est avant

tout le devoir de celui qui veut composer. Cette affirmation est la conséquence nécessaire et immédiate de ce qui vient d'être exposé ; elle sera développée dans le chapitre destiné à la *Composition ;* comme aussi, en traitant de l'*Analyse*, on reviendra sur l'unité dans la critique. Alors, on dira en même temps la difficulté et la nécessité de tout faire converger au but final, de tout réduire à l'unité.

Quand l'auteur s'essaie à produire, l'ordre et la proportion, ces deux conditions de l'unité, ne vont pas d'elles-mêmes. Comme dans la création du monde, le chaos paraît le premier : chaos de sable et de pierres, pour l'architecte ; chaos de lignes et de couleurs, pour le peintre ; chaos d'idées, de sentiments et d'images, pour le poète et l'orateur. Il faut des efforts successifs pour que tout se mette à sa place, garde la mesure, se déploie sans lenteur et sans excès, pour que le *lucidus ordo* donne à tout les réalités et les splendeurs de la vie.

Hélas ! ces éléments engourdis, épars ou entassés, ne se hâtent pas de répondre : « Nous voici ! » comme les astres au Créateur ; la production de l'ordre lumineux est loin d'être instantanée. Et plus la pensée est élevée et vaste, plus il faut de fécondité et de hardiesse pour la remplir, et plus aussi sont à craindre les écarts, plus les transitions sont nécessaires et malaisées. Plus d'une fois le génie a été dépassé par les grandeurs de la tâche ; ce qui reste souvent d'incohérent et de disproportionné dans son œuvre est rendu plus sensible encore par le contraste avec les parties dont leur juste proportion avec la fin couronne et fait valoir toute la beauté. Ces lacunes sont nécessaires à ce qui est nécessairement imparfait : Dieu seul est l'unité comme la fécondité infinies ; et les défauts de ses créatures les meilleures sont à sa perfection un hommage glorieux.

§ V. — *Du Beau en littérature.*

De la règle de l'unité à celle du *Beau* la transition est aussi facile que la pente est nécessaire. Qui n'aspire au beau ? C'est le terme des plus nobles attractions de l'âme; mais l'unité en est une condition rigoureuse. La confusion, comme la nuit, ôte leur meilleur prix aux choses sensibles ; l'ordre de l'unité fait valoir les objets les plus grossiers. Arrangez des cailloux en lignes régulières : le regard en sera attiré et en subira un certain charme. « Les choses qui sont les moins belles en elles-mêmes, a dit Bossuet, reçoivent une certaine beauté, quand elles sont arrangées avec de justes proportions et un rapport mutuel (1). »

Ainsi il faut une place à part pour le Beau dans un traité, même le plus élémentaire, de Belles-lettres ; d'autant plus que le beau appartient mieux aux lettres qu'à toute autre espèce d'œuvres du génie. « Les lettres, a dit Mgr Freppel, en des termes qui ouvrent en passant une large et saisissante perspective sur notre sujet, les lettres représentent plus spécialement cet aspect de l'idéal divin qui s'appelle le beau... Elles sont le charme qui attire, l'ornement qui plaît, la couleur qui frappe, l'accent qui remue, le mouvement qui entraîne, le flambeau qui brille et embrase (2). » Or tout cela, ce sont autant de conditions, ou de conséquences, du beau. Aussi, au nombre des devoirs « du professeur consciencieux, » l'illustre Balmès rangeait-il celui « d'inspirer aux élèves le goût, l'enthousiasme du beau (3). »

Nous allons donc nous occuper du beau, au moins

(1) *Connaissance de Dieu*, etc. Chap. I, VIII.
(2) *Discours d'inauguration de l'Université catholique d'Angers.*
(3) *Art d'arriver au vrai.* Chap. XVII, I.

d'une manière sommaire ; et c'est ici le moment, après avoir traité de sa grande condition, de l'unité que nous aurons ainsi occasion de sonder et d'admirer encore, en étudiant ses rapports nécessaires avec le beau. Nous examinerons successivement le beau dans ses règles et dans sa nature.

I. Le Beau suppose-t-il donc des principes déterminés et immuables ? n'est-il pas affaire de goût, variable par conséquent selon les personnes et le temps ? car la maxime: « A chacun son goût ! » est en grand crédit dans le monde.

Protestons de toute l'énergie de notre conscience contre cette maxime qui, du moins dans l'interprétation et l'étendue qu'on voudrait lui attribuer, s'inspire d'un sot et dangereux orgueil. Il est vrai : le beau relève du goût ; mais Dieu n'a pu livrer cette faculté précieuse aux funestes mobilités du caprice. Le jugement et la raison, qui sont chargés de discerner la vérité, ont leurs règles immuables, sans lesquelles l'humanité deviendrait fatalement la proie de l'erreur ; de même le goût, qui est chargé de sentir et de discerner le beau dans les œuvres de l'esprit et dans les productions des arts, a les siennes également immuables. Le beau, qui est la splendeur du vrai, ne court-il pas les mêmes risques ? des risques plus graves encore ! car le goût, tout en impliquant nécessairement — on va bientôt le dire — un jugement de l'esprit sur le vrai, l'exerce de concert avec les sens. Par conséquent, en outre des préjugés qui menacent l'esprit, il a aussi à craindre les entraînements de la sensibilité. Si elle n'est pas dirigée par des règles certaines, elle conspirera au profit de l'erreur ; et il arrivera ainsi qu'une faculté, qui est comme l'aile de l'âme pour s'élever à l'idéal, la précipitera plus avant dans le vice ; les passions, ébranlées au gré de la fantaisie, au lieu d'être maitrisées par l'au-

torité, n'exerceront que pour la ruine une puissance qui leur a été donnée pour imprimer à l'âme de généreuses impulsions vers la vertu.

Aussi un maître autorisé, La Bruyère l'a dit : « Il y a dans l'art un point de perfection, comme de bonté et de maturité dans la nature : celui qui le sent et qui l'aime a le goût parfait, celui qui ne le sent pas, et qui aime en deçà ou au-delà, a le gout défectueux. *Il y a donc un* BON *et un* MAUVAIS *goût* (1). »

Tout au plus peut-on admettre que « chacun ait son goût, » dans ces détails de peu d'importance, dans ces accidents qui ne touchent pas à l'essence des choses, ni aux racines de l'âme, et qui demeurent comme une surface libre laissée par la Providence à l'activité humaine, pour que la variété des caractères donne son charme à l'unité. Au-delà, cette maxime est fausse, comme elle est fausse en morale, même en hygiène, où, interprétée dans toute sa portée, elle affranchirait l'esclave des sens de toute retenue dans l'usage des aliments, jusqu'à ruiner les tempéraments les plus robustes ; comme est fausse en politique la maxime : « A chacun sa conscience et son culte ! » qui déchaînerait, si elle passait sans protestation, de telles tempêtes sociales et de si affreux blasphèmes que toute religion et tout gouvernement en seraient anéantis.

Le faux de cette maxime apparaît nettement quand on analyse la faculté du goût. A première apparence, elle semble ne relever que de la sensibilité ; ce qui, sans l'affranchir des règles, lui donnerait plus de champ : les sens sont si mobiles, si difficiles à fixer, destinés qu'ils sont à subir les impressions des choses du dehors ! Mais non ; la faculté qui a pour mission de livrer l'âme à l'admiration, à la possession, à la puissance du

(1) *Des ouvrages d'esprit.*

beau doit avoir un siége plus ferme et plus élevé. Aussi Bossuet nous apprend « qu'il appartient à l'esprit de juger de la beauté ; » le goût relève donc lui-même de l'esprit, et doit s'inspirer de lui avant de laisser le cœur s'ébranler pour l'admiration. C'est de même que La Bruyère a dit : « Entre le bon sens et le bon goût, il y a la différence de la cause à son effet (1). » Bossuet donne de son affirmation une raison intrinsèque péremptoire : « C'est que, dit-il, juger de la beauté, c'est juger de l'ordre, de la proportion, de la justesse, choses que l'esprit seul peut apercevoir (2). »

Il est vrai que l'appréciation du beau dans les choses sensibles suppose la sensation avant le jugement. On ne saurait prononcer sur la beauté d'un édifice, d'une scène de la nature, d'un tableau, sans avoir vu ; d'une pièce musicale, sans avoir entendu. Et il en est de même en littérature, où, en très grande partie, ce qui prétend à être beau relève de l'œil par l'image, ou de l'oreille par l'harmonie. Il suit de là qu'on attribue aux sens, à la justesse du coup d'œil ou de l'oreille, ce prononcé du goût, qui cependant n'appartient pas aux sens. En effet continue Bossuet, « nous savons d'ailleurs que la beauté, c'est-à-dire, la justesse, la proportion et l'ordre, ne s'aperçoit que par l'esprit, dont il ne faut jamais confondre l'opération avec celle des sens, sous prétexte qu'elle l'accompagne.

« Ainsi, quand nous trouvons un bâtiment beau, c'est un jugement que nous faisons sur la justesse et la proportion des parties, en les rapportant les unes aux autres ; et il y a dans ce jugement un raisonnement caché que nous n'apercevons pas à cause qu'il se fait fort vite.

« Nous avons donc beau dire que cette beauté se voit à l'œil, ou que c'est un objet agréable aux yeux ; ce juge-

(1) Loc. cit.
(2) *Connaissance de Dieu*, etc., chap. I, VIII.

ment nous vient par ces sortes de réflexions secrètes qui, pour être vives et promptes, et pour suivre de près les sensations, sont confondues avec elle.

« Il en est de même de toutes les choses dont la beauté nous frappe d'abord. Ce qui nous fait trouver une couleur belle, c'est un jugement secret que nous portons en nous-mêmes de sa proportion avec notre œil qu'elle divertit. Les beaux tons, les beaux chants, les belles cadences, ont la même proportion avec notre oreille. En apercevoir la justesse aussi promptement qu'on touche l'ouïe, c'est ce qu'on appelle avoir l'oreille bonne, quoique, pour parler exactement, il fallût attribuer ce jugement à l'esprit (1). »

II. Cet exposé des règles essentielles et immuables du beau nous en a déjà découvert la nature. Il est donc constitué tel par « la justesse, la proportion et l'ordre, » c'est-à-dire, par tout ce qui à son tour constitue l'unité. Mais l'unité ne donne pas le fond, elle le dispose. L'idée d'unité réalisée implique quelque chose de vivant, une substance en action, qui soit comme le support des caractères susdits. Pour que le beau éclate dans l'épanouissement de cette vie, dans le déploiement de cette activité, il est indispensable que ce fond ait de la valeur. Cette valeur peut provenir, ou des dimensions des masses, ou de la délicatesse et de la grâce de l'objet, ou de l'énergie des forces et de la portée dernière de l'action, ou de l'œuvre. Plus ces conditions s'accusent, plus l'ordonnance dans l'unité est à la fois nécessaire et difficile, et plus aussi elle fait naître et resplendir le beau.

Le beau suppose donc avant tout, et comme matière première, si l'on ose ainsi dire, un fond qui sorte du commun ; quelque chose de grand, de puissant, qui se

(1) Loc. cit.

contienne d'ailleurs et se maîtrise ; — autrement ce serait le désordre essentiellement antipathique au beau — quelque chose enfin par quoi on se sentira en conséquence subjugué et ravi — Et en effet, le beau peut apparaître, soit dans les choses de la nature, aveugles, il est vrai, et inconscientes, mais accusant les lois qui les régissent ; soit dans les manifestations spontanées, ou dans les œuvres et les actes, de l'intelligence et de la volonté : ce sont là les deux grandes sources du beau. Mais de part et d'autre, la condition indispensable, c'est que l'ordinaire soit dépassé.

Par exemple, dans les choses de la nature, il faut que de grandes scènes frappent l'âme et lui donnent le sentiment de l'immensité et de la toute-puissance ; que des plantes délicates ou grandioses déploient une végétation de haute richesse ; que des animaux agiles et charmants, ou majestueux et redoutables, annoncent des grâces ou des forces supérieures. Dans la sphère intellectuelle et morale, il faut que l'on voie l'esprit atteindre, par son savoir ou sa puissance, une vaste étendue d'objets, ou les profondeurs de leur nature et les mystères de leurs lois ; ou bien la volonté, maîtresse de ses sens et d'elle-même, manifester sa vertu par des actes magnifiques d'empire sur les passions et sur le monde, de dévouement et de sacrifice.

Telle est donc la première condition du beau. Aussi un auteur contemporain, qui a approfondi cette question, soit en analysant les opinions de tous les philosophes, soit par ses propres et profondes réflexions, insiste-t-il sur cette notion : « Le beau, dit M. Ch. Levèque, est une puissance qui agit, ou qui vit grandement (1). — Le beau dans tous les cas possibles, c'est la force, ou l'âme, agissant avec toute sa puissance (2). — Même quand le

(1) *Science du beau :* Tom. I, p. 146
(2) Ibid. p. 161.

beau apparaît dans notre âme, ce n'est qu'à la condition d'accomplir intérieurement quelque acte grand, soit de la vie sensible, soit de la vie intellectuelle, soit de la vie morale (1). — Pour qu'on éprouve le sentiment du beau, dit-il ailleurs en des termes qu'il suffit de résumer, il faut qu'on soit témoin de la manifestation sensible d'une œuvre, d'un acte, ou d'une vie, frappant les sens pour éveiller l'attention et l'admiration, et accusant l'exercice d'une puissance qui agisse avec assez de grandeur pour se rapprocher de l'idéal. »

Cet idéal, dont se rapproche le beau, est nécessairement en Dieu : « Son intelligence infinie, dit admirablement notre auteur, apparaît comme une pensée vivante, qui sert éternellement de lieu, de siége, de support subtantiel, aux types des beautés finies de tous les genres (2). » Sans nommer cette source unique et inépuisable du beau, sans la connaître, mais non sans la soupçonner, Cicéron déjà l'indiquait en ces lignes qu'on aimera à se rappeler ici : « J'affirme qu'il n'est rien, en aucun genre, qui soit si beau qu'on ne puisse supposer plus beau ce qui a fourni, en quelque sorte, les traits que cet objet représente comme une image ; ce que les yeux, ni les oreilles, ni aucun de nos sens ne sauraient saisir, et que nous embrassons seulement par la pensée et par l'esprit..... Lorsque Phidias sculptait la statue de Jupiter, ou de Minerve, il n'avait pas sous l'œil un modèle qu'il cherchât à reproduire ; mais dans sa tête reposait une forme exquise de la beauté. Il la contemplait, il s'arrêtait sur elle, et dirigeait à cette ressemblance son talent et sa main... Il y a donc, dans les formes et dans les figures, quelque chose de parfait et d'excellent, qui se voit par la pensée, et dont relève par imitation tout ce qui tombe sous les re-

(1) Ibid. p. 142.
(2) Ibid. p. 143.

gards (1). » Plus haut, nous avons entendu saint Augustin, avec des élans incomparables de certitude et de tendresse, confesser que tout ce qui peut avoir, en toute espèce de nature, quelque chose de beau, le doit exclusivement à Dieu, qui le possède à titre suréminent, sans mesure, éternellement.

Quoiqu'il en soit de l'exemplaire parfait, du type idéal du beau, le beau n'est donc tel que par la grandeur. Si cette condition fait défaut, en supposant présentes celles de l'unité, qui sont également essentielles, comme, on va le dire, on n'aura que *le joli ou le charmant.* « La seule différence esssentielle qui sépare le joli ou le charmant du beau, dit M. Ch. Levèque, réside dans le degré de la puissance. Le joli, c'est encore le beau ; mais le beau moins la grandeur, moins l'ampleur, moins l'éclat de l'énergie largement déployé. Le joli ou le charmant, la puissance s'acroissant ou se complétant, égalerait la grande beauté elle-même (2). »

(1) Ego sic statuo nihil esse, in ullo genere, tam pulchrum, quo non pulchrius id sit unde illud, ut ex ore aliquo, quasi imago, exprimatur ; quod neque oculis, neque auribus, neque ullo sensu, percipi potest.. Igitur, in formis atque figuris, est aliquod perfectum et excellens, cujus ad cogitatam speciem, imitando, referuntur ea quæ sub oculos ipsa cadunt. *Orat.* II.

(2) Op. cit. p. 181. On aimera à trouver ici complété, avec autant de grâce que de justesse, le parallèle du beau et du joli : « Quelque agréable qu'il nous soit et quelque en soit le charme, le joli ne peut agir sur notre sensibilité que dans la mesure même de sa puissance. S'il était éclatant comme le beau, notre esprit en serait illuminé ; s'il était fort comme le beau, notre cœur en serait pénétré jusqu'au fond ; et ces deux effets réunis produiraient ensemble le phénomène de l'admiration. Mais sa puissance n'est que moyenne, et ses effets ne sont que modérés. Sans frapper notre esprit, il le pique, il l'éveille, et lui communique, sinon la force, au moins la vivacité dont il est lui-même animé. Il n'envahit pas notre cœur, il ne l'inonde pas, il ne l'emplit pas d'une émotion souveraine ; mais il le flatte, le caresse, se joue autour comme une flamme légère, et y produit un doux mouvement d'allégresse, semblable aux ondes d'un lac effleuré par la brise, ou au frémissement du feuillage sur lequel passe l'haleine du matin. Moins imposant que le beau, il n'imprime pas le respect ; mais il attire davantage et se laisse approcher plus volontiers ; puis il étend insensiblement autour de l'âme je ne sais quel imperceptible réseau, dont les fils multiples la captivent et quelquefois lui sont

Mais la grandeur ne suffit pas à elle seule pour réaliser le beau. Une puissance peut avoir les conditions de la grandeur, de la portée en étendue, de l'énergie dans l'action, de l'aisance dans le déploiement de sa force, et cependant inspirer l'horreur au lieu de l'admiration. Un immense incendie qui dévore en quelques heures de superbes édifices, un torrent qui dévaste des plaines opulentes, un pirate qui brave les tempêtes pour accroître son butin !... Dans ces tourbillons de flammes qui colorent les nues d'une rougeur sinistre et accumulent les ruines avec fracas, dans ces flots grondants qui, en creusant le sol et en roulant les rochers, semblent mettre à nu les fondements de la terre, dans ces faits audacieux qui annoncent également le mépris de la mort et de la vertu, il éclate de la puissance : mérite-t-elle, demande avec indignation notre auteur, mérite-t-elle qu'on lui donne le nom auguste, on pourrait dire sacré, du beau ?

Non : il faut, dans ce chaos physique ou moral, ce qui fait l'unité, l'ordre. Aussi, dans les définitions citées plus haut, l'auteur a-t-il soin d'ajouter invariablement cette condition. La puissance « qui agit ou qui vit grandement » doit agir ou vivre « conformément à l'ordre du genre d'êtres auquel elle appartient ; » la force ou l'âme, « qui agit avec toute sa puissance » doit agir « conformément à l'ordre, c'est-à-dire, de façon à accomplir sa loi ; » l'acte grand de « la vie de l'âme dans son intérieur » doit être conforme à l'ordre.

L'auteur insiste donc sur l'unité, et il en analyse les conditions, avec une sagacité et une profondeur aussi dignes de notre intérêt que profitables à notre instruc-

plus malaisés à rompre que les chaînes d'or de la beauté. Enfin son nom le dit : il plaît, il charme, il est charmant, et certaines âmes, qui lui sont analogues, le sentent, l'aiment, le cherchent autant, et plus encore peut-être, que le beau lui-même. » *Ibid.* p. 185.

tion. Ces conditions, cet ensemble des autres caractères du beau, qui sont comme la limite et le frein imposés à la puissance, sont tellement unis ensemble, dit l'auteur, que quand les lèvres ont prononcé le nom du premier, unité, elles y ajoutent spontanément et tout de suite les noms des autres : harmonie, proportion, convenance (1). L'unité implique donc tout cela ; et tout cela, parfaitement coordonné, maîtrisant l'action, l'élan de la puissance, est l'achèvement du beau.

Nous nous retrouvons ici au cœur de cette loi de l'unité, dont nous avons tâché d'exposer plus haut la raison. Nous la retrouvons comme le couronnement et le cachet définitif du beau ; il faut essayer d'en pénétrer la nature, au point de vue pratique et si digne d'intérêt du beau. Il faut donc dire, en dernière analyse, que l'unité, c'est la tendance à la fin. Toute chose a sa fin, déterminée et nécessaire ; toute force inconsciente, toute âme intelligente, a sa fin. Pour l'atteindre, Dieu a donné aux choses, aux forces aveugles comme à l'activité libre, des ressources et de l'énergie ; entre ces ressources et cette énergie, d'une part, et la fin, de l'autre, il y a des rapports nécessaires : l'observation de ces rapports donne l'unité. L'âme est donc dans son unité, quand elle rapporte ses efforts et sa vie, son intelligence et son cœur, toutes ses énergies, — sa science et ses biens, ses relations sociales, toutes ses ressources, — à la vertu qui est sa fin. Le lys, par exemple, est dans son unité, quand sa force végétative se déploie tout entière, que les aliments dont il se nourrit se destinent sans résistance, que tout dans la croissance se rapporte et s'emploie, à réaliser le type générique de cette fleur, qui est sa fin, sans excéder, sans rester en deça.

Mais les choses matérielles se composent de parties :

(1) Ibid. p. 154.

l'âme elle-même, toute simple qu'elle soit, a des facultés distinctes. Il y a donc à tenir compte, dans l'unité, de la variété. Cette variété suppose des actes divers ayant chacun leur fin propre. Dans le lys, autres sont entre elles les fonctions qu'on appelle : germination, frondaison, floraison, fructification ; dans l'âme, autres sont les actes de l'intelligence, chargée de connaître ; autres ceux de la volonté, chargée d'aimer ; ceux de la liberté, chargée de choisir etc... De là naît le danger de rompre, et de détruire ainsi radicalement, avec l'unité, la beauté. Il faut que ces fins secondaires soient coordonnées par rapport à la fin principale ; et telle est la fonction de l'harmonie, qui réduit, par cette subordination, la variété à l'unité (1). L'harmonie pour l'âme, c'est l'âme établissant entre ses facultés et entre leurs fins réciproques le rapport qui rattache tout à la fin dernière, à la vertu : connaître, aimer, choisir, tout dans la mesure qui profitera le mieux à la vertu. L'harmonie pour le lys, c'est le développement de tous les organes et l'exercice de toutes leurs fonctions par rapport à la fin dernière de cette plante, qui est d'atteindre et de conserver son type pendant un certain temps et de se reproduire avant de se faner.

Mais l'harmonie suppose la proportion. Chaque faculté ne doit se développer, ou s'exercer, qu'autant que sa fin l'exige soit en elle-même, soit par rapport à la fin dernière. Voir ce qu'il y a dans les choses, ni plus ni moins, et voir ce qui aide à la vertu ; telle est la proportion d'activité pour l'intelligence ; aimer chaque personne ou chaque chose, autant qu'elle le mérite, pour rester dans la vertu : voilà la proportion de la volonté. Et pour la vertu elle-même, sa fin dernière, l'âme ne doit pas se départir de la proportion, de la mesure : *Non plus sapere quam oportet sapere* (2) ! Pour continuer par l'exemple

(1) Cf. supra : *Introduction*, I et aussi *Chap.* II, art. I, § 3e
(2) Rom. XII, 3.

du lys, on comprend qu'un excès d'épanouissement, soit de la tige, soit du feuillage, soit des organes de la fleur, en détruisant la proportion, compromettrait la fin dernière de la fleur ; tout cela au détriment proportionnel de la beauté.

Enfin la convenance rattache à l'unité le concours des circonstances extérieures propices à son couronnement : pour la fleur, les circonstances du sol et de la température ; pour l'âme, le milieu domestique et social, les exemples, les leçons ; pour les faits, leur scène et pour les tableaux, leur cadre ; pour les discours, les bienséances selon les lieux, les personnes, les circonstances. Et il y a réciprocité. Le sujet qui tire du dehors les conditions favorables à l'achèvement de sa beauté concourt par sa beauté même à celle du théâtre où elle s'épanouit ; la fleur embellit le sol ; l'âme devient l'honneur du milieu où elle a prospéré ; les tableaux font valoir leur cadre l'orateur fait vivre la tribune et glorifie l'écho qu'anima son action.

Telles sont donc les conditions totales du beau. « Dans cette définition, dit l'auteur que nous avons tour à tour résumé et développé, je trouve un moyen de me rendre exactement compte de toutes mes admirations. Un bel objet étant donné, cette définition m'apprend aussitôt en quoi doit consister sa beauté, quels en doivent être les caractères, et quel est le principe vivant sans lequel ces caractères ne seraient rien, n'ayant aucun support (1). »

(1) Ibid. p. 161. Pour ne pas dépasser les limites d'un traité élémentaire, nous citons ici, d'après l'auteur, la seconde conséquence de la définition du beau, qui achève d'en démontrer la vérité et la portée. « Cette définition, dit-il, m'offre un second avantage, sans lequel le premier serait incomplet : elle me permet de déterminer au juste le degré de beauté de chaque bel objet, de le classer ou mettre à son rang dans la série des beautés de l'univers, et de lui accorder toute la part d'admiration qu'il mérite, mais rien que cette part.

« En effet, si le beau, comme l'affirme cette définition, est, dans tous les genres d'êtres, l'action puissante et ordonnée de la force où de

Ainsi quand nous éprouvons de l'impression en face d'un ouvrage ou d'un fragment littéraire, quand quelque chose semble, par un air de grandeur, prétendre à la beauté, ne lâchons pas encore les rênes à notre admiration ; essayons notre goût par les règles qui viennent d'être exposées. Cette grandeur est-elle réelle, ou est-ce seulement une apparence, une illusion? Si c'est la grandeur, ce doit être la vérité, la vertu ; sans quoi il n'est point de grandeur légitimement coordonnée, de grandeur féconde et digne d'être louée ; — et ainsi s'accuse la transition qui va bientôt nous conduire à la moralité litté-

l'âme, il s'ensuit naturellement de là qu'à un degré supérieur de beauté et d'ordre correspond un degré supérieur de beauté, et que certains êtres, bien que réalisant tout entier le type de leur genre, peuvent néanmoins le céder en beauté à des êtres de genre différent, et même n'avoir qu'une beauté très-restreinte et presque nulle, si la puissance de leur genre est très-petite et si l'ordre en est pauvre et borné. Ainsi se graduent et s'échelonnent, par rapport à la puissance qu'elles déploient et à l'ordre qu'elles réalisent, toutes les forces et toutes les âmes dont l'ensemble composé ce que nous appelons le monde. *Par exemple, le plus beau des béliers est moins* beau que le cheval. Pourquoi ? Parce que le bélier a moins de puissance physique, moins de puissance active, moins de puissance affectueuse, et enfin moins de puissance intellectuelle que le cheval, et qu'en conséquence sa vie physique, ses actions, ses passions et ses perceptions, courtes et confuses, réalisent un ordre total de beaucoup moins ample et moins riche que l'ordre qu'il est donné au cheval de réaliser par le développement de ses puissances diverses. A son tour, le cheval est moins beau que l'homme, ou pour parler avec plus de précision, la beauté du cheval est inférieure à la beauté de l'homme. Pourquoi ? Parce que plus puissant que l'homme en vigueur corporelle, le cheval a cependant moins de de ressources actives que nous, moins de sensibilité, moins d'intelligence surtout, n'ayant pas de raison, et que le plus grand ordre que sachent réaliser ses puissances est encore bien petit et bien pauvre au prix de l'ordre moral, de l'ordre intellectuel et de l'ordre dans les affections, que l'âme humaine à le privilége d'établir en elle-même et de faire briller quand elle veut. Enfin la plus belle âme humaine n'a qu'*une ombre de beauté, comparée à l'âme divine*, parce que, quoi qu'elle accomplisse et quelle que soit la hauteur à laquelle elle s'élève, l'âme humaine demeure toujours finie et ne réalise qu'un ordre borné d'actions, de sentiment et d'intelligence, tandis que, en Dieu, puissance *et ordre, tout est infini et éternellement* achevé. On le voit donc, la formule à laquelle m'ont conduit les efforts lents et successifs de l'analyse est, d'une part, un instrument de définition précise, et, de l'autre, un instrument efficace de classification *en matière de beauté.* »

raire. — Sondons avec sagesse ces images séduisantes, ces nombres enchanteurs, ces raisonnements prestigieux, ces périodes magnifiques, ces axiomes retentissants, ces visages ou ces masques, ce teint ou ce fard.

Une fois assurés que l'impression qui nous travaille, et nous veut subjuger, a sa raison et qu'elle n'est pas trompeuse, avant de nous abandonner, comme on l'a dit à la fin du précédent paragraphe, portons encore notre attention sur la proportion des détails, et sur leur heureuse réduction à la fin par l'harmonie, sur la convenance de la scène et du cadre.

Si toutes ces exigences légitimes de l'esprit sont satisfaites, livrons notre cœur à son admiration. C'est un sentiment aussi fécond que généreux ; et, quand il n'est pas surpris, quelles nobles jouissances et quelles puissantes énergies il va éveiller dans l'âme ! On peut appliquer au beau, dans le degré relatif où il éclate, ce que Longin a dit du sublime : « Le cœur humain reçut ce privilège de la nature que, s'il entend une pensée vraiment et solidement sublime, il en devient plus élevé et plus ferme ; il y prend comme un souffle de grandeur, et la joie qui le remplit, l'allégresse dont il tressaille et dont il se fait gloire, n'est pas moindre que, ce qu'il a entendu, s'il l'avait découvert (1). »

Ce mouvement ascensionnel, cet agrandissement et cette élévation de l'âme, est, d'après le même auteur, le signe certain et comme le *criterium* du beau (2). Il faut ajouter cependant, pour en compléter le caractère,

(1) Natura namque comparatum est, ut animus noster ab audita veræ solidæque sublimitatis sententia, quodam modo, altior fiat et erectior ; elatosque sumens spiritus, non minore impleatur hilaritate, neque minus exultet, atque glorietur, ac si ipse quod audiit invenerit. LONG. *De Subl.* Cap. VII.

(2) La Bruyère a dit de même : « Quand une lecture vous élève l'esprit, et qu'elle vous inspire des sentiments nobles et généreux, ne cherchez pas une autre règle pour juger de l'ouvrage : il est bon, et fait de main d'ouvrier. » *Des Ouvrages d'esprit.*

la durée de cette noble et salutaire impression : « Elle est vraiment sublime, continue-t-il, (et, proportion gardée, on peut dire elle est vraiment belle) cette pensée qui entraîne l'auditeur dans une longue admiration, qui triomphe, non-seulement sans aucune difficulté, mais sans rencontrer aucun obstacle, qui, une fois imprimée dans l'esprit, s'attache à lui pour y demeurer gravée en caractères ineffaçables (1). »

L'auteur indique la contre-épreuve : là où l'on ne sent pas une impulsion à monter, et le désir, la facilité, de retenir ; là où la parole n'ouvre pas des horizons plus vastes que ce qu'elle a dit (2), la pensée n'a du sublime (ou du beau) que l'illusion.

Oh ! quel service à rendre à une jeune âme que de la former à discerner ainsi le vrai beau pour l'admirer, le faux pour le flétrir ? Auprès de cet acte magistral, de cette habitude souverainement salutaire de la raison, que vaut l'habileté, tant prisée cependant dans le monde, à distinguer les métaux précieux de leurs plus brillantes imitations ? Ce discernement ne le cède qu'à celui de la sagesse, qui méprise les faux biens d'ici-bas au profit des vertus, et qui donne au cœur la grandeur véritable et solide, dernier terme de l'ambition et des efforts de l'éducation chrétienne.

Le parallèle de ces deux sortes de discernement, qui ont tant d'affinité l'un avec l'autre, est fait par notre célèbre rhéteur en des termes dignes de fixer notre attention et de couronner cet important paragraphe : « Vous n'ignorez pas, dit-il, mon cher Posthume, qu'on

(1) Ista enim vere grandis sententia est, quæ auditorem in longam sui rapit admirationem ; cui non modo non difficulter, verum nulla omnino vi atque ratione, resisti potest ; quæque menti semel impressa, perennatura deinceps eidem, ac indelibili inhæret charactere. *Ibid.*

(2) Menti nec plura quam dicta sint contemplanda reliquerit. — Notons bien en passant ce caractère du beau.

ne doit point en cette vie tenir pour grand toute chose dont le mépris est lui-même chose grande : tels sont les biens, les honneurs, les hautes charges, les dignités, et tout ce qui, portant des apparences magnifiques, par une vaine splendeur et un appareil théâtral, attire les regards du vulgaire et les tient enchaînés. Aussi le sage se garde-t-il d'estimer illustre et important ce qu'un esprit ne dédaigne jamais sans se faire un renom peu commun de magnanimité. Et quand un homme, qui pourrait acquérir de telles choses, sous l'inspiration de sa grandeur d'âme, s'en indigne et les méprise, il donne de lui une idée bien plus haute que ceux qui les possèdent. A mon avis, il faut juger de même de ce qu'on regarde comme élevé et sublime dans les poèmes et les discours. Qu'on examine bien avant tout si, dans ce fracas d'un style enflé et vain qui roule comme un torrent, on n'a pas seulement une fausse image et une trompeuse apparence de la grandeur ; en secouant et en écartant ces sonorités, on en verra le vide et l'enflure, et l'on trouvera plus généreux de les mépriser que d'en faire cas et de les admirer (1). »

§ VI. — *De la Moralité en littérature.*

Essayons d'abord de démontrer combien nécessairement la moralité s'impose aux œuvres littéraires ; puis, en l'abordant dans sa nature, de dire ce que la notion en exclut, ce qu'elle est à proprement parler, quelle en est la portée, et quelles conditions elle implique.

(1) Non te fugit, mi Posthume, quemadmodum nihil in hac vita magnum est, cujus despectus in rebus magnis numeretur... Ita nec sapienti viro præclara ac præstantia videri, quorum contemptus non mediocre celsioris animi decus habeatur : adeoque illos, qui, quum ea adsciscere sibi possunt, animi adducti magnitudine, respuunt ac spernunt, majorem sui concitare admirationem, quam qui illa ipsa possident. Non secus et de his, quæ in Poematis ac Orationibus alta sublataque censentur, statuendum existimo...,. *Ibid.*

I. Du beau à la moralité en littérature la transition vient d'elle-même, et quelques pages plus haut elle s'est déjà présentée. Reprenons en quelques mots les principes qui ont été exposés précédemment. L'ordre est la condition rigoureusement exigée pour le beau ; mais l'ordre, c'est la disposition des parties, dans l'unité, pour la fin. Or, la vraie fin, la fin dernière et unique de l'homme, étant la vertu, toute œuvre qui exprime l'âme, toute œuvre qui veut avoir prise sur elle, doit être et paraître morale ; si elle y fait défaut, elle se prive de son couronnement, elle se tronque dans la meilleure et dans la plus vitale partie d'elle-même. C'est donc, non pas seulement par devoir, mais aussi par interêt propre, pour s'achever elles-mêmes, que toutes les productions de l'esprit humain ont à se marquer du cachet de la moralité. Si elles sont infidèles à cette loi, soit qu'elles la violent de parti pris, soit même seulement qu'elles l'oublient, elles n'ont plus le droit de prétendre au beau. Elles s'arrachent elles-mêmes à la catégorie des œuvres que la sagesse des siècles a honorées du nom de Belles-lettres, leur assignant ainsi la mission qu'elles ont à remplir et le titre de gloire qu'il leur faut mériter.

Il en est de l'intention morale dans les pièces littéraires, comme de la volonté dans l'homme. L'homme, dit saint Thomas (1), ne tire la vraie bonté que de sa volonté; car c'est la volonté qui donne leur direction à ses autres facultés ; leur emploi, à toutes ses ressources ; d'où finalement, la valeur définitive à tout ce que l'homme est, à tout ce qu'il a. Dire d'un homme qu'il est bon sous certains aspects, qu'il a bonne mémoire, bon goût, qu'il est bon ouvrier, bon musicien, bon orateur, ce n'est pas dire qu'il est bon dans la glorieuse ampleur du mot. Si la volonté est mauvaise, elle vicie tout ; et le mal est d'au-

(1) Ia, quæst, v, art. 4.

tant plus à craindre que la bonté relative des facultés et des ressources assure des conditions plus favorables à ses dévastations.

Ainsi, que la moralité manque dans une œuvre littéraire, il y manque le beau définitif. On y trouvera, si l'on veut, des détails qui auront leur beauté propre, des descriptions riches, de la couleur, des caractères bien dessinés, des scènes d'une certaine grandeur, etc... Mais le tout est absolument et lamentablement défectueux. La laideur et la difformité finales enlaidissent et déforment les parties ; comme une tête contrefaite, la pose et les draperies ; comme des cadences fausses, les plus belles phrases musicales. Je m'impatiente et je m'irrite devant cette profanation de l'art ; et, plus le talent m'a apparu, plus je le prends en pitié :

Infelix operis summa !...

Ainsi parle saint Augustin : « Qu'un homme soit beau dans son corps et contrefait dans son âme, il faut le plaindre plus encore que s'il avait aussi le corps contrefait. Ceux donc qui disent avec éloquence ce qui est contraire à la vérité méritent plus la pitié que s'ils le disaient sans talent. Pour nous, attachons-nous à parler non seulement, avec éloquence, mais surtout avec sagesse ; ce que nous avons à faire entendre, disons-le avec simplicité, dans le genre inférieur ; avec éclat, dans le genre tempéré ; avec véhémence, dans le sublime ; mais ne disons jamais que la vérité ! Si nous ne pouvons réunir ces deux conditions, disons avec sagesse ce que nous ne saurions dire avec éloquence, plutôt que de dire avec éloquence ce que nous dirions contre la vertu (1). »

(1) Sicut cujus pulchrum corpus, et deformis est animus, magis dolendus est quam si deforme haberet et corpus; ita qui eloquenter ea, quæ falsa sunt, dicunt magis miserandi sunt, quam si talia deformiter dicerent. Quid est ergo non solum eloquenter, verum etiam

Retenons bien cette double leçon : faire cas de la vertu plus que de l'éloquence, et, bien loin de l'envier, prendre en pitié le talent qui ravale en lui ce qu'il a de précieux, par l'usage immoral qu'il en fait. Plus on croira qu'il approche de la perfection, plus, à nos yeux, toujours fixés sur la grande fin que l'auteur méconnait et sacrifie, éclate la discordance fatale, et moins nous maîtrisons l'indignation qui nous saisit. De ces qualités détournées à parer, à farder, à parfumer le vice ; de ces ornements qui dissimulent le mensonge et qui tendent à atténuer

. . . . les haines vigoureuses.
Que doit donner le vice aux âmes généreuses ;

de ce renversement de l'ordre essentiel, de cette laideur absolue qui affecte les allures du beau qu'elle outrage, le vrai beau, le seul beau est absent. Il n'y a là de lui qu'une ombre malsaine et scélérate ; et jamais, par une usurpation sacrilège, nous ne prêterons son nom divin à ce qui fait violence à sa nature et qui trahit sa mission !

Comment ! je serai heurté par la disproportion des parties, violant ainsi la première unité, et, pour ainsi parler, l'unité superficielle et élémentaire; je serai heurté en voyant, par exemple, des jambes ou une épaule de Thersite à l'Apollon du Belvédère ; en voyant une femme décrépite s'ajuster une toilette qui ne peut convenir qu'à un visage jeune et gracieux ! Et, si c'est la grande condition intégrante de l'ordre, la fin nécessaire et suprême, qu'on méconnaît ou qu'on outrage ; si cet Apollon, par exemple, accusait, par sa physionomie et son attitude, avoir, non point terrassé le monstre, mais s'être joué de la pudeur ; si cette toilette visait à surfaire des charmes

et sapienter dicere, nisi verba in submisso genere sufficientia, in temperato splendentia, in grandi vehementia, *veris tamen rebus*, quas audiri oporteat, adhibere ? Sed, si utrumque non potest, dicat sapienter quod non dicit eloquenter, potius quam dicat eloquenter quod dicit insipienter. *De Doct. christ.* Lib. IV, 61.

destinés à séduire, je ne serais pas révolté? Dans le premier cas, c'est un désordre relatif; c'est une faculté seulement, le goût appelé à connaître de l'ordre, qui se trouve heurtée; dans le second, c'est le renversement total des choses; c'est l'achèvement dans la hideur absolue, où tout beau détail se ternit et se corrompt; c'est une irrespectueuse et sacrilège atteinte portée à l'âme tout entière, en ce qui la constitue, dans le dessein criminel de l'empêcher d'être ce qu'elle doit devenir!

C'est donc avec autant de rigueur que de sagesse, que M. de Bonald affirme de la moralité « qu'elle tient à *l'essence de l'art*, qu'elle est comme innée en lui; » et il ajoute, comme conséquence nécessaire, « que l'observation des règles morales constitue le grand poète, bien plus que l'observation des règles purement littéraires (1). » Et nous conclurons, de tout notre cœur, avec Joubert qui, d'un coup d'œil et d'un mot de génie, indique, non seulement la nécessité, mais déjà la nature de la moralité littéraire et ses relations avec toute morale et toute grandeur : « L'esprit dominant la matière, la raison domptant les passions, le goût maîtrisant la verve : tels sont les caractères du beau (2)! »

On n'ajoutera rien assurément aux autorités qui viennent d'être invoquées, si l'on y joint le témoignage de Quintilien. Cependant il a traité cette question avec une ampleur, une raison et un intérêt, qui, dans un païen, peuvent encore instruire, même édifier. Il commence par établir la nécessité pour l'orateur d'être moral ou, selon l'antique expression, homme de bien :

« Que notre orateur, dit-il, tel que nous en donnons l'idée, soit, comme Caton l'a défini : L'HOMME DE BIEN, *habile à manier la parole*. Mais la condition placée par

(1) *Mélanges* : Questions morales sur la tragédie, février 1807.
(2) *Pensées* : Titre XXIII, 13.

lui en premier lieu, est aussi, de sa nature, la condition préférable et majeure, la qualité d'homme de bien. Car d'abord, si la puissance de la parole n'armait que la perversité, rien ne serait plus pernicieux que l'éloquence aux intérêts publics et privés... Mais il arriverait aussi que la nature elle-même, en faisant à l'homme ce don principal qui nous distingue des animaux, se serait montrée moins mère que marâtre, si elle avait créé la parole en notre faveur pour en faire la campagne du crime, le tyran de l'innocence et l'ennemie de la vérité, N'eût-il pas mieux valu naître muets, et dépourvus absolument de la raison, que de tourner ces présents de la Providence à notre perte mutuelle (1)? »

Mais notre rhéteur, homme de bien lui-même autant que sa religion le comportait, va plus loin et il abonde dans notre idée, en démontrant que les qualités essentielles du beau manquent nécessairement à l'orateur qui manque lui-même de vertu : « Accorderons-nous l'intelligence, dit-il, à celui qui, ayant à choisir entre la route de l'honnête et celle de la honte, choisirait celle qui est pire? la prudence à ceux qui, faute de prévoir les suites des choses, s'exposent fréquemment aux plus graves châtiments des lois et toujours à ceux d'une mauvaise conscience? Si c'est une maxime avouée des sages, et même un proverbe accrédité partout, que nul n'est méchant sans être insensé, est-ce qu'un insensé peut jamais être un orateur (2)? »

Quintilien va même encore plus loin. Non-seulement le beau est incompatible avec le vice, mais le vice tarit, dans leur source, les qualités qui sont nécessaires pour

(1) Rerum ipsa natura... non parens, sed noverca fuerit, si facultatem dicendi, sociam scelerum, adversam innocentiæ, hostem veritatis invenit : mutos enim nasci, et egere omni ratione, satius fuisset, quam Providentiæ munera in mutuam perniciem convertere. *Lib.* XII, cap. I.

(2) Ibid.

s'élever jusqu'au beau. On aimera à trouver ici dans notre auteur des accents de l'âme, qui nous rappelleront ce que nous avons entendu saint Augustin et saint Thomas nous dire de la pureté, comme condition nécessaire au génie pour qu'il déploie tout son essor (1). « Ajoutons, dit-il, que l'esprit ne peut vaquer librement aux études libérales, s'il n'est affranchi de tout vice. Premièrement, parce que le même cœur ne peut associer ensemble l'honnêteté et la honte ; s'occuper en même temps de ce qui est le meilleur et de ce qui est pire n'est pas plus possible à une même intelligence, qu'à un même homme d'être bon et d'être méchant à la fois. En second lieu, parce que l'âme, appliquée à un si grand objet, doit être dégagée de toutes sortes de sollicitudes, même de celles qui sont innocentes. A cette condition d'être libre, tout à elle, sans que rien ne la distraie et ne la tourne en autre sens, elle se fixera exclusivement sur l'objet pour lequel elle s'est préparée. Déjà les sollicitudes de nos affaires... enlèvent beaucoup de temps au travail, que serait-ce des passions, de l'avarice, de la haine ? Les préoccupations qu'elles suscitent nous maîtrisent jusque dans le sommeil, et leurs images troublent notre repos.

« Il n'est rien de si tourmenté, de si mobile, rien que les sentiments les plus divers ne coupent et ne déchirent plus, que l'âme du coupable. Médite-t-il le mal ? il est morcelé par les espérances, les soucis, les peines ; jouit-il de son crime ? le voilà torturé par l'inquiétude, le remords, par l'attente de tous les châtiments. Dans cette agitation, quelle place aux lettres et aux arts libéraux ! Non certes ! pas plus qu'aux moissons dans un sol envahi par les ronces et les épines »

« Poursuivons : pour supporter les travaux de l'étude,

(1) Cf. la *Pratique de l'Éduc. chrét,* IIe partie, chap. IV, art. I, § 3.

est-ce que la tempérance n'est pas nécessaire? et que peut-on espérer de la débauche et de l'impudicité? Ce qui aiguise surtout la passion des lettres, n'est-ce pas l'amour de la gloire? or, pensons-nous que les âmes mauvaises en aient quelque souci (1)? Mais de plus, la très-grande partie des discours ont à traiter du juste et du bon : est-ce que le méchant et le pervers en parleront avec la dignité du sujet? Enfin, pour abréger, admettons, ce qui n'arrivera jamais, que le pire et le meilleur des hommes aient une égale mesure de talent, de travail, de savoir, lequel tiendra-t-on pour le meilleur orateur? sans le moindre doute, ce sera le plus vertueux. Donc, on ne sera jamais un méchant homme et un parfait orateur; car la perfection n'existe pas où le mieux se fait désirer. »

II. La moralité est donc absolument nécessaire à l'idée même du beau ; elle est la condition le plus rigoureusement requise pour le réaliser ; et l'œuvre dont il est absent ne peut réaliser ce nom auguste et sacré. Mais de quelle manière la moralité s'exprime-t-elle dans les Belles-lettres? quels sont ses moyens d'action et d'influence? Assurément ils sont tout autres que dans la chaire chrétienne, à la portée morale de laquelle les œuvres littéraires ne peuvent songer à prétendre. Ils diffèrent aussi des enseignements didactiques des auteurs qu'on appelle proprement les MORALISTES. La moralité littéraire agit moins par des préceptes que par des exemples ; elle s'exhale en quelque sorte, on va bientôt le dire et l'expliquer, du tissu de l'œuvre et du jeu des caractères. Pour

(1) Ici se fait sentir le païen, qui ne se dépouille jamais de ses erreurs, quelle que soit son honnêteté. On en peut voir la preuve en lisant la suite de ce beau passage où se trouve une singulière justification du mensonge judiciaire. Quant à la passion de la gloire qui est ici célébrée, elle a été appréciée, d'après saint Augustin et saint Thomas, à sa juste valeur. Cf. la *Pratique de l'Éduc. chrét.* IIe partie, ch. IX.

éclaircir cette intéressante et utile question, procédons par élimination d'abord, et disons ce qu'exclut nécessairement la notion de la moralité littéraire.

Répétons le encore : nous sommes créés pour Dieu, pour la vertu qui nous fait mériter Dieu, et qui un jour nous assurera son ineffable possession. Le plus grand désordre est donc en ce qui porte atteinte à cette fin, à l'ordre où notre âme doit s'établir et se conserver, pour parvenir à cette fin. La littérature est d'autant plus obligée de respecter cet ordre et de le favoriser, que les ressources dont elle dispose, le charme de l'élocution, le prestige de l'image, l'insinuation du pathétique, lui donnent plus d'influence sur les âmes ; elle est puissante pour les séduire aussi bien que pour les élever. Ce serait donc ingratitude, prévarication, presque sacrilège, de faire tourner en faveur du mal ces largesses que Dieu ne pouvait destiner qu'au progrès du bien ; ce serait encourir une responsabilité redoutable et se préparer le compte le plus rigoureux : *Potentes potenter tormenta patientur*(1)!

Ce n'est pas qu'on prétende interdire aux lettres l'emploi des passions : ce serait en exclure l'âme et la moralité elle-même ; car la moralité, on le dira, résulte surtout de la victoire remportée sur les passions. On peut donc affirmer, de la poésie en général, ce qu'un maître a dit de la poésie dramatique. « Le théâtre, demande Joubert, a-t-il besoin de passions ? Oui, de beaucoup de passions *réprimées*. » Peindre les passions sans s'exposer à les enflammer, et en montrant comment on les réprime, voilà donc de quelle manière en traite la littérature, qui a conscience de sa mission ; et, dans ce traitement salutaire, mais délicat, deux conditions sont prescrites à l'écrivain : d'abord exclure toute intention de sé-

(1) SAP. VI, 7.
(2) *Pensées* : Titre XXIII, CXXXI.

duire ; en second lieu, éviter l'excès dans la peinture des passions, garder la mesure au delà de laquelle commenceraient le danger ou le dégoût. Cette mesure d'ailleurs est mobile selon les circonstances, selon le propos de l'auteur et les personnes auxquelles il s'adresse.

Du côté de l'intention, ce qui est par-dessus tout condamnable, c'est le parti pris de pervertir, qui fait du talent l'émissaire direct de l'esprit du mal. Il n'est pas besoin d'être inspiré par la foi chrétienne pour regretter et maudire ce retournement odieux et criminel des meilleurs dons de Dieu, dans l'ordre de la nature, que nous avons déjà déploré. Il suffit d'un peu de cœur pour s'indigner avec Boileau :

« Je ne puis estimer ces dangereux auteurs,
Qui de l'honneur, en vers, infâmes déserteurs,
Trahissant la vertu sur un papier coupable,
Aux yeux de leurs lecteurs rendent le vice aimable.

Hélas ! ces « infâmes déserteurs, ces traîtres de la vertu, » sont nombreux aujourd'hui et font rage ; on dirait par moment que le démon est déchaîné du fond de ses abîmes, et qu'il soufle de sa propre bouche la luxure effrénée, l'amour et le culte du vice, le mépris de la vertu et la haine de la foi chrétienne, par les œuvres d'une foule d'écrivains en renom. Mais, heureusement ces livres-là ne sont pas de ceux dont aient beaucoup à s'occuper les maîtres pour qui nous écrivons ; aux jeunes âmes dont nous avons à faire l'éducation, ils sont un objet d'horreur instinctive.

Il faut redouter davantage, pour ces âmes délicates, l'intention habilement voilée, se dissimulant peut-être quelquefois à elle-même, d'acquérir la célébrité en flattant les passions. Tel est en effet le moyen sûr et rapide d'amener le succès d'un livre. En offrant aux hommes des leçons de sagesse et des modèles de conduite, trop souvent on les fatigue, ou bien on les ennuie, malgré la sou-

plesse du talent et la richesse des ressources. Si l'on caresse les instincts mauvais ou douteux, pour peu qu'on ait d'habileté à voiler le mal et à lui prêter les couleurs du bien, on passe vite pour maitre, et l'on se fait une clientèle de lecteurs qui ne marchande ni son admiration ni son or.

Voilà ce qui est dangereux pour les nôtres ; et combien c'est digne de condamnation ! On a trouvé sévère le jugement de Bossuet sur Molière et sur Quinault : « Faudra-t-il, s'écriait le grand évêque, hors de lui d'entendre un prêtre (1) louer la prétendue moralité de ces auteurs, faudra-t-il que nous passions pour honnêtes les impiétés et les infamies dont sont pleines les comédies de Molière, d'un auteur qui remplit encore les théâtres des équivoques les plus grossières dont on ait jamais infecté les oreilles des chrétiens ?... Est-il digne du titre de chrétien de trouver honnête la corruption réduite en maximes dans les opéras de Quinault, avec toutes les fausses tendresses, et toutes ces trompeuses invitations à jouir du beau temps de la jeunesse, qui retentissent partout dans ses poésies (2)? »

On a trouvé ce langage sévère ! Mais vraiment est-on encore le disciple de l'Évangile, quand on joue avec des spectacles et avec des pensées dont le Sauveur a dit que, s'en repaître, c'est faire le mal dans son cœur (3) ? Saint Paul n'a-t-il pas déclaré indigne de la sainteté du chrétien, et proscrit de la société des fidèles, jusqu'au nom du péché dont ces tableaux ne font que parer les laideurs (4) ? Le monde, si complaisant pour qui le flatte, a ses catégories de vices pour lesquelles seules il réclame « des haines vigoureuses ; » quant aux hontes secrètes

(1) Le P. Caffaro, religieux théatin.
(2) Maximes et réflexions sur la comédie : III.
(3) MATTH. V, 28.
(4) EPHES. V, 3.

et aux faiblesses de cœur qui les préparent presque fatalement, il n'a pour elles que des encouragements et des éloges ! Mais sommes-nous du monde et de sa morale ondoyante et servile, ou du Christ, de ses dogmes inflexibles et de sa croix ?

Hélas ! cette concession faite aux jugements des académies, et au beau parler des salons, relève de la fatale erreur qui divise le chrétien, comme elle a divisé le Christ (1) ; qui pose à la foi, pour limite, le seuil du sanctuaire, et qui, après avoir permis au fidèle d'adorer le matin le Dieu, victime, juge et vengeur, des passions humaines, le livre le soir à leur culte, comme littérateur et homme de la bonne société. Ne prenons pas notre parti de cette inconséquence, de cette obstination du monde, que les tonnerres qui grondent ne parviennent pas à corriger ; mais, dans la dispensation de notre admiration et de notre blâme, que nos jugements littéraires aussi bien que nos règles de conduite, notre goût comme nos mœurs, ne cessent de relever de Celui à qui nous avons juré d'être fidèles tout entiers, et de conserver dans sa limpide intégrité l'intelligence, non moins que l'âme, de nos enfants !

Un auteur peut avoir des intentions droites, et cependant exciter le dégoût, ou faire naître le danger ; il faut donc que la moralité se montre en empêchant l'excès et en gardant la mesure. « Il importe, dit M. Ch. Lévêque, que la laideur morale ne paraisse qu'au degré nécessaire à la vérité et au mouvement des situations, et qu'elle s'arrête à temps (2). » Trop souvent l'abondance, ou le vif, des détails dans le conflit des passions et la peinture de leurs accès, même quand elles sont vaincues, trahit une complaisance secrète dans les mauvais instincts dont

(1) I JOAN. IV, 30. — Cf. Introduction V, I.
(2) *Science du beau*, IIe vol. p. 178, dans l'appréciation du *don Juan* de Mozart.

elles relèvent. Il en résulte un danger pour le lecteur ; danger toujours plus à craindre, quand le talent déploie plus d'habileté à le dissimuler et à prévenir, soit l'horreur, soit le dégoût.

Qu'on ne l'oublie jamais : notre liberté n'est pas d'aplomb sur elle-même. Le vice agit sur elle comme un aimant ; et il a en nous des intelligences, qui livrent le cœur aux attraits que les scènes passionnées excitent du dehors : « Pourquoi en est-on si touché, demande Bossuet, si ce n'est, selon saint Augustin (1), qu'on y voit, qu'on y sent l'image, l'attrait, la pâture, de ses passions ? Et cela, dit le même saint (2), qu'est-ce autre chose qu'une déplorable maladie de notre cœur ? On se voit soi-même dans ces héros qui nous paraissent transportés par de semblables objets ; on devient bientôt un acteur secret dans la tragédie ; on y joue sa propre passion, et la fiction au dehors est froide et sans agrément, si elle ne trouve au-dedans une vérité qui lui réponde (3). »

Ainsi le combat même où le vice est vaincu sur la scène peut tourner mal pour le lecteur ; la victoire finale peut ne pas guérir les blessures que le spectacle trop complaisant de la lutte lui aura faites au cœur. Les *remords* de Velléda, par exemple, et sa fin tragique, calment-ils l'agitation fébrile que fait éprouver souvent la description de son frénétique *amour*? Voilà, entre mille exemples, ce que c'est que de manquer de mesure, au péril de la vertu.

Du reste, quand il s'agit de juger des intentions d'un auteur, la charité impose aussi la mesure ; et nous serons plus à l'aise, puisque nous ne traitons que des livres qui ne sont pas ostensiblement pervers ou mal intentionnés, en nous plaçant, pour en juger, au point de vue des lec-

(1) *Confess.* III, II.
(2) *De Catechis. rudib*, 25.
(3) Op. cit. IV.

teurs pour lesquels ils ont été écrits. Disons donc que le danger est chose relative. Tel ouvrage, qui est inoffensif, même salutaire, pour des personnes d'âge mûr et répandues dans le monde, sera funeste à des âmes d'âge tendre et de constitution délicate. La muse qui s'offre à l'enfance chrétienne, pour la corriger et l'instruire, doit être si craintive de la flétrir en la caressant, si parfaitement virginale dans son allure, si exquise dans son respect! Ainsi la mesure, qui a pour but de conjurer le danger, est mobile ; elle varie selon le dessein de l'auteur et la classe à laquelle il s'adresse.

Qui pourrait soupçonner Fénelon? et cependant la passion, à la fois ardente et calculée d'Eucharis, n'a pas été salutaire à tous ceux qui se sont trop laissés aller à s'y complaire. Mais le spectacle de cette intrigue, et de la prise qu'elle obtenait sur l'âme ingénue de Télémaque, s'offrait avec avantage à un jeune prince que la cour avait rendu précoce à comprendre, qui avait souvent sous les yeux des jeux de ce danger, et qu'il fallait mettre en défense, en lui en dépeignant les funestes résultats. Bossuet lui-même, que nous avons entendu s'indigner contre nos poëtes, qui tient à sa sévérité contre eux, et, dans un autre traité, leur reproche « de rendre agréables des choses non-seulement inutiles, mais encore dangereuses,... et de remplir l'univers des folies de leur jeunesse égarée ; (1) » Bossuet, qui devait, à plus forte raison, condamner Térence (2), quand il appréciait ce poëte par rapport à la masse des lecteurs, insiste au contraire sur les avantages que son étude offrait au jeune Dauphin. Comme le Duc de Bourgogne son fils, ce prince était durci, par son milieu même, contre les dangers des transports que décrit ce poëte; et il était en état de tourner à son avantage « les trompeuses amorces de la volupté,

(1) *Traité de la concupisc.* Chap. XVIII.
(2) *Max. et réflex. sur la comédie*, V.

les aveugles emportements d'une jeunesse trompée par les flatteries et les intrigues d'un valet;... d'admirer les mœurs et le caractère de chaque âge et de chaque passion;... tout en condamnant les passages licencieux (1). »

Il résulte de cette contradiction, qui n'est qu'apparente, qu'on peut porter sur un même livre des jugements opposés, et tour à tour le permettre ou l'interdire. Dans un collège surtout, où se trouvent réunis des enfants de tout âge et de tout caractère, plus ou moins précoces ou impressionnables, où la vie concentrée irrite par elle-même la soif maladive et comme la divination du mal, on ne saurait être trop prudent sur les livres dont on autorise la circulation. Mais, si le livre qu'on croit devoir tenir à l'écart est d'un auteur de conscience et de foi, cette précaution n'implique aucun blâme sur son œuvre, ni aucun soupçon sur ses intentions. Sans même trop éveiller l'attention sur le danger relatif qu'il présente pour quelques-uns, on se retranche, pour excuser la sévérité dont on fait preuve, sur la responsabilité encourue par les maîtres chargés des intérêts de tous et de chacun. Il en est de la moralité comme de l'hygiène : les agglomérations imposent, à ceux qui en ont la garde, des conditions spéciales de préservation ou de salubrité.

L'espace manque ici pour citer des exemples; bornons-nous aux Fables de La Fontaine. Est-ce bien l'auteur qu'il convient de mettre entre les mains des enfants.

Au commencement du siècle, un recueil rédigé avec beaucoup de savoir et de bon sens, et qui fit autorité, disait : « La Fontaine n'a pas songé aux enfants; et ses fables, quoique mises de préférence entre leurs mains, ne sont guère faites pour eux. Les maximes qu'il y enseigne, presque toujours étrangères à leur âge, n'ont rien qui puisse véritablement intéresser leur esprit, ni leur cœur, tant par la délicatesse du style et tous les agréments de la diction qu'il y déploie, que par la nature des leçons et le

(1) *De instit. Delph.* II.

fond de la morale (1). » L'évêque d'Orléans devait aller plus loin dans le jugement qu'il en porte : « Ces fables, dit-il, ont un charme incomparable; mais la religion, même la simple morale, n'y sont pas assez respectées. La Fontaine d'ailleurs n'estimait guère et n'aimait pas les enfants; il n'en parle presque jamais qu'avec un accent où le mépris et la désaffection se laissent sentir. Il en avait probablement souffert, et il n'avait pas trouvé dans son cœur la patience, le dévouement et le respect, qui sont dus à ces êtres, si remplis de défauts et toutefois si attachants. En tous cas, il leur offre beaucoup de leçons qui vont mal à cet âge : je n'en cite qu'un seul exemple:

Notre ennemi, c'est notre maître:
Je vous le dis en bon français (2). »

Hélas ! les autres exemples ne se présentent que trop vite, et en foule, à la mémoire. En parlant du *Meunier* qui se décida à « faire à sa tête; » le fabuliste ajoute :

Il le fit, et fit bien !....

Cette maxime est-elle bonne à l'enfance, ou même à l'homme, quel que soit son âge? Peut-on se passer du conseil? et faut-il discréditer l'habitude de le demander? Il y a un milieu entre consulter tout le monde et ne consulter personne. « Demandez toujours « conseil à un homme sage, » disait un père, dont les leçons à son fils procurèrent à ce fils une jeunesse si bénie de Dieu et à lui-même une si heureuse vieillesse : *Consilium semper à sapiente perquire* (3) ! Voilà la dictée de la vertu, le secret de la sagesse et du bonheur de la vie. L'orgueil répugne à cette maxime : pourquoi lui fournir un proverbe pour l'appuyer ?

En toute chose il faut considérer la fin !.

Ici la morale est irréprochable, si l'on s'en tient à ces termes; mais, si on rapproche cette maxime de la fable d'où elle est déduite, est-il possible de ne pas pressentir un piége ? Lequel de ses deux héros a manqué de considérer la fin ? Assurément ce ne saurait être « le capitaine Renard, passé maître en fait de tromperie; » c'est donc le « haut encorné, » son ami, ou mieux sa victime. Le bouc n'a pas considéré la fin ; c'est une faute qu'il expie cruellement ; le renard a compté sur la sottise de son compagnon de route, et il a considéré, en conséquence, qu'il pouvait boire à son aise. Il fait preuve de duplicité et de mauvais cœur ;

(1) *Spectateur français*. tom. XII, p. 25.
(2) *De la haute Education intell.* tom. I, p. 437.
(3) Tob. IV, 19.

et cependant le tour est si bien joué, et le persifflage si fin, qu'il met les rieurs de son côté : belle morale pour l'enfance !

Et, pour l'enfance encore, quel sera le profit de la conclusion des *Animaux malades de la peste*, sur « les jugements de cour? » Cette triste mésaventure de l'être confiant, faible et maladroit, en contraste avec l'arrogant triomphe du fort, brutal et hypocrite en même temps, et avec le succès d'un odieux flatteur, quels sentiments est-elle de nature à exciter dans les jeunes âmes ? La misanthropie, ou le désir, non pas seulement de n'être pas *âne*, *mais* de devenir au moins renard, si l'on ne peut être lion.

.... Selon les temps :
Vive le Roi ! Vive la ligue !

C'est le langage de l'homme sans conviction, sans principes, sans caractère, qui prend pour règle de sa conduite l'intérêt du moment. Or notre fabuliste l'attribue au *sage* : ne voilà-t-il pas une belle idée de la sagesse ! peut-on en renverser plus dangereusement la notion dans les jeunes intelligences ?

Bornons-nous à ces exemples : le charme de ces récits, et cette finesse soutenue qu'on prend trop souvent pour la naïveté, ne les rendent au fond que plus dangereux. Mais prétendons-nous proscrire La Fontaine des études élémentaires ? non assurément ; nous concluerons seulement, avec l'Evêque d'Orléans, qu'il y faut beaucoup de soins à prévenir et à corriger ; et nous souscrirons tous volontiers au vœu qu'il exprime en disant : « Je voudrais, au commencement de ses fables, une histoire convenablement écrite, qui apprît, avec juste réserve, aux enfants quel fut son caractère, quels furent ses égarements, ses torts, et aussi son retour à Dieu, sa conversion et sa pénitence (1). »

III. — Exclure toute pensée de corrompre, éviter l'excès et garder la mesure de sagesse et de bon goût au-delà de laquelle, même sans intention, les instincts du mal pourraient se réveiller dans les âmes : ce sont les conditions négatives de la moralité littéraire. Quelle en est la nature propre ? Comment faut-il qu'elle se manifeste et qu'elle agisse ?

On l'a déjà déclaré : les œuvres littéraires proprement dites, comme les œuvres qui relèvent surtout de l'art, les œuvres d'invention en général, ne sont pas des enseigne-

(1) Loc. cit.

ments directs et didactiques du bien. Entendre ainsi l'art, « ce serait, dit M. Ch. Lévêque, réduire de beaucoup son domaine. Parmi les œuvres qui en relèvent, celles-là seules intéressent immédiatement la morale et la peuvent directement servir, qui représentent des actes de vertu ou de dévouement. L'art négligerait donc la beauté purement intellectuelle, celle qu'exprime, par exemple, la *Philosophie* de Raphaël ; il négligerait la beauté purement sensible, telle que celle du *Laocoon ;* il laisserait de côté les beautés physiques, telles que celles du paysage, qui ne disent rien du devoir et se taisent sur la vertu (1). » On ne saurait être à ce point exclusif et injuste.

Mais cette manière d'entendre la beauté littéraire, qui d'un côté, en restreindrait si ridiculement la portée, de l'autre, semblerait afficher en son nom des prétentions beaucoup trop ambitieuses. L'art ne peut se passer de la moralité, qui lui assure du même coup l'achèvement du beau et la dernière portée de sa mission; mais la moralité se passe de l'art. Des images ou des récits médiocres, commentés par des hommes convaincus, ont pu être aussi, même plus, utiles à la morale que les chefs-d'œuvre les plus conformes à ses prescriptions. S'il s'agit surtout de la foi et des vertus surnaturelles, « une piété sincère et profonde, dit encore M. Ch. Lévêque, se contente parfaitement des images (on peut ajouter des poésies et des légendes) les plus simples; et elle y trouve un aliment parfois plus solide que dans les compositions les plus élevées (2). »

Il faut donc chercher ailleurs la nature de la moralité littéraire ; et c'est dans l'essence même du beau, dans sa puissance propre de rayonner, que nous la trouverons. Le poète et l'artiste travaillent dans le champ de l'idéal; ils peignent, non ce qui est, ce qui se passe sous nos

(1) *La Science du Beau*. Tom. II, p. 8.
(2) Ibid.

yeux, si souvent attristés par les désordres de la nature physique et par les laideurs plus repoussantes de l'ordre moral, mais ce qui devrait être. « C'est par là, dit Aristote, à qui est emprunté cet enseignement, c'est par là que la poésie est chose philosophique et qu'elle tient le premier rang (1). »

Ainsi, en procédant par exclusion et par choix, qu'ils pressentent et qu'ils nous expriment le beau, c'est-à-dire, la grandeur coordonnée dans la sagesse ! Sans même autre préoccupation de leur part, nous voilà, par eux, transportés sur les sommets de l'humanité, dans ces régions sublimes et sereines, où éclatent les caractères que nous avons entendu Joubert attribuer au beau : » L'esprit dominant la matière, la raison domptant les passions, le goût maîtrisant la verve. » Dès lors, dit admirablement le critique cité plus haut, qui touche ici avec un tact très-sûr le ressort propre de l'influence morale du beau littéraire, dès lors, « comme toute beauté est une force agissant avec puissance et conformément à l'ordre, à cet aspect, l'âme entre en action (2), se met en ordre, pense et sent avec mesure et convenance. »

Par là, elle est poussée, même pour sa conduite, dans les voies de l'ordre, qui toutes aboutissent à la vertu ; et la beauté qui lui a fait ce bien n'a rien sacrifié d'elle-même... Elle a conduit l'âme à Dieu, par sa vertu propre, c'est-à-dire, en rayonnant à nos yeux d'un tel éclat que l'âme se porte naturellement du reflet à l'astre, de la beauté finie à l'exemplaire et au principe infini de toute beauté.

(1) Non est poetæ munus facta dicere, sed qualia fieri debent. Inter historicum et poetam, in hoc est differentia, quod unus quidem facta dicit, alter vero qualia fieri debent. Quamobrem, et res philosophica, et melior, est poesis. *Arist. Poet.* IX.

(2) Cette analyse, si juste et si exacte, de l'action du vrai beau sur l'âme, dans le sens de la moralité, est comme la contre-partie de celle du vice que nous avons entendu plus haut Bossuet nous signaler. M. Lévêque se rencontre donc avec le grand et inflexible moraliste chrétien.

« Que le poète soit ce qu'il doit être, dit Thomassin, peignant les actions comme on a dû les faire, la conséquence est infaillible : ses fables (1) ne peuvent être que des enseignements de bienséance, de sagesse et de vertu (2). » Ces enseignements éclatent d'eux mêmes, sans efforts de la part de l'auteur, même sans calcul ; comme de la physionomie de l'homme de bien rayonnent, sans qu'il y songe, la droiture de sa conscience, sa bonté pour tous, sa grandeur d'âme et sa paix communicative. En de telles œuvres, nécessairement morales quand elles sont vraiment et parfaitement belles, le bon sens et la vertu, la décence et l'honnêteté, règnent et triomphent ; le vice y apparaît malfaisant, odieux et puni. Tel fut Homère, au témoignage d'Horace et de Libanius, dont saint Basile a cité et fait valoir l'autorité (3).

Mais qu'on ne se méprenne pas sur ce châtiment et ce triomphe que la moralité littéraire doit décerner, ou au vice, ou à la vertu. Veut-on dire par là que, dans ces œuvres, pour qu'elles soient morales, le développement de la fable doive aboutir, et toujours nécessairement, à la gloire et au bonheur de l'homme de bien, à l'abaissement du méchant ? Non : une telle conclusion, imposée en principe, serait plutôt contraire à la morale, parce que, en donnant une fausse idée de la vie, elle déconcerterait le courage, en face des sacrifices qu'exige la plupart du temps le devoir.

Que voit-on souvent dans la vie humaine ? L'homme vertueux se débattre sous la pression, en quelque sorte fatale, du malheur, ou sous la tyrannie victorieuse de persécuteurs pervers ; le méchant étaler au contraire

(1) *Fable*, comme le mot latin dont le nôtre dérive, signifie ici le sujet, le fond des pièces d'invention poétique, quel qu'en soit le genre.

(2) *Méthode d'enseigner chrétiennement les poëtes* : I part., liv. I. chap. VIII.

(3) Trojani belli scriptorem... Lib. I, ep. II. — Homélie sur la lecture des profanes : V.

des succès, qui heurtent la conscience et semblent provoquer vainement la justice de Dieu. Si donc la poésie, dans la dispensation des biens de ce monde, prend pour principe et pour mesure la vertu, elle méconnaît son idéal et fait défaut à sa mission. Son idéal n'est plus, comme il doit être toujours, sur les hauteurs de la vie, de la vie réelle, par conséquent d'imitation possible ; il devient chimérique et irréalisable, et, s'il est pris au sérieux, il excitera, pour les tromper sans cesse, de faux désirs d'une récompense que Dieu n'a point promise toujours ici-bas à la vertu. La mission de la poésie est par-là même trahie, car, au lieu de tremper le cœur pour lui faire aimer le devoir et l'accomplir quoiqu'il doive en souffrir, elle le dispose à s'aigrir quand l'expérience des réalités douloureuses succédera à ces vaines et dangereuses fictions.

L'idéal de la vie, sa grandeur morale, c'est la lutte magnanime contre l'oppression, la lutte calme et résignée contre le malheur. Que cette lutte soit sans défaillance, soutenue avec une confiance sereine, elle va donner à l'homme vertueux une attitude qui sera son triomphe, parce qu'elle déclarera sa grandeur. Elle grandit son âme dans la proportion même où sa fortune fléchit : ses ruines lui servent de piédestal. Voilà le possible, car c'est le devoir; et, pour cette double raison, c'est l'idéal.

Ce qui lui inspire cette glorieuse attitude, c'est le sentiment de son origine et de sa destinée qui lui est toujours présent. L'homme juste n'est pas un ouvrier qui, à toute obéissance accomplie, viendra, comme à la fin d'une tâche commandée, réclamer son salaire. Il est le fils de la maison et l'héritier de l'avenir. Il attend donc, en partageant le sort et la magnanimité du Père de famille, qui attend lui même, « faisant lever son soleil « sur le mauvais comme sur le bon (1). » Dieu est patient,

(1) Matth. v, 45.

parce qu'il est éternel ; son enfant imite sa patience, parce qu'il a la promesse de participer à son éternité.

Après tout, il n'est pas toujours nécessaire d'assigner cette lointaine échéance à la justice de Dieu ; même ici bas, à la longue, ainsi que l'a compris la sagesse antique, et que le proclame, d'après saint Augustin, l'auteur des Soirées de Saint-Pétersbourg, le châtiment, quoique retardé par sa course boiteuse, atteint plus d'une fois le coupable ; et les filles de Jupiter, les prières humbles, boiteuses aussi, finissent par arriver au trône de leur père, pour obtenir vengeance contre l'oppresseur (1).

Si telle est la condition de la vertu, et si tel est son triomphe, telle aussi les arts d'invention doivent la peindre : quelquefois heureuse, souvent maltraitée, mais, en l'un et l'autre état, toujours maîtresse d'elle même, parce qu'elle est toujours pleine et toujours forte des promesses de Dieu ; en tout état de cause, le cœur plus haut que la fortune, et également digne de l'admiration et de l'envie des âmes capables de la comprendre.

« Tu seras toujours contente de toi ! » voilà, dit admirablement Joubert, la récompense que les arts d'imitation doivent montrer à la vertu. Ce serait lui faire une promesse imprudente et menteuse que de lui dire : « Tu seras toujours contente du sort (2). » Ainsi apparaît-elle, avec non moins d'éclat, avec plus d'influence salutaire peut-être, dans Polyeucte et dans Britannicus que dans le Cid et Athalie.

Par contre, le châtiment que les Belles-lettres doivent au vice, c'est de lui arracher ce masque d'impudence et de fausse paix dont il cache ses inquiétudes, sa honte et ses remords ; d'en faire ainsi, quels que soient les honneurs et les richesses qu'il parvienne à usurper, un

(1) Raro antecedentem scelestum
Deseruit pede Pœna claudo.
HOR. *carm.* III, II. — *Iliad.* ch. IX.

(2) Pensées, Tit. XXIII, CXXXIV.

objet de dégoût aux yeux de tout cœur droit et réfléchi. Pour continuer la vive tournure de notre critique, nous dirions : « Tu seras toujours méprisé et des autres et de toi ! voilà le châtiment que la poésie doit infliger au pervers. »

Les limites de notre plan ne nous permettent pas, après cet aperçu sommaire sur la moralité littéraire en général, de traiter de la moralité particulière qu'on peut attribuer à chaque genre. Il sera bon cependant d'exposer la belle théorie d'Aristote sur la moralité de la tragédie. Elle est originale ; et, quoique les chrétiens aient des moyens bien autrement efficaces de maîtriser et de purifier leurs émotions, la leçon que donne le grand critique ouvre aux lecteurs sérieux des vues qui ont leur profondeur et leur portée morale. Nous prendrons M. Géruzez pour son interprète.

« L'effet moral de la tragédie, dit-il, doit être, selon Aristote, de purger la terreur et la pitié par ces émotions elles-mêmes. Pour bien comprendre ce précepte, dont le sens a été souvent controversé sans être bien éclairci, il faut se pénétrer de l'esprit général des institutions de la Grèce, où les jeux publics faisaient partie de l'éducation nationale. Il est incontestable que, dans la vie réelle, la terreur et la pitié sont des principes de faiblesse, et que, lorsque ces sentiments nous saisissent à l'improviste, ils détendent les ressorts de l'âme. L'effet d'un spectacle qui excite ces émotions, sans en faire des mobiles d'action, est de laisser à l'âme toute sa liberté après les avoir éprouvées, et par conséquent de l'habituer à ne les considérer que comme de simples émotions. Les cœurs formés à cette école seront donc maîtres de leurs mouvements ; et, s'il leur arrive, dans la pratique, d'être remués, pour leur propre compte, par des catastrophes que le théâtre leur a montrées sous des noms étrangers, ils seront préservés des conséquences de l'attendrisse-

ment et de l'effroi ; car la terreur et la pitié, purgées par cet apprentissage, n'auront plus assez d'empire pour dominer la volonté (1). »

IV. Telle est donc la nature de la moralité littéraire ; tel en est le mode d'action et d'influence ; et c'est ainsi qu'elle entre, comme élément nécessaire et fécond, dans l'idée même du beau. Mais, tout en reconnaissant à quels titres rigoureux elle s'impose aux œuvres littéraires, n'oublions pas, ainsi qu'on l'a insinué plus haut, que l'art a plus besoin de la moralité que la moralité, de l'art ; et gardons-nous de surfaire la portée de la moralité littéraire.

C'est la tendance, vraiment ridicule, si elle n'était dangereuse, de certains critiques de christianisme douteux, qui affichent, au nom de la moralité littéraire, des prétentions que les œuvres en question ne sauraient aucunement justifier. A les entendre, il suffit de la poésie pour élever les âmes vers l'idéal, au-dessus des besoins grossiers, étroits, où les réalités de la vie tendent à les tenir enfermées. L'épopée agrandit l'horizon de la vie ; la tragédie trempe les caractères; la comédie châtie les mœurs ; la poésie didactique a dicté des lois harmonieuses d'où sont sorties les belles civilisations. Et tout cela est affirmé d'un ton tranchant, sans qu'on puisse regretter la moindre faiblesse dans la domination qu'on attribue à l'art, la moindre lacune dans son pouvoir de corriger et de perfectionner.

Un tel langage s'inspire de l'hérésie pélagienne : ce n'est pas ainsi que parle le chrétien. Pour lui — et il ne transige jamais avec ses croyances, — il porte sa foi dans ses goûts littéraires comme dans ses pratiques religieuses, dans ses délassements comme dans ses vertus,

(1) *Cours élém. de littér.* I partie, p. 60.

pour lui; la morale, dans sa certitude, sa portée et sa sanction définitive, ne relève que de la religion révélée ; elle a son code dans le Décalogue et le ressort de son empire, le secret de l'influence qui lui rend les cœurs dociles, dans la grâce divine.

Les Beaux-arts ne pourront-ils donc rien pour aider son action ? Le prétendre serait d'un excès opposé. En déployant leur essor conformément à l'ordre, ainsi qu'on l'a dit, ils peuvent contribuer à faire rentrer, à maintenir l'âme, dans l'ordre moral ; ils préparent l'esprit à comprendre, le cœur à goûter, les leçons divines, au préjudice de l'orgueil qu'elles froissent et des passions qui grondent sous la compression ; ils tendent les fibres de la raison et de la volonté à ce degré d'harmonie naturelle où les moindres touches d'en haut les feront tressaillir.

Un tel secours prêté à l'action divine, quand on se rappelle quels sont de cette action les incommensurables résultats, n'est-ce pas pour l'art une très-haute importance, un immense honneur? Il entre ainsi en participation avec la mission glorieuse de *préparation évangélique* assignée à la vraie philosophie par l'enseignement chrétien ; et, si la poésie lui cède pour la force démonstrative, elle peut l'emporter par la sublimité de ses élans et par son prestige sur l'imagination et sur le cœur.

Aux critiques trop portés à exagérer l'influence morale des œuvres littéraires, un maître qui a droit de se faire entendre sur tout ce qui tient à la philosophie des lettres et des arts, donne cette verte leçon : « Il n'y a que les livres sacrés (on doit ajouter les livres qu'ils inspirent) qui obtiennent un empire étendu et durable. Tous les autres ne font qu'occuper plus ou moins sérieusement, les moments perdus de quelques désœuvrés. Habituer les hommes à des plaisirs qui ne viennent, ni de la chair, ni de l'argent, en leur faisant goûter les choses de l'esprit,

me paraît en effet le seul fruit que leur nature ait attaché à nos productions littéraires. Quand elles ont d'autres effets, c'est par hasard, et c'est tant pis. Celles qui s'emparent de notre attention au point de nous dégoûter des autres livres sont véritablement pernicieuses: Elles n'introduisent dans la société que des singularités et des sectes ; elles y jettent une plus grande variété de poids, de règles et de mesures ; elles y troublent la morale et la politique. (1) »

En ce qui concerne le théâtre, qu'on a surtout déclaré être l'école de la vertu, et qui en est si souvent l'outrage, entendons notre critique rabaisser, avec même autorité, cette prétention si mal justifiée : « Les théâtres, dit-il, doivent divertir noblement, mais ils ne doivent que divertir. Vouloir en faire une école de morale, c'est corrompre à la fois la morale et l'art. Une morale héroïque et poétique peut y avoir son utilité sans doute; mais la morale usuelle, quand on l'enseigne sur ces tréteaux, contracte je ne sais quoi de comique ou de tragique, qui n'en fait plus qu'un verbiage de comédien (2). »

Quant au fameux « châtiment des mœurs par le rire, » *Castigat ridendo mores*, il en fait d'un mot pleine et définitive justice : « La comédie ne corrige que les travers et les manières, et souvent elle les corrige aux dépens des mœurs (3) ».

V. La nécessité et les conditions de la moralité littéraire étant bien établies, il reste à en déduire, pour les auteurs, le devoir impérieux d'être convaincus et sincères.

Cette déduction est rigoureuse. Quiconque prend la parole, ou la plume, aspire à être cru; cela doit se dire même des œuvres d'invention, dans lesquelles la pensée

(1) *Pensées*, Titre XXIII, CCXVIII.
(2) Ibid, CXXVI.
(3) Ibid. CXXIV.

dominante qui se dégage de la fiction, le but final où elle conduit, sont l'objet que l'auteur entend faire accepter. Or, pour être cru il faut croire ; pour convaincre et pour persuader, il faut être convaincu et persuadé. Telle est la loi de l'esprit humain, loi tellement obligatoire, que ceux qui prétendent imposer des croyances qu'ils ne partagent pas s'en donnent les apparences. Mais feindre la conviction c'est, mentir : or quoi de plus immoral ? Si donc il est nécessaire de conclure, du besoin de réussir au devoir de la conviction, de la loi de la conviction résulte aussi nécessairement celle de la sincérité.

Le dessein qui inspire aux auteurs de mauvaise foi cette dissimulation odieuse est lui-même plus immoral encore. Le plus souvent, c'est pour couvrir d'un voile d'honnêteté un fonds vicieux qu'il répugnerait, même aux moins bons, de voir exploité dans sa laideur naturelle ; c'est pour déguiser sous les couleurs du sophisme, à l'aide de mots vagues, de phrases sonores, de fables séduisantes, l'intention de corrompre, souvent même de pervertir. Hélas ! c'est ainsi de tout temps qu'on a abusé de la poésie sous toutes ses formes, de l'histoire, de la philosophie, des romans. Comment soustraire nos adolescents bien-aimés à des influences si répandues et si pernicieuses ? En leur communiquant, par une habitude de longue main, l'appétit de la conviction, si l'on ose ainsi dire, et le flair de la sincérité.

Les former à rechercher avant tout ce qui, dans un auteur, annonce la conviction, c'est-à-dire, les principes sûrs, les autorités incontestables, le style à ciel ouvert, l'émotion cordiale, l'élan et le feu, le culte de la vérité et le goût de la vertu, l'amour des âmes, l'attrait des choses de la foi : c'est donc un service immense à leur rendre. Mais, comme tout cela est souvent joué par les habiles, il faut surtout les exercer à distinguer la conviction vraie de tout ce qui en prend traitreusement les dehors.

Ainsi en toute occasion, à chaque lecture, version, étude d'histoire, à chaque analyse littéraire surtout, on exigera qu'ils s'assurent que l'accent dont ils se sentent émus est celui de la sincérité; qu'ils demandent à ces affirmations, si elles n'ont rien de feint; à cette logique, si elle ne cache point d'artifice ; à cette clarté, si c'est bien celle du jour; à ce pathétique, s'il n'est point étranger aux entrailles et seulement commandé par la tête ; à cette chaleur, si elle brûle ; enfin, qu'ils sondent les recoins où se cachent peut-être de perfides arrière-pensées.

Joubert a dit : « En poésie, en éloquence, en musique, en peinture, en sculpture, en raisonnement même, rien n'est beau que ce qui sort de l'âme et des entrailles (1). » Telle est bien en effet exclusivement la génération du beau, et c'est le besoin de le rechercher, le secret de le reconnaître partout, qu'il faut communiquer aux élèves. Puis ils y seront habiles, et plus leur goût restera pur, et leur esprit ferme dans la vérité.

C'est aussi la condition d'intégrité pour leur vertu. Pour la conserver dans cette pureté qui est le glorieux caractère de l'adolescence chrétienne, il ne suffit pas de résister, il faut souvent fuir; il faut donc d'abord deviner. Or l'auteur qui veut corrompre se dérobe, il attise et dore le vice ; malheur à qui manque de pénétration ! Mais nul ne s'y trompera, s'il en a acquis de bonne heure l'habitude. Boileau a dit :

« Le vers se sent toujours des bassesses du cœur (2) ; »

vers immortel qui semble avoir pressenti Voltaire !

(1) *Pensées :* Tit, XXIII, IV. — Ailleurs il fait ressortir, en un court parallèle qui ne craint pas d'appeler les choses par leur nom, la différence de la vérité et du mensonge en littérature : « L'*Orateur*, dit-il, est occupé de son sujet, et le *déclamateur* de son *rôle;* l'un agit, l'autre feint ; le premier est une personne exposant de grandes idées ; et le second, un *personnage débitant de grands mots.* » Ibid. CX.

(2) *Art. poét.* chap. IV, v. 109.

Il est en effet nécessaire que, de tous les lieux fétides, si fermes, si masqués qu'ils soient, montent des vapeurs nauséabondes qui s'accusent au sens délicat ; et que, de tous les cœurs malsains, s'exhalent, à leur insu ou même contre leurs efforts, des odeurs qui les révèlent aux âmes, quand elles ont bien développé en elles le goût de la vertu et le tact exquis de la pudeur (1).

M. Laurentie, en exposant ces grands principes, dans un livre dont la jeunesse ne saurait trop s'inspirer, a joint quelques exemples qu'on aimera à trouver ici :

« Il y a, dit-il, dans les écrits de l'homme de bien un charme et une pureté de goût, que le génie dépravé cherche vainement à porter dans les siens........Voyez Fénelon : son langage a quelque chose de divin, parce que c'est son âme qui s'épanche dans ses écrits. Sénèque a aussi parlé de la vertu : pourquoi son style est-il contraint ? le même sujet ne pouvait-il pas inspirer également ces deux génies ? Non, Fénelon écrivait ce qu'il trouvait au-dedans de soi, Sénèque, ce qu'il imaginait au-dedans d'autrui, l'affectation de l'un vient de ses vices, la grâce de l'autre vient de ses vertus:

« Appliquez une observation semblable à tous les écrivains vicieux, qui, dans les temps anciens ou modernes, ont essayé de déguiser la corruption de leur caractère, et de remplacer ce qu'il y a de plus pur dans les sentiments vertueux par ce qu'il y a de plus poli dans le goût des lettres. Avec du soin et de l'étude, vous découvrirez dans les écrits des plus habiles quelque trace de leurs vices. Lorsqu'ils parlent de la morale, leur style a de la contrainte ou de l'affectation ; on sent qu'ils parlent de ce qu'ils n'aiment pas ou de ce qu'ils ignorent. Salluste déclame avec éloquence contre la perversité des mœurs publiques ; mais il n'a point un éloge touchant à donner à l'innocence. J. J. Rousseau parle avec passion de la vertu ; mais sa passion est de la haine pour l'humanité. Il flétrit les hommes pour dissimuler ses faiblesses, et c'est encore ce qui fait la différence de Rousseau et de Fénelon.

« Le premier est outré, parce qu'il est faux ; le second est simple, parce qu'il est bon. L'un déclame contre les hommes; l'autre les console. L'un veut les rendre odieux, l'autre veut les rendre meilleurs. Et le style se ressent de ce double caractère : Rousseau est emporté. Fénelon est gracieux, l'un est exagéré, l'autre est naturel. Et, entre ces deux talents, quel est celui qui mérite de passer éternellement pour un modèle de goût; si ce n'est encore celui qui mérite de passer pour un modèle de vertu (2) ? »

(1) On se rappellera ici avec plaisir et profit l'incomparable description de la *Pudeur* par Joubert, citée en fragments dans la *Pratique de l'éducation chrétienne*, p. 464 et suivantes.

(2) *De l'étude et de l'enseignement des lettres*, chap. I.

Il est impossible de ne pas exprimer ici quelques regrets sur le système suivi dans la plupart des traités élémentaires de rhétorique. C'est le vieux système des Grecs et des Romains ; et, de ce système, les principes pourraient être réduits à ces termes : l'art de feindre une conviction qu'on n'a pas et de l'imposer à autrui. Se douterait-on, par exemple, qu'ils sont les disciples de Jésus-Christ, ces maîtres qui attachent la même importance que Cicéron et Quintilien à des procédés tout artificiels et d'intention suspecte, à des règles données *parcieur*, sur la parole de gens qui ne sont cependant pas dignes de toute foi, à un inutile et fastidieux étalage de figures ? qui séparent, de parti pris, la pensée du style et surtout, ce qui est bien plus répréhensible; les mœurs oratoires des mœurs réelles, faisant ainsi de l'hypocrisie un moyen authentique de persuader ? Et tant de jugements tout faits, en histoire littéraire, qu'on se transmet de livres en livres, sans remarquer qu'ils relèvent trop souvent de cet esprit mondain qui ne goûte que ce qui brille, et qui s'inspire toujours plus ou moins, même à son insu, de la haine ou de la peur des vertus chrétiennes !

On se rappelle ces rhéteurs qui se vantaient impudemment de parler sur toutes choses, même sur celles qui étaient le plus étrangères à leur expérience, de manière cependant à l'emporter sur les hommes spéciaux et bien entendus, mais moins exercés aux prestiges de la parole. Et l'on se rappelle aussi avec quelle vigueur Socrate les prend à partie dans le *Gorgias*. Il faut lire ce chef-d'œuvre de dialectique, ou tout au moins la ferme et chaude analyse qu'en a donnée Fénelon, dans le second des *dialogues sur l'éloquence*. De pareils rhéteurs ne manquent pas hélas ! aujourd'hui ; il faut donc nous retremper dans cette vérité, qu'on ne doit user de la parole qu'après de longues et compétentes études, au service d'une conviction profonde et au profit de la vertu. Pour venir d'un

païen, la leçon n'en sera que, plus topique, comme on dit aujourd'hui. Que doivent donc croire, que doivent pratiquer des chrétiens, en notre plein midi de la « Loi de vérité ? « et que doivent-ils enseigner à ces enfants que l'Apôtre veut qu'on détourne « du levain de la malice pour les nourrir des azymes de la sincérité (1) ? »

Bientôt nous serons à meilleure école ; nous entendrons saint Augustin déplorer l'entraînement de sa jeunesse vers cette fausse rhétorique et, plus amèrement encore, le concours que son propre enseignement prêta à ce malheureux système pendant neuf années entières. Nous entendrons aussi sa ferme résolution de réparer le mal qu'il a subi et le mal qu'il a causé, et son hymne d'actions de grâces et de triomphe, quand il est revenu enfin, de ce faux goût,et de la science « qui apprend, pour de l'argent, à triompher par le *bavardage* », à la pleine possession de sa conscience, et à la lumière désintéressée et pure de la vérité. Quelle leçon que cette confession humble et ardente !

En attendant, citons, pour terminer, les judicieuses observations d'un critique doublement compétent, et par sa science profonde et par son esprit éminemment chrétien. Tout en faisant, avec autant de justesse que de vigueur, le procès au système de rhétorique dont nous nous plaignons, et jusqu'à ce nom de rhétorique qui sonne mal en effet à l'oreille des hommes graves, il trace un plan qui doit être consciencieusement médité. Il faudra qu'on y vienne, si l'on veut former enfin des jeunes gens de raison et de foi.

Il mêle ensemble, avec la question de sincérité qui nous occupe, celle des classiques chrétiens sur laquelle on s'étendra en son lieu.

(1) Cf. *infra*, Section II, art. I, § 1. — Artem rhetoricam, et victoriosam loquacitatem, victus cupiditate, vendebam. *Conf.* Lib. IV, cap. IV.

« Il y a, dit M. Léon Gautier, il y a dans nos collèges, chose curieuse, une classe à laquelle on a donné un nom qui n'a jamais eu et n'aura jamais, devant le bon sens populaire, qu'un sens méprisable et véritablement antichrétien; je veux parler de la rhétorique. Quoi qu'on fasse, ce sera toujours une injure que le mot de rhéteur, et je m'étonne qu'une main chrétienne n'ait point effacé depuis longtemps de la porte de nos écoles cette singulière appellation, qu'on aurait dû laisser aux seules écoles de la Grèce et de Rome païennes. Mais, chose plus triste encore, il arrive que le plus souvent la parole du professeur de rhétorique est réellement celle d'un rhéteur, et qu'il y a bien peu de différence entre son enseignement et celui des rhéteurs d'Autun et de Lyon, au troisième siècle de notre ère.

« Je ne crois pas avoir, pour ma part, entendu sur les lèvres de mes professeurs de rhétorique vibrer une seule fois le nom de Jésus-Christ, qui devrait retentir sans cesse dans cette chaire, autant que dans celle de philosophie. En revanche, on met entre les mains des pauvres enfants, qu'un invincible ennui tient engourdis et muets, certains livres où le nom de Dieu, où celui de Jésus, ne sont pas prononcés davantage ; mais où cent pages, deux cents pages, sont consacrées à l'inepte énumération de ce qu'on appelle « les figures de rhétorique. » ..... Je pourrais citer maint cours de rhétorique, signé par de sincères chrétiens, et que le plus âpre rationaliste signerait volontiers des deux mains. Pas de différence notable sur ce point entre l'enseignement libre et l'enseignement officiel ; et voilà où nous en sommes après dix-huit siècles de christianisme !

« Il y a quelques années, la voix d'un prêtre s'est fait entendre parmi nous, qui réclamait pour les auteurs chrétiens une part dans l'enseignement public ; cette voix a eu des échos; et, qu'on me permette de le dire ici sans réveiller de vieilles querelles, si le respectable promoteur d'une aussi légitime réforme n'a pas encore triomphé de trois siècles de paganisme et de routine, il a du moins préparé à ses idées un triomphe prochain. C'est ce triomphe, dans un avenir plus ou moins rapproché, que nous voudrions conquérir à une réforme profondément chrétienne dans l'enseignement de la littérature.

« Proscrivons d'abord ce nom de rhétorique; c'est la parole qu'il s'agit d'enseigner, et non pas *les déguisements de la parole* ; c'est un cours de parole humaine qu'il s'agit de professer. Ouvrons ce cours en disant : « La parole est un don de Dieu. — Il y a une loi de « la parole, qui est celle-ci : l'homme doit parler comme il pense, « il doit penser le vrai. L'idéal de la parole est Jésus-Christ, qui « est le Verbe, ou la parole, du Père. — Le but de la parole est, « avant tout, de glorifier Dieu et de lui conquérir les âmes. »

Puis, quand nous arriverons à l'histoire littéraire, osons penser par nous-mêmes, et laisser de côté les jugements tout faits, pour en concevoir de nouveaux qui soient chrétiens. Montrons la Bible

comme le premier de tous les monuments littéraires de tous pays et de tous temps, et, si ce n'est pas demander trop de courage à nos esprits encore timidement catholiques, faisons admirer comme des œuvres de premier ordre, même au point de vue de ce qu'on appelle la forme, les saints livres de notre liturgie et des Pères. Ne consacrons pas, comme par pitié, dix pages sur trois cents à la littérature du Moyen-Age, d'où jaillissent aux yeux du chrétien tant d'incomparables clartés. Ne faisons pas mesquinement tout commencer au XVI[e] siècle, comme si l'Eglise n'avait pu être illustrée par de grands écrivains que depuis l'avénement de la Réforme et la résurrection du paganisme. N'ayons pas non plus de trop faciles complaisances pour le XVII[e] siècle, qui, s'il nous a donné Fénelon et Bossuet, a été si intimement pénétré des doctrines païennes,et a si bien préparé les déréglements intellectuels et *moraux* du siècle de Voltaire. Constatons au moins la déplorable influence du jansénisme sur la littérature du grand siècle, du jansénisme étroit, petit, haineux, qui a répandu dans les intelligences, des ténèbres et, dans les livres, une sécheresse comparable seulement à la dureté qu'il a fait, pour le malheur des âmes, triompher dans le confessionnal.

« Nous ne disons rien du XVIII[e] siècle, si ce n'est qu'il faut ici, moins que partout ailleurs, se rendre coupable de ces concessions à la mode, qui sont toujours aussi déshonorantes pour nous qu'inutiles à notre cause. Loin de nous ces tempéraments ! haïssons vigoureusement un siècle qui a si vigoureusement haï la Vérité, et ne faisons pas aimer, par des louanges imméritées, ceux qui n'eurent rien tant à cœur que d'écraser la sainte Eglise, en blasphémant son Fondateur !

« Telle est la réforme qui ne tardera pas, nous l'espérons, à réjouir le cœur des pères chrétiens. Un *cours d'art chrétien*, ou, comme nous le disions, de parole humaine, remplacera le cours de rhétorique; tout y sera ramené à Dieu, à Jésus-Christ, à l'Eglise. La Vérité toujours, la Vérité partout, la Vérité mise sans cesse sous les yeux de nos enfants, qui seront bien forcés de l'aimer en la voyant si belle (1) ! »

ARTICLE SECOND

ÉTUDE DES MODÈLES.

Les règles littéraires ont leur importance, qu'il ne faut

(1) *Etudes littér. pour la défense de l'Église.* II[e] partie, n° XII.

pas surfaire, mais qu'il est impossible, qu'il serait préjudiciable, de contester. Sauf de rares exceptions, il est indispensable de les posséder, soit pour étudier les auteurs avec avantage, soit pour parvenir à bien composer. C'est là ce qui vient d'être dit ; on a cherché à pénétrer la raison des règles, d'où leur vient leur valeur relative et leur utilité; et l'on a insisté sur celles qui commandent surtout l'attention, soit parce que l'usage plus fréquent en rend l'intelligence plus nécessaire, soit parce qu'elles ont une origine, une raison d'être plus haute, et qu'elles tiennent de plus près à la loi qui régit les natures intellectuelles et dont elles portent les empreintes, *non scripta, sed nata lex* (1).

Il est temps d'en venir à l'étude des modèles. Que cette étude ait plus d'importance encore, c'est une vérité qui se démontre par cela, d'abord, que l'un des buts de l'étude des règles c'est d'acquérir la facilité de comprendre les modèles, et aussi par l'affirmation unanime des maîtres. « Long est le chemin par les préceptes, a dit Sénèque ; il est court par l'exemple ; » *Longius iter per præcepta, breve per exemplum*. Ou bien, si l'on veut, puisque le mot rappelle l'image pittoresque de Pascal, disons que l'exemple, comme il l'a dit de la rivière, « c'est un chemin qui marche. »

La règle est une pure indication ; le modèle est un aliment qui fortifie, et qu'il faut tous les jours servir au génie(2). Ainsi parlait à saint Jérome le pape saint Damase, tout en demandant à l'infatigable docteur de moins ménager ses compositions pour le service de l'Église. — La règle est froide et inerte par elle-même ; le modèle est une lumière ; et Cicéron explique, avec beaucoup de grâce, l'influence heureuse de cette lumière qui agit,

(1) CICER. *Milon.*
(2) Hoc enim, veluti quotidiano cibo, alitur et pinguescit oi.orta *Ep.* XXXV ; al. CXXII.

même sans qu'on s'en doute, sur l'esprit, quand il s'applique aux modèles, et qui le pénètre peu à peu de ses reflets. « Lorsque nous marchons au soleil, dit-il, quand même nous nous proposons un autre motif, il est naturel cependant que nous soyons colorés de ses rayons ; ainsi, lisons-nous avec goût les œuvres des hommes de savoir, nous sentirons nécesssairement notre génie se colorer de leur éclat (1). »

Il est inutile d'insister. Ajoutons encore cependant le témoignage du grand Docteur, qui a commencé sa féconde carrière par l'enseignement de la rhétorique. Il en a connu tous les secrets ; et il a droit d'être écouté quand il recommande, même bien au-dessus de celle des règles, l'étude des modèles. « On n'arrive, dit saint Augustin, du balbutiement de l'enfance à la parole, qu'en apprenant de ceux qui parlent à parler. Comment donc ne pourrait-on devenir éloquent, même sans l'enseignement des règles de l'éloquence, seulement en lisant et en écoutant l'éloquence des éloquents et en l'imitant selon que le permettent les moyens? Aussi, nous avons connu des hommes devenus, sans les préceptes de rhétorique, plus éloquents que nombre d'autres qui les avaient étudiés ; mais, sans avoir lu et écouté les discours des éloquents, personne (2). »

Pour étudier fructueusement les modèles deux conditions sont nécessaires : le choix et la méthode.

(1) Quemadmodum,cum in sole ambulamus, eti amsi aliam ob causam ambulemus, fit natura tamen ut coloremur ; sic, cum doctorum hominum studiosius legimus opera, sentimus orationem nostram, illorum luce, quasi colorari.

(2) Cum ex infantibus loquentes non fiant, nisi locutiones discendo loquentium, cur eloquentes fieri non possent, nulla eloquendi arte tradita, sed elocutiones eloquentium legendo et audiendo, et, quantum assequi conceditur, imitando?... Sine lectis vero et auditis eloquentium disputationibus, neminem. *De Doct. christ.* IV, 5.

§ I. — *Le choix des modèles.*

Ce n'est pas au point de vue de la foi, ni des mœurs chrétiennes, que nous nous plaçons ici. Le moment de cet ordre de considérations viendra : occupons-nous seulement du choix pour le profit intellectuel de l'étude des modèles.

C'est une tentation, pour les esprits qui ont de l'attrait pour la lecture, de lire beaucoup ; tentation de curiosité à satisfaire, de vain savoir à étaler : tenons nos élèves en garde contre l'une èt l'autre. Le danger de la curiosité; les fautes auxquelles entraîne, de sa nature même, cette passion dont saint Thomas démontre qu'elle est un vice ; la différence qui existe entre la curiosité et l'étude bien coordonnée (*studiositas*) : l'une repaissant l'esprit de notions dont elle n'a pas souci de lui faire tirer avantage, l'autre rapportant tout à éclairer, à diriger, à guérir, à alimenter : tout cela a été dit en son temps, quand on a parlé, en traitant des *Vrais principes de l'Education chrétienne*, de la nécessité de la réflexion pour assurer et mûrir les fruits du travail (1).

Nous nous efforcerons donc d'obtenir que nos élèves se décident à mettre à leurs lectures la peine et le temps. La peine, car il en faut pour tout profit à acquérir ; et l'on a appelé avec raison la lecture faite en courant: *de la paresse déguisée*. Le temps, Joubert le réclame en ces termes bien dignes d'être retenus: « On dit que les livres sont bientôt lus ; mais il ne sont pas bientôt entendus. Le point important est de les digérer. Pour bien entendre une grande pensée, il *faut peut-être autant de temps que pour la concevoir* (2). »

(1) II partie, chap. I, art. II.
(2) *Pensées*, Titre XXIII, CXC.

Quant à cette vanité de tenir à savoir beaucoup et d'en faire montre, ne perdons pas une occasion de la tourner en ridicule devant les élèves. Faisons leur bien sentir l'inanité d'un savoir qui n'aboutit qu'à paraître et qui s'évanouit en éclatant, comme une fusée dans l'air; le travers odieux d'un étalage si contraire à la grande et salutaire vertu de la modestie, qui a été aussi recommandée en son lieu (1).

Mais ne manquons pas de les convaincre de ce fait d'expérience, qui corrigerait en eux une tendance si fâcheuse, savoir que ceux qui prétendent posséder cette fastueuse érudition n'en ont le plus souvent que l'apparence. « C'est une grande erreur, a dit J. de Maistre, de croire que, pour citer un livre, il faille l'avoir lu, du moins complètement et avec attention (2) ». Or avoir feuilleté un livre et retenu la table, quel vain mérite ! Se laisser séduire par cette jactance, quelle sotte admiration !

Que nos élèves soient donc bien imbus de cet enseignement unanime des hommes d'expérience, que c'est le choix, non la quantité, qui assure les résultats de la lecture. « N'oubliez jamais, disait Pline-le-Jeune à un ami, de choisir avec soin les auteurs dans chaque genre; car, on l'a dit, il faut lire beaucoup, non beaucoup de livres. *Aiunt enim : multum legendum, non multa* (3). »

Sénèque parle de même, et il éclaire de quelques comparaisons familières cette maxime de la sagesse des siècles : « Il n'importe nullement, dit-il à Lucilius, d'avoir beaucoup de livres, mais de les avoir bons. La lecture arrêtée profite ; la lecture variée ne fait qu'amuser : *Non refert quam multos, sed quam bonos, habeas: lectio certa prodest, varia delectat* (4). Prenez garde, lui avait-

(1) Cf. *La Pratique de l'éduc. chrét.* I partie, chap. III, art. I.
(2) *Soirées*. VI entretien.
(3) Lib. VII, ep. IX.
(4) Ep. XLV.

il dit déjà, que votre habitude de lire beaucoup d'auteurs, et des livres de toute espèce, accuse un défaut de consistance et de gravité. Vous devez vous arrêter à des génies de choix et vous en nourrir, si vous vous proposez d'en retirer quelque chose qui demeure fidèlement dans votre esprit... Il est inutile, il ne s'assimile pas au corps, cet aliment qu'on rejette aussitôt après l'avoir pris. Rien n'est plus contraire à la santé que le changement fréquent de remèdes... Nulle chose n'est si bonne qu'elle puisse fournir profit, si elle ne fait que passer ; la multitude des livres entrave. C'est preuve que les organes sont blasés que de goûter à tout : la variété, la diversité, souille loin de nourrir (1). »

M. de Bonald semble s'être inspiré de tous ces textes, quand il écrivait ces lignes auxquelles nous arrêterons ces citations, qu'il est inutile de prolonger. « Il faut lire beaucoup peu de livres ; et je ne craindrai pas de soutenir que, de deux hommes nés avec le même talent, celui qui aura le goût le plus sûr (2), et surtout *la manière* la plus originale, sera celui qui aura lu, le plus souvent et avec le plus de fruit, un petit nombre d'ouvrages excellents et moins d'ouvrages médiocres. Ainsi il faut lire souvent les mêmes livres, et les meilleurs dans le genre de son talent et de son travail, et se pénétrer de leur substance, comme on se nourrit d'aliments sains et solides pour former son tempérament (3). »

Cependant on pourra, le moment venu, mettre en pratique le conseil suivant donné par Rollin, d'après Quintilien. « Quand les élèves, dit-il, commenceront à avoir le jugement formé, il sera bon de leur proposer des auteurs, où l'on trouve des défauts capables de séduire

(1) Ep. II.
(2) « En littérature, ce sont les premières saveurs qui forment ou déforment le goût. » JOUBERT, Tit. XXIII, CLII.
(3) *Mélanges* : sur les ouvrages classiques, 29 mai 1810.

les jeunes gens, comme sont certaines pensées brillantes, qui frappent d'abord par leur éclat, mais dont on reconnaît le faux et le vide, quand on les examine de près. Il faut les accoutumer de bonne heure à aimer partout le vrai, à sentir ce qui y est contraire, à ne point se laisser éblouir par l'apparence du beau (1). »

§ II. — *Méthode à suivre dans l'étude des modèles.*

C'est le but qui commande la route, et la fin qui détermine les moyens. Faisons-nous donc d'abord une idée exacte du but que nous proposons dans l'étude des auteurs ; il nous sera facile d'en déduire la meilleure méthode de les bien étudier.

I. « Celui qui a appris n'est point sage encore, dit Sénèque, s'il n'a transfiguré son esprit en ce qu'il a appris (2). » Cette parole exprime parfaitement le but de l'étude des modèles : on ne les lit pas seulement pour acquérir une notion des choses à loger dans la mémoire, aux surfaces de l'esprit ; on les lit pour modifier heureusement l'esprit, en introduisant dans sa substance la substance même de l'objet de la lecture. « En acquérant la connaissance, dit Aristote, l'âme devient tout ce qu'elle connaît : *Anima cognoscendo fit omnia* ; » et saint Thomas a dit de même : *Intellectus intelligendo fit omnia*. Sénèque, dans le texte cité, ne dit pas autre chose ; et il le dit avec une belle image qui implique la nécessité de ne prendre pour objet de l'étude que ce qui est vrai et bon. Car, cela seul, en s'assimilant à l'âme par la connaissance,

(1) *Traité des études :* II partie, chap. I, art, II. — Quintilien avait dit : Ne id quidem inutile, etiam corruptas et vitiosas orationes, quas plerique, judiciorum pravitate, mirantur, legi palam pueris. Lib I, cap. V

(2) Qui didicit nondum sapiens est, nisi in ea, quæ didicit, animus ejus transfiguratus est. *Ep.* XC.

peut produire ce qu'il appelle dignement une « transfiguration. »

Voilà pourquoi on a tant insisté déjà sur la nécessité de bien comprendre et, pour y parvenir, d'affermir en soi l'attention (1). En expliquant la différence essentielle qui existe entre l'opération de comprendre et celle d'apprendre, on a montré l'immense supériorité de la première pour la formation de la raison, qui est le grand objet de l'enseignement. Or, c'est uniquement par le soin de comprendre que peut se produire cette assimilation de la vérité avec l'esprit et, par là, sa transfiguration.

Saint François de Sales, dans la pénétrante analyse qu'il a faite des facultés de l'âme, au commencement du *Traité de l'amour de Dieu*, donne une raison péremptoire de cette supériorité. « Il y a, dit-il, de la différence entre voir, ouyr, ou sçavoir *plus*; et voir, ouyr, ou sçavoir *mieux* : car qui void *mieux* void *moins*; et qui void beaucoup ne void pas *si bien*. Il est rare que ceulx qui sçavent beaucoup sçachent bien ce qu'ils sçavent, parce que la vertu et la force de l'entendement, espanché en la cognaissance de plusieurs choses, est moins forte et vigoureuse que quand elle est ramassée à la considération d'un seul object (2). » La vertu et la force de l'entendement, c'est justement cette vigueur de l'esprit qui s'est, par l'acte de bien comprendre, transfigurée en ce qu'il a étudié. A la suite du saint docteur, on aimera à entendre deux philosophes éminents, le premier surtout, expliquer la même vérité par des images qui la rendent palpable.

« Croira-t-on, dit Pascal, que deux personnes, qui ont lu et appris par cœur le même livre, le sachent également, si l'un le comprend en sorte qu'il en sache tous les principes, la force des conséquences, la réponse aux objec-

(1) Cf. *Introd.* III, III. Concl. — Chap. I, art. I, etc.
(2) Tr. de l'amour de Dieu. Liv. I, chap. X.

tions qu'on peut y faire et toute l'économie de l'ouvrage; — tandis qu'en l'autre ce sont des paroles mortes et des semences qui, quoique pareilles à celles qui ont produit des arbres si fertiles, sont demeurées sèches et infructueuses dans l'esprit stérile qui les a reçues en vain (1). »

« Un esprit supérieur, dit à son tour Maine de Biran, un génie vif et animé, convertit en sa propre substance tout ce qu'il reçoit du dehors; et, plus il s'alimente ainsi, plus il est vif ; comme un feu allumé qui convertit tout en lui. Au contraire, les esprits bas et communs sont transformés dans les choses ; et la quantité d'impressions, d'idées reçues, les absorbe ; comme un petit feu est étouffé par une trop grande quantité de matières combustibles (2). »

Nous ne saurons jamais assez, à la suite de ces esprits qui ont si bien pénétré la nature et les besoins de l'intelligence, former nos élèves à être attentifs et réfléchis, pour discerner et saisir, dans toutes leurs études, la vérité qui doit les nourrir, les fortifier, les transformer. Il faut avoir raison de bonne heure de cette légèreté naturelle qui effleure tout sans rien cueillir, et leur donner cette précieuse habitude, qui devienne leur impérieux besoin, de chercher en toute lecture la noble pâture de leur raison. « Quand une fois il a goûté du suc des mots, dit Joubert, l'esprit ne peut plus s'en passer ; il y boit la pensée. » Généreuse liqueur et divin nectar, qui dégoûte de ce qui donne seulement une sorte d'ivresse passagère ! Elle fortifie l'esprit, et l'élève toujours plus haut, à mesure qu'il s'abreuve davantage, sur les sommets de la raison.

C'est d'ailleurs la leçon que nous donne, par l'enseignement primordial et séculaire de l'étymologie, ce beau

(1) *Pensées*, I partie, art. III, p. 26. Edit. Didot.
(2) *Sa vie et ses pensées* p. 318. (Ernest de Naville.)

nom de *lecture*. La racine λεγ exprime l'idée de rassembler ; et en latin, le premier sens de *legere*, est *cueillir*. Par extension métaphorique, on a donné ce nom au rassemblement des idées. Toute lecture doit être une *cueillette*, une moisson, sous peine de forfaire à son vrai sens, et de manquer du profit que la sagesse de la langue populaire lui a, par cette démonstration, enjoint de nous procurer.

Ce qui du reste a toujours été un avantage, que rien ne peut remplacer, s'impose aujourd'hui comme une nécessité impérieuse ; l'habitude de chercher, de discerner, de s'assimiler la vérité, on l'a déjà dit (1), n'est plus seulement le moyen le plus fécond, et à peu près indispensable, de former les esprits sains, droits, et forts ; c'est la condition absolument requise pour les préserver de l'erreur et assurer leur salut. D'où vient le danger ? de la diffusion immense de la presse et de son prodigieux crédit. On a cité dans *l'Introduction* les lignes émues d'un écrivain de mérite et de cœur, quels qu'aient été un moment ses écarts, qui décrit et déplore la fatale influence du journal. Elle s'accroît de jour en jour en des proportions effrayantes. Des masses de feuilles s'impriment, toujours plus audacieuses et impies ; et les esprits asservis acceptent, sans hésitation ni réserve, ce poison qui les énerve et les tue peu à peu.

Mais il faut aller plus loin, et surprendre le moyen fatal que la presse met en action pour détruire ainsi à la longue, et d'un même coup, la raison et la vérité (2), l'œil et la lumière. Ce secret pernicieux n'a pas échappé aux investigations des hommes de conviction et de génie. Écoutons d'abord un critique de haute compétence : « C'est chose étonnante, dit M. Max Muller, que d'observer combien

(1) Cf. *Introduction* III, II.
(2) Diminutæ sunt veritates. Ps. XI, 2.

le sens des mots est variable, et par quelles nuances les mots se distinguent dans la bouche de presque tous ceux qui les emploient.Des termes tels que la *Nature*, *le droit*, *la liberté*, *la nécessité*, *les corps*, *la substance*, *la matière*, *l'Église*, *l'État*, *la Révélation*, *l'inspiration*, *la connaissance*, *la croyance*, sont lancés de tous côtés dans les guerres de mots, comme si tout le monde en connaissait la signification, et les employait dans le même sens ; tandis que la plupart des hommes, et en particulier ceux qui représentent l'opinion publique, apprennent ces mots dans leur enfance,en commençant par leurs conceptions les plus vagues, auxquelles ils ajoutent de temps à autre des idées nouvelles. Plus tard ils corrigent également au hasard quelques-unes de leurs erreurs involontaires ; mais jamais, il ne font un inventaire exact de ces mots ; jamais ils n'approfondissent l'histoire des termes qu'ils manient si librement, ni ne se rendent clairement compte de leur signification pleine et entière, suivant les règles de la définition logigue (1). »

Un éminent publiscite, dans des études admirables sur le mal social, ses causes et ses remèdes, s'est rencontré, sans le moindre concert préalable, avec le grand linguiste : « L'abus incessant, dit-il, d'une dizaine de mots, *liberté*, *égalité*, *fraternité*, *démocratie*, *progrès*, *civilisation*, *science*, *esprit moderne*, *etc*.., qu'on ne définit pas, plonge nos esprits dans un état honteux d'inertie. Les orateurs de nos cinq cent mille cabarets, et les journalistes qui les endoctrinent, exploitent, à l'aide de ces mots, les vagues aspirations des masses ignorantes ou dégradées. Le premier venu acquiert ainsi le pouvoir de propager l'erreur ; il n'a plus, en effet, qu'à prononcer certains mots (2), et il n'est plus tenu de

(1) *Science du langage*. Nouvelles leçons, II[e] vol. 12[e] leç. p. 281.
(2) Quand l'ennemi veut mettre en circulation une idée fausse, il lâche aussitôt une formule menteuse. Si le mot prend, l'affaire est

créer péniblement ces sophismes que J. J. Rousseau, en présence d'esprits moins abusés, fondait avec art sur des raisonnements faux et des faits controuvés. Quant aux classes honnêtes et éclairées, elles tentent vainement de ramener ces mêmes mots à leur sens vrai ; et l'emploi qu'elles en font vient encore aggraver le mal. Il serait temps que des écrivains éminents intervinssent pour discréditer cette littérature révolutionnaire, et arrêter ainsi les gens de bien sur la pente où ils glissent...... Ce n'est qu'autant que nous serons débarrassés de cette phraséologie abrutissante que nous reprendrons possession de nos facultés intellectuelles (1). »

Tel est le danger, telle en est la cause. L'intelligence, la raison se perd, submergée, corrompue, pervertie, par l'erreur qui envahit. Jadis il fallait à cette œuvre satanique les habiletés du sophisme ; aujourd'hui l'emploi d'un mot y suffit. La moindre apparence incline et

faite, car la chose vient au bout : c'est là l'histoire de bien des mots, et de bien des choses. J. A. SCHMIT, *la question révolutionnaire* (Assoc. cath., 15 août 1878).

(1) *Réforme sociale.* Préface de la IV[e] édit. — L'écrivain de vrai mérite, qui vient d'être cité, prématurément enlevé par la mort, a donné avec originalité un exemple de la perfidie avec laquelle la secte se joue du sens des mots. Il s'agit de *l'instruction laïque.* « Je suis frappé, dit-il, dans cette expression même, de quelque chose comme d'un manque de franchise. Qu'est-ce que l'instruction laïque ? est-ce l'instruction donnée par les laïques ? Si toute l'affaire se réduit à passer une redingote au lieu d'une robe ou d'une soutane, c'est bien du bruit pour bien peu de chose. Mais s'arrangerait-on en effet d'un instituteur en robe courte qui enseignerait et pratiquerait le catéchisme ? Ce n'est donc pas le personnel de l'enseignement, c'est l'enseignement lui-même qu'on veut émanciper du temple et déshabituer de Dieu. Alors pourquoi laisser entendre autre chose ? De quel dictionnaire s'autorisera-t-on pour faire de laïcité le synonyme d'impiété ? Et de quel droit entreprend-on de compromettre cette appellation de laïque, qui est celle d'à peu près tout le monde ? L'école laïque, la sécularisation de l'école, qui avait jamais entendu, avant ces derniers temps, accoupler pareils mots avec pareils sens ? Il y a donc eu ici originairement *violation de la langue* et surprise de la bonne foi publique ; et l'on s'est servi des *mots qui n'avaient pas le sens, pour conduire au sens que n'avaient pas les mots.* » J. A. SCHMIT, loc. cit.

entraîne les esprits déracinés du sol de la vérité, dépourvus de solidité et de frein, fantômes d'esprits. Jamais on n'a pu mieux appliquer qu'à la génération présente, devenue le jouet des scribes et la proie du mensonge, les malédictions de l'Apôtre : « Nuées sans eau, dont « s'amusent les vents ; arbres d'automne, sans fruits, « deux fois morts, arrachés ; flots de la mer dans l'orage, « couverts de l'écume de leur honte : les tourbillons des « ténèbres les attendent pour l'Éternité (1)! » Et aujourd'hui, ce n'est plus seulement des dogmes de la foi, mais des vérités élémentaires de la raison, que le Prophète, « qui égale les lamentations aux calamités, » déplore la ruine, en gémissant sur l'impuissance de réfléchir où en sont venus les hommes : *Desolatione desolata est omnis terra, quia nullus est qui recogitet* (2).

Que faire donc, sinon les efforts les plus persistants pour former l'élève à se rendre attentif et à réfléchir ; à plonger aux entrailles de toute parole le scapel *de l'analyse,* pour sonder et dépouiller; à mettre habituellement en action les organes de la digestion intellectuelle, pour rejeter le mal avec horreur et le vide avec dégoût, et pour s'assimiler le bien avec une joie proportionnelle à sa réalité et à sa valeur.

Que chaque maître chrétien se le dise avec une conviction, qui ne saurait manquer d'électriser et de soutenir son courage : Quand j'aurai ainsi communiqué, ou rendu, à un jeune esprit la conscience, l'estime, l'amour, l'usage, de ses plus salutaires facultés, quand je l'aurai aidé à se rendre compte, à discerner, à saisir substantiellement la vérité sous le voile des choses, pour adhérer à

(1) Nubes sine aqua, arbores autumnales, infructuosæ, bis mortuæ; eradicatæ ; fluctus feri maris despumantes suas confusiones, sidera, errantia, quibus procella tenebrarum servata est in æternum. JUD. *Ep. cath.*

(2) JEREM. XII, 11.

elle et en elle se transfigurer; de cet esprit je serai le sauveur, et, par lui, dans une mesure certaine et appréciable, j'aide à sauver la raison qui s'éteint.

II. Voilà le but déterminé; et déjà la méthode s'indique d'elle-même, et le nom en a été prononcé, c'est *l'Analyse*. Il s'agit, disons-nous, d'assimiler la vérité à l'esprit pour le transfigurer en elle; or, comment les organes opèrent-ils pour assimiler au corps l'aliment qui lui donne ou lui rend sa vigueur? On ne leur présente pas en masses compactes soit le pain, soit la chair. Au préalable, on a tout découpé en tranches et « menus morceaux » ; puis l'appareil intérieur triture et tamise, échauffe, colore, anime et livre au torrent de la circulation, qui porte à chaque membre la substance homogène dont il se réconforte et se vivifie.

Faisons donc de même pour nourrir, refaire et transfigurer l'esprit. Il est trop faible pour recevoir la vérité dans sa plénitude et son *intégrité*; *il faut la lui diviser*. Ainsi qu'il a été dit plus haut (1), sous une autre métaphore, il faut décomposer — c'est la traduction exacte du mot *analyser*, — l'unité de l'édifice et le soumettre par parties aux étreintes bornées de notre attention (2). Telle est la condition absolument nécessaire pour que l'esprit puisse saisir et embrasser, discerner et rejeter ce qui est faux ou vain, féconder et comme faire éclore, par son application sur les mots et les choses, le vrai qu'ils renferment et se transformer en lui.

Mais il y a une différence essentielle entre l'alimentation du corps et celle de l'esprit. Composé de parties, il ne faut au corps, pour le nourrir, que des parties; qu'elles

(1) Cf. chap. I, art. I, § 2.
(2) Rappelons-nous le mot si heureux de Joubert. « L'attention est d'étroite embouchure; il faut verser avec précaution et, pour ainsi dire, goutte à goutte. » *Tit.* XXII, LXXIX.

soient saines et en quantité suffisante, c'est assez. L'âme est simple ; simple est aussi la vérité qui est son aliment. Le procédé qui lui divise la vérité, s'il est nécessaire, est donc aussi imparfait. Ce ne sont pas des fragments désagrégés, membres épars, *disjecta membra*, comme a dit le poëte, qui peuvent convenir à une intelligence dont le besoin essentiel et caractéristique est d'aspirer à la vérité pleine et simple. Il faut donc chercher dans les parties la suite et la liaison, pour recomposer le tout ; il faut rétablir la pensée dans son intégrité, l'édifice dans son unité compacte, en remettant tout à sa place d'où on l'a artificiellement et momentanément arraché. La *Synthèse* succède donc à l'analyse, qui sans elle ne serait que l'œuvre du scalpel sur le cadavre. La synthèse fait réapparaître la vérité une et vivante, telle que l'esprit la réclame, parce qu'il est un comme elle et qu'il doit vivre de sa vie.

C'est ainsi qu'il vient à bout de juger, avec toute la sécurité que cette vue magistrale de haut et d'ensemble peut seule garantir. Il juge, en connaissance de cause, de la valeur des choses et du mérite de la composition ; et dès lors ce qu'il rejette est définitivement condamnable ; ce qu'il admet, c'est la vérité substantielle et pure qui est son noble et salutaire aliment.

Cette notion de l'analyse en indique la vraie méthode, qu'on va maintenant exposer. Disons d'abord qu'elle exclut ce qui en porte quelquefois le nom, et qu'on appelle improprement *analyse littéraire* ou *oratoire*, selon l'espèce, d'après l'objet. Cet exercice, tel qu'il se pratique trop communément, consiste à demander compte à l'élève, par écrit ou de vive voix, des règles oratoires ou littéraires dont on peut trouver l'application dans une pièce de quelque genre que ce soit. Par exemple, dans un discours, l'exorde, la division, les preuves, etc.... ; dans une tragédie, l'exposition, le nœud, le dénouement ;

et, dans quelque écrit que ce soit, les figures, les effets d'harmonie, les artifices littéraires, etc.

Cet exercice a sa valeur, comme étude pratique de règles; mais ce n'est pas l'analyse qu'on vient d'exposer, cette étude de dissection de la pensée pour la saisir, l'incorporer et en faire la substance de son esprit. On pourrait s'étendre longuement sur un morceau d'éclat, et y découvrir une quantité de ces procédés de style employés par l'auteur, soit à son escient, soit même souvent à son insu, sans que cet étalage attestât un véritable profit en fermeté et en développement de la raison.

Il faut dire même que cette manière de juger les choses par morcellement, et par la forme seulement apparente, est contraire au développement normal de cette faculté. On y a trop peu de souci de ce qui est cependant de première importance pour le jugement, savoir du rapport des parties à la fin et de l'élocution à la pensée. En jugeant les œuvres d'autrui et en composant soi-même, pensées et style, détails et ensemble, moyens et but, ne doivent pas être séparés. Il est bien nécessaire, à la vérité, d'examiner chaque chose à part et successivement, puisque telle est la condition que la faible portée de notre esprit et sa dépendance des sens lui imposent; mais que ce soit toujours avec la préoccupation de reconstituer l'unité le plus tôt et le plus parfaitement possible. Qu'on se garde surtout d'encourir le reproche que faisait Cicéron aux sophistes d'une école à laquelle il attribue, à tort ou à raison, Socrate pour chef, le reproche de séparer de parti pris, de *faire divorcer*, le cœur et la langue (1). Pour continuer cette image, nous ne craindrions pas d'emprunter la parole même du Maître, tant l'union est ici de droit naturel et de précepte surhu-

(1) De Socrate discidium illud exstitit quasi linguæ et cordis, absurdum sane et inutile et reprehendendum, ut alii nos sapere, alii dicere, docerent. *De orat.* III, 16.

main : « Ce que Dieu a réuni, que l'homme ne le sépare jamais (1) ! »

La vraie et profitable analyse est donc celle qui creuse au fond, et qui cherche l'idée dans sa substance, sa cohésion et sa simplicité. C'est ainsi qu'elle a été recommandée même pour l'enseignement élémentaire (2). Mais il faut ici entrer plus avant dans la pratique de cet exercice. Avant tout, qu'on s'efforce donc de bien comprendre ce que l'auteur a dit, de manière à pouvoir rendre compte, en quelques mots, du fond et de l'enchaînement de tout le morceau, ou de tout l'ouvrage. Ce premier et principal travail est, au témoignage de Bossuet, une sorte de dissection. Il le pratiquait assiduement avec son élève, et il l'a décrit en ces mots : « Quand un discours frappait l'esprit et l'émouvait davantage (ce n'est en effet qu'aux pièces de valeur qu'on applique l'analyse), nous enlevions les figures et les ornements du langage ; arrachant en quelque sorte la peau, et le réduisant à une sorte de tissu d'os et de nerfs, c'est-à-dire, aux idées nues et simples (3). »

Pour faire ce travail avec fruit, il faut y mettre de l'ordre ; ou plutôt, il faut chercher et suivre à rebours l'ordre de la composition. Quand il compose, un auteur de mérite se propose toujours de rendre une idée qui le domine. Simple et une dans sa conception, pour la transmettre par les sens à d'autres esprits qui la recevront par les sens, il est contraint de la diviser : quel est l'ordre logique de cette division ?

Toute grande idée se présente sous certains aspects principaux par lesquels il est nécessaire de l'envisager,

(1) MATH. XIX, 6.
(2) Cf. *supra*: Chap. I, art. II, § 2.
(3) Sublatis figuris ornamentisque verborum, quasi detracta cute, ad ossium nervorumque compagem, hoc est, ad simplicia nuda argumenta redigere solebamus. *De instit. Delph.* IX.

pour qu'elle pénètre, au moindre détriment possible de son unité et de sa simplicité. Ce sont comme les premiers sommets sur lesquels on aura à s'arrêter, en descendant du haut de la grande cime, d'où tout vient et où tout doit remonter.

Ces idées, secondaires par rapport à la première, sont principales à l'égard de celles en qui elles auront à être partagées à leur tour, et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'on arrive aux derniers et irréductibles éléments de la pensée. C'est comme un bel arbre où, du germe, par les racines et le tronc, procède, d'une manière régulière et harmonieusement décroissante, la puissante ramure des branches. On a ainsi une succession de Parties, de Livres, de Chapitres, d'Articles, d'Alinéas, qui expriment matériellement à l'œil l'ordre logique de ce déploiement de la pensée ; dans les poëmes, ce sont les Chants, les Actes, les Strophes etc... La phrase, distinguée dans ses membres par les signes gradués d'une ponctuation intelligente, est la dernière de ces réductions.

Si tel est l'ordre d'une bonne composition, tel sera celui de l'analyse, mais en remontant. On devra partir des phrases et des alinéas, pour résumer l'article et s'en faire l'idée précise ; des articles, pour se rendre compte du chapitre; des chapitres,pour le livre,etc... On arrivera ainsi à reconstituer, degrés par degrés, dans sa simplicité et son unité parfaites, l'idée dominante de l'ouvrage.

Il est vrai que cette idée est toujours, avec plus ou moins de netteté, dès les premières pages, indiquée par l'auteur. Il faut bien qu'il fasse connaître son plan ; c'est du plan que vient l'ordre lumineux de sa composition, c'est aussi le plan qui guidera le lecteur dans son étude. Mais autre chose est de recevoir cette indication sur la parole du maître, et autre chose d'extraire soi-même le plan de la suite des pages ; et les idées mères, de leur développement.

D'un côté, on a *appris*: ce sont des formules qui s'imposent à la mémoire ; de l'autre, on a *compris* (1). On a compris, puisqu'il a fallu embrasser tout l'ensemble, et l'étreindre au point de condenser les pensées et de les réduire à leur substance la plus simple ; il a fallu ouvrir, pénétrer et s'approprier tous les détails et toute la suite des mots pour en exprimer « le suc » dans sa saveur définitive. A cette condition, on s'est vraiment assimilé les idées de l'auteur ; on s'est mis en état de contrôler expérimentalement, et en pleine connaissance de cause, ses formules générales et son plan, et d'admirer, avec compétence et profit, les élans de son génie contenus par la fermeté de son goût. On remarque aussi les lacunes et les défauts de proportion, ou de suite, qui peuvent toujours se rencontrer même dans les meilleures compositions.

C'est par là qu'on arrive à des formules ou sommaires, plus précis, ou plus substantiels que ceux qu'on trouve dans les tables toutes faites. Car souvent ces sommaires, ces titres, ces marges, ou ces tables analytiques, sont l'ouvrage des éditeurs qui les rédigent avec plus de hâte que de conscience. Les auteurs de génie répugnent à ce travail, dont ils n'ont pas besoin pour se rendre un compte exact de leurs pensées et qui arrête leur essor ; ils l'abandonnent à d'autres ou s'inquiètent peu, s'ils le font, d'y mettre la dernière main. Aussi, le plus souvent, ces titres indiquent la pensée par son côté extérieur, sans exposer substantiellement ce qu'elle est ; ils sont le cadre, non le fond ; et il reste à faire le plus essentiel, comme le plus difficile, de la tâche.

Il est donc utile, même indispensable, d'apprendre de l'auteur le plan qu'il va suivre et les idées principales qu'il va développer ; mais à condition d'en référer sans

(1) Cf. chap. I, art. I, § 1.

cesse par soi-même à ces grandes lignes qu'on tiendra toujours en vue. A mesure que « la dissection » avance, on rapportera fidèlement les pensées réduites qu'elle donne à ce plan et aux idées principales, afin de reconstituer peu à peu l'unité momentanément brisée, et de créer soi-même en quelque sorte, par ses réflexions, cet ordre que l'auteur s'est proposé. C'est l'œuvre de la synthèse ; et elle ne donnera tout son fruit, elle n'introduira pleinement la pensée de l'auteur dans l'intime de l'âme, que lorsque l'analyse *des dernières* lignes aura livré les détails et les nuances extrêmes et permis ainsi de mesurer l'ensemble dans toute sa portée.

Du sommet qui domine un beau et vaste paysage, le voyageur contemple les villages qui le peuplent, les vallées sinueuses et les gracieuses collines, les cours d'eau qui en tracent les contours. Un ami qui connaît les lieux vient à son aide ; il met les noms sur les choses et oriente son *coup d'œil*. Ce spectacle a ses charmes ; mais l'âme n'est pas émue dans sa profondeur ; cet ensemble reste vague et superficiel, il n'a pas pénétré. Si l'on veut que l'image entre dans l'esprit, qu'il la saisisse pour toujours et la fasse sienne, que le voyageur descende et qu'il applique l'analyse à ce tout sur lequel son regard glisse sans adhérer. En suivant la route qui lui a été indiquée, il parcourt les villages, en observe les curiosités, en mesure les distances réciproques ; il monte les pentes et il côtoie les ruisseaux ; les bouquets de verdure, les prairies onduleuses, les accidents pittoresques, il a tout remarqué. Cette expérience faite de tous les détails de la scène, de leur nature propre et de leurs mutuelles relations, il a contrôlé, vérifié, complété même et rectifié, les indications de son guide : qu'il regagne le sommet. Cette fois il sait, il comprend, il possède son paysage. Toutes les parties lui réapparaissent dans une lumière nouvelle plus vive et plus communica-

tive. Elles sont distinctes ; chacune réclame son attention et lui donne la joie d'une connaissance acquise ; mais elles sont connexes et coordonnées dans la synthèse dont il possède le secret. Sans rien perdre de leur charme propre, elles se fondent en quelque sorte dans l'unité de l'ensemble, qui se révèle alors dans sa pleine et ravissante beauté.

Qu'ainsi procède l'analyse sur les données que l'auteur lui fournit. En partant de là pour tout y rattacher, on aborde une partie déterminée, un chapitre par exemple ; et, dans le chapitre, un article, alinéa par alinéa. On résume chaque passage le plus succinctement possible, ayant soin de bien remarquer la limite de chaque pensée de détail, le point où elle commence et où elle se termine, la chaîne qui les lie l'une à l'autre et qui fait de leur succession logique un seul tout ; la part selon laquelle chacune contribue à développer l'idée mère dont elle est la dépendance, comme une branche développe le tronc ou le rameau sur lequel elle s'est épanouie. A mesure qu'on avance, chaque point de détail se dessine dans sa lumière propre et dans sa relation avec l'ensemble ; les preuves, les exemples, les descriptions, les amplifications, les autorités, tout se distingue, s'éclaircit, se subordonne au dessein final ; la proportion et la convenance font éclater l'unité et resplendir le beau ; les ornements se justifient et tirent un nouvel agrément, avoué par le goût, de la vérité qu'ils revêtent ; comme une belle robe, riche et flottante, du personnage qui sait dignement la porter.

Que maintenant, fermant le livre et s'abandonnant à ses souvenirs, l'analyste remonte, et se pose sur la cime d'où le bel horizon l'avait plutôt ébloui que contenté ; qu'il se recueille dans la contemplation paisible de l'idée générale, dont l'épanouissement a produit les merveilles que son étude lui a livrées. D'un seul coup d'œil, simple

comme elle, tout ce qu'il a vu laborieusement, par regards successifs, se groupe et s'anime dans cette synthèse qu'il maîtrise, comme les rayons épars dans l'unité du foyer. Il comprend, il goûte, il possède. Il sent que tout est à lui, à la vivacité même et à la joie naïve et fière de son admiration, de cette noble passion dont on a dit ailleurs, d'après Longin, la douceur et la fécondité (1).

S'il est plein, s'il se sent lumineux et fort, c'est qu'il a trouvé son aliment, et que, sous la forme simple qui convient à son esprit, il se l'est heureusement assimilé. Pareille à ces essences que l'alambic tire des fleurs, et qui, sous le plus mince volume, en possèdent toute la vertu et exhalent le plus exquis de leurs parfums; pareille encore à ces matières compressibles qui, en déployant soudainement leur force d'expansion, remplissent et animent les plus vastes espaces, la pensée extraite et condensée par l'analyse reste tout ce qu'elle est ; elle se livre, avec toutes les richesses de sa vaste compréhension, à l'esprit qui a su la concentrer ; et, quand il le voudra, sa réflexion puissante fera jaillir du germe tous les trésors qu'il tient renfermés.

Ce n'est pas seulement le mérite de la composition que l'analyste est ainsi parvenu à apprécier ; il juge aussi le fond avec compétence ; il prononce sur la valeur intellectuelle et morale de la pensée, aussi bien que sur l'ordonnance ; il fait la preuve de la qualité intrinsèque de cette ambroisie dont il entend se nourrir. A mesure que les conceptions de l'auteur se montrent à nu, dans leur pure simplicité, il est nécessaire que leur valeur se déclare. S'il y a du sophisme, il se dissout; les intentions hypocrites se dévoilent ; le masque, jouant le beau, dont se couvrait le vice ou la perversité, tombe ; la sotte

(1) Cf. chap. II, art. I, § 5.

envie de plaire, la déclamation, l'enflure, se trahit. Quand l'œuvre a résisté, c'est que l'auteur est en effet tout ce qu'il essayait d'être, élevé et profond, riche et modeste à la fois, serviteur fidèle, et apôtre passionné, de la vertu, portant donc au front l'empreinte définitive et méritée du beau.

Qu'on fasse répéter souvent aux élèves ces salutaires exercices, ils en contracteront l'habitude, et d'eux mêmes, sans efforts, souvent sans avoir besoin de la plume, ils porteront dans leurs lectures *l'esprit d'analyse*. Ce qu'on appelle *esprit*, c'est l'habitude élevée au plus haut degré de promptitude et d'aisance. L'homme qui aura acquis l'esprit d'analyse ne lira qu'en jugeant et pour juger, jamais pour la sotte et dangereuse curiosité qui a été plus haut condamnée. Il jugera avec autant de facilité que d'assurance, non pas pour le stérile et amer plaisir de critiquer, mais pour exercer, sur l'aliment de son esprit, l'indispensable discernement du bon goût. En lui, l'attention, cette faculté éminente dont on a dit l'importance sans égale, sera donc éveillée, souple et ferme, au point, dit admirablement Joubert, « de voir les idées comme les yeux voient les corps (1). »

Il y faut du temps; mais comment le regretter? Cette habitude donne à l'esprit tant de solide, de justesse et de sécurité! n'est-ce pas le moyen d'arriver à remplir toujours et partout le salutaire conseil de saint Thomas, dont nous avons expliqué plus haut la profonde et opportune sagesse: « Tout ce que vous faites, tout ce que vous lisez, tâchez de le comprendre (2)? » La grande cause des erreurs et des égarements de la jeunesse, c'est la légèreté d'esprit, qui ne veut pas, qui bientôt ne sait, ni ne peut, réfléchir. De nos jours, on l'a dit plus

(1) *Pensées*, Tit. XXIII, CLXXV.
(2) Cf. *Introd.* § III, *ad fin.*

haut, à cause de l'envahissement et de la violence du mal, cette légèreté est désastreuse, souvent irrémédiable. Il faut apprendre à être attentif et à réfléchir pour garder les mœurs : l'habitude de la réflexion — et l'analyse l'exige à la fois et la communique — l'habitude de la réflexion est la garantie de la vertu.

Saint Augustin donne de cette affirmation une preuve originale et piquante. Il fait observer que, dans l'ancienne Loi, c'étaient les animaux ruminants qui étaient censés purs. Or, à ses yeux, la faculté de ruminer est le symbole de la réflexion. « Quand, après avoir lu, dit-il, quelque chose d'utile, on le ramène, par la douceur du souvenir, des intestins de la mémoire, si l'on peut ainsi dire, à la bouche de la réflexion, n'est-ce pas en quelque sorte ruminer spirituellement (1) ? » Dès lors, si l'on néglige de mettre à l'œuvre cette faculté de si nécessaire influence, « on se range soi-même sous l'emblème des animaux impurs ; » et c'est le cœur dénué de vertu que cet emblème signifie. Ailleurs il tire cette conclusion : « Si Dieu a choisi la rumination pour le signe des animaux purs, c'est pour insinuer que l'homme ne doit rien admettre dans son esprit que pour se hâter de l'y soumettre à ses réflexions (2). »

C'est donc encore une fois la vertu, ce dernier terme du bon enseignement, que nous trouvons au bout de notre manière d'étudier solidement les modèles ; et ce n'est pas être téméraire que de juger de la valeur, non seulement de l'esprit, mais du cœur, à la facilité et à la sureté de l'analyse, à l'habitude qu'on aura su en contracter.

(1) Quod enim utile audieris, velut ab intestino memoriæ tanquam ad os cogitationis, recordandi dulcedine, revocare, quid est aliud quam spiritualiter, quodam modo, ruminare ? Quod qui non faciunt immundorum animalium genere figurantur. (*Contra Faust*. Lib. VI, VII.)

(2) Ipsa ruminatione, in qua significat Deus munda animantia, hoc voluit insinuare, quia omnis homo, quod audit, sic debet in cor mittere, ut non piger sit postea inde cogitare. *In ps.* XLVI, I.

Ne négligeons pas une recommandation qui a son importance : c'est de mettre la correction et l'ordre matériels dans ce travail. Disons d'abord que ce doit être une œuvre de style. Sans accuser de la prétention, la rédaction doit être *écrite*, c'est-à-dire,se présenter avec la suite naturelle que les verbes, dans les temps et modes personnels, donnent aux phrases : énoncer les choses sous la forme vague de l'infinitif serait défectueux, non seulement au point de vue de l'intérêt, mais aussi de l'enchaînement si essentiel à la bonne analyse.

Écrite littérairement, la rédaction sera ensuite écrite, peinte si l'on veut, lisiblement. Il faut qu'elle se lise sans efforts ; car les idées y étant résumées à leur très-simple expression, la moindre omission romprait la chaine et rendrait la rédaction inintelligible. On aura soin de distinguer par des alinéas, séparés à propos, le passage d'une espèce d'idée à une autre, et, par des titres, les divisions plus générales. Il serait avantageux de réserver des marges assez larges pour des sommaires qui, en tête de chaque alinéa, en résumeraient la pensée avec la dernière précision. Si ces sommaires sont exacts, s'ils s'enchaînent avec rigueur, d'un coup d'œil ils rappelleront la substance de toute l'analyse.

Pour aider à comprendre la méthode d'analyse qui vient d'être exposée, on va joindre un essai. L'ouvrage qui servira de modèle est trop vaste pour qu'on puisse pousser l'analyse qusqu'aux détails ; mais on fera assez pour que la manière de procéder se dégage et se fasse aisément saisir. C'est le DISCOURS SUR L'HISTOIRE UNIVERSELLE, œuvre monumentale d'une grandeur et d'une utilité exceptionnelles, que le génie le plus complet, aidé d'une très-vaste et solide science, a élevé à la gloire de la Providence divine, pour le plus salutaire enseignement de l'esprit humain.

Conformément à nos principes, cherchons d'abord

l'idée générale. Ce n'est pas seulement ici de l'histoire, c'est de l'histoire *discourue*, c'est-à-dire, exposée pour être appréciée ; on dirait aujourd'hui c'est de la philosophie de l'histoire. Bossuet, pour justifier son titre, doit donc d'abord exposer les faits, puis *discourir* pour les apprécier en expliquant leurs causes. Le titre ne dit rien, ne fait même rien soupçonner du fond de cet incomparable traité, de sa portée si élevée et si ample. Nous n'avons donc pas là cette formule de l'idée générale que nous voulons ; et notre tâche est de l'extraire, comme on l'a dit, de la suite et du développement total. Essayons d'y réussir, en nous aidant de toutes les indications de l'auteur sur le plan qu'il suit et le but qu'il se propose d'atteindre.

Dès le début nous remarquons cette phrase qui entre déjà dans le vif : « Vous voyez tous les siècles se développer en peu d'heures devant vous ; vous voyez comme les empires se succèdent les uns aux autres, et comme la religion, dans ses différents états, se soutient également (1), depuis le commencement du monde jusqu'à notre temps (2). » En rapprochant ces lignes de l'alinéa qui termine *l'avant-propos*, et qui répète les mêmes idées en changeant seulement de place les deux dernières, on a le plan de l'ouvrage et sa division en trois parties, savoir : l'exposé sommaire des faits de l'histoire universelle, ou la *suite des temps*, l'appréciation des faits qui donnent à entendre la suite et la durée perpétuelle de la religion, et ceux qui nous découvrent les causes des grands changements arrivés dans les empires.

C'est bien déjà l'idée du livre et de ses grandes divisions ; mais c'est l'idée indiquée, non exposée ; c'est la toile, le cadre si l'on veut, non le sujet du tableau. Il faut nommer et caractériser en quelques mots ce qui

(1) C'est-à-dire *avec égalité, égale à elle-même.*
(2) Avant-propos, *vers. med.*

explique cette miraculeuse permanence de la religion à travers le cours flottant des empires qui s'écroulent, cette fixité absolument exceptionnelle sur un sol éternellement mouvant ; il faut nommer et caractériser aussi la loi selon laquelle s'opère ce mouvement des empires qui s'élèvent et disparaissent tour à tour.

Cherchons, en suivant toujours l'auteur, avec l'attention que mérite cette immense et intéressante question. Écartons d'abord de notre analyse la première partie, qui n'est elle-même qu'une analyse en quelque sorte irréductible. Dès le début de la seconde partie, apparaît la cause suprême, *Altisima Causa,* qui explique tout et sans qui rien ne s'explique. « Les choses sont ce que Dieu veut qu'elles soient, » a dit ailleurs Bossuet (1). Il veut que la religion soit immuable et que les choses humaines se renouvellent ; ainsi en sera-t-il, et il suffit de constater de sa volonté par sa présence.

Or c'est Lui que Bossuet s'attache, dès le début et toujours, à nous montrer. Le voici : Il est là, au-dessus et au milieu de ce peuple qu'il s'est choisi « pour être un exemple palpable de son éternelle Providence (2). » Il se révèle, dans la religion qu'il lui donne, par l'antiquité et l'uniformité du culte, par la suréminence des enseignements, par ses triomphes toujours renouvelés sur les causes de ruine qui, au-dedans et au-dehors, ne cessent de la menacer (3). A tout instant sa providence se montre par des miracles, par des actes d'élection et de préférence, par des sacrifices qu'il réclame ou des ordres qu'il impose : Noé, Abraham, Jacob, Moyse, David, les Prophètes, viennent successivement, à l'appel de Bossuet, rendre leurs témoignages (4). Il y a plus ; les nations infidèles,

(1) *Tr. du libre arbitre.*
(2) IIe partie, chap. I.
(3) Ibid.
(4) Chap. I à V.

les ennemis de Dieu, de sa religion et de son peuple, ont ici leur mission à remplir ; ils menacent le peuple de Dieu, pour le maintenir dans sa foi ; ils le frappent, quand il l'a trahie. Mais ils sont frappés à leur tour, quand ils ont accompli l'œuvre divine, frappés et exterminés, tandis que le peuple lui-même, seulement châtié par la miséricorde, répare ses ruines et revit pour sauver avec lui la religion dont il a le dépôt (1). Voilà la solidité exceptionnelle, la permanence immuable, qui s'explique : *Digitus Dei est hic* (2) !

Dans la troisième partie, où se déroule la suite des Empires, la même cause va apparaître, et la loi de leur succession, de leur naissance, de leur accroissement et de leur ruine, relèvera encore de la volonté et de la présence de Dieu. Ici le miracle n'est plus aussi nécessaire ; les causes secondes intelligentes agissent selon la liberté dont Dieu les a douées et qu'il respecte. Mais Il n'en est pas moins là ; et il est facile « de contempler dans ces grands objets, dit l'auteur, les secrets de la divine Providence (3). » D'abord ces empires ont une liaison nécessaire avec le peuple de Dieu ; et Bossuet trace, de ces relations, un court mais ravissant tableau, au début de la troisième partie. En second lieu, et pour cela même, les révolutions des empires ont été prédites par les Prophètes ; « leur fortune se trouve annoncée par les mêmes oracles du Saint-Esprit, qui prédisaient la succession du peuple fidèle. » Aussi en s'accoutumant « à suivre ces grandes choses, et à les rappeler à leurs principes, on est toujours plus en admiration des conseils de la Providence, » et, par conséquent, en la présence de Dieu.

Cependant cette élévation et cette décadence des empires ne dépendent pas exclusivement et immédiatement

(1) Chap. V, VI. VII.
(2) Ex. VIII, 19.
(3) III partie, chap.

de lui. « A la réserve de certains coups extraordinaires, où Dieu voulait que sa main parût toute seule (1), » les grands changements ont leurs causes secondes dans le libre usage des facultés que les hommes et les nations ont reçues de lui. Mais il n'en est pas moins vrai que « ce long enchaînement des causes particulières, qui font et défont les empires, dépend des ordres secrets de la divine Providence (2) ; » et que la divine volonté est la loi suprême qui explique et gouverne tout. Nous retrouvons donc, dans la suite des empires, aussi bien que dans celle de la religion et de son peuple, « ce Dieu qui tient du plus haut des cieux les rênes de tous les royaumes ; qui a tous les cœurs en sa main ; qui tantôt retient les passions, tantôt leur lâche la bride, et, par là, remue tout le genre humain ; ce Dieu qui règne sur tous les peuples ;.. qui, au témoignage de l'Apôtre, « est heureux, le seul « puissant, Roi des rois et Seigneur des seigneurs (3) ! »

Maintenant nous avons embrassé la suite de l'ouvrage et saisi sa vaste et profonde pensée ; nous pouvons exprimer en peu de mots celle de l'ensemble, et celles des deux parties dans lesquelles il se partage. L'idée générale que Bossuet a voulu mettre dans toute sa lumière, c'est DIEU CONSERVANT, POUR LE SALUT DES HOMMES, IMMUABLE ET TRIOMPHANTE AU MILIEU DES *FLUCTUATIONS DES EMPIRES*, LA RELIGION QU'IL A LUI-MÊME INSTITUÉE.

Cette démonstration embrasse tous les pays et tous les âges ; il n'est donc pas possible de la mettre, sans la diviser, à la portée de l'esprit humain ; Bossuet la partage. En premier lieu, il expose très-sommairement, mais avec une aisance et une clarté surprenantes, la suite des faits qu'il doit ensuite apprécier. Comme il le dit lui-même, « il accoutume l'esprit à *mettre ces événements dans leur*

(1) Chap. II.
(2) III part., chap. VIII.
(3) I TIM. VI, 15.

place, sans y regarder autre chose que l'ordre des temps (1). » C'est la chaîne dont la riche trame qu'il va ourdir fera le plus solide et le plus magnifique tissu ; la matière brute dans laquelle il va tailler le plus sublime peut-être des édifices qu'ait jamais élevés le génie de l'histoire.

En second lieu, il divise la suite de la religion d'avec la suite des empires. « Ces deux choses, il est vrai, roulent ensemble dans ce grand mouvement des siècles, où elles ont, pour ainsi dire, un même cours ; mais il est besoin, pour les bien entendre, de les détacher quelquefois l'une de l'autre, et de considérer (à part) tout ce qui convient à chacune d'elles (2). » La seconde partie a donc pour idée générale : DIEU CONSERVANT LA RELIGION DANS LE PEUPLE QU'IL S'EST CHOISI, PAR SON INTERVENTION PERSONNELLE ; SOIT PAR SES MIRACLES SUR LA NATURE, SOIT PAR LA DIRECTION QU'IL DONNE LUI-MÊME AU COURS DES ÉVÉNEMENTS.

L'idée générale de la troisième partie pourra se formuler ainsi : DIEU FAISANT TOURNER FINALEMENT AU PROFIT DE LA RELIGION LES ÉVÉNEMENTS, QUI RELÈVENT D'ABORD DU LIBRE USAGE QUE FONT LES HOMMES DES QUALITÉS DONT IL LES A DOUÉS.

Une fois ces données générales exprimées avec précision, on tient en mains le fil conducteur de l'analyse, et l'on peut commencer le résumé dont l'enchaînement est assuré d'avance. Dans chacune des deux dernières parties, la succession historique des faits fournit naturellement les divisions en chapitres. Au fur et à mesure que les temps se déroulent, les preuves de l'intervention divine en faveur de la religion se multiplient : le grand philosophe chrétien, les distingue, les met en lumière, les expose, les défend, les fait valoir, selon leur impor-

(1) Avant-propos : *vers-fin.*
(2) I partie : *vers. fin.*

tance par rapport à la grande idée dont ils sont la manifestation ou la preuve. Les chapitres sont l'expression matérielle de ce bel ordre.

Dès le début, la création du monde, comme dogme capital de la religion, méritait un développement spécial. Ce sera la première des subdivisions, ou le premier chapitre : *La Création et les premiers temps.* En commençant la lecture, selon la règle qui a été donnée plus haut, on remarquera que, depuis le début jusqu'à ces mots : *Voilà donc la religion toujours uniforme,* Bossuet exprime cette idée que nulle étude n'est plus belle, nul spectacle plus intéressant, que de suivre dans l'histoire le développement de la religion. On peut donc résumer cette idée en quelques lignes et écrire en marge ce sommaire : *Excellence de l'étude historique de la religion.*

Après ce préambule, l'auteur entre dans le vif du sujet. A partir de l'alinéa : *Voilà donc la religion toujours la même,* il commence à établir que la religion est divine, qu'elle vient de Dieu, par les caractères d'ensemble qu'il résume rapidement, savoir : son ancienneté et son uniformité, l'étonnante précision de ses données sur l'origine du monde, sa perpétuité malgré les causes de ruine conjurées contre elle du dedans et du dehors. Et l'on pourra résumer cette idée sous ce sommaire : *Titres généraux de l'excellence, ou divinité, de la religion.*

A partir de ces paroles : *Si maintenant nous venons à considérer quelle idée cette religion nous donne du premier Être,* on voit que Bossuet commence à considérer la religion intrinsèquement, pour y trouver les preuves de sa divine origine; et l'on peut résumer ce qui suit sous le sommaire : *Excellence, ou divinité, de la religion dans ses dogmes sur Dieu.*

A ces mots : *Et pour suivre l'histoire de la création etc,* l'auteur cherche les mêmes preuves dans le dogme de la création du monde, puis de la création de l'homme, enfin

de la chûte originelle etc... Ce sont autant de subdivisions bien distinctes de cette pensée principale : *l'Excellence de la religion considérée en elle-même*, et par conséquent de son origine en Dieu. D'autre part, cette pensée principale est un des développements naturels de l'idée dominante de la seconde partie, qui est consacrée à établir l'intervention personnelle de Dieu dans la religion qu'il a établie et qu'il conserve. Il est inutile de pousser plus avant cet essai.

Mais avant d'en finir avec l'analyse, on recommandera encore de ne jamais permettre que les élèves portent un jugement, essayent une étude littéraire quelconque, sur un ouvrage ou un morceau, sans l'avoir au préalable exactement résumé. Que ce soit un discours, une narration, une ode, une fable, un drame, un fragment d'histoire... etc., avant de s'inquiéter de savoir si l'auteur a bien dit, qu'ils cherchent d'abord ce qu'il a dit.

Un exposé des circonstances qui expliquent l'origine de la pièce, qui font connaître les précédents, le cadre, la scène etc.., est toujours bon à faire; c'est une introduction qui ouvre les vues, arrête les points de départ, et dispose ainsi à mieux juger en connaissance de cause. Il est temps alors d'entrer dans le menu, et de faire ressortir, en se gardant d'ailleurs de toute exagération, les artifices ou les mérites du style, et tous les détails qui mettent en relief la pensée et y font éclater la beauté.

ARTICLE TROISIÈME.

DE LA COMPOSITION.

« Pour bien écrire, a dit Joubert, il faut une facilité naturelle et une difficulté acquise (1). » Cette maxime

(1) *Pensées :* Tit. XXIII, XLV.

nous servira de division. La facilité à parler ou à écrire est un don de Dieu dans l'ordre de la nature : nous ne pouvons qu'indiquer, ou mieux rappeler, les moyens de la développer. Nous essayerons ensuite d'expliquer cette locution qui a un air paradoxal : « une difficulté acquise. » Puisqu'il faut l'acquérir, elle doit offrir des avantages : quels sont-ils? — Puisque c'est une difficulté, il faut en avoir raison : comment y parvenir? Ce seront les deux paragraphes.

§ I. — *Des moyens de développer la facilité naturelle.*

Par rapport au but que nous ne cessons de nous proposer dans cette Pratique de l'enseignement, nous avons peu à dire sur ce sujet. Bornons-nous donc à résumer en deux mots les conseils des maîtres. Pour apprendre à composer, il faut du fond et du style : on acquiert le premier surtout par la lecture, et la lecture analysée ; le style se forme aussi par la lecture, mais surtout par l'exercice.

I. On a assez parlé de l'analyse. C'est l'opération intellectuelle qui nourrit le mieux l'esprit de la substance dont il tire sa vigueur. *De nihilo nihil fit :* d'où viendront les idées, si ce n'est du contact avec les hommes qui en sont richement pourvus? Celles mêmes que l'écrivain tire de son fonds, une fois plus ou moins fourni, sont le résultat, par voie de conséquence et de cause, ou d'analogie et de contraste, par le choc d'où provient la lumière, sont le résultat que produit la réflexion ou l'imagination s'exerçant sur les idées acquises et possédées.

Dira-t-on que des lectures, faites rapidement avec des extraits copiés, peuvent conduire au même but? On acquiert par ce moyen des mots et des phrases plutôt

que des *idées ; et il* peut résulter de ce moyen de se pourvoir, qui annonce peu de fierté de caractère, une manière de composer, brillante tout au plus et en apparence abondante, mais sans chaleur vraie et sans cohésion, surtout sans ce cachet d'originalité qui est propre au talent, et que tout écrivain doit tâcher de se donner, au moins dans une certaine mesure,

L'analyse seule peut fournir le fonds, sans détriment pour la personnalité qui s'efface peu honorablement dans le plagiat. Car les idées sont impersonnelles dans leur substance, et c'est précisément cette substance que l'analyse dégage. Elle laisse au modèle le tour qui le caractérise ; et l'analyste, en composant, accommode ensuite la pensée selon sa manière propre ; il lui donne son accent à lui et sa couleur, qui le font reconnaître; il reste lui-même toujours. A la longue, il est vrai, si l'on pratique habituellement un bon auteur, son genre se communique : on reconnaît dans les ouvrages de valeur l'influence des modèles sur lesquels les écrivains se sont formés. Mais c'est une imitation qui n'a rien de servile ; c'est une marque de famille ou d'école, qui est toujours honorable quand le chef a du génie et du goût tout à la fois.

Mais si l'analyse est le moyen principal, elle n'est pas cependant le moyen unique d'acquérir le fonds d'idées nécessaire pour composer heureusement. Le commerce avec les esprits cultivés et avec les savants est aussi très-propre à ouvrir l'intelligence, à la fournir et à l'étendre. On distingue promptement, quand ils arrivent aux classes de lettres, les enfants accoutumés,au sein de leur famille, à entendre des conversations élevées. On ne saurait donc trop engager les élèves à rechercher, selon leurs moyens, la fréquentation des hommes qui peuvent leur rendre ce bon service, et à s'accoutumer entre eux à un langage noble sans prétention, utile au développement de leurs

connaissances, et d'où l'idée ne soit pas plus absente que les bienséances et la vertu.

II. La lecture ne peut manquer aussi de former au style. Mais il faut, pour ce dessein, la pratiquer autrement. Il s'agit de façonner l'esprit à une expression habituelle de ses pensées, correcte, claire et harmonieuse ; d'y créer en quelque sorte un type dans lequel la pensée, en se produisant au dehors, coulera d'elle même ses paroles, sans efforts, ou sans cette préoccupation qui nuit toujours à l'élan. C'est affaire d'oreille et de mémoire, ou, si l'on veut, de la mémoire sensitive de l'ouïe (1) ; et il faut trouver le moyen de frapper l'oreille et de mettre du même coup la mémoire en jeu. Que l'on s'attache donc à lire, en articulant de façon à s'entendre soi même, le fragment qu'on étudie, et sans changer trop vite, à l'apprendre par cœur. Ce conseil donne la raison de l'extrême importance qu'on a mise de tout temps à la récitation des leçons dites *de mémoire*. Tous les écrivains de talent, — on pourrait citer des milliers de témoignages de Cicéron à Bossuet et aux plus célèbres de nos contemporains —, l'ont pratiqué ; et ils ont avoué devoir à cette pratique ce style achevé dont la perfection accuse la facilité acquise par un travail consciencieux.

Mais, simple lecture prononcée pour soi, ou leçon récitée à un professeur, la netteté et l'intelligence sont de rigueur (2). Si l'on détruit la correction ou l'harmonie par des pauses irrégulières ou contradictoires du sens, par la rupture ou par la sotte monotonie du rythme, par une prononciation défectueuse et par *l'ânonnement*, surtout par des incorrections grammaticales, on eût mieux fait de ne pas prendre cette demi-peine ; car cet essai pa-

(1) Cf. *supra*. Chap. I, art. IV, § 1.
(2) Cf. *loc. cit.* § 2.

resseux n'a pu que déformer l'oreille et fausser la mémoire. Tout ou rien : cette maxime a ici son emploi ; si l'on n'y met pas la perfection, le goût, l'accent, le cœur, on recule au lieu profiter.

Mais c'est par le soin d'écrire,et d'écrire encore, qu'on parvient surtout à bien écrire : *Fabricando fit faber !* « Le principal, dit Cicéron, c'est d'écrire le plus possible. Rien ne fait le style comme la plume ; c'est le meilleur des maîtres (1). » De son temps, aussi bien que du nôtre, le talent trop vite content de sa facilité, et trop ennemi de l'effort, répugnait au travail fatigant qu'exige cette assiduité d'écrire : *Quod, ut vere dicam, minime facimus ; est enim magni laboris, quem plerique fugimus.* « Et cependant, ajoutait-il, c'est le seul moyen de mettre en jeu une sorte d'habitude d'inquisition, d'aiguiser la pénétration de l'esprit, pour trouver les ressources que peuvent fournir l'art, le génie et le goût. A ce prix seulement, toutes les pensées et toutes les paroles, les plus distinguées en chaque genre, se présentent et se succèdent à la pointe de la plume ; et les mots s'arrangent et se construisent selon l'harmonie qui convient à la prose (2). »

A la longue le style se forme à ce point que l'improvisation est aussi correcte et ferme que le discours écrit. L'auditeur ne sait plus distinguer, en écoutant, si ce n'est à la chaleur, ce qui est dit sous l'inspiration du moment de ce qui a été préparé sur le papier. « Quand un navire est lancé, continue gracieusement l'auteur, si les rameurs se reposent, le bâtiment garde cependant l'impulsion et suit sa course, même dans l'intermittence du choc et de l'ébranlement des rames ; c'est ainsi que,

(1) Caput autem est... quam plurimum scribere : stylus optimus et præstantissimus dicendi effector est et magister. *De orat.* lib. I. cap. XXXIII.
(2) Ibid.

dans la continuité du discours, quand l'écriture fait défaut, le reste du langage garde son même cours, entraîné par l'élan et par l'influence de ce qui a été écrit (1). »

Quand on est arrivé à cette maturité féconde du talent, on possède l'avantage, vraiment inestimable, de pouvoir se livrer, étant sûr de sa parole, à l'inspiration du moment. Sans cette facilité, il manquera toujours une condition importante de l'éloquence ; mais, faute de s'être sérieusement préparé à l'improvisation, le langage sera incorrect ou vulgaire, et tout au moins vide d'idées et doué seulement de cette sonorité vaine qui n'enchante que les auditoires dont le jugement est sans portée.

§ II. — *De la difficulté acquise.*

Qu'est-ce que Joubert entend par cette locution d'apparence parodoxale? Qu'est-ce qui peut faire naître et rendre désirable cette difficulté ? Telle est la première question à résoudre ; viendra ensuite à rechercher le moyen de la vaincre après l'avoir ainsi généreusement suscitée.

I. Les âmes superficielles et vaines sont présomptueuses, et se contentent facilement. Les âmes consciencieuses et profondes ont du respect pour les autres et sont de là volontiers modestes. Ce respect et cette modestie créent des difficultés qu'elles acceptent ; elles sont exigeantes à juger leurs productions. Elles se demandent donc sans cesse si leur langage est plein et solide, exprimant des idées, des idées vraies et utiles; si l'expression qui les rend est ferme et précise, non enflée et sonore, de la sonorité

(1) *Ibid.* Ut concitato navigio, quum remiges inhibuerunt, retinet tamen ipsa navis motum et cursum suum, intermisso impetu pulsuque remorum : sic, in oratione perpetua, quum scripta deficiunt, parem tamen obtinet oratio reliqua cursum, scriptorum similitudine et vi concitata. *Ibid.*

quelquefois harmonieuse, toujours puérile, du vide ; si, dans l'ensemble du style qui ne doit être que la suite et l'enchaînement des choses elles-mêmes, régne l'ordre par le développement continu et mesuré de chaque pensée, et par la distinction et la variété dans l'unité ; enfin si, en pensant comme en parlant, leur sincérité est transparente et leur conviction communicative. Ce sont là tout autant de chefs de difficultés, que leur mérite est de sentir, et dont le sentiment, qu'elles sont même portées à exagérer, stimule le talent et peut seul l'amener à produire des chefs-d'œuvre. Leur gloire est de les vaincre, et elles en viennent à bout à force de travail. Développons rapidement ces causes si honorables et si salutaires de la difficulté acquise, avant d'en venir au moyen d'en triompher.

Il y a une sorte de mondanité en littérature ; comme dans la conduite, c'est l'inclination à préférer ce qui brille et qui plaît à ce qui est solide et utile. On vante ce qu'on déclare bien écrit, et l'on appelle ainsi ce qui coule sans efforts en délectant l'oreille, en même temps que certain éclat séduit les yeux, et que des apparences d'idées donnent le change à ce besoin d'être instruit que tout ouvrage a nécessairement la prétention de satisfaire. C'est un travers aussi universel que l'est hélas ! elle-même la mondanité. Entraînés par ce goût frivole du grand nombre, et la vanité servant ainsi de complice à leur paresse, nombre d'écrivains et d'orateurs s'inquiètent peu de penser. Joubert les a peints avec une malice exquise, malheureusement sans en diminuer le nombre, qui depuis a considérablement augmenté.

« Ils mettent leurs soins, dit-il, à écrire de telle sorte, qu'on puisse les lire sans obstacle, et qu'on ne puisse en aucune manière se souvenir de ce qu'ils ont dit : ils sont prudents, leurs périodes sont propres et commodes à ce dessein. Elles amusent la voix, l'oreille, l'attention

même, et ne laissent rien après elles. Elles passent comme le son qui sort d'un papier feuilleté (1). »

Ayons plus de fierté, puisque nous avons plus de conscience du prix de ce don divin de la parole, ainsi que de la mission et de la responsabilité du talent destiné à l'employer. Nous apprendrons à nos élèves « à penser avant d'écrire ; » et à n'écrire, à ne parler, que sachant ce qu'ils ont à dire, après l'avoir longtemps et sérieusement médité.

En cherchant consciencieusement les pensées vraies et substantielles, on en trouve l'expression précise, et l'on arrive ainsi à ce qu'on pourrait appeler *équation entre la pensée et la parole*. C'est le grand mérite du style ; car il est bien alors pour la pensée, selon le mot de Fénelon, l'habit de l'honnête homme ; il la présente et la dessine avec netteté, sans ostentation, ni faux air ; mais aussi sans rien lui ôter de sa vigueur, ni de ses nuances et de ses grâces. Or, ici encore que de difficultés à se faire, si l'on a du bon sens !

Cette expression précise, claire et juste, colorée et ardente quand il le faut, et cependant toujours contenue, où la trouver ? Les esprits légers prennent la première qui se présente ; mais est-ce là ce qu'il fallait ? Nous avons déjà entendu Labruyère nous dire : « Entre toutes les différentes expressions qui peuvent rendre une seule de nos pensées, il n'y en a qu'une qui soit la bonne. On ne la trouve pas toujours en parlant ou en écrivant. Il est vrai néanmoins qu'elle existe, *que tout ce qui ne l'est point est faible, et ne satisfait point un homme d'esprit qui veut se faire entendre* (2). » Plus loin, il n'hésite pas à traiter

(1) Tit. XXII, XXXI. Ailleurs après avoir loué « les écrits et les sortes de style où les mots sont placés pour être comptés, » c'est-à-dire, où tous ont leur valeur propre et leur raison d'être là, « il en est d'autres, ajoute-t-il, où ils ne doivent être pris qu'au tas, au poids, et pour ainsi dire en sacs. » *Ibid.* XLIV. Peut-on mieux exprimer la pacotille ?

(2) *Des Ouvr. de l'esprit*, ad init.

de *médiocres* les esprits qui ne trouvent pas l'UNIQUE EXPRESSION et qui usent de synonymes.

Du reste, chercher l'expression, c'est chercher la pensée. « Le mot, dit Joubert, est ce qui achève l'idée et lui donne l'existence ; c'est par lui qu'elle vient au jour : *In lucem prodit.* » D'autre part, « quand l'idée, dit-il ailleurs, en est venue à son dernier degré de perfection, le mot éclôt, se présente et la revêt. » Cette double difficulté se résout donc en une seule ; mais il n'en est que plus nécessaire, puisque tout l'art d'écrire est là, de la sentir et de l'accepter pour la vaincre. Combien de temps n'est-on pas condamné à voir flotter, devant ses regards qu'elles trompent, insaisissables aux efforts dont elles se jouent, des pensées vagues ou des mots sans corps, pareils à ces ombres poétiques :

> Ter frustra comprensa manus effugit imago,
> Par levibus ventis...

Joubert a bien mieux trouvé la comparaison, pour donner une juste idée de cette longue et laborieuse, souvent très capricieuse, élaboration. « Nous bégayons longtemps, dit-il, nos pensées avant d'en trouver le mot propre, comme les enfants bégayent longtemps leurs paroles, avant de pouvoir prononcer toutes les lettres. »

Qu'il serait donc présomptueux et ridicule celui qui se tiendrait, au début de son talent, pour dispensé de ces tâtonnements dont les maîtres se font gloire, et qui prendrait comme au vol le premier mot du hasard, parce qu'un peu de timbre a flatté son oreille, ou qu'un faux air de distinction a séduit un esprit sans profondeur !

La difficulté augmente quand il s'agit, non plus de trouver son expression juste à une seule pensée, mais de rendre avec la même vérité et le même bonheur toute la suite du discours. Aucune pensée n'est isolée dans le

style, dont l'unité, on l'a assez dit, est la loi souveraine. Toute pensée précède, ou suit, d'autres pensées ; elle n'est achevée qu'autant que l'on a tenu compte de toutes ses relations. Quand on lui cherche l'expression qui doit la revêtir, il faut donc avoir l'œil sur l'ensemble. Or la suite méthodique ne s'impose pas de soi, il s'en faut ! Longtemps sourdes et rebelles, les idées sortent tout d'un coup tumultueusement ; elles se pressent, se chassent, s'enchevêtrent. L'esprit ébloui, dérouté, perd la trace, s'égare sur d'autres, revient à la première. Ce qui sort de là est nébuleux, redondant, incohérent, sans densité, ni clarté. C'est le chaos, où l'ordre deviendra la lumière :

Nox, et tenebræ, et nubila
Confusa mundi et turbida... (1)

Mais l'ordre se fait prier ; et qu'il faut longtemps gémir de son impuissance et souffrir de douloureux déchirements, avant de voir l'aube blanchir et la lumière pénétrer :

Lux intrat, albescit polus !

D'autres fois l'abondance semble se faire ; l'imagination se croit fécondée,les idées coulent sans efforts et les mots ne manquent pas. Hélas ! quand ce flot est calmé, on voit que c'était de l'écume ; ou bien, si c'est le cristal, il a coulé hors du lit :

Sed nunc non erat his locus !...

et plus l'effort a été grand et l'impétuosité généreuse, plus la peine est perdue ; on pourrait employer le mot de saint Augustin : *Magni passus extra viam?*

(1) Hymn. laud. fer IV.

Donc développer, avec autant de mesure que de richesse, une même division, un même aspect de la pensée ; distinguer nettement, tout en effaçant la soudure, le passage à une autre division, et développer avec la même suite ; placer à propos les haltes, que la phrase, l'alinéa, le chapitre, — on l'a dit en parlant de l'analyse — indiquent à l'œil : voilà la grande affaire du jugement. Or donc, ne ferait-il pas craindre qu'il n'en soit dépourvu celui qui ne semblerait pas avoir conscience de ces graves difficultés ?

L'emploi des conjonctions est à la fois, on l'a dit (1), un moyen de mettre l'ordre dans le discours et de l'y reconnaître. « Toutes les fois, a dit Bossuet, que nous trouvons ces particules, *parce que, car, puisque*, *donc*, et les autres qu'on nomme causales, c'est la marque indubitable du raisonnement (2). » C'est en effet la chaîne qui lie les pensées, et le ciment qui fait un tout des fragments. Sans les conjonctions, employées d'ailleurs avec justesse, le style serait un agrégat et une poussière. Aussi « dans toutes les langues, nous a dit Mgr Dupanloup, *or*, *donc*, *car*, *parce que*, *puisque*, sont des particules de la plus grande valeur : elles expriment toute la force du raisonnement. Les mal employer, c'est le renversement même du bon sens : « Votre *donc* est un sot, » dit quelque part J. de Maistre, répondant au raisonnement de je ne sais quel interlocuteur. Que de *donc*, dans la conversation et les livres qui ne peuvent être autrement qualifiés (3) ? »

Ces difficultés majeures de la composition, la solidité de la pensée, la précision de la parole, l'enchaînement du style, sont le triomphe des maîtres ; elles supposent une maturité de raison qui ne peut être que le fruit d'une longue expérience. Il est nécessaire de le bien

(1) Cf. *Introd.* *III*, II. — Chap. I, art. II, § 2, 1.
(2) *Connaissance de Dieu et de soi-même*. Chap. I, § XIII.
(3) *De la haute éduc. intell.* II vol. chap. V.

faire sentir aux élèves ; c'est le moyen de préserver leur talent du fatal écueil de la présomption, et de sauver en eux l'inestimable vertu de l'amour du travail, qui en est la garantie et la fécondité.

Qu'on se garde cependant,par trop d'exigence,de briser le ressort de leur courage ! Leur demander ce qui dépasse la portée de leur âge, ne serait-ce pas contradiction et injustice ? Il est même bon que la jeunesse montre un peu d'exubérance et de fougue,sous peine de tourner à l'aridité, si la compression prétendait prématurément leur imposer la mesure de l'âge viril.Donc, en ce qui nous regarde personnellement, soyons sévères ; quant à nos élèves, appliquons à les former au style ce conseil de Cicéron : « Je veux que, dans l'adolescence, s'accuse la fécondité. Car, ainsi que pour la vigne, il est plus aisé de rabattre ce qui s'est répandu avec excès que de demander à la culture des sarments nouveaux,là où le sujet est sans valeur. Je veux *donc* trouver dans un jeune homme de quoi émonder. La sève ne saurait durer longtemps en ce qui atteint trop vite la maturité (1). »

Reste le dernier chef des difficultés à « acquérir. » Ce qu'on écrit, est-ce affaire de convention avec soi-même et artifice d'esprit ? est-ce, au contraire, persuasion sincère et ardeur de convaincre et d'entraîner ? On a dit plus haut que la conviction entre essentiellement dans l'idée même du talent, et que rien n'est plus indigne de l'honnête homme que de la feindre ; que tout doit sortir « de l'âme et des entrailles. »

Qui n'a admiré, et retenu, le mot de Vauvenargues : « Les grandes pensées viennent du cœur ? » Le philosophe, en analysant l'impression que produit toute

(1) Volo se efferat, in adolescentia, fecunditas. Nam facilius, sicut in vitibus, revocantur ea quæ sese nimium profuderunt quam, si nihil valet materies, nova sarmenta cultura excitantur : ita volo esse in adolescente unde aliquid amputem. *De orat.* lib. II, III.

pensée vraiment grande, y avait reconnu, non seulement la lumière, claire mais froide, qui émane d'un esprit lucide, mais la chaleur dont un noble cœur anime ce qui l'émeut. Il avait compris que les pensées de cette puissance partent donc des profondeurs de l'âme, où ces deux facultés concentrent leurs foyers ; et, en formulant sa maxime, il en finissait avec cette distinction, plus subtile que naturelle, des rhéteurs, entre la pensée et le sentiment Joubert a donc eu raison de prescrire à la pensée de s'efforcer toujours de « naître de l'âme (1). »

Mais ici que d'illusions à craindre et de temps à employer ! Il faut prendre le temps de faire sur soi l'épreuve de ce qu'on veut enseigner aux autres, comme dit Pierre de Blois, si l'on veut mériter d'être un maître efficace et fidèle (2). Il faut, dit Sénèque, cité par saint Thomas, arriver à s'être persuadé à soi-même avant tous les autres ce qu'on a en vue, sous peine de n'être jamais orateur (3). Il faut s'interroger sans cesse, pour savoir si l'on est fidèle à cette belle devise de Boileau, qu'il a peut-être mieux formulée que mise en pratique :

> ... Mon cœur toujours conduisant mon esprit.
> Ne dit rien aux lecteurs qu'à soi-même il n'ait dit. (4).

Il faut laisser se produire et bouillonner l'émotion, la retenir jusqu'à ce qu'elle fasse, si l'on peut ainsi dire, éclater la fournaise. Encore une fois, que de difficultés, pour peu qu'on ait de désintéressement et de grandeur d'âme !

Est-ce tout ? et ne voyons-nous pas s'ouvrir devant nos yeux, qui aiment à le chercher toujours, avec ses gran-

(1) Il faut que les pensées naissent de l'âme; les mots, des pensées et les phrases, des mots. Tit. XXII LIII.

(2) Nullus magister fidelior aut efficacior est quam qui probavit per experientiam quod impertitur aliis per doctrinam. *Epist.* LXXV.

(3) Oratorem te puta, sit ibi ipsi, ante omnes, quod oportet, persuaseris. *De erud. princip.* Lib, V, cap. IX, ante med.

(4) Boileau, Ep. IX;

deurs, mais aussi avec ses périls et ses obstacles, l'horizon de la vie morale ? Qui est-ce qui fait le cœur droit, sinon la vertu ? Si donc la bonté du cœur s'impose à quiconque veut écrire avec conviction et sincérité, la vertu lui est d'autant plus nécessaire ; et les difficultés dont elle est toujours plus ou moins accompagnée se surajoutent à tant d'autres, quand l'homme de bien prend la plume ou la parole.

On aimera à entendre ici un auteur qui a mieux dit que fait. Un ami a consulté Sénèque sur les causes de la corruption que subit à certaines époques l'éloquence : *Quare quibusdam temporibus provenerit corrupti generis oratio, et quomodo in quædam vitia inclinatio ingeniorum facta sit* (1) ? Le philosophe n'hésite pas à trouver ces causes dans l'affaiblissement des mœurs publiques, qui influent, dit-il, nécessairement sur la manière de penser et d'écrire. Il fait remarquer — ce qui importe moins à notre sujet — qu'il suffit pour amener cette décadence, d'un homme à la mode qui domine l'école ou le barreau, *sub quo eloquentia est.* Et il établit nettement que « le style est toujours selon la conduite, et que la teinte du cœur doit être nécessairement celle du talent. Si le cœur est sain, s'il est réglé, grave, maître de lui, le style sera vigoureux et ferme ; s'il se déprave, le style en subit l'influence..... Le style ne saurait devenir désagréable qu'autant que le cœur est en déclin (2). »

Qu'en conclure, sinon que c'est au cœur qu'on doit pourvoir ? *Ideo ille curetur.* « N'est-il pas notre roi ? continue admirablement le philosophe ; qu'il ait toute sa vigueur, tout en nous demeure dans le devoir, obéit, se

(1) Ep. CXIV.
(2) Talis hominibus fuit oratio qualis vita... non potest alius esse ingenio, alius animo, color. Si ille sanus est, si compositus, gravis, temperans, ingenium quoque siccum ac sobrium est ; illo vitiato, hoc quoque afflatur... Oratio nulli molesta est nisi animus labat.

discipline..; qu'il cède à la volupté, ses ressources et son activité se dessèchent, et tous ses efforts n'ont qu'une impulsion lâche et languissante (1). »

La vertu est donc le dernier mot du talent. Il faut à l'écrivain cette intégrité de l'âme, sans laquelle la conviction est, ou illusoire, ou criminelle ; et la sincérité, impossible ou dangereuse. Qui donc oserait traiter légèrement l'art d'écrire, si chargé de responsabilité devant les hommes et devant Dieu ?

II. On doit comprendre maintenant la valeur du mot profond de Joubert, la nécessité de voir, de se créer à soi même, « d'acquérir la difficulté. » La conscience de sa mission, le respect de la parole, l'amour des âmes, creusent en quelque sorte les difficultés sous les pas du génie. De là, la rigoureuse condition de la peine, d'un profond et infatigable travail. Boileau a écrit le mot célèbre :

Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage !

Assurément aucun conseil ne s'impose mieux à qui s'est rendu une fois compte de tant de légitimes exigences de la parole. Mais notre rhéteur ne semble ici recommander que l'artifice de l'expression ; et faut-il goûter beaucoup le vers qui suit, à titre de conséquence :

Polissez-le sans cesse et le repolissez ?

Il s'agit moins de polir que de penser et de bien rendre. Ce « polir » indique trop une préoccupation de forme extérieure, de préférence au fond, sinon à son préjudice. Si l'on prenait au mot son précepte, on tomberait dans

(1) Rex noster est animus. Hoc incolumi, cætera manent in officio, parent, obtemperant... Cum vero cessit voluptati, artes quoque ejus actusque marcent, et omnis ex languido fluidoque conatus est.

cette distinction factice de la pensée et du style, dont on vient de dire ce qu'elle a de faux et de dangereux. C'est donc à réfléchir jusqu'à ce que « le mot éclose et revête la pensée, » qu'il faut diriger le travail ; à mettre de l'ordre dans la succession des choses, à s'émouvoir sincèrement et profondément. Le poli viendra de soi ; on n'aura besoin, pour y réussir, que d'une retouche peu laborieuse. Car « jamais les mots, croyons-en Joubert, les mots propres et harmonieux, ne manquent aux idées ; ce sont les idées qui manquent aux mots (1). »

Ce travail est indéfini ; et l'on peut affirmer qu'au lieu d'y répugner et de s'en plaindre, le génie en a l'attrait et le besoin. Celui qui a dit : « Le génie n'est qu'une longue patience, » en a amoindri l'idée : le génie est d'abord un don. Mais il resterait toujours incomplet, sans vigueur dans sa substance et sans durée dans son essor, si le travail ne le cultivait assidûment (2).

Plus que les talents vulgaires, le génie le sait ; il ressent plus aussi les difficultés qu'on a décrites, parce que la vision et le goût de l'idéal, qui entrent toujours plus ou moins dans la notion du génie, lui donnent vivement, par le contraste, le sentiment de l'infériorité relative de son œuvre et la volonté de la rapprocher sans cesse de cette perfection dont l'amour est son tourment. De là cette patience respectueuse et infatigable, mais si féconde. Pline l'ancien, en faisant observer qu'Apelle signait ses tableaux, en employant le verbe à l'*imparfait*, *pingebat*, au lieu de *pinxit*, dit que cette signature, qu'il nomme pendante ou suspendue, suppose que l'artiste éminent regardait son tableau comme toujours inachevé, et annonçait l'intention d'y remettre indéfiniment la main (3).

(1) Tit. XXII, XLI.
(2) Cf, *Les vrais Principes de l'éduc. chrét.* II part. chap. I, art. II, § 2.
(3) Pendenti titulo subscribebat. *Hist. nat.* Préf.

A ces conditions seulement se produisent les chefs-d'œuvre, « toujours jeunes, » comme Homère, « de gloire et d'immortalilté (1) ? » N'est-ce pas ce même Apelle qui répondait à un amateur, trop pressé de jouir de ses productions : « Laissez-moi je travaille pour l'Éternité : *Æternitati pingo !* »

Ce sentiment d'infériorité, en face de l'idéal qu'on poursuit, doit être, il est facile de le comprendre, en raison même de l'élévation de cet idéal et du désir qu'on ressent de l'atteindre. Les plus célèbres d'entre les païens l'ont éprouvé, même avec vivacité ; et l'on connait les les pages émues que Cicéron a consacrées à peindre les appréhensions de l'orateur de mérite, au moment de parler en public ; cette pâleur qui le saisissait lui-même au début, et ce tremblement qui l'agitait dans toute son âme et dans tous ses membres. Il trouve cette émotion tellement naturelle, qu'il traite d'*impudents* ceux qui ne la ressentent pas. Il va jusqu'à nier qu'il soit possible de ne pas la ressentir ; et, au lieu d'y voir un obstacle au succès, il affirme que c'est une favorable *présomption d'honnêteté* (2).

Mais, chez des hommes si rarement désintéressés et le plus souvent animés de vaine gloire et d'ambition, cette sorte d'obsession ne pouvait guère provenir que des préoccupations personnelles du succès (3). Les grandes

(1) M. J. Chénier. *la Calomnie.*

(2) Si quæretis plane quod sentiam, enuntiabo, apud homines familiarissimos, quod adhuc semper tacui, et tacendum putavi. Mihi etiam quique optime dicunt, quique id facillime atque ornatissime facere possunt, tamen, nisi timide ad dicendum accedunt, et in exordienda oratione perturbantur, *pene impudentes videntur : tametsi id accidere non potest.* Ut enim quisque optime dicit, ita maxime dicendi difficultatem, variosque eventus orationis, hominumque expectationem, pertimescit...Equidem in me ipso sæpissime experior, ut *exalbescam in principiis dicendi,* et tota mente, atque omnibus artubus, contremisco... Fuit mirificus in Crasso pudor, qui tamen non modo non obesset ejus orationi, sed etiam *probitatis commendatione prodesset.* De Oratore : lib. I, XXVI.

(3) *De orat.* lib I, XXVII.

âmes chrétiennes ont des aspirations d'un ordre bien supérieur, qui leur font éprouver des angoisses à la fois plus pénétrantes et plus fécondes. Leur idéal s'est formé dans leur esprit par les longues et ardentes méditations de la vérité substantielle, infinie, bienheureuse, dont les attraits ne cessent de les provoquer, et qui, à mesure qu'elle les maîtrise davantage, leur inspire un désir toujours croissant de la faire connaître aux âmes de leurs frères, qu'elle les porte à aimer comme eux-mêmes.

Saint Augustin a donc décrit, en un tout autre langage que celui du rhéteur, « les tristesses et les découragements qui peuvent saisir un homme chargé de porter la divine parole (1). » Mais il a connu aussi, et admirablement décrit, les moyens de les surmonter. Il est bon que la jeunesse chrétienne, qui toujours, quoique à un degré plus ou moins élevé, doit inspirer son langage de la vérité divine et de la vraie charité, il est bon qu'elle s'arrête à cette page sublime, sur cette difficulté dont le sentiment acquis est le grand honneur de la conscience et le meilleur stimulant du génie. Jamais, dit M. Ozanam, on n'a si bien exprimé « l'amour de la vérité, l'amour de cet idéal divin dont l'orateur doit être rempli, dont il n'atteint jamais toute la perfection et toute la splendeur, qu'il perd par moments, mais dont la vue, de temps à autre, le soutient, le réveille et lui rend toute son ardeur. »

Un prélat du nom de *Deo-gratias*, qui avait, lui aussi, connu ces aspirations et ces défaillances, s'en était ouvert à lui. Saint Augustin le relève en les lui montrant aussi vives et aussi douloureuses dans son propre cœur. « A moi aussi toujours, *lui dit*-il, mon langage me déplait. Car je suis avide de ce mieux dont souvent j'ai la jouissance intérieure, avant d'essayer de le rendre par le son des paroles ; et, quand je n'ai pu parvenir à m'expri-

(1) OZANAM, *Civil. chrét. au* v^e^ *siècle* : XVIe leçon.

mer que bien en deçà de ce que je vois, je m'attriste de ce que ma bouche n'a pu abonder à mon cœur. »

« Tout ce que je comprends, je veux que celui qui m'écoute le comprenne, et je sais que je ne parle pas de manière à y réussir (1). Hélas ! cette idée comprise frappe mon esprit, comme d'un éclair soudain ; mais le langage a ses longueurs et ses retards ; il est loin d'être semblable à l'idée ; pendant qu'il se déroule, elle s'est déjà dérobée dans sa retraite. Cependant elle a laissé quelques vestiges merveilleusement imprimés dans la mémoire ; ils durent assez pour attendre les syllabes, et c'est à l'aide de ces vestiges que nous composons le son des mots (2), qui sont pour l'esprit ce que les traits du visage sont pour le corps. ..... Mais le visage rend subitement les ardeurs d'un esprit en proie à la colère ; et il en est tout autrement de produire, et d'exposer en quelque sorte, par les sons articulés, à l'intelligence des auditeurs, ces vestiges que l'idée comprise a gravés dans la mémoire...

« Or cependant, enflammés de zèle pour les intérêts de nos auditeurs, nous voulons parler comme nous comprenons. Mais notre désir n'y suffit pas ; dans notre impuissance, nous sentons l'angoisse ; il semble que nous y perdons notre peine. Nous en séchons d'ennui ; et, de cet ennui, le discours devient encore plus languissant (3). »

Que dire maintenant de la jeunesse qui oserait se mon

(1) Nam et mihi prope semper sermo meus displicet. Melioris enim avidus sum, quo sæpe fruor interius, antequam eum explicare, verbis sonantibus, cæpero : quod ubi minus quam mihi notus est evaluero, contristor linguam meam cordi meo non potuisse sufficere... *Dei catech. rudib.* cap. II, 3.

(2) Dum ista (locutio) volvitur, jam se ille (intellectus) in secreta sua condidit ; tamen quia vestigia quædam, miro modo, impressit memoriæ, perdurant illa cum syllabarum morulis ; atque ex iisdem vestigiis sonantia signa peragimus.

(3) Nos autem plerumque in auditoris utilitatem vehementer ardentes, ita loqui volumus, quemadmodum tunc intelligimus, cum per ipsam intentionem loqui non possumus ; et quia non succedit, angimur, et velut frustra operam insumimus, tædio marcescimus ; atque ex ipso tædio languidior fit idem sermo.

trer présomptueuse ? mais que dire de ceux qui, faute de sentir ce goût pour la vérité et cette douleur magnanime de rester toujours au-dessous d'elle, impuissants à la rendre comme il faut, se négligent, en comptant sur leur facilité ? Ceux-là, d'abord, retournent contre Dieu ses libérales avances. La facilité est la douce attraction du travail, elle en allège la peine et en double l'efficacité. Quelle ingratitude de la retourner, en y prenant une satisfaction vaine, contre le dessein de Celui qui en a fait le présent ! Et, parce que les filons superficiels de la mine fournissent déjà quelques richesses, quelle faute de s'y arrêter, quand ils sont surtout une indication et une amorce des trésors qui se cachent dans les profondeurs.

Mais aussi quel aveuglement ! On n'est point impunément ingrat envers Dieu, même pour les dons de l'ordre naturel. L'expérience montre toujours, avec plus ou moins d'évidence, que le talent qui abuse de sa facilité fait une triste fin. Il arrive tôt ou tard que ces tristes esprits, trompés par leur facilité même, s'en infatuent promptement ; ils se croient mieux doués qu'ils ne le sont (1) ; on le sent à cet air de sot contentement qu'ils affectent ; à ce soin orgueilleux et maladroit de se prévaloir de leur promptitude. Comme hélas !

Un sot trouve toujours un plus sot qui l'admire,

satisfaits de louanges que les esprits de leur trempe se plaisent à leur prodiguer, ils cessent de viser à contenter les gens sérieux dont la critique leur paraît exigeante. Ils travaillent donc toujours moins. Ils se paient, eux-mêmes, à mesure qu'ils se négligent, de ces pen-

(1) Quand on écrit avec facilité, on croit toujours avoir plus de talent qu'on en a. Pour bien écrire, il faut une facilité naturelle et une difficulté acquise. JOUB. tit. XXIII, XLV.

sées vulgaires, dont l'expression flottante et sonore trompe les lecteurs prompts à se récrier. Peu à peu la déchéance est irrémédiable ; le sentiment de l'idéal s'est éteint, le ressort de l'esprit s'est relâché. Plus d'efforts, plus de ces joies mâles qui font naître et que récompense le travail ! l'intelligence s'éteint, et, du même coup, le caractère s'affaisse et la vertu diminue.

SECTION SECONDE

DE L'ENSEIGNEMENT DES BELLES-LETTRES AU POINT DE VUE DE LA FOI.

Ce point de vue est, dans notre pratique d'enseignement, chose capitale. Nous avons donc eu soin de nous y placer déjà, en terminant l'exposition de l'enseignement élémentaire et de l'enseignement grammatical. En y remontant ici, à la fin de ce qui a été dit des Belles-Lettres comme développement de la raison, en insistant sur la nécessité de faire tourner *ce bel enseignement au profit de la foi*, nous n'aurons point à nous répéter. Des raisons déterminantes nouvelles, sinon plus essentielles, du moins plus faciles à mettre en évidence, se présenteront d'elles-mêmes. Dieu attire les âmes (1), comme le soleil attire les végétaux ; mais cette sorte d'attrait des plantes, qui cherchent et attendent la lumière du soleil pour s'y épanouir à l'aise, est bien mieux marquée, par ses résultats, dans la vigueur du feuillage et le riche coloris des fruits, que dans la circulation secrète de la sève et dans la végétation inaperçue des racines. Ainsi l'âme, quand elle cherche à donner à sa pensée naissante une parole correcte, logique

(1) Deus quem amat omne quod potest amare, sive sciens, sive nesciens. — S. AUGUST. *Soliloq*, lib I, cap. I.

et coordonnée, ne saurait oublier Dieu qui l'a également pourvue, au plus intime d'elle-même, de la pensée et de la parole, et qui l'aide à accorder ces dons précieux dans l'unité. Mais peut-elle s'isoler de lui, quand elle sort tout entière au dehors, qu'elle déborde et s'exhale, en quelque sorte, en poésie et en éloquence !

Lui rapporter tout ce qu'elle pense et ce qu'elle sent, ce qu'elle veut communiquer, elle le doit par reconnaissance au divin soleil qui seul fait croître et mûrir ; elle le doit par intérêt pour la moisson qu'elle attend, pour que cette moisson verdisse, se dore et plie sous le poids.

Nous aurons donc à dire que la direction de l'enseignement littéraire, dans le sens de la foi, est chose essentielle à la mission d'un éducateur qui sait la tenir de Dieu ; et chose essentielle aussi à la perfection propre de cet enseignement : elle en est l'achèvement nécessaire et glorieux. De là deux articles. Comme la part, si large hélas ! que les classiques païens occupent dans les méthodes en usage soulève une assez grande difficulté, nous consacrerons un troisième article à essayer de la résoudre.

Ce qui a été dit plus haut de la moralité littéraire ne trouvera pas ici un double emploi. Là, on en a traité au point de vue exclusivement naturel, et comme élément constitutif du beau ; ici, nous entrons dans le domaine de la foi, de la religion révélée ; et nous parlons, moins d'une condition intrinsèque, que d'une direction à laquelle ne suffit plus la raison. Et cependant, en y regardant de près, nous n'aurons pas de peine à nous convaincre que « ce qui sort de l'âme et des entrailles, » quand l'âme est droite et les entrailles chastes, est de même famille que ce qui émane de la foi ; que, si la nature n'est belle qu'autant qu'elle cherche et proclame Dieu, l'âme « naturellement chrétienne » n'est glorieuse qu'à condition de réclamer et de confesser Jésus-Christ ; qu'ainsi la suprême beauté des lettres ne s'épanouit que sur la greffe de la foi.

ARTICLE PREMIER.

LA DIRECTION DE L'ENSEIGNEMENT DANS LE SENS ET AU PROFIT DE LA FOI EST LE DEVOIR ESSENTIEL D'UN ÉDUCATEUR CONSCIENCIEUX.

Le premier devoir d'un éducateur consciencieux est d'éloigner les dangers certains qui menacent les jeunes intelligences confiées à ses soins ; il doit encore davantage servir la gloire de Dieu, et la faire éclater à leurs regards, en dissipant les ténèbres dont l'indifférence où la perversité des hommes tendent à l'obscurcir. Or, l'enseignement qui oublie la foi est un grand danger pour les jeunes intelligences, et porte une atteinte grave à la gloire de Dieu. De là deux paragraphes.

Mais l'histoire de l'Église nous présente, dans un de ses plus illustres génies, un exemple de très-haute autorité, qui va mettre, comme en action, sous nos yeux les devoirs dont on aura ensuite à exposer les principes : plus il vient de loin à l'amour, à la pratique de ces devoirs, et plus son exemple est décisif et salutaire.

§ Ier. — *Exemple de saint Augustin.*

Il est impossible que, dans un tel sujet, cette grande mémoire ne se présente pas d'elle-même à l'esprit. Il a aimé passionnément les lettres profanes, oublieuses et souvent ennemies de Dieu. Il les a enseignées telles quelles avec autant d'éclat que d'ardeur. Son expérience et son entraînement, aussi bien que son génie, donnent donc une souveraine autorité à son retour, lorsque, touché de la grâce, avec une soudaineté et une plénitude qui rappellent saint Paul, ce qu'il a adoré, il le brûle, et ce qu'il a brûlé, il l'adore.

La confiance qu'il mérite s'augmente d'ailleurs de la modération même et de la mesure qu'il met, sinon dans l'intention, du moins dans la matière de son sacrifice. Il donne à Dieu, sans réserve et sans retour, tout son talent ; mais l'objet de ses études, comme de son enseignement, ne sera pas exclusivement la littérature sacrée. Il est loin de renoncer aux « trésors de l'étranger », et, tout le monde connait la comparaison, aussi juste qu'originale, des « vases d'Égypte, » que le fidèle a droit d'emprunter et de retenir, pour les faire servir au culte du vrai Dieu ; nous aurons à revenir sur cette célèbre allégorie. C'est donc seulement l'étude abusive des lettres profanes qu'il déplore dans son passé, qu'il abjure à jamais, et que son exemple doit condamner.

Or, cet abus se produit de deux manières : soit en refusant de donner à l'enseignement, pour matière, autre chose que les lettres profanes ; soit en négligeant, dans cette étude, la fin dernière, celle qui s'impose à toute l'œuvre de l'éducation, avec autant de suavité que de rigueur, la connaissance et la recherche de Dieu par la religion révélée.

Saint Augustin est donc le modèle, aussi naturellement indiqué qu'admirable, des maîtres chrétiens. Ses principes, une fois arrêtés et dont il ne s'écarte plus, sont leur règle ; et, si quelques uns ont trop donné au goût et à la mode qui s'obstinent à asservir l'enseignement moderne au paganisme, son retour ne saurait manquer de les désenchanter.

C'est aux maîtres, d'ailleurs, non aux élèves eux-mêmes, que nous proposons son exemple. Les adolescents n'ont point en général l'âme assez énergiquement trempée pour comprendre ces dégoûts et ces abjurations sublimes de l'erreur païenne, que la vérité religieuse, une fois saisie et adorée, inspira à saint Augustin. Disons même qu'il leur faut un peu d'illusion, afin de sentir et de garder, pour

ces études profanes, un attrait qui en surmonte les répugnances.

Mais le maître chrétien a des mobiles supérieurs pour y rester occupé, quoiqu'il en reconnaisse cependant la profonde imperfection. Elles sont nécessaires à la formation de l'adolescent, on le dira bientôt, dans une certaine mesure, au moins ; soit à cause des exigences du monde, soit même pour donner à l'intelligence croissante ce qu'on pourrait appeler une première façon. Il faut donc que le maître y attache leur importance relative, et qu'il accepte, comme sait le faire une mère, de balbutier avec l'enfant, pour l'élever peu à peu au langage de l'âge mûr ; il faut qu'il fasse la part d'admiration qui revient, sous un certain aspect et dans un degré déterminé, à ces beautés du dehors. Et en tout cela, il faut, comme toujours et partout, qu'il soit sincère, pour atteindre l'âme et la faire vibrer. Voilà ce qu'exige de lui sa mission d'éducateur.

Qu'il ait donc des choses une connaissance juste ; qu'il apprécie et qu'il loue, quand la vertu n'en est pas outragée, ces procédés de style, ces grâces des figures et de l'harmonie, ces tableaux de la nature, cette méthode, cette clarté, où les anciens sont maîtres; un peu d'enthousiasme est même nécessaire pour enlever les jeunes étudiants. Mais, qu'il demeure au fond pleinement convaincu que tous ces déploiements du talent n'atteignent pas définitivement le vrai beau, et qu'ils ne peuvent satisfaire une âme qui en est éprise. Qu'il ait la sienne toujours orientée, si l'on peut ainsi dire, vers la vérité totale, dont le beau parfait est la dernière splendeur ; et que, dans la mesure où son intéressant auditoire peut le suivre, il aime à le soulever vers cet horizon. Voilà le maître qui saura comprendre les regrets brûlants et les ardentes aspirations de saint Augustin.

Ecoutons d'abord avec quelle vivacité il déplore l'en-

traînement de son esprit aux fictions poétiques qui l'éloignèrent de Dieu : « J'avais beaucoup aimé, dit-il, les lettres latines...., ces lettres par lesquelles on me contraignait de m'occuper de je ne sais quel Énée, dont les courses vagabondes m'ôtaient du souvenir celles de mon âme; et de pleurer la mort de Didon, qui se tue par amour, tandis que tout cela me faisait mourir à vous, ô Dieu, ô ma vie! et, d'un œil sec, hélas! je supportais cette dernière misère. Qu'y a-t-il en effet de plus misérable qu'un malheureux qui n'a point pitié de lui-même, qui pleure Didon morte pour Énée, et qui ne se pleure point lui-même, lui, mort de ne point vous aimer, ô Dieu, lumière de mon cœur, pain des lèvres intérieures de mon âme, vertu qui fécondez mon intelligence et le sein où se forment mes pensées (1).

« Hélas! je ne vous aimais pas, et je me prostituais loin de vous ; et cette vie criminelle était applaudie! Bien! bien! me criait-on de toutes parts. Car l'amitié du monde, c'est l'amour criminel qui éloigne de Dieu ; et on lui crie : Bien! Bien! pour qu'on ait honte de ne pas se montrer homme de cette manière. Et voilà ce que je ne pleurais point, mais je pleurais Didon mourante; et, selon le mot du poëte, « cherchant par le poignard son dernier jour ; » et moi je cherchais, en vous abandonnant, les dernières de vos créatures ; terre, j'allais à la terre!... Voilà la démence qu'on répute la noble et féconde littérature (2)! »

De telles études, quel doit être le fruit, sinon de triom-

(1) Adamaveram litteras latinas..., quibus tenere cogebar Æneæ nescio cujus errores, oblitus errorum meorum ; et plorare Didonem mortuam, quæ se occidit ab amorem ; cum interea meipsum, in his a te morientem, Deus, vita mea, siccis oculis ferrem miserrimus ! Quid enim miserius misero non miserante seipsum, et flente Didonis mortem, quæ flebat amando Æneam; non flente autem mortem suam, quæ flebat non amando te, Deus, lumen cordis mei, et panis oris intus animæ meæ, et virtus maritans mentem meam et sinum cogitationis meæ ! *Confess.* lib. I, cap XIII.

(2) Talis dementia, honestiores et uberiores litteræ putantur. *Ibid.*

pher des secrètes répugnances que le vice inspire aux âmes délicates, et de tendre à la corruption des amorces qui doivent nécessairement la déchaîner? Voilà ce que saint Augustin a connu par son expérience, et ce qui justifie trop rigoureusement l'irritation douloureuse qui vient de faire explosion : « Ces fictions, dit-il, par lesquelles la poésie attribuait la divinité à des hommes vicieux, ôtaient au vice le caractère du vice; car, quiconque s'en rendait coupable avait pour modèles, non plus des hommes perdus, mais les dieux du ciel (1). »

Faut-il s'étonner que la tentation ait si souvent raison de la vertu ainsi trahie? Entendez l'adolescent de Térence, continue saint Augustin: la honte du mal le retenait, et les remords lui disputaient l'assouvissement de sa passion. Mais voilà que se présente à ses regards le tableau de l'un des mille adultères de Jupiter: le mal est aussitôt vainqueur. « Voyez, comme le malheureux s'excite lui-même au libertinage, à cette école du ciel :

At quem Deum! qui templa cœli summa sonitu concutit.
Ego homuncio, id non facerem? Ego vero feci illud, ita ac lubens (2).

Voilà comment on arrive à se livrer sans hésitation à de telles turpitudes.

« Or tel était le vin de l'erreur que nous donnaient à boire des maîtres enivrés; et, si nous refusions, nous étions frappés du fouet, et nous n'avions pas la ressource d'en appeler à quelque autre juge jouissant de sa raison. Et moi, cependant, ô mon Dieu, ô vous, devant qui je peux désormais, sans rien craindre, rappeler ces souvenirs, toutes ces études me charmaient; misérable! j'en faisais

(1) Hominibus flagitiosis divina tribuendo, ne flagitia flagitia putarentur; et, ut quisquis ea fecisset, non homines perditos, sed cœlestes Deos, videretur imitatus. *Ibid.* XVI.

(2) TERENC. *Eunuch.* act. III, sc. 5.

mes délices, et pour cela on m'appelait enfant de grande espérance (1) ! »

Ce qui pèse encore, plus que ces entraînements, sur le cœur de saint Augustin, c'est qu'il a lui-même contribué à les faire subir à la jeunesse. Ces erreurs, il les a enseignées. « Pendant les neuf ans, dit-il, qui se sont écoulés depuis ma dix-neuvième jusqu'à ma vingt-huitième année, j'étais séduit et je m'occupais à séduire ; j'étais trompé et je trompais, de passions en passions, à l'aide de cet enseignement qu'on appelle libéral (2). » Il a reçu son salaire pour aider le cours de « ce fleuve infernal, à la merci duquel sont jetés les enfants des hommes (3). » Il a servi, de tout son talent, le préjugé qui prétend qu'on ne saurait, qu'à cette condition, « apprendre le beau langage et acquérir l'éloquence, sans laquelle il est absolument impossible d'expliquer sa pensée et de parvenir à persuader (4) ! »

Mais c'en est fait ; Dieu a touché son cœur et dessillé ses yeux. Cicéron lui-même lui donne une verte leçon, que « les maîtres en manteau de l'époque » refusent d'entendre : « Homère, dit-il, transportait aux Dieux ce qui est de l'humanité ; n'eût-il pas dû plutôt transporter à nous ce qui est de la Divinité (5) ? » Pour Augustin, il prête humblement l'oreille ; et, pour toujours, il s'indigne contre « ce torrent de la coutume, qui fait de si nombreuses victimes, et qui les roule dans une vaste et

(1) Per hæc verba, turpitudo ista confidentius perpetratur. Vinum erroris nobis propinabatur ab ebriis doctoribus ; et, nisi biberemus, cœdebamur; nec appellare aliquem judicem sobrium licebat. Et tamen ego, Deus meus, in cujus conspectu jam secura est recordatio mea, libenter hæc didici, et eis delectabar miser, et ab hoc bonæ spei puer appellabar ! *Ibid.*

(2) *Ibid.* lib. IV, cap. I.

(3) Et tamen, o flumen tartareum, jactantur in te filii hominum, cum mercedibus, ut hæc discant. Lib. I, cap. XVI.

(4) Hæc verba discuntur, hinc acquiritur eloquentia rebus persuadendis, sententiisque explicandis, maxime necessaria. *Ibid.*

(5) *Tuscul.* lib. I. cap. IV.

effroyable mer, à laquelle échappent, avec tant de peine, ceux qui sont montés sur le Bois (1). »

Son orgueil est maintenant dégonflé ; le sentiment des beautés supérieures des Saintes Lettres peut pénétrer son cœur doucement humilié, et saisir son intelligence que le goût de l'erreur tenait émoussée. Il voit enfin que ces Lettres ne sont inaccessibles qu'aux superbes, et que l'étude en paraît d'autant plus sublime qu'on la pratique davantage (2). Écoutons ses accents de triomphe et d'actions de grâces, après qu'il a reconquis la meilleure de ses libertés :

« O mon Seigneur, *je suis votre serviteur ; je suis votre serviteur et le fils de votre servante ! Vous avez brisé mes chaînes : je vous sacrifierai le sacrifice de louange.* Soyez loué de mon cœur et de mes lèvres ! *et que tous mes os vous confessent : Seigneur, Seigneur, qui est semblable à vous?* Qu'ils vous confessent, et vous daignerez me répondre ; *Dites à mon âme : Ton salut, moi je le suis !* Qui suis-je ? Quel homme que moi ? De quel mal sont restées pures, ou mes œuvres ? ou, sinon mes œuvres, mes paroles ? ou, sinon mes paroles, ma volonté ?

« Mais vous, Seigneur, vous êtes bon et miséricordieux; votre droite a sondé les profondeurs de ma mort, et séché au fond de mon cœur un abîme de corruption. Tout consistait à ne plus vouloir ce que je voulais, et à vouloir ce que vous vouliez vous-même. Hélas ! pendant de si longues années, où était ma volonté ? et, de quelle secrète et profonde retraite, a-t-elle été en un moment rappelée, pour soumettre *ma tête à votre joug suave et mes épaules à votre léger fardeau*, ô Christ Jésus, mon aide et mon Rédempteur !

(1) Væ tibi, flumen moris humani ! *quis resistet tibi ?* Quamdiu non siccaberis ? Quousque volves Evæ filios in mare magnum et formidolosum, quod vix transeunt qui Lignum conscenderint. *Ibid.*
(2) *Ibid.* lib. III, cap. v.

« Qu'elle m'a été douce la privation soudaine de ces douces bagatelles, j'avais frayeur de les perdre ; et, les rejeter, ce fut ma joie. C'est Vous qui les avez éloignées de moi, Vous, ma vraie et souveraine suavité ! Vous les éloigniez, et vous pénétriez à leur place, plus doux que toute volupté, mais non à la chair et au sang ; plus éclatant que toute lumière, mais plus intérieur que toute intimité; plus sublime que tout honneur, mais non à ceux qui sont sublimes à leurs propres yeux (1) ! »

Il va donc s'arracher, sans éclat d'ailleurs et doucement, « à ce ministère qui asservissait ses lèvres à vendre le bavardage. » Désormais l'adolescence, « détournée de l'étude de la loi du Seigneur et de sa douce paix, pour s'occuper de folies mensongères et des guerres du barreau, n'achètera plus, aux pieds de sa chaire, des instruments pour servir sa fureur... ; désormais racheté de Dieu, il cessera de se vendre (2). »

Mais ce n'est que l'enseignement déterminé à omettre Dieu qu'il abjure. Il ne renonce, ni à l'étude, ni à l'enseignement, des lettres profanes, dont il reconnaît, comme l'a si bien fait saint Basile (3), qu'on peut user pour Dieu. Et assurément, on ne fausse pas son intention en appliquant à la littérature tout entière ce qu'il a dit de la philosophie, savoir qu'il n'y a point à redouter ce qui, dans les profanes, relève de la vérité et se peut accom-

(1) O Domine, ego servus tuus..... Quis ego, et qualis ego !.. quid non mali, aut facta mea, aut, si non facta, dicta mea, aut, si non dicta, voluntas mea fuit ?... Et hoc erat totum, nolle quod volebam, et velle quod volebas... Quam suave mihi subito factum est carere suavitatibus nugarum !... Ejiciebas eas a me, vera, Tu, et summa suavitas ! ejiciebas et intrabas pro eis, omni voluptate dulcior, sed non carni et sanguini ; omni luce clarior, sed omni secreto intimior ; omni honore sublimior, sed non sublimibus in se. *Conf.* lib IX, cap. I.

(2) Placuit mihi, in conspectu tuo, non tumultuose abripere, sed leniter subtrahere, linguam meam nundinis loquacitatis.., Statui ut, redemptus à te, jam non redirem venalis. *Ibid.*, cap. II.

(3) *De legend. libr. Gentil. ad juvenes.*

moder à notre foi ; mais qu'il faut le leur retirer pour notre usage, comme à d'injustes possesseurs (1). C'est à ce sujet que vient la comparaison si connue :

« Les Égyptiens, dit-il, n'avaient pas seulement des idoles et des bagages pesants, que le peuple d'Israël devait avoir en aversion et rejeter ; ils avaient aussi des vases et des objets précieux d'or et d'argent, des étoffes, que ce peuple, au sortir d'Égypte, réclama mystérieusement pour lui-même, devant en faire un usage meilleur. Ils agissaient ainsi, non d'autorité privée, mais par l'ordre de Dieu ; et les Égyptiens ignoraient ce qu'ils faisaient, en leur prêtant des objets dont ils usaient pour le mal. Ainsi les doctrines païennes ne contiennent pas seulement des fictions mensongères et impies, de lourds bagages d'une charge inutile, que nous devons tous, en sortant, sous la conduite de Jésus-Christ, de la société païenne, tenir en abomination et éloigner de nous ; elles renferment aussi des sciences libérales, qui se prêtent à servir la vérité. On y trouve même de très-utiles préceptes de morale et quelque chose de vrai sur l'unité de Dieu et son culte. C'est leur or et leur argent ; ils n'en sont pas les auteurs, mais ils les ont tirés de certaines mines de la divine Sagesse, qui est répandue partout ; et ils en abusent méchamment, en outrageant la Divinité, pour la servitude des démons.

« Quand donc il se sépare de cœur de leur misérable commerce, que le chrétien les emporte pour servir, selon la justice, à la prédication de l'Évangile. Leurs étoffes aussi, c'est-à-dire, les institutions créées par les hommes, mais accommodées aux besoins de la société humaine,

(1) *De doct. Christ.* lib. II, cap. XL. Si qua forte vera, et fidei nostræ accommodata, dixerunt, non solum formidanda non sunt, sed ab eis etiam, tanquam injustis possessoribus, in usum nostrum vindicanda. — A l'appui de notre affirmation, nous ferons remarquer que ce chapitre a pour titre dans l'édition des Bénédictins : AB ETHNICIS *si quid recte dictum in nostrum usum est convertendum.*

qui nous est indispensable en cette vie, on peut les accepter et les retenir à condition d'en user chrétiennement (1). »

Ce qu'il pose ainsi en principe, il s'était déjà promis, il avait promis à Dieu, de le mettre en pratique : « Voilà donc, a-t-il dit dans une douce et ardente prière, voilà donc, ô Seigneur, mon Roi et mon Dieu, que je dévoue à votre service tout ce que j'ai appris d'utile dans mon enfance ; tout vous servira : ma langue, ma plume, mes lectures, mes calculs. Lorsque j'étudiais la vanité, c'est vous qui me donniez la science, et vous me pardonniez les péchés de mes complaisances en ces vanités. J'ai appris là, en effet, beaucoup de paroles dont on peut tirer profit. »

Cet aveu le soulage ; mais on sent qu'il n'en regrette pas moins le temps qu'il a mis à apprendre, à cette source, ce qu'il aurait pu mieux savoir en étudiant les Saints Livres. Ils sont à jamais l'attrait suprême de son intelligence ; et, tout en faisant leur part à certaines convenances, il exprime en terminant un vœu qui ne doit pas passer inaperçu : « J'aurais pu, dit-il, apprendre tout cela en des choses moins vaines ; et *telle est la voie sûre, par où il faudrait conduire les enfants* (2). »

Quand donc vient le jour qui l'enlève à son enseignement, dont il a tant déploré le système faux et mercenaire, quand enfin « sa langue est délivrée comme son

(1) Sicut enim Ægyptii, non solum idola habebant et onera gravia, quæ populus Israel detestaretur et fugeret... ; sic doctrinæ gentilium, non solum simulata et superstitiosa figmenta... habent ; sed etiam liberales disciplinas, usui veritatis aptiores, et quædam morum præcepta utilissima, continent..., quæ debet ab eis auferre Christianus, ad usum justum prædicandi Evangelii. *De doct. christ.* lib. II, cap. XL.

(2) Ecce enim tu, Domine, Rex meus et Deus meus, tibi serviat quidquid utile puer didici ; tibi serviat quod loquor, et scribo, et lego, et numero ! Quoniam, cum vana discerem, tu disciplinam dabas mihi... Didici in eis multa verba utilia, sed et quæ in rebus non vanis disci possunt : et ea via tuta est, in qua pueri ambularent. *Conf.*, lib. I, cap. XV.

cœur, il part avec les siens pour la campagne, bénissant Dieu dans l'effusion de sa joie (1). » Tout aussitôt il se met à l'œuvre ; et il se livre de toute son âme « à la littérature, heureuse servante de Dieu. »

On ne parvient pas tout d'un coup à la perfection, et la main ne s'affranchit pas de l'habitude prise, aussi vite que la volonté peut s'arracher au joug. Il y a donc encore un peu « de l'orgueil de l'école » dans les traités qu'il compose en ce moment, « comme il y a encore, dit-il, de l'essouflement dans la halte après une longue course. » Mais son principe est arrêté : qu'il étudie, ou qu'il enseigne, ce qui tient à l'école, il ne vise qu'à un but : « Se servir des choses du dehors afin de pouvoir, d'une marche assurée, parvenir, ou conduire, aux choses de l'esprit (2). »

Tel est le plan qu'il suit, en composant les livres sur la grammaire, la musique, la rhétorique, la dialectique etc.... La plupart sont perdus ; et, à la manière dont il en parle dans son premier livre des *Rétractations*, on sent qu'il y attachait peu d'importance. Et cependant nous avons vu plus haut, en traitant de l'harmonie, avec quel élan il a su nous élever, des sons, « choses du dehors, » aux nombres éternels et divins, « choses qui appartiennent à l'esprit. »

Tel est donc le modèle, sous les auspices duquel nous allons nous convaincre successivement à quel point la vertu des adolescents, et la gloire de la religion, sont engagées dans l'enseignement des lettres.

(1) Venit dies in quo solverer a professione rhetorica...; et factum est, et eruisti linguam meam unde jam erueras cor meum; et benedicebam tibi gaudens, profectus in villam meam cum meis omnibus. *Conf.* lib. IX, cap. IV.

(2) Per corporalia cupiens ad incorporalia, quasi passibus certis, vel pervenire, vel ducere. *Retract.* lib. I, cap. VI.

§ II. — *L'enseignement privé de cette direction essentielle devient un grand danger pour la jeunesse.*

« Ce sera un des étonnements de l'avenir d'apprendre qu'une société, qui se disait chrétienne, a voué les sept ou huit plus belles années de ses enfants à l'étude exclusive des païens (1). » Est-ce un Évêque qui prononce ces paroles où se trahit une émotion contenue? Est-ce au moins un prêtre, ou un catholique, froissé dans sa foi profonde? Non : c'est un homme du monde, un protestant, mais observateur consciencieux et esprit convaincu. Un tel langage implique cette persuasion qu'un retour se fera tôt ou tard à un ordre d'enseignement plus raisonnable et enfin chrétien, que ce retour est nécessaire et urgent. Les hommes de religion et de dévouement, auxquels notre livre s'adresse, partagent-ils cette ferme espérance? en éprouvent-ils du moins le besoin?

Il y a quelques années un mouvement sérieux se produisit en ce sens ; quelques uns y mirent de la vivacité ; il eut de l'éclat, même du succès. L'Université crut devoir y donner une mesure de satisfaction : certains auteurs qui sentaient trop leur païen furent rayés des programmes, et quelques rares écrits des Saints Pères y furent introduits. Ce mouvement nous a-t-il inspiré à tous le vif intérêt qu'il méritait? l'avons-nous secondé de nos efforts? Hélas! cette apparition de la vérité et de la justice, sur l'horizon de l'enseignement, ne fut pas l'aurore que les croyants avaient saluée ; ce fut un vain météore, après lequel la nuit n'a fait que s'épaissir.

Aujourd'hui, non seulement le paganisme règne sans partage, mais on dispute à l'Histoire-Sainte la part étroite, spéciale cependant et isolée, qu'on lui avait faite dans les

(1) De Gasparin : *Avenir de protestantisme.*

classes élémentaires. Elle se confond, dans les programmes, avec les légendes fabuleuses des peuples de l'Orient ; et déjà on fait sentir nettement à l'enseignement de la religion qu'il gêne et que son jour viendra. Ainsi se découvre, au moment d'y sombrer, l'abîme où l'enseignement exclusivement païen devait tôt au tard aboutir.

Nous allons essayer de nous convaincre qu'en effet cet enseignement constitue pour la jeunesse un danger à sa vertu et à sa foi. Ce danger personnel d'abord, se faisant subir à chacun selon sa trempe propre et les milieux où il vit, devait grossir insensiblement, comme grandit le danger des torrents, quand leurs affluents ne cessent d'en augmenter le débordement et la violence !

De là d'abord les catastrophes politiques et sociales, par lesquelles la France est périodiquement bouleversée, depuis plus d'un siècle. Des esprits éminents, — on va bientôt les citer en témoignage — les avaient prévues ; et ils n'hésitent pas à en attribuer la cause, pour une large part, aux atteintes que l'enseignement exclusivement païen devait porter, à la longue, aux vertus chrétiennes de la jeunesse. Mais, ce qui est plus grave encore, les intelligences, abâtardies par l'atmosphère malsaine où elles se développent par l'éducation, énervées par une longue pratique des choses et des hommes du paganisme, ne réagissent pas contre le mal ; et aujourd'hui la secte peut imposer des programmes plus que jamais imprégnés du venin, sans qu'on se récrie et qu'on réclame le remède.

I. Le danger que ce système d'enseignement fait courir aux vertus chrétiennes des élèves tient d'abord à leur âge, d'où vient au mal une double facilité d'avoir prise sur leur âme. Elle est en effet au moment le plus délicat et le plus tendre de sa croissance, et à la veille d'une crise que presque toutes doivent traverser.

Il n'est rien de plus affirmé que l'aisance avec laquelle l'enfance subit l'influence des milieux, et que la fixité des impressions dont elle a été une fois pénétrée. On a eu l'occasion de décrire ces prédispositions naturelles, et les conditions favorables qu'elles fournissent à l'éducation(1); il est inutile d'insister. Voilà le secret de la puisssance du foyer domestique et de la portée de cette première éducation, qui, « à dix ans, selon l'affirmation de J. de Maistre, a déjà formé l'homme sur les genoux de sa mère. »

Quand le foyer est religieux, et que celle qui y préside porte avec dignité le nom auguste de mère chrétienne, l'enfant prédestiné qui y grandit a vraiment l'esprit chrétien pour air natal, et la vertu pour patrie. Les récits de la Bible, les paraboles du Sauveur, les légendes des martyrs, les belles actions des Saints, répétées à son oreille par cette voix, que nulle n'égale en autorité parce qu'elle est toute pour lui de tendresse et de dévouement, constituent le fond vivant de sa mémoire ; les fêtes de la religion sont la joie substantielle de son cœur ; les mystères, sa douce et inébranlable conviction, sans arrière-pensées, sans obscurités qui l'inquiétent ; la loi de Dieu, sa gloire et sa sécurité. Il ne lui est pas possible de vivre sans vertu, et l'impiété lui fait horreur. Elle est sans prise sur son âme, riche et forte de ses croyances ; comme des flots rongeurs, sur les rivages dont une végétation puissante a affermi le sol de mille racines entremêlées et de ses tiges vigoureuses.

En un tel état de l'âme, pour peu que l'avenir soit fidèle à de si heureux commencements, la vertu peut subir parfois des échecs, mais elle ne saurait périr ; les remords, qui restent tout prêts à s'éveiller, ont bien vite raison du vice qui ne parvient jamais à prescrire. Il suf-

(1) Cf. *les Vrais Principes de l'Éducation chrétienne*, III considération, § I.

fit d'un de nos grands et doux anniversaires religieux pour rappeler les jours « de la maison du Père, les festins avec « les symphonies et les chœurs, la robe première (1). » C'est, pour le fils, le souvenir de son bonheur, et pour l'héritier, celui de ses espérances. Tout s'est affaissé dans la même proportion que son innocence ; mais tout va revivre, quand elle sera ressuscitée. Voilà les favorables conditions que l'éducation religieuse fait à la vertu.

Mais il y faut de la suite ; et l'on comprend qu'une discordance prolongée doit interrompre, qu'elle doit même contrarier et renverser, l'œuvre importante si bien inaugurée. L'enseignement commence, disons plutôt — car l'avenir menace même cet humble début, — a jusqu'ici commencé, par l'*Epitome historiæ sacræ*. L'enfant est heureux de retrouver, au collége, les premières connaissances avec lesquelles il s'est familiarisé sous l'aile de sa mère : Abel, Isaac, Joseph, le berceau de Moyse, dont l'histoire lui a procuré de si purs tressaillements ; le charme s'en reflète sur l'étude, à qui elle ôte ses premières aridités. Hélas ! l'illusion durera peu : au bout d'un an, ces visages amis, ces modèles exemplaires et attrayants, font place aux héros de la Grèce et aux *Illustres de Rome* ! Les voilà, avec leurs fausses vertus, leur patriotisme surfait, leur langage prétentieux, le tout exalté comme la perfection suprême. Ces personnages ont leurs mobiles et leur inspiration d'agir dans les mœurs, les institutions, les lois de leur pays. Si l'on veut, et l'on ne saurait trop le vouloir, que l'élève se rende compte des causes, on aura à l'initier, à le faire puiser souvent, à cet ordre de choses absolument nouveau pour lui, bien étrange assurément et même offensant, s'il a goûté et s'il aime encore ce qu'a tant aimé son enfance. Ce sera cependant la région habituelle de sa pensée, l'objet et l'exercice,

(1) Luc. xv,

presque exclusifs, de son développement intellectuel, l'aliment de sa croissance; ce sera le sol et l'atmosphère où son esprit, oubliant peu à peu la première culture, doit désormais jeter ses racines, déployer son feuillage et pousser ses premières fleurs. Oh! de quels fruits sont-elles la promesse?

C'est bien tout cela, et ce n'est hélas! que cela; et, circonstance très-aggravante, c'est cela, à cet âge où l'on ne cesse de lui dire qu'il doit progresser en raison et qu'il dépouille peu à peu la frivolité, les hochets, de l'enfance. Ce progrès, parallèle à la marche qui va de l'histoire sainte à l'étude de l'antiquité profane et à ses poésies tant célébrées, implique la conviction que cette étude en est une grande cause, et, par conséquent, que tous ces profanes sont supérieurs aux chrétiens.

Combien d'élèves, en effet, parvenus à traduire Horace et Œdipe-Roi, sont enclins à estimer bagatelles, à rabaisser aux fables d'Ésope et au-dessous peut-être, cet *Epitome* de l'histoire sacrée, laquelle, de par l'autorité qui se déclare compétente, n'est jugée digne que d'occuper les petits enfants? Ainsi, cette gradation même, non moins que le choix des auteurs, est une insulte à l'éducation chrétienne; et elle accroît le danger, qui menace la vertu des enfants, de tout l'orgueilleux dédain qu'elle inspire pour ce qui seul a pu faire naître cette vertu, et qui peut seul la protéger.

Cependant ces esprits, tout imprégnés de paganisme, grandissant dans le dédain des lettres et des arts chrétiens, se dépouillent, dans la même mesure, du goût et de la pratique des vertus. Voilà comment, pour passer de la théorie à l'histoire, voilà comment le XVIIIe siècle fit naître tant de productions dissolues et leur fournit tant d'admirateurs, de lecteurs passionnés. La jeunesse *paganisée* en faisait ses délices. Mais en même temps, l'esprit de révolte déchainé laissait pressentir des catastrophes terribles. Elles éclatèrent avec une vio-

lence et une continuité inouies. Les yeux s'ouvrirent enfin : des hommes de foi, de cœur et d'expérience, protestèrent , avec une indignation douloureuse, contre ce mode d'enseignement tout païen, qui portait une large part de responsabilité dans la cause de tant de malheurs. Avec quel succès ? hélas ! les programmes dont nous sommes aujourd'hui même menacés, et les plans qui se déroulent (1), nous apprennent que les fléaux de Dieu n'ont pas désarmé, et que de nouveaux désastres sont nécessaires pour nous guérir, si nous devons être guéris !

Mais sommes-nous encore au nombre des « nations guérissables ? » Il y a longtemps que nous devions être sur nos gardes. Les protestations auxquelles on vient de faire allusion n'étaient pas les premières. A l'heure même que le mouvement de la Renaissance, où ne renaissait guère d'abord que ce qui est du païen, prenait son essor fatal, non seulement les esprits graves et les saints s'effrayèrent et réclamèrent ; mais les lettrés, qui encourageaient le mouvement et qui partaient en tête, faisaient des réserves dont ils ne purent malheureusement obtenir qu'on tînt compte ; ils exprimèrent des craintes pour la vertu des jeunes gens et la sécurité des États ; ils présagèrent la Révolution.

A tout seigneur, tout honneur : Érasme doit être cité le premier, « Il faut prendre garde, dit-il, dans un ouvrage destiné à célébrer le style de Cicéron, il faut prendre garde que le prestige de ce nom ne séduise un âge encore simple et inexpérimenté, et qu'on ne rende l'enfant païen en le voulant cicéronien (2). » Et en effet, dit-il ailleurs, « notre *payenneté* nous entraîne. Pour vouloir apprendre la belle littérature, nous cessons d'être chré-

(1) Ceci s'écrivait dans les premiers mois de 1882.

(2) Ne simplex ac rudis ætas, ciceroniani nominis præstigio decepta, pro ciceroniana fiat pagana. *Ciceronianus*, p. 102.

tiens et nous devenons païens ; c'est ce que je remarque et que je déplore..... Sous le faux prétexte en effet d'employer le beau style, on verra revivre les anciennes hérésies et le paganisme lui-même. Q'on ne s'y méprenne pas : les expressions, les figures et les nombres cicéroniens, portent atteinte à la majesté de la philosophie chrétienne. (1) »

..... Puis, allant droit au fond des choses, et démasquant le but secret que se proposent, quelques-uns à leur insu, les disciples des idées nouvelles, il déclare que ce goût de la littérature profane, développé en même temps que le culte pour les statues païennes, dont se remplissaient « les musées cicéroniens, » trahit la concupiscence qui l'inspire. « Voilà ce qui fait le charme de l'imagination et des yeux..... Voilà les tristes mystères, qui se cachent sous le voile de l'admiration pour *la belle antiquité*..... Nous n'osons faire profession du paganisme, et nous mettons en avant le nom des cicéroniens (2). » Oh ! que cette parole porte juste, et qu'elle devrait éclairer les faibles sur les illusions qu'ils se font à eux-mêmes, et sur les intentions des pervers qui propagent et maintiennent ce funeste enseignement !

Emule d'Érasme, Vivès, passionné comme lui pour la Renaissance, partage ses craintes et fait les mêmes réserves. Il signale les graves dangers que présente l'étude des païens, et il entend que les auteurs chrétiens gardent une large place dans l'éducation chrétienne : *A christianis christiane* (3) ! Dans la mesure où l'on introduira les profanes, que l'expurgation soit sévère ; que des maîtres pieux et sages soient préposés à leur explication, et

(1) Paganitas nostra nos seducit... Ciceronis verbis, figuris ac numeris, christianæ philosophiæ majestas fædatur. *Ibid.*
(2) Paganismum profiteri non audemus, ciceroniani nomen obtendimus.
(3) *De corrupt. discipl.* Lib. I, p. 47.

que l'antidote ne soit pas épargné ! « On ne saurait oublier dit-il, que la sagesse antique est pleine de faussetés ; que le voyage se fait chez les païens, c'est-à-dire, à travers les épines, les poisons, les aconits et les pestes les plus redoutables (1). » Il veut même que l'on s'abstienne de programmes généraux ; et qu'on tienne compte de ce que pourra porter, sans se ruiner, le tempérament moral de chaque élève en particulier : *Tantum cuique permittat, quantum censebit.* Qu'on éloigne donc de chacun l'auteur qui pourrait développer son défaut dominant : Ovide, du voluptueux ; Martial, du moqueur ; Cicéron, du vaniteux. Tâche difficile dans les écoles publiques ; et ce serait peut-être le cas d'appliquer la maxime : *Facilius est abstinere a toto quam a tanto* (2).

Montaigne ne saurait être suspect de rigorisme : or, dans un texte auquel il a été fait des emprunts quand on traitait de la nature et du vrai but de l'éducation (3), il accuse la Renaissance d'avoir, non seulement donné le change sur la vraie formation intellectuelle, mais d'avoir encore corrompu la conscience publique, en y distillant ce qu'il appelle les *vaines humeurs de l'antiquité* : « A la mode de quoy nous sommes instruits, dit-il, il n'est

(1) Meminerint se per gentiles iter facere, id est, inter spinas, inter toxica, aconita et pestes.

(2) Il ne sera pas hors de propos d'ajouter ici le jugement porté sur Cicéron par un philosophe, qui n'encourt pas assurément le soupçon dont nous défendons ci-après Montaigne. Cicéron est beaucoup trop surfait dans l'école, où il semble que, en dépit de ce que la religion nous oblige à penser de l'homme qui parle sans conscience, le funeste mot de Quintilien fasse encore loi : *Ille se profecisse sciat, cui Cicero valde placebit.* Hélas ! ce n'est assurément pas en loyauté et en sagesse que se fait le progrès accusé par le goût pour Cicéron ! Voici donc le vigoureux correctif que Bayle, le précurseur de Voltaire, nous apporte, en disant du rhéteur : « Je m'étonne vraiment qu'on donne à la jeunesse, pour modèle, les écrits de Cicéron, le plus médisant, le plus emporté, le plus satirique des hommes, dont les harangues sont pleines de violentes invectives. Nous ressemblons à ceux qui s'accoutument si bien à l'eau de vie que le meilleur vin leur paraît faible. » *Lettres critiq.*

(3) *Cf. la Pratiq. de l'éduc. chrét.* Ire considération.

pas merveille si, ny les escoliers, ny les maistres, n'en deviennent pas meilleurs, quoiqu'il s'y fassent plus doctes. De vray, le soing et la dispense de nos pères ne visent qu'à nous moubler la teste de science. Du judgement et de la vertu ? peu de nouvelles..... On nous a choisi pour nostre apprentissage, non les livres qui ont les opinions les plus saines et les plus vrayes, mais ceulx qui parlent le meilleur grec et latin ; et, parmi ces beaux mots, on a fait couler les plus vaines humeurs de l'antiquité (1). »

A ces témoignages, peut-être inattendus, des lettrés de ces temps mêmes qui ont inauguré le système dont nous souffrons, joignons, pour justifier toute la portée que nous avons attribuée au mal, celui d'un homme d'état, membre distingué du parlement de Paris sous François Ier, ambassadeur de France, et appelé par ses contemporains « le plus savant des nobles et le plus noble des savants. » Lui aussi a subi l'illusion, mais il a peu tardé à ouvrir les yeux ; et il avertit, d'une voix grave et émue, les générations qui courent à leur ruine. « Il est urgent, dit Guillaume Budé, d'opérer une réforme dans l'enseignement, en faisant passer l'étude des lettres chrétiennes avant celles des autres païens. S'IL EN EST AUTREMENT, NOUS PÉRIRONS : car nous oublierons la sagesse chrétienne. Or cette sagesse est la seule vraie, la seule indispensable, la seule qui conserve tout ce qu'elle touche, les mœurs comme les lettres qui en sont l'expression. Voyons déjà ce qui se passe. Comment déplorer assez l'indifférence des lettrés de notre temps, indifférence *qui est le résultat du culte idolâtrique des lettres païennes*, indifférence qui va jusqu'à l'impiété et à la négation des vertus fondamentales de notre religion (2) ? »

De son coup d'œil élevé et pénétrant, le sage voit donc plus loin que l'affaiblissement des mœurs individuelles ;

(1) *Essays*... liv. I, chap. XVIII. Édit. Lecoffre.
(2) *De transitu hellenismi ad christianismum*, lib. II.

il voit ce qui en doit être la conséquence fatale, c'est-à-dire, la corruption générale et les bouleversements de la société. « Dieu sait, dit-il, de quels désastres nous sommes menacés. Le culte exclusif des païens *amène l'ignorance des bonnes études* et TUE LA VERTU. Il faut employer des moyens énergiques, pour conjurer les périls imminents que tout chrétien prévoit. Si, au mépris de toutes les gloires et de toutes les beautés religieuses et littéraires du christianisme, on parvient à nous faire adopter la sagesse païenne, si on ramène nos mœurs à la pratique de l'antiquité, que deviendra la cité de Dieu? Une immense officine de licence sans frein, le repaire des volontés sans règle, un foyer de voluptés, un assemblage de tous les vices, un centre de désobéissance et de désordres. C'est là que nous mène la sagesse païenne ; c'est vers ce but qu'elle dirige tous ses efforts. » Quelle prédiction, grand Dieu ! Les tristes années présentes décrites au vif trois cent cinquante ans d'avance !

Hélas ! tout aussi bien que ces prévisions trop vérifiées, les protestations contemporaines n'ont pu conjurer le mal, pas même l'enrayer. Il suit son cours, accéléré selon la loi de la chute des corps, qui régit aussi les vitesses du vice, quand on lui lâche l'essor. Aujourd'hui le paganisme règne seul, avec l'insolence brutale de l'usurpateur, sur les programmes d'où il tient jalousement proscrites les moindres traces des lettres sacrées. Et plût à Dieu que cette exclusion fût le seul signe des intentions malveillantes, ne pourrions-nous pas dire criminelles, qui les ont inspirés ! Quels nouveaux désastres attend donc l'opinion publique, encore chrétienne en France, pour exiger enfin ce que prescrit le salut en péril des générations de l'avenir ?

Revenons à notre jeunesse bien-aimée. Ce danger que le paganisme de l'enseignement fait courir à la vertu des élèves, au moment délicat de leur formation morale, se

complique de la crise qu'ils traversent en passant, du premier âge, à l'adolescence. Presque tous la subissent. L'enfant, dont nos colléges ont à développer l'intelligence et le cœur, nous vient le plus souvent d'une famllle chrétienne ; et c'est un charme pour le prêtre de le voir grandir dans l'heureuse ignorance du mal et l'insouciance de l'avenir, que lui donne sa première éducation. Il est tout entier au moment présent, jouissant sans arrière-pensée de la société de ses camarades, de ses récréations, des incidents joyeux qui sèment la vie de collége, supportant le travail par amour pour ses parents, et par espoir des récompenses qui le transportent. Avec quelle tendresse il reçoit les visites de sa famille, et livre son front candide aux baisers maternels ! Quant à ses maîtres, il est vraiment leur enfant ; il les estime et il les aime ; il accepte volontiers leur autorité, et leurs réprimandes n'altèrent, ni sa docilité, ni sa confiance.

Quomodo obscuratum est aurum, mutatus est color optimus (1)? Tout-à-coup cet enfant aimable change d'aspect ; son front rêveur, son œil vague, annoncent de secrètes inquiétudes et des curiosités dont il a peur, qu'il veut satisfaire cependant. Les premières atteintes de l'ennui détendent, du même coup, les ressorts de sa joie et de son courage ; le travail lui pèse et les jeux le dégoutent ; il s'éloigne de ses maîtres, et les caresses de ses parents ne font plus tresssaillir son cœur. « Le monde paisible de l'innocence, dit Balmès, a disparu, et l'horizon calme et serein se convertit en une mer de feux et de tempêtes (2). »

Certaines plantes délicates traversent aussi cette crise de croissance ; pour toutes la floraison est un moment dont le cultivateur a grand souci. Autant

(.) THREN. VIII.
(2) *Art d'arriver au vrai*, chap. XXII, § XXII. — Cf. *la Pratique de l'éduct. chrét.* p. 467 et suiv., où ce sujet a été abordé.

qu'il est en son *pouvoir*, il *ménage* des milieux favorables, il tient éloignés d'elle les orages et les frimas, il les baigne dans la chaude et féconde lumière qui leur convient : les fleurs qui tombent après un paisible et plein épanouissement, n'est-ce pas la récolte presque assurée ? Hélas ! tout autres sont les conditions faites à la floraison de la jeune intelligence ; tout autre le traitement de ce malaise qui va décider de sa vertu.

Il faudrait la tenir plongée dans l'air natal de son baptême et de sa première communion, l'exciter tour à tour, et la calmer, par le culte fidèle de ses premières délices, si pleines et si pures, des enseignements qui la rendaient déjà glorieuse, des exemples qui la ravissaient, des fêtes qui lui donnaient l'avant-goût du ciel. L'enfant y trouverait le préservatif contre ces dangereuses divagations, la trempe de sa vertu encore chancelante, l'aliment sain et substantiel des appétits inconnus qui s'éveillent, la satisfaction, ou l'apaisement, selon que ces tendances nouvelles peuvent recevoir une direction salutaire, ou doivent être inexorablement comprimées. A l'influence de cette atmosphère, riche des arômes et des clartés du ciel, la jeune âme passerait, sans secousse, de l'ingénuité qui fait son charme, mais qui est si fragile, à la virilité du caractère ; ce qui n'était d'abord qu'inclination se transformerait en efforts ; l'instinct, en mérites ; l'habitude du bien deviendrait ferme ; et les grâces de l'innocence, en sa première fraîcheur, ne s'effaceraient peu à peu que pour faire place aux mâles empreintes des premières victoires, si décisives pour l'avenir.

Malheureusement ce sont des conditions toutes contraires qui lui sont faites. L'histoire et les lettres païennes vont exclusivement l'envelopper d'un air plein d'orgueil et de volupté. C'est là en effet le fond même du paganisme. Les illusions qu'on se fait sur ce point peuvent être, en quelques-uns, généreuses : elles n'en sont pas

moins fausses, et peut-être plus dangereuses encore. A le prendre tel qu'il est, sous le voile dont ses historiens et ses poètes l'ont couvert et les couleurs prétentieuses dont ils l'ont fardé, dans les hideux et véridiques tableaux qu'ont faits de lui les écrivains épistolaires et les polygraphes, le paganisme n'est qu'un abîme de sang et des dernières fanges. « Nos crimes, dit un grand chrétien qui l'a étudié à fond, étaient leurs divinités. Le mal sous toutes ses formes, l'intempérance, le vol, la cruauté, la prostitution, l'adultère, l'inceste, la bestialité, l'outrage à toute humanité et à toute pudeur, tout ce que nous refoulons dans nos bagnes, ils le mettaient sur leurs autels (1). » N'est-ce pas d'ailleurs le propre aveu de leurs historiens les plus autorisés ? « A Rome, a dit Tacite, toutes les atrocités, toutes les hontes, affluent de partout ; elles y sont en honneur (2). » Et ailleurs : « Se livrer à la corruption et travailler à corrompre, c'est ce qu'on appelle le monde (3). »

De tels marécages quelles exhalaisons doivent sortir ! quels souffles pernicieux à l'innocence, et de nature à mettre en fièvre le besoin maladif de savoir et les aspirations à se révolter et à jouir ? On aura beau expurger, voiler, embellir : ce n'est jamais à leur avantage qu'on affaiblira l'horreur dont les approches du vice saisissent les jeunes âmes, et le danger s'accroît des délicatesses mêmes dont on cherche à l'atténuer. Il est donc inévitable que les énergies du caractère se détendent, au moment où elles sont le plus nécessaires. Les esprits exceptionnellement doués sortent de la crise, s'ils n'y ont rien perdu, sans en être devenus meilleurs ; un grand nombre s'y amollissent et ont ensuite beaucoup de peine à réagir ; plusieurs y laissent leur vertu.

(1) Aug. Nicolas : *Jésus-Christ*, p. 133.
(2) Quo (Romam) *cuncta undique atrocia et pudenda confluunt celebranturque. Annal.* lib. XV, xliv.
(3) Corrumpi et corrumpere, sœculum vocatur. *De morib. Germ.*

II. Ce qui est bien plus à craindre encore, c'est d'y laisser la foi. « Car la foi est la grande ressource de la vie morale, sa meilleure préservation et le remède le plus efficace aux maux qui conspirent contre elle... Elle allume, elle conserve vive, au foyer de la conscience, la connaissance du vrai, le sens du bien, d'où résultent le discernement certain et l'horreur invincible du mal...; elle produit l'espérance, et donne les moyens de réparer les fautes. Ainsi, tant que la foi reste debout, il n'y a point de ruines irréparables à redouter. Saint Paul a écrit ces paroles, dont les consolations sont sans égales : *Nihil damnationis est in his qui sunt in Christo Jesu !* Non ; qui est dans le Christ Jésus n'a point de damnation à redouter (1). » Or l'exclusion systématique des auteurs chrétiens dans l'enseignement menace gravement la foi. Cette affirmation a été déjà implicitement développée, quand on a parlé précédemment des vertus chrétiennes, dont elle est toute la forme et la raison d'être ; mais ici s'offrent des aspects nouveaux et d'urgente actualité.

Tout esprit sérieux reconnaît et sent ce que nous avons entendu un protestant illustre proclamer, savoir que « La religion n'est pas une étude ou un exercice auquel on assigne son lieu et son heure ; c'est une loi qui doit se faire sentir constamment et partout, et qui n'exerce qu'à ce prix, sur l'âme et sur la vie, toute sa salutaire action (2). » Si donc on réduit toute la part qui est faite à la religion, dans l'ordre de la journée et de la semaine, à quelques courtes prières et à une ou deux heures d'enseignement, on lui ôte également tout son prestige et tout son crédit. Ce sont les auteurs païens et les sciences profanes, auxquels on départit largement, presque exclusivement, les heures d'étude, qui vont usurper l'influence et l'honneur.

(1) *Pratique de l'éduc. chrét.* IIe partie. p. 293.
(2) M. Guizot, ibid. p. 297.

« C'est ainsi, dit Mgr Parisis, qu'on a commencé à s'incliner devant les sept Sages de la Grèce, presque autant que devant les quatre Évangélistes; à s'extasier sur les pensées d'un Marc-Aurèle et sur les œuvres philosophiques d'un Sénèque, de manière à laisser croire qu'il n'y avait rien de plus profond dans les Livres Saints; enfin à vanter les vertus de Sparte et de Rome, au point de faire presque pâlir les vertus chrétiennes. Or croirait-on que de pareils enseignements, devenus unanimes et continuels, ne devaient pas à la longue faire baisser le sentiment de la foi et surexciter dangereusement l'orgueil de la raison? Serait-ce une témérité de dire qu'en mettant ainsi partout en relief les œuvres de l'homme, au grand préjudice de la Révélation, qui est l'œuvre de Dieu par excellence, on préparait les voies au règne de ce rationalisme effréné, qui en est venu publiquement à n'adorer que lui-même (1)? »

Il sera intéressant de rapprocher de cette affirmation d'un prélat, qui fait ici autorité, la parole incisive d'un profond observateur de la nature humaine: « Songeons un moment, disait le prisonnier de Sainte-Hélène, à l'extrême folie de ceux qui prétendent nous élever! Ils devraient à coup sûr faire tous leurs efforts pour éloigner de nos esprits l'idée du paganisme et de l'idolâtrie; car, *si quelque chose peut affaiblir le sentiment de la foi, c'est certainement un commerce continuel avec les absurdités du paganisme*. Et pourtant que font ces sages précepteurs? Ils nous transportent au milieu des Grecs et des Romains, et des innombrables divinités de leur stupide mythologie. C'est ce qui m'est arrivé dans mon enfance, et je sais l'effet que cela a produit sur mon esprit. C'était précisément le moment où il eût été *le plus nécessaire de me nourrir dans les sentiments de la*

(1) *Lettre aux direct. de son petit sémin.* 1837.

foi, lorsque ces sentiments étaient encore puissants, que ces *imbéciles* me remplirent de toutes les sottises de l'antiquité, et portèrent un coup terrible aux convictions de mon enfance ; de sorte que le doute entra dans mon esprit à l'âge où je jouissais à peine de l'usage de ma raison. Oui, tel fut mon malheur, lorsque je n'étais encore qu'un enfant de treize ans (1) ! »

A y réfléchir plus profondément, on devrait s'étonner que la foi des enfants ne souffre pas davantage des atteintes que lui porte ce système d'enseignement. Ils sont à ce moment de crise, qu'on ne l'oublie pas, où l'orgueil commence à mordre le frein des dogmes, et les passions à gronder contre les vertus dont elles n'avaient point encore, à cause de leur innocence, senti la compression. Ainsi, en faveur de cet enseignement des profanes où la poésie est toute sensuelle, l'éloquence toute dans les vaines ou mensongères habiletés de la parole, et l'histoire, la plupart du temps, toute d'étalage et de pose, il y a conjuration, au préjudice de ce qui seul alimente, épure et trempe la foi, entre le cœur qui se révolte et s'amollit et l'esprit qui cesse d'estimer. Dans les colléges chrétiens, nous faisons de grands efforts pour contrebalancer cette partialité révoltante ; nous expurgeons ces malheureux livres ; nous tâchons de les faire servir, par leurs lacunes mêmes et leurs erreurs, à la gloire de la vérité. Mais, sans vouloir méconnaître les bénédictions que Dieu ne nous a pas refusées, ni déconcerter notre courage, que de *Desiderata* dans le succès final !

L'indifférence est le résultat nécessaire d'une éducation qui déprécie ainsi les choses de Dieu. C'est l'état général des esprits formés par ce système, quand il n'y a pas eu quelques contrepoids ; un bon nombre vont jusqu'à l'in-

(1) *Mémorial de Sainte-Hélène*, tom III, p. 153.

crédulité totale; quelques uns, à l'apostasie. Dans un certain nombre, parmi les nôtres surtout, se conservent les pratiques chrétiennes; c'est le fruit de la foi que les familles infusent, en quelque sorte, avec le sang dans le cœur des enfants: affaire de tradition et d'héritage. C'est aussi l'œuvre propre des sacrements qui y greffent, à des profondeurs que l'incrédulité ne peut sitôt remuer, la vie et la substance même de Dieu. Mais la foi elle-même perd sa pureté et ses énergies. Ce sont des pratiques auxquelles manque bientôt l'esprit, sorte de corps sans âme. C'est « l'holocauste privé de la science de Dieu (1) ; » c'est « le sacrifice que n'inspire pas le Testament (2). » Il est en effet une foule d'erreurs infiltrées dans l'opinion publique, très-graves et très pernicieuses, que subissent la plupart des jeunes gens, même du nombre de nos élèves, quand ils ont vécu quelque temps dans le monde.

En philosophie, c'est l'exagération des droits de la raison, que les éclectiques ont faite l'égale de la foi. Dans les sciences, c'est la prétention d'avancer, sans nul souci de la révélation, sur le terrain de l'expérience. En histoire, c'est la tendance à confondre, dans le tissu général des événements, les faits du peuple de Dieu avec ceux du peuple chrétien, auxquels cependant leur attache nécessaire avec le surnaturel assure un privilége d'isolement et de domination ; c'est aussi une défiance, plus ou moins accusée, de l'Eglise, surtout de la Papauté et de tout ce qui en approche ou en dépend. En jurisprudence, c'est la suprématie, ou au moins l'indépendance, de l'État vis-à-vis de l'Eglise ; non pas seulement dans le domaine purement politique et civil qui appartient de droit à l'État, mais même dans l'interprétation des principes de morale et de justice où l'Eglise est, de par Jésus-

(1) Os. VI. 6.
(2) Ps. XLIX, 5.

Christ, interprète nécessaire et arbitre suprême (1) ; c'est l'omnipotence de la loi affranchie de la vassalité où elle doit se tenir par rapport au Décalogue ; et, par voie de conséquence, c'est l'équivalence, même la substitution, de ce qui est *légal* à ce qui est *légitime*. Dans les Beaux-Arts, c'est le parti pris de ne relever que d'eux mêmes, *l'Art pour l'art*, sans s'assujétir aux règles de la morale chrétienne, et sans se croire en aucune manière tenus à la servir. En politique, c'est la proclamation des libertés fameuses de la conscience, des cultes et de la presse, à titre, non de nécessité relative, mais de droit imprescriptible. Enfin dans la vie du monde, c'est l'émancipation religieuse, et la mise en large pratique de cette théorie, qu'on est digne d'honneur pourvu qu'on respecte les droits de l'homme, sans s'inquiéter des droits de Dieu.

En tout cela, il y a le plus et le moins ; mais tout cela, c'est en dernière analyse la négation, ou l'amoindrissement, ce qui revient au même, des droits de Jésus-Christ ; c'est « la diminution des vérités ; » c'est, par une conséquence nécessaire, l'énervement des caractères et l'affaissement des volontés. Cette conséquence a été suffisamment déduite et démontrée à la fin de notre *Introduction* (2).

Un tel état des âmes explique trop bien les audaces auxquelles se porte aujourd'hui la secte, qui a juré d'exterminer le règne de Dieu sur la conscience et la société. Procédant avec une mesure et une lenteur hypocrites, c'est par l'abrutissement de la jeunesse qu'elle compte, en tarissant la foi dans sa source et en atrophiant le sens divin à son premier développement, venir à bout de son œuvre satanique. Hélas ! cette foi, réduite à des demi-

(1) Cf. *Les vrais Principes de l'éduc. chrét.* 2e édit. p. 107.
(2) Cf. *Introd.* V, I.

clartés et à une chaleur éteinte, n'est que trop facile à étouffer; et les intelligences, qui manquent de trempe, sont trop ouvertes sans défense aux mensonges des pervers, comme les cœurs, saisis de défaillance, à la peur des violents. Quand donc les hommes auxquels Dieu a jugé bon de livrer la France bannissent des programmes les derniers vestiges de l'enseignement religieux, les cris d'indignation et d'alarmes que poussent les sentinelles d'Israël ne trouvent que peu d'échos; et, s'il y a un moment de stupeur et de protestation, lorsqu'on vient arracher à leur apostolat, et contraindre à quitter le sol de la patrie, les plus méritants des maîtres chrétiens, bientôt tout se tait, et la persécution se félicite avec impudence de la facilité et de la promptitude de ses triomphes.

Qu'est-ce que Dieu nous réserve dans l'avenir? S'il n'arrête pas ces assassins des jeunes âmes, quand, à la suite de la génération présente emportant dans la tombe la dernière étincelle de la foi, elles arriveront à la jeunesse à travers une adolescence dévastée, « ayant perdu « le Christ, déshéritées d'en haut, étrangères à l'espé« rance, sans Dieu dans le monde (1), » quelles ressources pourront-elles fournir à la société en ruines? En elles-mêmes que restera-t-il des tendresses et des sacrifices de leurs mères, de leur bonheur pur au foyer paternel, de leurs ardeurs passées, fruits de leurs premières vertus, de tout ce qui promettait une vie de probité, d'honneur, de sagesse et de dévouement, une vie féconde qui eût été la gloire et la force du pays où elle devait grandir? Que restera t-il, sinon ce qui reste aux sillons des riches promesses du printemps, quand une brume obstinée les a fermés au soleil, et qu'un vent glacial n'a cessé d'en tenir éloignées les douces rosées du ciel. Alors la France s'affaissera dans la corruption et l'inertie, sans même

(1) Ephes. II, 12.

avoir la consolation de pousser, comme la Pologne, sur quelque glorieux champ de bataille, sa dernière plainte : *Finis Franciæ!* et il faudra un nouveau Jérémie pour gémir sur les dissolutions lamentables du nouveau royaume de Juda, ruiné par ses docteurs, et devenu la risée du monde, après en avoir été l'admiration : *Prophetæ tui viderunt tibi falsa et stulta.... Hæccine urbs perfecti decoris, gaudium universæ terræ* (1) !

§ III. — *L'enseignement des lettres, s'il n'est pas dirigé dans le sens et au profit de la foi, est un grave outrage à Dieu.*

« Dieu a tout fait pour lui-même (2) ; » tout doit donc « raconter sa gloire » à la créature intelligente ; tout doit apparaître à l'homme comme œuvre de la puissance de Dieu, reflet de sa sagesse, gage de son amour. Cet hommage au Créateur est le premier de nos devoirs; et ce devoir est nécessairement en raison de l'excellence des œuvres où se manifestent la puissance de Dieu, sa sagesse et son amour.

Quelle est l'œuvre de Dieu, la première en excellence? Ce n'est pas la création, c'est la restauration du monde ; c'est l'œuvre par laquelle il a daigné « tout renouveler « en Jésus-Christ, ce qui est sur la terre et ce qui est au « ciel (3). » Par cette œuvre, Dieu est entré de sa personne dans le monde, et lui a imprimé cette grandeur, absolument indue et inespérée, qu'on appelle surnaturelle. Le moyen d'ailleurs dont il s'est servi pour l'accomplir en atteste l'incommensurable valeur ; car il a donné aux hommes la vie du Verbe pour modèle de celle dont ils doivent désormais vivre, et son sang pour prix et pour

(1) THREN. I.
(2) PROV. XVI, 4.
(3) EPH. I, 10.

gage des destinées nouvelles que cette vie leur fait mériter. Cette œuvre doit donc être l'objet suprême de toute l'estime que l'intelligence peut dispenser, de toute la reconnaissance dont le cœur est capable, de toute l'ambition et de tous les efforts que l'âme humaine peut concevoir et réaliser. Elle est encore nécessairement le but final de tout ce qui s'opère et s'agite dans le monde, le terme de ses évolutions, la clef de ses mystères, le couronnement de son histoire, la lumière de sa science. Elle a sur le monde une portée universelle et qui saisit tout, pénètre tout, vivifie tout, répare tout, explique tout.

Sans Dieu, on l'a dit en son temps (1), aucune vérité ne se fixe; la recherche de Dieu est l'élan qui peut seul atteindre la vérité; la possession de Dieu en donne seule la jouissance sûre et pleine. Le cantique sublime des trois jeunes Hébreux dans la fournaise de Babylone, qui rattache à Dieu toutes choses dont il est l'auteur et la fin, est donc l'achèvement de la science aussi bien que le devoir rigoureux de la piété. Mais, depuis l'Incarnation, s'en tenir au Créateur, c'est s'arrêter avant le terme et se condamner à des lacunes qui remettront tout en question. C'est au Rédempteur, « qui tient le principat en toute « chose (2), » qu'il faut tout rapporter : *Omnia in nomine Domini nostri Jesu Christi* (3)! C'est Lui, c'est le Fils de Dieu fait homme, c'est l'Agneau Restaurateur du monde, que les héritiers du Ciel doivent louer ici-bas, comme les élus dans l'éternité : *Dignus est Agnus accipere virtutem, et divinitatem, et sapientiam, et fortitudinem, et honorem, et gloriam, et benedictionem* (4)! C'est lui que, dans l'ordre nouveau des choses, « toutes les créa-« tures qui sont dans les airs, et sur la surface et dans les

(1) *Les vrais Principes de l'éduc. chrét.*, I. considér. II.
(2) Col. I, 18.
(3) Ibid. III, 17.
(4) Apoc. V, 12.

« entrailles de la terre, sur les flots et dans leurs « abîmes, » c'est lui que toutes les créatures pressentent, saluent, glorifient (1) ! Et l'homme régénéré, le chrétien, est l'interprète de leurs secrets tressaillements et de leurs muettes adorations. Par tout ce qu'il a de savoir et de génie, par toutes les ressources que l'inspiration et l'art mettent en son pouvoir, il doit les unir et comme les abîmer, toutes et toujours, dans un concert de louange et d'amour aux pieds de Jésus-Christ !

Or, par quelle criminelle et sacrilège aberration, veut-on soustraire les belles-lettres à l'obligation de ce glorieux et salutaire devoir de bénir Dieu par Jésus-Christ ? Selon l'étymologie, elles ont pour objet de bien dire. Or *bénir*, c'est *bien dire*, selon l'étymologie encore ; et bénir Dieu, c'est certainement le *mieux dire* qu'on puisse imaginer. Ainsi, dans ce cantique universel de bénédiction à l'Agneau Rédempteur, à elles revient le privilège de donner le signal et le ton, et de chanter en mélodieux accents, qui enlèvent et entraînent tout le reste. Or, voilà qu'on les condamne à ne célébrer que ceux qui ont ignoré et méconnu Jésus-Christ, les vanités qu'il a méprisées et les laideurs qu'il a proscrites ! Protestons de toute notre énergie ; et démontrons que l'obligation pour les belles-lettres de reconnaître, louer et servir le Dieu des chrétiens, est imposée rigoureusement par la justice et la vérité, et qu'elle est d'ailleurs dans le dessein formel de Dieu ; d'où il résulte nécessairement que s'affranchir de ce devoir est envers lui un grave outrage dont il faut à tout prix nous préserver, qu'il faut essayer de réparer par tout moyen et tout effort.

I. — Il est dans notre nature déchue de tendre au mal par une pente en quelque sorte fatale, que la grâce seule parvient à contenir et à redresser. C'est sur ce principe

(1) Ibid. 13.

d'expérience que s'appuie la philosophie chrétienne pour démontrer, même au point de vue de la perfection naturelle de l'homme, la nécessité de la Révélation.

Or, ce principe d'expérience, l'histoire ancienne tout entière le proclame tristement; et c'est prouver qu'on ignore l'histoire, ou qu'on la méconnait de parti pris, que de voir chez les païens tant de vertus et de passer sous silence tant d'ignominies et de crimes. « Un demi-siècle de paganisme, dit J. de Maistre, présente infiniment plus d'excès énormes qu'on n'en trouverait dans toutes les monarchies chrétiennes, depuis que le christianisme règne sur la terre (1). » Chez les païens, dit aussi M. de Bonald, « le vice était l'état commun et permis par les lois (2). »

Un auteur, homme de grande et vive foi, que nous avons eu plusieurs fois l'avantage de citer, M. Aug. Nicolas, explique, en ces termes très-nets et très-instructifs, la raison de la facilité avec laquelle les esprits superficiels ou prévenus prennent le change sur les fausses et rares vertus des païens : « Nous ne connaissons, dit-il,

(1) Du Pape, II, p. 465. L'auteur cite ici le témoignage de Feller.

(2) Voici le texte tout entier : « Les esprits chagrins ne remarquent que le vice chez les peuples chrétiens, parce que les vertus y sont l'état ordinaire et seul autorisé; comme des enthousiastes ne remarquent chez les païens que les vertus, parce que le vice y était l'état commun et permis par les lois. *Du Divorce.* — Mgr Gaume explique, par une gracieuse image, ce contraste qui trompe les regards superficiels : « Personne, dit-il, n'est étonné de voir des fleurs au printemps, ni des fruits en été; mais, si au milieu de l'hiver, une fleur vient à se montrer sur une épaisse couche de neige, si un arbre chargé de frimats donne un fruit excellent, tout le monde admire, et ce phénomène extraordinaire est soigneusement consigné dans les fastes de l'histoire naturelle. Ce qui a lieu dans l'ordre naturel a lieu dans l'ordre moral. On parle avec emphase des vertus héroïques d'un Scipion, d'un Régulus, d'un Cincinnatus... et autres astres du ciel païen; et, en attendant, ces admirateurs, ces panégyristes de l'héroïsme païen, tiennent pour non avenu l'héroïsme chrétien, dont ils sont environnés et qu'ils ne peuvent faire un pas sans rencontrer en cent personnes... » Suit une énumération de vierges, d'apôtres, de martyrs, etc., dont notre histoire chrétienne est pleine. *La Révolution*, tom. XI. p. 61.

qu'imparfaitement le paganisme, parce que le mal ne s'y accusait pas lui-même, qu'aucune institution, aucune doctrine immuable et sainte de vérité et de vertu, comme l'Église fondée par Jésus-Christ, ne le faisait ressortir en le combattant; et que, pareil à un fleuve répandu, il coulait sans bruit, parce qu'il était sans bords. Pour nous, chez qui le mal, si grand qu'il soit, ne peut pas prévaloir sur le sens chrétien qui le flétrit et le retient dans la honte, quand il ne le réprime pas, nous en induisons qu'il n'était pas si grand chez les païens, parce qu'il ne soulevait pas la conscience humaine : c'est qu'il régnait ! Le monde païen ne connaissait pas le scandale; le mal était passé en nature; plus que cela, en religion : ce qui aurait dû le flétrir le consacrait. Aussi, plus nous pénétrons dans ce monde et le creusons à la lumière du christianisme, plus nous en voyons sortir des monstres. Il en est comme des couches antédiluviennes aux regards de la géologie. Il fallait le christianisme pour connaître le paganisme (1). »

Mais le christianisme impose des réserves dans l'étude qu'il faudrait faire pour connaître, comme ils sont, les siècles païens; ils se défendent contre l'investigation du regard vertueux par l'horreur même qu'ils inspirent. Plusieurs auteurs ont sondé ces plaies fétides avec une intention droite et une main délicate : MM. de Chateaubriant, de Champagny, Aug. Nicolas, Mgr Gaume, etc. ; et leurs tableaux, si réservés qu'ils les aient faits, ne peuvent être exposés sans certaines précautions aux yeux de notre jeunesse, digne de tant de respect.

Que penser donc d'un système d'enseignement qui ne livre à l'étude de la jeunesse que les lettres où est exprimé le paganisme? De deux choses l'une : ou bien, elles dissimulent ces horreurs, où elles les peignent. Dans le

(1) *Jésus-Christ*, p. 135.

premier cas, c'est hypocrisie; dans le second, dépravation et perversité. Des deux côtés, c'est la violence faite à la justice; c'est une grave atteinte portée aux droits rigoureux de la jeunesse à être élevée dans la vérité.

Et c'est toujours pour la ruine des âmes que se pratique un tel enseignement; car, si habile que soit la dissimulation du vice, il s'en exhale cependant des odeurs, d'autant plus funestes à la longue, qu'on s'est appliqué à les rendre moins repoussantes. Les moins immondes de ces auteurs font désirer de connaître les pires, et conduisent à eux par une pente fatale. D'ailleurs l'exclusion systématique des auteurs chrétiens est, contre Dieu, un parti pris qui livre les intelligences au mal, comme, aux frimas, la nature dont on exclurait le soleil. Ce n'est jamais impunément, et surtout pour le jeune âge, qu'on s'isole de parti pris de la justice et de la vérité !

II. Ici, d'ailleurs, la gloire de Dieu est directement en cause. Méconnaître la vérité, et fausser la justice dans une question où est intéressée la Rédemption elle-même, c'est se dérober au plan providentiel que Dieu a le plus à cœur, et se jouer de ses plus formelles volontés.

Maître des âges comme des événements, il a tout disposé pour donner au grand fait, qui domine le monde, sa lumière, sa suréminence, sa toute-puissante portée. « Il a attendu, dit saint Thomas, que l'homme, humilié par de longues épreuves, sentît le besoin du Libérateur ;... et que, reconnaissant ce que sont pour lui les forces de la nature, du fond de sa misère, il criât au médecin et implorât le secours de la grâce (1). » — « Il convenait, dit ici M. Auguste Nicolas, qui semble commenter notre grand docteur, que cette créature malheureuse fît l'expérience de sa misère profonde, pour rendre à Dieu, qui viendrait

(1) 3e part. quest. I, art. V.

l'en tirer, cette gloire dont le refus l'avait fait déchoir. Ainsi, la maladie rend témoignage au médecin qui en délivre, en raison même de sa gravité et de son opiniâtreté, incurables à tout autre traitement.

« Cet égarement de l'humanité venait originairement et persévéramment de l'orgueil, qui se refuse à rien devoir à Dieu et qui prétend se suffire à lui-même ; il importait, la liberté devant être exercée, que cette superbe fût rabattue par l'expérience de sa honte, et qu'elle fût si manifestement redevable de sa guérison à l'intervention gracieuse de Dieu, qu'elle ne pût lui en disputer la gloire. En ce cas, on peut dire que le développement même de la maladie entrait dans son traitement (1). »

Il était encore de la dignité du Rédempteur, qu'il se fît annoncer longtemps d'avance dans une longue suite d'années et d'époques : « Plus est grand le Juge qu'on attendait, dit saint Augustin, plus devait être longue la suite des hérauts qui venaient avant lui (2). »

Ainsi tout proclame sa gloire : les temps qui l'ont précédé, par leurs abîmes ; et ceux qui l'ont connu, par leurs richesses et leur grandeur ; comme la terre, par la désolation de ses hivers, non moins que par la fécondité de ses belles saisons, célèbre la nécessité et la puissance du soleil. Leibniz se montre donc aussi rigoureux dans ses déductions que tendre dans sa foi, lorsqu'il dit : « Prouver que Jésus-Christ est le Messie réparateur du genre humain, annoncé par tant d'oracles, c'est, après la démonstration de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme, la plus importante des conclusions ; *et je ne vois pas quel plus grand avantage on peut attendre de l'histoire*. Je dis plus : *l'étude de l'antiquité ne me*

(1) Op. cit. pp. 220 et seq.
(2) Per multam seriem temporum et annorum prædicandus fuit. Quanto major judex veniebat, tanto præconum longior series præcedebat. *Tract.* XXXI in *Joan.* V.

PARAIT PRESQUE AVOIR D'AUTRE USAGE QUE DE NOUS METTRE A PORTÉE DE CONSTATER, ET DE CONSERVER *FIDÈLEMENT*, LES ANCIENS TITRES DE NOTRE BONHEUR, et, si je puis m'exprimer ainsi, DE NOTRE NOBLESSE, QUE NOUS DEVONS FAIRE REMONTER A JÉSUS-CHRIST (1). »

Qu'elle est donc criminelle l'erreur de ceux qui n'ont d'éloges et de culte que pour l'antiquité profane ! Ils sont coupables d'une impie et sacrilège révolte contre le plan, si nettement dessiné, si formellement imposé aux hommes, par la divine Providence. Ce que Dieu a le plus manifestement à cœur, « l'exaltation de son Fils humilié « jusqu'à la croix, du Nom qu'Il lui a donné, au reten« tissement du quel tout genou doit fléchir, et toute « langue doit confesser (2) » sa gloire au-dessus de toute gloire : ces aveugles l'oublient, ces impies le dédaignent, ces pervers s'en raillent et le livrent à la pitié de la jeunesse, qu'ils prostituent à l'admiration de on ne sait quels Barrabas !

Le dernier terme de ce système, c'est donc bien la négation, inconsciente chez quelques uns, calculée dans la pensée des chefs de la secte, *mais toujours lamentable* et désastreuse, de l'œuvre divine de Jésus-Christ.

Et nous ne pouvons que nous associer, en gémissant, à cet anathème du grand évêque de Poitiers : « Antechrist, dit-il, celui qui nie la supériorité des temps et des pays chrétiens sur les temps et les pays *infidèles ou idolâtres !* Car si Jésus-Christ, qui nous a illuminés, alors que nous étions dans les ténèbres et dans les ombres de la mort, et qui a donné au monde le trésor de la vérité et de la grâce, n'a pas enrichi le monde, je dis même le monde social et politique, (on peut ajouter : le monde des lettres et des arts) de biens meilleurs que ceux qu'il possédait au sein du paganisme, c'est que l'œuvre du

(1) Epist. III, ad *Huetium*, ann. 1679.
(2) PHILIP. II.

Christ n'est pas une œuvre divine (1). » Qui des maîtres, dignes du nom de chrétiens, ne reculerait devant cette dernière et nécessaire conséquence des erreurs, qui font, des lettres païennes, l'objet exclusif et souverain de l'admiration et des études de l'enfance?

ARTICLE SECOND

LA DIRECTION DE L'ENSEIGNEMENT DANS LE SENS, ET AU PROFIT DE LA FOI, EST ESSENTIELLE A LA PERFECTION PROPRE DE CET ENSEIGNEMENT ; ELLE LUI ASSURE SON ACHÈVEMENT GLORIEUX.

On l'a dit plus haut (2), en traitant des riches sources d'images que fournit la littérature sacrée: rien n'est plus faux que le préjugé qui déclare cette littérature étrangère, ou seulement peu favorable, au beau. Bien au contraire, elle fournit en abondance des exemples d'emploi très-judicieux et très-saisissant, ou gracieux ou sublimes suivant le besoin, de toutes les ressources et de tous les procédés qui le font éclater aux yeux. C'est le moment de compléter cette affirmation ; et nous allons essayer de démontrer que le beau, le vrai beau, qui est le terme des belles-lettres, émane surtout et s'exhale des choses de la foi ; c'est-à-dire, soit des Saints Livres et de toutes les œuvres qui en dépendent immédiatement, soit des œuvres du dehors qui se reconnaissent tributaires de la foi et s'éclairent de sa lumière ; qu'il a besoin de la foi pour apparaître sous sa forme la plus parfaite ; qu'ainsi, la poésie, l'éloquence et les beaux-arts, tout ce

(1) *Instruct. pastor, pour le carême de* 1863
(2) Chap. II, art. I, § 2 *ad fin.*

qui aspire à exprimer le beau, ne s'approchent de leur idéal que dans la mesure où, s'efforçant de relever et de s'inspirer de la foi, ils se rendent mieux chrétiens.

On a dit plus haut (1) que le beau, c'est la grandeur coordonnée, c'est-à-dire, mise en état d'apparaître et d'exercer son prestige ; nous aurons donc achevé notre démonstration, lorsqu'il sera établi que la grandeur a surtout son siége dans les œuvres qui relèvent de la Foi, et que rien n'égale la Foi dans la puissance de donner à la grandeur son ordre propre, l'harmonie, la proportion et la convenance, auxquelles la grandeur doit sa plus merveilleuse splendeur. Ainsi grandeur, ou richesse du fond, éclat de la forme : voilà ce qu'il s'agit de revendiquer, à titre de supériorité éminente, en faveur des lettres chrétiennes.

§ I. — *Supériorité des lettres chrétiennes au point de vue du fond.*

Le développement complet que comporte cette affirmation ne saurait entrer dans les bornes de notre plan. C'est le but que s'était proposé l'auteur du *Génie du christianisme ;* et tous les maîtres chrétiens connaissent le mérite et les *desiderata* d'une œuvre, dont l'étendue seule suffit à faire pressentir et excuser l'imperfection. Elle laisse à dire incomparablement plus qu'elle ne dit, et à le dire avec plus de choix, de solidité et de véritable émotion. Mais enfin, telle quelle, cette œuvre a ouvert une voie ; et, dans les deux parties qui traitent de ce grand sujet au point de vue qui nous occupe, la seconde et la troisième, se trouve un parallèle où est mise en évidence la supériorité de la religion chrétienne en tout ce qui est du domaine de la poésie, des beaux-arts, de l'éloquence et de l'histoire.

(1) Cf. supra, § v, 2.

Comme la source des lettres chrétiennes, et le foyer de leur inspiration, sont exclusivement les Saints Livres, c'est leur incomparable richesse et leur grandeur surhumaine qu'il faut surtout, dans ce sujet, mettre en lumière. Disons d'abord que cette supériorité éminente ne frappe pas d'elle-même tous les yeux. Saint Augustin, qui l'avait longtemps méconnue et dédaignée, explique pourquoi, avec l'humilité qui a inspiré ses *Confessions*, et qui en fait le charme, comme le prix : « Mon orgueil, dit-il, repoussait la manière des Saintes Écritures, et mon œil manquait de pénétration pour en atteindre les profondeurs (1). » Il y faut donc une préparation, l'abaissement de l'orgueil et le développement de l'intelligence. « Enfin, ajoute-t-il, je vois ce riche fond, qui reste fermé aux superbes et qui ne se découvre pas à l'enfance. Au début, rien de plus humble, en avançant, comme tout s'élève ! »

Un auteur de la Renaissance, qui avait partagé longtemps les préventions de cette époque, revenu à des idées plus saines, a décrit, en des termes qui ne manquent, ni de conviction, ni de grâce, ce même retour opéré par lui des lettres profanes à celles du christianisme. « Il faut, dit-il, que je l'avoue : pendant toute mon adolescence j'avais étudié les païens, les poètes surtout, avec la plus vive ardeur ; enfin je me suis mis à lire les Saints-Livres. Je fus tellement charmé de cette lecture que peu à peu, bien contre mon attente, et pour ne rien dire de la doctrine, je fus charmé de leur éloquence, au point de me sentir attiré et bientôt très-ardemment enflammé pour cette nouvelle étude (2). »

(1) Tumor meus refugiebat modum ejus ; et acies mea non penetrabat interiora ejus... Ecce video rem non compertam superbis neque nudatam pueris, sed incessu humilem, successu excelsam. *Conf.* lib. III, cap. v.

(2) Nam ut id aperiamus, cum ab gentilibus ac maxime poeticis studiis, quibus, per omnem adolescentiam, ardentissime vacaveram

Une fois donc qu'on a appliqué à la littérature biblique un esprit net de préjugés et capable d'attention, on y découvre une mine dont la profondeur et la richesse épuisent l'admiration. Le temps manque ici pour en faire la preuve, même pour fournir les témoignages. Les maîtres chrétiens, jaloux de communiquer aux élèves leurs convictions, trouveront aisément, et en nombre, de ces autorités qui s'imposent (1). Nous nous contenterons, en fait de témoignages, de deux citations faisant loi, l'une aux yeux des fidèles, l'autre pour les gens du dehors; puis nous ouvrirons sur l'intérieur quelques vues générales très-sommaires.

Donoso Cortès a pris la Bible pour sujet de son discours de réception à l'Académie de Madrid, le 16 avril 1848. Il faut lire, il faut sentir, ce souffle de feu, et se laisser enlever jusqu'aux cimes d'où est descendue sur l'orateur cette sublime inspiration. Après avoir dit, en commençant, tout ce que la poésie des temps chrétiens, et celle de l'Espagne, en particulier, doivent à la Bible, tout ce qu'elles perdraient si ce livre venait à manquer, il continue en ces termes :

« Dans la Bible sont écrites les annales du ciel, de la terre et du genre humain. En elle, comme dans la Divinité même, est contenu ce qui a été, ce qui est et ce qui sera ; sa première page raconte le commencement des temps et des choses, et la dernière est l'histoire de la fin des choses et des temps. Elle commence par la Genèse, qui est une idylle; et finit par l'Apocalypse, qui est un hymne funèbre. La Genèse est riante comme la première brise qui a rafraîchi le monde, douce

convertissem aliquando animum ad legendos sacros codices, delectatus sum adeo eorum lectione, ut, quod minime antea speraveram, tantum eloquentiæ, ne de doctrina aliquid dicam, quantum me ad nova studia invitare, ac vehementissime inflammare, cœpit. MAPH. VEGGIO : *de instit. puerorum*, fol. I.

(1) Par exemple : SAINT AUGUSTIN, *de Doctr. christ.* lib. IV, cap. VI, VII, XX, XXI, BOSSUET, *Dissert. super psalm.* — FÉNÉLON, *Dialog.* II *sur l'éloq.* — LOWTH, *poésie des Hébreux.* — ROLLIN, *traité des études* liv. IV, chap. III. — LAHARPE, *Disc. sur les ps.* — MGR PLANTIER : *Etudes bibliques*, etc. etc.

comme la première parole d'amour qu'ont échangée les hommes, belle comme la première aurore qui s'est levée au ciel, comme la première fleur qui s'est épanouie dans les vallées. L'Apocalypse est triste comme les dernières palpitations de la nature, comme le dernier rayon de la lumière, comme le dernier soupir du moribond. Entre cette idylle de l'universelle jeunesse et cet hymne d'universelles funérailles, on voit passer l'une après l'autre, sous les regards de Dieu, toutes les générations, l'un après l'autre tous les peuples : les tribus et leurs patriarches, les républiques et leurs magistrats, les monarchies et leurs rois, les empires et leurs empereurs. Babylone passe avec son abomination ; Ninive passe avec ses pompes ; Memphis passe avec ses prophètes et son temple ; Athènes passe avec ses arts et ses héros ; Rome passe avec son diadème et les dépouilles du monde. Rien n'est stable devant Dieu: tout passe et se meurt, comme l'écume que la vague efface.

« Dans ce livre sont racontées, ou prédites, toutes les catastrophes ; il renferme les modèles impérissables de toutes les tragédies ; il est le récit de toutes les douleurs humaines, il donne le ton de toutes les lamentations et de toutes les plaintes. Qui pleurera comme Job, lorsque, renversé et tenu à terre par la main puissante qui le frappe, il remplit de ses larmes les vallons de l'Idumée ? Quelle mère,au tombeau de son premier-né,poussa des cris plus déchirants que l'inconsolable Rachel ? Qui se lamentera comme se lamentait Jérémie,autour de Jérusalem abandonnée de Dieu et des nations ? Sur les débris de quelle société perdue s'élèvera cette sombre voix d'Ezéchiel,dont Babylone fut épouvantée ?

« Dans la Bible sont écrites les batailles du Seigneur, dont les batailles des hommes ne sont que de vains simulacres ; et, de même que ce livre renferme les modèles de toutes les tragédies, de toutes les élégies et de toutes les lamentations, il renferme aussi le modèle inimitable de tous les chants de victoire. Aucune voix n'égalera jamais celle de Moïse, ou celle de Débora, célébrant les triomphes du Dieu d'Israël. Si, des hymnes de victoire nous passons aux hymnes de louange, nos temples eux-mêmes n'en ont point de plus beaux que ceux qui montaient vers Jehovah, enveloppés des parfums de la rose et de la fumée de l'encens. Si nous cherchons des modèles de poésie lyrique, il n'y a point de lyre comparable à la harpe de David, l'ami de Dieu, qui entendait les concerts des harpes angéliques. Si nous cherchons des modèles de la poésie bucolique, nous n'en trouvons point d'aussi frais et d'aussi purs qu'à l'époque des patriarches, où la femme, la source et la fleur, étaient trois amies, parce que toutes ensemble et chacune d'elles étaient le symbole de la parfaite simplicité et de la candeur primitive. Là sont exprimés, dans leur charme divin, tous les sentiments purs et droits, et l'éclatante pudeur des épouses et la bonne odeur mystérieuse des familles bénies.

« Aussi tous les grands poètes, tous ceux qui ont senti dans

leur poitrine la flamme inspiratrice d'en haut, tous sont allés apaiser leur soif aux sources bibliques, sources inépuisables, qui forment tantôt des torrents impétueux, tantôt des fleuves larges et profonds, tantôt des cascades retentissantes, et tantôt des lacs transparents et limpides. »

A côté de ces paroles élevées et brûlantes, citons quelques lignes sommaires, dictées à un savant par ses connaissances mêmes et sa conscience. On les a trouvées écrites par M. William Jones, fondateur de la Société asiatique de Calcutta, sur les dernières feuilles d'une Bible qui lui appartenait, et qu'a conservée religieusement sa famille.

« J'ai lu, dit-il, avec beaucoup d'attention les saintes Écritures ; et je pense que ce volume, indépendamment de sa céleste origine, contient plus d'éloquence, plus de vérités historiques, plus de morale, plus de richesses poétiques, en un mot, plus de beautés de tous les genres, qu'on n'en pourrait recueillir dans tous les autres livres ensemble, dans quelque siècle et dans quelque langue qu'ils aient été composés (1). »

Pour pénétrer, au moins à une première profondeur, dans le cœur des Saints Livres et des ouvrages qu'ils ont inspirés, disons d'abord que seuls ils expriment l'âme humaine dans sa nature propre, en dehors des conditions de nation, de siècle, de climat, de race. Nulle littérature ne s'affranchit de ces influences, et la Bible les connaît ; elle leur doit, en maintes pages, la couleur qui lui donne tant de vérité et de charme dans son incomparable originalité. Mais c'est la surface seulement ; et au fond, quand on est introduit, on trouve l'humanité dans ce qu'elle a d'absolu, dans une abstraction, vivante cependant et personnelle, qui fait sentir que, quelque soit son pays, son origine, sa condition, son âge, celui

(1) En citant ce témoignage, Mgr Dupanloup ajoute, pour en montrer la valeur, que M. W. Jones est celui qui le premier fit connaître avec exactitude à l'Europe les antiquités de l'Inde et sa langue sacrée, et qui posséda le mieux les idiomes anciens et modernes de l'Orient. *De la haute éduc. intellect.* tom. I, p. 129.

qui pense et qui sent ainsi, ce n'est pas tel individu, de telle race, portant tel nom, mais l'homme né de Dieu, ayant les hommes pour frères, et faisant vibrer leurs sympathies à propos de tout ce qui lui arrive, en vertu de leur solidarité d'origine et de fin ; l'homme, dont les intérêts essentiels sont ceux de tous, à qui enfin, selon le mot profond de Térence, rien de ce qui est humain ne peut demeurer étranger.

Cette affirmation se déduit d'elle-même du beau texte de Donoso Cortès. Avant lui, Joseph de Maistre l'avait mise en lumière, en ce qui concerne les psaumes, dans sa célèbre comparaison de David avec Pindare, d'où il part pour exalter le saint Roi, avec une intelligence, un élan, une chaleur irrésistibles. Après avoir rappelé l'extrême difficulté que Pindare oppose à ses lecteurs, il continue ainsi :

« Quand vous parviendriez à le comprendre aussi parfaitement qu'il est possible de nos jours, vous seriez peu intéressé. Les odes de Pindare sont des espèces de cadavres dont l'esprit s'est retiré pour toujours. Que vous importent les *chevaux d'Hiéron* ou les *mules d'Agésias ?* Quel intérêt prenez-vous à la noblesse des villes ou de leurs fondateurs, aux miracles des Dieux, aux exploits des héros, aux amours des nymphes ? Le charme tenait aux temps et aux lieux : aucun effet de notre imagination ne peut le faire renaître. Il n'y a plus d'Olympie, plus d'Elide, plus d'Alphée ; celui qui se flatterait de trouver le Péloponèse au Pérou serait moins ridicule que celui qui le chercherait dans la Morée.

« David, au contraire, brave le temps et l'espace parce qu'il n'a rien accordé aux lieux, ni aux circonstances ; il n'a chanté que Dieu et la vérité, immortelle comme lui. Jérusalem n'a point disparu pour nous ; *elle est toute où nous sommes*, et c'est David surtout qui nous la rend présente. Lisez donc et relisez les psaumes ;... accoutumez-vous à saisir la liaison des idées, presque invisible chez les Orientaux, dont le génie bondissant n'entend rien aux nuances européennes ;... et vous verrez jaillir sous vos yeux des beautés de premier ordre.

« Le premier caractère de ces hymnes, c'est qu'elles prient toujours. Lors même que le sujet d'un psaume paraît absolument accidentel, et relatif seulement à quelques évènements de la vie du Roi-Prophète, toujours son génie échappe à ce cercle rétréci, *toujours il généralise.* Comme il voit tout dans l'immense unité

qui l'inspire, toutes ses pensées et tous ses sentiments se tournent en prières ; *il n'a pas une ligne qui n'appartienne à tous les temps et à tous les hommes* Jamais il n'a besoin de l'indulgence, qui permet l'obscurité à l'enthousiasme...

« Rien ne frappe, dans ces magnifiques psaumes, comme les vastes idées du prophète :... il ne cesse de s'adresser au genre humain et de l'appeler tout entier à la vérité... « Que ces pages, dit-il, soient écrites pour les générations futures, et les peuples qui n'existent point (1). » Il est exaucé, parce qu'il n'a chanté que l'Éternel ; ses chants participent de l'Éternité ; les accents enflammés, confiés aux cordes de sa lyre divine, retentissent encore, après trente siècles, dans toutes les parties de l'Univers... la poésie de toutes les nations chrétiennes s'en est emparée ; et, depuis plus de trois siècles, le soleil ne cesse d'éclairer quelques temples dont les voûtes retentissent de ces hymnes sacrées. On les chante à Rome, à Genève, à Madrid, à Londres, à Québec, à Quito, à Moscou, à Pékin, à Botany-Bey ; on les murmure au Japon (2). »

C'est donc le privilège de la littérature sacrée d'exprimer l'homme dans sa nature essentielle, commune et sympathique à tous, telle que la lui font surtout ses relations avec Dieu. Seule aussi, elle l'exprime avec cet autre grand et universel caractère, dont son activité est empreinte et tire toute sa gloire, avec la liberté. Ce reflet de Dieu sur le front de l'homme, cette royale prérogative, ce principe unique du mérite et de la vertu, sait-on à quel point les lettres antiques en sont dépourvues? Dans la poésie dramatique rien n'est plus aisé, ni plus triste, à constater. « La fatalité plane sur la scène, invisible, mais implacable. Oreste est condamné aux furies pour un crime dont il n'est pas coupable ; c'est un dieu fatal qui a dirigé son bras parricide vers le sein de sa mère ; c'est le destin qui a fait d'Œdipe l'époux de sa mère, le frère de ses enfants ; et le même destin punit, cruellement toujours, des fautes involontaires. Voilà le spectacle ; l'émotion, c'est la terreur ; et les personnages vont et viennent sur la scène, l'âme enchaînée, ne nous inspirant qu'une pitié pleine d'horreur,

(1) Ps. CI, 19.
(2) *Soirées*, VIIe entret.

parce qu'ils agissent sans choix, sans *liberté*, sans responsabilité... La fatalité est là! C'est le dogme humiliant, désespéré, du paganisme ; et le spectacle est digne des esclaves de toute sorte admis à le contempler (1) ! » Or, ce qui se voit clairement sur le théâtre, se sent partout, dans l'épopée, dans l'ode, même dans l'histoire et la philosophie.

C'est du dehors le plus souvent que pèse sur le personnage, ou sur le héros, qu'il étreint, ce destin inexplicable, mais inexorable, l'*Alea*, le *Fatum*, l'Ἀνάγκη ! Les dieux lui sont soumis comme les hommes, et nulle prière ne saurait le fléchir. Souvent aussi, c'est du dedans qu'il agit. La passion, quelle qu'elle soit, mais l'ambition surtout et la volupté, contre lesquelles le païen refuse, par lâcheté ou par calcul, de lutter, est réputée encore inévitable et fatale ; il la proclame un Dieu :

> An sua cuique Deus fit dira cupido (2) ?

et ainsi, en subissant sa violence, du même coup il se glorifie et il se satisfait !

Voilà l'âme dans les lettres antiques, un automate, une masse inerte en mouvement, ne répondant point de son impulsion. Et dire que c'est à en revenir là, à cet abime d'oppression et d'ignominie, que tendent, en très grand nombre, les drames, les romans contemporains, toute une école d'histoire, et tant de sectaires acharnés contre l'Église, surtout parce qu'elle seule défend et sauve, parce qu'elle personnifie, la liberté !

Il est inutile de développer cette dernière affirmation.

(1) *Corneille*, par M. AUGUSTE CHARRAUX, prof. à l'Université catholique de Lille. — Livre excellent qui fraye la voie à la vraie, solide et salutaire critique.

(2) *Æneid.* IX, 185. Ce vers est mémorable : il donne la clef de la philosophie et de l'histoire de l'antiquité. Cf. *le Banquet* de Platon, où la plus ignoble des passions est excusée, même justifiée, par la présence d'un dieu dans celui qui aime : c'est une sorte de *possession divinisée.*

Tout ce qui s'inspire de notre foi rayonne de cette incomparable, de cette divine grandeur de l'âme,que lui assure sa liberté. « Cette beauté poétique de la liberté humaine, dit l'auteur précédemment cité, (et l'on peut étendre à toute la littérature ce qu'il dit du drame, son sujet spécial) cette beauté qui manquait au théâtre antique, si effrayant malgré tous les embellissements d'un art inimitable, c'est elle qui élargit notre scène et en fait, pour ainsi dire, éclater les parois. Ce qui paraît sur notre théâtre, c'est le cœur humain qui ne souffre pas de limites à son expansion, le cœur peint dans la perfection de sa résistance libre au mal ou au bien ; c'est l'âme elle-même dans toute sa beauté (1). » Ce qui nous émeut,ce qui nous attache au personnage et nous fait comme passer tout en lui, c'est qu'il peut choisir, que sa décision implique sa responsabilité aux yeux des hommes et aux yeux de Dieu, et devient son achèvement. « Il a « pu désobéir et il n'a pas désobéi, faire le mal et il « ne l'a pas fait ; sa gloire est éternelle, ses mérites « stables dans le Seigneur, et sa louange retentira « dans l'assemblée des justes (2)! » Or nous avons entendu saint Augustin nous rappeler que la liberté ne nous vient que de Jésus-Christ, et que les lettres qu'il inspire méritent seules le nom, si mal compris et si souvent profané, de LIBÉRALES (3). Bientôt on reviendra sur cette affirmation.

Ainsi la littérature biblique seule exprime l'homme dans son caractère d'origine et de famille, et dans le principe essentiel et glorieux de son activité. Seule encore, elle est capable de rendre les grands sentiments qui sont comme le fond de son âme. Dans l'éloquent discours auquel il a été fait un emprunt, Donoso Cortès a classé et

(1) *Corneille*, loc. cit.
(2) *Eccli.* XXXI, 10.
(3) Cf. supra chap. II, art. I, § 6.

décrit ces sentiments. Il n'est pas possible de donner tout entier son développement admirable ; bornons-nous au résumé dont il le fait précéder, en engageant vivement à achever, dans l'original, cette haute et salutaire lecture.

« Il y a dans l'homme, dit-il, trois sentiments poétiques par excellence, l'amour de Dieu, l'amour de la femme et l'amour de la patrie : le sentiment religieux, le sentiment humain, le sentiment politique. Partout où la connaissance de Dieu s'obscurcit, partout où le visage de la femme est couvert d'un voile, partout où les nations sont esclaves, la poésie est une flamme qui s'éteint faute d'aliment. Là, au contraire, où Dieu est connu, où la femme est respectée, où le peuple est libre, la poésie a de chastes roses pour la femme, des palmes glorieuses pour les nations, des ailes splendides pour s'élever aux plus hautes régions des cieux.

« Entre tous les peuples au delà de la Croix le peuple hébreu seul eut une connaissance certaine de Dieu ; seul il devina la dignité de la femme ; seul, dans les grands accidents de son existence orageuse il sauva toujours sa liberté. Parcourez l'orient, l'occident, le midi, le septentrion ; nulle part, sous la lumière du soleil, vous ne trouverez ni la femme, ni le peuple, ni Dieu. En religion tous les peuples étaient idolâtres, manichéens ou panthéistes.... Quant à la femme, on la voit partout frappée d'ostracisme politique et civil, et partout vouée à la servitude domestique. Dans cette esclave, penchée sous le poids d'une malédiction terrible et mystérieuse, comment reconnaître la plus douce, la plus belle, la plus délicate des créatures, sur le visage de laquelle Dieu se peint, les cieux se reflètent et les anges s'admirent ? Enfin où est le peuple libre ? Quel peuple possède seulement la notion de la dignité humaine ? Vous le chercherez en vain dans ces prodigieux empires de l'Asie qui, tombant avec fracas les uns sur les autres, couvrirent la terre d'une épouvantable ruine ! Il n'existe pas davantage sur la terre des Pharaons : ces tombeaux gigantesques, auxquels servaient de ciment les sueurs et le sang des nations assujetties, attestent, avec une muette et effrayante éloquence, que ces vastes solitudes furent jadis peuplées de nations esclaves. Portez ailleurs vos regards : que voyez-vous dans la république grecque ? Des aristocraties orgueilleuses, des oligarchies tyranniques. Sparte, où règne la race dorique, est une cité orientale dominée par ses conquérants. Dans Athènes, la patrie policée des Dieux et des héros, le peuple n'est autre chose qu'une aristocratie présomptueuse et cruelle, commandant à des esclaves méprisés. Venons maintenant à la race d'Abraham..,... (1). »

(1) *La Bible*, Œuvres I vol. p 265.

De ce qu'elle jouit seule du privilège de connaître et d'exprimer l'âme, dans sa nature essentielle, dans son principe de mérite et de progrès, dans le fond des sentiments qui, en quelque sorte, la constituent et la font vivre, il résulte que la littérature sacrée peut seule produire le sublime. Car le sublime, c'est l'âme ébranlée dans ses profondeurs et sous l'apparition de Dieu. Aussi la poésie antique a-t-elle, on peut le dire, en la comparant avec celle des Hébreux absolument échoué sur ce chef. Les traits que se plaisent, à en citer les hommes qui veulent trouver en tout les païens supérieurs, si on les examine de près, toujours en face des Prophètes et des livres qu'ils ont inspirés, ne sont que du ridicule. Mars, blessé par Diomède, couvre de son corps gigantesque sept arpents de terre : quel Patagon ! Neptune parcourt en quelques enjambées les montagnes de la Thrace : serait-ce là l'origine des *bottes de sept lieues*? Jupiter, d'un mouvement de son front, ébranle l'Olympe : quelle tête ! mais, si l'on a lu la curieuse harangue qui précède ce grand tremblement, quelle cervelle (1) ! ὢ οια κεφάλη !

Mais d'ailleurs, pourrait-on raisonnablement demander plus à l'inspiration païenne ? « Quoi de plus extravagant, en effet, dit M. de Bonald, que tous ces dieux, grands et petits, jeunes et vieux, hommes, femmes, enfants, animaux, végétaux, pierres, fleuves, que le paganisme atta-

(1) *Annuit et totum nutu tremefecit Olympum.* Ce beau vers (*Æneid.* x, 115) est la sanction définitive du discours par lequel Jupiter termine la querelle de Junon et de Vénus. Son discours se résume en deux mots : « Vous m'ennuyez toutes les deux ; il en sera ce qu'il pourra. *Fata viam invenient !* Est-il nécessaire d'être Jupiter pour trouver cette conclusion ? ou plutôt, quel est donc ce Jupiter qui conclut d'une manière si vulgaire ? Et cependant le début était aussi majestueux que la fin elle-même :

Tum Pater omnipotens, rerum cui summa potestas,
Infit. Eo dicente, Deum Domus alta silescit,
Et tremefacta solo tellus, silet arduus æther,
Tum Zephyri posuere.

Y eut-il jamais mieux raison de rappeler *la montagne en travail ?*

chait, comme des patrons, à chaque vice et à chaque vertu, et aux besoins les plus honteux, comme aux affections les plus nobles, dont il peuplait la terre et les cieux, la ville et les champs, les foyers et les temples, et leurs bizarres généalogies, et leurs ridicules métamorphoses; populace de dieux, voleurs, libertins, adultères, tous soumis à la volonté du Destin, qui n'était pas Dieu, qui était plus que tous les dieux ensemble, ou plutôt, vrai dieu inconnu auquel sacrifiaient les païens. Car on eût dit que la Divinité, pour les punir d'avoir défiguré tous ses attributs, les avait arrêtés à la porte du sanctuaire, et les avait forcés de respecter au moins le premier attribut d'une Intelligence suprême, sa volonté toute-puissante que, dans leur ignorance, ils avaient appelée le Destin (1), et qu'ils n'avaient pu expliquer, ni figurer, ni méconnaître (2). »

En face de ces pauvretés, que leur origine rend nécessaires, on peut ouvrir la Bible au hasard, la Genèse, le Deutéronome, les Psaumes, la Sagesse, Isaïe, etc... Ces noms seuls rappellent en foule des traits, des élans, des images, qui illuminent tout le ciel et font chanceler les fondements de la terre aux approches du Seigneur, qui insinuent la crainte, la joie, l'amour, l'adoration, au plus intime de l'âme, lui impriment des secousses salutaires, la préparent aux communications de Dieu et la soumettent à sa volonté (3).

(1) Il est bon de noter que c'est là le sens étymologique de *fatum*, participe de *fari* : *ce qui a été dit.*

(2) M. DE BONALD. *Mélanges* : du Poème épique.

(3) FÉNELON : *IIe dialogue sur l'éloquence.* — On aimera à trouver ici une appréciation moins connue de M. Charles Lévêque : « j'ouvre, dit-il, au hasard les psaumes de David, et au début du LXVIII, je lis ces versets, ou ces strophes :

1. « Sauvez-moi, Seigneur, parce que les eaux sont entrées jusque dans mon âme.

2. « Je suis enfoncé dans une boue profonde, où il n'y a point de fermeté.

3. « Je suis descendu dans la profondeur de la mer, et la tempête m'a submergé.

4. « Je me suis fatigué à crier, et ma gorge en a été enrouée; mes yeux se sont épuisés à force de regarder vers le ciel; dans l'attente et l'espérance où j'étais que mon Dieu viendrait à mon secours.

Il ne sera pas inutile de mettre ici, sous les yeux des lecteurs, un sujet, où le parallèle entre les deux littératures sera facile à faire, et où la supériorité immense de la littérature chrétienne, pour le fond des idées, éclatera d'une évidence souveraine. C'est *la Descente aux enfers* chez les anciens et dans *le Télémaque*. Le parallèle sera rendu d'autant plus saisissant que, de part et d'autre, la pensée se développe sous la même surface mythologique; d'où il résulte que l'énorme différence des profondeurs frappe l'œil plus vivement.

On sait qu'Homère a fait descendre aux Enfers le héros de l'Odyssée, pour aller consulter, sur l'état de sa maison et de son royaume, le devin Tirésias. Mais le vif même de cet intéressant sujet lui a échappé. Il ne dit rien, ou ne dit que peu de chose, sur les châtiments du crime, et moins encore sur le bonheur des hommes vertueux. « Absence d'ordre et sempiternelle horreur (1), » ces deux caractères que le Juste de l'Idumée assigne exclusivement au lieu des supplices éternels, Homère les attribue, sans distinction, au séjour des morts, quels qu'ils aient été pendant la vie. Les rives du Bosphore Cimmérien, perpétuellement enveloppées de nuages et de ténèbres,

....

17. « Exaucez-moi, Seigneur, selon la grandeur de votre miséricorde, et selon la vérité des promesses que vous m'avez faites de me sauver ! »

N'en lisons pas davantage. Ou le caractère lyrique n'est nulle part, ou il est là. Or que voyons-nous dans ces quelques lignes ? quoi, sinon l'âme tombée dans l'abîme de la douleur, mais qui, toute pleine d'une sublime espérance, élève sa voix la plus éclatante, la plus pathétique, la plus éperdue, vers la puissance infinie qui lui a promis de la sauver ? Quel langage retentissant ! Quelle souffrance, quel trouble, quel désordre ! Mais quel calme renaissant au souffle de l'espoir, quelle croissante sérénité à la pensée du secours divin, et, à la fin, quel ordre dans cette âme, dès qu'elle se croit exaucée !

« Je suis pauvre et dans la douleur, mais votre puissance, ô Dieu, m'a sauvé. »

« Je louerai le nom de Dieu en chantant un cantique, et je relèverai sa grandeur par mes louanges. » *Science du Beau*, tom II p. 232.

(1) Job x, 22.

fournissent la scène où se meuvent les ombres, qui se pressent, avides de s'abreuver, aux bords d'un fossé plein du sang, qu'Ulysse vient de faire couler en immolant les victimes. Titye, Sisyphe, Tantale, cet idéal de la scélératesse antique, sont mêlés aux héros ou demi-dieux, Hercule, Agamemnon, Ajax. Achille pleure la triste gloire de régner sur les morts, estimant bien préférable la plus obscure condition de ceux qui voient encore la lumière. Tout est confus, lugubre, sans le moindre soupçon de justice, sans enseignement, ni profit (1).

Virgile a visé au dogme ; il y a mis de la philosophie et de l'ordre, surtout beaucoup d'art descriptif ; il n'est pas dénué d'intérêt ; mais, sous ces dehors, quelle ignorance, quelles erreurs et quelle pauvreté ! Dans un vestibule (2), imaginé pour loger ceux qui ne sont, ni assez coupables pour mériter les supplices, ni assez heureux pour être introduits dans l'Elysée, se succèdent, confondus dans un même pitoyable sort, « les enfants ravis à la mamelle et privés des douceurs de la vie, » les hommes qui ont subi une injuste condamnation à mort, les amants ou époux infortunés, les guerriers frappés sans gloire. Le malheur et l'insuccès excluent également de la félicité dans l'autre vie : inique et cruel enseignement !

Vient le Tartare (3) : quels crimes l'ont peuplé ? rien que des attentats énormes. Pour éviter d'encourir cette justice superficielle et grossière, il suffit de n'être pas un abominable scélérat. Sans parler des fautes intérieures, ou même extérieures mais secrètes, nombre de graves délits que nos tribunaux envoient au bagne, et que le monde, si tolérant qu'il soit, flétrit et jette à la rue, ne sont ici l'objet de la moindre mention. De sorte que la fameuse sentence que Phlégyas répète à ses compagnons

(1) *Odyssée*. ch, XI.
(2) *Æneid.* VI, 426 à 547.
(3) *Æneid.* VI, 548 à 632.

de supplice, qui, hélas ! comme lui, ne sont plus en état d'en profiter,

Discite justitiam moniti, et non temnere Divos,

cette sentence ne peut ni effrayer, ni même atteindre, un très-grand nombre de malfaiteurs, dont les hommes ont autant à se garantir que les cieux à poursuivre le châtiment. Quant aux supplices, l'imagination du poète s'éteint en quelques traits, qui d'ailleurs sont loin d'offrir tous, entre le châtiment et le crime, une analogie de justice.

Et cependant, si faibles que ce tableau suppose, dans notre auteur, le discernement du mal, la connaissance de ses causes et de la vengeance qu'il encourt, c'est un chef-d'œuvre, en face de la peinture des vertus qui ouvrent l'Elysée et des récompenses qui les y attendent. Rien n'est plus insignifiant, plus bref, plus dénué d'émotion, même de vérité. La lutte, les courses de chars, les festins sur l'herbe, quoique toujours fraîche, les danses, même Orphée dirigeant l'orchestre, toutes ces futilités, ou même niaiseries, où s'épuise si vite le pinceau de Virgile, quelle idée nous donnent-elles de la félicité sans mesure dont tout cœur humain a l'inexorable ambition ? quelle proportion avec les sacrifices que réclame la vertu? quels enrouragements aux devoirs, souvent si durs, que la société, la famille, l'âme, imposent pour prix de leur salut ? Il faut avoir ce parti pris d'admirer, que la prétendue Renaissance a mis à la mode, pour oser dire que, « si Virgile ne prolonge pas la description de l'Elysée comme celle du Tartare, c'est que *son goût exquis* lui a fait comprendre qu'il faut abréger la peinture du bonheur (2). » Disons plutôt, l'auteur de la seconde églogue

(1) *Æn.* VI. 620. — On sait comment Scarron a fait ressortir finement le mal-placé de cette sentence :

« Cette maxime est bonne et belle ;
Mais en enfer à quoi sert-elle ?

(2) DELILLE : *Éneid.* Notes sur le VI chant.

pouvait-il comprendre la nature délicate du bonheur ? ou aurait-il osé peindre les délices brutales, où tous les Grecs de Périclès, et tous les Romains d'Auguste, se plongeaient pour trouver ce qu'ils appelaient de ce nom si odieusement profané !

Ouvrons maintenant le Tartare et l'Elysée, dont la foi, en éclairant la conscience et en exaltant le génie de Fénelon, a inspiré les sublimes et émouvants tableaux. Ici ce n'est pas seulement le mal hideux et terrible, dont la répression, après l'avoir laissé naître et s'affermir, est nécessairement insuffisante pour protéger l'ordre ici-bas ; c'est le mal radical, mais caché dans les profondeurs de l'âme corrompue. On reconnaît donc, dans le poëte, le disciple du Maître qui a dit. « C'est du cœur que sortent les « pensées mauvaises, » d'où procèdent ensuite « les homicides, les adultères, les actes défendus par la pudeur, « les larcins, les faux témoignages, les blasphèmes (1). » Voilà en effet où la justice doit saisir, où la répression doit arrêter le mal dans sa source et avant son expansion. Voilà les menaces salutaires que l'endurci bravera, mais auxquelles devront leur salut les bons, que cette foi préserve, et les coupables qui ne sont pas encore désespérés. Telle est la connaissance exacte, nécessaire à la conservation de l'ordre et à l'éducation de la vertu, la connaissance de l'âme et de ses responsabilités. Mais la raison humaine l'avait perdue; la poésie était impuissante à l'inventer ; et du Verbe seul pouvait redescendre sur l'homme cette lumière, dont la splendeur fait sa richesse et sa perfection. Suivons rapidement cette belle et forte étude que nous offre Fénelon.

Ce sont d'abord les impies hypocrites, plus châtiés même que les parricides et les traîtres envers la patrie, par ce qu'ils font, « par leur fausse vertu, que les

(1) *Math.* xv, 19.

hommes n'osent plus se fier à la véritable. » Après eux, c'est le tour des ingrats, des menteurs et des flatteurs, qui ont loué le vice, et de ceux qui ont terni la réputation des innocents ; mais surtout, de cette ingratitude que le monde est si prompt à pardonner, et cependant « la plus noire de toutes, celle où l'on tombe contre les dieux. » Quoi donc ! s'écrie le juge *pénétrant* et *inflexible*, on passe pour un monstre, si on manque de reconnaissance pour son père, ou pour l'ami de qui on a reçu quelques secours, et l'on fait gloire d'être ingrat envers les dieux, de qui on tient la vie et tous les biens qu'elle renferme ! Plus tous ces crimes sont impunis et excusés sur la terre, plus ils sont, dans les enfers, l'objet d'une vengeance implacable, à qui rien n'échappe ! »

Quelle conscience des droits incomparables de Dieu ! Quelle estime souveraine de la vertu, quel goût sublime de ses privilèges, et quelle horreur instinctive de tout ce qui menace son empire ! Qu'elle est bien pourvue, et qu'elle est grande, l'âme qui peut sentir et juger ainsi ! Et le crime de la vie molle des puissants, de leur dédain pour le reste des hommes ! et leurs responsabilités des maux qu'ils ont négligé de conjurer, qu'ils ont laissé faire par leur faiblesse ! etc., etc.

Le choix des supplices annonce le même discernement. C'est, pour les coupables, « la vue de leur propre cœur ennemi des dieux.... ; c'est une révolution de tout ce qui est au-dedans d'eux, comme si on bouleversait leurs entrailles ; c'est l'appui qui leur manque dans leur cœur ; c'est une lumière importune qui ne cesse de les poursuivre, et les rayons perçants de la vérité vengeant la vérité qu'ils ont négligé de suivre ; ce sont les fautes elles-mêmes, devenues le châtiment des fautes, qui se présentent à eux comme des spectres horribles : vengeance qui distille sur eux, goutte à goutte, et qui ne tarit jamais. C'est la vérité encore, cette fois plus impitoyable,

qu'ils voient s'élever contre eux. Sa vue les perce, les déchire, les arrache à eux-mêmes ; elle est comme la foudre: sans rien détruire au dehors, elle pénètre jusqu'au fond des entrailles. Semblable à un métal dans une fournaise ardente, l'âme est comme fondue par ce feu vengeur ; il ne laisse aucune consistance, et il ne consume rien; il dissout jusqu'aux premiers principes de la vie, et l'on ne peut mourir. On est arraché à soi, on n'y peut plus trouver ni appui, ni repos, pour un seul instant. On ne vit plus que par la rage qu'on a contre soi-même et par la perte de toute espérance, qui rend forcené. »

Telle est la juste interprétation du « Ver qui ne meurt pas ! » Assurément ce tableau est bien inférieur à celui que l'éloquence chrétienne, s'inspirant plus complètement des menaces du Maître, peut, et souvent doit, faire des suprêmes vengeances de Dieu. Mais l'on comprend que Fénelon, s'adressant à un jeune prince, d'âme délicate, qu'il voulait moins émouvoir qu'instruire, s'est abstenu de peindre les supplices extérieurs, qui, en faisant trop appel aux sensations, eussent nui au calme nécessaire pour le profit de cette étude psychologique et morale. S'il l'eût voulu, notre auteur n'aurait pas été, dans le tableau des tourments du corps, inférieur à celui des tourments de la conscience, bien plus difficile à tracer.

Là, d'ailleurs, il avait un modèle qui pouvait lui apprendre, comme a dit Chateaubriant, jusqu'où l'imagination de la douleur peut s'étendre, lui faire connaître la poésie des tortures et les hymnes de la chair condamnée (1). Il ne manquait à Fénelon, ni la science théologique, ni même trop l'imagination du Dante, pour marcher sur ses traces et décrire, avec avantage, ce que semblent mériter les damnés, aux yeux de la justice humaine pressentant celle de Dieu. C'est en effet le caractère du génie du

(1) *Génie du Christian.* II partie : *l'Épopée.*

Dante. Son *Enfer* est loin d'être le caprice d'une poésie en délire : l'auteur, réfléchi et consciencieux, établit toujours une relation vraisemblable entre la nature du crime et celle du châtiment qui le broie ; la vengeance se conforme et se proportionne, d'après la connaissance des lois de Dieu, à la malice de l'offense. « Ici, en effet, continue le *Génie du Christianisme*, les esprits forts sont ballottés par les tourbillons d'une tempête ; là, des sépulcres embrasés renferment les fauteurs des hérésies. Les tyrans sont plongés dans un fleuve de sang tiède ; les suicidés, qui ont dédaigné la nature de l'homme, ont rétrogradé vers les plantes : ils sont transformés en arbres rachitiques, qui croissent dans un sable brûlant, et dont les harpies arrachent sans cesse les rameaux. » Il faut unir ces deux génies, pour avoir quelque idée de la fécondité et de l'élévation que, sur ce seul chef, capital, il est vrai, et décisif en matière de beau littéraire, la foi chrétienne communique au génie.

Avançons. C'est dans l'Élysée qu'éclate la vraie supériorité de Fénelon ; la distance de sa description à celle du poëte qui lui a fourni l'idée et le plan est ici encore plus marquée. Virgile a débuté par l'atmosphère lumineuse du lieu de la félicité ; et son vers, d'une véritable beauté, est dans toutes les mémoires :

> Largior hic campos æther, et lumine vestit
> Purpureo.....

C'est tout : rien que des reflets, des jeux de surface, qui s'arrêtent au plaisir des yeux.

Le poëte chrétien décrit, avec bien d'autres charmes, la lumière, substantielle et nourrissante autant que glorieuse, qui pénètre, s'assimile, apaise, enivre, transfigure, aussi bien qu'elle investit : « Une lumière pure et douce se répand autour des corps de ces hommes justes et les

environne de ses rayons comme d'un vêtement....... Elle pénètre plus subtilement les corps les plus épais que les rayons du soleil ne pénètrent le plus pur cristal; elle fortifie les yeux, et porte dans le fond de l'âme je ne sais quelle sérénité. C'est d'elle seule que ces hommes bienheureux sont nourris; elle sort d'eux et elle y entre; elle les pénètre et s'incorpore à eux, comme les aliments s'incorporent à nous. Ils la voient, ils la sentent, ils la respirent; elle fait naître en eux une source intarissable de paix et de joie; ils sont plongés dans cet abîme de joie, comme le poisson dans la mer. Ils ne veulent plus rien; ils ont tout sans rien avoir; car ce goût de lumière pure apaise la faim de leur cœur. Tous leurs désirs sont rassasiés; et leur plénitude les élève au-dessus de tout ce que les hommes vides et affamés cherchent sur la terre... »

Après la belle comparaison tirée des « hautes montagnes de la Thrace, » que tout le monde sait par cœur, Fénelon décrit la jeunesse éternelle, la félicité sans fin, la gloire toute divine peinte sur leurs visages; la nature de leur joie qui n'a rien de folâtre, et qu'il caractérise en des termes accusant la dernière profondeur de la philosophie chrétienne : « C'est un goût sublime de la vérité et de la vertu qui les transporte; » et par cette comparaison qui fait tant d'honneur à son cœur : « Ils sont, sans interruption, dans le même saisissement de cœur où est une mère qui revoit son cher fils qu'elle avait cru mort; mais cette joie, qui échappe à la mère, ne s'enfuit jamais du cœur de ces hommes; jamais elle ne languit un instant, elle est toujours nouvelle pour eux : ils ont le transport de l'ivresse, sans en avoir le trouble et l'aveuglement. » Citons enfin ce résumé où l'on reconnaît si heureusement le reflet des pages les plus belles de nos Saints Livres : « Je ne sais quoi de divin coule sans cesse au travers de leurs cœurs, comme un torrent de la Divinité même qui s'unit à eux; ils voient, ils goûtent, ils sont heureux et

sentent qu'ils le seront toujours. Ils chantent tous ensemble les louanges de Dieu ; et ils ne font tous ensemble qu'une seule voix, une seule pensée, un seul cœur : une même félicité fait comme un flux et reflux dans ces âmes unies. Dans ce ravissement divin, les siècles coulent plus rapidement que les heures parmi les mortels ; et cependant mille et mille siècles écoulés n'ôtent rien à leur félicité, toujours nouvelle et toujours entière. »

Est-il besoin de nouveaux exemples ? Ce simple parallèle fait voir d'un coup d'œil : d'une part, la misère qui se cache sous des apparences visant à l'effet ; de l'autre, la riche profondeur d'un fond qui fait oublier le style, si gracieux qu'il soit, comme une végétation vigoureuse et fleurie porte toute l'admiration sur le sol, où elle témoigne, en s'épanouissant, tout ce qu'il est capable de donner. C'est donc là que se trouvent les vrais éléments de la grandeur dans l'idée, ou, comme on l'a dit, dans le fond. L'âme se sent tour à tour ravie jusqu'aux plus sublimes élévations de la pensée, sur ces sommets où elle touche de plus près à Dieu, et introduite dans les replis intimes où trop souvent elle se dérobe à elle-même, et où elle est heureuse de se saisir et de se posséder. Et partout cependant, sur les cimes voisines du ciel et dans les profondeurs de la nature humaine, tout est juste, simple, vrai, et par là même sympathique et émouvant.

Maintenant est-il besoin de demander laquelle des deux littératures mérite vraiment l'appellation de *Belles-lettres* ou de *lettres libérales ?* Sur le chef du beau, qu'elle n'est pas l'infériorité des lettres païennes ? et, sur celui de la liberté, ne font-elles pas preuve, en s'attribuant ce beau nom, d'une usurpation sacrilège ? On a déjà entendu saint Augustin leur faire ce reproche, et déclarer que la venue du Fils Libérateur (1) pouvait seule communiquer

(1) JOAN. VIII 36.

aux lettres, s'inspirant de sa propre vérité, cette puissance de délivrer et d'ennoblir, qui est le caractère substantiel du beau (1).

Concluons donc encore avec lui : « Non : les fables sans nombre et sans foi, dont ces auteurs vains ont rempli leurs poésies, n'ont rien qui s'harmonise avec notre liberté ; pas plus que les mensonges ampoulés et polis des orateurs, pas plus que les verbeuses subtilités des philosophes qui n'ont aucunement connu Dieu, ou « qui, « l'ayant connu, ne lui ont point rendu la gloire qui « revient à Dieu, mais se sont évanouis dans leurs pen- « sées, et ont laissé leur cœur se plonger dans les ombres « de la démence (2). » A aucun prix nous ne consentirons à appeler *lettres libérales* les vanités et les folles impostures de telles gens, leurs bagatelles pompeuses et leurs orgueilleuses erreurs ; de ces malheureux hélas ! qui n'ont pas connu la grâce de Dieu, dont Jésus-Christ, notre Maître, est l'auteur, et qui, même dans ces lettres-là, n'ont pas su discerner le peu qui y restait de vérité (3) ! »

§ II. — *Supériorité des Lettres chrétiennes au point de vue de la forme.*

De la richesse du fond à la puissance et à l'éclat de la forme, le passage est facile, il est nécessaire. On n'aura donc pas de peine à démontrer que, si nulles sources d'idées ne sont comparables à celles que fait jaillir la foi,

(1) Cf. *supr*. chap. II art I § 6.
(2) ROM. I, 21.
(4) Non ergo illæ innumerabiles et impiæ fabulæ, quibus vanorum plena sunt carmina poetarum, ullo modo nostræ consonant libertati... Absit omnino ut istorum vanitates et insaniæ mendaces, ventosæ nugæ et superbus error, liberales litteræ nominentur ; hominum scilicet infelicium qui Dei gratiam, per Jesum Christum Dominum nostrum, non cognoverunt, nec, in eis ipsis, quæ vera senserunt. *Epist.* CI, al. CXIII, Memor. episc.

c'est encore la foi qui prête à l'expression cette abondance et cette précision, cette vivacité, ces figures colorées, émues et vivantes, sans quoi il n'est ni éloquence, ni poésie, et d'où vient, à la grandeur et à la richesse du fond, cet achèvement qui fait éclater le beau.

Cette affirmation peut se faire d'abord *a priori*, en nous rappelant ce qui a été dit, en divers lieux, sur la *valeur substantielle* des pensées, et en particulier sur la nature du beau (1). Nous le démontrerons ensuite expérimentalement, en examinant, soit les progrès immenses que la Religion a fait faire à la langue, instrument de la pensée, soit les ressources qu'elle prête à la forme poétique, qui en est l'aile et comme le char de feu.

Nous ne saurions avoir oublié ce qui a été dit sur la nature du beau ; car nous entendons toujours ne nous payer jamais de vaines apparences. Le beau n'est pas une image creuse et dorée; il est de substance solide, *d'or massif*; son coloris, c'est le teint de sa vigueur. Il est l'éclat naturel de ce qui a pour fond la vraie grandeur. De là il résulte que la vraie beauté de la forme ne peut être qu'en raison directe de la richesse, de l'élévation, de l'amplitude, des pensées. Le génie qui a su les trouver telles, qui en est donc envahi, pénétré, enflammé, ravi, n'a qu'à laisser déborder de son cœur, pour rendre ce qu'il sent, ce qui le subjugue, des expressions qui seront d'elles mêmes adéquates et communicatives.

Puis donc que la littérature chrétienne est incomparable pour le fond, sa supériorité pour la forme va de soi. Où sont, chez les païens, ces vérités générales, qui dominent les temps et outrepassent les frontières, qui révèlent l'âme à elle-même? où est l'idée du Dieu créateur, père, témoin, aide et juge des hommes ? Où est la science de l'âme, non la science psychologique,

(1) Cf. *supra*: Chap. II, art. I, §5.

théorique et stérile en dernière analyse, mais cette science intime et personnelle, telle qu'il la faut pour que l'âme se possède, se corrige et s'améliore? où sont les pensées profondes, sublimes, ailées, fermes en même temps et définitives, qui ouvrent l'horizon de l'idéal et y poussent les intelligences ?

Chez eux la vérité est bornée, inconsistante, tronquée, froide et sans prise sur l'âme. Sortez l'historien du domaine des faits et de la politique de parti (1); le moraliste, des questions de bienséance et de savoir-vivre; le philosophe, des théories spéculatives; le poëte, des tableaux de la nature et des scènes sensuelles, des fables et des généalogies nationales, n'est-il pas vrai qu'il ne restera rien, du moins peu de chose ? et, quand à ce peu de chose on applique l'analyse, quel est le poids et l'usage du résidu ?

Aussi est-ce la forme, chez les anciens, qui fait le principal; la pensée n'est que l'accessoire. Aristote l'a affirmé : « Les discours écrits, dit-il, ont plus de crédit par le style que par le fond (2). » Et un érudit qui fait autorité, M. Benlœw, affirme de même que « ce qui charmait les grecs, (on peut évidemment en dire autant des latins) c'était la belle forme rendant quelque pensée; et ce n'est pas, ajoute-t-il, faire injure à leur génie que d'affirmer qu'ils étaient bien plus préoccupés de la beauté de la forme que du fonds (3). » On sait que Cicéron attribuait à l'art raffiné avec lequel il ménageait la cadence de ses périodes les applaudissements que sa vanité tenait à si haut prix. C'est pour la même raison que Démos-

(1) On doit excepter Tacite qui exprime souvent des vérités générales ; mais, outre qu'elles sont plutôt d'expérience que de principe, il ne faut pas oublier qu'il vivait en plein épanouissement de l'ère chrétienne, et qu'il a dû, comme Sénèque, en tirer quelques reflets de vérité.

(2) Quæ scribuntur orationes plus valent propter dictionem quam propter sententiam. *Rhet. III.*

(3) *De l'accentuation* p. 224.

thène attachait à l'action l'importance exagérée que l'on sait. Or, quel cas un homme sensé peut-il faire d'un discours dont la sonorité, ou le geste, font le principal mérite ? N'est-ce pas comme d'un édifice où la peinture couvrirait des murailles chancelantes, d'un riche fourreau renfermant une lame mal trempée, d'une jolie figure qui ne serait qu'un masque ?

Du reste ce mérite de la forme, telle que la goûtaient les anciens, est de moindre difficulté et valeur qu'on ne le pense. « On a observé, dit Mœlher, que moins l'esprit humain offre de profondeur, plus il sait se présenter sous des formes agréables et attrayantes. Pour lui tout est alors plus facile à limiter et à soumettre ; ses besoins, ses pensées, ses sensations, ses prévisions, n'atteignent pas à ce qui est réellement mystérieux, métaphysique et infini ; de sorte que sa langue, n'ayant à exprimer que des choses qui tombent sous les sens, loin d'être trop pauvre pour lui, va même au delà de ce qu'il exige d'elle ; il trouve sans peine des expressions pour tout ce qu'il a besoin de lier ou de séparer, et la transition de l'un à l'autre lui est facile. Tout se classifie sans laisser de lacune, de sorte que rien ne manque dans ce qu'il écrit, pour la clarté, la netteté, l'organisation. De l'enthousiasme, il en a peu, mais d'autant plus de calme et de tenue (1). »

Mais, quand le grand ordre des choses nouvelles apparaît, et que les pensées éternelles font leur entrée dans les âmes, il faut, pour les rendre, sinon des termes nouveaux, du moins une expansion nouvelle à ceux qui ont cours, une ductilité et une portée inconnues, des assemblages plus énergiques et plus simples en même temps, des tours plus fermes, des élans plus hardis et plus sûrs ; enfin, comme l'a dit Corneille, trouvant le mot après

(1) *La Patrologie, ou, Histoire littéraire des trois premiers siècles de l'Eglise chrétienne,* traduite de l'allemand par J. COHEN, t. I, introd. p. 30.

avoir pratiqué la chose, « des *poussées* plus hardies et plus enflammées (1). » Or, celui-là seul qui avait donné le fond d'idées absolument surhumaines pouvait donner cette puissance d'expression. N'est-il pas à la fois, comme Verbe « l'Image parfaite de la substance du Père, » et, comme Verbe incarné, « sa Splendeur et l'aube de la Lumière éternelle (2)? » Le beau, c'est le vrai qui resplendit; mais le vrai, c'est Dieu, et Dieu n'apparaît qu'en Jésus-Christ (3). Ainsi, c'est Jésus-Christ qui est la forme comme le fond; et ce n'est qu'au sein de la littérature qu'il inspire, qu'on doit chercher l'idéal parfait du beau dans l'expression qui le revêt, comme dans la réalité profonde qui le constitue (4).

C'est donc le dernier mot sur cette question qu'a dit Pie IX, quand il félicitait le baron Taccone-Galluci

(1) On lira volontiers le texte tout entier. « D'autant plus que les passions pour Dieu sont plus élevées et plus justes que celles qu'on prend pour les créatures, d'autant plus un esprit, qui en serait bien touché, pourrait faire des poussées plus hardies et plus enflammées. » Il n'y a que Corneille et Bossuet, dit M. A. Charraux, à qui est empruntée cette remarquable citation, pour exprimer des idées sublimes avec des termes vulgaires. *Corneille ;* VI, leç. p. 163.

(2) *Jesu splendor Patris, candor Lucis æternæ.* Lit. SS. Nom. Jesu.

(3) Tantum in te est Deus, et non est absque te Deus! Is XLV, 14.

(4) C'est cette vérité qui a inspiré à saint Augustin les suaves et sublimes épanchements qui ont déjà été cités ailleurs : (*Pratique de l'éduc. chrét.* p. 334). Faisant allusion au texte du psaume : *Speciosus forma præ filiis hominum,* il s'écrie : « Partout et toujours l'Époux a son incomparable beauté. Il est beau, notre Dieu, le Verbe auprès de Dieu! Il est beau dans le sein de la Vierge où, sans quitter sa Divinité, il a pris notre nature. Il est beau le Verbe, enfant nouveau-né. Quand il était petit enfant, quand il pressait les mamelles de sa mère, quand elle le portait dans ses mains, les cieux parlèrent, les anges dirent ses louanges, l'étoile lui amena les Mages; on l'adora dans la crèche, lui, l'aliment des hommes doux de cœur! Il est donc beau dans le ciel, il est beau sur la terre ; il est beau dans le sein et sur les bras de sa mère ; il est beau dans ses miracles ; il est beau sous les fouets, il est beau quand il nous appelle à la vie, il est beau quand il n'a nul souci de la mort ; il est beau, quand il quitte son âme, il est beau quand il la rappelle à lui ; il est beau sur la croix, il est beau dans le sépulcre ; il est beau, il est beau dans le ciel! La beauté vraie, la beauté souveraine, c'est la justice : or l'Epoux, toujours et partout, n'est-il pas la justice même? toujours et partout il est donc la beauté. *Enarr.* in PS. XLIV, 3-7.

« d'avoir placé dans le Verbe de Dieu l'idéal suprême du beau et assigné, comme raison dernière de la supériorité des arts chrétiens, l'union de ce même Verbe Divin avec la nature humaine. Car, ajoutait-il, en contemplant, dans « le plus beau des enfants des hommes, » le type parfait de toute beauté, les arts ont pu enfin allier l'élégance de la forme, si merveilleusement cultivée par les Grecs, avec ce que les hommes inspirés de l'Esprit d'en haut avaient enseigné sur Dieu et sur ses œuvres. C'est en unissant de la sorte ce qui était auparavant séparé, que les arts sont parvenus à cette perfection dont l'âme est ravie encore plus que les yeux (1). »

Examinons maintenant l'instrument de la pensée, la langue ; et nous nous convaincrons de la supériorité de celle que la religion chrétienne a créée. D'abord on comprend, ce qui vient d'être insinué, savoir qu'une langue nouvelle était absolument nécessaire à l'expression des idées nouvelles ; et ce n'est pas profaner la parole du Maître que de l'appliquer ici, en disant que « le vin nouveau » de sa doctrine, absolument inouïe, « aurait rompu des outres vieilles. » Quand donc André Chénier, épris d'une même passion inconsidérée pour les « principes de 1789 » et les retours de la Renaissance, s'écriait :

Sur des pensers nouveaux, faisons des vers antiques,

il faisait preuve de ne rien entendre à cet ordre de choses nouveau, puisqu'il prétendait le rendre avec des moyens disproportionnés et absolument impuissants.

Pie IX, en un document à jamais célèbre dans la question des classiques, a fait justice de ces puérilités et démontré, non moins par les faits que par son autorité pontificale, cette nécessité d'une langue nouvelle : « Il

(1) Bref du 27 août 1877. Ces idées sont développées, avec une belle originalité, dans le livre cité plus haut de M. Aug. Charraux sur Corneille. On ne saurait souhaiter à cet ouvrage trop de publicité et d'influence. Il faut élargir la voie qu'il a indiquée.

est évident, dit-il, que la langue, en tant qu'exprimant l'esprit, les mœurs, les usages publics, dut nécessairement revêtir une forme nouvelle, après que Jésus-Christ eût apporté sa loi. Comme cette loi avait élevé et façonné à nouveau la condition humaine aux choses spirituelles, il fallait un langage de nature nouvelle, tout différent de celui que le génie d'une société charnelle, asservie uniquement aux choses passagères, avait longtemps comporté. En faveur de cette observation conspirent d'eux-mêmes les monuments de l'Église à chaque siècle ; ils mettent successivement sous les yeux les commencements de la forme nouvelle; ses progrès, sa supériorité (1). »

Le prélat à qui est adressé ce bref important, sur lequel nous aurons à revenir, explique, avec autant de profondeur que de justesse, la raison de ce fait nécessaire, Prenant son point de départ dans *les deux Cités* de saint Augustin, que font naître et caractérisent les deux amours de Dieu, ou de soi, poussés, l'un jusqu'au sacrifice de soi-même et l'autre jusqu'à la négation de Dieu, il conclut que chacune de ces deux cités a dû se former une civilisation à son image. « La civilisation du siècle, celle de Babylone, repose, selon saint Jean, dans l'orgueil, l'avarice et la luxure ; la civilisation de Jérusalem, au contraire, consiste dans les vertus opposées, c'est-à-dire, dans l'humilité, la justice et la sobriété. Or, comme « le style c'est l'homme, » le langage ne peut être que le reflet de l'une ou l'autre civilisation. Ainsi, selon que, dans l'homme, dans la société, dans la religion, domine l'amour du vrai et du saint, ou bien, au contraire, l'amour des choses extérieures et sensibles, on donnera, dans le langage, plus d'attention à l'idée et au sentiment, ou bien, on cultivera de préférence la forme et le style uniquement pour eux-mêmes.

(1) Bref au card. d'Avanzo, 1er avril 1875.

« A peine donc, à la lumière de l'Évangile, la civilisation chrétienne eut-elle commencé à se répandre dans la société romaine, avec l'amour de Dieu et du prochain, qu'il fut absolument nécessaire que la forme du langage du siècle d'Auguste, laquelle exprimait si parfaitement la civilisation païenne, subît une modification substantielle. En d'autres termes, pour le dire avec le célèbre professeur Vallauri, dont l'autorité n'est pas suspecte, « la langue latine païenne, ayant été formée par un peuple positif, occupé exclusivement d'intérêts matériels et des plaisirs des sens, devait nécessairement être bien peu propre à exprimer les idées surnaturelles, abstraites et spirituelles, comme celles qui faisaient la base de la nouvelle sagesse chrétienne (1). » Force fut donc, pour les écrivains chrétiens, de changer et de transformer le caractère et la physionomie de la langue païenne primitive; et voilà comment, sous l'influence des idées chrétiennes, sans presque s'en apercevoir, la transformation, par une mystérieuse économie de la Providence, s'opéra graduellement (2). »

Cette infériorité, cette impuissance de la langue latine, en face des idées de l'ordre nouveau, déjà Cicéron s'en plaignait, en face de la philosophie grecque, qui avait su se faire, pour elle-même, un idiome plus riche et plus souple que le latin ; et, dans ses efforts pour traduire les écrits de Platon et doter sa langue de ce que la Grèce avait pensé, par moments, dit Ozanam, il s'avouait désespéré et vaincu (1).

Mgr Parisis, dans un document de haute autorité, a expliqué, en quelques mots, le procédé qu'a subi la langue

(1) THOM. VALLAURI : *De latinis christianæ sapientiæ scriptoribus. — Oratio habita Taurini, etc.* Vallauri est, parmi les Italiens de nos jours, le plus remarquable défenseur du latin du siècle d'Auguste contre les dévastations des modernes Teutons. (Note de Mgr d'Avanzo).

(2) Lettre de MGR D'AVANZO, publiée par la société de Saint-Paul à Lille : nos V à VI.

pour arriver à cette nécessaire et glorieuse transformation. « Qu'a fait le christianisme, dit-il? Il a pris les idiomes en usage dans le monde; il a pris surtout le grec et le latin comme étant les plus répandus, et il les a transformés à son usage. Il n'a presque pas créé de mots nouveaux, parce que c'eût été un obstacle à l'intelligence des peuples; mais il a donné à tous les mots dont il avait besoin un sens incomparablement plus riche, plus élevé, plus parfait. Qui oserait dire, par exemple, que les mots *Redemptio, Gratia, Justificatio, Caritas, Humilitas, Conscientia*, etc., n'ont pas, dans saint Paul, une signification plus haute et, en même temps, plus positive, plus satisfaisante, que dans Cicéron ou dans Quintilien, ou dans tout auteur du siècle d'Auguste qui les avait employés (2)? »

Un écrivain contemporain, qui a ouvert des vues, aussi édifiantes que poétiques, sur les *Hymnes du Bréviaire romain*, M. l'abbé Pimont, auquel de belles citations ont été déjà empruntées, complète ainsi cet aperçu intéressant :

« Une triple qualité faisait défaut au latin, ou n'existait chez lui qu'à un faible degré : la souplesse, la délicatesse et l'audace. Sa noblesse avait d'abord une certaine roideur, qui se prêtait peu à la création des mots; et ses primitifs, ses racines, n'engendraient leurs dérivés que dans une mesure beaucoup trop restreinte, pour dessiner toutes les nuances de la pensée chrétienne. Il était, en second lieu surtout, très-mal à l'aise quand il s'agissait d'exprimer ce qu'il y a en l'homme de plus exquis, les sentiments du cœur. Troisièmement enfin, en préférant la forme concrète à l'abstraction, son caractère offrait un nouvel obstacle à la génération des mots, et partant, à la multiplication des idées, ce qui ne lui permettait pas toujours d'être le serviteur fidèle de l'intelligence et de lui fournir à propos, lorsqu'elle le demandait, un terme propre pour une pensée définie.

« L'Eglise trouva toute une merveilleuse terminologie pour traduire l'enseignement évangélique, dont le nom déjà, *Evangelium*, est lui-même d'une si remarquable beauté; et, pour initier le monde aux sublimes secrets de sa théologie, elle fit d'abord ces mots : *Spiritualis, Carnalis, Sensualis, Prædestinari, Sal-*

(1) *Civilis. chrét. au* v^e^ *siècle*, 15e leçon, tom II, p. 132.
(2) Lettre aux Direct. du sém. de Langres.

vare, Regenerare, Justificare, Sanctificare, Vivificare, Mortificare, etc. Passant ensuite du concret à l'abstrait, elle dit : *Sensualitas, Prædestinatio, Salvatio, Regeneratio, Justificatio, Sanctificatio, Vivificatio, Mortificatio, Concupiscentia, Corruptibilitas, Incorruptibilitas*. Puis, entre plusieurs autres, son cœur lui dicta ces expressions d'une si touchante délicatesse : *Longanimitas, Dilectio, Compassio, Elecmosyna, Charismata*, et, par-dessus tout, ce mot intraduisible, dont le charme divin n'a d'équivalent dans aucune autre langue humaine : EUCHARISTIA !

« Enfin, elle sut admirablement exploiter, au profit de la netteté de l'idée et de la concision de la phrase, l'art si précieux de la formation des composés, qui nous a valu ces locutions heureuses, dans lesquelles se condense, pour ainsi dire, toute la moelle du mysticisme chrétien : *Convivere, Commori, Consepeliri, Convivificare, Conglorificare, Conregnare*; et ces autres : *Convescere, Congaudere, Collætari, Condelectari, Cooperari, Coaptari* : et ces autres encore : *Superindui, Supervestiri, Superordinare, Superædificare, Supercrescere*.

« Elle affranchit, en outre, une foule de mots du sens usuel et vulgaire, pour les introduire à l'acception mystique, tels que ceux-ci : *Confiteri (Confessio), Credere (Credulus), Gratia, Gloria, Justitia*, et surtout *Fides, Spes, Charitas*, qui désignent aujourd'hui les trois vertus théologales ; et aussi ce mot *Humilitas*, autrefois si bas et si abject aux yeux du paganisme, mais si noble et si grand depuis que, pour notre salut, le Fils de Dieu lui-même a daigné « s'abaisser jusqu'à prendre la forme anéantie de l'es« clave (1). »

Mgr Parisis, pour en revenir à son éminente autorité, ne s'est pas contenté d'exposer le procédé de la langue chrétienne transformant le latin ; en un langage ému, il a fait justice des imputations, trop passionnées pour être fondées, des détracteurs de la littérature chrétienne : « Qui oserait dire que, par cette acception nouvelle et vraiment divine des mots anciens, le christianisme a fait dégénérer la langue de l'ancienne Rome ? Et cependant combien de fois ne l'a-t-on pas dit ? Combien de fois n'a-t-on pas enseigné à de jeunes chrétiens que tel mot, pris dans un tel sens, était d'une *basse latinité* (2), uniquement

(1) Les Hymnes du brév. romain : *Introd.*

(2) Depuis le temps où l'illustre prélat, qui défendit avec tant d'éloquence et de succès, en 1850, la cause de l'enseignement chrétien,

et précisément parce qu'il appartenait et devait appartenir à la latinité chrétienne?...

« Comment! on accorde sans réclamation à chaque auteur éminent le droit d'avoir sa manière d'écrire, et l'on ne l'accorde pas à l'Église de Dieu! Est ce que la phrase de Tite-Live ne diffère pas essentiellement de celle de Tacite? Est-ce que la poésie d'Horace n'a pas une physionomie différente de celle de Virgile? Qui a jamais songé à taxer l'un de mauvais goût, uniquement par sa comparaison avec l'autre? Et cependant n'est-ce pas là ce qu'on a fait, dans la réprobation absolue et collective des Tertullien, des Cyprien, des Lactance, des Ambroise, des Augustin, des Jérôme, des Grégoire de Nazianze, des Basile, des Chrysostôme? On a cherché dans les uns la phrase cicéronienne, et on ne l'a pas trouvée; dans les autres, les formes de Démosthène, et on ne les a pas trouvées non plus; et, sur cela seul, on a conclu que ces auteurs étaient d'un goût dégénéré...... Mais depuis quand le goût d'un écrivain fait-il loi absolue en littérature? On donne à étudier en même temps plusieurs auteurs païens, quoique de genre très-divers: quel est donc l'esprit de mensonge qui n'a pas voulu que, depuis trois cents ans, on suivît, en ce qui concerne les écrivains de la sainte Église, ces règles si générales et si naturelles? On croirait laisser une lacune énorme dans

tenait ce victorieux langage, justice a été faite de ce que certains lettrés se donnaient l'air de mépriser sous le nom de *basse-latinité*. Les travaux consciencieux et habiles des savants, qui ont creusé le fond du langage français, ont démontré avec quel admirable discernement s'est opéré le choix des mots pris dans le latin vulgaire et devenus définitivement français. Ils sont les mêmes dans tous les dialectes romans; et l'on dirait, au témoignage de M. Littré, (*Dictionnaire:* Complément de la préface, v) qu'ils ont été déterminés par un concert préalable. Or cependant rien de plus spontané et divers que l'origine de ces dialectes. Il y a donc quelque chose de *divinatoire* dans le choix; et cette considération suffit, pour faire retomber sur eux-mêmes le sot et ridicule dédain des gens qui voudraient déprécier une des riches sources où ils ont été puisés.

l'enseignement de la littérature si, par exemple, on en excluait Cicéron, quoiqu'on y expliquât Tite-Live ; eh ! bien nous ne craignons pas de dire qu'on y a fait, même au point de vue de la science littéraire, une lacune beaucoup plus large encore, en excluant tout-à-fait des études classiques les écrivains latins et grecs du christianisme. »

De la langue à la forme poétique, de l'instrument des lettres à leur expression inspirée, la supériorité du christianisme est plus facile encore à établir. Il devait ici tout transformer aussi, et même avec plus d'éclat ; l'enthousiasme, le merveilleux, les ressources poétiques et oratoires, et le rythme.

Les sources et les mobiles de l'*Enthousiasme* païen sont-ils à comparer avec ceux de la religion chrétienne ?

La poésie, à tous les âges et dans tous les pays, a éprouvé le besoin de débuter par la prière, de se mettre en communication avec la Divinité. Il faut que le poète sente le Dieu s'introduire dans son esprit et soulever sa poitrine : c'est d'ailleurs ce que signifie exactement ce mot admirable, *enthousiasme* : Ἐν-θέος, un dieu au dedans !

Est Deus in nobis : agitante calescimus illo !

Mais enfin, quel est ce Dieu qu'Ovide ne nomme pas ! Nous avons entendu un des héros de l'Énéide faire une divinité de son ardeur belliqueuse. Horace se gêne moins :

Quo me, Bacche, rapis tui
Plenum ? quæ in nemora, aut quos agor in specus,
Velox mente nova (1) ?......

C'est brutal plus qu'ailleurs ; mais c'est appeler les choses par leur nom. Chez les païens, c'est la passion que la

(1) *Od. Lib.* III, XIX.

prière poétique éveille, et qui, portée au paroxysme, met, plus ou moins authentiquement, l'âme hors d'elle-même, et lui donne « le renouveau de l'esprit. » Or est-ce du ciel que vient un tel souffle? et sur quelles cimes peut-il soulever l'écrivain? Ces muses, invoquées par Homère, non sans une certaine chaleur de conviction; par Virgile et par Horace, avec un accent routinier et un sourire malin sur les lèvres (1), quelle inspiration peuvent-elles communiquer?

Toujours impuissante à créer le véritable enthousiasme, la mythologie, chez les poëtes de la prétendue renaissance, devient chose ridicule. M. Villemain, qui a rompu un des premiers avec ce culte suranné du Parnasse chez les chrétiens, a donc eu souverainement raison de plaindre ces imitations artificielles, où des écrivains abusés ont cherché à saisir, et à transporter sur des sujets religieux, les formes de l'ancien idiome des muses. « Là souvent, dit-il, (il aurait pu dire nécessairement et toujours) le travail devait être faible et faux (2). »

Le véritable enthousiasme, comme a dit Bossuet, ne peut se rencontrer que dans la religion mosaïque et dans la religion chrétienne; parce que seules, ajoute-t-il, elles mettent le poète en contact véritable avec Dieu (3). C'est Lui, c'est « son Esprit qui souffle où il veut (4); » et ce souffle, selon l'image hardie d'un prophète, « est comme un torrent qui submerge jusqu'à la tête (5). » C'est donc à bon droit que, dans une épitre poétique à Ausone, saint Paulin réclame, en faveur des chrétiens, le droit exclusif

(1) Auditis? an me ludit amabilis
Insania? Audire et videor pios
Errare per lucos.... Lib. III, od. IV.

(2) *Littérat. Chrétienne* au IV siècle. *St Grég. de Naz.*
(3) Cf. la lettre déjà citée du card. d'Avanzo.
(4) JOAN. III, 8.
(5) Spiritus Dei, velut torrens inundans usque ad medium colli. Is. XXX, 23.

d'être remué par un Dieu d'une tout autre énergie et d'une véritable grandeur :

> .... Nunc alia mentem
> Vis agit, et melior Deus !....

C'est lui qui inspira aux Prophètes un langage dont personne n'a approché ; personne, si ce n'est les poètes qui, en se familiarisant avec eux, comme l'auteur d'Athalie, par de longues et intimes études, ont ressenti quelque chose de leurs illuminations et de leurs ardeurs.

L'effort du poëte vers Dieu lui communique l'enthousiasme ; la réponse de Dieu, par une intervention sensible, constitue le *Merveilleux*. On connaît l'opinion de Boileau sur le merveilleux chrétien :

> De la foi d'un chrétien les mystères terribles
> D'ornements égayés ne sont pas susceptibles :
> L'Évangile à l'esprit n'offre de tous cotés
> Que pénitence à faire et tourments mérités (1).

Comme ces vers sentent leur janséniste ! La fausseté manifeste des derniers, qui apprécient l'Évangile dans un sens absolument contraire à son essence même, suffit à ôter toute autorité littéraire aux premiers. Le « législateur du Parnasse » est trop fermé à l'esprit d'amour, au « Commandement nouveau » qui caractérise l'Evangile, pour ne pas perdre tout droit à être cru, lorsqu'il le déclare inaccessible à la poésie · il est incompétent.

Il est vrai que les auteurs qu'il avait en vue lorsqu'il proscrivait cette machine poétique, Le Tasse, Milton Camoëns, prêtaient le flanc à ses critiques par des fautes de goût, ou par des alliances monstrueuses entre les personnages du Ciel et ceux de l'Olympe. Mais l'abus ne prouve rien contre la chose. Avec une foi plus sincère et une connaissance plus profonde et plus délicate des

(1) *Art poét.* ch. III.

mystères de la religion, quelles ressources au merveilleux ne peut-on pas trouver dans les dogmes, par eux-mêmes si poétiques, de la Communion des Saints,et dans les richesses, les magnificences et les grâces de la liturgie ? dans le ministère des anges (1), et l'intervention des démons ? dans les légendes de la Bible et des Saints, où se racontent tant d'apparitions surnaturelles et de miracles, tant de suaves et sublimes communications avec Dieu? Quels horizons n'ouvre pas, au génie et à l'art, ce simple texte de saint Paul venu au hasard entre mille : « Oh ! oui : c'est un grand mystère d'amour, qui s'est manifesté dans la chair, qui a été glorifié par l'Esprit, révélé aux Anges, prêché aux nations, accepté par l'univers, et dont le couronnement est dans la gloire (2) ! »

L'auteur des *Martyrs* a exploité cette mine, non sans succès. Et si Marchangy, dans sa *Gaule poétique* (3), a déployé, en traçant tous ses plans, plus d'imagination que de goût, il n'en n'est pas moins vrai que son œuvre, vaste et animée, comporte, en grand nombre, des idées neuves, élevées et fécondes, dont quelques-unes, exploi-

(1) « Les anges sont comme deux armées invisibles, deux armées d'esprits bons et d'esprits mauvais, doués d'une intelligence et d'une force supérieures à l'intelligence et à la force de l'homme,que le poète chrétien a pour ainsi dire à sa disposition, et qu'il peut employer, selon son but et ses desseins, en se tenant toujours dans les limites de la foi, et sans jamais dépasser les bornes de la raison. C'est avec cette machine qu'il peut, sous la direction de la Divinité, remuer les esprits et les corps, produire et diriger les événements, inspirer à quelques hommes l'esprit de conseil, à quelques autres l'esprit de force ; ôter, ou donner, à volonté, les prévoyances aux sages, et le courage aux forts ; qu'il peut enfin, pour le grand objet de l'établissement ou de la défense de la société, transporter sur la terre, et rendre sensible, cette action invisible, mais réelle, de l'éternelle Providence, action révélée au poète par les événements dont il a vu l'accomplissement,... action de la divine Providence qui ramène tout à sa volonté conservatrice, et qui, pour accomplir ses desseins, de l'obstacle fait un moyen, et, de la résistance, un instrument. » De Bonald, Mélanges. p. 421.

(2) I. TIM. III, 16.

(3) *La Gaule poétique*, ou l'histoire de France considérée dans ses rapports avec la poésie, l'éloquence et les beaux-arts. 8 vol. in-8°, 1813.

tées par des auteurs de génie, auraient fourni de magnifiques épopées chrétiennes, et, ce qu'il faut remarquer, des épopées nationales.

C'est qu'en effet la France n'est pas moins comprise, que la religion, dans les injustes et étroites proscriptions de Boileau. N'a-t-il pas traité « de plaisant et d'ignorant » le poète qui essaya de célébrer, dans Childebrand, un des guerriers de Charles Martel, dont la part prise à la mémorable expédition du sauveur des Gaules fut aussi grande qu'elle est certaine. Or, auprès des services que ces héros, si dignes de l'immortalité, ont rendus à la patrie, que sont ces noms, « nés pour les vers, » mais morts depuis longtemps pour l'inspiration vraie et cordiale, d'Hector, d'Énée et d'Ulysse ? Qui est le « plaisant » du critique ou du poète ? Quel est aussi « l'ignorant » ? puisque les historiens, qui ont traité de l époque, ont fait une mention spéciale de ce capitaine (1), dont le nom, fût-il burlesque — ce qui est faux, — n'en a pas moins de droits à la reconnaissance de la postérité et aux honneurs de l'épopée.

Du reste, cette dureté de cœur envers la Religion devait produire une pareille ingratitude envers les hommes à qui notre pays doit son salut et sa longue et incomparable gloire. Car c'est le privilège de la France d'unir dans un même culte sa foi et ses grandeurs; de sorte que méconnaître le caractère et les grâces poétiques de la première, c'est se condamner à être inintelligent et partial sur les secondes.

Notre foi et nos grandeurs ont leur origine commune au jour de Tolbiac; et Alexandre Soumet a pu dire, en faisant allusion à sainte Geneviève et à Jeanne d'Arc :

Pour sauver son pays des hordes étrangères,
Rome eut des demi-dieux moins forts que nos bergères (2).

(1) DE SERRES : *Inventaire général de l'hist. de Fr.* 1796. — DUPLEIX : hist. générale de Fr. 1643. — MEZERAY. etc.
(2) Trilogie nationale : l'*Idylle.*

L'épée de nos aïeux a souvent établi, ou vengé, la religion de Jésus-Christ. La plume de nos anciens historiens n'a donc pas été téméraire, quand elle a mis en tête de nos annales ce titre, qui est leur grand honneur : GESTA DEI PER FRANCOS (1)! ni celle de nos légistes prétentieuse, quand, à la première page de la loi salique, elle a écrit : VIVE LE CHRIST QUI AIME LES FRANCS (2)! Aujourd'hui que les chansons de gestes des troubadours et des trouvères ont enfin des interprêtes dignes d'elles (3), on est à l'aise pour revendiquer ces vrais titres de gloire, et les arrêts sans cœur de Boileau ont cessé de faire autorité.

Quant aux *Ressources poétiques et oratoires* que présente la littérature sacrée, les citations faites plus haut en ont déjà fourni de larges preuves. En effet, on ne sépare jamais, dans les auteurs de premier ordre, le fond de la forme ; de sorte qu'en louant le premier, la seconde est impliquée dans l'éloge. Recueillons cependant encore quelques témoignages qui porteront de préférence sur la forme : « On trouve dans les ouvrages des Pères, dit Labruyère, ce critique si compétent et si autorisé, plus de tour et de délicatesse, plus de politesse et d'esprit, plus de richesse d'expression et de force de raisonnement, des traits plus vifs et des grâces plus naturelles, que l'on n'en remarque dans la plupart des livres qui sont lus avec goût, qui donnent du nom et de la vanité à leurs auteurs. » Il termine par une conclusion très-édifiante, qui fait autant d'honneur à sa foi qu'à son goût. « Quel plaisir, ajoute-t-il, d'aimer la religion et de la voir crue, soutenue, expliquée, par de si beaux génies et de si solides esprits (4) ! »

(1) Guibert de Nogent : *Hist. de la première croisade.*
(2) Prologue de la loi salique.
(3) Entre autres M. LÉON GAUTHIER, qui a publié, avec tant de conscience et de savoir, une magnifique édition des *Epopées nationales.*
(4) *Caractères*, chap. XVI.

Qu'on lise surtout le second chapitre de la *Dissertation* de Bossuet *sur les psaumes*. C'est merveille d'entendre Bossuet apprécier David et l'exalter ! Tout ce qui fait la beauté, la grâce, la sublimité du style, il le montre vivant, et personnifié en quelque sorte, dans les psaumes, avec une conviction et une chaleur auxquelles on est heureux de se laisser gagner. La magnificence du langage, née de la majesté des pensées et des sentiments ; la vivacité des tableaux, qui mettent les choses sous les yeux ; les comparaisons d'une admirable et sublime brièveté, les mouvements rapides et véhéments, la céleste suavité dont tout est empreint : tels sont les divers chefs sous lesquels le pénétrant génie du critique saisit, et met en évidence, la surabondante poésie de cette harpe inspirée. Qu'on applique la même attention aux autres livres de la Bible, on trouvera partout, plus ou moins, selon les genres et les sujets, et s'y adaptant toujours harmonieusement, tout ce qui fait la richesse du style, la grâce et la naïveté, la couleur et l'élan, la précision et la simplicité, l'énergie et le sublime.

Et surtout, comme le remarque saint Augustin, — il parle de saint Paul, mais c'est vrai de chacun des Saints Livres — ces ressources ne sont jamais recherchées avec effort ; elles viennent d'elles-mêmes, appelées, créées par les richesses du fond, qui inspirent et font éclore, avec toute la précision, la chaleur et l'éclat convenables, l'expression destinée à les rendre : « Partout l'Apôtre, dit donc saint Augustin, parle avec sagesse, et partout avec éloquence. Mais la sagesse, il la suit; l'éloquence, il la mène; il s'attache aux pas de la sagesse ; il va devant l'éloquence: elle le suit, il ne la dédaigne pas (1) ! » Que de nouveaux titres de supériorité !

(1) Quam sapienter dicit, quamque eloquenter ! Sed comes sapientiæ, dux eloquentiæ ; illam sequens, istam præcedens, et sequentem non respuens. *De Doct. christ.* lib. IV, cap. VII, 12.

Reste le *Rythme*. On sait que la poésie chrétienne s'accomode mal du rythme prosodique des anciens, et qu'elle y substitue, sinon toujours, du moins volontiers, la rime, qui de là est devenue essentielle à la versification française. Voltaire a dénigré cet élément de notre phrase poétique :

> La rime est nécessaire à ces jargons nouveaux,
> Enfants demi-formés des Welches et des Goths.

Mais cette sentence, d'abord, ne fait honneur, ni au poëte, ni au français : la rime est bien pauvre ; et un mépris suspect pour la langue nationale s'accuse, comme plus tard, après Rosback, la joie impie d'un de nos plus déplorables revers. Elle ne donne pas non plus une idée avantageuse du critique. Car les travaux récents des philologues chrétiens ont mis en pleine lumière la nécessité d'un rythme nouveau, non moins que d'une inspiration nouvelle. Or il est facile de comprendre comment, peu à peu, la prosodie fut négligée, et la rime introduite.

Diverses raisons devaient éloigner des hymnes des poëtes nouveaux, sinon toute la prosodie ancienne, du moins la partie la plus savante et la plus recherchée, l'hexamètre, les strophes d'Alcée, de Sapho et d'Asclépiade. Il est bien établi aujourd'hui que la quantité prosodique est, en grande partie, factice et conventionnelle, sans que rien, dans la nature des choses, ne l'indique *a priori*, ou ne la justifie absolument. Tout au plus les syllabes contractées, et les voyelles suivies de deux consonnes, peuvent-elles être considérées comme exigeant, pour être prononcées, une *quantité* de temps relativement plus longue.

Mais, d'ailleurs, des oreilles délicates et exercées sont seules en état de percevoir la différence ; et une poésie qui aspirait, par enthousiasme et par devoir, à devenir populaire, devait s'affranchir d'un système qui, en faisant d'elle le lot exclusif d'un petit nombre d'esprits, eût trahi

son devoir et limité sa portée. Bon aux adulateurs de Mécène de se borner aux Grands, qui les comblaient d'honneurs et de pensions, et de se faire une gloire de dédaigner le vulgaire :

Odi profanum vulgus, et arceo (1) !

Avant Horace, Pindare avait eu soin d'avertir ses lecteurs qu' « il ne parlait qu'aux sages, et qu'il se souciait peu d'être entendu de la foule, auprès de laquelle il n'était pas fâché d'avoir besoin d'un interprête (2). » — « Mais les poëtes chrétiens, dit le cardinal d'Avanzo, avaient d'autres visées. Pour eux, la fin suprême de la poésie était la *glorification* de Jésus-Christ, Seigneur et Maître de toutes les créatures. Ils ne pouvaient se proposer d'autre but, dans leurs chants, que de propager la doctrine chrétienne, pour gagner les multitudes au divin Maître, et d'offrir, dans leurs vers, l'antidote contre les blasphèmes de l'hérésie, que des maîtres de mensonge et d'astuce cherchaient à répandre dans le peuple (3). » Il leur fallait donc un rythme accessible à l'esprit de tous, de goût et d'esprit populaires.

Le mètre iambique remplissait ces conditions. Là, en effet, outre la simplicité et l'entraînement de la marche qui se cadence d'elle-même, l'accent tonique, qui se conservera toujours, même, — on pourrait dire, surtout — dans le langage vulgaire, comme étant l'âme du mot, s'accuse mieux, et efface l'accent temporel qu'il fait vite oublier. Les poëtes dramatiques avaient ouvert la voie aux nôtres. Sentant le besoin d'être compris et goûtés des masses, ils avaient adopté le mètre iambique, comme se prêtant mieux à la conversation et *plus populaire* (4).

(1) *Hor.* Lib. III, od, 1.
(2) *Olymp.* II, 149.
(3) Op. cit. XV.
(4) Hunc (iambum) socci cepere pedem, gravesque Cothurni,
Alternis aptum sermonibus, et popularem. — HORAT. *art. poét.* V. 80.

Ces mêmes poëtes étaient allés plus loin. Afin de mieux se rapprocher du langage commun, ils n'avaient pas hésité à violer, de parti pris, ce que nous pourrions appeler le pacte prosodique (1), et à faire des fautes intentionnelles qui les rendaient plus intelligibles et saisissables. On sait, en effet, que les exigences de la prosodie se satisfaisaient assez souvent aux dépens de la correction grammaticale, et, par conséquent, de la logique et de la clarté. On mettait les verbes à des modes, ou à des temps défectueux ; on coupait les mots ; on multipliait les inversions et les ellipses. Il est vrai, on donnait à ces figures commandées des noms ambitieux : Enallages, Hypallages, Crases, Tmêses, etc.... : cela flattait ceux qui se piquaient de savoir ; on caressait l'oreille et l'on tenait l'esprit en éveil : cela plaisait aux délicats, qui d'ailleurs ne cherchaient, dans la poésie, que ces sortes de vains plaisirs. Mais la foule, avec son bon sens pratique, n'en avait que faire ; elle entendait comprendre avant d'applaudir, et il fallait lui parler clair.

Tel fut le besoin impérieux des poëtes chrétiens. Ils se trouvaient d'ailleurs en présence d'une autorité plus haute et plus inflexible que la grammaire, en face du dogme et de sa rigoureuse terminologie. Qu'importait aux lecteurs des *Metamorphoses*, ou *de l'Élysée*, et des généalogies héroïques ou semi-divines, une hyperbole outrée dans l'apothéose, ou une épithète forçant la note? Mais, sur le terrain du dogme évangélique, « un iota et un point » ont une fixité éternelle; et les anathèmes de l'autorité, qui veille, sans repos comme sans transaction possible, sur le dépôt divin de la foi, viendraient promptement punir une licence qui y porterait la plus légère atteinte. Nos poètes ne pouvaient donc hésiter ; et, à

(1) Ut quæ loquntur sumpta de vitâ putes, in metro peccant arte, non inscitia. TERENTIANUS MAURUS, cité par le card. D'AVANZO.

l'exemple des dramatiques, ils mirent leur iambe en état d'être compris, de pénétrer et d'enlever.

D'abord, ils s'inquiétèrent peu de l'élision, qui ne heurtait guère que les oreilles nerveuses ; et surtout, négligeant l'accent temporel, qui n'est que l'élément matériel du mot, sa *quantité*, ils portèrent toute leur attention sur l'accent tonique, qui en est l'élément logique, et, comme on l'a dit déjà, l'âme (1) ; qui, selon l'affirmation d'un critique de haute compétence, marque sur le mot l'empreinte de l'intelligence de l'homme (2). Cette manière d'agir, d'un même coup, honorait le langage nouveau et lui assurait la popularité qu'il devait ambitionner.

C'est ainsi que sont composées les hymnes ambroisiennes, et qu'on les lisait avant la réforme d'Urbain VIII.

Par exemple, aux Matines du Dimanche, au lieu de :

Primo die quo Trinitas
Beata mundum condidit,

saint Ambroise avait écrit :

Primo dierum omnium,
Quo mundus extat conditus.

A sexte, au lieu de :

Splendore mane illuminas,

on lisait :

Splendore mane instruis.

Aux vêpres de Noël, au lieu de :

Jesu, Redemptor omnium,
Quem, lucis ante originem,
Parem paternæ gloriæ,
Pater supremus edidit....,

on lisait :

(1) Accentus est velut anima vocis. *Diomède-le-Gramm.*
(2) M. Benloew. *Accent latin.* — *Accent indo-européen.* — « A mesure, ajoute-t-il, que les langues commencent à *s'accentuer*, c'est qu'elles prennent conscience d'elles-mêmes » Et ailleurs : « L'histoire de l'accent tonique n'est autre chose que celle du principe logique qui, parti de bien faibles commencements, finit par envahir toutes les formes, par se soumettre l'ordre des mots et la versification de toutes les langues. »

Christe, Redemptor omnium,
Ex Patre Patris unice,
Solus, ante Principium,
Natus ineffabiliter.

Aux laudes de l'office de la Sainte Vierge, au lieu de :

O gloriosa Virginum,
Sublimis inter sidera...

on lisait :

O gloriosa domina!
Excelsa super sidera....
Lactasti sacro ubere.

Urbain VIII eut ses raisons de prescrire un retour aux règles prosodiques, pour satisfaire aux exigences du temps; et nous n'avons pas à examiner ici ce que la beauté primitive eut à souffrir de cette réforme (1).

La rime dès lors se présentait d'elle-même; car rien n'est plus sympathique aux masses populaires, et rien n'agit sur elles avec plus d'entraînement, que ces cadences qui ramènent symétriquement les mêmes sons. Les pieux auteurs qui ont suivi saint Ambroise ont senti cette puissance; le génie de saint Thomas, aussi ferme en bon sens et en bon goût que sublime dans son essor, a lutté avec eux; et la liturgie s'est enrichie d'incomparables chefs-d'œuvre : le *Stabat Mater*, le *Veni Sancte Spiritus*, le *Dies iræ*, le *Lauda Sion Salvatorem*, et toutes les hymnes de l'office du Saint-Sacrement. Voltaire avait ses raisons de ne pas goûter, et de condamner, un rythme qui produit tant de pures et intimes jouissances et de si édifiants chefs-d'œuvre.

Du rythme à l'exécution mélodique la transition est facile; et, quoique le chant ne soit pas dans le plan de cet ouvrage, on ne sera pas fâché de trouver ici l'appréciation remarquable d'un homme du monde, de savoir et de goût, sur la psalmodie et le plain-chant. Nombre de gens se plaignent, en l'entendant, de ce qu'ils appellent

(1) Voir le beau livre de M. L'ABBÉ PIMONT : *les Hymnes du bréviaire romain*. Paris. Poussielgue.

sa monotonie; qu'on y mette de l'intelligence, et un peu du sentiment vrai des convenances et des proportions entre la mélodie et le sens des paroles liturgiques, on comprendra la justesse, et l'on partagera l'émotion, des paroles suivantes : « Les libres allures du plain-chant, dit M. Ch. Lévêque, permettent d'insister sur le mot qui touche le plus au cœur; et nous avons entendu des enfants incultes tirer, de ce simple thème, des effets que l'art le plus consommé eût vainement poursuivis. Les premiers mots du *Magnificat* sont de véritables élans vers ce Dieu que Marie veut glorifier. Dans la seconde strophe, une inspiration infaillible a placé sur la première syllabe le son le plus élevé, celui où l'âme s'exhale tout entière (*spiritus*). Les plus tièdes sont toujours réchauffés par ces accents de triomphe, et leurs bouches se montrent jalouses de les faire retentir. Le *Laudate Dominum* jaillit de toutes les poitrines à la fois. C'est comme un cri d'irrésistible enthousiasme, auquel nul assistant ne peut s'empêcher de mêler sa voix. Si un musicien contemporain inventait ces deux simples phrases, on le déclarerait immortel, tant le génie les a marquées de son empreinte (1) ! »

ARTICLE TROISIÈME

DES CLASSIQUES PAIENS DANS L'ENSEIGNEMENT.

Il est certain que l'enseignement des auteurs païens fait naître un danger pour la vertu chrétienne et pour la foi : on croit l'avoir assez démontré. Mais, de cette démonstration, il résulte aussi que le danger vient surtout de la part exorbitante qui leur est faite, et de l'absence du

(1) *Science du beau*, tome II, p. 163.

correctif exigé, de l'oubli de la direction nécessaire et facile qu'il faut donner à cet enseignement. Il est donc possible, même aisé, de le conjurer, et plus encore, de le tourner à secours. Pour certaines raisons, et dans une certaine mesure, ces classiques s'imposent : nous le dirons dans un premier paragraphe ; dans le second, en rappelant les difficultés, nous essaierons de donner le moyen de les vaincre et même d'en faire profit.

§ I. — *Nécessité d'admettre, en quelque mesure, les classiques païens dans l'enseignement.*

« Assurément, a dit Mgr Freppel, il ne saurait venir à l'idée de personne de vouloir retrancher les auteurs païens du programme des études ; il faut compter avec les hommes de génie, même quand ils n'ont pas eu le bonheur de professer la vérité. Aussi longtemps que la poésie restera l'une des préoccupations de l'esprit humain, on admirera Homère et Virgile ; et, chaque fois qu'il s'agira d'enseigner les préceptes de l'éloquence, on cherchera des modèles dans Démosthène et dans Cicéron : l'étude de leurs œuvres sera toujours l'une des bases d'une éducation vraiment libérale (1). »

I. Ainsi l'a-t-on pratiqué dès les premiers temps de l'Église. « Cette question, dit le P. Thomassin, fut nettement décidée au IVe siècle, lorsque l'empereur Julien signala son apostasie, par la loi qui défendait aux Fidèles d'enseigner les lettres humaines, surtout la poésie. Toute l'Église s'éleva contre cette persécution maligne et artificieuse, qui n'allait à rien moins qu'à arrêter le cours de nos victoires sur les idolâtres.... Car ce ne furent apparemment que les progrès que les grammairiens chrétiens faisaient sur les religions profanes, et les conversions

(1) Disc. à la distrib. des prix à Beaupreau, le 13 juillet 1874.

fréquentes de leurs disciples à la foi chrétienne, qui portèrent l'Apostat à la publication de cette loi.... On était donc convaincu alors que la lecture des poètes nous est, non seulement licite, mais aussi avantageuse et presque nécessaire ; et que le zèle de notre religion doit nous donner, non seulement une honnête liberté, mais un saint empressement pour cette sorte d'étude (1). »

Cette affirmation, si nette, de la pratique des premiers siècles de l'Église implique déjà une des meilleures raisons pour lesquelles cette pratique s'établit, et que nous ne tarderons pas à développer. L'auteur ne se contente pas d'affirmer ; il cite des témoignages. C'est d'abord saint Basile, dont le nom devait se présenter des premiers. *Son discours aux jeunes gens sur l'utilité des auteurs païens* fait d'autant plus autorité que, outre sa sainteté et son génie, il avait, en l'écrivant, l'expérience d'un grand âge, et une grande affection pour des jeunes gens qui lui appartenaient par le sang. Or son traité ne laisse aucun doute sur la légitimité, non plus que sur l'universalité, de la pratique en question ; il les démontre pleinement, et il insiste sur le profit qu'on peut en retirer pour la foi, et sur les moyens de le procurer (2). Après saint Basile, Thomassin appelle en témoignage un grand nombre des Pères du IVe siècle, grecs ou latins : Saint Grégoire de Nazianze, Théodoret, Synésius, saint Ambroise, saint Augustin, saint Jérome....... Bien plus, au témoignage de saint Grégoire de Nazianze et de saint Basile, Moyse lui-même et Daniel ne négligèrent point la science des Égyptiens et des Chaldéens, et s'en servirent pour mieux approfondir la science sacrée. Saint Paul lui-même, comme le fait observer l'historien Socrate, en citant Epiménide, Aratus et Euripide (3), donne un exemple de la plus haute et la

(1) Méthode d'étudier chrétiennement les poètes. Liv. I, chap. I.
(2) Ibid. chap. II.
(3) TIT. I, 12. — ACT. XVII, 28. — I COR. XV, 99.

plus irrécusable autorité. Enfin Thomassin fait observer, avec le même Socrate, qu'aussitôt après la mort de Julien l'Apostat, on s'empressa d'abandonner les poëmes que quelques auteurs chrétiens s'étaient hâtés de composer pour suppléer aux profanes, et qu'on reprit la première coutume (1).

II. Il n'est pas difficile de rendre raison de l'établissement de cette pratique. Les Évêques y trouvèrent le double avantage d'une comparaison d'idées qui ne pouvait que faire valoir l'enseignement religieux, et d'une d'échelle graduée et d'exercices croissants, pour élever peu à peu les intelligences naissantes à la hauteur des vérités nouvelles.

C'est par la comparaison des deux enseignements et des deux histoires, que se remportaient, sur les idolâtres, ces victoires dont parle Thomassin, qui irritaient si fort l'Apostat. « Si les deux doctrines, dit saint Basile, ont entre elles quelque parenté, la connaissance des profanes nous sera certainement très-utile. S'il en est autrement, en les rapprochant, nous aurons du moins l'avantage de remarquer leur différence ; car, pour le triage et le choix du meilleur, rien n'est puissant comme la comparaison (2). »

Saint Augustin est plus explicite; et, avec autant de précision que de pieuse tendresse, en s'épanchant avec Dieu, il rend sensible ce genre de profit qu'il faut demander aux profanes : « Vous avez voulu, Seigneur, qu'avant de méditer vos Écritures, ces livres-là me soient tombés sous la main ; vous l'avez voulu, afin que les impressions que j'en avais reçues demeurassent gravées dans ma mémoire,

(1) Chap. III, IV, V. Cf. JOUVENCY : *Ratio disc. et doc.*, ad finem. Positus Hieronymus in Bettleem, Maronem suum, comicosque et historicos auctores, traditis sibi ad discendum Dei timorem puerulis exponebat.

(2).... Sin minus, eas saltem simul conferendo, differentiam discere licebit ; cum, ad melioris optionem atque delectum, non parum comparatio faciat. *De legend. libr. gentil.*

et qu'une fois apprivoisé à vos livres, et livrant mes blessures au traitement de votre main, je pusse faire le discernement et le choix entre présumer et s'avouer coupable, entre voir où aller sans voir par où, et bien connaître la route qui conduit vers la patrie bienheureuse, non seulement pour la mettre en vue, mais pour nous y introduire. Si j'avais été tout d'abord formé par vos Saintes Lettres, ô mon Dieu ; si vous m'eussiez révélé toute votre suavité, en me familiarisant avec elles, et qu'ensuite ces livres-là me fussent tombés sous la main, peut-être qu'ils m'eussent arraché à la racine de la piété ; ou bien, demeuré fidèle à la vertu qui m'avait pénétré pour mon salut, peut-être me serais-je imaginé qu'il est possible de l'acquérir en étudiant ces livres seulement (1). »

Tel était le sentiment et la pratique de Bossuet : « Nous faisions connaître au Dauphin, dit-il, par les mystères abominables des Gentils et par les fables de leur théologie, les profondes ténèbres où les hommes demeuraient plongés en suivant leurs propres lumières. Il voyait que les nations les plus polies, et les plus habiles en tout ce qui regarde la vie civile, comme les Égyptiens, les Grecs et les Romains, étaient dans une si profonde ignorance des choses divines, qu'ils adoraient les plus monstrueuses créatures de l'univers, et qu'elles ne se sont retirées de cet abîme, que depuis que Jésus-Christ a commencé de les conduire (2). »

(1)..... Ut, cum postea in libris tuis mansuefactus essem, et, curantibus digitis tuis, contrectarentur vulnera mea, discernerem atque distinguerem quid interesset inter præsumptionem et confessionem, inter videntes quo eundum sit, nec videntes quâ, et viam ducentem ad beatificam Patriam, non tantum cernendam, sed et habitandam. Nam, si primo sanctis tuis litteris informatus essem, et in earum familiaritate obdulcuisses mihi, et postea in illa volumina incidissem, fortasse, aut abripuissent me a solidamento pietatis, aut, si in effectu quem salubrem imbiberam perstitissem, putarem etiam ex illis libris eum posse concipi, si eos solos quisquam didicisset. *Conf.* lib. VII, xx.

(2) Exposé de l'instr. du Dauphin.

Ce n'est pas d'ailleurs du contraste seul, mais aussi de la parenté des doctrines, comme dit saint Basile, que la comparaison de l'une avec l'autre donne son fruit. Et ici l'histoire, la poésie, la philosophie antiques peuvent et doivent servir comme préparation de l'esprit à croire, du cœur à goûter, les mystères de la foi. C'est ainsi que saint Ambroise veut que, pour démontrer aux infidèles le Salut par la Croix, on prenne argument de ces sacrifices volontaires auxquels des légions ont dû d'être rachetées de la mort; certaines contrées, d'être délivrées de la peste; de cette immolation d'Iphigénie, qui valut à la flotte des Grecs les vents favorables longtemps enchaînés. « Fable accréditée, ou vérité historique, les Gentils devaient s'en trouver inclinés, par l'impossibilité de nier leurs croyances, à se persuader les nôtres (1). »

Voilà pourquoi saint Grégoire-le-Grand n'hésitait pas à attribuer à l'inspiration de l'Esprit du mal le dégoût de l'étude des profanes. « Les Démons, disait-il, savent fort bien que l'étude des lettres profanes est un secours pour la connaissance des choses de l'esprit. Quand donc ils nous en détournent, que veulent-ils, sinon nous empêcher de nous en faire comme des glaives et des lances (2)? » — « Qu'on se garde de croire, dit aussi saint Bernard, que je trouve répréhensible de s'instruire, et que j'interdise l'étude des lettres profanes! Est-ce que j'ignore quels services ont rendus, et rendent encore, à l'Église ceux qui y sont habiles, soit pour réfuter nos adversaires, soit pour former les simples (3)! »

(1) Proclive erat ut, qui sua negare non possunt, nostra confirment. *In Luc.* lib. VI.

(2) A nonnullorum cordibus discendi desiderium maligni spiritus tollunt... Aperte quidem dæmones sciunt quia, dum sæcularibus litteribus instruimur, in spiritualibus adjuvamur. Cum ergo nos ea discere dissuadent, quid aliud quam ne gladium, aut lanceam, faciamus præcavent. *In lib. reg.* lib. V.

(3).... Non ignoro quantum Ecclesiæ profuerint litterati viri, et prosint, sive ad refellendum eos qui ex adverso sunt, sive ad simplices instruendos. *Serm.* XXXVI in Cant.

En même temps que la comparaison des choses fournit des arguments aux apologistes, la facilité relative des études profanes élève peu à peu l'esprit aux vérités plus solides, et d'accès moins aisé, des lettres chrétiennes, comme par une échelle graduée ; elle sert d'un exercice proportionné à ses forces croissantes. « Chez les peuples chrétiens, a dit M. de Bonald, le style est en général plus fort d'idées et plus sobre d'images. La société est parvenue à la virilité, à cet âge où l'esprit domine le corps, et où la raison prend le pas sur l'imagination (1). » Il faut donc, à l'intelligence encore débile des enfants, ce qu'on pourrait appeler les hochets de la littérature légère. Comme le dit saint Basile, il faut fixer le regard, encore vacillant, sur l'image du soleil réfléchi dans les eaux, afin de le fortifier peu à peu, jusqu'à ce qu'il soit capable de se porter sur l'astre lui-même, et de s'abreuver aux sources vives de la lumière (2). « Quand vous sentirez, dit aussi saint Grégoire de Nazianze, que, par une bonne application à ces études, votre esprit s'est exercé suffisamment comme dans l'arêne, alors travaillez bravement aux lettres chrétiennes, sûr de retirer de grandes ressources de cette alliance (3). »

Ces études ne sont donc que des préliminaires et des ouvertures. N'oublions pas la pratique et les enseignements de saint Augustin : « Avec les littérateurs et les poëtes, nous a-t-il déjà dit, nous nous arrêtons, non point pour y faire notre séjour, mais à cause de la nécessité de voyager (4). » Et quand nous aurons acquis et le maniement de nos armes et la plénitude de notre vigueur, rentrons définitivement chez nous.

(1) *Mélanges*. Du style et de la littér. *Août* 1806.
(2) Op. cit.
(3) At lectione plurimâ, mentem ut tuam, velut in palæstrâ, senseris exercitam, tunc illabora litteris gnavus sacris, utriusque magnas fœderis carpens opes. *Orat. I* in Julian. vers. fin.
(4) Cum grammaticis et poeticis animis, non habitandi electione, sed itinerandi necessitate, versamur. *De music.* lib. VI, I.

III. Du reste, pour les catholiques, la question est tranchée. Après les paroles si formelles des Pères en faveur de l'usage, dans une certaine mesure et d'une certaine manière, des auteurs profanes dans l'enseignement. il n'y a plus à entendre que le Chef de l'Église. Or, en s'adressant aux Évêques de France, Pie IX leur a recommandé de former leurs jeunes élèves, dans les Séminaires, aux sciences sacrées, de préférence, *mais aussi aux lettres humaines*, et de les habituer à la véritable élégance de la parole et du style, à l'éloquence, par l'étude des œuvres très-sages des Saints Pères, et aussi *des plus célèbres auteurs de la gentilité*, expurgés avec soin (1). — Plus tard, dans un Bref adressé à un défenseur trop exclusif de l'enseignement chrétien, Pie IX répète et confirme cette prescription : « Les règles que nous approuvons, dans le système d'enseignement, sont que l'on mette entre les mains des jeunes étudiants, *avec les modèles classiques de l'antiquité*, entièrement expurgés, les œuvres les plus élégantes des auteurs chrétiens (2). » — Enfin, dans le Bref envoyé au Cardinal d'Avanzo, où l'on a déjà fait des emprunts, Pie IX déclare que la pratique constante de l'Église a été d'enseigner le latin à la jeunesse par *l'étude mixte* des auteurs sacrés et des auteurs profanes (3).

Il n'y a donc qu'à obéir. Il faudra faire, avec sagesse, le choix des auteurs à mettre entre les mains des étudiants,

(1) Adolescentes clerici... simul humanioribus litteris, severioribusque disciplinis, potissimum sacris, ita diligenter imbuantur, ut.... germanam elegantiam et eloquentiam, tum ex sapientissimis SS. Patrum operibus, tum ex clarissimis ethnicis scriptoribus, ab omni labe purgatis, addiscere valeant. *Epist. encycl. ad Episc. Galliæ*, 21 mart. 1853.

(2) .... Normas in ratione Studiorum à nobis probatas, nempe ut, una cum classicis veterum ethnicorum exemplaribus, quavis labe purgatis, auctorum etiam christianorum opera elegantiora studiosis juvenibus legenda proponantur.—*Let. à Mgr Gaume:* avril 1874.

(3).... Constanter in more fuit positum Ecclesiæ, juventutem latina erudire lingua, per mixtam sacrorum et classicorum auctorum lectionem. — 1 april 1875.

soit parmi les profanes, soit parmi les chrétiens, quand les temps plus heureux que nous espérons nous assureront enfin cette liberté de nos programmes, sans la quelle toute liberté d'enseignement n'est qu'une enseigne mensongère. Mais d'ici là, les auteurs nous sont imposés; le nombre en écrase l'esprit; le choix menace la foi, souvent même la simple vertu morale. D'ailleurs, même dans ces temps que nous devançons par nos plus ardents désirs, que nous devons mériter par nos prières et par notre dévouement infatigable et désintéressé, tout danger ne sera pas conjuré entièrement. Il y a donc ici des difficultés à prévoir, à vaincre et, cela est possible, — les saints Pères nous l'ont montré — à retourner au profit de notre belle et sainte cause. Ce sera l'objet du dernier paragraphe.

§ II. — *Des difficultés à prévoir et à surmonter.*

La nécessité s'impose de faire une part aux auteurs païens ; mais la nécessité de donner l'enseignement d'une manière chrétienne s'impose à titre bien plus rigoureux. Retournons donc le mot de Guillaume Budé ; et prenons pour devise de cette partie de notre tâche : « Par les païens chrétiennement ! *A Paganis christiane* ! »

Thomassin adressait aux Ecclésiastiques de son temps des recommandations, où le respect laisse percer de l'étonnement et de la douleur : leur manière d'enseigner laissait à désirer. « On me permettra, disait-il, d'avertir, avec respect, les professeurs des Belles-lettres, qu'étant chrétiens, et la plupart ecclésiastiques, instruisant des chrétiens, leurs leçons doivent être chrétiennes ; et elles ne le peuvent être qu'en pratiquant ce que les Saints Pères nous ont dit, que toutes les sciences humaines sont comme les richesses de l'Égypte, qu'on ne lui enleva que pour

les consacrer à Dieu, et pour lui en bâtir un temple... Les communautés, soit religieuses, ou cléricales, qui se sont chargées de l'instruction de la jeunesse, ont un engagement tout particulier de rapporter leurs études et leur travail à la gloire de l'Église et à l'augmentation de la piété. Croit-on satisfaire à une obligation si sainte, si étroite et si importante, en expliquant les poëtes, les orateurs et les historiens d'une manière si profane? ou, en ne disant rien de plus que ce que Donat, ce que Quintilien, ce qu'un païen dirait? Croit-on s'acquitter chrétiennement de l'instruction de la jeunesse, quand on ne cherche que l'élégance de l'expression, ou les beaux tours d'esprit, ou les antiquités, et qu'on néglige les semences de la religion, qui sont cachées dans ces auteurs (1)? »

Il ajoute, avec une humilité qui, sur les lèvres d'un tel savant, redouble la force de son exhortation : « Je confesse qu'étant dans les mêmes engagements, j'ai suivi les routes communes, et que je ne me suis aperçu de mes égarements que dans un âge plus avancé. Samuel Bochart, Vossius, Marsham, M. Huet, m'ont ouvert les yeux, et m'ont excité à rechercher ceux qui les avaient précédés dans ce noble travail, et à relire les anciens, pour y découvrir moi-même ce qui pourrait avoir le plus de rapport à l'Écriture et à la Religion. Le souvenir de mes égarements ne me décourage pas. Il est bien plus juste que je m'applique à l'expier, en avertissant mes frères de mes fautes, et de faire que mon exemple les empêche d'y tomber. »

Les temps où nous vivons attachent à cette recommandation une urgence très-rigoureuse. Autrefois les habitudes chrétiennes des familles, l'esprit chrétien de la société, les milieux religieux où entraient les jeunes

(1) Méthode d'enseigner chrétiennement les poëtes. *Préface* : XVIII.

gens au sortir du collége, atténuaient beaucoup les inconvénients de la prédominance des païens dans l'enseignement. « Mais tel est aujourd'hui l'état de la société, que le christianisme, banni des mœurs publiques, banni souvent du foyer de la famille, se trouve réduit aux mesquines et froides proportions d'un épisode historique, qui a eu jadis son importance, mais qui n'est plus le fait central et culminant de l'humanité (1). »

L'hostilité actuelle des pouvoirs publics, qui agissent surtout, par les programmes universitaires, contre la religion qu'ils en éliminent brutalement, aggrave énormément le péril. « Pour cette raison, disaient les Pères du Concile d'Amiens, en des temps moins persécutés que le nôtre, il faut profiter, avec plus de prévoyance, des précieuses années passées au collége, afin que, même dans l'enseignement littéraire, l'enfance soit continuellement nourrie de notions, de sentiments et d'exemples catholiques, et que l'âme tendre des adolescents, jetée dans un moule chrétien, en reçoive profondément l'empreinte, à l'âge où elle offre le moins de résistance à la forme qu'on doit lui imprimer (2). »

I. La première difficulté, — et elle constitue un grave péril, — c'est le fonds d'idées fausses, en religion et en morale, qui se trouve toujours chez les auteurs païens, à plus ou moins de profondeur. On a démontré cette affirmation, à l'aide d'exemples, dans *les Vrais Principes de l'Éducation chrétienne* (3); il est inutile d'insister. Ce qu'il faut surtout comprendre, et ce qui rend ce danger particulièrement redoutable, c'est que ces idées fausses,

(1) L'ABBÉ MABIRE : *Idées sur l'éducation.*
(2) *Anno* 1853. — Nunquam omittant magistri auctores profanos, eo modo explanare, quo christianæ religionis excellentia magis ac magis reluceat. *Const. Soc. Mar.*, ad calc., n° 7.
(3) IIIe *Considér.* vers. fin.

dans l'antiquité païenne, étaient peu à peu entrées dans l'opinion, et avaient fini par déformer la conscience publique. Il y a pire que les monstruosités dont les esclaves étaient journellement la proie : c'est Horace qui les appelle *de la folie*, et qui les juge moins condamnables que les moindres rancunes ayant un ami pour objet (1). Il y a pire que les effroyables égorgements de l'amphithéâtre, pire que l'ivresse du sang qui fait éclater en clameurs de joie et de triomphe les milliers de spectateurs : c'est César, qui y assiste sans voir, pour se montrer au peuple, et qui dicte à ses secrétaires, impassible, dans cette âcre atmosphère; c'est Pline-le-jeune louant Trajan d'avoir fourni, à ces infernales fêtes, plus de victimes que nul de ses prédécesseurs. Il y a pire que Néron tuant sa mère et brûlant Rome par volupté : c'est, dans la personne de Senèque et de Barrhus, la philosophie se roulant à ses pieds ! Ce n'est plus seulement ici la passion, qui peut plaider les circonstances atténuantes de ses entraînements, c'est l'erreur qui règne sur tous les sommets, c'est le vice qui dicte la loi dans le domaine des idées et de la morale. Voilà où tendait, de jour en jour, cette idolâtrie qui inspire tous les arts et les lettres dans l'antiquité, à mesure que, sur la pente fatale qui l'éloignait de Dieu, elle perdait de plus en plus, avec la vérité, la raison et la conscience !

Si tel est l'abîme ou aboutissent les lettres anciennes, sous quelques fleurs que se dissimulent ses abords, quelques teintes que prennent les odieuses vapeurs qui en émanent, il faut tout signaler, jusqu'aux moindres symptômes; il faut prémunir et désabuser. Ici deux moyens se présentent, d'après la nature même du venin : expurger ou redresser.

Tout ce qui touche au vice impur doit être l'objet

(1) *Satir.* I, III, v. 85.

d'une scrupuleuse et rigoureuse expurgation. Mais c'est chose plus facile à recommander qu'à pratiquer. Peut-on agir sur *toutes les éditions qui circulent?* et, étant donné cet éveil prématuré, dans l'enfance de nos jours, de la curiosité malsaine, jusqu'à quelle profondeur doit-on tailler? Or ne suffira-t-il pas de mots, en apparence, inoffensifs, pour fournir aux plus avancés des occasions de mettre le trouble dans l'imagination des plus purs? Il reste aux maîtres, qui ont souci de ne jamais exposer l'innocence, à prévoir d'avance le texte qui doit être étudié. On trouve le moyen d'esquiver, sans exciter aucunement l'attention, les passages suspects : c'est le parti le plus simple et le plus sûr.

En ce qui n'est pas de cet ordre de choses où, l'âme ayant perdu l'empire sur elle-même, le salut n'est qu'au prix de la fuite, il faut arrêter l'attention des élèves sur les passages où se trahit l'altération de la vérité, ou diminuée, ou faussée ; et démontrer ainsi, par le contraste, l'immense supériorité de notre sainte religion. C'est le cas d'appliquer ce qu'on vient d'entendre les Saints Pères nous dire sur la comparaison des deux littératures, et sur l'usage à faire du paganisme, comme d'une échelle graduée pour s'élever, avec plus de fermeté et de conviction, aux choses de la foi.

Qu'on s'attache donc à montrer aux élèves, d'un côté, ce que l'ignorance, ou les passions, des hommes, et la malice des démons, ont introduit d'erreurs dans la révélation primitive; et, d'un autre côté, ce qui est resté, chez les poëtes et les philosophes, ou inaltérable ou transparent, sous le voile des fables mythologiques. L'unité de Dieu, par exemple, n'est pas tellement abimée dans le ridicule et odieux polythéisme, qu'elle n'apparaisse, au moins comme une ombre, dans la suprématie de Jupiter, et mieux encore, dans le Destin, dont Jupiter lui-même ne peut modifier les immuables arrêts. Ces

dieux du second degré, auxquels, sous cette direction supérieure, est échu le gouvernement des éléments, qui couvrent de leur protection, souvent, il est vrai, capricieuse et passionnée, les nations ou leurs principaux personnages, ne rappellent-ils pas nos Anges? Et les champs Élysées, avec le Tartare! Et les temples, les sacrifices surtout, dont J. De Maistre a si bien prouvé qu'ils sont inexplicables sans la Révélation (1)! Et l'Age d'or, et le Déluge, et les Titans qui désignent si clairement la téméraire et sacrilège tentative de Babel! Et Prométhée avec Pandore! et la gracieuse et mélancolique fable de Psyché, qui rappelle si heureusement la déchéance, le châtiment et la Rédemption, et qui apparaît, dans les pages fétides d'un livre dégoûtant, comme une blanche fleur à la surface d'un marécage pestilentiel! Tant il est vrai, comme Thomassin le remarque admirablement, que « le démon ne pouvant n'être point une créature de Dieu, aussi ne peut-il, dans tout ce qu'il fait, ne pas porter les impressions de la vérité et de la sagesse toute-puissante du Créateur (2). » Ainsi se vérifie, tout le long de l'explication des auteurs, cette parole de saint Augustin, qu'il suffit quelquefois d'une légère modification, dans les mots et dans les pensées, pour rendre les choses chrétiennes (3).

Dans l'usage de ce moyen précieux, qu'un de nos premiers devoirs nous impose, il faut prendre garde de dépasser les bornes de la discrétion. Ne laissons jamais passer un texte contraire aux enseignements de la foi sans protester et sans rectifier; le plus souvent, procédons par interrogation, afin d'éveiller l'attention et la curiosité, à l'aide desquelles la vérité se grave mieux. Mais, en

(1) Cf. *Eclaircissement sur les sacrifices*; à la suite des *Soirées*.
(2) Op. cit. *préf.* XIII.
(3) Paucis mutatis verbis atque sententiis, christianæ fierent. *De Doctr. christ.* cap. IV.

dehors de ces cas où nous sommes en demeure de parler, attendons les occasions; et évitons ce qui aurait l'air d'un parti pris, si nous y revenions trop souvent, si nous montrions trop de préoccupation et d'insistance, et surtout si nous n'avions pas le ton naturel et convaincu. Prenons exemple sur Bossuet qui disait: « Nous faisions le plus souvent ces observations, non comme des leçons, mais comme des entretiens familiers; et cela les faisait entrer plus agréablement dans l'esprit du Dauphin (1). »

Ce qui donne le mieux cet air naturel, si important pour la persuasion, c'est de faire en sorte que ces réflexions, au profit de la foi et des mœurs, jaillissent des textes mêmes et des faits; de faire ainsi parler les choses, plutôt que de parler sur les choses. C'est ainsi que procède Bossuet, dans le *Discours sur l'histoire universelle*. Il expose les actions des personnages, leur caractère, les mœurs des nations, d'où proviennent, suivant le mérite, comme des fruits mûrissant, à l'heure providentielle, sur leur tige, la grandeur et le succès, ou l'abaissement et le malheur, la décadence ou la prospérité. Point d'exagération; la vérité simple, sans autres efforts pour la faire valoir que de creuser au fond des événements, et de la mettre en état de rayonner à la surface: qu'est-ce qui peut servir la cause de la foi et de la vertu, si ce n'est la vérité?

On a reproché à Rollin de se montrer, dans ses *Histoires*, trop préoccupé de donner des leçons de morale et de religion. Il n'attend pas que les faits produisent cet enseignement, que le zèle du maître doit faire éclore et livrer; il enseigne lui-même. Au lieu de faire la philosophie chrétienne de l'histoire et de la littérature, il fait de la religion et de la morale à propos d'histoire et de

(1) *Exposé de l'instr. du Dauphin.*

littérature. On voit venir ses observations, dont l'intention, peu adroitement accusée, tient le lecteur sur ses gardes. Ce désir, mal contenu et dirigé, a même un inconvénient plus grave que cet oubli de l'à-propos et cette méconnaissance des vrais moyens de ce genre d'apostolat. Pour être plus utile à ses jeunes et bien-aimés lecteurs, il surfait les institutions et les hommes, afin d'avoir plus de modèles de vertus à proposer à leur imitation. En voyant, par ses récits, tant de désintéressement, de modération, de chasteté même (1), dans les personnages païens, on est tenté de trouver nos temps inférieurs, et de se demander quel était le besoin, et quels ont été les résultats, de la Rédemption. Aussi peut-être n'a-t-on pas trop exagéré les choses, quand on a attribué à cette candeur excessive une part d'influence, inconsciente sans doute et cependant réelle, dans une certaine mesure, sur le mouvement de retour aux idées et aux mœurs païennes, qui a précipité la Révolution de 1789.

Soyons plus maîtres de notre sujet et plus réglés dans notre zèle. Sans excéder en aucun sens, restons dans la vérité ; mais trempons-nous toujours mieux dans l'estime et le goût des choses de la foi : notre âme se remplira, et, « de ce trésor, sortiront avec opportunité l'an« cien et le nouveau (2) » pour l'heureuse édification de nos enfants.

II. La seconde difficulté, c'est le danger de fausser le goût des élèves, non sans préjudice pour la foi, en leur communiquant une admiration mal réglée pour les œuvres de la littérature païenne. On a assez établi

(1) On sait que Napoléon, à Sainte-Hélène, trouvait à rire de la candeur de Rollin. En ce qui concerne, par exemple, la continence de Scipion l'africain, il rabaissait considérablement son mérite, pour divers motifs, au nombre desquels se trouvait l'intérêt politique.

(2) MATH. XIII, 52.

précédemment la supériorité de la littérature chrétienne, pour la forme, aussi bien que pour le fond. Il s'agit de la faire accepter des élèves. Dans l'état actuel des choses, les païens ayant, non seulement la prépondérance, mais la domination exclusive, il y a présomption en faveur de leur supériorité, au point de vue du beau littéraire, et de leur efficacité comme moyen de développement pour l'esprit. Même au moment, ardemment désiré et fortement espéré, où nous pouvons introduire, dans la mesure qui convient, les auteurs de la littérature chrétienne, il faut prévoir et conjurer l'influence, sur la jeunesse, des œuvres païennes qui sont d'étude plus facile et de sujet plus attrayant.

Dans les Pères, en général, tout est grave, élevé, visant à instruire, à corriger, à sanctifier. La forme n'est, de leur part, l'objet d'aucune recherche ; elle naît avec la pensée, dont elle est toujours digne, ferme, simple, claire ; mais dédaignant les vains ornements de couleur et de sonorité. Chez les païens, au contraire, les sujets de politique, d'histoire et de philosophie, restant sous des horizons mieux accessibles, les sujets d'invention surtout, sont plus à la portée et du goût des élèves. Le soin extrême donné aux tours, aux procédés, aux figures, à l'harmonie, fixe leur esprit en captivant leur imagination.

Il y a plus : comme il s'agit, dans l'enseignement, de former à parler, à écrire, à penser, l'apprentissage ne saurait se faire heureusement, du moins pour la plupart des jeunes esprits, par des modèles d'une nature trop sérieuse et d'un style trop dense. Une telle gymnastique est au-dessus des forces moyennes des commençants : on ne donne pas le vin, ni la viande, aux nourrissons de quelques jours ; on n'expose pas sur des rampes abruptes les pieds qui s'exercent à leurs premiers pas. Il y faut un aliment plus facilement assimilable, des pentes douces sur le gazon fleuri, des hochets, des jeux aidant et faisant

aimer le travail. De là se déduit la nécessité d'employer les païens pour le développement intellectuel et pour la formation du style.

Mais à ce point de vue, le mérite des païens se réduit à sa valeur, et toute illusion disparaît. Cette nécessité de les étudier n'apparaît plus que relative. Née des conditions que leur âge fait aux élèves, elle cesse avec l'âge de se faire sentir et de s'imposer. Ils doivent s'émanciper un jour de ces premiers exercices de l'esprit, comme des besoins, des goûts, des habitudes, de l'enfance, sans regretter le temps qu'ils y auront donné, ni l'estime mesurée et sage qu'ils en auront faite; de même que l'adolescent quitte la prétexte avec fierté, mais sans dédain, et que le voyageur conserve, non sans un certain culte, le bâton coupé aux buissons de la plaine, qui l'aida à parvenir sur les sommets. Ainsi chaque chose se coordonne, en prenant la place qui lui revient ; il n'y a point de sous-entendu que l'élève puisse soupçonner et qui altère sa confiance. Tout se fait, tout se dit au grand jour ; et l'élève s'occupe de ses classiques, avec cette estime sincère qui rend le goût raisonnable et le travail fructueux, tout en ouvrant ses désirs vers l'horizon plus large et plus lumineux, où il plongera un jour sa vue, qui de jour en jour s'exerce et s'affermit.

III. Il reste à dire dans quelle mesure, et à quelle place, les auteurs de l'une et l'autre des deux littératures doivent être l'objet de l'enseignement. C'est à l'expérience, quand on aura pu l'interroger assez longtemps, qu'il faut laisser la solution définitive de cette question. Qu'il nous soit permis cependant d'exposer, à titre de simple projet, les vues de quelques maîtres qui nous inspirent confiance.

On introduira donc, et dans une large mesure, les auteurs chrétiens ; c'est le vœu, c'est la détermination

arrêtée de tous. Il faut, selon le langage de l'ancienne Université de Paris, il faut la présence quotidienne, il faut la préséance et la domination de l'enseignement du Christ, l'unique maître des hommes, dans les écoles des chrétiens ; on n'évitera les dangers que font courir toutes ces voix profanes de païens, qu'autant que s'y mêlera sans cesse la voix même de Dieu (1). C'est par les écrits des Pères que se corrigeront, dans l'esprit des enfants, à l'époque décisive de sa formation, toutes ces idées fausses sur l'Église et sur l'État, sur la liberté de penser, de croire et d'écrire, qui doivent, en grande partie, au paganisme des écoles leur envahissement dans l'opinion et la conscience publique. Et c'est ainsi seulement que pourront prendre un cours définitif, comme d'une source pure et féconde, les idées d'autorité, de droit et de justice et les sentiments de respect, de dignité humaine, de délicatesse morale, qui ont seules constitué, et peuvent seules maintenir, la famille et la société chrétiennes.

Quant à la place à assigner aux chrétiens et aux profanes, par lesquels commencer, dans quelle proportion les mêler aux uns et aux autres, diverses opinions se sont déjà produites. Le cardinal d'Avanzo les résume en ces termes : « Dans la pratique, dit-il, cette méthode s'applique diversement : ou bien, en commençant l'éducation par les auteurs païens, et en la terminant avec les auteurs chrétiens, comme le voudrait Vallauri ; ou bien, en commençant par les auteurs chrétiens, et en réservant les païens pour les deux dernières classes, d'après Mgr Gaume ; ou bien, en les employant parallèlement les uns aux autres, mais de manière à donner toujours la prépondérance aux auteurs chrétiens, ainsi que le pratiquait

(1) Qui poterimus id vitare pericli, nisi tot profanis ethnicorum hominum vocibus inseratur divina vox, christianisque scolis, ut decet, quotidie intersit, imo præsideat, unus hominum Magister, Christus.— *Régl. de l'Université de Paris*, cité par Rollin : *Disc. prélim.* du Tr. des études.

Mgr Audisio au séminaire du Vatican. D'autres ensuite, avec le P. Dumas, s'appuyant sur les exemples des anciens, tels que le Vén. Bède, Riccardo, etc. pensent qu'il *faut compléter le cours ordinaire* de littérature avec les auteurs chrétiens, y joindre l'étude des sciences rationnelles, et, avant d'aborder les sciences spéciales, terminer par un cours d'éloquence, où l'on expliquerait exclusivement les classiques païens (1). »

L'auteur, qui a tant de droits à être entendu personnellement, exprime ensuite le désir qu'on commence par les chrétiens. Il appuie ce système sur deux ordres d'idées. Les unes, qu'il suffit d'indiquer, neuves d'ailleurs et saisissantes, sont tirées de ce fait d'expérience que nos langues romanes doivent leur naissance, bien plus immédiatement à la langue chrétienne populaire, qu'à l'idiome savant de Cicéron et de Virgile. Les autres sont celles qui ont été longuement développées, quand on a *traité des dangers* que l'enseignement, tel qu'il est donné aujourd'hui, fait courir à la vertu et à la foi de la jeunesse (2). C'est aussi la pensée, et l'ordre de preuves, de Mgr l'évêque d'Aquila, dans un beau mandement, publié en 1855, au plus fort des discussions que soulevait alors la question des classiques.

Les deux prélats veulent donc que, pendant les premières années de l'éducation, rien ne contrarie les convictions que le foyer maternel a inculquées au fond de l'âme, et les précieuses empreintes des pratiques religieuses. Qu'on éloigne alors les fables absurdes et impures de la mythologie, les histoires surfaites des républiques anciennes et de leurs personnages « illustres, » et les textes tronqués du *Selectæ*, dont l'assemblage attribue à la sagesse païenne une valeur qu'elle est

(1) Lettre déjà citée. p. 51, en note.
(2) Cf. supra: *Sect.* II, *art.* I, § II tout entier.

loin de posséder, et qui atténue d'autant la nécessité de la foi. Il sera temps d'en venir aux païens lorsque, d'une part, les sentiments chrétiens auront été enracinés profondément, que l'esprit aura grandi et se sera fortifié dans son air natal, conservé pur, serein, lumineux; et que, d'autre part, sans plus avoir rien à en redouter (1), l'enfant pourra profiter des modèles que nous avons dit lui être, *en un certain sens*, indispensables, et que la littérature païenne est beaucoup plus de nature à lui fournir selon les besoins de son esprit encore faible ; modèles d'amplification et d'ordre méthodique dans le développement des pensées, modèles de formes et de tours gracieux, de figures, d'harmonie, des divers objets enfin sur lesquels discourent les préceptes littéraires (2).

C'est donc, à peu près, dans la classe de quatrième qu'on commencerait à les introduire, sans abandonner d'ailleurs jamais les Pères. Ce retard rendra nécessaire l'élimination d'un certain nombre de classiques. Mais Pie IX n'entend-il pas qu'on se borne aux plus célèbres, *tum ex clarissimis ethnicis scriptoribus* ? Le bon style n'y perdra rien ; car, de l'aveu de nombre d'hommes compétents, on met entre les mains des élèves des textes latins qui ne sont guère avoués par le bon goût : il faut bien fournir de la matière à toutes les classes, depuis les plus élémentaires ! « Il est étrange, disait M. Lenormant, qu'on épuise l'attention des enfants sur des écrivains médiocres, affectés ou dangereux, tels que Justin, Quinte-Curce, Cornélius Népos, Pline-le-jeune, Elien, Plutarque, Lucien etc. (1) »

(1) Laudes tuæ, Domine, laudes tuæ, per Scripturas tuas, suspenderent palmitem cordis mei, et non raperetur per inania nugarum, turpis præda volatilibus. S. AUG. *Conf.* I, XVII.

(2) Cette manière de voir n'est qu'en apparence contraire à celle de saint Basile. Le Docteur parle à des jeunes gens déjà arrivés à l'âge où nos deux prélats demandent l'introduction des profanes, comme initiation à la philosophie, aussi bien qu'aux préceptes littéraires.

(3) De l'enseignement des langues anciennes, p. 79.

Perdrait-on beaucoup à mettre Ovide dans cette liste de proscription ? est-il avantageux de connaître Lucrèce et Lucain, autrement que par quelques versions dictées ?

Quant aux Pères, des éditeurs consciencieux et savants ont publié des extraits proportionnés à la force des classes, et aussi intéressants au point de vue littéraire qu'utiles au progrès du goût et de la foi (1). Quand nous serons maîtres de nos programmes, nous aurons à notre disposition des matériaux patrologiques bien coordonnés. Notre devoir est de seconder de tout notre pouvoir ces efforts du vrai zèle sacerdotal. Prions avec une ardeur soutenue par la confiance : n'est il pas impossible que Jésus, qui aime tant les enfants, laisse, longtemps encore, ces âmes tendres exposées aux influences délétères d'un enseignement dont les ravages, jusqu'ici contrebalancés par l'opinion chrétienne, se déchaînent aujourd'hui sans limites et sans ménagements?

(1) Nous ne saurions manquer de signaler les CLASSIQUES LATINS tirés des *Mélanges littéraires des Pères* de M. L'ABBÉ GORINI, par MGR MARTIN, proton. apost. et M. L'ABBÉ MONIER, pr. de St-Sulpice. (Avignon. Chaillot). Ce recueil se distingue par le goût exquis du choix, par la science des préfaces et des notes, par le discernement, l'ordre et la proportion.

FIN.

TABLE ANALYTIQUE

INTRODUCTION

DESSEIN ET PLAN DE L'OUVRAGE

I

Il est indispensable de suivre un ordre dans l'enseignement.

II

Cet ordre se détermine d'après la fin qu'on se propose.

III

La formation de la raison est, en vertu de la fin dévolue à cette faculté, le principal objet de l'enseignement.

IV

Conclusion en ce qui concerne la raison.

V

La formation de la raison doit se faire dans le sens et au profit de la foi.

CHAPITRE PREMIER

DE LA GRAMMAIRE.

SECTION PREMIÈRE

DE L'ENSEIGNEMENT DE LA GRAMMAIRE COMME MOYEN DE FORMER LA RAISON.

ARTICLE PREMIER

DE L'ENSEIGNEMENT ÉLÉMENTAIRE EN GÉNÉRAL.

ARTICLE TROISIÈME

DE LA TRADUCTION.

ARTICLE QUATRIÈME

DE LA MÉMOIRE.

ARTICLE PREMIER

ÉTUDES DES RÈGLES LITTÉRAIRES.

§ III. — *De l'harmonie.*

IV. — *De l'unité.*

V. — *Du beau.*

VI. — *De la moralité en littérature.*

§ II. — *Méthode à suivre dans l'étude des modèles.*

ARTICLE TROISIÈME

DE LA COMPOSITION.

§ Ier. — *Des moyens de développer la facilité naturelle.*

§ II. — *De la difficulté acquise.*

SECTION SECONDE

DE L'ENSEIGNEMENT DES BELLES-LETTRES AU POINT DE VUE DE LA FOI.

ARTICLE PREMIER

LA DIRECTION DE L'ENSEIGNEMENT DANS LE SENS ET AU PROFIT DE LA FOI EST LE DEVOIR ESSENTIEL D'UN ÉDUCATEUR CONSCIENCIEUX.

§ Ier. — *Exemple de saint Augustin.*

§ II. — *L'enseignement privé de cette direction essentielle devient un grand danger pour la jeunesse.*

ARTICLE DEUXIÈME

LA DIRECTION DE L'ENSEIGNEMENT DANS LE SENS ET AU PROFIT DE LA FOI EST ESSENTIELLE A LA PERFECTION PROPRE DE CET ENSEIGNEMENT ; ELLE LUI PROCURE SON ACHÈVEMENT GLORIEUX.

§ Ier. — *Supériorité des lettres chrétiennes au point de vue du fond.*

§ II. — *Supériorité des lettres chrétiennes au point de vue de la forme.*

ARTICLE TROISIÈME.

DES CLASSIQUES PAIENS DANS L'ENSEIGNEMENT.

§ Ier. — *Nécessité d'admettre en quelque mesure les classiques païens dans l'enseignement.*

§ II. — *Des difficultés à prévoir et à surmonter.* — A PAGANIS CHRISTIANE !

FIN DE LA TABLE.

2483. — ABBEVILLE. — TYP. ET STÉR. GUSTAVE RETAUX.

ERRATA

—

Page 3, 6e ligne	(en remontant)	au lieu de	serai,	lisez	serait.
— 3, 4e ligne	(id.)	—	avant,	—	avan-
— 7, 9e ligne	(id.)	—	unité,	—	Unité.
— 53, 10e ligne	(id.)	—	spectre	—	sceptre.
— 137, 6e ligne		—	syle	—	style.
— 145, 5e ligne	(en remontant)	—	souven	—	souvent.